VOYAGE AUX SOURCES DU NIL, EN NUBIE ET EN ABYSSINIE, PENDANT LES ANNES 1768, …







17

VOYAGE
EN NUBIE
ET EN ABYSSINIE.

TOME QUATRIEME.

TITRE de propriété de M. PANCKOUCKE du Voyage de Nubie & d'Abyssinie, par M. le Chevalier BRUCE.

« M. le Chevalier BRUCE, Auteur d'un Voyage en Nubie, & en Abyssinie, dont
» le manuscrit doit former plusieurs volumes *in*-4°, avec nombre de Planches &
» Cartes, a cédé, comme en effet il cede à M. Panckoucke, ce acceptant, pour en
» jouir, lui & ses ayans cause, tous ses droits sur ledit manuscrit, pour en faire
» une ou plusieurs Editions, en françois, en tel format qu'il jugera convenable. »

Kinnaird, 10 Février 1788. *Signés* JAMES BRUCE & PANCKOUCKE.

Regiſtré la présente cession sur le Regiſtre 23 de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n° 562, fol. 503, &c. Paris, 1er Avril 1788.

Signé, KNAPEN, *Syndic.*

Le Privilege se trouvera à la fin de l'Ouvrage.

VOYAGE
EN NUBIE ET EN ABYSSINIE,
ENTREPRIS
POUR DÉCOUVRIR LES SOURCES DU NIL,
Pendant les années 1768, 1769, 1770, 1771, 1772 & 1773.

PAR M. JAMES BRUCE.

Traduit de l'Anglais, par M. CASTERA.

TOME QUATRIEME.



A PARIS,
HOTEL DE THOU, RUE DES POITEVINS.

M. DCC. XCI.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.



VOYAGE
AUX SOURCES DU NIL.

LIVRE SEPTIEME.

RETOUR DES SOURCES DU NIL A GONDAR. — SÉJOUR DANS CETTE CAPITALE. — BATAILLE DE SERBRAXOS ET SES SUITES. — L'AUTEUR SE PRÉPARE A QUITTER L'ABYSSINIE.

CHAPITRE PREMIER.

Retour des sources du Nil par le Maitsha. — Arrivée chez Welled-Amlac. — Passage du Nil à Delakus. — Arrivée à Gondar.

CE fut le 10 Novembre 1770, que nous partîmes de Geez pour retourner à Gondar. Nous passâmes l'Abay (1), comme la premiere fois, au-dessous de l'Eglise de Saint-Michel de Sacala. Nous descendîmes la montagne à travers le bois; nous guéâmes la riviere de Davola, & la nuit

(1) On sait que c'est le nom que les Agows donnent au Nil.

nous nous arrêtâmes au nord-eſt de l'entrée de la vallée, dans un endroit où il y a un petit groupe de hutes, qu'on appelle Dembéa.

Le 11, nous pourſuivîmes notre voyage par la même route que nous avions priſe en venant, juſqu'à l'Egliſe d'Abbo. Là, nous tournâmes à droite, & nous marchâmes au nord-quart-d'eſt. A neuf heures trois quarts, nous fimes une halte à droite de la vallée. Notre chemin traverſoit bien le territoire de Goutto; mais ce côté-là n'eſt ni auſſi peuplé, ni auſſi agréable que celui qui eſt à l'occident du Nil. A onze heures, dirigeant nos pas au nord-nord-eſt, nous paſſâmes devant l'Egliſe de Tzion, qui eſt à un huitieme de mille à l'eſt-nord-eſt du chemin. Nous pûmes contempler de-là, tout à notre aiſe, cette vallée qu'arroſe le Jemma, & qui eſt large, profonde, & couverte d'arbres juſqu'au pied des montagnes d'Amid Amid.

A onze heures un quart, nous traversâmes un ruiſſeau venant du côté de l'oueſt, & à midi nous paſſâmes l'Uchmi, riviere très-dangereuſe, dont le courant eſt très-rapide & le gué placé préciſement entre deux cataractes. Au-delà de l'Uchmi, nous ſuivîmes un ſentier étroit, qui traverſoit un champ de buiſſons & d'arbuſtes très-agréables, & rempli d'une eſpece de renards d'une couleur brillante & dorée (1). A une heure trois quarts, nous arrivâmes dans la maiſon du Shalaka Welled Amlac, avec qui je m'étois

(1) C'eſt je crois le même animal que les Naturaliſtes appellent lupus aureus. Il eſt de la groſſeur d'un loup, & il ſe nourrit de taupes.

très-lié à Gondar : on appelle sa maison Welled Abea Abbo, d'après l'Eglise d'Abbo, dont elle n'est éloignée que d'un huitieme de mille.

POUR ne pas interrompre l'ordre & le cours de ma narration, j'ai différé jusqu'à présent à tracer le caractère singuliérement remarquable de Shalaka Welled Amlac. Après que j'eus le bonheur de guérir les enfans de la famille royale, qui étoient attaqués de la petite vérole; après que je fus établi à Koscam, dans une maison qui avoit appartenu au Bacha Eusebius, mon ami Ayto Aylo recommanda à mes soins un habitant du Maitsha, qui avoit deux domestiques, dont l'un étoit, ainsi que le maître, attaqué d'une fievre intermittente.

L'ITEGHÉ me faisoit fournir abondamment tout ce qui m'étoit nécessaire : je vivois dans la plus grande aisance; & le seul inconvénient que je trouvois à accéder aux vœux d'Aylo, c'étoit d'introduire chez moi un étranger, & le germe d'une maladie, qui pouvoit y faire des ravages. Mais comme j'étois en pays étranger, & que j'avois tous les jours besoin des habitans, il falloit bien que je fisse de mon côté tout ce qu'il m'étoit possible pour leur être utile, quand l'occasion s'en présentoit. Je me prêtai donc de fort bonne grace aux vues d'Aylo. Je reçus chez moi les deux malades, & je montrai d'autant plus de zele, que je fus informé que le maître étoit un des voleurs les plus puissans, les plus intrépides & les mieux secondés de tout le Maitsha; qu'il habitoit précisément sur le chemin que je devois suivre pour me rendre aux sources du Nil; & que si j'étois

protégé par lui, je pouvois défier Woodage Asahel lui-même, c'est-à-dire l'homme qui étoit considéré comme le principal obstacle à mon voyage.

LE domestique de Welled Amlac étoit un pauvre malheureux, qui trembloit sans cesse de mourir. Il suivit exactement le régime que je lui prescrivis, & fut bientôt rétabli; mais il n'en étoit pas de même de Welled Amlac. Il avoit, comme je l'ai dit, un autre domestique, qui ne paroissoit jamais dans la maison quand j'y étois; mais qui, dès que je sortois pour aller voir quelques malades, ou pour me rendre, suivant ma coutume, au lever de l'Iteghé, portoit furtivement à son maître assez de viande crue, d'hydromel & d'eau-de-vie pour lui occasionner la fievre, & le jetter dans le délire. Heureusement je fus bientôt informé de cette manœuvre par le domestique convalescent, qui ne doutoit pas que son maître n'en fût la victime, comme il l'auroit probablement été, si cela eût duré : mais nous obtînmes, par le moyen d'Ayto Aylo & de l'Iteghé, que le mauvais sujet fût renvoyé dans le Maitsha; & Welled Amlac ne fut plus servi que par le domestique qui avoit été malade, & en qui on pouvoit avoir confiance.

SANS fatiguer le Lecteur par d'inutiles détails, je me bornerai à lui dire que le Shalaka Welled Amlac parvint à se rétablir, après plusieurs semaines de maladie. Quand il arriva chez moi, il étoit assez mal vêtu, chose fort peu remarquable dans un homme malade; mais comme il n'avoit d'autres habits que ceux qui étoient sur son corps, ils devinrent encore plus mauvais durant sa maladie; de sorte que quand il

fut convalefcent, il étoit fi dépenaillé, qu'il avoit l'air d'un vrai mendiant. Un foir je lui difois qu'il ne devoit pas s'en retourner dans le Maitsha, fans s'être profterné devant l'Iteghé; & il me répondit que non sûrement; & qu'il étoit prêt à y aller, fi-tôt que je jugerois à propos de lui donner des habits. Je crus d'abord qu'il avoit d'autres hardes, & qu'il les avoit données à garder aux gens de ma maifon; mais après m'être fait expliquer les chofes, je fus qu'il n'avoit pas un haillon de plus que ceux que je lui voyois en ce moment; & il me dit tout uniment qu'il aimeroit mieux demeurer toute fa vie chez moi, que de fortir pour avoir l'humiliation de fe préfenter dans le monde, fans que je l'euffe habillé depuis les pieds jufqu'à la tête. Que fert-il que vous m'ayez guéri, me dit-il avec beaucoup d'affurance, fi vous me renvoyez de chez vous comme un mendiant?

Je pris en vérité ce propos pour une plaifanterie; & ayant rencontré le même jour Ayto Aylo à Kofcam, je lui rapportai en riant la converfation de Welled Amlac. Mais il me répondit gravement: « Sans doute vous devez l'habiller, car » c'eft la coutume de ce pays-ci ». — « Et fon domeftique » auffi? dis-je ». — « Certainement, répondit-il, fon domef- » tique auffi; & s'il avoit dix domeftiques, qui euffent mangé » & bu dans votre maifon, il faudroit que vous les habillaffiez » tous ». — « Je crois, dis-je, mon cher Ayto Aylo, qu'à » ce prix un médecin feroit beaucoup mieux de laiffer mourir » tous fes malades que de les guérir ». — « Yagoubé, me » répliqua Aylo, je vois bien que ce que je vous dis n'eft » pas d'ufage dans votre pays; mais c'eft une coutume inva- » riable du nôtre, du moins parmi les gens d'un rang élevé,

» si ce n'est pas parmi la derniere classe du peuple. Si vous
» voulez donc vivre ici en homme de distinction, vous ne
» pouvez vous soustraire à cet usage, sans vous faire de
» Welled Amlac un ennemi irréconciable. Welled Amlac est
» un homme opulent. Ce n'est pas qu'il regarde au prix des
» vêtemens; mais il croit que le cas que ses voisins peuvent
» faire de lui, dépend du respect & des égards qu'on lui
» témoigne loin de sa Province. Ne craignez rien, je suis sûr
» qu'il vous donnera des preuves de sa reconnoissance; &
» quant aux vêtemens que vous lui donnerez, je me charge
» de les payer, moi ». — « Non, certes, m'écriai-je, mon
» bon ami! Je regarde la coutume & l'anecdote à laquelle elle
» a donné lieu, comme si curieuses, qu'elles valent bien le prix
» des habits que je fournirai à mon malade; & je vous prie de
» croire que devant traverser la Province de Maitsha, je ne puis
» que vous avoir beaucoup d'obligation de m'avoir mis dans
» le cas de faire quelque dépense pour Welled Amlac ».
» — « Mon amitié seule m'a servi de guide, répliqua Aylo; &
» j'étois bien sûr que vous penseriez ainsi. Vous êtes un homme
» prudent, qui voyez les choses de sang-froid, qui aimez
» à prendre conseil des autres, & qui ne cherchez point à
» heurter de front les coutumes du pays; aussi cela vous
» reconcilie chaque jour les méchans, & vous en serez plus
» long-temps en sûreté ».

L'on ne doit pas douter que d'après cette conversation, je ne m'acquittasse bientôt des devoirs que l'usage du pays m'imposoit envers Welled Amlac. Je lui fis présent d'un habillement neuf, d'une ceinture & d'une paire de sandales; le tout valoit environ deux guinées, & il le reçut avec la

même indifférence, que s'il l'avoit acheté argent comptant; il demanda en même-temps des habits pour son domestique. Ils étoient prêts. Welled Amlac les ayant vus les trouva presque trop beaux pour un valet, & il donna à entendre qu'il les prendroit pour lui, quand il seroit de retour dans le Maitsha.

QUAND mon malade fut bien paré, je le conduisis chez l'Iteghé, qui lui recommanda expressément de prendre soin de moi, si jamais j'étois entre ses mains. Après cela il s'en alla avec Ayto Aylo, & jusques au moment que j'arrivai dans sa maison de Welled Abea Abbo, je n'entendis plus parler de lui, excepté par Fasil, qui m'en dit quelques mots à Bamba.

LE Shalaka Welled Amlac n'étoit point chez lui : mais j'y trouvai sa mere, sa femme & ses sœurs, qui me connoissant de réputation, me reçurent avec amitié; & sans attendre le retour de notre hôte, on s'empressa de faire tuer une vache.

LA vénérable mere de Welled Amlac étoit une femme grande, bien constituée, pleine de gaîté, & n'ayant aucune des infirmités de la vieillesse. L'épouse du Shalaka, au contraire, avoit l'air de la plus insigne sorciere; cependant elle étoit attentive, polie, & elle parloit passablement l'amharic. Les deux sœurs du Shalaka, âgées d'environ seize ou dix-sept ans, étoient fort jolies : mais la femme de Fasil, qui résidoit-là, étoit sans contredit la plus belle, la plus gracieuse de toutes. Elle ne paroissoit pas avoir plus de dix-huit ans. Elle étoit

grande, mince, élancée, & pleine d'agrément dans son maintien & dans ses manieres. Elle avoit tous les traits réguliers, mais sa bouche, ses dents, & ses yeux sur-tout étoient d'une extrême beauté, que ne déparoit pas son teint brun. Je lui trouvai d'abord un air de mélancolie : mais cette teinte sombre disparut bientôt. Elle devint gaie, prévenante, & celle de toutes qui desiroit le plus de causer avec nous; mais malheureusement elle ne parloit que la langue des Gallas, quoiqu'elle entendît quelque mot d'amharic. Notre conversation amusa beaucoup toutes nos hôtesses, & la femme de Fasil sur-tout en rit outre mesure.

Les deux sœurs du Shalaka étoient allées aider mes gens à arranger mon bagage. Mais quand ils eurent planté ma tente, & qu'ils voulurent étendre ma natte pour préparer mon coucher, l'aînée les arrêta, & ne pouvant se faire entendre des Grecs, elle prit la natte & la jetta hors de la tente. Mes gens ne lui épargnerent pas alors les épithetes injurieuses; & l'un d'eux vint m'avertir de son impudence, car ils s'imaginoient qu'elle avoit dit que je passerois la nuit avec elle, & ils croyoient que nous étions dans une maison de voleurs & d'assassins. Mais je réprimandai vivement mes domestiques, & je leur enjoignis de se conformer en toutes choses aux vœux de nos hôtesses. La jolie nymphe étoit très en colere. Elle raconta son aventure à ses compagnes, avec une énergie & une volubilité qu'il est impossible de peindre ni d'imaginer; & toutes en rirent de bon cœur.

La femme de Fasil me fit asseoir auprès d'elle, & se mit assez plaisamment à m'instruire comme on instruit les enfans, sans

ſans que je puſſe comprendre un mot de ce qu'elle diſoit. Cependant j'eſſayois toujours de répéter les dernieres paroles qu'elle prononçoit, & cela occaſionnoit encore de grands éclats de rire, auxquels je me joignois pour prolonger le jeu, & entretenir la gaîté le plus long-temps poſſible.

CEPENDANT Welled Amlac arriva, & nous apporta une nouvelle déſagréable. Il nous dit qu'il étoit impoſſible de vouloir ſe rendre au gué de l'Abay (1), parce que deux Shums du voiſinage étoient en méſintelligence, & devoient dans un ou deux jours, décider leur querelle par la voie des armes. A ces mots, la triſteſſe ſe peignit ſur le viſage de nos compagnons. Mais comme je connoiſſois le Shalaka, je ne fus pas très-affecté de ce qu'il diſoit, & j'imaginai que s'il parloit ainſi, c'étoit pour avoir occaſion de nous accompagner lui-même & de diſſiper nos craintes. Enfin j'étois bien ſûr qu'après les obligations qu'il m'avoit depuis le ſéjour qu'il avoit fait chez moi à Gondar, il ne pouvoit pas, ſuivant l'uſage du pays, & pour ſon honneur, manquer de me bien recevoir, & de me régaler le mieux qu'il lui ſeroit poſſible, tout le temps que je ſerois chez lui.

SATISFAIT de voir que je l'avois bien compris, le Shalaka prit un air très-joyeux. On tua une autre vache. On porta beaucoup d'hydromel; & notre hôte nous fit préparer le feſtin le plus magnifique qu'on pût donner dans ces contrées. Nous fûmes là, comme nous l'avions été ſouvent ailleurs, obligés de vaincre notre répugnance pour la viande crue. Le Sha-

(1) Du Nil.

laka nous donnoit l'exemple de l'appétit & de la gaité, en nous racontant l'hiſtoire de ſes chaſſes à l'éléphant, & de ſes faits dans les dernieres guerres, faits qui, pour la plupart, étoient des ſcélérateſſes. L'appartement dans lequel nous étions, & qui étoit aſſez grand pour loger la nuit comme le jour, le Shalaka, ſa mere, ſa femme, ſes ſœurs, ſes domeſtiques, ſes chevaux & ſes mulets, étoit tapiſſé tout autour des trompes d'éléphans qu'il avoit rapportées de ſes expéditions dans le Kolla voiſin, près de Gueſgué. Il avoit tué ces éléphans de ſa propre main; car il manioit fort bien les armes, & il étoit en même temps un des Cavaliers les plus adroits & les plus braves de toute l'Abyſſinie.

QUAND notre repas polyphémien fut achevé, la corne d'hydromel courut légérement à la ronde. La ſœur aînée de Welled Amlac, nommée Meleʃtanea, voulut bien ſe charger particuliérement de moi; & je ſentis bientôt la néceſſité d'aller me mettre au lit, pendant que j'en étois capable. Ici recommença la premiere hiſtoire; ici on rappella l'invariable coutume de tout le Maitsha & du pays des Gallas, ſuivant laquelle on établit une eſpece de parenté, en faiſant coucher un voyageur avec la fille ou la ſœur du maître de la maiſon; & comme la jeune perſonne étoit préſente, & qu'elle m'offroit elle-même la corne d'hydromel pour me faire boire, pendant cette diſpute poliè à ſon ſujet, je ne ſais pas ſi on n'auroit pas plutôt regardé comme un manque de délicateſſe de la refuſer que de l'accepter.

Quelques ſuccès qu'ait eus la Belle,
C'eſt un ſecret : n'en diſons rien.
Il ne faut pas que je révele
Ce que ma muſe ſait ſi bien.

Fi de la muse si bien instruite, s'écrie Lord Orrery; & fi! dis-je comme lui. — Un galant homme ne devroit pas même se permettre de faire soupçonner certaines choses, quoique la mer rouge fut alors entre lui & sa maîtresse.

Il étoit impossible de fermer l'œil. Le tonnerre, les éclairs, la pluie durerent toute la nuit; mais le beau temps revint le matin. Mes gens me presserent beaucoup de partir: mais il me restoit auparavant à m'arranger avec Zor Woldo, qui, nonobstant les ordres de son maître Fasil, s'étoit rendu aux sollicitations de la femme de ce Général, & lui avoit raconté tous les détails de nos expéditions. Elle ne manqua pas de rire beaucoup de la singularité de nos sentimens & de nos coutumes, & elle paya le récit de Woldo par de grands morceaux de viande crue, & par plusieurs cornes d'hydromel & de bouza, qui le rendirent un éloquent historien. J'ignore s'il fut aussi historien fidele.

Après que j'eus terminé avec lui à son entiere satisfaction; car j'avois passé l'éponge sur certaines choses un peu désagréables, Zor Woldo prit congé de nous, & nous remit solemnellement, en présence de Welled Amlac, entre les mains du domestique Ayto Aylo. Mais au même instant on amena à la porte de ma tente une très-belle vache blanche: c'étoit un présent de la femme de Fasil, qui insista pour qu'en qualité d'ami de son époux, je restasse encore un jour de plus, afin qu'elle pût apprendre à parler ma langue & m'enseigner le galla. Je me rendis aisément à cette invitation. La matinée étoit fraîche & agréable, & les libations de la veille ne m'avoient nullement dérangé.

STRATES, quoique craignant beaucoup Welled Amlac, & indigné de ce qu'il appeloit l'impudence de Melectanea, s'étoit radouci à la vue de la vache blanche. « Frere, dit-il à » Michael (1), nous devons nous embarrasser fort peu des » mœurs des peuples chez qui nous voyageons, lorsqu'ils » sont honnêtes & polis envers nous. Quant à la maison où » nous sommes maintenant, il n'y a pas de doute que les » hommes n'y soient tous des voleurs & des assassins, & les » femmes des catins. Mais si l'on nous y traite avec bienveil- » lance, & que nous puissions revoir les murs de Gondar, » je veux que le Diable m'emporte si je cherche jamais à re- » mettre le pied dans Welled Abea Abbo ». Nous convînmes tous de bon accord de nous reposer ce jour-là, d'herboriser, & de satisfaire la curiosité de nos bienveillantes hôtesses; de sorte que nous passâmes la matinée très-agréablement.

WELLED Amlac, grand chasseur de son métier, monta à cheval avec moi, & nous nous rendîmes armés de lances, dans un bois voisin pour y tirer quelques bêtes fauves, quoique certainement nous ne manquassions pas de provisions. Nous vîmes bientôt partir deux bohurs, qui sont de grands animaux de l'espece du daim, & chacun de nous se mit à la poursuite du sien. Le mien n'eut pas couru quatre cens pas que je le joignis & le perçai de ma lance; & il en feroit vraisemblablement arrivé autant à l'autre; si le cheval de Welled Amlac, mettant les deux pieds de devant dans un trou de renard, ne s'étoit pas abattu & n'avoit pas jetté son maître à terre. Cepen-

(1) Michael étoit un domestique Grec, que M. Bruce avoit amené de l'Archipel.

dant il ne fut point bleſſé : mais ſe relevant d'un air grave, il me pria de reprendre le chemin de la maiſon; car, l'uſage de ces gens-là, eſt de ne jamais pourſuivre la moindre entrepriſe, quand, dès le matin, il commence par leur arriver quelque malheur.

Nous trouvâmes, en rentrant chez Welled Amlac, la compagnie augmentée par l'arrivée de notre hôte de Goutto, celui-là même chez qui nous dûmes à un ſtratagême de Woldo, la découverte d'une vache. Quand le dîner fut prêt, nous nous mîmes gaîment à table. La chûte de Welled Amlac ne lui avoit pas ôté l'appetit. Il mangea au moins autant que quatre hommes ordinaires. Pour moi, je mangeai auſſi beaucoup du bohur, dont on avoit fait une eſpece de ragout excellent, mais trop aſſaiſonné de toutes ſortes d'épices. La femme de Faſil ſeule avoit très-peu d'appétit. Malgré ſes grands éclats de rire & tout ce qu'elle faiſoit pour paroître gaie, une teinte de mélancolie obſcurciſſoit de temps en temps ſon charmant viſage, & ſembloit indiquer que ſon cœur n'etoit pas content. Elle étoit d'une noble famille de Gallas, qui avoient conquis le bas du Royaume de Naréa, & s'y étoient établis. Je lui dis que je m'étonnois que Faſil ne l'eut point menée à Gondar. Elle me répondit que ſon époux avoit vingt autres femmes qu'elle, & qu'il ne s'étoit fait ſuivre par aucune; que Gondar étoit une ville de guerre; que la coutume des vainqueurs étoit d'épouſer les femmes des ennemis qu'ils avoient forcés de fuir, & qu'ainſi Faſil ſe marieroit avec Ozoro Eſther, épouſe du Ras Michael. A ces mots, je fus vivement ému, me rappellant tout-à-coup que je m'amuſois à perdre mon temps, & que je manquois à

la parole que j'avois donnée de m'en retourner le plus promptement possible. Mais nous avions vécu depuis plusieurs mois dans des allarmes si continuelles, qu'il nous étoit absolument nécessaire de saisir le moment de donner un peu de relâche à notre esprit, & du repos à nos corps.

L'APRÈS-MIDI je distribuai mes présens aux Dames. La femme de Fasil ne fut point oubliée, & la jolie Melectanea fut couverte de la tête aux pieds de grains de verroterie, de mouchoirs & de rubans de toutes les couleurs. La femme de Fasil me donna, à ma premiere sollicitation, une boucle de ses beaux cheveux, qu'elle coupa à la racine, & qui depuis sert à suspendre le plomb de mon grand quart de cercle, plomb pesant au moins une once & demi.

LE lendemain matin, 13 Novembre, nous quittâmes la maison hospitaliere du Shalaka Welled Amlac, aprés lui avoir témoigné toute notre gratitude, & avoir promis aux Dames de venir bientôt les revoir. Notre hôte nous accompagna lui-même jusqu'au gué de la riviere; & par son attention à nous montrer tout ce qui étoit digne de curiosité, & par son exactitude à nous apprendre la distance & la situation des lieux, il nous prouva qu'il étoit content de nous, & que nous n'avions rien à craindre.

LES deux nuits que nous avions couché chez Welled Amlac, nous avions entendu le bruit des eaux, que nous avions jugé être une cataracte du Nil, parce que nous n'étions qu'à cinq milles de celle de Kerr, qui se trouvoit à l'ouest, sud-ouest de nous. Mais nous apprîmes après notre départ que

ce bruit provenoit de cascades du Jemma, près des bords duquel la maison de Welled Amlac étoit située. Nous nous étions mis en route à huit heures du matin, les collines d'Arooffi portoient au nord. A huit heures & demi nous fûmes au gué du Jemma, dont l'eau est rapide, & coule sur un fond très-inégal.

La, le Jemma vient de l'est. Ses bords pittoresques sont ombragés d'acacias & d'autres arbres, qui y forment un couvert, comme à l'occident du Nil, c'est-à-dire que les arbres sont plantés assez réguliérement & à une certaine distance les uns des autres, mais que leurs branches s'étendent horisontalement & se joignent les unes aux autres. Ces bois ne sont pas très-hauts, mais ils sont remplis de différentes especes de gibier, pour la plupart inconnus en Europe. Il y a beaucoup de buffles, & sur-tout beaucoup de bohurs.

En voyant les collines de Richemont, on peut se former une idée des rives du Jemma & de la campagne qui s'étend à l'est de cette riviere: mais il faut en même-temps se représenter tous les avantages que peut lui donner le climat de l'orient. Ce n'étoit plus alors la saison des pluies. Tout étoit couvert de fleurs. Le soleil étoit à la vérité brûlant; mais une brise constante temperoit la chaleur sous les arbres, qui bordoient la riviere. Là, il ne faut que chercher l'ombre pour avoir du frais. On n'y est point désolé par ces vents brûlants, par ces reverberations du soleil, qui sont si insupportables en Egypte, en Syrie, en Arabie, & sur les deux côtes de la mer-rouge.

Au-dessous du gué où nous traversâmes le Jemma, cette riviere forme deux cascades. La premiere est à environ trois

cens pas du gué, & l'autre, qui eſt la plus conſidérable, eſt à environ un demi-mille : cette derniere caſcade ne tombe cependant pas à plus de ſept ou huit pieds de profondeur. Elle a à-peu-près quatre-vingt-dix pieds de large : mais la nape d'eau eſt coupée en quelques endroits. Le magnifique baſſin qui la reçoit, à quatre cens pieds quarré, & eſt très-profond; on y voit beaucoup de gros poiſſons, mais point de crocodiles; & l'on m'a aſſuré qu'il n'y en avoit point au-deſſus de la troiſieme cataracte, qui eſt peu éloignée de celle-ci, c'eſt-à-dire dans l'endroit où, après avoir fait le tour du Gojam, le courant tourne au nord & ſemble retourner vers ſa ſource. Pour le gomari (1), il vient ſouvent à l'embouchure du Jemma, & principalement dans les temps de pluie. Le crocodile ſemble avoir beſoin d'un climat plus chaud.

APRES avoir ſatisfait ma curioſité à l'égard de la riviere de Jemma, je commençai à faire des reproches à mes gens ſur la terreur panique qu'ils avoient eue la nuit précédente. Ceux qui avoient témoignés des craintes étoient Strates, & trois autres domeſtiques que j'avois amenés du Caire. — « Vous » voyez, leur dis-je, quel danger nous courons. Welled » Amlac nous accompagne, monté ſur un mulet, ne portant » ni lance, ni bouclier, & n'ayant avec lui que deux eſclaves » tout nuds. Ne vous avois-je pas dit ce que ſignifioit la nou» velle qu'il nous avoit portée ?

QUOIQUE je prononçaſſe ces paroles dans une langue dont il ne pouvoit pas connoître une ſyllabe, Welled Amlac en devina preſque le ſens. — « Je vois bien, dit-il, que vous

(1) L'hippopotame.

» croyez

» croyez que ce que je vous dis la nuit derniere étoit faux & » inventé pour obtenir de vous quelque présent. Mais vous » verrez; & si avant que la journée se passe, nous ne rencon- » trons pas Welled Aragawi & ses soldats, vous aurez raison; » j'aurai cherché à vous tromper ». — « Vous me faites in- » jure, lui répondis-je. Vous ne m'avez point entendu; & » comment en effet pourriez-vous m'entendre? Ces hommes » blancs croient très-bien tout ce que vous nous avez annoncé, » & ils craignent seulement qu'étant sans armes & sans soldats » vous ne soyez point en état de nous défendre. Mais je viens » de leur dire que là où vous êtes armé ou désarmé, nous » n'avons point de risque à courir. — « Cela est vrai, s'écria- » t-il; vous êtes maintenant dans le Maitsha, &, hors de mon » canton, qui est celui de Goutto. Vous êtes dans le pays le » plus dangereux de toute l'Abyssinie, dans un pays où le frere » tue son frere pour un morceau de pain, dont il n'a pas » besoin. Vous êtes dans un pays de païens, de chiens, de » gallas, de gens pire même que des gallas. Si jamais on ren- » contre ici un vieillard, il est sûrement étranger. Les hommes » qui y naissent périssent jeunes par la lance. Cependant, quoi- » que les deux chefs, dont je vous ai parlé, doivent aujour- » d'hui combattre, & quoique je sois désarmé, comme vous » le dites très-bien, vous n'avez rien à craindre, tandis que » je serai avec vous. Les habitans du Maitsha, renfermés entre » le Jemma, le Nil & le lac, ne tirent que des Agows toutes » les choses dont ils ont besoin, ils vont au même marché de » Goutto, où nous allons; ils savent que les gués du Jemma » sont en mes mains. Oseroient-ils donc insulter un de mes amis? » Oseroient-ils seulement siffler quand il passera? Ils savent » trop bien que je ne badine pas. Ils savent bien que je ne

» ſuis pas un galla, & que je pourrois tôt ou tard leur demander » raiſon d'une pareille offenſe, juſques dans la chambre de » leur maître Faſil ».

« Et votre maître auſſi, avec votre permiſſion, lui dis-je, » Welled Amlac ». — « Oui, mon maître auſſi, par force, » répondit-il; mais je ne le reconnoîtrai jamais pour tel d'in- » clination, puiſque c'eſt lui qui a aſſaſſiné le Kaſmati Eshté. » Il m'appelle ſon frere; il me croit ſon ami. Vous avez vu une » de ſes femmes, qu'il laiſſe dans ma maiſon. Mais je n'en » deſire pas avec moins d'ardeur de le voir égorgé avec tous » ſes gallas, comme la vache que nous avons égorgée hier chez » moi ». — « Je ſuis étonné, lui dis-je, que votre maiſon ait » toujours été épargnée par le Ras Michael, & qu'il n'y ait » point mis le feu dans les différentes courſes qu'il a faites » dans le Maitsha ».

« En 1769, répliqua Welled Amlac, je n'étois point avec » Faſil à Fagitta. Le Ras Michael paſſa le Nil, bien au-deſſus » du Kelti; & je retournai avec lui à Gondar. Dans le mois de » Ginbot (1), Faſil nous informa que les troupes de l'Amhara » & du Begemder marchoient contre lui. Tout le Maitsha ſe » ſoumit à Faſil; & moi, moi ſeul, j'allai joindre Michael à » Derdera, parce que je ſavois qu'il devoit paſſer le Nil vis-à- » vis d'Abbo, & que les forces du Begemder & de l'Amhara » ſeroient derriere lui, ou peut-être même eſſayeroient de » traverſer le fleuve à Delakus, où groſſi par les pluies, il » n'étoit pas guéable. De peur donc que remontant le long

(1) Le 1er. du mois de Ginbot eſt le 26 Avril.

» du Nil, le Ras ne trouvât un gué, & qu'il ne brûlât ma » maison à son passage, je le joignis la veille du jour où il ap- » prit la révolte de Powussen, & au moment où il s'apprêtoit » à brûler Samseen. Le lendemain matin il commença à faire » retraite, & il me choisit pour l'accompagner au-delà du Nil, » me considérant encore comme son ami, & n'ayant vraisem- » blablement aucune envie de faire du mal à ce qui m'appar- » tenoit ».

« C'EST donc vous, interrompis je, qui nous conduisîtes » dans ce maudit précipice, que vous appellez un gué, & où » tant d'hommes & d'animaux furent estropiés ou perdus pour » jamais ». — « Ce furent, me répondit-il, les espions de » Fasil, qui lui conseillerent les premiers de passer le Nil en » cet endroit-là, ou bien à Kerr. Certainement, ce gué n'est » praticable qu'en été, excepté quand on veut y passer à la » nage. D'ailleurs, le passage de tant de monde à-la-fois l'avoit » rendu encore plus mauvais. Vous rappellez-vous de l'hor- » rible tempête, qui nous assaillit alors? De toute la pluie qui » tomba? O! Sainte-Marie, toujours Vierge, disois-je, pen- » dant que ces malheureux se débattoient dans la vase! O! » Saint - Abba Guebra Mensus Kedus, qui ne bûtes ni man- » geâtes depuis le ventre de votre mere jusques au moment de » votre mort, n'ouvrirez-vous pas la terre pour que cette exé- » crable multitude puisse descendre vivante en enfer, comme » Dathan & Abiram » ! — « Voilà une priere bien charitable! » Je vous rends grace, lui dis-je, Welled Amlac, d'abord de » nous avoir conduits à ce gué, où avec un des chevaux les » plus vigoureux & les meilleurs qui soient au monde, j'ai » failli me noyer, & ensuite des vœux pieux que vous formiez

» pour que nous fussions bientôt loin des régions de la pluie » & du froid, dans ces cantons si chauds, où l'on jouit de la » société de Dathan & d'Abiram ».

« Je ne savois pas que vous fussiez-là, dit-il; l'on m'avoit » dit que vous étiez resté à Gondar pour mener au combat la » cavalerie noire. Je vis un homme blanc (1) avec le Ras, qui » avoit un bon sabre & un bon fusil, mais il étoit monté sur un » mauvais mulet, & lui-même paroissoit malade. Comme je » m'en retournois pendant la nuit, je pouvois l'emmener loin » de l'armée. Peut-être, me dis-je, est-ce le frere de Yagoubé, » médecin & mon ami. Oh! j'ai beaucoup vécu avec vous » autres hommes blancs, dans le temps du Kasmati Esthé ». » —— Eh! apprenez-moi, je vous prie, lui dis je, ce que » vous fîtes après avoir passé l'Abay (2) »? —— « Lorsque je » vis ce diable de Michael de l'autre côté, me répondit Wel- » led Amlac, je m'en retournai, sous prétexte d'aider Kefla » Yasous à traverser le fleuve; & étant joint par tous mes gens, » nous tombâmes sur tous les traîneurs que nous rencontrâ- » mes. Vous sâvez quel mauvais temps il faisoit? Nous en- » levâmes dix-sept fusils, douze chevaux, & environ deux » cens mulets ou ânes chargés; après quoi je me retirai chez » moi, laissant le reste à Fasil, qui, s'il avoit été un homme, » vous auroit le lendemain taillés en pieces, tous tant que » vous étiez ». —— « Et que fîtes-vous de ces traîneurs que » vous volâtes? Les tuâtes-vous »? —— « Nous les tuons tou- » jours, reprit Welled Amlac. Notre usage est de n'en épar-

(1) C'étoit le Grec Francisco qui étoit malade.

(2) Le Nil.

» gner aucun. Nous ne laiſſons jamais la vie à un homme que
» nous offenſons, de peur qu'il trouve le moyen de ſe venger.
» Mais, d'ailleurs, ceux que nous tuâmes en cette occaſion,
» étoient déja malades. Les hyènes les auroient achevés elles-
» mêmes dans la matinée. Ainſi c'étoit une juſtice, c'étoit leur
„ épargner des tourmens que de les tuer pendant la nuit; &
„ quoi que vous en penſiez, Yagoubé, je vous aſſure que ce
„ ne fut point par méchanceté que je leur donnai la mort „.

D'APRÈS cette converſation, on peut juger du caractere de Welled Amlac & de ſes idées compatiſſantes.

A neuf heures & demi, nous paſſâmes l'Egliſe de Kedus Michael, ſituée ſur la droite de notre chemin. A neuf heures trois quarts, nous marchions droit au nord-quart-d'oueſt, & à dix heures un quart nous paſſâmes le Coga, riviere aſſez grande. A dix heures trois quarts nous faiſions face au nord. Nous paſſâmes l'Egliſe d'Abbo, que nous laiſſâmes à un quart de mille à notre droite. Depuis que nous avions paſſé le Jemma, nous trouvions la campagne moins belle que de l'autre côté. A midi notre route étoit au nord-quart-d'oueſt, & à midi & demi nous vîmes l'Egliſe de Mariamnet, qui nous reſta à deux cens pas de diſtance à notre gauche. Nous traverſâmes alors la petite riviere d'Amlac Ohha. Chaque pas que nous faiſions dans ces contrées nous rappelloit la campagne déſaſtreuſe du mois de Mai précédent; car nous étions préciſément dans le chemin qu'avoit ſuivi Kefla Yaſous, lors de ſa mémorable retraite avec l'arriere garde de l'armée. A une heure un quart nous fîmes halte dans un petit village, compoſé de maiſons très-baſſes, conſtruites de joncs. Nous

vimes là, pour la premiere fois, des troupeaux de chevres, qu'on faisoit coucher sur les toits des maisons, pour les mettre à l'abri des bêtes féroces.

« Vous verrez bientôt, me dit Welled Amlac, si je vous ai parlé vrai ou non. Voilà la demeure de Welled Aragawi; s'il est chez lui, je vous ai trompé ». — Nous vîmes une troupe de femmes portant des jarres de bouza & d'hydromel; & nous leur demandâmes où elles alloient. Elles nous répondirent qu'elles alloient à Delakus joindre leur maître, qui étoit là pour empêcher Welleta Michael de Degwassa de passer le fleuve. — A ces mots, la terreur de mes Grecs se renouvella, & ils auroient voulu de bon cœur être encore à Welled Abea Abbo.

A une heure trois quarts nous continuâmes notre route au nord, & nous passâmes une seconde riviere d'Amlac Ohha, plus large que la premiere. Elle vient de l'est, & elle reçoit cette premiere à un demi-mille au-dessous du gué. Le soleil étoit alors très-chaud. A trois heures nous fîmes un quart-d'heure de halte. Puis nous étant remis en marche, nous commençâmes à descendre par une pente douce, & une heure après nous arrivâmes sur les bords du Nil. Nous vîmes là les deux combattans Welleta Michael & Welled Aragawi. Ils étoient précisément vis-à-vis, l'un sur la rive occidentale du fleuve, & l'autre sur la rive orientale. Leurs différends étoient terminés. Chacun de ces chefs avoit fait tuer plusieurs vaches pour régaler son parti, & c'étoit là tout le sang versé.

La, le Nil est déjà très-considérable. Il avoit au moment où nous arrivâmes au gué, au moins trois quarts d'un mille an-

glois de large. Le courant étoit peu rapide. A peine pouvoit-on distinguer que l'eau rouloit dans les endroits où il y avoit de la profondeur. Le fleuve vient de l'ouest-quart-de-sud & de l'ouest-sud-ouest, & au gué son cours est Est & Ouest. Les équorres du côté de l'est sont très-hautes & presque à pic. Du côté de l'ouest on trouve, en entrant dans l'eau, un fond mou & dangereux; l'eau a quatre pieds & demi de profondeur, & on s'enfonce au moins d'un pied dans la vase. Tandis que Welled Amlac guidoit le mulet que je montois, je lui criai de ne pas adresser au saint, qui n'avoit jamais ni bu ni mangé, la même priere qu'il lui avoit adressée au mois de Mai. Mais il se contenta de me répondre tout bas: « Croyez-vous que ces voleurs vous laisseroient passer, si je n'étois pas avec vous »? —— Je lui répliquai : « Welleta Michael ne souffriroit pas qu'on me fit du mal. Je lui ai sauvé la vie : il ne l'ignore point, & tout le monde le sait comme lui.

Nous gagnâmes avec difficulté le milieu du fleuve. Le fond y étoit solide, & nous nous y reposâmes un peu. En nous avançant vers l'autre côté, nous trouvâmes de la vase; mais l'eau étoit moins profonde, & ses bords plus aisés à monter. Tout le terrein qui borde le Nil est en cet endroit maigre & dépouvu de toute espece de bois. On n'y voit que des épines & de l'herbe longue & seche. L'eau est rougie par la couleur du sol qui compose ses bords. Ce gué se nomme Delakus. Il est praticable depuis la fin d'Octobre jusqu'à la mi-Mai. Au sommet de la montagne, dont le pied vient jusqu'au bord du fleuve, est la petite ville de Delakus, qui donne son nom à cette passe. La ville s'étend du nord-est au nord-nord-est, & elle paroît plus considérable que ne le sont en général les

petites villes d'Abyssinie, par la raison qu'elle n'est habitée que par des Mahométans, peuple intelligent, sobre & entiérement adonné au commerce.

Welled Amlac nous parla encore du service qu'il nous avoit rendu, & nous ne fûmes point ingrats. Il fut reçû avec beaucoup de respects & d'égards par les troupes, qui étoient sur la rive orientale du fleuve; & il est impossible de concevoir avec quelle promptitude il avala près d'une livre de viande crue, qu'on coupa sur le derriere de la cuisse d'un animal encore en vie. Après avoir bu par-dessus cela quelques cornes d'hydromel, il passa de l'autre côté, où il fut accueilli plus amicalement encore, s'il est possible, par Welleta Michael; & là, il recommença à manger de la chair crue & sanglante avec autant d'appétit que s'il avoit jeûné depuis plusieurs jours. Là, il nous remit sous la garde de Welleta Michael, son ami & le mien, qui nous donna un de ses gens pour nous servir de guide pendant que lui passoit la nuit au gué avec ses combattans. Welleta Michael nous conseilla en même-temps de faire le plus de diligence possible, parce que tout le pays étoit désolé par une fiévre maligne, qui faisoit des ravages horribles au-delà de Delakus.

Nous partîmes du gué à cinq heures du soir, & marchant droit au nord, nous passâmes la petite ville de Delakus. Nous trouvâmes sur le revers de la montagne, tantôt des champs couverts de halliers & d'arbustes, tantôt de petits champs de bled. A six heures & demi nous passâmes la riviere d'Avola. Une heure après nous traversâmes une autre petite riviere très-rapide, mais claire, peu profonde, & remplie de pierres glissantes

glissantes. A sept heures trois quarts nous mîmes pied à terre à Googue, village considérable. Comme il étoit déja nuit, nous ne pouvions aller plus loin. Nous nous étions déja plusieurs fois trompés de chemin; nous nous étions souvent embourbés dans la plaine que nous venions de laisser entre les deux petites rivieres que nous avions passées; mais notre guide avoit entendu les ordres de son maître, & il avoit voulu nous conduire avec célérité.

Nous trouvâmes que les habitans de Googue étoient les plus sauvages, les moins hospitaliers que nous eussions encore vus. Ils ne voulurent d'abord, à quelque prix que ce fût, nous permettre d'entrer dans leurs maisons, & nous fûmes obligés de rester dehors la plus grande partie de la nuit. Cependant, ils nous menerent ensuite dans une maison assez apparente; mais ils refuserent encore de nous donner à manger pour nous & pour nos chevaux; & comme nous étions les plus foibles, nous fûmes obligés de céder. Il avoit beaucoup plu pendant la soirée, & nous étions trempés jusqu'aux os. Nous allumâmes un grand feu au milieu de la maison, & nous l'entretînmes toute la nuit, autant pour nous sécher que pour pouvoir faire meilleure garde, quoique nous ne sçussions pourtant pas que c'étoit le seul moyen de sauver notre vie. Mais le matin nous apprîmes que tout le village étoit malade de la fievre, & qu'il étoit déja mort deux familles entieres dans la maison, où l'on nous avoit logés.

Pour moi j'avoue qu'à cette nouvelle je fus bien plus effrayé que je ne l'avois été de la rencontre de Welled Aragawi & de tous ses voleurs. Tout mouillé, & épuisé de fatigue, j'avois dormi au moins six heures couché devant le feu; &

quoique je me portasse fort bien, il me sembla tout le jour que j'avois quelque symptôme de fievre. Ma premiere précaution fut de faire infuser une dose de quinquina dans un verre d'eau de vie, dont nous avions une grande corne pleine; ensuite je fis brûler beaucoup d'encens & de myrrhe, & nous nous fumigâmes bien, comme on le pratique en Arabie & à Masuah. Le matin à bonne heure nous reprîmes une seconde dose de quinquina & nous renouvellâmes notre fumigation; & soit que le quinquina prevînt la fievre ou non, il est certain que l'eau-de-vie fortifia nos esprits & fut un remede pour notre imagination.

Les gens de Googue, qui voyoient avec quelle ardeur, avec quelle confiance, nous prenions cette medecine, accoururent en foule autour de nous pour implorer notre secours. Mais, je l'avoue, j'étois si indigné de la maniere dont ils nous avoient accueillis, & sur-tout de ce qu'ils nous avoient logés dans une maison infectée, que je refusai obstinément de me rendre à leurs prieres, & que je les laissai en proie à la contagion, pour leur apprendre à se montrer une autre fois moins durs envers les Etrangers.

La fievre fait beaucoup de ravage en Abyssinie, dans les plaines & sur-tout près des rivieres, qui coulent dans les vallées. C'est une espece de fievre tierce très-maligne, qui varie tellement dans ses symptômes, qu'il seroit impossible à un membre de la faculté de la décrire. Elle n'est pas par-tout également dangereuse, mais sur les bords du Nil ses atteintes sont toujours funestes. La vallée où coule ce fleuve est très-profonde, très-chaude, & couverte de grands arbres. Dans le

Kuara la fievre eſt également mortelle. Dans le Beleſſen & dans le Dembea, on la redoute moins. Dans le Walkayt elle eſt dangereuſe, mais non pas tant que dans le Tzegadé, dans le Kolla, le Woggora & le Waldubba. On ne la connoît preſque point ſur les montagnes & dans tous les endroits bien aérés.

Cette fievre eſt connue ſous le nom de *nedad*, c'eſt-à-dire la brûlante. Elle commence par un friſſon, un grand mal de tête, une peſanteur dans les yeux & des envies de vomir; enſuite une extrême chaleur s'empare du malade, ſans qu'il ait preſqu'aucun relâche, & il eſt rare qu'il ſoit en vie le troiſieme ou le cinquieme jour. Lorſque la maladie eſt à ſon dernier période, le ventre enfle prodigieuſement; quelquefois cette enflure n'a lieu qu'après la mort, & à l'inſtant même le corps exhale une odeur fétide & inſupportable. Auſſi pour remédier autant qu'il eſt poſſible à cet inconvénient, on a ſoin d'enterrer les morts dès qu'ils ont rendu le dernier ſoupir, ou au moins une heure après. Le viſage de ceux qui ſont attaqués de cette fievre, eſt extrêmement jaune & prend même une teinte noire, comme dans ceux qui ſont au dernier degré d'une hydropiſie ou d'une atrophie. Le nedad ſe déclare ordinairement dès que le ſoleil échauffe la terre après les premieres pluies, c'eſt-à-dire lorſqu'il y a des intervalles de pluie & de ſoleil. Il ceſſe quand la terre eſt bien humectée, en juillet & en août, & il recommence enſuite en ſeptembre, pour diſparoître tout-à-fait au commencement de novembre.

La campagne autour de Googue eſt riante, fertile, & toute ſemée en bled d'une bonne qualité. On étoit, à notre

D 2

paſſage, dans le temps de la moiſſon : mais dans quelques endroits où l'on peut conduire l'eau pour arroſer, on voyoit du bled, qui ne faiſoit encore que de ſortir de la terre. De Googue nous pouvions contempler à notre aiſe toute l'étendue du lac Tzana, & nous voyions auſſi très-diſtinctement les montagnes du Begemder & du Karoota, formant une chaîne le long du Foggora, mais paroiſſant ſi enfoncées que leurs ſommets ne s'élevoient guere au-deſſus de l'horiſon.

Le 14 novembre à ſept heures trois quarts du matin, nous abandonnâmes le village inhoſpitalier de Googue. Notre chemin étoit ſur une colline, & alloit droit au nord quart d'oueſt. A huit heures & demi nous paſsâmes au milieu du petit village d'Azzadari, que traverſe une petite riviere qui porte le même nom, & qui étoit alors ſtagnante. Un quart d'heure après, nous vîmes à un quart de mille à notre droite l'égliſe de Turcon Abbo. A neuf heures trois quarts nous paſsâmes la riviere d'Avolai venant du nord-oueſt. L'Avolai, ainſi que toutes les autres rivieres dont j'ai déja parlé, ſe jette dans le lac. Là commence le diſtrict de Degwaſſa. A dix heures & demi nous ſîmes une demi-heure de halte. A onze heures nous reprîmes notre chemin au nord quart d'oueſt, & une demi-heure après nous gagnâmes la grande route de Buré, par Kelti. Toute cette partie de l'Abyſſinie eſt ſtérile, peu agréable, mal arroſée & inſalubre. Le peu de rivieres ou plutôt de ruiſſeaux, qui la traverſent forment autant de lacs, & probablement ils ſont ſtagnans en janvier & en février. Les habitans de ce canton ſont auſſi bien plus malheureux que ceux de Goutto & d'aucune autre partie du Maitsha.

Comme nous allons fortir du Maitsha, il eft néceffaire de faire connoître cette province un peu plus en détail. Le Maitsha comprend le Maitsha propre, & le pays auquel on donne le même nom par extenfion. Le Maitsha eft borné à l'occident par le Nil, au midi par la riviere de Jemma, qui le fépare du pays de Goutto, & de l'autre côté des montagnes d'Amid Amid par la province du Damot. Au midi il a encore le Gojam, & à l'eft & au nord, l'Abay ou le Nil, avec le lac Tzana. C'eft-là le Maitsha propre; mais on y ajoute à l'occident du Nil une grande étendue de pays, qui commence par le diftrict de Sankraber au nord, & va jufques aux cantons des Agows à l'oueft, comprenant dans fes limites l'Atcheffer & l'Arooffi fur les rives du Nil. Voilà le Maitsha tel qu'il eft; mais il ne reffemble pas à celui qui eft décrit dans les livres.

Le Maitsha, gouverné par quatre-vingt-dix-neuf Shums, eft un apanage de l'Emploi de Betwudet, dont il augmente le revenu de deux mille onces d'or. Les habitans du Maitsha font une colonie de ces Gallas, qui vivent à l'occident du Nil. Yafous-le-Grand allant porter la guerre à ce peuple, qui, fous le regne de fes prédéceffeurs, avoit dévafté le Gojam, le Damot & fur-tout la province des Agows, le trouva défuni & livré aux horreurs des querelles inteftines; & ce Prince, toujours fuivi de la victoire, étant joint par le plus foible parti des Gallas, s'avança jufques dans le Royaume de Narea, & à fon retour, il tranfplanta fes nouveaux alliés dans le Maitsha, & les établit le long du Nil, pour qu'au befoin ils puffent en défendre le paffage. Les fucceffeurs de Yafous fuivirent quelquefois cet exemple. Ils appellerent des Gallas dans le Maitsha, comme ils en appellerent d'autres tout le long du Nil dans le

Gojam & dans le Damot, où ils furent convertis au christianisme, du moins au christianisme qu'on professe en Abyssinie. Ces immigrans se sont beaucoup multipliés, & au commencement de la guerre de 1768, ils mettoient sur pied quinze mille combattans, dont quatre mille cavaliers.

La capitale du Maitsha est Ibaba. Le Roi y a une maison ou plutôt un petit château. La ville, l'une des plus grandes d'Abyssinie ne le cede guere à Gondar, ni en étendue, ni en richesses. On y tient marché tous les jours. Elle a pour gouverneur un Officier, qui porte le titre d'Azage d'Ibaba, & à qui sa place rend six cens onces d'or. Cette place, dont dépend en outre un vaste territoire, est ordinairement confiée au principal habitant du Maitsha, afin de le retenir dans le devoir. La campagne des environs d'Ibaba est la plus belle & la plus féconde, non-seulement du Maitsha, mais de toute l'Abyssinie. La partie qui l'emporte, sur-tout, est le Kollela, situé entre Ibaba & le Gojam. Là, les premieres Ozoros (1) ont des terres & des maisons, qu'elles ont héritées des Rois leurs ancêtres, & qui sont désignées sous le nom de *Goult*, mot qui répond à celui de fief.

Quoique le Maitsha soit, comme je l'ai dit, un apanage du Betwudet & gouverné par lui, il a aussi un autre sorte de gouvernement particulier. Les quatre-vingt-dix-neuf Shums, qui sont chacun d'une famille différente de Gallas, se choisissent un Roi tous les sept ans, comme les autres Gallas, dont ils

(1) Les Princesses.

descendent, & avec les mêmes cérémonies en usage chez ces idolâtres. Ce Roi a toujours bien plus d'ascendant sur eux que le Betwudet & le Roi d'Abyssinie lui-même. Aussi de mon temps étoient-ils sans cesse dans un état de rebellion, ce qui les réduisit bientôt au point de ne pouvoir pas rassembler plus de dix mille hommes. Le Ras Michael détruisoit de toutes parts leurs habitations; & s'emparant de leurs femmes & de leurs enfans, il les vendoit aux Mahométans, qui les envoyoient à Masuah & de-là en Arabie.

A midi précis, le Guesgué parut à trois ou quatre milles à notre droite. Nous vîmes du même côté, mais à douze milles de distance au moins la montagne escarpée de Casercla, toute remplie de précipices. Le pied de ces montagnes touche au Kolla. Quoique le Guesgué soit habité par des Agows & qu'on n'y parle que leur langue, il est compris dans le Gouvernement du Kuara. A une heure un quart nous arrivâmes à Degwassa dans la maison d'Ayto Welleta Michael. Le pays où nous venions d'entrer étoit bien mieux cultivé & bien plus agréable que celui que nous avions traversé depuis la veille. Le village de Degwassa est fort petit. Il a été incendié dans les dernieres guerres. Situé sur une jolie colline & à trois milles de distance du lac, il est environné des magnifiques wanzeys (1).

MALGRÉ les promesses que nous avoit faites, au passage du Nil, Welleta Michael, nous fûmes mal accueillis dans son

(1) On peut se rappeller que c'est un arbre sacré & même adoré chez les Gallas.

village, nous n'y trouvâmes pas les habitans plus hospitaliers que ceux de Googue. Degwassa est un peu à droite du grand chemin. Nous marchâmes ce jour-là cinq heures & demi, & nous fîmes un peu plus de dix milles.

Le 15 de novembre la pluie ne nous permit de partir qu'à midi; en partant de Degwassa nous entrâmes dans le district de Gouzala qui le borde. Ce district rempli de villages appartient à l'Iteghé. A une heure un quart nous passâmes un grand marais, au milieu duquel coule une petite riviere, qui se jette dans le lac. Nous nous reposâmes une demi-heure; puis, nous étant remis en route, nous regagnâmes le grand chemin que nous avions laissé à gauche en allant à Degwassa. A deux heures, nous eûmes une vue encore plus distincte du lac Tzana, & nous pûmes voir aisément l'endroit où le Nil y entre & celui où il en sort. Il nous parut que l'entrée étoit au sud-ouest, & la sortie au nord-est, & que le lac avoit en cet endroit huit ou neuf milles de large. A deux heures trois quarts nous arrivâmes à Dingleber. Nous ne marchâmes ce jour-là que deux heures & demi, & nous fîmes cinq milles.

Le 16, à sept heures du matin, nous partîmes de Dingleber. Il faisoit déja très-chaud; & un peu avant d'arriver à Mescalaxos, situé sur une langue de terre ou une peninsule, qui s'avance fort loin dans le lac, nous fîmes une petite halte à l'ombre de quelques beaux acacias. Nous vîmes-là beaucoup de gibier marin, ainsi que quelques hyppopotames. Il y a en cet endroit une petite riviere, qui traverse le chemin en allant se jetter dans le lac. A une heure de l'après-midi nous continuâmes notre route, & nous rencontrâmes une troupe d'Agows, qui

qui alloient à Gondar chargés de beurre, de miel, & de peaux non préparées. Ils conduisoient aussi environ huit cens têtes de bétail. Ces gens là accoutumés à marcher, quoique pesamment chargés font de très-longues journées. Ils devoient faire cinquante milles depuis ce moment jusques au dix-huit à neuf heures du matin, & nous étions au 16 à une heure après midi.

A peine avions nous passé Mescalaxos, que nous fûmes assaillis par une averse, qui nous força de chercher retraite dans un groupe de hutes, qui sont sur le brod du lac Tzana, & qu'en nomme Goja. Les habitans de ce petit village & des villages voisins parlent le Falasha, ancienne langue de toute la Province de Dembea, & qui, comme je l'ai déjà observé, a fait place à l'amharic dans presque tout le plat pays.

Nous vîmes là deux hippopotames sortir du lac & entrer dans le bled : mais les chiens du village les ayant attaqués, ces deux monstres reprirent bientôt la route du lac & s'y replongerent. Il me fut impossible de les observer assez distinctement & assez long-temps pour pouvoir les dessiner : mais je puis assurer qu'ils étoient très-différens de tous les dessins que nous avons des animaux de la même espece. Leur tête me parut ressembler beaucoup plus à la tête d'un cochon qu'à celle d'un cheval. — Nous fûmes ce jour là en route six heures & demie, & nous fîmes treize milles.

Nous partîmes de Goja le 17, à sept heures un quart du matin. A une heure après-midi nous fîmes halte à Sar Ohha,

après avoir marché cinq heures & demie de fuite, durant lefquelles nous fîmes onze milles.

Le 18 à fix heures & demie du matin nous quittâmes Sar Ohha. A fept heures trois quarts nous pafsâmes la riviere de Talti; & à onze heures & demie nous fîmes halte fous un grand faffa, planté non loin de l'églife d'Abba Abram. A une heure nous nous remîmes en route, & à deux heures un quart nous arrivâmes à Kemona.

Le 19, à fept heures du matin, nous reprîmes notre chemin, & marchant continuellement fans nous arrêter ni à Chergué ni à Azazo, j'envoyai mes domeftiques avec mon bagage devant moi à Gondar, où ils arriverent à une heure après midi. Nous achevâmes ainfi le voyage que j'avois depuis fi long-temps projetté de faire aux fources du Nïl; & dans mon retour je traçai précifément la corde de l'arc que j'avois décrit en allant; ce qui fait une route d'environ 93 milles, dont les principaux points ont été à peu de chofe près d'accord avec mes obfervations aftronomiques.

Deux chofes me préoccupoient & m'empêchèrent de fuivre mes gens à Gondar. La premiere, étoit l'impatience que j'avois de favoir comment étoit la fanté d'Ozoro Efther; & la feconde, l'envie d'éviter Fafil jufqu'à ce que j'euffe des nouvelles un peu plus certaines du Roi & du Ras Michael. Ne prenant donc qu'un feul domeftique avec moi, je me féparai de mes gens à Azazo, & tournant à gauche, je gravis une montagne très-efcarpée, & après avoir fait toute l adiligence poffible, j'arrivai à deux heures aux portes de Kofcam. Dans ce

trajet je ne rencontrai personne appartenant à Fasil. Ce Général étoit campé sur les bords du Kahha, vis-à-vis de Gondar, & à côté de la montagne; de sorte que je passai derriere son armée. Cependant ayant su l'arrivée de mes gens à Gondar, il m'envoya dire de venir le trouver dans son camp; & quand on lui rapporta que je m'étois rendu directement à Koscam, il témoigna, dit-on, quelque mécontentement.

J'ALLAI droit à l'appartement de l'Iteghé : mais je ne fus point admis parce qu'elle étoit en priere. En traversant une des cours du Palais, je rencontrai deux des esclaves d'Ozoro Esther, qui, au lieu de répondre aux questions que je leur fis, laisserent échapper un grand cri & coururent avertir leur maîtresse : Les inquiétudes qu'avoit eues cette Princesse au sujet de Fasil avoient cessé, & je la trouvai beaucoup mieux. Elle avoit accordé à Fasil un entretien particulier, & ce Général lui avoit fait part des engagemens qu'il avoit avec Michael, & de la résolution où il étoit d'empêcher que Gusho & Powussen ne prissent des mesures qui pussent retarder le rétablissement du Roi & l'arrivée du Ras.



CHAPITRE II.

Conduite incidente de Fasil. — Arrivée de M. Bruce à Gondar. — Le Roi passe le Tacazzé. — L'Iteghé & Socinios s'enfuient de Gondar.

Je reprendrai ici l'histoire d'Abyssinie. Je raconterai les événemens auxquels j'ai eu part, ou dont j'ai été témoin; & je m'en écarterai le moins qu'il me sera possible, jusqu'au moment où je repris le chemin d'Europe, par les déserts affreux & jusqu'alors inconnus du Sennaar. L'on verra, quand j'en parlerai, que, si cette partie de mon voyage n'est pas la plus intéressante, c'est du moins celle où j'ai éprouvé le plus d'obstacles & de dangers.

Ce fut vers le 20 Octobre (1) que Woodage Asahel se rendit, avec un corps considérable de cavalerie, aux environs de Gondar, & intercepta tout communication entre cette Capitale & les Provinces du midi. Les Soldats de Woodage ayant pillé tous ceux qui portoient des provisions au marché de Gondar, on éprouva bientôt une espèce de famine. Les habitans épouvantés s'adressèrent à Woodage; mais il refusa de dire quels étoient ses desseins. Cependant, peu de jours après, ayant traversé les plaines du Dembea, il alla camper à Dingleber, sur le chemin du Maitsha & du pays des Agows,

(1) 1770.

& il déclara qu'il n'étoit venu que pour se joindre à Fasil, qui marchoit vers Gondar à la tête d'une nombreuse armée. Mais ni les projets de cette armée, ni les motifs qui engageoient Fasil à marcher, n'étoient assez connus pour empêcher aucun parti de craindre.

SANUDA, qui remplissoit la place de Ras, & le reste de son parti essayèrent d'engager Woodage Asahel à entrer dans Gondar, & à rendre hommage à Socinios, dont on avoit fait un fantôme de Roi. Ils ne doutoient pas que l'exemple d'un homme tel que Woodage ne fût imité par beaucoup d'autres; & ils espéroient, par ce moyen, pouvoir rassembler assez de troupes pour se rendre redoutables à Michael, & le faire différer encore d'une saison à sortir du Tigré. Ils réussirent donc à persuader Woodage. Il entra dans Gondar le 28 Octobre, le jour même que j'en étois parti pour me rendre aux sources du Nil; de sorte que, comme il avoit pris pendant quelques heures le chemin d'en bas, pour piller des villages du Dembea, j'eus le bonheur d'éviter une des plus funestes rencontres que je pusse faire.

APRES avoir passé sa cavalerie en revue devant Socinios, avec son ostentation accoutumée, il eut une audience publique, dans laquelle il dit que Fasil l'avoit chargé d'annoncer qu'il viendroit incessamment à Gondar porter au Roi les revenus des Provinces où il commandoit, pourvu qu'il eût un homme de confiance, qu'il pût laisser dans ces Provinces pour le suppléer; qu'ainsi il prioit le Roi de le nommer lui Woodage Asahel pour commander par interim dans le Damot, le Maitsha & le pays des Agows.

APRES toutes les promesses vaines que Fasil avoit faites; après tous les engagemens qu'il avoit pris & rompus sans aucun motif, il est douteux que Socinios ajoutât foi à cette belle histoire. Mais comme il avoit intention de gagner Woodage, il s'embarrassa fort peu que ce qu'il lui disoit fût vrai ou non, & il le reçut comme vrai. Il lui accorda tout ce qu'il lui demandoit au nom de Fasil; & ce Woodage, ce brigand, qui s'étoit révolté vingt fois contre ses Rois légitimes, cet assassin nourri dans les forêts & dans les déserts, & à qui tous les crimes étoient familiers, fut élevé à une place, qui est la troisieme de l'Empire, pour le rang, le pouvoir & les richesses; & ce qu'on n'avoit jamais vu auparavant, le Roi, ou plutôt l'usurpateur qui occupoit le trône, sortit de son Palais & se rendit à Dippabye, c'est-à-dire dans la grande place où se tient le marché, pour voir le cercle d'or, appellé le ras werk, posé sur la tête du nouveau Gouverneur. C'est ce cercle qui, avec le manteau bleu & blanc, sert à revêtir un homme de la dignité de Kasmati, ou de Lieutenant-Général du Roi, dans les Provinces qui lui sont confiées.

UN homme de néant tel que Woodage ne pouvoit pas résister aux caresses d'un Souverain. Il se laissa donc entiérement gagner, & il avoua en secret à Socinios & à ses confidens, toutes les choses importantes dont il étoit instruit. Mais leur imprudence naturelle & leurs engagemens particuliers les porterent bientôt à publier ces secrets. On sut alors que la paix avoit été jurée de la maniere la plus solemnelle entre Michael & Fasil; qu'ils devoient rétablir sur son trône le Roi Tecla Haimanout; qu'ils devoient employer tous les moyens possibles, pour consommer la ruine de Gusho &

de Powuſſen, Gouverneurs de l'Amhara & du Begemder; que la place de Ras & de Betwuidet étoit promiſe à Faſil, & qu'il pourroit diſpoſer des Provinces de Begemder & d'Amhara en faveur de ſes amis, tandis que le Ras Michael, content de commander dans le Tigré, ne s'avanceroit que juſqu'aux bords du Tacazzé, pour remettre le Roi entre les mains de Faſil, & s'en retourner ſoudain dans ſa Province. Sanuda devoit en même temps continuer à remplir le poſte de Ras, d'accord avec Faſil & Michael; & s'il voyoit les gens du parti de l'Iteghé réſolus à élire un Roi, il devoit faire en ſorte que le choix tombât ſur quelqu'un qui, incapable de régner, pût ſeulement occuper un certain temps le trône, & empêcher l'élection d'un Prince digne de cette place.

De ſon côté, Faſil entreprit par ſes promeſſes, par ſes menaces, quelquefois même par l'approche de ſon armée, d'épouvanter l'Iteghé, afin de prévenir toute intelligence entr'elle, Gusho & Powuſſen. Le dernier article du traité fut qu'il ne ſeroit jamais plus queſtion du meurtre du Roi Joas, & que tout ce qui y avoit rapport ſeroit enſéveli dans un oubli éternel. Woodage Aſahel déclara que cette paix avoit été faite par la médiation du neveu du Ras Michael, de ce Welleta Selaſſé, fait priſonnier par Faſil à la bataille de Limjour, & dont j'ai déjà eu occaſion de parler tant de fois.

Cette découverte, qui auroit pu être ſi dangereuſe en tout autre temps & en toute autre circonſtance, n'eut pourtant aucune ſuite funeſte pour les perſonnes dont on avoit dévoilé les projets, tant il y avoit alors dans le gouvernement

de foibleſſe & d'impéritie ! Sanuda, qui n'avoit point entendu lui-même les aveux d'Aſahel, mais à qui on en parla bientôt, affecta d'en rire & de les traiter de fiction improbable; & quoiqu'on acquît chaque jour quelque nouvelle preuve de cette trahiſon, elle étoit ſi bien ourdie & ſi bien appuyée, qu'il ne fut plus poſſible d'en prévenir les effets, & qu'elle eut enfin peu à peu une pleine exécution.

FASIL étoit, comme je l'ai déjà dit, campé à Bamba; & il congédia tous les barbares Gallas, qu'il avoit appellés d'au-delà du Nil. Auſſi-tôt qu'il fut inſtruit de l'accueil favorable qu'avoit reçu Woodage Aſahel, il prit avec lui un détachement de quatre cens cavaliers & ſix cens fantaſſins des meilleures troupes du Maitsha & du Damot, & forçant ſa marche, il arriva à Gondar le 2 de novembre. Son approche ne put manquer de ſurprendre la cour & la ville, car il avoit ſi ſouvent promis de venir & ſi ſouvent manqué à ſa parole, que perſonne n'oſoit plus dire s'il viendroit ou s'il ne viendroit pas. Le même ſoir il alla voir l'Iteghé & reſta fort peu de temps auprès d'elle; il fit une viſite encore plus courte à Socinios; mais il ne fut queſtion d'aucune affaire ni chez la Reine ni chez l'uſurpateur.

SOCINIOS fut alors plus perſuadé que jamais de la vérité de ce que lui avoit dit Woodage Aſahel, puiſqu'il vit que Faſil qui connoiſſoit fort bien ſes beſoins, & qui depuis ſept ans n'avoit pas payé le moindre tribut, ne lui portoit ni une partie des revenus de la couronne, ni le moindre préſent. D'ailleurs, ce général, au lieu de mener une armée nombreuſe & en état de faire face au Ras Michael, venoit comme dans un temps

de

de paix ; avec un corps de troupes, à peine suffisant pour sa garde ; & enfin, ce qui ne laissoit plus aucun doute, c'est que le même soir de son arrivée à Gondar, Fasil rendit la liberté à Welleta Selassé, neveu du Ras Michael, & le renvoya en Tigré chargé de présens & de témoignages de respect.

L'USURPATEUR avoit autour de lui quelques hommes sages, qui lui conseillèrent de dissimuler, & il fut lui-même quelque temps assez prudent pour suivre leur conseil. Comme il avoit su par sa bienveillance gagner Woodage Asahel, il crut qu'il pourroit de même réussir auprès de Fasil. Sans entrer dans aucune discussion, le 3 novembre au matin, il fit proclamer solemnellement Fasil, Ras & Betwudet, Gouverneur du Damot, du Maitsha & du pays des Agows, & ayant sous le Roi la disposition de toutes les places de l'Empire. On déclara en même-temps, au nom de Socinios, que les emplois auxquels l'Iteghé & lui avoient nommé en l'absence de Fasil, demeuroient vacans & seroient remplis de nouveau par les personnes à qui Fasil les donneroit.

CEPENDANT Socinios ne tarda pas à éprouver que le caractere de Fasil étoit bien différent de celui de Woodage Asahel. Ce Général le prit au mot. Il accepta la place qu'on lui donnoit. Il commença même à exercer tout de suite son nouveau pouvoir, & le poste de Cantiba, c'est-à-dire de Gouverneur du Dembéa, se trouvant vacant, il le donna à Ayto Engedan, neveu de l'Iteghé & fils de ce même Kasmati Esthé, qu'il avoit assassiné pour lui enlever le gouvernement du Damot & du Maitsha. Il éleva en même-temps au grade de Palambaras Selassé Barea, frere d'Ayto Aylo. Ces nominations mirent

Socinios dans un extrême embarras, car il avoit lui-même déja donné les deux places à Sanuda, pour le dédommager du poste de Ras & de Betwudet, qu'il venoit de céder à Fasil. Ainsi Sanuda, que Socinios regardoit comme son ami, Sanuda qui l'avoit élevé au trône, demeura sans aucun emploi, par l'ingratitude apparente de ce même Socinios.

Le lendemain Fasil, suivant toujours la même marche, nomma Tacca Georgis, l'une de ses créatures, Fit Auraris du Roi; mais Socinios ne put agréer aucun de ces choix; de sorte que quand les nouveaux dignitaires se présenterent pour lui rendre hommage, il refusa absolument de les recevoir & de déplacer le Kasmati Sanuda. Cependant son embarras fut encore plus grand, car il manquoit de parole à Fasil, qui n'avoit rien fait que ce que sa nouvelle charge lui donnoit droit de faire. D'un autre côté, Selassé Barea étoit frere d'Ayto Aylo, ami & confident de la Reine mere; & Selassé Barea avoit au moins autant de sagesse, d'intégrité & de fortune que son frere. Il avoit comme lui la faveur populaire, mais il étoit bien plus ambitieux, il désiroit bien plus de gouverner, & il en étoit d'autant plus dangereux, quand on contrarioit ses projets.

Socinios ne croyant pas que Sanuda méditât traitreusement sa ruine, persista obstinément à rejetter le choix de Fasil, & la confusion & le désordre furent bientôt la suite de ce refus. Des troupes s'avancerent de tous côtés, comme si elles en avoient eu dès long-temps le signal. Ayto Engedan irrité alla camper avec un corps de mille hommes sur les bords de la riviere de Mogetch, qui coule non loin de Gondar. Son frere Aylo, avec le double de soldats, se posta à Emfras, qui

eſt quinze mille plus loin. Ayto Confu, ſon couſin germain ſe tint au-deſſus de Koſcam, avec ſix cens hommes de cavalerie, pour veiller à la ſûreté d'Ozoro Eſther, ſa mere, & de l'Iteghé. Tout étoit en armes; mais tout ſe tenoit pourtant ſur la défenſive.

Ce fut alors que j'arrivai à Koſcam (1). Je ne pus voir la Reine, qui s'étoit retirée dans un appartement ſecret, ſous prétexte de dévotion, mais, en effet, pour ſe livrer à la mélancolie profonde, à la triſteſſe qu'elle ne pouvoit manquer d'avoir en voyant que tout la contrarioit & ſembloit conſpirer à ramener le Ras Michael à Gondar, la choſe qu'elle craignoit le plus au monde.

Je trouvai auprès d'Ozoro Eſther l'Acab Saat, Abba Salama, qui, comme je l'ai déja rapporté, ayant excommunié le Kaſmati Eſthé, oncle de cette Princeſſe, prépara le meurtre de ce Gouverneur, & eut depuis beaucoup de part au meurtre du Roi Joas. C'eſt cet Abba Salama, que Faſil me dit à Bamba l'avoir fait prier de ne pas me laiſſer pénétrer juſqu'aux ſources du Nil, par la ſeule raiſon que j'étois un Franc, & qu'il me haïſſoit comme tel. Nous nous ſaluâmes l'un l'autre comme gens qui n'étoient pas grands amis; & il commença à parler d'une maniere fort ſeche, fort groſſiere, & ſententieuſe, en s'adreſſant à Ozoro Eſther, & lui diſant combien il étoit dangereux de ſouffrir que des Francs reſtaſſent libres dans le pays, & ſe mêlaſſent d'affaires. Je l'interrompis alors par un éclat de rire, & je lui dis : « Si c'eſt moi, Abba, que vous voulez déſigner par ce mot de Franc, je vous déclare que malgré vos avis, je ſuis allé dans l'endroit où j'avois intention d'aller, &

(1) Le 19 Novembre.

que j'en fuis revenu fans accident. Quant à votre pays, je vous promets de vous faire un beau cadeau, fi vous pouvez m'en faire fortir dès demain. — Le plutôt fera le mieux ».

Au même inftant, Ayto Confu entra dans l'appartement de fa mere, & ayant entendu les dernieres paroles que j'avois prononcées, il me demanda avec beaucoup de vivacité qui pouvoit defirer que je fortiffe du pays? — « Moi d'abord, lui répondis je, je le defire fincérement & avec ardeur. Mais ce que je difois quand vous êtes entré, avoit rapport à un confeil amical que venoit de me donner l'Abba Salama ». — « Pere ! pere ! s'écria Ayto Confu, en regardant d'un air févere l'Abba Salama, ne favez-vous pas que la mefure de vos bonnes actions eft déjà comblée? Ne voyez-vous pas ici la maifon du Kafmati Eshté environnée des foldats de mon pere Michael? Vous croyez-vous en fûreté, vous qui avez ofé récemment excommunier & le Roi & le Ras? Voyez, ajouta-t-il, en fe tournant vers fa mere, voyez quelle race de chiens font les gens de ce pays-ci. Ce Païen, qui s'ofe appeller Chrétien, avoit charitablement prié Fafil de faire voler & affaffiner, par les Gallas du Damot, Yagoubé, qui eft un Etranger, & qui ne fait du mal à perfonne. Mais cela n'a pas réuffi; & alors l'Abba Salama a perfuadé à Woodage Afahel d'envoyer un parti de brigands du Samfeen, pour arrêter Yagoubé dans le Maitsha. Coque Abou Barea lui-même m'a avoué que c'étoit à la follicitation de cet infidele qu'il avoit envoyé Welleta Selaffé de Guefgué avec un détachement, pour furprendre Yagoubé, & qu'on l'avoit manqué à Degwaffa. Mais pourquoi tout cela? Je jurerois qu'ils ne lui auroient pas trouvé la valeur de dix onces d'or, à l'exception

du préfent de Fafil, & ils n'auroient fûrement pas ofé toucher à ce préfent ».

« Dieu connoît l'intégrité de fon cœur, s'écria Ozoro Efther, Dieu fait que fes mains font pures; & il n'en eft pas de même des gens de ce pays-ci ». — « Auffi, répondit Confu, il a fait de Fafil fon protecteur & fon ami. Les foldats envoyés par Woodage Afahel ont rencontré un Officier de Welleta Yafous, qui les a trouvés occupés à piller des Agows, & les a taillés en pieces ». — Se levant alors de l'endroit où il étoit affis aux pieds de fa mere, & prenant un ton de voix plus fort & un air plein de courroux, il s'avança vers l'Abba Salama, en difant : « & moi auffi, maintenant je ne fuis rien, parce que Michael eft loin. Je ne fuis qu'un enfant, un petit garçon, le jouet de trois Païens, de trois infideles tels que vous, Fafil & Abou Barea » !

L'Acab répondit avec beaucoup de gravité, & fans paroître avoir le moindre reffentiment. — « Vous êtes excommunié, Confu, vous êtes excommunié, fi vous dites que je fuis un païen & un infidele. Je fuis un Prêtre Chrétien ». — « Un Prêtre du Diable, s'écria Confu irrité. Le vin, les femmes, la gourmandife, le menfonge, font vos Dieux ! Arriere de moi, ajouta-t-il, en portant la main à fon coutelas. Je jure par Saint Michel que dix jours ne s'écouleront pas, fans que je vous aie appris votre devoir à vous & à Coque Abou Barea. Venez, Yagoubé, venez voir mes chevaux. J'ai raffemblé des hommes en état de les monter, & nous irons enfemble combattre nos ennemis dans le Sennaar ». — » Il fortit alors précipitamment. Je le fuivis; & nous laif-

fâmes l'Abba Salama tremblant de peur, ainsi que me le raconta ensuite Ozoro Esther. Avant de se retirer, il ne dit que ces mots à cette Princesse : « rappellez-vous que je ne l'ai point excommunié ».

Je laissai Ayto Confu avec ses chevaux & ses Cavaliers; & quoiqu'il fut déjà tard, je me rendis au camp pour présenter mes hommages à Fasil. Comme je ne portois point d'armes, je fus d'abord très-molesté sous divers prétextes. Ensuite on me fit attendre une demi-heure, sans que je pusse voir le Général. Il se contenta de m'envoyer un message pour me dire qu'il me recevroit le lendemain. Cependant je rencontrai plusieurs amis que j'avois vus à Bamba, & ils me répéterent en peu de mots ce que j'avois déjà appris par Ayto Confu, c'est que Woodage Asahel avoit envoyé un parti pour m'arrêter & me voler, & que ce parti étoit celui de ces mêmes brigands qu'on avoit dit être cinq Agows, & qui passerent auprès de l'armée de Fasil la nuit après que nous eûmes traversé la riviere de Kelti (1). Ils m'apprirent que l'Agneau avoit dit que c'étoit des Cavaliers, pour ne pas me causer d'allarmes; mais qu'il les connoissoit fort bien, qu'il étoit instruit de leur dessein, & que la nuit après nous avoir quitté, ayant eu de nouveaux renseignemens sur eux par trois paysans à qui ils avoient volé du miel, il avoit suivi leur trace jusqu'à l'ouest de Geesh, où il les avoit attaqués, quoiqu'inférieur en nombre, & les avoit tous tués ou blessés aussi adroitement qu'il nous avoit promis de le faire dans l'entrevue que nous avions eue avec lui.

(1) Voyez la relation de ce Voyage en allant aux sources.

Pour marquer ma reconnoiſſance à mon ami l'Agneau, je lui envoyai un petit préſent, dont je chargeai trois perſonnes, afin d'être plus ſûr qu'on ne le garderoit pas. Faſil me garantit en outre qu'il ſeroit fidélement remis; mais ce ne fut qu'un des jours ſuivans. Je réſolus de m'établir dans la maiſon que l'Iteghé m'avoit donnée à Koſcam; car il étoit aiſé de voir que les choſes en viendroient néceſſairement à un état de criſe où il y auroit du ſang répandu.

Ce ne fut que le 23 Novembre que je vis l'Iteghé. Elle m'envoya elle-même chercher de grand matin. Elle avoit fait préparer un grand déjeûner. Ayto Confu & Ayto Engedan étoient auprès d'elle. Elle me parut triſte & indiſpoſée. En m'approchant d'elle, je me proſternai. Elle étoit fort grave, & ſans m'ordonner de me relever, elle dit aux gens qui étoient autour d'elle : —— « voyez, le voilà ce fou, qui, dans des temps comme ceux-ci, quand les gens du pays ne ſont pas en ſûreté dans leurs propres maiſons, court imprudemment, & malgré tout ce qu'on lui peut dire, va dans les champs, pour ſe faire chaſſer comme une bête ſauvage, par tous les brigands, dont ce royaume eſt rempli ».

Ensuite elle me fit ſigne de me relever; & j'allai baiſer ſa main. ---- « Madame, lui dis-je, ſi j'ai fait ce que vous dites, c'eſt pour ſuivre les leçons que vous avez daigné me donner vous-même. » ---- « Moi, s'écria-t-elle avec ſurpriſe? Eſt-ce moi, qui vous ai conſeillé de vous expoſer dans un temps comme celui-ci à tomber entre les mains de Coque Abou Barea & de Woodage Aſahel, pour être maltraité, volé & probablement maſſacré? « — Non, certainement, répondis-je,

Madame, vous ne m'avez jamais donné un pareil avis, mais vous conviendrez que quand vous étiez menacée par une foule d'ennemis puiſſans, je vous ai entendu dire chaque jour que vous ne les craigniez point; parce que vous étiez dans les mains de Dieu & non dans les leurs. Or, Madame, la Providence vous a défendue juſqu'à ce jour, & c'eſt en vous imitant, c'eſt en ayant comme vous toute la confiance d'un vrai Chrétien, que j'ai eu le bonheur de réuſſir. Je ſavois que j'étois entre les mains de Dieu. Ainſi, je dédaignois les deſſeins coupables de tous les brigands de l'Abyſſinie ». — « Madame, dit Confu, Gueſgué ne vous appartient-il pas? Vous paie-t-il quelque tribut? »

« GUESGUÉ étoit à moi, répondit l'Iteghé, quand quelque choſe étoit à moi. Mais Michael le prit & le donna à Coque Abou Barea, & depuis je n'en ai rien reçu. Faſil a mandé Coque Abou Barea par rapport à Yagoubé, & il lui a, dit-il, ordonné de venir en ſimple particulier comme il eſt venu lui-même, au lieu de lui laiſſer amener ſon armée; car on veut prévenir tous les moyens de ſecourir ce malheureux royaume ». — Les larmes inonderent alors le viſage vénérable de cette Reine, & nous montrerent à découvert que ſon cœur étoit tourmenté de voir que rien ne pouvoit s'oppoſer au retour de Michael.

AYTO Engedan voulant eſſayer de la diſtraire, lui dit en riant: Je doute que Coque Abou Barea ſoit un auſſi bon Chrétien que vous & Yagoubé; & s'il ne l'eſt pas, rien ne peut le ſauver des mains de Confu & des miennes. Nous avons l'un & l'autre beſoin de chevaux & de mulets pour nos troupes,

&

& il en a d'excellens ainſi que beaucoup d'armes, qui ont appartenu à mon pere ». — « Et vous & Confu, lui répondit la Reine, vous êtes tous deux auſſi méchans que Woodage Aſahel & Coque Abou Barea ». — Au même inſtant on annonça l'arrivée de Faſil. Nous fûmes congédiés, & nous allâmes déjeûner. Je vis ce Général au moment qu'il ſortoit du Palais. Il ſembloit avoir l'eſprit très-préoccupé, & il me ſalua légérement, en me priant de venir à Gondar le lendemain matin, parce qu'il vouloit me parler au ſujet de Coque Abou Barea. Mais l'Iteghé ne voulut pas me permettre d'y aller, & je demeurai à Koſcam.

QUOIQUE Faſil ne niât point qu'il eût fait la paix avec le Ras Michael, il cherchoit à tranquilliſer les eſprits, en proteſtant ſolemnellement que bien loin de permettre que le Ras vînt à Gondar, il ne conſentiroit pas même qu'il paſſât le Tacazzé. Ces aſſurances eurent ſur la plupart des gens de la Capitale l'effet qu'on en attendoit, car le Roi Tecla Haimanout étoit auſſi chéri que ſon concurrent étoit déteſté : mais les cruautés horribles, qui ne pouvoient manquer de ſuivre le retour de Michael, faiſoit préférer à tout le monde tout autre Gouvernement, pourvu qu'il prévînt ce retour funeſte.

D'UN autre côté, bien que Socinios connût parfaitement les projets de Faſil, il n'abandonna pas ſa propre cauſe. Il fit partir Woodage Aſahel, fort de toute ſon autorité, pour eſſayer d'occaſionner des ſoulevemens dans le Maitsha. Il lui ordonna d'annoncer à tous les Gallas de cette Province que s'ils vouloient prendre avec eux leur Buco (1), & venir à Gondar

(1) Le ſceptre.

pour s'oppofer au retour du Ras Michael, ils auroient le droit de fe choifir eux-mêmes un Gouverneur, & ils feroient affranchis pendant fept ans du tribut qu'ils devoient au Roi. Socinios fit en même-temps avertir Powuffen d'effayer par des marches forcées de furprendre Fafil, pendant qu'il étoit à Gondar avec peu de troupes. Malgré cela, l'ufurpateur continua à diffimuler le plus qu'il lui fut poffible: mais comme il avoit affaire avec des gens rufés, il étoit plus que probable que fes fecrets feroient bientôt découverts.

CHACUN ayant les armes à la main, les mefures étant prifes de tous côtés & d'auffi loin que la prévoyance humaine pouvoit aller, il étoit impoffible qu'on reftât long-temps fans commencer à combattre. Dans la nuit du 23, on reçut un meffage d'Adera Tacca Georgis, l'un des Lieutenans de Fafil dans le Maitsha. Cet officier mandoit qu'il avoit fondu fur Woodage Afahel, occupé à lever des foldats & à exciter des troubles; qu'après un combat opiniâtre il l'avoit vaincu; qu'il avoit tué ou bleffé la plupart de fes gens, & que Woodage Afahel lui-même bleffé de deux coups de lance, n'avoit dû fon falut qu'à la vîteffe de fon cheval, & avoit été joindre Powuffen dans le Begemder.

CES nouvelles engagèrent foudain Fafil à jetter le mafque. Il avoua publiquement que fon intention étoit de faire remonter fur le trône Tecla Haimanout, & que plutôt que de ne pas réuffir dans ce projet, il aimeroit mieux rendre au Ras Michael toutes fes dignités & tout fon pouvoir. Il dit qu'on n'avoit appellé Socinios au trône que pour fe moquer de lui. Il foutint que ce phantôme de Roi n'étoit point le fils de

Yaſous, mais bien le fils d'un habitant de Degwaſſa, nommé Mercurius; & dans le fait Socinios n'avoit ni dans ſes traits, ni dans ſes manieres, la moindre reſſemblance avec les Princes de la Famille Royale, dont il diſoit deſcendre.

L'USURPATEUR vit bien alors qu'il ne devoit plus regarder Faſil que comme un ennemi. Les ordres furent donnés pour qu'on fermât toutes les portes du Palais, & on plaça des troupes dans toutes les cours & les avenues qui conduiſoient à l'appartement du Roi. Perſonne ne put plus être admis en préſence de ce Prince, qu'il n'eut été auparavant attentivement examiné. Les tambours ſe firent continuellement entendre; les gardes furent ſur pied, & on les renforça de trois cens fuſiliers Mahométans, ce qui cauſa beaucoup de murmures parmi le peuple.

FASIL avoit établi ſa réſidence dans la maiſon qu'habite ordinairement le Ras, maiſon ſituée à l'un des bouts de la Ville oppoſé à celui où eſt le Palais du Roi; & pour montrer combien il faiſoit peu de cas de Socinios, ce Général n'avoit auprès de lui qu'une très-foible garde, & ſon armée campoit au-deſſous du Palais. Il y eut alors une choſe très-rémarquée. On entendit battre un tambour dans la maiſon de Faſil, quoique par un uſage conſtamment obſervé, il ne ſoit permis à qui que ce ſoit de faire battre des tambours ou des tymballes ni dans la Capitale, ni dans aucun autre lieu, où ſe trouve le Roi.

LE Roi Yaſous, ſecond fils de l'Iteghé, & pere du Roi Joas, avoit eu deux fils d'une eſclave de la Reine. Mais

ce Prince avoit eu tant d'enfans de meres d'une basse extraction, qu'on en avoit négligé beaucoup, au point même de ne pas les réléguer dans la montagne de Wechné. L'un de deux fils de l'esclave se montra en Gojam après le meurtre de Joas, & parut disposé à essayer sa fortune : mais il fut pris par le Gouverneur de la Province. On le conduisit à Gondar & delà à Wechné. L'autre étoit, disoit-on, venu à Gondar avec Fasil, & le tambour qu'on entendoit dans la maison de ce Général sembloit annoncer qu'il étoit dans l'intention de déclarer ce jeune Prince Roi. Tout fut en confusion dans le Palais; mais Fasil maintint l'ordre dans la Ville.

Cependant, vers la fin de novembre, la Reine mere, l'Abuna & l'Itchegué (1) tâcherent de réunir les partis opposés, & au moment où l'on s'y attendoit le moins, la paix fut conclue entre Socinios & Fasil. Ce dernier jura d'être fidelle à l'autre comme à son unique Souverain; & l'Abuna prononça une excommunication contre le premier d'entr'eux, qui manqueroit à ce traité. Quel étoit le motif de cette farce? C'est ce que je n'ai jamais pu deviner; mais dès le lendemain on ôta à Powussen & à Gusho leurs gouvernemens du Begemder & de l'Amhara, ce qui étoit une preuve certaine que Fasil persistoit dans l'intention de rappeller le Roi Tecla Haimanout. Les portes du Palais furent fermées de nouveau, & les hostilités recommencerent.

Je dinois avec Ozoro Esther quand un envoyé de Coque Abou Barea vint se plaindre à la Reine que son maître étant

(1) Chef des Moines de Debra Libanos.

en marche pour se rendre à Gondar, où il venoit jurer fidélité à Socinios & lui porter le tribut de sa Province, avoit reçu un message de Fasil, qui lui ordonnoit de congédier la plus grande partie de ses troupes : mais que désirant d'être utile à la Reine, & de s'opposer au retour du Ras Michael, il avoit désobéi à cet ordre, & pris avec lui un corps considérable de ses meilleurs soldats, renvoyant le reste dans sa Province sous la conduite de Welleta Selassé; que cependant le 26 novembre il avoit été surpris dès le matin par Confu & Engedan, qui sans lui alléguer aucune raison, avoient tué ou dispersé ses soldats, & enlevé tous les chevaux & les mulets sur lesquels ils avoient pû mettre la main; qu'après cela ils s'étoient mis à la poursuite de Welleta Selassé, qu'ils étoient tombés sur lui à l'improviste comme il entroit dans le Guesgué; que dès le commencement de l'action, Engedan avoit lui-même tué cet officier d'un coup de lance, qu'il lui avoit porté à la gorge, au moment qu'il avançoit la main pour faire signe qu'il vouloit entrer en pourparler; & qu'enfin ils avoient mis le feu à neuf villages du Guesgué, après en avoir donné le pillage à leurs soldats.

Cependant Powussen ne dédaigna point l'avis de Socinios. Il tenta de venir surprendre Fasil; mais ne pouvant pas passer Emfras sans combattre Aylo, il l'attaqua & dispersa ses troupes sans beaucoup de résistance. A la premiere nouvelle de cette action, Fasil proclama Tecla Haimanout Roi; & abattant ses tentes, il alla se poster à Abba Samuel, groupe de villages à deux milles de Gondar, & il invita tous ceux qui redoutoient la vengeance du Ras Michael, à sortir de la Capitale & à venir le joindre. D'Abba Samuel, il se rendit bientôt à Din-

gleber ſur les bords du lac Tzana, où il arrêta toutes les proviſions qu'on portoit à Gondar; ce qui occaſionna une famine, qui fit périr beaucoup de monde.

Je n'avois eu juſqu'alors aucune relation avec Socinios. Je ne l'avois même jamais vu que lors de l'interrogatoire du Galla, qui avoit aidé à aſſaſſiner Joas. Je ne croyois donc pas que l'uſurpateur me connût, ou du moins qu'il ſe souciât plus de moi que d'aucun des Grecs, qui étoient dans Gondar. Mais j'avois à la Cour un bon ami, qui veilloit pour moi, tandis que je m'endormois, & qui ne vouloit pas que je reſtaſſe inconnu. Cet ami ſi zélé étoit l'Acab Saat Salama, qui, le 5 décembre, profitant d'un des momens où Socinios avoit trop bu, l'excita à ſortir la nuit de ſon Palais, accompagné d'un grand nombre de bandits, la plupart Mahométans, & à aller piller pluſieurs maiſons. Socinios en cette occaſion tua, dit-on, un homme de ſa propre main. Parmi les maiſons qu'on pilla, la mienne ne fut point épargnée; mais heureuſement j'étois alors à Koſcam. Ces brigands fondirent auſſi ſur la maiſon de Metical Aga, dont un des domeſtiques ſe ſauva dans un cimetiere, & l'autre fut aſſaſſiné. Le chef de cette indigne troupe étoit un nommé Confu, frere de Guebra Mehedin. Tout ce que les ſcélérats purent trouver chez moi, fut volé ou briſé. Ils m'enleverent entr'autres choſes un teleſcope à réflexion, un barometre, un thermometre, & un grand nombre de papiers & de deſſins, qui furent d'abord déchirés, & que Confu brûla enſuite lui-même, en prononçant des juremens horribles & beaucoup de menaces contre moi.

Le lendemain matin à neuf heures, je reçus l'ordre de me rendre au Palais. J'y allai, & je fus ſoudain introduit. Socinios

étoit assis. Il avoit les yeux à demi-fermés & aussi rouges que de l'écarlate, par une suite des débauches de la veille, & il paroissoit encore pris de vin. Il mâchoit du tabac; sa bouche en étoit pleine; & il avoit tellement couvert le parquet de ses crachats, que j'eus de la peine à trouver une place nette pour m'agenouiller & lui rendre hommage. Socinios avoit des habits & des ornemens pareils à ceux du Roi Tecla Haimanout: mais combien il différoit de lui en toute autre chose! J'éprouvai une secrette indignation, une horreur invincible en voyant le trône si mal occupé. En m'avançant vers l'usurpateur, je le fixai le cœur plein d'un profond mépris. Ces vers d'Hamlet le peignent exactement.

Ce traitre, ce brigand, ce barbare imposteur,
O! combien il est loin de son prédécesseur!
Roi vil, sa main perfide a ravi la couronne,
Et le lâche nous montre un voleur sur le trône (1).

Il faut une sorte de noblesse & de majesté naturelle pour caractériser un Roi.

Quand je me relevai & me tins debout devant Socinios, il eut l'air d'être déconcerté & de ne savoir que dire. Indé-

(1) Les vers Anglois sont trop singuliers & trop énergiques pour ne pas les citer:

A murderer and a villain:
A Slave, that is not twentieth part a tithe
Of your proceeding Lord; a vice of Kings;
A cutpurse of the Empire, and the rule,
That from a shelf the precious diadem stole
And put in his pocket;
A King of shreds and patches.

Shakespeare.

pendamment de ses domestiques, il avoit autour de lui beaucoup de monde, mais personne de bien recommandable, car la plupart des gens de distinction avoient suivi Fasil. Après avoir craché deux ou trois fois & avoir écouté son frere Chremation, qui lui parla à l'oreille, & que je n'avois jamais vu, Socinios me dit : « D'où vient que vous, qui êtes *un Grand*, vous ne vous tenez pas au Palais? Vous étiez constamment avec l'exilé ou l'usurpateur Tecla Haimanout, soit pendant la paix, soit pendant la guerre; vous aviez coutume de monter à cheval à sa suite, de l'amuser par votre adresse, & je crois même de manger & de boire avec lui. — Où est tout l'argent que vous avez tiré de la Province du Ras el Feel, dont je sais que vous êtes encore Gouverneur, quoique vous le cachiez? Comment osez-vous garder Yasine dans ce Gouvernement, & ne pas le donner à Abd el Jelleel, qui est mon esclave, & que j'ai choisi pour y commander »?

J'ATTENDIS patiemment qu'il eût achevé de parler; puis je lui fis une légere inclination, & je lui répondis : — « Je ne suis point un Grand, même dans mon pays, & la preuve de cela, c'est que je viens dans le vôtre. J'arrivai ici dans le temps que Tecla Haimanout régnoit, & je lui fus recommandé par les amis qu'il avoit en Arabie. Vous êtes parfaitement instruit de l'amitié qu'il m'a toujours témoignée : mais tout ce qu'il fit pour moi n'étoit qu'un effet de ses bontés & non le prix de mon mérite. Je n'ai jamais mangé ni bu avec lui. C'est un honneur auquel je n'ai jamais pu prétendre. La coutume de votre pays y est contraire; & je ne me serois jamais senti disposé à transgresser cette coutume, quand bien même j'en aurois eu la facilité; mais je ne l'avois point. J'ai, à la vérité, vû souvent Tecla

Tecla Haimanout manger & boire; mais cet honneur, j'ai dû le partagar avec ses serviteurs de confiance, puisque j'étois un Officier de sa maison. L'or, que vous dites que j'ai plusieurs fois eu du Roi & de la Province du Ras el Feel, je l'ai constamment dépensé pour le service du Monarque, ou pour m'en faire honneur. Mais à présent je ne suis plus Gouverneur du Ras el Feel, & je n'ai aucun emploi, ni n'en desire. Je pense que Yasine commande dans le Ras el Feel, par l'ordre de son supérieur Ayto Confu, qui tient lui-même ce Gouvernement du Roi & du Ras Michael: mais je n'ai aucune certitude sur cela. Quand à mes tours à cheval, je ne sais pas ce que vous voulez dire. J'ai pendant plusieurs années consécutives monté à cheval avec les Arabes. Mon pays est aussi un pays de cavaliers; & j'avoue que je suis parvenu à manier avec supériorité les armes à feu & la lance: mais je ne suis point un farceur & je ne fais point de tours. La profession des armes est un droit que j'ai hérité de mes ancêtres, & c'est avec mes armes que j'ai souvent amusé le Roi, à sa sollicitation, parce que cet amusement étoit digne de lui, & non au-dessous de moi ».

« Le Roi! s'écria Socinios d'un ton furieux. Eh! qui suis-je donc moi? un esclave! Ne savez-vous pas qu'en frappant seulement du pied, je puis vous faire mettre en pieces dans un instant? Pourquoi avez-vous dit à l'Iteghé qu'on avoit volé dans votre maison cinquante onces d'or? Tout autre Roi que moi vous feroit arracher les yeux au moment même, & feroit jetter votre corps aux chiens ».

Ce qu'il disoit étoit vrai. Les mauvais Rois sont toujours entourés de bourreaux. Cependant je ne perdis point cou-

rage. Etranger & isolé, je me croyois encore supérieur à la brute que je voyois sur le trône. — « L'Iteghé, lui dis je, est à Koscam, & elle peut vous apprendre si je lui ai dit qu'on m'eut volé de l'or, excepté un couteau garni en or, que Tecla Haimanout m'avoit donné à Dingleber le lendemain de la bataille de Limjour, & qui étoit par hasard resté dans ma maison, parce que je ne le portois plus depuis le départ de ce Prince pour le Tigré ». — Au même instant Socinios cracha vers moi une bouchée de salive pleine de tabac qui faillit m'attrapper. Je ne sais point s'il le fit exprès ou non : mais je me sentis singuliérement ému. Alors un homme âgé & de bonne mine, qui étoit assis dans un coin de l'appartement se leva, & s'avançant vers Socinios, il lui dit d'un ton très-ferme : « Je ne puis plus long-temps souffrir tout ceci. Nous deviendrons la fable & l'horreur du genre humain. Quelle affaire avez-vous avec Yagoubé ? Pourquoi l'avez-vous envoyé chercher ? Il a eu la faveur du dernier Roi : mais on n'a rien fait de plus pour lui que ce que j'ai vu faire pour tous les Grecs & les Arméniens sous les regnes précédens, & cependant tous ces gens-là conviennent que dans leur pays ils ne seroient pas dignes d'être ses serviteurs. Il est non-seulement l'ami du Roi, mais le nôtre. Tout le monde le chérit. Quant à moi, je ne lui ai pas parlé deux fois en ma vie : mais je sais que lorsqu'il pouvoit aller en Tigré avec son ami Michael, il a mieux aimé rester avec nous à Gondar. Ainsi vous avez à vous en plaindre moins que personne, vous qu'il a préféré au Ras, quoique vous ne lui ayez jamais rien donné. Quant à son adresse à monter à cheval, je souhaiterois qu'il eût pratiqué cet exercice avec vous, comme avec Tecla Haimanout, & que vous eussiez passé autant de tems avec lui que votre prédécesseur. Les malheurs & la honte de la

nuit derniere, ne nous auroient point accablés, ou du moins ils n'auroient point passé les limites de votre Royaume; vous n'auriez mécontenté ni Fasil ni l'Iteghé, & quand le jour du jugement s'approche, vous seriez plus en état de répondre, que vous ne pourrez jamais l'être, en vous conduisant comme vous le faites ». — Je sus depuis que celui qui parloit ainsi étoit le Ras Sanuda, neveu de l'Iteghé & fils du fameux Ras Welled de l'Oul. Je ne pouvois le connoître, parce qu'il avoit été exilé dans le Kuara par Tecla Haimanout, dans les premiers temps que j'étois à Gondar.

PENDANT tout le temps que dura cette harangue, Socinios tint les yeux fermés. Une salive mêlée de tabac découloit de sa bouche entr'ouverte; & son corps se balançant sur son siége sembloit avoir perdu l'équilibre. Mais quand le Ras Sanuda cessa de parler, il voulut prendre un ton plaisant: « Vous êtes bien en colere aujourd'hui, lui dit-il, Baba ». — Puis se tournant vers moi: « Dès demain, ajouta-t-il, menez moi ce cheval, que Yasine vous a envoyé à Koscam; & menez moi aussi Yasine lui-même, ou bien vous aurez de mes nouvelles. Esclave & franc, comme vous l'êtes, ennemi de la Vierge-Marie, menez-moi le cheval ». — Sanuda me prit par la main & me dit tout bas: « Ne craignez rien; je suis ici. Retirez vous. La premiere fois que vous viendrez, vous ne manquerez pas de Cavaliers pour vous accompagner ».

SANUDA lui-même sembloit avoir un peu bu. Il me fit signe de me retirer, & je laissai bien volontiers le Roi & son Ministre, pour m'en retourner à Koscam. Je racontai à l'Iteghé tout ce qui s'étoit passé. Elle m'ordonna de rester auprès d'Ozoro

Esther, comme étant à son service, & de ne plus remettre le pied dans Gondar.

En ce temps là on reçut la nouvelle certaine que le Ras Michael étoit arrivé dans le Lasta, avec Guigarr, Shum ou Chef de la tribu des Waags, jadis le mortel ennemi du Ras, mais qui s'étoit raccommodé avec lui, & lui servoit de guide. Il faut nécessairement traverser le pays de Lasta pour se rendre du Tigré dans le Begemder & dans le Belessen, & souvent des armées entieres ont péri pour avoir voulu forcer ce passage. Quoique Powussen eut plusieurs partisans parmi différentes tribus de ces contrées, il ne put empêcher Michael & le Roi de passer, parce que Guigarr étoit, sans contredit, l'homme le plus puissant du pays. Le 15 décembre (1), Michael traversa le Tacazzé; puis il tourna un peu à gauche, comme s'il avoit voulu prendre sa route par le milieu du Begemder, quoiqu'il n'en eut pas le dessein, mais seulement pour engager Powussen à en venir aux mains. Mais voyant bientôt qu'il ne réussiroit pas & qu'il ne feroit que perdre son temps, il marcha droit à Gondar, non plus comme par le passé, pillant, brûlant, exterminant tout ce qui tomboit sous sa main, mais paisiblement, exerçant par tout une police équitable & corrigeant les abus, car il avoit déja des craintes.

Dès qu'on sema la nouvelle qu'il avoit passé le Tacazzé, Socinios & l'Iteghé prirent la résolution de s'enfuir. Socinios marcha d'abord vers le Begemder: mais le lendemain il tourna

(1) 1770.

ſur la droite, paſſa par le Dembea & joignit l'Iteghé à Azazo, où il eut beaucoup d'altercations avec elle. Cette Princeſſe avoit prié l'Abuna de l'accompagner, & le Prélat y avoit conſenti, moyennant quinze mulets & trente onces d'or, qu'on lui avoit payé d'avance: mais quand l'Iteghé voulut partir & qu'elle envoya avertir l'Abuna de ſa promeſſe, les gens du Prélat reçurent le meſſager à coups de pierres, & ne voulurent pas le laiſſer approcher de la maiſon; mais ils garderent les mulets & l'or. La Reine dirigea ſa fuite vers Degwaſſa, près du lac Tzana, & envoya tout ce qu'elle avoit de plus précieux ſur l'Iſle de Dek.

Ayto Engedan & Ayto Confu, à la tête de leurs ſoldats, balayoient le pays, protégeant à-la-fois la marche de l'Iteghé & s'aſſurant de tous les partiſans de Socinios, qu'ils croyoient mériter d'être punis. Sanuda étoit auſſi en force, & jettant enfin le maſque, il agiſſoit d'après les inſtructions de Michael, & s'étoit déja emparé de pluſieurs Tigréens de diſtinction, revoltés contre le Ras. Il avoit arrêté entr'autres Guebra Denghel, qui, marié à une petite fille de Michael, & deſcendu d'une des familles les plus illuſtres de ſa Province, étoit ſinguliérement diſtingué par ſa candeur, ſa générosité & ſon extrême politeſſe. Confu & Sanuda s'étant réunis entrerent dans Gondar, prirent poſſeſſion du Palais & mirent un terme au pillage, aux excès qui étoient devenus très-fréquens depuis la fuite de l'Iteghé.

Un jour que j'étois tranquillement aſſis chez moi à Koſcam, Yaſine entra tout à coup, ſe proſterna & baiſa la terre devant moi, comme cela ſe pratique quand on ſalue ſon ſupérieur. Il

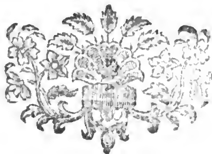
me dit en même-temps qu'il quittoit Ayto Confu, & qu'il venoit par fon ordre me rendre hommage pour la Province du Ras el Feel, & me dire d'aller le joindre foudain, pour aller au devant du Roi Tecla Haimanout, parce que plufieurs de fes gens étoient déja arrivés à Gondar. Mais je renvoyai Yafine auprès d'Ayto Confu pour le remercier de ma part, & lui dire que je n'accepterois aucun emploi jufqu'à ce que j'euffe vû le Monarque; & que comme ce Prince m'avoit fixé lui-même Mariam Ohha pour le lieu où je le verrois, je croyois qu'il étoit de mon devoir d'attendre qu'il y fut rendu, pour aller le joindre.

Cependant le malheureux Socinios s'enfuyoit toujours avec la Reine; & ils arriverent enfemble fur les frontieres du Kuara, où cette Princeffe étoit née. Ceux qui avoient fait de Socinios un Roi ne s'en étoient pas fait un ami. On fit entendre à l'Iteghé que la préfence de l'ufurpateur feroit infailliblement caufe d'une pourfuite qui la mettroit en péril, elle, fa patrie, & tous ceux qui lui étoient dévoués. Alors on réfolut d'abandonner l'indigne Prince, & les foldats l'ayant dépouillé de fes ornemens, & ne lui ayant laiffé que quelques haillons pour cacher fa nudité, & un bon cheval pour le porter, le laifferent tout feul aller tenter fortune.

La Reine ne refta que peu de temps dans le Kuara, & prit le chemin de Buré. Tout le Maitsha fe raffembla pour l'efcorter jufqu'au camp de Fafil, qui lui fit traverfer la Province de Damot & la mena jufqu'aux frontières du Gojam, où elle fut reçue en triomphe par Ozoro Welleta Ifrael, fa fille, & Ayto fon petit fils, à qui appartenoit la moitié de cette Province.

C'eſt-là qu'après un voyage long & pénible cette Princeſſe jouit enfin de quelque tranquillité.

Le 21 décembre Ozoro Eſther m'envoya un meſſage pour m'engager à aller avec ſon fils Conſu au-devant du Roi, dont le Fit Auraris avoit déja marqué le camp à Mariam Ohha. Je me rendis d'abord auprès d'Ozoro Eſther, qui ayant obſervé que je ne portois à ma ceinture qu'un coutelas fort ordinaire, parce que celui que le Roi m'avoit donné, avoit été enlevé dans le pillage de ma maiſon à Gondar, m'en fit préſent d'un magnifiquement monté en or. Elle avoit déja fait mettre cette arme ſur un ſiége à côté d'elle, où je la vis quand j'entrai, & elle daigna me l'attacher elle-même. Elle me dit en même-temps que je ſerois bien accueilli, parce qu'elle avoit déja prévenu le Ras Michael ſon époux, de l'attention avec laquelle je l'avois ſoignée ainſi que ſon fils ainé, dont la ſanté avoit été ſouvent altérée.





CHAPITRE III.

M. Bruce joint l'armée Royale à Mariam Ohha. — Accueil qu'il y reçoit. — Terreur univerſelle, que répand dans Gondar l'approche de l'armée. — Pluſieurs rebelles ſont pris & exécutés. — Inflexibilité du Roi.

J'AVOIS encore quelques doutes ſur la prudence de ma démarche. Je ne ſavois pas ſi je devois aller à Mariam Ohha avant que le Roi y fut arrivé. Malgré cela je promis à Confu de le joindre le lendemain, 22 décembre, dans la plaine au-deſſous de l'Eglise d'Abbo, où eſt un paſſage appellé Semma Confu, paſſage dangereux, parce qu'il eſt dans les temps de troubles toujours rempli de bandits prêts à piller les voyageurs.

QUOIQUE le jour commençât à peine à poindre, quand je partis de Koſcam, je rencontrai ſur le chemin de Gondar une foule de domeſtiques du Roi venus du Tigré, qui me témoignerent la joie qu'ils avoient de me revoir ; & quand je fus dans la plaine au-deſſous d'Abbo, je me trouvai déja ſuivi d'un parti nombreux de Cavaliers & de gens de pied. Mon intention n'étoit pourtant point de paroître en force. J'étois parti ſans armes, ſuivi ſeulement de deux domeſtiques Abyſſiniens à cheval, n'ayant ni leur lance ni leur bouclier ; & je ne voulois me préſenter devant le Roi que comme étant de la ſuite d'Ayto Confu. Mais mes réſolutions furent vaines ; & en partant de bonne

bonne heure & marchant très-vîte, je diminuai le nombre des perſonnes qui m'accompagnerent, mais j'en eus toujours beaucoup. J'avoue que la bienveillance de tous ces gens là, le degré de faveur dans lequel ils croyoient que j'étois, & ſur-tout les aſſurances que m'avoit données Ozoro Eſther, m'encouragerent beaucoup; car d'autres perſonnes avoient prédit, je ne ſais pourquoi, que le Ras Michael ſeroit très-irrité de ce que j'avois jetté une couverture ſur le corps du malheureux Roi Joas, & ſur-tout de ce que je ne l'avois pas ſuivi lorſqu'il étoit allé en Tigré.

Je paſſai à côté des trois monceaux de pierres, ſous leſquelles ſont les corps des trois Moines Franciſcains, qui furent lapidés ſous le regne de David IV. Quand je fus au pied de la montagne ſur laquelle eſt bâtie l'Egliſe d'Abbo, je fus joint par Yaſine, qui m'amenoit une vingtaine de Cavaliers, revêtus de leur cote de maille, ayant le caſque en tête & la viſiere baiſſée. Ils tenoient leurs piques la pointe haute, mais de maniere qu'ils n'avoient qu'à faire un ſeul mouvement pour la placer horiſontalement & ſe trouver prêts à charger au premier ſignal. Je demandai à Yaſine pourquoi lui & ſes gens s'étoient ainſi équipés, avec la chaleur qu'il faiſoit & lorſqu'ils n'avoient aucun ennemi à combattre? Il me répondit que c'étoit pour obéir aux ordres qu'Ayto Confu lui avoit donnés la veille; & que quant aux ennemis, il y en avoit un qui s'étoit emparé du défilé de Semma Confu, & qui ne nous laiſſeroit paſſer que par force.

« Assurément, lui dis-je, Ayto Confu ſait bien que des » Cavaliers peſamment armés ne ſont point propres à forcer

» un paſſage dans des montagnes eſcarpées, où ſi l'on faiſoit » rouler des pierres ſur eux, ils pourroient tous être abîmés, » ſans même voir leurs ennemis. C'eſt bien étrange, ajoutai- » je en parlant à moi-même, qu'un parti d'hommes ait eu » aſſez de hardieſſe pour ſe poſter à ſix milles en avant du » Roi, & ſe mettre entre lui & ſa Capitale. Ces gens-là mé- » ritent d'être taillés en pièces, & certes ils le feront. Où eſt » donc Ayto Confu »? Yaſine me répondit qu'Ayto Confu s'étoit avancé juſqu'à l'entrée du défilé pour le reconnoître, & qu'il nous attendoit là. Nous fimes environ un demi-mille dans la plaine. Je fus étonné de voir, qu'à l'exception des gens de Yaſine, tous ceux qui m'avoient joint en route rioient & plaiſantoient, ſans plus ſe ſoucier de preſſer leurs chevaux & leurs mulets, que s'il n'y avoit pas eu la moindre choſe à craindre. Auſſi commençai-je alors à ſoupçonner quelque tour de la part de Confu, qui étoit fort jeune & qui aimoit beaucoup à ſe divertir.

Un peu avant d'arriver à l'entrée du défilé, nous vîmes venir vers nous un ſoldat, qui nous demanda, qui nous étions? On répondit que nous étions de la troupe de Yaſine, ſerviteur d'Ayto Confu, & commandant pour lui dans le Ras el Feel. Le ſoldat répliqua qu'il ne connoiſſoit point Yaſine, & il ſe retira. Mais à peine il s'en étoit allé qu'un autre s'avança & fit la même queſtion. Le ſoleil étoit déja très-chaud; j'étois impatient, & je répondis que j'étois Yagoubé, l'homme blanc, l'ami & le ſerviteur du Roi: mais on répliqua qu'un tel homme ne paſſeroit pas. Il s'avança alors pour interroger un troiſième ſoldat, que je reconnus pour être à Ayto Confu, & à qui Yaſine répondit que notre troupe étoit celle de Yagou-

bé, gouverneur pour le Roi du Ras el Feel, & du maure Yafine qui venoient pour rendre hommage au Roi, & pour mourir s'il le falloit au milieu de fes ennemis. — On s'écria alors que nous étions les bienvenus; & le ferviteur d'Ayto Confu fe retirant fur le rocher, prit un tambour dont il battit quelque temps, & fit enfuite entendre cette efpece de proclamation : — « Yagoubé eft Gouverneur pour le Roi du Ras el Feel, » commandant de la cavalerie noire, Seigneur de Geesh & » Chambellan du Roi ». — Là finit la plaifanterie d'Ayto Confu. Je trouvai avec lui plufieurs Officiers du Roi, avec lefquels j'étois lié depuis long-temps. Nous nous affimes tous auprès d'une fource, à l'ombre du rocher, & nous fîmes de bon cœur un excellent déjeûner, que nous avoit fait préparer Ozoro Efther.

COMME nous achevions de déjeûner & que nous allions monter à cheval, nous vîmes accourir vers nous un homme, qui nous demanda où étoit le Roi, & fi nous étions de la troupe de fon Fit Auraris ? Nous ne lui fîmes aucune réponfe : mais l'ayant entouré nous l'obligeâmes à nous faire connoître fa miffion. Il nous dit qu'il appartenoit au Negadé Ras Mahomet de Dara, lequel avoit arrêté le frere de Guebra Mehedin (1), cet Ayto Confu, dont j'ai eu déjà occafion de parler plufieurs fois, mais jamais en bien. Ce mécréant que nous avons vû le principal auteur du pillage de ma maifon, quand, dans un accès d'ivreffe, l'indigne Socinios couroit la nuit les rues de Gondar avec lui, étoit alors prêt à paroître

(1) Bleffé d'un coup de fufil par M. Bruce, du côté de Dara.

devant le Roi, où il auroit infailliblement perdu les yeux ou la vie, & peut-être l'un & l'autre, si tous ses forfaits avoient été dévoilés. Il étoit neveu de l'Iteghé, fils du Bacha Eusebius, frere de cette Reine, & par conséquent cousin germain de l'autre Ayto Confu mon ami, qui me demanda avec une sorte de défiance si je pardonnois à son cousin, & si je consentois qu'on le délivrât des mains de Mahomet. Quelque rancune que je dusse conserver contre le prisonnier, on sent bien que je n'hésitai pas à me rendre aux vœux de mon ami; car je n'aurois pas voulu pour le monde entier qu'on eut dit que j'étois cause de la mort du perfide. On avoit assez dit, mais pourtant mal-à propos, que j'étois l'auteur de celle de son frere.

Mahomet nous remit alors le prisonnier, & promit de ne pas se plandre de lui au Ras Michael: mais il l'assura en même-temps que si jamais il retomboit entre ses mains, il n'épargneroit pas sa vie. Il savoit assez qu'aucun des parens du scélérat ne seroit fâché de le voir périr, pourvu qu'il ne finit pas ses jours par la main du bourreau. Ayto Confu quoique plus jeune de dix ans que son indigne cousin, voulut qu'il fût puni. En conséquence il le fit fouetter de verges, & ensuite il le livra à un serviteur d'Ozoro Esther pour qu'on le conduisit dans quelque lieu sûr, où il fut hors de la portée du Ras Michael, du moins pour quelque temps.

Nous montâmes alors à cheval; & ayant ordonné à Yasine & à ses soldats de quitter leurs armes, nous marchâmes tous en habit de paix, & le cœur plein de joie de revoir le Roi, qui, dès les onze heures du matin, campa à Mariam Ohha.

Mon premier soin fut de me rendre auprès du Ras Michael,

qui, quoique très-occupé, ordonna qu'on m'introduisît dès que je fus annoncé. Comme serviteur du Roi, j'aurois pu me dispenser de lui rendre cet hommage : mais j'avois résolu de ne paroître avec aucune marque de distinction, & de rester avec l'humble vêtement d'un simple étranger. Le Ras s'en apperçut tout de suite ; & dès qu'il vit que je m'approchois pour baiser la terre devant lui, il fit un effort comme s'il avoit voulu se lever, quoiqu'il fut estropié de maniere à ne pouvoir se tenir debout sans qu'on l'aidat. Alors il étendit sa main vers moi pour m'empêcher de me prosterner, en disant avec précipitation : « Be Gzeir, be Gzeir, c'est-à-dire, pour Dieu ne faites pas cela, pour Dieu ne faites pas cela. Néanmoins, je m'étois déjà prosterné. Aussi-tôt que je fus relevé, il me dit très-haut, sans m'inviter à m'asseoir : —— « Avez-vous » vu le Roi » ? — « Non, pas encore, lui répondis-je ». —— « Avez-vous à vous plaindre de quelqu'un, ou avez-vous » quelque grace à demander » ? —— « Aucune, lui dis-je, si » ce n'est de me continuer vos bontés ». — Il me répliqua : » Je suis sûr que je vous les dois. Allez trouver le Roi ». — Je le saluai & je me retirai. J'avois eu beaucoup de peine à entrer dans sa tente. Je m'étois fait presque écraser : mais quand je voulus sortir, la foule s'écarta & m'ouvrit un large passage.

L'ACCUEIL qui m'avoit été fait, devoit servir infailliblement de regle aux courtisans pour se conduire avec moi. L'homme est par-tout le même, quoique d'une couleur différente. La Cour d'Abyssinie & celle de Londres ont des principes égaux. Je me rendis promptement chez le Roi, qui donnoit audience. Sa tente, quoique très-grande, étoit remplie de

maniere à ne pouvoir s'y remuer. Aussi quand je vis cela, je résolus de me retirer dans ma tente jusqu'à ce que la foule se fut dispersée. Mes domestiques l'avoient plantée près de celle de Kefla Yasous, à l'instigation de ce Général : mais avant que je n'y fusse arrivé, je fus joint par un Officier du Roi, qui me dit de revenir sur mes pas. La foule étoit moins nombreuse chez le Monarque, mais il y avoit encore beaucoup de monde.

Tecla Haimanout étoit assis sur un siége d'ivoire, pareil à ceux qu'on voit représentés sur les médailles des anciens. Ce siége étoit un présent, qui lui avoit été envoyé d'Arabie pendant son séjour dans le Tigré. Le Roi étoit vêtu simplement, mais avec beaucoup de propreté, & il avoit les cheveux peignés & parfumés. Quand je me prosternai devant lui : — « Voilà, dit-il, un rebelle bien obstiné, quel châtiment » lui ferons-nous infliger » ? — « Votre Majesté, m'écriai» je, ne peut certainement pas me faire infliger une puni» tion, qui approche du plaisir que je ressens à la voir assise » sur son trône ». — Il sourit d'un air très-satisfait : puis il me donna le dessus de sa main à baiser & ensuite le dedans. Il me fit en même-tems signe de rester debout à ma place. Je m'y tins en effet un moment. Mais voyant qu'il étoit occupé d'affaires qui m'étoient étrangeres, je me retirai. Je ne pus m'empêcher de réfléchir en m'en allant que parmi la multitude, qui étoit alors dans le camp, j'étois peut-être le seul qui demeurât sans crainte ou sans espérance.

Tous les habitans de Gondar, & des villes & des villages voisins étoient accourus au-devant de leur Roi : mais la crainte

qu'inspiroit le Ras Michael étoit cause de cet empressement ; car chacun trembloit de ne pas être vu de peur qu'on le jugeât partisan de Socinios.

Le penchant de la montagne, à prendre depuis le Belessen, offre un coup-d'œil charmant. Il est tapissé d'une belle verdure depuis le sommet jusqu'au pied, qui est garni d'une chaîne de rochers confusément posés. Cette montagne est très-étendue & exposée à l'ouest-sud-ouest : un joli ruisseau, qui prend sa source dont le Belessen, traverse la montagne & va se précipiter dans la riviere de Mogetch. C'est ce ruisseau qu'on appelle Mariam Ohha, c'est à-dire l'eau de Marie, d'après une Eglise du Belessen, dédiée à la Vierge Marie. La montagne étoit couverte de gens vêtus d'étoffe de coton aussi blanche que la neige, & assis sur l'herbe. Il ne pouvoit certainement pas y en avoir moins de cinquante ou soixante mille, tant hommes que femmes. Les uns avoient porté de quoi prendre leur repas; les autres comptoient sur les amis qu'ils avoient dans l'armée. Les soldats ne manquoient pas de viande ; car dès l'instant que le Roi avoit eu passé le Tacazzé, tout avoit été de bonne prise ; & quoiqu'on ne brûlât point les maisons, quoiqu'on ne massacrât pas les habitans, suivant la coutume observée jusqu'alors par Michael, on emmenoit du moins tout le bétail dont on pouvoit s'emparer. En outre, on avoit porté beaucoup de provisions des environs de Gondar, pour en faire présent au Roi & aux Grands. La famine étoit dans la Capitale, parce que tous les chemins étoient obstrués ; mais le camp nageoit dans l'abondance.

On étoit alors au mois de Décembre, c'est-à dire dans la

plus belle saison de l'année en Abyssinie. Le soleil étoit dans le tropique du sud, & conséquemment on n'avoit à craindre ni de la pluie pendant le jour, ni de la rosée pendant la nuit; de sorte que si le souvenir du passé n'avoit pesé sur le cœur de beaucoup de personnes qui étoient - là, c'eut été une délicieuse partie de plaisir que de ramener le Roi dans sa Capitale. Les Prêtres, les Moines de tous les Couvens d'alentour, avec des robes de coton jaune & blanc, & portant leurs croix & leurs tambours vinrent tous en procession, & ajouterent singuliérement à la magnificence du spectacle. On distinguoit sur-tout trois cens Moines de Koscam, à leurs grandes croix & à leurs tymbales d'argent, que l'Iteghé leur avoit données dans un temps de splendeur : mais la fuite de leur protecteur rendoit leur destinée bien incertaine. Les deux hommes qui attiroient ensuite les regards de tout le monde étoient l'Abuna & l'Itchegué, que leur rang, leur dignité sembloit devoir exempter du soin de sortir de Gondar pour venir au-devant du Monarque. Mais ils y étoient conduits par la crainte. Ils prirent l'air humble, qui ne convient qu'à des criminels, & ils furent traités avec fort peu de respect par les soldats, qui les regardoient comme ennemis.

L'ON doit se rappeller que peu après que Socinios fut monté sur le trône, le bruit se répandit que la fortune sembloit avoir abandonné Michael, qui assiégeoit la montagne d'Haramat; & qu'alors l'Abuna, l'Itchegué & l'Acab Saat excommunierent solemnellement le Roi, le Ras & tous leurs partisans, & délierent le Peuple du serment de fidélité, qu'il avoit juré à Tecla Haimanout. Mais dès que le Roi quitta le Tigré, les deux Prélats employerent tous les

de

moyens pour obtenir grace, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine & à la sollicitation d'Ozoro Esther que Michael la leur accorda. Cependant on leur imposa en même-tems l'obligation de venir au-devant du Roi jusqu'à Mariam Ohha, sans suite, sans croix, sans tymballes, & avec des habits de supplians. En conséquence, ils arriverent lorsque le Roi descendit de cheval : mais ils ne porterent point de tentes, on n'en planta point pour eux, & on ne leur rendit aucune espece d'honneur.

L'Abuna avoit avec lui un Prêtre monté sur une mule, & deux domestiques à pied, qui avoient l'air de deux mendians. L'Itchegué étoit suivi de deux Moines, qu'on auroit pris pour deux misérables valets, si on ne les avoit pas reconnus à leur capuchon. L'on fit attendre les deux Prélats jusqu'à trois heures après midi; après quoi ils furent admis dans la tente du Ras, qui leur fit de severes reproches. Ils allerent ensuite chez le Roi, qui les congédia aussi-tôt sans leur adresser une seule parole, & sans leur permettre de s'asseoir en sa présence, honneur auquel leur rang leur donnoit droit. J'invitai l'Abuna à entrer dans ma tente, pour se mettre à l'abri du soleil; ce qu'il accepta volontiers. Il étoit humilié. Il ne parla que très-bas & d'un air prévenant. Il me dit qu'il avoit toujours eu beaucoup de considération pour moi : mais je n'avois aucune raison de le croire. Il me pria ensuite de parler en sa faveur devant le Roi & devant le Ras, & je le lui promis sincérement. Je fis apporter du café. Il en but avec grand plaisir, & en même-tems il me donna à entendre qu'il ne se croyoit pas sûr de son pardon; & il me pria de lui dire franchement ce que j'en pensois, & ce que j'avois

entendu dire. Je lui répondis que je croyois que tout alloit bien pour lui & pour l'Itchegué ; mais que je ne favois pas fi la clémence du Roi s'étendroit plus loin. « J'entends, me dit-il tout de fuite, j'entends ce que vous voulez dire. Vous parlez de l'Acab Saat. Maudit foit-il ! c'eft lui qui eft caufe de tout. Pouvois-je connoître ces malheureux noirs, moi qui fuis un étranger, fi récemment venu dans le pays ? » — En effet, il fembloit les connoître fort peu. Il favoit l'arabe, qui étoit fa langue maternelle, & qu'il parloit comme un vrai payfan : mais il n'entendoit pas un feul mot des divers langages ufités dans le pays, où il étoit deftiné à vivre & à mourir. Quand il eut achevé de prendre fon café, je le laiffai s'entretenir avec quelques-uns de fes gens ; & au bout d'une demi-heure il s'en alla.

Le Ras Michael avoit mené du Tigré environ vingt mille hommes, qui, fans contredit, étoient les meilleurs foldats de l'Empire. Il y avoit dans ce nombre fix mille fufiliers, & le refte étoit armé de lances & de boucliers. De plus, fon armée avoit été renforcée par fix mille hommes de Gondar. Cette armée avoit beaucoup de cavalerie, fans ceffe occupée à battre l'eftrade, & arrêtant tous les malheureux qu'on croyoit coupables, & qu'on deftinoit à fervir d'exemple des vengeances du Ras.

Le chemin le plus court du Tigré à Gondar eft celui du Lamalmon (1) & du Woggora. Mais Ayto Tesfos s'étoit maintenu dans le gouvernement du Samen depuis le regne

(1) La plus haute des montagnes du Samen.

de Joas, qui le lui avoit donné ; il étoit l'ennemi constant du Ras Michael, & il venoit de s'emparer des passages voisins du Tacazzé, de maniere qu'il pouvoit couper toute communication entre la Capitale & le Tigré. L'armée de Michael étoit sur les frontieres du Belessen, entre le Lasta & le Begemder. Powussen, à la tête des troupes du Begemder, s'empara du chemin qui mene en Gojam, par le Foggora & par Dara. Ayto Engedan, qu'on pouvoit regarder comme commandant un poste avancé de Fasil, étoit à Tshemmera, clef du Maitsha & du pays des Agows ; & Coque Abou Barea se tenoit au nord-ouest vers le Kuara. Ainsi toutes les routes qui aboutissent à Gondar se trouverent si bien interceptées, que beaucoup d'habitans de la Capitale périrent de faim.

Le Ras Michael avoit ordonné à deux de ses neveux, Tecla, & Welleta Michael, Grand-Maître de la maison du Roi, d'essayer de forcer le passage du Woggora, & d'ouvrir une communication entre le Tigré & Gondar. En conséquence il laissa quatre mille hommes dans la province de Siré, & au-delà du Tacazzé ; & à peine eut-il achevé de planter ses tentes à Mariam Ohha, qu'il détacha Kefla Yasous, à la tête de six mille hommes, pour tâcher d'opérer une jonction avec Welleta Michael & Tecla. Leurs ordres étoient de faire leurs efforts pour engager Tesfos à en venir aux mains ; mais de ne pas chercher à emporter les montagnes d'assaut, parce que le principal poste où le Gouverneur s'étoit retranché, le roc Juif, étoit inaccessible, qu'on y recueilloit du bled pour la subsistance des troupes, & qu'il y avoit un ruisseau dont l'eau étoit excellente, & qui ne tarissoit dans aucune saison de l'année. Pour irriter davantage

Tesfos, on nomma à sa place Kefla Yasous. Ce brave Kefla Yasous, cet intrépide & vigilant Officier, se hâta d'aller exécuter les ordres qu'il avoit reçus, & j'eus la douleur de ne pas le voir avant son départ.

QUOIQUE le Ras Michael eût tenu conseil toute la nuit, l'ordre d'abattre les tentes fut donné dès la pointe du jour, & bientôt après toute l'armée fut en mouvement. Le Conseil s'étoit tenu dans la tente du Ras, & non en présence du Roi, avec qui j'avois été la plus grande partie de la soirée, & même fort avant dans la nuit. Ce Prince sembloit avoir perdu toute sa gaité; il avoit l'esprit rempli d'inquiétude, & il craignoit le parti que pouvoient prendre l'Iteghé & Fasil. Il me dit qu'il avoit envoyé à l'Iteghé des assurances de paix, en la priant de ne pas sortir de Koscam : mais qu'elle avoit répondu qu'elle ne pouvoit se fier à Michael, d'après les menaces qu'il lui avoit fait faire du Tigré. On observoit aussi que depuis qu'il étoit en marche, le jeune Roi, oubliant l'usage qu'il avoit toujours suivi avant de passer le Tacazzé, ne recevoit plus qu'avec un front sévere ceux qui se présentoient devant lui, & qu'à peine même il daignoit leur parler. Michael devenoit aussi chaque jour plus sombre & plus terrible, & il l'avoit pourtant été assez dans tous les tems.

LE 23 Décembre, l'armée campa, à onze heures du matin, sur les bords du Mogetch, précisément au-dessous de Gondar. La conduite du Roi & du Général avoit tellement frappé tout le monde, qu'à peine les tentes furent plantées, que chacun s'en alla furtivement, sans avoir dîné; & bientôt après, le bruit se répandit que la ville alloit être brûlée

& les habitans paffés au fil de l'épée. Cette nouvelle occafionna une confternation univerfelle, & plufieurs habitans s'enfuirent pour aller joindre Fafil.

QUANT à moi, la conduite du Roi me fit penfer qu'il y avoit quelque deffein caché, & un accident ne tarda pas à confirmer mes foupçons. Tandis que nous étions en marche, ce Prince me pria de paffer devant lui & de lui faire voir le cheval que j'avois reçu de Fafil, qui étoit très-beau, bien dreffé, & que je lui réfervois à lui-même. Nous traverfions un ravin profond, au-deffus duquel un kantuffa étendoit fes branches. J'avois fur les épaules une peau de chevre blanche que le kantuffa ne m'enleva pas : mais le Roi, qui étoit vêtu d'un habit de paix, ayant fes longs cheveux épars autour de fon vifage, & enveloppé dans fon manteau de mouffeline, de maniere qu'à peine on pouvoit lui voir les yeux, faifoit plus d'attention au cheval qu'au kantuffa. Ses cheveux toucherent d'abord à une branche, & le pli du manteau qui couvroit fa tête fut rejetté fur fes épaules. Le fecours qu'on lui apporta tout de fuite, la promptitude avec laquelle je coupai la branche d'un coup de coutelas, rien enfin n'empêcha le manteau de tomber, & le Prince parut avec fa fimple robe, & la tête & le vifage nuds devant tous les fpectateurs.

UN pareil accident eft regardé comme un malheur véritable pour un Prince qui ne paroît jamais que couvert en public. Cependant il n'en fut pas plus ému qu'à l'ordinaire : mais confervant fon air grave, il demanda deux fois, d'un ton de voix affez-bas, quel étoit le Shum de ce diftrict. Malheureufement ce Shum n'étoit pas loin. C'étoit un homme maigre & qui paroiffoit avoir une foixantaine d'années, &

ſon fils en avoit environ trente. Ils accoururent auſſi-tôt l'un & l'autre, & ſe mirent, ſuivant l'uſage, nuds juſqu'à la ceinture. Le Roi étoit déja recouvert. Je ne ſais ce qu'avoit le vieillard, mais en paſſant à mon côté, il rioit & paroiſſoit fort content de lui-même. Je ne pus m'empêcher de conſidérer en lui la folie humaine, qui fait qu'en général on n'a jamais plus d'aveuglement & d'inſouciance qu'au moment des plus grands périls. Le Roi lui demanda s'il étoit le Shum de cet endroit-là. Il répondit qu'oui, & il ajouta, ſans qu'on le lui demandât, que le jeune homme étoit ſon fils.

QUAND le Roi d'Abyſſinie eſt en marche, il a toujours auprès de lui un Officier qui s'appelle *le Kanitz Kitzera*, c'eſt-à dire, le bourreau de l'armée. Ce Kanitz Kitzera porte toujours à l'arçon de ſa ſelle une grande quantité de courroyes de cuir, roulées d'une maniere très-induſtrieuſe; & on nomme ces courroyes *le Taradé*. Le Roi ne fit qu'un ſigne des yeux & de la main; & au même inſtant, deux courroyes du Taradé furent déployées & paſſées autour du cou du Shum & de ſon fils, & les deux malheureux furent hiſſés au même arbre. On les laiſſa ainſi pendus. Je ſuis sûr qu'ils furent quelques minutes avant d'expirer, & qu'on auroit pu les ſauver, ſi on avoit oſé couper leurs courroyes: mais la crainte s'étoit emparée de tous ceux qui n'avoient pas accompagné le Roi en Tigré.

CEPENDANT ce cruel événement me parut être un préſage certain des réſolutions qu'on avoit priſes & qui ne tarderent pas à s'exécuter. Quoique le jeune Roi aimât beaucoup à voir couler le ſang dans les combats, c'étoit la premiere

fois que je l'avois vu ôter la vie à quelqu'un par la main du bourreau. Au contraire, je l'avois souvent vu frémir & entendu exprimer tout bas son mécontentement de ce que le Ras Michael ordonnoit chaque jour de ces sortes d'exécutions. Mais cette fois-ci, il sembla avoir perdu toute sa sensibilité. Il continua tranquillement sa route en s'entretenant du cheval de Fasil ou d'autres sujets indifférens, sans qu'il lui échappât la moindre réflexion sur la barbarie atroce qu'il venoit de commettre.

DANS la soirée du 23, l'armée étant campée sur les bords du Mogetch, on vit arriver Sanuda, le même qui avoit fait Socinios Roi, & qui avoit rempli sous lui la place de Ras. Il fut reçu avec de grandes marques de faveur pour prix du rôle de traître qu'il venoit de si bien jouer. Il mena avec lui trois prisonniers, dont l'un étoit Guebra Denghel, gendre du Ras Michael, & l'un des hommes les plus aimables d'Abyssinie, mais qui malheureusement avoit embrassé un mauvais parti. Les deux autres infortunés se nommoient Sabaat Laab & Kefla Mariam, tous deux issus des premieres familles du Tigré. Ils furent tous, l'un après l'autre, jettés violemment la face contre terre en présence du Roi. J'eus le cœur navré de douleur à la vue de Guebra Denghel. Il pria le Roi avec instance d'ordonner qu'on le mît à mort devant sa tente, au lieu de le faire livrer à son cruel beau-pere. Mais le Monarque ne répondant rien, ne paroissant pas même sentir de la pitié, fit signe de la main qu'on menât les prisonniers au Ras Michael; & le Ras les fit charger de fers.

DEUX heures après, vint Ayto Aylo, fils du Kasmati

Eshté, & nommé par le Roi au gouvernement du Begemder. Il traînoit à sa suite Chremation, frere de Socinios, & l'Acaab Saat, Abba Salama, qui en excommuniant son pere, avoit été un des auteurs de sa mort (1). J'étois curieux de voir comment on traiteroit l'Acaab Saat; car j'avois encore la tête pleine de ce que j'avois lu dans nos livres Européens, qui prétendent qu'en Abyssinie les Prêtres sont affranchis de toute autorité civile.

Aylo avoit fait attacher les jambes de l'Acaab Saat sous le ventre de sa mule, & on lui avoit en outre lié les mains derriere le dos, & un homme, armé d'une lance & d'un bouclier, & marchant à côté de lui, tenoit le bout de la corde qui partoit des poignets, tandis qu'un autre, pareillement armé, conduisoit la mule par le licou. Chremation avoit les mains attachées, mais ses jambes étoient libres, & il n'étoit tenu par personne.

Pendant qu'on détachoit l'Acaab Saat, j'entrai dans la tente du Roi, & je me plaçai derriere son trône. Bientôt les gens d'Aylo conduisirent les prisonniers; & suivant l'usage, ils les jetterent la face contre terre; & comme ces malheureux avoient encore les mains garrotées derriere le dos, ils furent rudement heurtés.

L'Acaab Saat se releva avec fureur, & fit beaucoup d'efforts pour détacher ses mains & lancer des excommunications; ce qui se pratique en élevant la main droite & allon-

(1) Le Kasmati Eshté frere de l'Iteghé, fut assassiné par Fasil.

geant

geant l'index. Mais ne pouvant y réussir, il s'écria : « Dé- » tachez mes mains, & je vous excommunie tous. » On eut beaucoup de peine à le déterminer à écouter le Roi, qui lui dit, d'un ton très-calme, ou plutôt très-indifférent : « Vous » êtes le premier Ecclésiastique de ma Maison, & le troi- » sième de l'Empire : mais je ne sache pas que vous ayiez » jamais eu le pouvoir de maudire votre Souverain, ni » d'exhorter ses Sujets à le massacrer. Les Umbares (1) vous » jugeront demain sur ce crime. Ainsi, préparez-vous à vous » défendre & à dire, d'après quels préceptes du Christ ou » de ses Apôtres, ou d'après quel canon des Conciles vous » vous êtes cru en droit de faire ce que vous avez fait. »

« Faites-moi délier les mains, s'écria le fougueux Sala- » ma. Je suis un Prêtre, un Serviteur de Dieu ; & David » a dit que les Serviteurs de Dieu avoient droit d'enchaîner » les Rois & de mettre les Nobles aux fers. Samuel ne » coupa-t-il pas le Roi Agag en morceaux devant le Sei- » gneur ? Oui, je vous excommunie, ô Tecla Haimanout ! » — L'Acaab Saat alloit poursuivre : mais il fut arrêté par le jeune Tecla Mariam, fils du Secrétaire du Monarque, qui le jetta si fortement le visage contre terre, que la bouche du Prêtre fut toute en sang. — « Quoi ! souffrir de pareilles » choses en présence du Roi, » dit en même tems Tecla Mariam. Aussi-tôt, l'Acaab Saat & Chremation furent pous-sés hors de la tente, sans qu'on leur permît de dire un mot de plus. A la vérité, le coup que venoit de recevoir l'Abba Salama, sembloit lui avoir ôté, pour un tems, l'usage de la parole.

---

(1) Juges suprêmes.

Il y a en Abyssinie une loi qui condamne à la mort quiconque frappe ou leve la main pour frapper une autre personne en présence du Roi. Mais en cette occasion le motif étoit si grave, si puissant, si imprévu ; le jeune homme si estimable, & l'offenseur si insolent & si coupable aux yeux de tout le monde, qu'on se contenta de faire faire une longue reprimande à Tecla Mariam, par la bouche de son pere. Mais il ne perdit la faveur ni du Roi, ni du Ras Michael, ni même celle du peuple.

Quand l'Acab Saat & Chremation furent menés au Ras, il refusa de les voir, & ordonna qu'on les chargeât de chaînes & qu'on les gardât étroitement. Ce soir là même on tint conseil dans la tente du Roi : mais il ne dura pas long-tems ; & on alla le tenir dans la tente du Ras où il fut bien plus long. La raison de cette différence est, qu'on ne regla en présence du Roi que les affaires du lendemain, & que chez le Ras on délibera sur tout ce qu'il y avoit à faire & sur ce qui pouvoit arriver dans la suite.

Le 24 à la pointe du jour, les tambours se firent entendre, & l'armée se mit en marche. Un peu après avoir passé le terrein raboteux, on fit halte, on doubla les rangs & on se mit en ordre de bataille fort serré. Le Roi étoit au centre, une partie de sa cavalerie noire formant deux lignes, marchoit devant lui la lance en arrêt; ses officiers & sa noblesse se tenoient à ses côtés. Le reste de la cavalerie étoit distribué sur les ailes, excepté le Prince Georgis & Aito Confu, qui avec une centaine de cavaliers chacun, voltigeoient pour balayer le pays, tantôt en avant, tantôt

ſur les flancs de l'armée. J'avoue que je ne me ſouviens pas qui commandoit le reſte des troupes; mon eſprit étoit alors occupé ailleurs. L'armée marchoit en bon ordre, & tout le monde trembloit ſur le ſort de Gondar. Nous paſſâmes la ville Mahometane, & nous campâmes ſur les rives du Kahha, vis-à-vis de la place où l'on tient le marché.

Auſſi-tôt qu'on fut en face de la ville, les tymballes furent portées à la tête du camp; &, après qu'elles eurent retenti quelque tems, on fit deux proclamations. La premiere diſoit, « que tous ceux qui avoient une certaine » quantité de farine ou d'orge, l'apportaſſent le même jour » au marché, ſous peine, en cas de déſobéiſſance, de voir » leurs maiſons pillées; & que tout les ſoldats ou autres » perſonnes, qui voudroient enlever ces proviſions au » marché ſans les payer argent comptant, ſeroient pendus » ſur le champ ». On plaça ſoudain un banc ſous un arbre dans le milieu du marché. Un juge vint y ſiéger, ayant pluſieurs officiers & ûne forte garde autour de lui, avec un bourreau muni de pluſieurs cordes & prêt à exécuter ſes ſentences. La ſeconde proclamation diſoit « que tout le » monde pouvoit demeurer tranquille chez ſoi, & que les » perſonnes qui ſortiroient de la ville, ſeroient reputées » rebelles, & auroient leurs biens confiſqués, leurs maiſons » brulées, & leurs familles punies pendant ſept ans, ſuivant » le bon plaiſir du Roi ». Juſques là, tout étoit ſage & politique.

Il y a à Gondar des eſpeces de Bouffons, qui ſe maſquent; chantent & font des ſingeriès & des tours de force. Dans

toutes les grandes occafions, ils courent les rues, & lorf-qu'il y a quelque mariage, quelque fête particuliere, ils vont dans les cours des maifons exécuter leurs farces & chanter des chanfons, qu'ils compofent en l'honneur des perfonnes pour qui eft la fête. Plufieurs fois ils avoient été au-devant du Ras Michael, quand il revenoit du combat, & ils en avoient été bien payés pour avoir célébré fes victoires & fon heureux retour. Le jour que l'Abuna excommunia le Roi Tecla Haimanout, cette troupe de Saltimbanques prit part à la cérémonie. Ils tâcherent tous de décrier le Ras Michael dans leurs couplets fatyriques. Ils lui prodiguerent le nom de boiteux, de caffé, de vieux, d'impuiffant, & une foule d'autres titres injurieux, qui ne le touchoient peut-être pas autant que ceux qui lui donnoient du ridicule. Depuis, les Bouffons renouvellerent fouvent leurs injures contre Michael, & particulierement dans une chanfon, qu'ils firent fur la cavalerie du Siré, qui prenant la fuite à la bataille de Limjour, fut caufe que Michael s'écria : « envoyez cette cavalerie au moulin. » Cependant à l'arrivée du Roi & du Ras, toute cette bande de farceurs, au nombre d'une trentaine, vint célébrer le retour de Michael à Gondar. Après les deux proclamations que je viens de rapporter plus haut, le Roi & le Ras étoient allés à droite du camp à Aylo-Meidan, grande plaine au-deffous du palais, où les troupes faifoient l'exercice. Confu marchoit en avant avec la maifon du Roi, & deux cens hommes de la cavalerie du Siré venoient derriere, quand au fignal du Ras, la cavalerie fe retourna & fondit fur la troupe des chanteurs, qu'elle tailla en pieces. En moins de deux minutes ils furent expédiés. Un feul d'entr'eux,

qui étoit un jeune homme, eut assez de force pour se trainer à vingt pas du cheval du Roi, où il tomba mort sans avoir eu le temps de prononcer une parole.

Tous ceux qui se trouvoient présens & qui pour la plupart étoient des vétérans nourris dans le sang, parurent révoltés de cette inutile cruauté. Pour moi, je sentois que la tristesse & l'abattement s'étoient emparés de moi depuis que j'avois été témoin du supplice des deux hommes pendus à l'occasion du Kantussa; & cette nouvelle atrocité m'occasionna une telle horreur, que je n'eus pas assez de force pour répondre à deux questions que me fit le Roi.

Il étoit environ neuf heures du matin quand nous entrâmes dans Gondar. Toutes les personnes que nous vîmes dans les rues avoient un air aussi consterné que des malheureux qui viennent d'entendre lire leur arrêt de mort. Le Ras se rendit au palais avec le Roi, qui se retira soudain dans l'espece de cage fermée avec des jalousies, où, suivant la coutume, il reste invisible pendant qu'on tient conseil. Nous étions alors dans la salle du conseil; quatre juges siégoient : mais il n'y avoit d'autre Gouverneur de Province que le Ras Michael, & le Kasmati Tesfos Gouverneur du Siré.

L'Abba Salama fut conduit au bout de la table, sans être attaché en aucune maniere. Celui qui accuse au nom du Roi, (1) commença à parler contre lui avec beaucoup de

(1) C'est une espece de Procureur-Général. Cette place est fort peu estimée en Abyssinie.

force & d'éloquence. Il rappella tous les crimes dont l'Acab Saat s'étoit rendu coupable en différens tems, & qui prouvoient qu'il étoit un des plus grands monstres de la terre ; car il avoit commis plusieurs meurtres, des empoisonnemens & des incestes à tous les dégrés possibles. L'accusateur termina son horrible liste par le crime de haute trahison, & l'audace que Salama avoit eue de maudire le Roi & de délier ses sujets du serment de fidélité, crime qu'il considéra comme le plus grand qui pût souiller la nature humaine, parce qu'il pouvoit occasionner tous les autres crimes.

QUOIQUE l'Abba Salama parût très-impatient, il n'interrompit jamais l'orateur que par ces mots : *vous mentez* & *c'est un mensonge*, mots qu'il repéta à chaque nouvelle accusation. L'accusateur ne dit pas un mot du meurtre de Joas. Il n'y fit même pas la moindre allusion.

CEPENDANT l'Abba Salama n'imita pas cet exemple. Quand on lui dit de parler pour sa défense, il commença par prendre un ton de dignité & de supériorité bien différent de celui qu'il avoit eu dans la tente du Roi. Il rit des accusations qu'on lui avoit faites relativement aux femmes, & sans les avouer & sans les nier, il dit en me regardant que ces choses étoient des crimes parmi les francs, parmi les autres chrétiens ; mais non parmi les chrétiens de son pays, qui vivoient à la fois sous la loi de Moïse & sous la loi du Christ. Il dit que les Abyssiniens étoient Béni-Israël, c'est-à-dire enfans d'Israël (1),

(1) C'est ainsi qu'en effet ils se nomment eux-mêmes.

& que dans tous les tems les Patriarches avoient agi comme lui, & n'avoient pas été moins chéris de Dieu. Il parla du meurtre de Joas, & de ses deux freres Adigo & Ailo, égorgés sur la montagne de Wechné, & il en accusa directement Michael, ainsi que de l'empoisonnement de l'Hatzé Hannès, pere du Roi regnant.

Le Ras feignant de ne pas entendre, tantôt parloit à quelques personnes, qui étoient autour de lui, tantôt lisoit un papier qu'il tenoit à la main. J'étois derriere sa chaise, & se tournant vers moi, il me demauda d'une voix basse : « Quelle est la punition que mérite un tel crime? » Il faut observer qu'il avoit coutume de me parler dans la langue du Tigré, & qu'un de ses passe-tems favoris étoit de rire beaucoup de mes fautes de langage. Mais cette fois-ci il m'interrogea en Amharic : ainsi je compris qu'il vouloit que ma reponse fût entendue. Je lui dis donc du même ton de voix qu'il avoit pris lui-même : « Les crimes de haute trahison sont punis de mort dans tous les pays que j'ai connus «. Je ne devois pas moins à l'Abba Salama : mais je ne fus pas long-tems à attendre les remerciemens.

Après avoir retracé la mort des deux Rois, l'Abba Salama parla du meurtre du Kasmati Eshté, dont il avoua avoir été l'instigateur. Il dit que l'Iteghé, & les freres de cette Reine, ainsi qu'Ayto Aylo, & Gusho, Gouverneur de l'Amhara, étoient tous devenus des Francs ; & que pour convertir l'Abyssinie au Catholicisme, ils avoient fait venir des Prêtres avec lesquels ils vivoient dans l'intimité, comme avec ce Franc-là, ajouta-t-il, en me montrant du doigt. Il fit plus. Il

soutint que c'étoit agir contre les loix du pays, que de m'y laisser demeurer paisiblement, & que je méritois d'être lapidé, comme étant ennemi de la Vierge Marie. —— Ici le Ras l'interrompit, en disant : « Bornez-vous à votre défense; commencez par vous justifier, & ensuite vous accuserez qui vous voudrez. L'intention du Roi est de mettre les loix à exécution contre tous les coupables; & c'est parce qu'on vous a cru le plus criminel qu'on a commencé par vous ».

La tranquille fermeté du Ras déconcerta l'Acab Saat; il en perdit presque la tramontane. Il rappella au Ras qu'il n'avoit pu venir à Gondar que parce que le Kasmati Eshté avoit été excommunié; que sans cette excommunication le Roi regnant ne seroit jamais monté sur le trône; & qu'ainsi il leur avoit fait plus de bien à l'un & à l'autre qu'il ne leur avoit fait de mal. Il dit au Ras & aux Juges qu'ils seroient doublement maudits, s'ils lui faisoient arracher les yeux, ou couper la langue; & il les pria, en fondant en larmes, de l'exempter de ces deux genres de supplices, en considération de l'ancienne amitié qui avoit subsisté entr'eux & lui.

Il y a, comme je l'ai déja dit, un Officier appellé le Kal-Hatzé (1), qui se tient sur les degrés du balcon du Monarque, à côté d'une petite fenêtre couverte d'un rideau de taffetas vert. Le Roi, assis derrière ce rideau, dit tout bas ses intentions au Kal-Hatzé, & cet Officier s'avance pour les répéter aux Juges, qui soudain se levent pour les écouter. Le Monarque avoit jusqu'alors gardé le silence : mais le Kal-Hatzé

(1) La voix du Roi.

se

ſe levant tout à-coup, en adreſſant la parole à l'Acab Saat, lui dit : « Le Roi vous ordonne de lui répondre tout de ſuite pourquoi vous avez perſuadé à l'Abuna de l'excommunier ? L'Abuna eſt un eſclave des Turcs qui n'a point de Roi, & vous êtes né dans une Monarchie. Pourquoi donc, vous, dont l'emploi eſt inférieur à celui de ce Prélat, vous êtes-vous ingéré de lui donner des avis ſur des choſes qu'il n'entendoit pas ? » —— Cette queſtion preſſante fit perdre à l'Acab Saat le reſte de ſon ſang-froid. Il maudit l'Abuna. Il l'appella Mahométan, Payen, Franc, Infidele ; & il alloit pourſuivre ſur le même ton, quand Tecla Haimanout (1), le plus ancien des Juges, ſe leva & dit, en ſe tournant vers le Ras Michael : « Mon devoir n'eſt point d'entendre tous ces blaſphêmes. L'Abuna n'a pas encore dit une ſeule parole qui puiſſe le diſculper ».

Le Secrétaire du Roi envoya alors au Prince la ſubſtance de ce qu'avoit dit l'Acab Saat, qu'on conduiſit en même tems à l'extrémité de la ſalle. Tandis que le Roi liſoit, les Juges délibérerent. Le reſte de l'aſſemblée gardoit le ſilence. Le Ras ſeul parloit à quelqu'un qui étoit auprès de lui. Enſuite il demanda au plus jeune des Juges quelle étoit ſon opinion ; & ce Juge parla ainſi : « Il eſt coupable, & mérite la mort ». Tous les Officiers, puis les autres Juges, puis le Kaſmati Tesfos, répéterent la même choſe. Quand le tour du Ras Michael vint, il affecta de la modération. Il dit qu'il avoit été accuſé d'être à la fois l'ennemi & le complice de l'Acab Saat,

(1) Ce Juge portoit le même nom que le Monarque, & c'eſt celui-là même qui fut bleſſé au pied par le mulet de Strates, dans la campagne du Maitsha.

& que dans l'un & l'autre cas il ne pouvoit pas être son Juge. Il ne restoit plus que le Roi à parler ; & il fit entendre ces mots par l'organe de son Kal-Hatzé : « —Il est coupable & il mourra (1). Le bourreau le pendra aujourd'hui à un arbre ».

Le malheureux Acab Saat fut aussi-tôt saisi par les gardes, & traîné au pied d'un grand arbre, qui est devant la porte du palais, où en continuant juqu'au dernier moment à vomir des imprécations contre le Roi, le Ras & l'Abuna, il reçut la mort, qu'il méritoit si bien. Il fut pendu sans qu'on lui ôtât un de ses habits ; & en venant subir son interrogatoire, il s'étoit revêtu des ornemens sacerdotaux, & de toute la pompe qu'il avoit droit d'avoir quand il se présentoit chez le Roi. En allant à la mort, il dit qu'il avoit quatre cens vaches, & qu'il en faisoit présent à quelques Prêtres, pour qu'ils priassent pour lui : mais le Ras les fit conduire à Gondar, & on les distribua aux soldats.

Je suis entré dans les détails de ce jugement, parce que j'en fus témoin ; & je puis demander à présent à ceux qui soutiennent que les Prêtres Abyssiniens sont absolument indépendans, si, après tous les exemples que j'ai cités, celui-ci ne doit pas achever de les convaincre de leur erreur, & leur démontrer que les Ecclésiastiques de cet Empire sont soumis au pouvoir civil, comme ceux d'Angleterre & de tous les autres Etats Protestans ?

---

(1) La sentence porte littéralement : *Il mourra de mort.*

Dès que l'Acab Saat fut jugé, on fit entrer Chremation, frere de Socinios. Le malheureux sembloit être déja à demi-mort de peur. Il nia qu'il se fût jamais mêlé de l'élection de son frere. Il dit qu'il n'avoit aucun emploi; ce qui étoit vrai. Mais il avoua que le jour de l'excommunication du Roi & du Ras, l'Acab Saat l'avoit envoyé vers l'Abuna & l'Ithegué, pour leur dire de venir le joindre à Dippabye (1). On prouva aussi, malheureusement pour lui, qu'il étoit avec son frere la nuit du pillage des maisons de Gondar, où un homme fut assassiné, & d'après cela il fut condamné à être soudain pendu.

Alors le Conseil se sépara pour aller déjeûner. Les deux jugemens furent rendus en moins de deux heures. Il étoit pourtant près d'onze heures quand on eut achevé : mais le Ras Michael avoit juré qu'il n'avaleroit pas une bouchée de pain jusqu'à ce que l'Abba Salama fût pendu; & dans ces sortes d'occasions il ne manquoit jamais à sa parole.

Dès que Chremation fut exécuté, les tymballes retentirent à la porte du palais, & on fit entendre cette proclamation : « — Toutes les terres & les villages donnés à l'Abuna par le Roi, retournent dès ce moment à la couronne, & seront désormais sujets au gouvernement du Cantiba de Dembea, & des autres Officiers du Roi dans les Provinces desquels ces terres & ces villages sont situés ».

Je me retirai chez moi. Ma maison n'étoit qu'à quelques

(1) Grande place devant le palais de Gondar.

pas du palais ; je vis les deux malheureux qu'on venoit de juger, pendus à la même branche. Aussi, le cœur frappé des scènes cruelles dont je venois d'être témoin, & que je savois n'être qu'un prélude d'autres scènes plus horribles encore, je résolus, à tout événement, de m'éloigner de ces barbares contrées.

Le lendemain on jugea les infortunés Guebra Denghel, Sebaat Laab, & Kefla Mariam. Le Ras réclama le droit de les faire juger dans sa maison, parce qu'ils ressortoient tous trois de son gouvernement de Tigré. Guebra Denghel supporta son malheur avec beaucoup de courage, en disant : « Qu'il n'avoit pris les armes contre le Roi que parce qu'il n'avoit pas vu d'autre moyen de se soustraire à la tyrannie, à l'oppression, à l'excessive soif de l'or de Michael ; que le Ras s'étoit réellement fait Roi, qu'il avoit bouleversé la constitution de l'Empire, anéanti toute espece de différence entre les rangs & les personnes, & mis tous les emplois, tout le pouvoir dans les mains de ses créatures ». Guebra Denghel finit en souhaitant, « que le Roi connût que c'étoient là les seuls motifs qu'il avoit eus de se révolter ; & il assura que s'il n'avoit pas eu à faire cette déclaration, il se seroit bien donné de garde d'ouvrir la bouche devant quelqu'un aussi partial, aussi injuste que Michael ».

Cependant Welleta Selassé, fille de Guebra Denghel, apprenant le danger qui menaçoit son pere, sortit tout-à-coup de l'appartement d'Ozoro Esther, contigu à celui où l'on condamnoit ce pere malheureux ; & elle se précipita aux pieds du Ras avec toutes les marques du plus violent désespoir. Je

ne puis répéter ses expressions; car je n'étois pas présent à cette scène, & je rends graces à Dieu de ce que je n'y étois pas. Je crois même qu'une fille seule, au moment de perdre son pere, pouvoit prononcer les prieres qu'elle fit entendre. Mais tout fut inutile. Le vieux tyran la repoussa de ses pieds, la menaça de la faire mourir, & ordonna que Guebra Denghel fût immédiatement pendu. A ces mots Welleta Selassé s'évanouit, & resta comme morte sur le parquet. Le pere, oubliant son propre malheur, s'élança au secours de sa fille: mais ils furent bientôt entraînés l'un à la mort, l'autre pour souffrir des tourmens plus cruels que la mort même.

La fortune sembloit avoir pris plaisir à s'opposer à tout ce qui pouvoit contribuer au bonheur de la jeune Welleta Selassé. Elle avoit été destinée à Joas; & le mariage étoit au moment de se conclure, quand on découvrit que ce Monarque avoit envoyé secretement les troupes de sa maison pour seconder Fasil contre Michael à la bataille d'Azazo. Alors il ne fut plus question d'hymen, & Joas fut assassiné. Welleta Selassé fut promise au vieux Hatzé Hannès, pere du Roi regnant Tecla Haimanout. Mais Michael voyant qu'il ne savoit point être Roi, le jugea également indigne d'être l'époux d'une aussi belle personne que Welleta Selassé, & il le priva à la fois d'une épouse, de la couronne & de la vie. Welleta Selassé n'avoit alors que dix-sept ans, & le vieux Ras vouloit la marier au Roi Tecla Haimanout : mais la Providence empêcha une union qui ne plaisoit ni à l'un ni à l'autre. Welleta Selassé s'empoisonna peu de tems avant la bataille de Sarbraxos, pour ne pas être obligée de céder à la passion brutale du vieux Ras, son grand-pere. Quelques personnes

dirent que c'étoit Ozoro Esther, qui, par jalousie, lui avoit donné du poison. Mais c'est assurément un mensonge. Je la vis dans ces derniers momens : mais il étoit trop tard pour pouvoir lui donner des secours ; & je sais qu'elle dit à ses esclaves qu'elle avoit pris de l'arsenic, pour ne pas commettre un inceste avec le meurtrier de son pere.

La rage, que les prieres de la fille de Guebra Denghel occasionnerent au Ras, se manifesta par la cruauté avec laquelle il jugea les deux autres rebelles. Kefla-Mariam eut les yeux arrachés ; Sebaat-Laab eut les paupieres coupées jusqu'à la racine ; & l'un & l'autre furent exposés nuds aux ardeurs du soleil dans la place du marché. Sebaat-Laab mourut bientôt de la fievre ; mais Kefla-Mariam vécut, si ce n'est pour voir, au moins pour entendre dire qu'il avoit été vengé après la bataille de Sarbraxos, par la disgrace & la captivité de Michael.

Je crois devoir épargner à mes lecteurs & à moi-même de plus longs détails sur les horribles cruautés qui ensanglanterent Gondar. J'en ai dit assez pour donner une idée du caractere des barbares au milieu desquels je vivois. Le sang continua à couler comme de l'eau jusqu'au jour de l'Epiphanie. Des Prêtres, des Laïcs, des jeunes gens, des vieillards, des nobles, des gens du peuple terminerent leurs jours par le sabre ou par la corde. Dans l'espace de très-peu de jours, cinquante-sept personnes moururent publiquement par la main du bourreau ; & beaucoup d'autres disparurent & furent égorgées secrettement ou envoyées dans des prisons, sans qu'on entendît plus parler d'elles.

Ceux qu'on tua à coups de fabre furent taillés en pieces & jettés dans les rues, fans qu'on permît de les enterrer. Je fus un jour au défefpoir de voir deux de mes chiens de chaffe, que mes gens avoient négligé de tenir à l'attache, apporter dans ma cour la tête & les bras d'un des malheureux qui avoient été maffacrés ; & je ne pus me délivrer de ce fpectacle qu'en tuant les chiens. La quantité de cadavres & l'odeur qu'ils exhaloient, attiroient par centaines les hyenes des montagnes voifines ; & comme les gens de Gondar ne fortent guères dès qu'il fait nuit, ces animaux s'emparoient des rues, & fembloient être prêts à difputer aux habitans la poffeffion de la ville.

Souvent je me retirois tard du Palais, parce que le Roi choififfoit précifément le foir pour s'entretenir avec moi ; & quoiqu'alors je n'euffe que le coin de la place du marché à traverfer, quoique j'euffe des fanaux & que je fuffe environné de gens armés, j'entendois les hyenes gronder fi près de moi que j'avois peur qu'elles ne fe jettaffent à mes jambes. Je favois bien qu'un coup de piftolet fuffifoit pour les faire fuir, & j'en avois toujours deux bien chargés à ma ceinture ; mais je favois auffi qu'un coup de piftolet tiré la nuit effrayeroit tout le monde dans la ville ; & ce n'étoit pas en vérité le moment d'augmenter les craintes des habitans. Je pris enfin le parti de ne prefque plus fortir de chez moi, & toutes mes penfées furent tournées vers les moyens de fuir loin de ces contrées teintes de fang, par la voie du Sennaar, & d'employer tout le crédit, tous les droits que j'avois fur Yafine, Sous-Gouverneur du Ras el Feel, pour qu'il m'aidât à franchir le défert de l'Atbara.

Le Roi voyant que j'avois été quelques jours ſans me préſenter au Palais, & apprenant que je n'étois pas non plus allé chez le Ras Michael, demanda quelle en pouvoit être la cauſe. Bientôt Ayto Confu eut occaſion de voir Yaſine, qui s'informa de tout ce qui me préoccupoit; & ſoudain je fus mandé au Palais, où je vis le Roi qui n'avoit alors auprès de lui que ſes domeſtiques ordinaires. Dès qu'il me vit, il s'apperçut que je n'étois pas bien; & comment aurois-je pu avoir l'air bien portant? à peine avois-je mangé, à peine même avois-je pu fermer l'œil depuis la derniere fois que j'avois vu ce Prince. Il me demanda d'un air d'intérêt ce que j'avois; & il ajouta que non-ſeulement je paroiſſois malade, mais qu'il ſembloit que quelque choſe me chagrinoit & me mettoit de mauvaiſe humeur. — Je lui répondis « qu'il ne ſe trompoit point; qu'en traverſant la place du marché j'avois trouvé Za Mariam, Portier du Ras, qui avoit auprès de lui trois hommes garrotés, l'un deſquels il avoit déja commencé à hacher à coups de coutelas; qu'il m'avoit vu marcher en détournant la tête & en me bouchant les yeux; mais qu'il m'avoit prié d'arrêter, parce qu'il vouloit me parler quand il auroit achevé de dépecer ces malheureux, ce qu'il faiſoit comme une beſogne ordinaire; que les ſoldats voyant Za Mariam preſſé, étoient auſſi-tôt tombés ſur les deux infortunés, dont les cris retentiſſoient encore à mes oreilles; que les hyenes, qui rempliſſoient les rues la nuit, me laiſſoient à peine paſſer, quand je ſortois du Palais, & que les chiens entroient continuellement dans ma maiſon avec des morceaux de chair humaine à la gueule ».

Quoique le Monarque s'efforçât de conſerver un air de gravité,

gravité, il ne pouvoit presque s'empêcher de rire au récit d'un malheur qu'il regardoit comme fort peu de chose. — « Les hommes que vous venez de voir exécuter par Za Mariam, me dit-il, sont des rebelles que Kefla Yasous a envoyés ici pour servir d'exemple. Kefla Yasous a eu l'avantage d'opérer une jonction dans le Samen, entre lui Welleta Michael & Tecla ; le chemin de Woggora est ouvert, & l'abondance est revenue à Gondar. Les coupables que vous avez vus sont ceux qui empêchoient les subsistances d'arriver dans la capitale ; & ils ont été cause de la mort de beaucoup de monde : quant aux hyenes, elles n'attaquent jamais les vivans ; elles ne cherchent que des charognes, & elles auront bientôt nettoyé les rues de cet embarras qui vous répugne tant. Le peuple dit que ce sont les Falashas, habitans des montagnes, qui se revêtissent de la forme des hyenes, pour venir la nuit manger la chair des Chrétiens ».

« Si les hyenes de Gondar, répondis-je, ne mangent que de la chair de Chrétiens, ce sont peut-être les animaux les plus mal nourris du monde ». — « Oh ! c'est bien vrai, s'écria-t-il en faisant de grands éclats de rire. Peu de ceux qui meurent par le coutelas, en quelque lieu que ce soit, sont Chrétiens ou d'aucune autre Religion quelconque. Pourquoi vous affligez-vous donc de ce qu'ils souffrent ? » —Sire, lui dis-je, je cede aux sentimens de mon cœur. Si vous ordonniez de tourmenter un chien, devant moi tous les matins, je ne pourrois le supporter. Les cadavres de l'Abba Salama, de Guebra Denghel, & de leurs compagnons d'infortunes, restent encore pendus à l'arbre qui est devant le Palais ; on en sent l'odeur

ſur votre porte, & on la ſentira bientôt juſqu'ici ; cela n'eſt nullement agréable, & je puis vous aſſurer que cela peut être très-nuiſible à votre ſanté. Quoique vous n'euſſiez point intention de faire retraite à la bataille de Fagitta, vous marchâtes une demi-journée en arriere pour gagner les hauteurs, & jouir d'un air moins fétide que dans les terreins bas ; & ici vous entourez de monceaux de charognes votre Palais, le lieu de votre demeure habituelle ».

» Le Ras, me répondit-il, en prenant un ton très-ſérieux ; le Ras a ordonné d'emporter, avant le jour de l'Epiphanie, les corps de tous ceux qu'on a fait mourir, pour que nous puiſſions célébrer la fête, & nous laver de toutes ces ſouillures dans les ondes limpides du Kahha. Mais, dites-moi, Yagoubé, eſt-il bien vrai que vous puiſſiez bien prendre ces choſes-là ſi fort à cœur ? Vous êtes un brave homme : nous le ſavons tous, nous en avons eu des preuves ; nous vous avons même tous blâmé de ce que vous étiez trop expoſé, étranger comme vous l'êtes dans ce pays-ci ; & cependant vous êtes tout auſſi affecté des tourmens qu'on fait ſouffrir aux coupables, que le pourroit être une femme timide, une petite fille, un enfant ».

» Sire, lui répliquai-je, j'ignore ſi je ſuis brave ou non : mais ſi le courage conſiſte à voir tourmenter, égorger les hommes, & à vivre au milieu des cadavres, j'aſſure que je ſuis loin de me piquer d'en avoir. La guerre eſt une profeſſion glorieuſe que ſuivent les ames élevées, elle eſt la ſcience & l'occupation des Rois ; & dans tous les pays du monde, beaucoup de gens ſages & remplis d'humanité en ont fait l'é-

tude de leur vie entiere. Elle adoucit les mœurs des hommes en les obligeant à vivre en société, & à s'expoſer eux-mêmes pour ſe ſecourir, ſe défendre, ſe ſauver les uns les autres. Un guerrier, qui a de la barbarie, mérite d'être déſigné avec mépris. Regardez Ayto Engedan, ajoutai-je en le montrant comme il entroit, c'eſt un jeune homme qui joint à la bravoure des militaires de mon pays, leur humanité & leur douceur ».

Tandis qu'Engedan ſe proſternoit, ſuivant l'uſage, le viſage contre terre, le Roi pourſuivit avec beaucoup de gravité : « — Vous deſirez la guerre ? Eſt-il bien vrai, Yagoubé ? Eh ! bien, vous l'aurez. Elle n'eſt pas éloignée, & Engedan vient nous l'apprendre ». — Il ſuivit alors une longue converſation ſur Gusho & Powuſſen, ſur les préparatifs qu'ils avoient faits, & ſur l'endroit où ils étoient déja rendus. Mais je ne veux pas rapporter ici des choſes dont j'aurai occaſion de parler par la ſuite. — J'aurois beſoin de voir Confu, dit le Roi. Je voudrois qu'il envoyât dans le Sennaar, & chez le Baharnagash, les gens du Ras el Feel, qu'il a ici, pour qu'ils puſſent nous procurer des chevaux & des cottes de maille. Mais ne ferions-nous pas bien d'y envoyer Yagoubé? Il connoît la langue & les mœurs de ces contrées, & il y a des amis par le moyen deſquels il a intention de ſe ſauver ſans prendre congé de moi ».

« Pardon, lui dis-je, Sire. Mais ſi j'ai jamais entretenu » cette penſée, cela doit vous prouver l'extrême beſoin que » j'ai de m'en aller. — « Sire, dit Engedan, j'ai déja ſervi

» dans la cavalerie Koccob (1), & j'y fervirai encore, fi
» Yagoubé la commande, & qu'il veuille refter avec nous
» jufqu'à ce que nous nous foyions effayés avec la cavale-
» rie du Begemder. J'ai huit ou dix cottes de maille dont
» je ferai préfent à Votre Majefté. Elles appartenoient à mon
» pere. Confu & moi les enlevâmes derniérement à ce vo-
» leur de Coque Abou Barea, qui à la mort de mon pere
» s'en étoit emparé. Cependant, Sire, je vous préviens que
» j'aimerois mieux combattre fans cotte de maille, que de
» voir que vous en envoyaffiez acheter dans le Sennaar par
» Yagoubé; car je fuis sûr qu'il ne reviendroit jamais. »

Au même inftant, on annonça le Ras Michael, & nous nous hâtâmes de fortir. Le Roi me dit, comme je le faluois: « Je voudrois que vous revinffiez demain, dès qu'il » fera nuit, avec Confu & Engedan. Mais, Yagoubé, gar- » dez-vous bien de dire un mot du Sennaar, jufqu'à ce que » je vous aie fait part de mes volontés à ce fujet. » — Il prononça ces derniers mots du ton le plus févere & avec toute la dignité, toute la majefté d'un Roi.

Nous vîmes le Ras dans l'antichambre, avec une fuite nombreufe. Nous voulûmes nous fauver dans la foule, fans rien dire: mais il nous apperçut & nous fit venir devant lui. Nous baisâmes fa main, & il retint la mienne pendant qu'il parloit à Engedan. — « Fafil eft-il à Ibaba? lui demanda-t-il. — « Oui, répondit Engedan. » — « Qu'a-t-il avec lui? — « Les forces du Damot, des Agows & du Maitsha. » —

(1) La cavalerie de l'étoile, ou la cavalerie noire.

« Y avez-vous été ? dit le Ras. » — « Non, repliqua Engedan. J'étois à Tshemmera avec peu de troupes. — Le Roi se tournant alors vers moi, me dit : « Mon fils est malade. Ozoro Esther vient d'envoyer chez moi pour se plaindre de ce que vous ne la voyez plus. Allez donc voir mon fils, & ne négligez pas Ozoro Esther. C'est la meilleure de vos amies. » — Je demandai si elle étoit à Gondar ; & Michael me dit que non, qu'elle étoit à Koscam. Là-dessus, nous nous séparâmes. Engedan prit la route de Koscam pour aller voir Ozoro Esther, & je me rendis chez moi pour arranger le plan de mon retour par le Sennaar & pour préparer des lettres pour Hagi Belal, marchand, à qui j'étois recommandé par les amis que j'avois dans l'Arabie-Heureuse.





CHAPITRE IV.

Le Roi d'Abyssinie promet à M. Bruce de le laisser partir. —— Il arrive un renfort de troupes du Shoa. — Conduite généreuse d'Amha Yasous, Prince du Shoa. — Contraste frappant entre cette conduite & celle d'un Prince Galla. —— Situation fâcheuse du Roi.

LE 31 Décembre (1), nous étions à Koscam. On avoit, quelques jours auparavant, proclamé une amnistie générale pour tous ceux qui voudroient venir à Gondar. Mais personne n'avoit osé en profiter, qu'Ayto Engedan, qui avoit été avec Fasil comme avec un ami du Roi. Aucun de ceux qui étoient à la suite de Fasil n'avoit même été désigné dans la proclamation, parce qu'on ne pouvoit regarder comme un manque de fidélité envers le Roi que de s'en aller avec le Gouverneur du Damot pour fuir Socinios.

CETTE nuit, on descendit de l'arbre où ils étoient, les corps de Guebra Denghel, de Kefla Mariam & de Sabaat Laab, & on les posa à terre. Leurs amis passerent la nuit à les veiller, pour empêcher les hyenes de les dévorer; & on permit enfin de les emporter secrettement, à la sollicitation des soldats du Tigré, leurs compatriotes. Les restes de Chremation & de l'Abba Salama, à demi-putréfiés, furent

(1) 1770.

abandonnés. Ceux qui passerent auprès, les couvrirent de pierres, & ce fut là toute leur sépulture.

DANS la soirée du premier Janvier 1771, je me rendis chez le Roi avec Confu & Engedan, conformément à l'ordre que ce Prince m'en avoit donné, & je menai avec moi Yasine. On prit alors les mesures nécessaires pour se procurer des chevaux & des côttes de maille. Le Ras avoit avancé une partie de l'argent qu'il falloit pour cela, & le meery (1), dû par les provinces mahométanes, devoit fournir le reste. Ce meery n'avoit pas été payé depuis le séjour que le Roi avoit fait dans le Tigré. Un des serviteurs du Monarque fut envoyé avec un des gens de Yasine; & je confiai mes lettres à Soliman, negre du Ras el Feel, distingué par sa haute stature, par sa force, par son courage, & très-intelligent, très-rusé, quoiqu'il eût un air fort simple. On fit aussi partir Yasine avec les autres pour qu'il engageât son ami le Sheik fidèle, qui commandoit dans l'Atbara, à les accompagner à Beyla & ensuite au Sennaar.

CE ne fut pas sans beaucoup de difficultés que le Roi me permit de faire partir mes lettres : mais enfin, il y consentit, parce qu'il vit bien qu'il ne pouvoit pas faire mieux, & nous convînmes que comme il ne pouvoit pas tarder à y avoir une action entre Gusho, Powussen & le Ras Michael, je jurerois de ne pas le quitter, jusques à ce que cette affaire fut terminée d'une maniere ou d'autre. Le Roi m'obligea, en outre, à jurer que s'il n'étoit pas victorieux ou réconcilié avec les rébelles, & que l'engagement que j'avois dans ma

(1) L'impôt ou le tribut.

patrie fut rempli, & ma santé rétablie, je menerois en Abyssinie autant de gens de ma famille & de mes compatriotes que je pourrois, avec leurs chevaux, leurs fusils, leurs bayonnettes; & que si je ne pouvois pas passer dans le Sennaar, je viendrois par les Indes orientales, par Surate & par Masuah, parce que, quoique cette voie fut la plus longue & la plus ennuyeuse, c'étoit, sans contredit, la plus sûre.

J'ESPÉRAI que l'impossibilité de remplir ce serment empêcheroit que je ne fusse coupable en ne songeant pas à l'exécuter. Mais il n'étoit fait qu'au Roi seul, & sa mort (1) m'affranchit de l'obligation de m'y soumettre; & quoi qu'il en soit, il fut pour moi d'un avantage prompt & réel; il me tranquillisa l'esprit, & m'empêcha de me regarder plus long-tems sous le joug de cet usage antique qui défend à tout étranger, entré en Abyssinie, de pouvoir jamais en sortir.

J'APPRIS cette nuit-là que le Roi s'étoit trouvé dans une extrême gêne depuis son retour du Tigré. Le Ras s'emparoit du revenu de toutes les provinces fidèles, & ne rendoit pas une seule once d'or au Monarque. Il se contentoit de lui faire fournir une subsistance journaliere, qui étoit bornée à une vache pour sa table & pour celle de ses Grands-Officiers, avec deux pains pour chacun des gens de sa maison. Le moindre particulier n'en donnoit pas moins à ses domestiques.

(1) Tandis que j'étois au Sennaar, on rapporta que le Roi d'Abyssinie avoit été vaincu & tué. Je ne puis parler que d'après ce bruit; mais, toutes choses bien considérées, je crois cette mort probable.

tiques. On croyoit que le Ras avoit laiſſé une grande partie de ſes tréſors dans le Tigré, & qu'il avoit compté ſur les contributions qu'il ſe propoſoit de lever ſur les gens riches, lorſqu'il auroit paſſé le Tacazzé. Mais ſon exceſſive cruauté fut cauſe qu'il ſe trompa. Il ne vint au-devant de lui perſonne en état de lui payer un ſou.

Le 20 Janvier, un meſſage de Powuſſen annonça au Ras que ce Gouverneur avoit fait priſonnier l'uſurpateur Socinios, & qu'il le tenoit aux fers à la diſpoſition du Roi. Powuſſen reprochoit en même tems à Michael les barbaries auxquelles il venoit de ſe livrer; & il lui déclaroit qu'il étoit réſolu à venir lui en demander compte juſques dans Gondar. Il l'avertiſſoit qu'il feroit bien de repaſſer le Tacazzé pour ſe retirer dans ſon gouvernement du Tigré, pendant qu'il le pouvoit encore, & de laiſſer au Roi la liberté de gouverner par lui-même. Gusho envoya également un meſſage: mais il n'en tranſpira rien. Après avoir vu le Roi & le Ras, les deux émiſſaires partirent enſemble pour ſe rendre auprès de Faſil.

Bientôt après, un envoyé de Faſil arriva pour demander ſeulement que le Roi & le Ras confirmaſſent à ce Général la poſſeſſion des domaines de ſon pere. Il me fut impoſſible de découvrir ce que ſignifioit une pareille demande. Faſil avoit depuis long-tems ce qu'il demandoit, & bien au delà; & perſonne n'avoit ni l'envie, ni le pouvoir de lui en ravir la moindre partie.

Cependant il y eut une proclamation, qui conformément

aux desirs de Fasil, lui donnoit toutes les terres qu'il possédoit déja. Avant qu'il pût avoir des nouvelles de cette proclamation, un autre envoyé arriva de sa part pour prier le Roi qu'il le confirmât dans son gouvernement du Damot, du Maitsha & du pays des Agows; ce qui lui fut immédiatement accordé, mais sous la réserve qu'il meneroit, le plutôt possible, les troupes de ces provinces & toutes les forces qu'il pourroit rassembler au secours du Roi, & qu'il entreroit en campagne avec le Ras Michael, contre Powussen & Gusho. On n'exigeoit en cela que ce qu'il avoit offert lui-même, lorsqu'il avoit la paix à Dingleber.

Dans le même tems, on nomma au gouvernement du Begemder, Ayto Aylo, frere d'Engedan; & tous ceux qui étoient restés fidèles au Roi, dans cette province, & tous les amis d'Aylo, qui y avoient de vastes domaines, furent invités à se joindre à lui. Malgré cela, il ne vint que peu de personnes, parmi lesquelles on distinguoit le fameux Guigarr, chef de la tribu des Waags du Lasta, & fils d'une sœur d'Aylo.

Le Roi ne négligeoit alors aucun moyen pour engager l'Iteghé à revenir à Koscam. Le séjour de cette Reine dans le Gojam, tenoit en armes une foule de personnes qui lui étoient attachées, & qui murmuroient de la voir bannie; car on ne pouvoit la regarder que comme telle, bien qu'elle résidât avec sa fille Ozoro Welleta Israel, & qu'elle fût environnée des forces de son petit-fils Aylo, Gouverneur du Gojam, & à qui la moitié de la province appartenoit en propre. Mais l'Iteghé étoit résolue de ne jamais se fier à Michael; & cependant, on dit qu'elle avoit envoyé

une somme d'or au Roi, à qui Engedan la remit secrettement.

VERS la fin de Janvier, arriva un nouveau message de Fasil. Ce Général s'excusoit de ne pas venir à Gondar, par rapport au mauvais état de sa santé. Il disoit en outre, qu'il ne pouvoit pas se fier à Michael, à moins qu'il ne lui donnât en mariage sa petite-fille, Welleta Selassé, & qu'il ne la lui envoyât à Buré. J'ai déja dit que le vieux Ras étoit lui même passionnément amoureux de sa petite-fille. Ce fut la seule raison qui l'empêcha de la faire épouser au Roi. L'on racontoit, avec vérité, je crois, que c'étoit parce que le Roi avoit laissé échapper l'expression (1) de ses sentimens à cet égard, qu'il régnoit entre lui & le Ras une certaine froideur depuis leur retour du Tigré; & c'étoit pour se venger que Michael tenoit son maître dans une si extrême gêne. Mais les circonstances calmerent ces différends. L'or vint du Tigré en abondance. Powussen lui-même envoya à Gondar une partie des revenus du Begemder; & toutes les provinces s'empresserent de faire passer à proportion du bétail, du beurre & des toiles de coton pour l'entretien de la maison du Roi.

POUR moi, quoique je parusse posséder plusieurs emplois & que j'en eusse le titre; j'avois touché fort peu de chose depuis la derniere révolution : mais en l'absence du Roi, la Reine & Ozoro Esther avoient fourni abondamment à mes besoins. Je n'avois pas un nombreux domestique, & je vi-

(1) Il l'avoit soupçonnée de céder à la passion brutale du Ras, son grand-pere.

vois à bon marché à Kofcam dans le palais de L'Itéghé. Mais après fon arrivée, le Roi voulant je penfe déranger mes projets de voyage, me fit griévement endetter avec les foldats, & m'entraina dans beaucoup d'autres dépenfes qu'ils prétendoit abfolument néceffaires. A la vérité ces chofes me furent rembourfées en partie, mais toujours d'une maniere fort inexacte. Le Ras Michael n'étoit pas homme à aimer qu'on lui demandât, & je n'étois pas non plus d'un caractere à demander. Il résulta de-là que je fus fouvent dans l'embarras & obligé de vivre avec économie; ce qui je puis le dire, ne m'a jamais beaucoup coûté lorfque je l'ai cru néceffaire pour pouvoir remplir mes engagemens.

Prêt à entrer en campagne, il falloit que j'achetaffe des chevaux, des mulets & tout l'attirail d'un officier général. Je devois déjà la valeur de plus de deux cent livres fterling; & je n'aurois jamais pû me tirer d'affaire, à caufe de mes dépenfes journalieres, qui étoient devenus énormes, fans le fecours d'un Grec nommé Pétros, à qui j'empruntai environ trois cent livres fterling, comme je le raconterai par la fuite. Quant à Fasil, il m'envoya à deux reprifes quatre jarres de miel, c'eft-à-dire deux jarres chaque fois, provenant de ma Seigneurie de Geefh. Les premieres furent enlevées en chemin par Coque Abou Barea; & les deux autres avoient un goût de lupins fi amer, qu'elle ne me furent d'aucun ufage. Certes j'étois un fouverain: mais mes revenus fe bornoient à ce que les fages ont dit être préférable à tout, l'amour de mon peuple; & ces revenus ne m'aidoient pas beaucoup à fupporter la fplendeur de mon rang.

Tandis que le Roi Tecla Haimanout, célébroit la fête de l'Epiphanie sur les bords du Kahha, il lui vint une visite très-extraordinaire. Amha Yasous, fils du Prince de Shoa vint à la tête de mille cavaliers bien équipés lui offrir ses services, & lui porter un présent de cinq cens onces d'or. Quand il parut devant le Roi, deux jeunes officiers du monarque se mirent à côté de lui, suivant les ordres qu'on leur avoit donnés, & ils se tinrent prêts à l'arrêter par les bras, s'il avoit envie de se prosterner. Le Roi assis sur son trône, étoit vêtu d'une superbe robe de brocard, & avoit par-dessus une piece de mousseline, qui paroissoit jettée négligemment & qui laissoit appercevoir dans l'intervalle des plis, les brillantes fleurs de sa robe. Il avoit ses beaux cheveux peignés dans toute leur longueur & flottans au hazard sur ses épaules; & une espèce de fourche de corne de Rhinocéros très-mince & garnie d'un bout d'or étoit passée dans ses cheveux vis-à-vis de ses tempes. Il étoit bien parfumé avec de l'essence de rose, & deux esclaves portant chacun une bouteille d'or remplie de la même essence, se tenoient aux deux côtés de la tente.

Amha Yasous, se présenta à la tête de ses mille cavaliers, & entra à cheval jusques dans la tente. Là il mit pied à terre avec empressement & même avec un air de surprise, & il s'avança jusques aux marches du trône, en s'inclinant toujours de plus en plus à mesure qu'il approchoit. Mais quand il voulut se prosterner, il fut retenu par Gueba Mensus Kedus & par Tecla Mariam, qui l'empêcherent de baiser la terre. Le Roi tenoit sa main découverte, mais il ne l'avança pas, parce qu'il ne vouloit

point exiger que le Prince la baisât. Cependant après avoir inutilement voulu se prosterner, Amha Yasous saisit la main du Roi & la baisa. Le Roi fit d'abord quelques efforts pour la retirer. Mais quand le Prince eut baisé le dessus, il lui donna à baiser le dedans, ce qui dans ces contrées est une grande marque de confiance & d'amitié. On avoit préparé un tabouret d'un demi pied de hauteur couvert d'un tapis de Perse. Et lorsqu'Amha Yasous voulut parler de bout, les deux officiers qui l'avoient empêché de s'agenouiller, l'obligerent à s'asseoir sur ce tabouret. En même temps ils répandirent sur lui tant d'essence de rose, que je doute qu'il eut jamais été si bien mouillé par la pluye. Après les premieres questions, les spectateurs sortirent de la tente. Toute cette cérémonie avoient été bien préméditée & bien étudiée. L'étiquette n'auroit pas pu être plus ponctuellement observée dans une cour de l'Europe, & l'on n'auroit pas pû y mieux atteindre le but.

Amha Yasous paroissoit avoir de vingt six à vingt huit ans. Il étoit grand, d'une corpulence proportionnée, & parfaitement bien fait. Il avoit une très belle figure, quoiqu'avec de petits traits, & ses manieres étoient extremement prévenantes. En voyant ce Prince avec le Roi & Engedan, je croyois voir les trois plus beaux hommes, qui eussent jamais frappé mes regards dans aucun pays. En outre ils avoient tous les trois de l'esprit, des sentimens élevés, & ils étoient doués d'un courage supérieur à tous les dangers. Ils étoient même charitables, sensibles, excepté l'un d'ent'eux, (1) qui montroit une excécrable indifférence,

(1) Tecla Haimanout.

ou plutôt une cruauté barbare, toutes les fois qu'il falloit verser du sang humain. Le jeune Roi s'étoit malheureusement endurci à l'école de Michael : mais en revanche, il l'emportoit sur les deux autres par les talens naturels.

On assigna à Amha Yasous des appartemens & une table dans le palais, & il fut servi par les domestiques du Roi, ainsi que par les siens. On mit également à sa porte une garde d'honneur, dont l'officier n'obéissoit qu'à ses commandemens & prenoit chaque jour de lui le mot de l'ordre.

Telle étoit la maniere dont on recevoit de mon tems à Gondar les étrangers illustres. Le Grec Anthulé, maitre de la garde-robe du Roi, eut ordre de fournir à Amha Yasous des vêtemens pareils à ceux que portoit le Roi. Les Ozoros, c'est-à-dire les premieres femmes de la cour, furent, dit-on, toutes, à l'exception d'Ozoro Esther, amoureuses du Prince de Shoa. Ce jeune Prince n'étoit point insensible, & il se conduisit par-tout avec une galanterie décente & honorable. Mais sa principale attention fut pour Welleta Selassé; & l'on assure qu'elle ne fut point ingrate, ni que le Ras Michael son grand pere n'en fut point jaloux. J'allois souvent le soir chez elle quand le Prince y étoit. Une profonde mélancolie étoit toujours peinte dans ses traits. Elle paroissoit contrainte, elle laissoit échapper des soupirs involontaires; & il ne me sembloit pas possible qu'elle eut eû cet extérieur si elle, avoit goûté alors les jouissances de l'amour. Comment penser sur-tout qu'elle eut pu renoncer à un amant aimable pour exécuter cette résolution

désespérée, dont sans doute elle avoit formé le projet au moment même qu'on la disoit heureuse?

AMHA Yasous étoit fils d'une sœur de Gusho. On repandit bientôt le bruit que son pere l'âvoit chargé de faire en sorte de détacher Gusho de Powussen, & de l'engager à rentrer dans son devoir envers le Roi. J'ignore si cela est vrai ou faux : mais la conduite que tint Gusho pendant le reste de la campagne me fit soupçonner qu'il y avoit quelque chose de semblable. Amha Yasous n'étoit point venu pour prendre part à la guerre. Il avoit seulement, à l'instar de ce qui se pratiquoit dans les anciens temps, porté un tribut au Roi, comme une preuve de la loyauté de la fidelle province de Shoa. Mais quand il fut admis dans la familiarité du Roi, il prit tant d'amitié pour lui, et tant de goût pour la société de la jeune noblesse qui étoit à la cour d'Abyssinie, qu'il résolut en s'en retournant de se mettre à la tête des troupes de son pere pour forcer son oncle Gusho à rentrer dans le devoir s'il n'y étoit pas déjà rentré de bonne grace.

TANDIS qu'il étoit encore en Shoa, Amha Yasous avoit entendu dire à quelques Moines de Debra Libanos, qu'il y avoit à Gondar un homme blanc & étranger, qui étoit en faveur auprès du Roi d'Abyssinie, & qui pouvoit faire tout, excepté de ressusciter les morts. D'après cela une des premieres choses qu'il demanda au Roi fut de lui faire faire ma connoissance. Le Roi m'ordonna de me rendre tous les matins chez le Prince; & j'eus grand soin de ne pas

pas laiſſer cette occaſion de me lier avec lui. Inſenſiblement nous devînmes inſéparables. Un jour la converſation tomba ſur les Rois d'Abyſſinie qui vivoient en Shoa, lorſqu'avant la découverte du Cap de Bonne-Eſpérance, le royaume d'Adel étoit l'entrepôt du commerce des Indes. Il me dit qu'il y avoit dans quelques égliſes du Shoa un livre, qui contenoit l'hiſtoire de ces Princes, & qu'il alloit l'envoyer chercher. Cependant quoique je ne puſſe m'empêcher de témoigner le déſir d'avoir un livre, que j'avois en vain cherché dans tout le reſte de l'Abyſſinie, je crus qu'il y auroit de l'indiſcrétion à prier un homme de faire faire trois cent milles pour me le procurer. Content de ſa promeſſe, je n'oſai donc pas le preſſer. Mais comme ſans ce livre mon ouvrage auroit été incomplet, je priai mon ami Tecla Mariam de lui en parler au nom du Roi. Tecla Mariam lui en parla en effet, & le Prince répondit : « J'ai promis de le faire venir pour Yagoubé. Mon meſſager eſt déjà rendu en Amhara. Comptez-y. Mon pere me l'enverra. Pour éviter toute mépriſe, j'ai envoyé un homme très-intelligent qui connoît le livre & qui l'a vû à Debra Libanos ». — La promeſſe d'Amba Yaſous fut fidelement exécutée. Le livre arriva; & c'eſt de là que j'ai tiré l'hiſtoire de la guerre d'Adel & des Rois, qui, ſans reporter leur trône à Axum, régnerent en Shoa.

Un ſoir je lui parlai de l'hiſtoire qu'on raconta aux Portugais lors de la découverte du Benin. Je lui demandai s'il étoit vrai, comme cette hiſtoire le rapportoit, que les nègres du Benin euſſent des relations avec un Etat chrétien ſitué dans l'intérieur de l'Afrique, qu'ils reconnoiſſoient comme

ſouverain & dont ils recevoient l'inveſtiture de leurs provinces (1) ? S'il exiſtoit encore de pareilles relations avec le Shoa, ou quelques traces qui prouvaſſent qu'elles avoient exiſté autrefois ? Et s'il y avoit enfin quelqu'autre état chrétien ou juif dans le voiſinage du lieu, auquel le rapport des nègres du Benin pût s'appliquer ? (2).

Amba Yaſous me répondit « qu'en Shoa on ne connoiſſoit pas le Benin ; qu'il n'avoit même jamais entendu prononcer ce nom, ni citer aucune coutume ſemblable à celle dont je parlois ; qu'il ne connoiſſoit d'autre état chrétien plus avant dans le ſud que le royaume de Narea, dont une grande partie étoit conquiſe par les Gallas, nation payenne. Il ajouta que les nègres voiſins du Shoa étoient exceſſivement farouches, belliqueux, cruels, plus dangéreux que les Gallas & pareils aux Shangallas d'Abyſſinie ; les autres peuples, pourſuivit-il, ſont en partie Mahométans, & preſque tous de la nation des Gallas, car quelques Gallas ont embraſſé la religion de Mahomet. Mais ils ne ſont aucun trafic avec l'Océan, quoiqu'ils connoiſſent le commerce de l'Océan indien, parce qu'il eſt plus près d'eux, & que les négocians maures leur portent des marchandiſes des Indes. Mais les Gallas ont envahi preſque toutes les contrées qui ſéparent ces nations du rivage de la mer, & ils rendent le chemin des caravannes très-dangéreux ».

(1) Voyez le ſecond volume de cet ouvrage.

(2) Conquêtes des Portugais, liv. 1, pag. 46, par Lafiteau.

Mais revenons à l'arrivée d'Amba Yasous. Quand ce Prince eut eu audience du Roi, il alla chez le Ras Michael, à qui il offrit un présent en or, en disant poliment que s'il apportoit un tel présent, c'étoit parce que tout autre eût été trop embarrassant dans la longue route qu'il venoit de faire. Il savoit pourtant bien qu'une excuse étoit inutile, & que le Ras Michael ne pouvoit pas recevoir un présent plus agréable à ses yeux que celui qui étoit en or. Je n'étois point alors dans la tente du Ras, & j'ignore les détails de ce qui s'y passa. Je sais seulement que quand le Prince fut introduit, Michael le reçut debout. Ils s'assirent ensuite sur le même siége; & ils dînerent ensemble dans l'appartement d'Ozoro Esther, qui vint exprès de Koscam. Le Ras & le Prince resterent à boire & à causer fort avant dans la nuit.

La vue de l'or & d'un renfort de mille hommes de cavalerie rendit le vieux Ras aussi gai, aussi brillant qu'un jeune homme de vingt-cinq ans. On ne prononça pas un mot sur le gouvernement du Shoa : on ne fit point de proclamation concernant cette province; ce qui étoit une déclaration tacite d'une indépendance, qui à la vérité avoit été depuis long-temps reconnue.

Voyant qu'Amba Yasous mangeoit du bœuf crud comme les Abyssiniens, je lui demandai si cette coutume existoit chez les autres nations du midi? Il me dit qu'il croyoit qu'oui, quand ces nations n'étoient point Mahométanes; & il me demanda à son tour si la même coutume n'avoit

pas lieu parmi nous. — Je crois qu'elle s'étend depuis l'Abyssinie jusqu'au Cap-de-bonne-Espérance.

PENDANT que le Roi étoit sur les bords du Kahha, il reçut une visite moins intéressante que celle du Prince de Shoa, mais encore plus extraordinaire. Guangoul, chef des Gallas d'Angot, c'est-à-dire, des Gallas orientaux, vint présenter ses hommages au Roi & au Ras Michael. Il étoit accompagné de quarante cavaliers & de cinq cent hommes à pied, & il portoit un grand nombre de cornes pour charrier le vin du Roi, ainsi que quelques autres bagatelles. Guangoul étoit petit, maigre, tout de travers, & ne paroissoit être ni vigoureux ni agile. Il avoit la tête grosse, & les jambes & les cuisses fort minces proportionnément à son corps. Il n'étoit ni noir ni très-brun : mais il avoit une couleur jaune, livide & qui sembloit annoncer une mauvaise santé. Ses cheveux étoient fort longs & entrelacés avec des boyaux de bœuf, de maniere à ne pouvoir distinguer les cheveux des boyaux; & ces singulieres tresses tomboient la moitié sur ses épaules & la moitié sur son estomach. Le chef Galla avoit en outre un boyau autour du cou, & plusieurs autres qui lui ceignoient les reins & lui servoient de ceinture, & par dessous lesquels étoit un morceau de toile de coton impregnée de beurre. Le visage & tout le corps de Guangoul étoient également bien oints de beurre, qui lui dégouttoit de tous cotés.

GUANGOUL paroissoit âgé d'une cinquantaine d'années. Une extrême confiance, une insolente supériorité se peignoit sur sa figure. Chez les Gallas, un chef monte sur une vache

dans les jours de cérémonie : auſſi quand Guangoul ſe préſenta devant le Rôi, il en montoit une, qui, bien qu'elle ne fût pas très-groſſe, avoit les cornes d'une prodigieuſe longueur. Il n'avoit point de ſelle ſur ſa vache. Il portoit des eſpeces de caleçons, qui à peine lui venoient à moitié cuiſſe; & il avoit les genoux, les jambes, les pieds, & tout le reſte du corps nud. Le bouclier de Guangoul étoit d'un ſimple cuir de bœuf racorni par la chaleur & formant pluſieurs plis, qui le rendoient aſſez ſemblable à ces grands chapeaux de paille à forme haute, ſous leſquels nos femmes à la mode ſe déguiſent quelquefois. La lance qu'il portoit étoit courte, garnie d'un bout de fer mal façonné, & le manche qui ſembloit être d'aubépine, n'avoit aucune eſpece d'ornement, ce qui eſt extraordinaire pour l'arme d'un barbare. Je ne ſais ſi c'étoit pour ſe tenir plus commodément ſur le dos aigu de ſa monture, ou pour ſe donner de la grace, car je ne me connois pas bien dans l'art de monter des vaches : mais le chef Galla ſe tenoit extrêmement penché en arriere, avançant ſon ventre & levant les bras, dont le gauche portoit le bouclier & le droit la lance, de maniere qu'il avoit l'air d'avoir deux aîles.

Le Roi étoit aſſis dans le milieu de ſa tente, ſur ſon trône d'ivoire, quand il reçut le chef Galla. Il faiſoit extrêmement chaud; & avant qu'on vît paroître ce ſale Prince, une odeur de charrogne annonça ſon approche. Le Roi le voyant paroître, fut ſi frappé de ſa biſarre figure, qu'il ſentit une envie immodérée de rire; & ne pouvant ſe contraindre, il ſe leva tout-à-coup & courut dans un appartement voiſin.

Le ſauvage, couvert de tous ſes boyaux de bœuf, deſcendit de deſſus ſa vache à la porte de la tente. Pendant que nous admirions ſa monſtrueuſe figure, il vit le trône vuide; & croyant que c'étoit un ſiége qu'on lui avoit préparé, il s'aſſit ſur le couſſin de damas cramoiſi, qu'il couvrit du beurre dont tout ſon corps étoit humecté. Auſſi tôt tous ceux qui étoient dans la tente, jetterent un cri de ſurpriſe. Le Galla ſe leva ſans ſavoir pourquoi on crioit; & avant qu'il eût le temps de ſe reconnoître, on lui tomba deſſus & on le repouſſa à la porte de la tente, où il demeura avec une eſpece d'étonnement farouche. En Abyſſinie, s'aſſeoir ſur le ſiége du Roi, eſt un crime de haute trahiſon qu'on punit ſoudain de mort. Mais le pauvre Guangoul fut redevable de la vie à ſon ignorance. Le Roi, pendant toute cette ſcène, s'étoit tenu derriere le rideau. S'il rit au commencement, il rit bien davantage, quand il fut témoin de la cataſtrophe, & il revint en riant encore & ne pouvant prononcer une parole. On enleva le couſſin cramoiſi, qu'on jetta au loin, & on recouvrit la chaiſe d'ivoire d'un shawl jaune des Indes. Après quoi, comme le Roi ne s'y mettoit pas, on le renverſa ſur le tapis pour prévenir un nouvel accident.

Guangoul ne pouvant obtenir une audience du Roi, ſe rendit chez le Ras Michael, où il fut mieux accueilli: mais j'ignore ce qui ſe paſſa dans cette entrevue. Les ſoldats de Guangoul, couverts comme leur chef, avec de foibles boucliers, & n'ayant pour lance que des bâtons pointus & durcis au feu, ne pouvoient être d'un grand avantage pour aucun parti, ſur-tout lorſque les troupes les plus braves & les

plus expérimentées de toute l'Abyssinie avoient pris part à la querelle & étoient en aussi grand nombre d'un côté que d'autre. En outre, les mille cavaliers du Shoa avoient tellement frappé les yeux de toute la Cour, qu'on faisoit fort peu de cas de toute autre cavalerie qui n'étoit pas équipée comme eux.

QUAND le Roi fut revenu des bords du Kahha dans son palais, on parla beaucoup de la singuliere arrivée de Guangoul. Ozoro Esther qui abhorroit jusqu'au nom des Gallas, & sur-tout des Gallas d'Angot, insista pour avoir une représentation de cette bisarre entrée. En conséquence, un nain du Ras Michael, nommé Doho, qui avoit une tête monstrueusement grosse, & une insigne laideur, mais qui étoit jovial, rusé & bien capable de jouer son rôle, fut choisi pour faire le personnage de Guangoul. On se procura aisément un mauvais bouclier & un bâton brûlé : mais il restoit une difficulté; c'étoit de persuader à Doho de s'entourer le cou & les reins de boyaux de bœuf cruds, & sur-tout, d'en entrelacer dans ses cheveux. Il refusa d'y consentir, & par des motifs de religion & par des motifs de propreté. Quant au beurre, il ne s'en défendit point. Tous les Abyssiniens ont coutume de s'en frotter en sortant du bain. Nous étions fort embarrassés. Toutes les Dames avoient en vain prié Doho de souffrir pour l'amour d'elles qu'on l'affublât un moment du dégoûtant costume d'un Galla, & elles lui avoient promis qu'en revanche, des flots d'eau-rose & d'autres essences lui rendroient sa bonne odeur accoutumée.

CE nain étoit continuellement occupé à lire l'Ecriture-Sainte, les Actes des Conciles, les Homélies de Saint Jean-

Chryfoftôme & les autres livres du même genre qu'ont les Abyffiniens. Ainfi il demeura inflexible. Je fongeai alors qu'on pourroit fe procurer chez les tifferands mahométans de Gondar, des écheveaux de coton bleu, jaune, rouge, & que ces écheveaux bien treffés avec les cheveux & bien frottés de beurre, pourroient donner une idée de ce que nous avions vu dans la tente du Roi. Je n'eus pas plutôt parlé, qu'on fe procura le coton. Toutes les mains furent mifes à l'ouvrage. Les efclaves d'Ozoro Efther parerent Doho avec tout le foin poffible. Moi, je mouchetai fon vifage avec du ftibium. D'autres l'oignirent de beurre. On mena une vieille vache laitiere, qui contre mon attente fe laiffa monter affez tranquillement; & ainfi, on vit entrer Guangoul dans une grande falle d'Ozoro Efther.

JAMAIS farce ne fut fi bien repréfentée ni mieux applaudie. L'appartement retentit d'un rire général. Doho, encouragé par cet accueil & par la parfaite indifférence de fa vache, redoubla de confiance & de gaieté. Il étoit né dans le voifinage du pays des Gallas. Il connoiffoit bien leurs mœurs & parloit leur langue comme eux-mêmes. Amba Yafous, Confu, Aylo, frere d'Engedan, & quelques Officiers de chez le Roi, jouerent le même rôle que les Chambellans du Monarque, & fe tinrent de chaque côté du trône. La vache fut conduite jufques dans le milieu de la falle, & Guangoul, ou plutôt Doho, armé de fa lance & de fon bouclier, defcendit avec beaucoup de dignité. On n'avoit point épargné de mettre un couffin, & le couffin ne fut point épargné par Doho; car le beurre montra bientôt la place où il s'étoit affis. Alors nous fondîmes tous fur lui, nous le rofsâmes de bon

bon cœur, & nous le mîmes à la porte. Ozoro Alash, sœur d'Ozoro Esther, & un grand nombre d'autres Dames de la Cour, furent présentes à cette scène. Ozoro Esther voulut envoyer chercher le Ras qui étoit de fort bonne humeur depuis l'arrivée d'Amha Yasous. Je ne l'avois point vu depuis le rétablissement de son fils; & le hasard fit que je me trouvai à la porte quand il entra. Il me prit par la main en me disant : « Welleta Hawaryat (1) se porte bien. Vous êtes un excellent homme. »

Le Ras Michael étoit regardé comme l'homme le plus éloquent de son pays, & il parloit le Tigréen (2) avec la plus grande pureté & la plus grande élégance. Mais dans la conversation ordinaire, il étoit toujours sentencieux & ne disoit que deux ou trois paroles très-expressives & très-claires. C'étoit une habitude qu'il avoit contractée de bonne heure dans le commandement des armées.

Il s'inclina très-poliment devant les Dames, & me fit signe de m'asseoir à côté de lui. Amba Yasous étoit debout devant le Ras. Je m'empressai de me mettre sur le tapis qui étoit étendu à ses pieds. Paroissant alors se raviser, il fit placer Amba Yasous vis-à-vis de lui. Il étoit aisé de s'appercevoir que son esprit étoit occupé ailleurs, & qu'il me savoit bon gré de ce que je venois de faire. Nous voyant tous assis, le Ras dit d'un air très gai : « Eh bien! de quoi s'agit-il donc maintenant? Que puis-je faire pour vous, Yagoubé? Les

(1) C'est le nom du fils du Ras & d'Ozoro Esther.

(2) La même langue que le geez, ou la langue des anciens Pasteurs.

femmes de votre pays font-elles auffi frivoles, auffi folles que celles-ci? Ozoro Efther vous a-t-elle choifi une époufe? Elle vous donnera votre dîner. Mais je veux vous pourvoir auffi; & comme vous êtes un bon cavalier, je veux, avec l'agrément du Roi & d'Amba Yafous, dit-il en s'inclinant vers le Prince, vous donner le commandement de la cavalerie du Shoa. Je l'ai vue, & je crois que tous les hommes qui la compofent ont le teint prefqu'auffi blanc que vous. »

Amba Yafous fit une révérence & dit: « Ras, fi le Roi accorde à mes cavaliers un fi digne Officier, je promets d'en aller chercher, après la faifon des pluies, mille autres qui vaudront au moins ceux ci, & je les amenerai avant la fête de l'Epiphanie. » — « Pour moi, dit Ozoro Efther, il y a long-tems que je garde une femme pour Yagoubé: mais ce n'eft pas de quoi il s'agit à préfent. Nous favons que votre tems eft précieux. Guangoul eft dehors & vous demande une audience. » — « Bon! répondit le Ras, Guangoul eft allé joindre Gusho à Minziro; & on raconte une fort jolie hiftoire. On rapporte du Tigré qu'il a commis des barbaries atroces dans fon voyage; qu'il a dévafté les villages & égorgé les habitans qui ne s'empreffoient pas de lui fournir des provifions. Dans le Beleffen, il a également brûlé une Eglife & un village appartenant à l'Iteghé, après avoir tué beaucoup de monde. Je ne fais pas ce que tout cela fignifie. Mais j'efpere qu'on gardera ce Galla où il eft, & qu'on ne le renverra pas chez lui par la route du Tigré. »

Le Ras ne publioit pas ordinairement lui même de femblables nouvelles; & celle-ci rendit d'abord toute la com-

pagnie fort férieufe. Mais à peine avoit il achevé de parler, qu'on vit entrer Doho, monté fur fa vache. Ni les hommes, ni les femmes qui avoient vu la premiere repréfentation de cette farce, n'avoient ri d'auffi bon cœur que le vieux Ras. Il rendit la chofe encore plus plaifante & plus gaie, en complimentant Doho dans la langue des Gallas, & il goûta le plus grand plaifir à voir le nouveau Guangoul confpué, battu & chaffé hors de l'appartement. Michael prenant alors avec lui Amba Yafous & quelques Grands qui étoient venus pendant le fpectacle, s'en retourna par une porte fecrette qui conduifoit de l'appartement d'Ozoro Efther dans le fien.

COMME je n'aurai pas d'autre occafion de parler de Guangoul, je vais, fans me conformer à l'ordre des tems, dire ici tout ce que je fais de fon hiftoire. Gusho & Powuffen furent gagner ce chef; & ils l'engagerent à faire avec fes Gallas une irruption dans le Tigré pour inquiéter Michael & divifer fes forces. D'après ce plan, les deux Généraux rebelles firent repartir Guangoul, qui en s'en retournant, fuivit à-peu-près le même chemin par lequel il étoit venu, & commit encore plus d'horreurs que la premiere fois. Le Ras Michael foupçonnant ce qui devoit arriver, fit partir fecrettement Ayto Confu, à la tête de fix cens cavaliers. Ce jeune Officier, content d'obtenir un commandement qui flattoit finguliérement fa mere, & dirigé par les cris du peuple contre Guangoul, le pourfuivit avec la plus grande célérité & l'atteignit dans les environs du Lafta. Le chef Galla fit très-peu de réfiftance. Il fut taillé en pieces avec fa fuite; & ceux de fes foldats qui échapperent, furent bientôt exterminés par les habitans des campagnes voifines. Dans la

nuit du cinquième jour après son départ, Confu rentra dans Gondar, chargé des dépouilles des Gallas.

J'AI déja dit que Guangoul avoit porté en présent au Roi d'Abyssinie une quantité considérable de grandes cornes de bœuf. Les voyageurs qui ont vu dans l'Inde de ces cornes remplies de civette, ont prétendu que l'animal dont on les tiroit, étoit un taureau carnivore, d'une prodigieuse grandeur, & habitant l'intérieur de l'Afrique. Comme on n'a voulu que rien manquât à l'honneur de cette prétendue découverte, on a gravé une figure du taureau imaginaire, laquelle se trouve, je crois, dans quelqu'un des premiers volumes des *Transactions philosophiques*. L'origine de ce conte est dans Bernier & Thevenot : mais on peut être certain qu'il n'existe point de semblable animal en Afrique, ni vraisemblablement dans aucune autre partie du globe.

L'ANIMAL qui fournit ces cornes monstrueuses est une vache ou un bœuf, qui ne seroit regardé en Angleterre que comme d'une moyenne grandeur. Sa tête & son cou sont gros, à proportion de son corps, mais non pas excessivement. J'ai souvent entendu dire en Abyssinie que les Gallas avoient les premiers amené cet animal d'auprès de la ligne, de ces contrées où il pleut sans cesse, & où le soleil ne se montre presque jamais. La grandeur extraordinaire de ses cornes est l'effet d'une maladie qui fait périr beaucoup de bétail, & qui provient sans doute du climat & de la qualité des herbes.

TOUTES les fois qu'une vache ou un taureau laisse appercevoir quelques symptômes de cette maladie, on le met à

part dans les pâturages les plus gras & les plus tranquilles, & on cesse de le faire marcher & de le tracasser. Son prix ne consiste plus que dans ses cornes; car son corps languit & se desseche à mesure que ses cornes croissent. Quand la maladie est à son dernier période, la tête devient si grosse que l'animal ne peut presque plus la lever. Ensuite les jointures du cou deviennent calleuses, & cessent d'avoir du mouvement. Alors l'animal meurt n'ayant plus aucune chair sur les os: mais ses cornes monstrueuses dédommagent de sa perte. J'ai vu de ces cornes en état de contenir autant d'eau qu'un de ces sceaux à cercles de fer, dont on se sert en Angleterre. Mais les Gallas, qui ont un grand débit de ces cornes, n'attendent pas ordinairement qu'elles aient acquis tout l'accroissement dont elles seroient susceptibles, & ils tuent l'animal lorsqu'ils voient que ses cornes sont assez grandes pour contenir vingt à vingt-quatre pintes. Une femme peut porter commodément sur ses épaules deux de ces cornes remplies de vin ou d'eau-de-vie. La nuit que Socinios, Confu (1) & Chrémation pillerent ma maison à Gondar, on m'enleva deux de ces cornes de la plus belle grandeur; & il me fut impossible de les ravoir. Je les ai vu vendre quatre onces d'or la paire; ce qui équivaut à dix livres sterling.

Le 17 Janvier, on vit arriver à Gondar des envoyés de Fasil, portant toujours des paroles de paix & de soumission, & renouvellant la demande de Welleta Selassé. Fasil souhaitoit de la prendre pour femme; mais il vouloit qu'on la lui

(1) Non le jeune Confu, fils d'Ozoro Esther, mais un autre Confu, son cousin, & frere de Guebra Mehedin.

envoyât jufqu'à Dingleber, où il fe propofoit d'aller la recevoir; & il s'excufoit de ne pas venir jufqu'à Gondar, fur ce que le Ras avoit déja manqué à fa promeffe; car les conditions du traité de paix qui avoit eu lieu entre Fafil & Michael, quand ce dernier faifoit le fiége de la montagne d'Haramat, étoient que Michael conduiroit le Roi jufqu'aux bords du Tacazzé, & s'en retourneroit foudain dans fon Gouvernement de Gondar, tandis que Fafil, recevant le Monarque, l'accompagneroit dans fa capitale, & feroit nommé Ras & Gouverneur général de l'Empire à la place de Michael.

Fafil avoit tenu fidelement fa parole, & Michael, en tirant avantage de cette exactitude, avoit violé tous les articles auxquels il s'étoit foumis avant de paffer le Tacazzé; auffi depuis ce moment Fafil refufa de fe fier à Michael & de venir le joindre.

Le même jour que le meffage de Fafil arriva, on en reçut un autre de Gusho & de Powuffen. Ces deux Généraux écrivoient au Ras Michael que s'il ne fe hâtoit pas de s'en retourner dans fon gouvernement du Tigré, ils marcheroient à Gondar pour mettre la ville en cendres; ils accabloient le Ras de reproches outrageans; ils lui envoyoient un défi en cas qu'il s'obftinât à ne pas fortir de la Capitale : mais en même-tems ils firent affurer le Roi de la plus grande fidélité.

Le foir de cette importante journée, un Exprès apporta à Amba Yafous l'hiftoire des premiers Rois Abyffiniens qui

réfidoient en Shoa; cette hiftoire que je défirois avec tant d'ardeur : ce n'étoit à la vérité qu'une copie, mais elle étoit écrite fur du beau parchemin, en format in-quarto, & dans toute la pureté de l'antique Geez (1). L'Auteur de ce livre étoit prefque contemporain des Princes dont il a écrit la vie. Je montrai l'ouvrage au Roi qui ne le connoiffoit pas encore; & qui me dit : » j'ai bien peur, Yagoubé, que vous n'emportiez » ce livre dans votre patrie, pour que vos Rois rient des » nôtres ». Cependant le plaifir que j'avois de pofféder ces annales fut bientôt diminué par le chagrin que me caufa le départ de celui qui me les avoit données. Le 20 Février Amba Yafous quitta Gondar, fuivi d'une centaine de domeftiques qui lui appartenoient, & des vœux de tous ceux qui l'avoient connu; pour moi, dès le premier inftant que j'avois vu ce Prince, je m'étois fingulierement attaché à lui.

Avant fon départ, Amba Yafous eut deux entretiens fort longs avec le Roi, fur les dépêches qu'il avoit reçues de fon pere. Il daigna auffi m'en dire le contenu. Son pere lui mandoit qu'il ne vouloit point fe mêler des querelles particulieres du Ras Michael & de Fafil; qu'ils étoient les maîtres de les terminer à leur fantaifie, mais que s'ils ofoient rien entreprendre contre le Roi, s'ils ofoient protéger des ufurpateurs comme l'un d'eux avoit déjà protégé Socinios, s'ils continuoient à manquer à ce qu'ils devoient à Tecla Haimanout, & à garder fes revenus fans lui laiffer feulement de quoi foutenir la dignité de fon rang, il fe croiroit obligé d'être

(1) La langue des anciens Pafteurs.

le défenfeur & le foutien de la race de Salomon, comme les Gouverneurs de Shoa l'avoient toujours été.

On croyoit généralement que le voyage d'Amba Yafous à Gondar avoit produit un traité entre quelques grands des partis oppofés, d'après lequel tous les hommes en état de monter à cheval, dans le midi de l'Abyffinie jufquès au royaume de Gingiro, viendroient comme un torrent fondre fur les provinces du Begemder & de l'Amhara, & en chaffer fes gouverneurs, ou du moins les forcer à rentrer dans le devoir. Ce fut là, fans doute, le motif qui engagea Gusho à agir avec tant de modération dans la campagne qui ne tarda pas à s'ouvrir.



CHAPITRE



CHAPITRE V.

L'armée rebelle s'approche de Gondar. — Le Roi sort de sa Capitale. — Il va camper à Serbraxos. — Confu est blessé, & M. Bruce revient avec lui à Gondar.

Il commençoit à tomber de petites ondées de pluye qui annonçoient les approches de l'hiver; on avoit même déjà eu quelques averses extraordinaires: cependant Gusho d'Amhara, Powussen du Bejemder, le Kasmaki Ayabdar, Gouverneur du Foggora, le Kasmaki du Gojam Aylo, fils d'Ozero Walleta Israel, & petit fils de l'Iteghé, Woodage Asahel du Maitsha, Coque Abou Barea, qui commandoit dans le Kuara, tous les Chefs rébelles enfin s'avancèrent entre Emfras & Nabca, & le long des bords du lac Tzana, à la tête de toutes les forces qu'ils purent rassembler. Un beau-frere de Powussen lui avoit amené un corps considérable de Zaats & de Dehannahs, deux tribus du Lasta ennemies de Guigarr, qui s'étoit déclaré pour Michael, & ces corps formoient une cavalerie supérieure à celle du Bejemder, & la meilleure sans contredit qui fût dans l'armée des Confédérés.

Cette armée attendoit avec impatience que les pluyes grossissant le Tacazzé en rendissent le passage impraticable, & coupassent toute retraite à Michael. Mais Fasil tenoit les rébelles en suspens. Ce Général restoit à Ibaba, à la tête de douze mille hommes, en observant qu'il vouloit conserver

la paix avec le Ras tenant le Maitsha tranquille & attendant son Lieutenant Welleta Yasous, qui étoit allé au-delà du Nil lui chercher vingt mille Gallas, avec lesquels il se proposoit, disoit-il, de marcher à Gondar, pour renforcer le parti du Roi : l'on pouvoit douter que Fasil eût une pareille intention; mais il n'en étoit pas moins certain qu'il persistoit dans sa haine contre Gusho & Powussen, à qui il ne pouvoit pardonner de n'être pas venu le joindre à Court Ohha quand ils le lui avoient promis, & de l'avoir exposé à combattre seul contre le Ras Michael, & à voir toutes ses provinces ravagées par le fer & par le feu.

Depuis quelques mois Michael avoit fait tout ce qu'il avoit pu pour ramener auprès du Roi les grands & les gens riches, qui avoient des possessions aux environs de Gondar, & qui, vivant ordinairement à la Cour, composoient la partie de la noblesse la plus distinguée du Royaume; mais sa cruauté, son insatiable soif de l'or & du pouvoir, & le peu de scrupule qu'il se faisoit de manquer à ses engagemens les plus sacrés, les épouvantoit trop pour qu'ils osassent se mettre entre ses mains. Cependant aucun d'eux n'avoit levé des troupes, ni pris parti pour les rébelles; ils se contentoient de se tenir cachés & éloignés, mais leur absence nuisit beaucoup aux intérêts du Roi : en outre il y avoit une désertion considérable d'officiers & de soldats dans les vieilles troupes du Tigré. Le supplice de Guebra Denghel, & de ses deux compagnons d'infortunes, avoit singulièrement aliéné du Ras, l'esprit des parens, des amis, des compatriotes de ces trois victimes de sa barbarie. Mais ce qui achevoit de mécontenter tous les Tigréens, c'est que pendant qu'il bloquoit la montagne d'Ha-

ramat, Michael avoit promis d'être fept ans fans lever aucun impôt, & quoiqu'il n'y eût pas un an que cette promeffe avoit été faite, il recommençoit fes vexations avec plus de rigueur que jamais.

CEPENDANT Welleta Michael & Kefla Yafous revinrent du Samen avec fix mille hommes, qui furent un renfort très-important pour l'armée du Ras; de plus, il vint par attachement pour Kefla Yafous, deux mille volontaires du Temben, dont cet Officier étoit Gouverneur: ces deux mille hommes, tous gens d'élite, & en partie armés de fufils, étoient ce qu'il y avoit de mieux dans l'armée.

GUSHO s'avança jufqu'à Minziro. Powuffen établit fon camp à Correva, lieu tout au plus éloigné de Gondar de feize milles. La vafte plaine qui borde le lac étoit prefqu'entiérement couverte de troupes. Il tomba beaucoup de pluie depuis le 23 Février jufqu'au 29 Mars, ce qui rendit l'air plus froid qu'il ne l'eft ordinairement dans cette faifon. Les rebelles commencerent bientôt à dévafter le Dembea. Ils brûlerent tous les villages qu'ils trouverent du fud à l'oueft, & ils ne firent qu'un defert de la plaine qui féparoit Michael de Fafil, autant qu'ils oferent s'approcher de l'un & de l'autre de ces Généraux. Leur but étoit d'irriter Michael, & de l'engager à fortir de Gondar; car la plupart d'entr'eux avoient de grandes propriétés dans la capitale; & pour combattre le Ras, ils vouloient l'attirer au loin. Pour lui, il fupportoit impatiemment les excès des ennemis, & les plaintes des gens qui venoient continuellement chercher un refuge dans la ville, & qui y arrivoient nuds comme la main.

SOUVENT le Roi montant au haut d'une tour de ſon palais ; la ſeule où il y ait encore un eſcalier, frémiſſoit d'indignation à la vue de l'incendie des riches villages du Dembea. Un jour qu'il étoit ſur cette tour, il me donna une preuve de cette prompte ſagacité qui le diſtinguoit, & je vais la rapporter pour faire connoître l'eſprit de ce Prince.

IL y a de chaque côté du palais de Gondar un terrein ſpacieux où l'on tient le marché. Il avoit plu dans la journée ; & le ſoir le marché étoit preſque vuide. On diſtinguoit au loin deux hommes ſeuls, qui ſembloient s'entretenir avec feu, & dont l'un étoit pris de vin. Les Abyſſiniens portent tous des ceintures de toile de coton étroite, dont ils font huit ou dix fois le tour de leur corps ; & celui des deux cauſeurs qui avoit conſervé ſon ſang-froid, tenoit le bout de la ceinture de l'autre. Le Roi me dit : « Yagoubé, ſavez-vous ce que font ces deux hommes ? » — Je lui répondis : « Non, Sire. Mais j'ai vu que celui qui paroît avoir trop bu, a défait un tour de ſa ceinture, & que l'autre la tâte & l'examine, comme s'il paroiſſoit douter qu'elle fût d'une bonne qualité. » — « Cet homme, reprit le Roi, vole la ceinture de l'autre. Que trois ou quatre perſonnes aillent l'arrêter ; mais qu'avant de ſe ſaiſir de lui, on lui laiſſe achever ſon vol, & que quand il ſe ſauvera, on s'en empare. »

LES ordres du Monarque furent bientôt exécutés. L'ivrogne acheva lui même de défaire ſa ceinture, tandis que l'autre étoit occupé à la meſurer avec ſon bras, depuis l'index juſqu'au coude, & enſuite la plioit. Tout cela ſe fit d'un air fort naturel ; & quand le voleur tint la ceinture, il prit ſa courſe

& laiſſa l'ivrogne immobile d'étonnement. Cependant le voleur fut à l'inſtant même ſaiſi & conduit au Roi, qui ordonna qu'on le jettât du haut de la tour. Mais à ma priere, ſecondée par l'interceſſion des autres Officiers qui étoient auprès du Roi, on fit grace au coupable; & la ceinture fut rendue à l'ivrogne.

Dès la mi-Février, le Ras Michael réſolut de ſortir de Gondar & de livrer bataille aux rebelles qui étoient campés à Korreva, & qui commettoient toutes ſortes de violences, brûlant non-ſeulement les maiſons, les granges, les villages entiers, mais encore excédant celui dont ils avoient beſoin pour la ſubſiſtance de leur armée. La ſeule choſe qui faiſoit balancer le Ras, étoit la ſupériorité de la cavalerie ennemie.

Cependant Yaſine avoit en partie réuſſi dans la commiſſion dont il avoit été chargé. Il avoit trouvé les Arabes campés ſur les frontieres du Ras el Feel, & il avoit acquis d'eux deux cens chevaux, tant bons que mauvais, dont ſoixante-ſeize ſeulement pûrent ſervir à monter la cavalerie noire de la maiſon du Roi. Le reſte fut diſtribué aux gens de l'armée, qui en avoient beſoin. Quant aux cottes de maille, Yaſine ne fut pas auſſi heureux. Il ne put s'en procurer que quatorze. Le meſſager du Roi qui l'avoit accompagné, pourſuivit ſa route juſqu'à Sennaar pour aller acheter ce qui manquoit de cottes de maille, & il mena avec lui Soliman, que j'avois chargé de mes lettres. Soliman n'étant point encore de retour, je reſtois conſéquemment ſans réponſe. Mais ce qui me parut alors très-important, c'eſt que Fidèle, Sheik de l'Atbara,

écrivit à Yasine : « Que je devois être certain que je serois bien reçu dans la capitale du Sennaar, parce que le jeune Nasser venoit de succéder au Roi son pere, qu'on avoit déposé; que la plus grande difficulté étoit de passer entre le Ras el Feel à Téawa, lieu de sa résidence, & de-là, sur les bords du Dender; parce que les cavaliers Ganjars du Kuara & leurs alliés Arabes étoient en guerre avec les Arabes de l'Atbara, & venoient de brûler leurs moissons & leurs villages; que quelquefois il ne se croyoit pas lui-même en sûreté dans Téawa, & que depuis plusieurs mois on n'avoit pas laissé passer une seule charge de sel; qu'enfin, c'étoit là la raison pour laquelle les Arabes de l'Atbara étoient venus si près du Ras el Feel, & Yasine s'étoit procuré si aisément des chevaux pour le Roi d'Abyssinie. » — Ce traître (1) ajoutoit pourtant : « Que s'il m'étoit possible d'aller le joindre à Téawa, je ne devois pas être inquiet sur le reste de mon voyage; & qu'il valoit mieux que je m'en vinsse tout de suite tranquillement, que d'écrire à l'avance au Sennaar. » Et il terminoit sa lettre par de grands témoignages de respect & d'amitié pour moi.

Il y avoit eu un froid & des pluies extraordinaires depuis le commencement de Février. Le 9, il plut sans discontinuer; & comme c'étoit plutôt que de coutume, les soldats, très-sensibles au froid & à la pluie, en furent découragés; car comme je l'ai déja remarqué, ils ne combattent jamais de bon gré que sous l'influence d'un soleil vivifiant.

(1) Il portoit le nom de Fidèle.

Néanmoins les cris des gens, qui accouroient en foule à Gondar pour y chercher un abri contre les fureurs des rebelles, déterminerent le Ras à marcher & à commettre sa fortune au hasard d'une bataille. Il ne sembloit pas qu'il y eût beaucoup de risque pour lui; car il avoit été presque toute sa vie habitué à vaincre; il étoit à la tête de la meilleure armée qu'il eût jamais commandée. Les troupes du Begemder, dans lesquelles les rebelles avoient le plus de confiance, étoient les mêmes que lui & les Tigréens avoient battues à Nefas Musa, quand elles étoient commandées par le brave Mariam Barea. Tout cela étoit vrai : mais depuis la bataille de Nefas Musa, Michael avoit lui-même guidé ces troupes du Begemder; elles s'étoient formées à la discipline militaire avec les vieux guerriers du Tigré, & dans cette école elles avoient appris à vaincre leurs maîtres. Elles s'étoient sur-tout habituées aux effets de la mousquetterie; &, au lieu de la craindre comme autrefois, elles savoient fondre avec impétuosité sur les fusiliers, avant qu'ils tirassent les premiers coups, ou, du moins, avant qu'ils eussent le tems de recharger.

Enfin, après avoir commencé par visiter lui-même tous ses postes autour de Gondar, Michael s'éloigna le 13 Mai (1) de cette capitale, emmenant avec lui le Roi, l'Abuna, Ozoro Esther, Ozoro Altash, sœur d'Esther, & toutes les autres Dames de la Cour, en possession des grands fiefs de la Couronne; & non-seulement il les obligea à suivre elles-mêmes l'armée, mais à fournir la quantité de troupes auxquelles leurs concessions respectives les soumettoient.

(1) 1771.

L'ARMÉE royale fit halte dans le même endroit où elle s'étoit arrêtée à son retour du Tigré. Elle étoit, dit on, composée de vingt mille fusiliers Tigréens, sans contredit les meilleurs soldats de l'Empire. Six mille d'entr'eux étoient armés de mousquets dont la platine étoit à meche, & qu'ils manioient avec beaucoup d'adresse. Le reste de l'Abyssinie n'auroit peut-être pas pu fournir la sixieme partie de ce nombre de fusiliers. Les fantassins, qui s'étoient joints aux Tigréens depuis le passage du Tacazzé, étoient au nombre d'environ dix mille. Il y avoit en outre deux mille hommes de la maison du Roi, dont cinq cens étoient à cheval; & parmi ces cavaliers on distinguoit les noirs, qui étoient un peu moins de deux cens, tous revêtus de cottes de maille, & ayant le devant & les côtés de la tête de leurs chevaux couverts de plaques de cuivre, avec une pointe de fer d'environ cinq pouces de long sur la plaque du front, ce qui est très-embarrassant & très-inutile. Leurs brides sont de petites chaînes de fer. Le corps du cheval est entiérement caché par une espece de matelas de coton, dans lequel il y a vis-à-vis des côtés de la selle deux trous où l'on passe les jambes. Ce matelas monte jusqu'au haut de la selle, & couvre conséquemment le cavalier jusqu'à l'endroit où descend la cotte de maille. Ce cavalier porte à ses pieds des pantoufles sans talons & d'un cuir très-léger. Il a des étriers maures, & dans lesquels tout son pied entre; & comme ils sont très-courts, il peut se lever & se tenir debout sans toucher à la selle, d'une maniere aussi ferme que si ses pieds portoient à terre. Les selles sont également faites comme celles des Maures, c'est-à-dire très-hautes par-devant & par-derrière. Un lacet qui passe dans la selle y attache très-fort le derrière

de

de la cotte de maille, de forte que jamais cette cotte ne peut fe foulever & expofer le cavalier à être bleffé. Chaque cavalier a une petite hache attachée à la fangle qui paffe par-deffus fa felle, & il porte une lance d'environ quatorze pieds de long, avec laquelle il charge. Cette lance, d'un bois très-léger qui croît fur les bords du Nil, a un bout quarré, & eft garnie par l'autre bout d'une longue pointe de fer. Le fût entre dans une efpece d'étui de cuir attaché à la felle par une courroie. Quelquefois la lance eft au-deffous de la cuiffe, quelquefois au-deffus, & on la dirige avec la main droite à la hauteur où l'on veut frapper. Le cavalier porte fur la tête un cafque de cuivre, femblable à ceux de nos dragons, & ombragé d'une queue de cheval noire & flottante.

Les Officiers de cette troupe font diftingués par des touffes de crins peints en jaune & entremêlés avec les crins noirs de leurs cafques. Sur le devant du cafque eft une étoile d'argent ou du moins d'un métal blanc; & au-deffous, il y a une efpece de filet de fer, fait comme les cottes de maille, mais plus léger. Il pend jufqu'au nez & fert de vifiere. C'eft de toute l'armure la piece la plus incommode; car elle eft pefante, chaude, & elle écorche continuellement les joues & le nez, pour peu qu'on fe remue. Auffi pris-je le parti d'y fubftituer de la foie noire qui déroboit mieux ma couleur, & je confiai mon vifage au foin de la Providence.

Ce corps de cavaliers Koccobs étoit en état de paffer fur le ventre du refte de la cavalerie abyffinienne, fi elle s'étoit avancée contr'eux d'un front égal; car ils reftoient inébranlables fur leurs felles; ils étoient redoutables par le poids

ſeul de leur corps, & la largeur de leurs courts étriers les rendoient maîtres de tous leurs mouvemens; tandis qu'au contraire, tous les autres cavaliers Abyſſiniens ont un grand déſavantage. D'abord, ils ont la tête & le corps tous nuds. Leurs ſelles ſont petites & incommodes; & au lieu de bons étriers, ils n'ont que de longues courroies avec un anneau de fer pour paſſer l'orteil. Auſſi, ils ont toujours les pieds enflés & déchirés, & ils craignent ſans ceſſe de voir leurs chevaux ſe renverſer ſur eux.

Des mille cavaliers venus du Shoa, ſoixante déſerterent. Les autres reſterent fidèles & en bon ordre. Chacun d'eux étoit armé d'une lance de dix pieds de long & de deux légeres javelines, dont le fût étoit de roſeau, & qu'ils lançoient à une très-grande diſtance. Quand ils ſe ſervoient de leur lance, ils la tenoient toujours ferme dans la main. Leurs ſelles & leurs étriers ne valoient pas mieux que ceux des Abyſſiniens en général; ce qui les mettoit preſque de niveau avec eux.

Le Roi avoit environ ſept mille hommes de cavalerie, la plupart de troupes aſſez indifférentes. Ainſi, ſon armée étoit compoſée de près de 7,000 fuſiliers, 25,000 fantaſſins, armés de lances & de boucliers, & 7,500 cavaliers; ce qui faiſoit en tout environ 40,000 hommes. Certes, il n'eſt poſſible de connoître avec préciſion le nombre des troupes au milieu de la confuſion qui regne dans ces armées barbares, & avec la diſpoſition qu'ont toujours leurs chefs à l'exagération. Indépendamment des troupes que je viens de ſpécifier, Ayto Confu & Sanuda furent laiſſés avec un détache-

ment de ſix cens hommes chacun, pour protéger Gondar contre les partis de troupes légéres qui auroient voulu venir la piller, & pour entretenir une libre communication entre l'armée & la capitale, d'où l'on avoit beſoin de tirer des ſubſiſtances.

L'ARMÉE étoit pourvue d'un grand nombre d'excellens Officiers, tous expérimentés & iſſus de familles illuſtrées dans les combats, qui depuis quatre cens ans n'ont pas ceſſé de déſoler ce malheureux pays. Le premier étoit le Ras Michael, qui parvenu à l'âge de ſoixante-quatorze ans, en avoit paſſé cinquante à remporter des victoires. Après lui venoient Atsham Georgis & Guebra Chriſtos, oncles maternels du jeune Roi. Enſuite on diſtinguoit Keſla Yaſous, qui étoit dans toute la vigueur de l'âge, & qui né malheureuſement dans un pays plongé dans l'ignorance, & où il n'y a aucune éducation, n'en poſſédoit pas moins toutes les qualités qui conſtituent le Général, l'Homme d'Etat, le Citoyen & l'Ami. Puis venoient Welleta Michael, Maître de la Maiſon du Roi; le Billetana Gueta, Tecla; le Bacha Hézékias & Guebra Maſcal, Commandans de la mouſqueterie, & un grand nombre d'autres hommes de mérite, tous mieux connus dans les camps qu'à la Cour. Il ne faut point oublier Aylo & Engedan, fils du Kaſmati Eshté, & Ayto Conſu, fils d'Ozoro Eſther, jeunes gens toujours employés dans les entrepriſes hardies, & qui chaque jour acquéroient une nouvelle gloire.

IL eſt impoſſible de dire à quoi s'élevoit le nombre des ennemis. Sans doute il étoit très conſidérable : mais il varioit ſans ceſſe. Le Begemder & le Laſta réunis, fournirent, dit-

S 2

on, une fois jusqu'à trente mille hommes de cavalerie. Cependant, je crois qu'il y a beaucoup d'exagération dans ce rapport, s'il est vrai, comme je l'ai entendu dire ensuite, que toute la cavalerie des confédérés n'avoit jamais excédé ce qui étoit à la bataille de Serbraxos. Je pense donc que leur infanterie & leur cavalerie ne surpassoient pas ensemble ce nombre de trente mille hommes, quoiqu'ils prétendissent eux-mêmes qu'ils avoient cinquante ou soixante mille combattans. En outre, la plupart de leurs troupes éprouvoient des désertions continuelles, & étoient fort mauvaises, à l'exception de 4,000 hommes que Gusho avoit mené de l'Amhara. Ce Général avoit aussi avec lui cent mousquets qui étoient presque les seuls qu'il y eût dans l'armée rebelle. Je ne dois pas oublier 200 cavaliers Edjows Gallas, soldats & parens du Roi Joas. Ces braves & indomptables guerriers donnerent, dans toutes les occasions, un noble exemple au reste des confédérés.

Le Ras Michael prit lui-même le commandement de l'armée royale. Le Roi fut placé au centre avec Guebra Mascal, & une partie considérable de la mousqueterie du Tigré; & il ne prit auprès de lui d'autre cavalerie que celle de sa maison. L'arrière-garde fut commandée par Welleta Michael & Tecla. J'ignore comment elle fut disposée, j'ignore quelles troupes on y mit; car l'avant-garde, le centre de l'armée & l'arrière-garde devoient bien marcher en ordre, mais il étoit impossible d'en faire la distinction. Tout alloit très-confusément. Quelquefois nous étions au milieu du front; quelquefois nous nous trouvions mêlés avec l'arrière-garde. Les Officiers abandonnoient leur commandement pour venir en

foule autour du Roi, ou du Ras Michael. On voyoit des femmes portant fur leur dos des vivres, des cornes remplies de boiffon, & des moulins à bras pour moudre du bled, tandis que d'autres femmes montées fur des mules, & à demi-mortes de peur, faifoient retentir l'air de leurs lamentations. Des hommes qui conduifoient des mulets de charge fe mêloient dans les rangs, & paffoient tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Auffi tout cela préfentoit un tumulte, une confufion, qu'il eft impoffible de peindre. Il y avoit plus de dix mille femmes à la fuite de l'armée. Le Ras en avoit, pour fa part, cinquante chargées de bouza, & le Roi n'en avoit guères moins.

Ce fpectacle me fit tomber dans une profonde trifteffe. Je ne fais pas fi le Roi s'en apperçut; mais, comme je gardois le filence, il me cria : « Eh! bien, Yagoubé, qu'avez-vous à dire à préfent? » Je lui répondis : « Eft-ce-là l'ordre de bataille dans lequel Votre Majefté doit combattre? ». — Il fe mit à rire, & me repliqua : « Et pourquoi non? Vous verrez! » « — Si cela eft, dis-je alors, j'efpere que vos ennemis ont coutume de ne pas s'avancer dans un meilleur ordre ». — Le Roi alloit me répondre, quand Guebra Mafcal (1), qui marchoit tout près de lui, s'écria : « Ce font des chofes auxquelles vous n'entendez rien, Yagoubé. Si vous avez peur, retournez à votre felac (2), & à vos prédictions de l'avenir. Nous n'avons aujourd'hui befoin ni de vous, ni de vos avis ». « — Le refpect que je dois au Roi, auquel vous manquez fi

(1) Le même qui avoit déja eu une querelle avec M. Bruce.
(2) Quart de cercle.

essentiellement vous-même, lui dis-je, m'empêche de vous répondre comme vous le méritez. Mais soyez assuré que dans l'armée où nous sommes, ce ne sera jamais un homme comme Guebra Mascal qui pourra me faire peur ». — Le Roi regarda alors Guebra Mascal d'un air indigné, & il dit quelque chose de flatteur sur mon compte; mais je ne pus pas bien entendre ses paroles.

Nous suivions le pied des montagnes, & nous arrivâmes vers les dix heures à Tedda. Le tombeau de l'Hatzé Hannès, fils de Fasilidas, & père de Yasous le grand, n'étoit qu'à un quart de mille, au Sud-Ouest de l'armée, & l'église de Saint-George étoit un peu plus dans l'Est, quand Michael donna ordre de camper sur le penchant de la montagne. Nous plantâmes soudain nos tentes, & l'armée parut alors dans un meilleur ordre que lorsqu'elle étoit en marche. Le Ras, qui avoit déjà traversé la rivière de Tedda, se posta sur la rive méridionale de cette riviere : l'avant-garde & le centre de l'armée étoient alors très-rapprochés; mais l'arriere garde étoit demeurée, je ne sais par quel accident, fort loin derriere, & avoit à peine achevé de passer le Mogetch.

Le tombeau d'Hannès & l'église sont environnés d'un bosquet de cyprès & de cedres. Un moment avant que le Roi eut donné ordre de faire halte, un messager du Fit Auraris, Netcho, étoit venu annoncer que cet Officier avoit rencontré le matin le Fit Auraris du Begemder (1) sur le bord de la riviere Mariam, qu'il l'avoit soudain attaqué, l'avoit tué,

(1) Ce Fit-Auraris du Begemder étoit un Officier du Lasta.

ainsi que trente-sept de ses gens, & qu'il avoit mis en fuite le reste de la troupe : Netcho ajoutoit qu'il comptoit se replier sur l'armée, à moins qu'il ne reçut des ordres contraires, mais le Ras ne lui en donna point, il désiroit même qu'il vint le joindre, & Netcho ne tarda point en effet à arriver, quoique les ennemis n'eussent point tenté de le poursuivre pour venger la mort de leur Fit Auraris.

NETCHO rapporta que l'armée ennemie étoit très-près, entre Korreva & le lac; que Powussen avoit son quartier général à Korreva même, & que Gusho s'étoit, disoit-on, avancé jusqu'à l'église de Mariam; mais il n'étoit pas sûr de ce dernier fait qu'il n'avoit appris que par un des soldats qu'il avoit tué. Aussi-tôt le Ras Michael détacha Guebra Mascal, & un autre Officier, avec quatre cens hommes sous leurs ordres, pour aller s'emparer du tombeau d'Hannès & de l'église de Tedda, & se mettre en embuscade dans le bois de cèdres.

NOUS avions achevé de camper quand notre arriere-garde parut. Le fils aîné d'Ozoro Esther, ce jeune & brave Confu, à qui le Ras Michael avoit confié la garde de Gondar, apprenant que l'ennemi étoit très-près, & que sans doute on livreroit bataille ce même jour, quitta son poste & se joignît à Yasine, qui étoit dans l'arriere-garde avec la cavalerie du Ras el Feel. Bientôt après Woodage Asahel, à la tête d'un parti de quatre cens hommes d'Édjows Gallas, restes de la Maison du Roi Joas, & de soldats du Maitsha, vint du Dembea & des bords du lac Tzana, harceler notre arriere-garde. Confu étoit à la vérité un peu supérieur en nombre, mais il avoit des troupes qu'on croyoit bien inférieures a celles de Woodage Asahel;

& cependant l'évenement prouva le contraire. Confu chargea Woodage Afahel d'une maniere fi vigoureufe qu'il le força de laiffer l'arriere-garde tranquille, & de s'éloigner d'un train, qui, fi ce n'étoit pas une fuite y reffembloit du moins beaucoup. Confu fe mit alors à fes trouffes: & quand ils furent l'un & l'autre loin de l'armée, Woodage fe retourna & fit voir par fa contenance qu'il ne vouloit pas éviter Confu, mais qu'il s'éloignoit encore à caufe de la moufqueterie du Ras Michael. On s'arrêta des deux côtés pour laiffer un peu fouffler les chevaux; mais bientôt Woodage Afahel, vieux guerrier intrépide, fe confiant à la valeur de fes troupes, fe prépara à frapper un coup terrible, en préfence du Ras Michael fon mortel ennemi.

Le Ras Michael étoit alors à la porte de fa tente, & s'amufoit à jouer aux dames, tandis qu'Ozoro Efther trembloit en voyant fon fils au moment de tomber entre les mains des impitoyables Gallas, la Nation qu'elle déteftoit le plus, & qui, à fon tour, avoit le plus de raifons de la haïr. Tous les jeunes Officiers de l'armée, la lance & le bouclier à la main, & prêts à monter à cheval, fupplioient le Ras de leur permettre de voler au fecours de leur ami. Mais le vieux Général, fans quitter fa partie, leur répondit: » Je défends qu'aucun d'entre » vous bouge d'ici. Confu à enfreint aujourd'hui mes ordres, » & c'eft fon étourderie qui l'a mis dans le danger où il eft. » Je veux donc l'en voir fortir par fon courage; je veux que » l'armée reçoive de lui un meilleur exemple que celui qu'il » lui a déjà donné «.

» Ras, lui dis-je, daignez au moins envoyer quelque » moufqueterie fur le côteau qui borne la plaine, afin que

» fi

» si Confu est battu, je n'aye point le désagrément de voir » battre aussi Yasine & les nouvelles troupes du Ras el Feel, » qui sont à leur poste, & qui ont sous leur garde mon bagage » & mes provisions. Faut il les laisser massacrer à mes yeux par » une troupe de barbares? » Je prononçai ces paroles du ton d'un homme vraiment pénétré : alors le Ras leva la tête & me regardant, avec un rire affreux, me dit : » fort-bien, Yagoubé, » vous avez raison ». Ce n'étoit pas un consentement précis, mais je partis pour gagner mon poste; le chemin étoit rocailleux & glissant, & je courus avec tant de vitesse que je tombai deux fois en route & me blessai grièvement.

Quoiqu'en partant je n'eusse fait que remuer mon manteau en l'air, & crier une fois qu'on me suivît, je fus accompagné par une troupe de fusiliers d'Ozoro Esther & du Roi. Confu avoit déjà chargé Woodage Asahel, & malgré une résistance opiniâtre il l'avoit forcé de reculer dans la plaine; mais l'ennemi faisant face à Confu le repoussa à son tour jusques auprès du poste où nos soldats tenoient leurs mousquets tous prêts à faire feu, si l'ennemi avoit fait un pas de plus; mais en ce moment un détachement de trente ou quarante cavaliers, à la tête duquel nous apprîmes ensuite qu'étoit Engedan, partit au galop de la droite du camp, & vint arrêter les Gallas. Aussi-tôt les gens de Confu se rallierent, & Woodage Asahel se retira & passa du côté du tombeau d'Hannès. Engedan & Confu marchoient au petit pas entre la gauche de Woodage & l'armée, parce qu'ils vouloient le forcer de donner dans le piége qui l'attendoit. Woodage étoit encore à une grande portée de fusil du tombeau quand il reçut une décharge des quatre cens hommes cachés entre les

cedres. Cette décharge n'atteignit presque pas les gens de Woodage, mais ils en furent consternés ; & Confu & Engedan les chargeant au même instant les disperserent dans la campagne & mirent leurs chefs en fuite avec eux. Les Edjows Gallas ne s'étoient point retirés aux coups de fusils qu'ils avoient entendus, ils continuerent au contraire à combattre vaillamment; mais ils furent enfin obligés de céder au nombre, & de se retirer devant un ennemi si accablé lui-même de fatigue & de blessures qu'il lui étoit impossible de les poursuivre.

Cette action dura près d'une heure, à ma montre. Cent treize soldats de Woodage Asahel mordirent la poussiere, & on porta leurs dépouilles sanglantes (1) aux pieds du Roi. De son côté Confu eut soixante-dix hommes tués. Il reçut lui-même, dès le commencement du combat, deux blessures, l'une dans la partie charnue de la hanche, & l'autre, moins considérable, à la tête.

Quoique le Ras eût le cœur naturellement très-dur, quoique cette affaire ne vînt que de ce qu'on avoit désobéi à ses ordres, il parut très-affecté lorsqu'on dit que Confu étoit blessé; & oubliant l'étiquette de son rang, il accourut soudain dans le tems où l'on avoit porté le jeune guerrier (2), à qui il fit bien moins de reproches qu'on ne s'y attendoit, pour avoir quitté son poste & pour avoir combattu sans sa per-

(1) On a déja vu que les Abyssiniens portent en trophée les parties naturelles des vaincus.

(2) Le Ras Michaël n'étoit que le beau-pere de Confu.

miſſion. Confu s'excuſa, avec non moins d'adreſſe que de reſpect, d'être ſorti de Gondar, ſur ce qu'on lui avoit aſſuré qu'il devoit y avoir ce même jour une bataille déciſive, & que ſachant que le Ras manquoit de cavalerie, il n'avoit pas voulu laiſſer la ſienne oiſive, quand le ſort d'un pere auſſi tendre, & d'une mere à qui il devoit tout, étoit en danger. Il dit qu'il aimeroit mieux mourir par les mains du bourreau de l'armée, pour avoir manqué à la diſcipline militaire, que de vivre après s'être abſenté volontairement du combat dans une ſi importante occaſion. Quant à l'engagement avec Woodage Aſahel, il aſſura qu'il n'en avoit pas eu le projet; qu'il ne le connoiſſoit pas quand il l'avoit attaqué, & qu'il n'avoit voulu que l'empêcher de harceler l'arrière-garde de l'armée royale, & d'enlever les proviſions; que quand il avoit commencé à charger Woodage, ce brigand étoit au milieu des femmes, qui portoient de la farine, du bouza & de l'eau-de-vie au Ras, & qu'il en avoit pris une grande partie, ainſi que le Ras s'en appercevroit. Michael ne put s'empêcher de rire de la fin de ce diſcours, puis il ſortit; & le ſoir, dans la converſation, il fit les plus grands éloges de la valeur de Confu; mais il ne dit pas un ſeul mot de ſa faute.

Engedan fut enſuite cité pour avoir oſé combattre ſans en recevoir l'ordre. Il répondit auſſi d'un ton très-reſpectueux, que voyant l'infanterie courir avec des fuſils le long de la colline, il avoit cru que l'intention du Ras étoit de ſecourir Confu, par les moyens les plus prompts & les plus efficaces. Mais que, quoi qu'il en pût être, il ne pourroit jamais, ayant les armes à la main, reſter tranquille, tandis que les

Gallas s'efforceroient de maſſacrer ſon couſin-germain & ſon ami. Tout cela ſe termina heureuſement. Mais la vérité eſt que Michael ne croyoit jamais qu'un homme eût tort de combattre. Le courage avoit à ſes yeux tout le mérite de la charité : il excuſoit une multitude de péchés.

OZORO Eſther, vivement alarmée des dangers de ſon fils, ne l'avoit pas quitté depuis l'inſtant de ſon retour, & avoit voulu voir étancher ſon ſang & panſer ſes bleſſures. Une large bleſſure, qui n'offenſe que les chairs, épouvante plus des perſonnes ignorantes, qu'un coup de fuſil qui ne paroît preſque pas extérieurement, mais qui briſe les os & met la vie en péril. Cette Princeſſe croyoit donc ſon fils très-dangereuſement bleſſé; & à chaque minute elle me demandoit ſi je croyois que ſon état ne fût point mortel. Je me rendis auprès de lui dès qu'il mit pied à terre, & quand on eut poſé ſon premier appareil, je fis tout ce que je pus pour le déterminer à s'en retourner à Gondar, dans une litiere portée par des mules ou par des hommes : mais j'eus beau faire, il ne voulut s'en retourner dans la capitale que monté ſur une mule, & ayant ſon cheval de bataille tout enharnaché à côté de lui.

TOUT étoit prêt pour le départ de Conſu, quand je reçus un meſſage du Ras, qui m'invitoit à me rendre auprès de lui. Je courus ſoudain à ſa tente, où je le trouvai ſeul avec deux nains, qui lui chaſſoient les mouches. « — Ozoro Eſther deſire, me dit-il, que vous accompagniez Conſu à Gondar, & que vous puiſſiez demain nous en porter des nouvelles. Cependant, s'il étoit en danger, vous pourriez

demeurer auprès de lui ». « — S'il n'a point de fievre, répondis-je, il n'y a point de danger. Si le Roi & vous ... ». « — Le Roi & moi, interrompit-il, & tous tant que nous sommes, nous souhaitons que vous accompagniez Confu ». — Je m'inclinai & je sortis sans rien répondre. Qand je fus à la porte, le Ras me cria : « Ne craignez rien. Vous serez assez tôt de retour pour être témoin de tout. Ni moi, ni les autres, nous ne voulons en venir aux mains qu'à Serbraxos ».

Je n'entendis pas ce que signifioient ces paroles, & je marchai droit à la tente du Roi. Cependant j'allois parler, quand il m'arrêta, en criant : « Allez, allez, pour l'amour de Dieu ! Ozoro Esther est venue ici, & elle est, on ne peut, plus affligée ». — Soudain je me rendis dans la tente de la Princesse, que je trouvai assise à côté de Confu. Elle étoit inondée de larmes ; & ses larmes étoient interrompues de tems en tems par des transports de désespoir. Confu commençoit à sentir la perte de son sang ; & c'étoit la raison pour laquelle je ne voulois point qu'il se mit en mouvement. Mais il n'étoit pas possible que les blessés restassent dans le camp. Les succès de Netcho & la victoire de Confu avoient répandu dans l'armée une ardeur si belliqueuse que tout le monde souhaitoit de combattre dès le lendemain. Plusieurs de mes amis me voyant passer, & sachant déja où j'allois, me prirent par la main en disant : « Adieu, Yagoubé. Nous sommes fâchés de vous perdre : mais tout sera fini quand vous reviendrez ».

J'insistai de nouveau pour que Confu montât en litiere

& partit immédiatement. Il se rendit enfin à mes desirs. Ozoro Esther me fit servir à dîner, ou plutôt à souper. J'en avois grand besoin; car il y avoit deux jours que je n'avois presque rien mangé. Tandis que je satisfaisois ma faim, la Princesse s'abandonnoit aux effusions de sa gratitude pour les soins nouveaux que je prenois à son fils. — « Je savois, me dit-elle, je savois que vous me refuseriez, si je vous priois de vous éloigner de l'armée, à l'instant où nous sommes dans une si belle perspective, à la veille d'avoir vous-même, peut-être, la tête cassée. C'est pourquoi je me suis adressée au Ras pour fléchir cette témérité, ce courage orgueilleux, qui tôt ou tard sera la cause de votre mort. »

« MADAME, lui répondis-je, vous ne me rendez pas justice, si vous ne croyez pas que j'aime mieux obéir à vos ordres qu'à ceux d'aucun Général d'armée que ce puisse être. Mais expliquez-moi, je vous prie, ce que signifioient les paroles du Ras, quand il m'a dit que les deux partis opposés desiroient également de combattre à Serbraxos (1)? Où est-ce Serbraxos? » — « Où? dit-elle, ici même, sur la colline, à côté de nous. Les habitans du Begemder ont une prophétie qui dit qu'un de leurs Gouverneurs combattra un Roi d'Abyssinie à Serbraxos, le vaincra & le tuera. Ce Roi, ajoutent-ils, aura pour successeur un Prince nommé Théodore, sous le regne duquel toute l'Abyssinie sera exempte de guerre, de famine & de toute autre espece de fléau. Les Gallas, les Shangallas, les Mahométans seront tous exterminés, & l'Empire d'Abyssinie s'étendra jusques aux portes

(1) Serbraxos est une abréviation de serba Christos, la croix du Christ.

PLAN DE LA PREMIERE BATAILLE DE SERBRAXOS, donnée le 16 Mai, 1772.



R. de Kaha

GONDAR

Riviere d'Angrab

Marche du Roi

Pont

Riviere Mogetch

Camp de Gusho

Riviere Tedda

St. George

Mariam

TOMBEAUX des Rois d'Abyssinie

Riviere Mariam

Serbraxos

Ruisseau de Degobha

Route de la Montagne de Wechne

Montag. de Belessen

Correva

Riviere de Zingheteh Gomara

Cavalerie du Roi avec une double ligne croisée

Infanterie du Roi avec un quarré long....

La Présence du Roi est indiquée par un petit demi cercle.

Cavalerie des Rebelles marqée par une diagonale

Infanterie des Rebelles, par un quarré simple

Benard Direxit.



de Jérusalem. » --- « Quoi ! cette destruction, ces conquêtes s'opéreront sans guerre ! Ce sera, en vérité, curieux ! Je desirerois bien de voir ce Théodore, dis-je en riant. » -- « Voyez-le, vous le pouvez, repliqua Ozoro Esther. L'abondance, la paix, le bonheur embelliront le cours de son regne, & dureront encore mille ans après lui. Enoch & Elie reparoîtront alors pour combattre & exterminer Gog & Magog, & tout cela sans guerre. »

Je dis encore : « Cela doit être certainement bien beau. Mais pourquoi le Ras Michael veut-il, d'après cela, choisir Serbraxos pour champ de bataille ? Je ne pense pas qu'il ait envie de faire sa cour au Roi Théodore, ni à aucun autre Roi sorti du Begemder. » — « Bon ! dit-elle, tous les hermites, tous les Saints qui savent prophétiser, lui ont prédit que ce mois-ci il vaincroit les rebelles à Serbraxos. Un homme divin, un hermite du Waldubba est venu le trouver à Gondar, & l'a obligé de sortir de la capitale pour exécuter sa prédiction, qu'il sait bien être vraie ; car ce Saint n'est pas comme le commun des Prophetes, mais c'est un homme qui dès le jour de sa naissance n'a jamais mangé que des racines & n'a bu que de l'eau. Vous le savez, Yagoubé, un tel homme ne peut point mentir. »

« Pour moi, dit alors Ayto Confu, moi qui suis un Prophete, qui depuis le jour que je suis venu au monde, mange du bœuf & bois du bouza, à moins que je ne puisse avoir du vin ou de l'eau-de-vie, & qui donne volontiers ma part d'eau aux Saints du Waldubba, comme un digne prix de leurs mensonges, je prédis qu'il y a aujourd'hui, dans cette

armée, au moins deux mille hommes, ſoupant à la vue de Serbraxos, qui ne le verront jamais de plus près, & qui auront demain mordu la pouſſiere dans ce même endroit où ils ſoupent, tandis que Yagoubé s'amuſera avec moi à Gondar, ſans ſe ſoucier du Roi Théodore, ni de ſes biens. » — « Vous êtes un heureux Prophete! répondit Ozoro Eſther.

En ce moment, les eſclaves qui nous attendoient à la porte, vinrent nous avertir qu'à peine nous aurions aſſez de jour pour deſcendre la montagne; & nous mîmes notre Prophete bleſſé dans ſa litiere. Des hommes porterent ſa litiere juſques dans la plaine, & cinquante de ſes cavaliers l'accompagnerent. Je lui demandai ſouvent ſi l'appareil de ſa bleſſure étoit mouillé par le ſang. Mais rien ne le dérangea. Je marchois à cheval à côté de la litiere. Je fus quelque tems ſans l'entendre parler, ni ſe remuer, & je crus qu'il dormoit ou que peut-être il s'étoit évanoui. Soudain je fis arrêter la litiere; & prenant le bras du malade pour lui tâter le pouls, je lui demandai s'il ſommeilloit. « Non, me répondit-il. Je penſois à tous les contes que ma mere vous a rapportés. Mais il y a une choſe qu'elle n'a pas oſé vous dire, Yagoubé, parce qu'elle ſait que vous vous moquez de ces choſes-là. Il y a un Eſprit qui apparoît ſouvent au Ras Michael & qui l'aſſure de la victoire. » — « C'eſt probablement le diable, lui répondis-je; car quel bien les victoires de Michael produiſent-elles? Ne font-elles pas le malheur d'une foule d'innocens & de tout le pays? » — « Non, non, dit-il, l'Eſprit qui apparoît au Ras eſt l'Archange Michel. Il le vit en Tigré, avant de s'emparer de la montagne d'Haramat: mais il ne l'a pas revu depuis qu'il eſt à Gondar, même depuis qu'il a paſſé le

le Tacazzé ; ce qui le rend fort trifte. » — « L'Efprit, dis-je alors, aura eu peur de s'enrhûmer en mettant les pieds dans les eaux froides de ce fleuve. » — « Je le crois, repliqua Confu. Mais ce menteur de moine, que ma mere croit fi bien jeûner, a annoncé à Michael qu'il reverroit l'Efprit à Serbraxos. »

Nous entendîmes en ce moment un bruit de chevaux, & nous crûmes diftinguer trois hommes qui paffoient avec célérité fur le pont du Mogetch que nous avions devant nous. Comme ils paroiffoient vouloir nous éviter, nous envoyâmes à leurs trouffes cinq ou fix des gens de Confu, qui prirent auffi-tôt le galop, mais qui perdirent bientôt les fuyards dans l'obfcurité. Cependant nous apprîmes enfuite que c'étoit des foldats du Kafmati Sanuda, lefquels ayant appris que Woodage Afahel en étoit venu aux mains avec Ayto Confu, étoient venus avec l'infâme deffein de mutiler les morts ou les bleffés & d'enlever quelques fales trophées, quoique ce pût être leurs propres compagnons, les foldats mêmes de Confu, qui fuffent reftés fur le champ de bataille. Les foldats tués du parti de Woodage avoient déja tous fouffert fous le couteau de ceux de Confu, ce que Strates appelloit d'une maniere fi emphatique, l'*opération*.

Cependant nous arrivâmes à Kofcam, fans aucune méfaventure. Après que Confu eut pris quelque légere nourriture, je le laiffai prendre du repos ; & fidèle aux ordres d'Ozoro Efther, je couchai dans le même appartement que lui.

Le lendemain de grand matin, un esclave d'Ozoro Esther vint me prier d'aller voir Welleta Selassé qui étoit à l'article de la mort. Je me rendis soudain dans la maison du Ras Michael, où elle logeoit : mais je la trouvai sans espoir de guérison. Elle avoit déja perdu la parole, & elle expira au bout de quelques minutes dans les douleurs d'une violente agonie. La cause de sa mort ne fut jamais bien éclaircie. Quelques personnes, comme je l'ai déja remarqué, l'attribuerent à la jalousie d'Ozoro Esther. D'autres dirent qu'elle s'étoit empoisonnée elle-même pour n'être pas obligée de céder à la passion brutale de son grand-pere. Quoi qu'il en soit, ses femmes me dirent qu'elle ne leur avoit confessé qu'elle avoit pris du poison qu'au moment que les douleurs étoient devenues très-vives; qu'alors, étant effrayée, elle avoit consenti qu'on envoyât un exprès à Ozoro Esther pour me prier de venir la secourir. Mais malheureusement, j'avois quitté le camp avec Confu, quand l'exprès arriva. D'ailleurs, il n'y avoit guère d'apparence que je pusse conserver la vie à Welleta Selassé, puisque le poison qu'elle avoit pris étoit de l'arsenic. Cet accident me retint presque tout le jour; de sorte qu'au lieu de me rendre à l'armée, je retournai à Koscam, auprès d'Ayto Confu; & j'y trouvai un autre messager qui venoit me chercher.

L'Envoyé du Roi étoit de retour du Sennaar, & avec lui étoit revenu aussi mon domestique Soliman, qui m'apporta la réponse aux lettres que j'avois écrites. Ils s'étoient rendus dans le Ras el Feel par Beyla, par Simsim & par les déserts occidentaux, attendu que la route de Téawa étoit infestée par des troupes d'Arabes & par les cavaliers Ganjars

qui maſſacroient tout ce qui tomboit ſous leurs mains. Ils menerent ſeulement douze chevaux, & ils porterent dix huit cottes de maille & environ trente libds (1), qui avoient été en partie donnés par les chefs du gouvernement du Sennaar, à qui le Roi d'Abyſſinie avoit envoyé des préſens; car autrement, tous les habitans du Sennaar mettoient trop de prix à leurs chevaux & à leurs armures pour s'en défaire. Ces objets leur étoient devenus néceſſaires à cauſe des troubles dont je donnerai par la ſuite un tableau rapide.

Les réponſes que me remit Soliman m'apprirent que tout le royaume de Sennaar étoit en armes; que Naſſer, qui avoit fait dépoſer ſon pere par le ſecours des deux freres Abou Caleb & Adelan, étoit au moment de combattre ces deux mêmes freres & de riſquer ſa couronne & ſa vie. On me prioit avec inſtance & avec le ton de la vérité & du ſentiment, de ne pas entreprendre le voyage comme je le projettois; on me diſoit que la route du Ras el Feel au Sennaar étoit abſolument impraticable pour un homme blanc comme moi, tant à cauſe du péril auquel je ſerois expoſé, que par rapport à la fatigue, à la chaleur exceſſive & au manque d'eau & de proviſions; qu'après même que je ſerois arrivé au Sennaar, je courrois encore les plus grands riſques par l'inſolence de la ſoldateſque & des eſclaves du Roi qui n'étoient ſoumis à aucun ordre, à aucune diſcipline; que ſi pourtant j'avois le bonheur d'échapper à ces dangers, il m'en reſteroit encore

(1) Les libds ſont des cottes de cuir rembourrées de coton, dont on ſe ſert à la place des cottes de maille. Les libds couvrent l'homme & le cheval, & leur donnent un air monſtrueux.

de plus grands à craindre, parce qu'aucun pouvoir humain ne suffiroit pour me conduire & me protéger dans le grand désert qu'il me faudroit traverser pour me rendre en Egypte. Enfin, on me prioit de renoncer à mon plan de voyage, & de demeurer où j'étois, ou bien de m'en retourner par la voie du Tigré, de Masuah & de l'Arabie.

Cette lettre me porta un coup sensible, & me jetta pendant quelque tems dans le plus affreux découragement. Cependant je ne changeai point d'idée; ma résolution étoit prise, je ne voulois tourner ni à droite ni à gauche; je voulois completter mon voyage & me rendre à Syené sur les frontieres de l'Egypte, par le Sennaar & la Nubie, ou périr dans cette entreprise.

Je me décidai soudain à rejoindre l'armée, & je pris vingt cavaliers de Sanuda, & vingt de Confu, pour escorter les armures & les chevaux arrivés du Sennaar. Mahomet m'accompagna (1); nous prîmes la route de Sema Confu, & vers les neuf heures nous arrivâmes au camp : nous y portâmes la nouvelle de la mort de Welleta Sellassé, qui n'y causa ni chagrin ni surprise, & dès ce moment je n'entendis plus ni le Ras ni Ozoro Esther prononcer le nom de cette jeune personne. Mais en revanche l'un & l'autre parurent se réjouir beaucoup du compte que je leur rendis d'Ayto Confu, & les expressions de leur reconnoissance ne furent point épargnées.

Avant de se mettre au lit le Roi questionna beaucoup

(1) Celui que le Roi d'Abyssinie avoit envoyé au Sennaar.

Mahomet, & apprit de lui les diſſenſions où étoit plongé le royaume de Sennaar; enſuite il m'envoya chercher & m'ordonna de lui donner mes lettres. Je commençai par les lui interprêter mot pour mot : il ne me dit pas grand choſe là-deſſus, parce qu'il crut que cette porte m'étoit entierement fermée, & qu'il craignoit que je demandaſſe à m'en aller par la route du Tigré, route plus sûre & mieux connue : tout le monde préſumoit en effet que je m'empreſſerois de prendre ce parti. Le Roi garda mes lettres & me dit de choiſir pour moi deux des chevaux qu'on avoit amenés du Sennaar. Je les choiſis donc ; l'un avoit une très-haute taille, & étoit un des chevaux les plus vigoureux du monde. Les autres chevaux furent, ainſi que les cottes-de-maille, diſtribués à la cavalerie noire.

CEPENDANT l'armée brûloit d'en venir aux mains : mais on perſiſtoit obſtinément à ne vouloir combattre qu'à Serbraxos. Je demandai à Ozoro Eſther ſi l'Archange Michel étoit encore apparu au Ras. Elle me répondit : » chût ! au nom de Dieu, gardez-vous d'en faire un jeu. La moindre plaiſanterie ſur cela vous priveroit à jamais de la faveur de Michael ».

LE lendemain que j'eus ramené Ayto Confu à Gondar, Michael envoya quelques ſoldats au fourrage dans le Dembéa, mais ils furent arrêtés par un parti d'Edjows Gallas & de cavaliers du Foggora & de l'Amhara, qu'avoient exprès mis en embuſcade Gusho & le Kaſmati Ayabdar. Il y eut alors un engagement à peu-près pareil à celui de Woodage Aſahel & de

(1) Il y a dans l'original près de dix-ſept fois la largeur de la main.

Confu, & fur le même champ de bataille. Les deux camps en furent témoins, & on envoya de chaque côté au fecours des combattans. Les foldats commandés par Guebra Mafcal & par Aylo frere d'Engedan, quoique braves & nourris dans les combats, furent battus & repouffés jufqu'auprès du camp du Roi, par les Edjows Gallas. Le Ras donna ordre à Yafine de s'avancer à la tête de fes deux cens cavaliers du Ras el Feel, qui tous étoient revêtus de leur libds, & de charger les Edjows qui étoient alors très-près. Indépendamment de leur libds, les cavaliers du Ras el Feel attachent au cou de leurs chevaux beaucoup de clochettes. Auffi, dès qu'ils marcherent contre les Edjows, ceux-ci furent fi frappés & du bruit, & de l'horrible afpect de cette cavalerie, que la confufion fe mit parmi eux; & ne pouvant réfifter aux grands coups d'épée qu'on leur portoit, ils prirent la fuite.

Les foldats du Ras el Feel s'emparerent en cette occafion d'un fuperbe cheval gris, appartenant à Gusho. Il avoit des harnois garnis d'or & d'argent; un fabre magnifique pendoit d'un côté de la felle, & de l'autre côté une hache étoit attachée à la fangle. Le bruit fe répandit que Gusho avoit été tué; & auffi-tôt l'armée eut ordre de defcendre dans la plaine. Elle y courut avec joie, & fe forma en ordre de bataille. Mais ni le Roi, ni le Ras ne quitterent leurs tentes. Aucun ennemi ne fe préfenta au combat; &, contents de cette marque de bravoure, les foldats rentrerent gaiement dans leur camp.

Tel eft le compte qu'on me rendit de cette journée. Je ne pouvois pas en être témoin moi-même, puifque j'étois

à Gondar auprès de Conſu. Le même ſoir, il arriva au camp un meſſager de Gusho. Ce Général fit dire au Ras Michael qu'un de ſes neveux, encore enfant, étant allé voir le combat ſans ſa participation, avoit pris ſon cheval favori, qui, effrayé par les libds des Arabes, avoit jetté à terre le jeune homme, lequel s'étoit ſauvé comme il avoit pu en abandonnant ſon cheval. Gusho prioit le Ras qu'il lui fît rendre ſon cheval, parce qu'il y mettroit le prix qu'on voudroit. Il envoya en même-tems en préſent beaucoup de fruit & de poiſſon nouvellement pêché dans le lac.

Le meſſager de Gusho étoit un Prêtre, bien connu de Michael & très-attaché au Roi; & l'on ſoupçonna dans l'armée qu'il avoit une miſſion plus importante que celle de ravoir un cheval & d'offrir du poiſſon. Le Ras le renvoya au Roi pour avoir une réponſe; & le Roi dit que le cheval m'appartenoit, parce qu'il avoit été pris par les troupes du Ras el Feel, & que c'étoit à moi qu'il falloit s'adreſſer pour le racheter; que j'étois à Gondar, d'où l'on ne ſavoit pas quand je reviendrois : mais que le lendemain on pourroit avoir ma réponſe. Ce fut une maniere très-commode pour cacher les affaires ſecrettes dont ce Prêtre venoit traiter; car le Roi & le Ras ſavoient bien comment ils devoient diſpoſer du cheval; ils ſavoient du moins que je ne le rendrois pas ſans leurs ordres.

Le lendemain de mon arrivée, le Prêtre vint me porter dès le matin un meſſage de Gusho, qui me prioit de lui renvoyer ſon cheval, comme une marque de l'amitié qui avoit toujours ſubſiſté entre nous. En même-tems il m'offroit l'argent que je pouvois avoir promis aux ſoldats qui l'avoient pris. Comme

le Ras Michael m'avoit déja permis de rendre ce cheval, je le rendis de la meilleure grace possible. Je fis même accompagner le messager par Yasine, Chef des troupes du Ras el Feel, & je le chargeai de dire à Gusho que je m'estimois très-heureux d'avoir cette occasion de l'obliger & de lui montrer le cas que j'avois toujours fait de son amitié; qu'il savoit bien lui-méme combien peu je me souciois d'argent, & que les soldats qui avoient pris la cheval étoient à moi, & avoient déja été amplement satisfaits. Je priai Yasine de dire aussi à Gusho que j'espérois que, pour que nous continuassions à être amis, il éviteroit d'attaquer en personne, ou par ses parens, l'endroit où étoit le Roi, parce que mon devoir étoit de me tenir auprès du Monarque; & que son neveu n'en feroit pas encore quitte pour la perte d'un cheval, s'il se rengageoit avec les soldats, qui, quoique commandés par moi, n'en étoient pas moins des Mahométans, qui n'entendoient point la langue abyssinienne, & à qui il me seroit impossible de faire faire une distinction de personnes.

Gusho fut extrêmement sensible à la maniere honnête avec laquelle je lui rendis son cheval. Il fit habiller Yasine magnifiquement. Il lui fit présent d'un aure cheval; & il le chargea d'un message extrêmement flatteur pour moi.



CHAPITRE



CHAPITRE VI.

Le Ras Michael tente d'entrer dans le Begemder. —Premiere bataille de Serbraxos. —Les rebelles présentent la bataille au Roi dans la plaine. Une tempête affreuse sépare les deux armées.

YASINE étoit à peine de retour au camp, que les tentes furent abattues, & l'armée se mit en marche. Le Ras & Guebra Mascal conduisoient l'avant-garde; le Roi & Guebra Christos commandoient le centre; & le Kasmati Kefla Yasous l'arrière-garde. Le Fit Auraris Netcho étoit parti une demi-heure avant l'armée. Nous marchâmes le long de la plaine. Ayto Engedan, à la tête d'un petit corps de cavalerie, couvroit la droite du Roi, en se tenant à quelque distance. L'Eglise de Serbraxos paroissoit à notre gauche sur le penchant d'une colline; & nous comptions voir le Fit Auraris y marquer la place du camp, puisque c'étoit le champ de bataille choisi par les deux partis. Cependant le Fit Auraris & Michael, & toute l'avant-garde, passerent au bas de Serbraxos d'un pas si rapide, que nous, qui étions au centre, avions peine à les suivre.

LE Ras venoit d'entrer dans une longue vallée bornée à l'extrémité, c'est-à-dire au sud, par les montagnes du Begemder; & il se flattoit qu'en forçant sa marche, il arriveroit au pied de ces montagnes. Il savoit qu'une fois rendu dans le Begemder, il occasionneroit une révolte parmi les

troupes de Powussen, dont une grande partie avoit suivi ce Général plutôt par force que par inclination ; & il étoit en outre assuré que plusieurs riches habitans de cette Province, ainsi que du Lasta, que Powussen n'avoit pas osé obliger à le suivre, se joindroient à lui par attachement pour le Roi. Ainsi le Ras ne doutoit point qu'alors son armée ne devînt si considérable, qu'il pourroit bientôt mettre les rebelles à la raison.

La riviere Mariam arrose le côté occidental de la vallée. Elle est peu profonde, mais rapide, & l'eau en est claire & excellente. Le petit ruisseau appellé *Deg-Ohha*, c'est-à-dire l'eau de l'honneur, tombe des montagnes qui sont à l'est, & court au pied de la colline de Serbraxos, où il va joindre la riviere Mariam. Le centre de l'armée entroit de la plaine dans la vallée, & la cavalerie du Roi passoit le Deg-Ohha, quand nous entendîmes des décharges de mousqueterie, que nous jugeâmes partir de la troupe du Fit Auraris. Peu après l'avant-garde tira aussi à coups redoublés. Elle n'étoit qu'à deux petits milles de distance de nous ; mais la vue nous en étoit dérobée par une colline qui partageant la vallée, fait plusieurs sinuosités.

Cependant Guebra Christos fit aussi-tôt ses dispositions. Il plaça sa cavalerie sur les aîles, & son infanterie au milieu de la vallée. Sa mousqueterie fut distribuée à droite & à gauche, c'est-à-dire qu'il en mit une partie sur le bord de la colline qui est au milieu de la vallée, l'autre sur le bord de la colline de Serbraxos. Bientôt le Ras Michael informé de ces dispositions, & les approuvant, envoya dire de n'y

rien changer. En même tems Kefla Yafous, arrivant avec l'arrière-garde, doubla les différens poftes qu'on avoit pris. Notre pofition étoit telle que nous pouvions la defirer. Mais il n'en étoit pas de même de l'avant-garde. Michael n'étoit pas plutôt entré dans la plaine, où il n'avoit plus les collines à droite & à gauche, que Powuffen étoit venu l'attaquer avec toutes les forces du Begemder.

La troupe du Fit Auraris Netcho fut taillée en pieces. A' peine put-il fe fauver lui-même avec deux ou trois de fes foldats. Le défaftre de cet Officier fut la faute de Michael, qui, au lieu de le foutenir, fe hâta de faire retraite; & fans donner à Powuffen le tems d'engager le combat avec fa cavalerie, qui combattit en cette occafion plus courageufement que de coutume, il revint s'emparer de l'entrée de la vallée, & garnit les hauteurs d'armes à feu. Guebra Mafcal, qui commandoit la moufqueterie, fit faire un feu rapide & foutenu, & obligea bientôt Powuffen à quitter la cavalerie du Ras; il l'eût, fans cela, infailliblement exterminée: mais il regagna la plaine pour fe mettre à l'abri des balles, qui pleuvoient fur lui tantôt du haut d'une colline, tantôt de l'autre.

Nous étions dans une grande inquiétude. Nous entendions les coups de fufil très-près de nous, & nous en appercevions fort loin la fumée qui étoit emportée par un vent contraire. La journée étoit exceffivement chaude & déja fort avancée. L'infanterie s'occupoit à donner à boire à nos chevaux, & elle puifoit de l'eau avec nos cafques dans le Deg-Ohha. Cependant, toute l'armée brûloit d'en venir aux mains, quand nous vîmes arriver un Officier de Michael. Il venoit dire

Kefla Yasous, qui étoit alors à cheval à côté du Roi, d'envoyer un détachement de cavalerie fraîche pour soutenir la cavalerie du Ras ; parce que son intention étoit d'en venir à une action générale. Il lui ordonnoit en même tems de se tenir ferme dans le poste de Serbraxos, & de ne pas s'avancer jusqu'à ce qu'il fût sûr que Gusho & Ayabdar étoient venus joindre Powussen & combattoient à l'extrémité méridionale de la vallée.

Ces instructions furent parfaitement saisies par ce brave & intelligent Officier. Il choisit 500 cavaliers du Shoa, avec un pareil nombre de la troupe d'Engedan, à qui il donna le commandement du détachement entier, & il les envoya joindre la cavalerie de l'avant-garde, qui tenta de nouveau de repasser la plaine ; mais de nouveau attaquée par Powussen, qui avoit aussi reçu des renforts, & après avoir combattu avec opiniâtreté, cette cavalerie se retira à l'entrée de la vallée, non parce qu'elle étoit battue, mais pour obéir au Ras, qui par ce moyen vouloit engager l'ennemi à la poursuivre & l'attirer sous le feu de sa mousquetterie.

J'étois extrêmement curieux de voir cet engagement, & je priai Kefla Yasous de demander au Roi qu'il me permît d'accompagner Engedan en simple volontaire : mais le Monarque me refusa net. Je ne pus m'empêcher de prendre un air mécontent. Mais Kefla Yasous me dit alors : « Ne vous » affligez pas. Vous allez voir. » — En effet, l'ordre fut donné au même instant de marcher à droite. Les troupes quittant la vallée entre la longue colline & les montagnes, se posterent sur le bord de la riviere Mariam & firent

face à l'oueſt. La mouſquetterie étoit placée ſur des éminences au nord & au ſud, comme ſi l'on avoit voulu défendre le gué de la riviere juſques à l'extrémité nord de la vallée.

MICHAEL, en engageant ſa cavalerie à feindre de fuir, réuſſit à attirer les troupes du Begemder juſques ſous la volée de ſa mouſquetterie; & elles reçurent à l'inſtant, de chaque côté de la vallée, une décharge qui les mit en déſordre & les empêcha d'avancer un pas de plus. Alors le Ras ordonna qu'on plantât quelques tentes à ſa droite, comme s'il avoit eu réellement l'intention de camper là.

LE Kaſmati Ayabdar, qui commandoit l'aîle gauche des rebelles, s'imaginant que toute l'armée royale étoit avec le Ras Michael, à l'extrémité ſud de la vallée, jugea que c'étoit une occaſion favorable pour nous envelopper & nous couper la retraite du côté du camp & du poſte important de Serbraxos. Auſſi-tôt il s'avança: mais quand il vit le Roi à la tête de toute ſa cavalerie rangée le long de la riviere, il fut ſtupéfait & reſta immobile, à un petit quart de mille de nous. Cependant, pour lui inſpirer de la confiance & mieux le tromper, Keſla Yaſoüs donna ordre à notre cavalerie de faire retraite & de paſſer la riviere à la hâte, avec une confuſion & un déſordre apparens. Il vouloit par ce moyen que la cavalerie d'Ayabdar vînt à la portée de notre mouſquetterie, placée ſur les éminences à droite & à gauche.

TOUTE ſage qu'étoit cette manœuvre, le Roi montra beaucoup de répugnance à s'y prêter; & il s'écria avec hu-

meur : —— « Qu'eſt-ce donc ? qu'eſt-ce donc ? Eſt-ce à moi de reculer devant des rebelles ? » —— Mais le ſtratagême ne réuſſit qu'en partie ; car Ayabdar ſe défiant qu'on lui tendoit un piége, ou effrayé peut-être d'en venir aux mains avec le Roi, n'avança que quelques pas ; puis fit halte de nouveau & reſta comme incertain du parti qu'il devoit prendre.

LES Edjows Gallas furent les ſeuls qui oſerent s'avancer juſques au bord de la riviere. Mais à l'inſtant où la mouſquetterie alloit faire feu ſur eux, ce qui n'auroit pas manqué de les mettre en déroute, le Roi perdant patience, donna ordre à ſa cavalerie noire & à tous les autres cavaliers, peſamment armés, de charger les Edjows, ordre qui fut exécuté avec toute la promptitude & la valeur imaginables. Les Edjows furent preſque tous renverſés par le choc de nos chevaux & par nos longues piques ; & ceux qui ne mordirent pas la pouſſiere, furent bientôt diſperſés dans la plaine. Mais ſi nous n'eûmes pas beaucoup de mal à ſouffrir de la part de l'ennemi, il n'en fut pas de même de la part de nos amis. Une décharge de notre mouſquetterie, placée ſur la colline de Serbraxos, nous tua ſept hommes, malgré leurs cottes de maille dont ils étoient revêtus.

LE Roi courut alors beaucoup de danger, car il étoit ſans cuiraſſe au milieu de l'engagement. Le jeune Prince Georgis, ſon frere, qui combattoit à côté de lui, reçut un coup de feu au pouce de la main gauche. Kefla Yaſous voyant le péril du Roi, courut du côté de la mouſquetterie, en faiſant ſigne de la main, & criant de ceſſer le feu : mais il fut atteint lui-même d'une balle qui lui paſſa dans les cheveux, un peu au-

dessus de l'oreille. Une autre blessa son cheval au haut de la cuisse : mais elle ne pénétra que fort peu, & un domestique du Roi l'arracha avec les doigts.

Après la perte de ses Edjows Gallas, Ayabdar fit retraite au milieu des imprécations de l'armée rebelle, qui ignorant quelles étoient nos forces, s'imaginoit que la guerre auroit pu être terminée ce jour-là, si Ayabdar n'avoit pas manqué de persévérance. Gusho, son neveu, qui avoit été chargé de la garde du camp, & qui avoit eu soin de renforcer de ses propres troupes celles de Powussen & celles d'Ayabdar, parla de celui-ci dans les termes les plus outrageans. Il le traitoit continuellement de lâche, & il soutenoit qu'il étoit non-seulement incapable de commander, mais même de servir. J'ignore pourtant si telle étoit réellement l'opinion de Gusho, ou si ce n'étoit pas un moyen dont il se servoit pour accélérer l'exécution d'un plan déja projetté. Quoi qu'il en soit, ce fut là le fondement d'une querelle, qui affoiblissant le parti des rebelles, contribua beaucoup à maintenir Tecla Haimanout sur son trône.

Gusho, destiné par tous les confédérés à prendre en main les rênes du gouvernement, si le Ras Michael étoit vaincu, fut aussi prodigue d'éloges envers Powussen, pour la maniere dont il s'étoit conduit ce jour-là, qu'il l'avoit été d'injures envers son oncle ; & cela occasionna une telle mésintelligence entre ces deux Généraux, que Woodage Asahel, à la tête des troupes du Maitsha, quitta Ayabdar & alla joindre Powussen. Confu, fils du Bacha Eusebe, & frere de ce Guebra Mehedin, qui, comme je l'ai raconté, rendit vaine ma

premiere tentative pour découvrir les fources du Nil, Confu voulut exciter une révolte parmi les troupes du Foggora, avec lefquelles il fervoit, & il fut mis dans les fers par Ayabdar : mais fes fers furent rompus trop tôt pour lui ; & peu de jours après, un fort plus funefte mit un terme à fes fcélérateffes.

Cependant Powuffen s'étoit retiré, finon battu, du moins très-maltraité, & avec des pertes confidérables. Neuf cens de fes plus vaillans foldats refterent, dit-on, fur le champ de bataille ; & il en eut prefqu'autant de bleffés, dont la plupart moururent de leurs bleffures (1), par l'ignorance de ceux qui entreprirent de les guérir. On compte du côté de Michael environ trois cens hommes de perte, y compris les gens du Fit Auraris Netcho ; & ces trois cens hommes faifoient tous partie de la cavalerie. Le Roi eut vingt-trois hommes tués dans fa divifion, & fept étoient du nombre de fes gardes. Certes, ce Prince n'auroit point fait cette perte, s'il ne s'étoit pas expofé au feu de fa propre moufquetterie, par l'impatience qu'il eut d'attaquer les Gallas, dont foixante, il eft vrai, mordirent la pouffiere, du premier choc. Le refte ne fut pas pourfuivi, & fe difperfa, ou alla rejoindre fon corps d'armée.

Le Ras Michael fe replia avec fon avant-garde du côté de l'armée, campée fur la colline de Serbraxos. On crut alors plus que jamais que le fort de l'Empire alloit être enfin décidé fur ce champ de bataille. Une autre chofe, cependant,

(1) Je parle ici de ceux qui avoient reçu des coups de fufil.

ne

ne paroiſſoit pas moins certaine, c'eſt que quelque foi que Michael prétendît ajouter aux prophéties des moines du Waldubba, il n'auroit point combattu à Serbraxos, s'il avoit pu échapper aux rebelles & faire entrer ſon armée dans le Begemder.

Le Roi fut extrêmement flatté de la maniere dont il s'étoit montré ce jour-là. C'étoit la premiere fois qu'il avoit attaqué en perſonne ſans qu'on eût hazardé de l'en empêcher. Il parut ſe ſoucier fort peu de la bleſſure de ſon frere, qui, à la vérité, n'avoit reçu qu'un coup aſſez léger dans la partie charnue du pouce, & qui n'y faiſoit pas lui-même grande attention; au contraire, quand je voulus le penſer, il me dit: » Je ſouhaiterois, Yagoubé, que la balle m'eût emporté le pouce, cela me rendroit incapable de ſuccéder au trône, & on ne m'enverroit pas en priſon ſur la montagne de Wechné ». Le Roi l'entendant parler ainſi, dit en riant: « George oublie que l'Hatzé Hannès, ſon pere & le mien, fut appelé au trône pluſieurs années après qu'on lui eut coupé la main ».

Tout le monde convint que ce jour là le Ras Michael avoit montré une intrépidité & des talens militaires au-deſſus de tout ce qu'on avoit déjà vu dans les différentes batailles où il avoit commandé. À peine ce général eut pris un léger repas qu'il raſſembla dans ſa tente ſes principaux Officiers, & malgré les fatigues de la journée il tint un conſeil qui dura preſque toute la ſoirée.

Cette bataille fut la premiere qui ſe donna à Serbraxos.

Quoiqu'elle parût n'avoir rien de décisif en elle-même, elle eut deux conséquences importantes; elle causa tant de terreur à la cavalerie du Begemder, que plusieurs Chefs de cette Province se retirerent chez eux avec leurs soldats; & d'un autre côté elle fit naître une telle discorde entre les principaux Confédérés, que, dès ce moment, ils cesserent d'avoir confiance les uns dans les autres. Gusho & Ayabdar entr'autres entrerent dans une correspondance suivie avec le Roi.

Le lendemain de la bataille on vit arriver dans notre camp trois messagers. Ils venoient de la part de Gusho, d'Ayabdar & de Powussen, & ils obtinrent chacun une audience particulière du Roi & du Ras; ils déclarerent alors, séparément, « que leurs maîtres consentoient à rester fideles au Roi Tecla Haimanout, mais sous la condition expresse que le Ras Michael rentreroit dans son gouvernement du Tigré pour ne plus l'abandonner ». Ils essayerent de persuader au Roi que la plus grande partie de son armée étoit prête à le quitter. Ils dirent que si Michael consentoit à rentrer dans le Tigré, ils conduiroient eux-mêmes le Roi à Gondar, le replaceroient sur son trône, & le laisseroient choisir lui-même ses ministres, & gouverner d'après ses propres idées ». Certes, c'étoit-là le vœu universel, & si ce Prince l'eût adopté, je ne sai pas ce qu'eût pu faire le Ras Michael. Mais la crainte & la reconnoissance, & peut-être l'une & l'autre à-la fois, empêcherent le jeune Roi de prendre une telle mesure; & avant de partir, les trois messagers des Confédérés lui déclarerent ouvertement, » qu'ils venoient de faire tout ce qu'ils avoient pû pour le sauver, qu'il éprouveroit les suites funestes de son refus, mais qu'ils s'en lavoient les mains ».

Les pluies devenoient plus abondantes, & une fièvre épidémique défoloit déjà les rébelles, campés dans la plaine. Tout les portoit donc à chercher une prompte décifion. Mais le dernier combat fembloit avoir abattu leur courage, & n'avoit pourtant pas beaucoup augmenté celui de l'armée royale. Dans le fait, les jours étoient fombres & humides, & les nuits froides, ce qui ôte toujours aux Abyffiniens le defir de combattre. L'armée étoit fort légerement vêtue, ou plutôt fans vêtement, & elle campoit fur une colline où, à la vérité, le bois de chauffage ne manquoit pas encore, mais étoit près de manquer.

Un accident qui arriva cette nuit là fut près d'occafionner une révolution que les têtes les plus fages s'étoient vainement efforcées d'opérer depuis bien des années. Le Ras Michael s'étoit couché, fuivant fa coutume, un peu avant onze heures : une lampe brûloit toujours dans fa tente, car il craignoit les efprits. A l'inftant où il commençoit à s'endormir il fentit le bras d'un homme; il s'éveille, il le faifit avec force, & il appelle à grands cris fes ferviteurs. Les premiers qui accoururent renverferent fa lampe & l'éteignîrent, de forte que l'homme que tenoit Michael fe feroit évadé, fi ceux qui étoient derriere lui ne l'avoient pris, & n'avoient pas tâché de le jetter à terre, tandis qu'il s'étoit embarraffé dans les cordes de la tente. Le premier qui retint cet homme fut Laéca Mariam, jeune homme très-aimé du Ras, & né d'une des familles les plus diftinguées du Tigré; l'obfcurité l'empêchant de voir le danger qu'il couroit, il reçut un coup de coutelas dans le fein, & il tomba roide mort. Une foule d'autres gens du Ras s'affurerent auffi-tôt de la perfonne de l'affaffin, qui

avoit laiſſé tomber dans la tente le couteau avec lequel il avoit voulu tuer le Ras : mais il avoit en outre un autre couteau à deux tranchans, & très-pointu, qu'il tenoit le long de ſon bras, & avec lequel il venoit de poignarder Laéca Mariam. Ce ſcélérat étoit d'une nation barbare du Guragué, pays ſitué près du Shoa, & au ſud-eſt du Gojam : les gens de cette nation ſont Troglodites, & très adonnés au vol. Ils ſuivent continuellement les armées Abyſſiniennes pour dérober des chevaux, des mulets, & tout ce qu'ils rencontrent, & ils commettent ces vols d'une maniere fort ſinguliere.

Ils ſe coupent les cheveux très-courts, ils vont tout nuds & ſe frottent de la tête aux pieds avec du beurre ou quelqu'autre graiſſe; cependant ils attachent à leur bras un long couteau à deux tranchans, & fort pointu, dont le manche vient juſque dans la paume de leur main : la lame de ce couteau dépaſſe au moins de quatre pouces la hauteur du coude. Quand le bras eſt étendu, cette lame ne peut faire aucun mal, mais quand il eſt plié, le bout de la lame reſte ſaillant au-deſſus du coude. Les Guragués ainſi arrangés ſe chargent d'un fagot de légers branchages, comme les gens qui ramaſſent du bois à brûler pour l'armée; ils ſe l'attachent au milieu du corps avec de la liane pour qu'il puiſſe bien cacher leur dos. Enſuite ils plient leurs jambes & ſe couchent du côté du camp où ils ont envie de voler; puis ils rampent, ils ſe traînent, quand il fait nuit, s'arrêtant toujours auſſi-tôt qu'ils entendent le moindre bruit près d'eux. Si par haſard ils s'apperçoivent qu'on les a découvers, ils lâchent la liane qui tient le fagot & ils ſe ſauvent; ſi on les empoigne, la graiſſe dont leur corps eſt enduit fait qu'ils gliſſent aiſément ſous la main. Si on les ſaiſit à braſſe-

corps, ce qui femble être le feul moyen de les arrêter, ils plient leur bras, frapent de leur couteau, & bleffent mortellement, comme l'éprouva malheureufement Laéca Mariam.

L'ASSASIN ne fut pas plutôt arrêté & défarmé qu'on lui paffa un nœud coulant autour du cou, & qu'on lui garrota les mains derriere le dos; puis on le conduifit devant le Ras Michael qui étoit affis fur un tabouret à quelque diftance de la tente, pendant qu'on achevoit de le vifiter. Le Guragué refufa d'abord de répondre aux interrogations qu'on lui fit, mais étant menacé de la queftion, il répondit, dans fa propre langue, que je ne compris en aucune maniere. On lui demanda qui l'avoit chargé d'affaffiner le Ras? il dit que c'étoit les rébelles : il nomma d'abord Gusho & Powuffen; enfuite il varia & dit qu'il avoit été employé par l'Iteghé; puis quand on voulut le renvoyer il contredit tout ce qu'il venoit d'avancer, & déclara qu'Hagos, fon frere, l'avoit engagé à tuer Michael, & que ce même Hagos & quatre autres de fes camarades, étoient encore dans le camp, bien réfolus d'ôter la vie au Ras & à Guebra Mafcal, à quelque prix que ce fût.

AUSSI-TÔT on donna ordre de faire une recherche exacte dans tout le camp : mais on n'y trouva point d'étranger, excepté un autre Guragué qui s'étoit couché avec fon fagot près de la tente de l'Abuna. On l'arrêta; on l'interrogea; on lui promit fa grace, s'il difoit la vérité; & il déclara « qu'il ignoroit abfolument le complot dont on lui parloit; qu'il n'avoit eu d'autre intention que de voler, & qu'ils étoient venus trois dans le camp avec ce feul deffein. Il dit qu'un d'eux

avoit dérobé, la nuit précédente, deux mulets, avec lesquels il s'en étoit allé; que lui s'étoit proposé de voler cette nuit-là les mulets de l'Abuna, & qu'il croyoit que son compagnon vouloit voler aussi les mulets du Ras : mais que quant au dessein de tuer le Ras, ni à tout autre complot, il n'en avoit aucune connoissance. On lui fit endurer quelques tortures, & il persista dans ce qu'il avoit dit, en ajoutant que lui & ses deux camarades étoient venus du Guragué avec Amha Yasous, pour charger & décharger les animaux qui portoient son bagage. Il dit encore qu'aucun d'eux n'étoit allé à Gondar avant cette époque, excepté l'assassin qui y avoit autrefois demeuré quelques années, mais qu'il ne savoit point si c'étoit avec Hagos ou avec quelqu'autre; qu'il ne lui avoit même jamais entendu prononcer le nom d'Hagos, ni qu'il ne l'avoit jamais vu parler à aucun inconnu. Enfin, il déclara que tous les trois avoient passé la nuit précédente dans l'Église de Serbraxos, & que l'assassin parloit l'amharic tout aussi bien que sa propre langue, quoique le scélérat eût soutenu le contraire devant le Ras. »

CETTE déclaration, qui me fut rendue mot pour mot par le Secrétaire du Roi, Tecla Mariam, mit tout le Conseil dans le plus grand embarras; & on savoit d'autant moins ce qu'on devoit penser de tout cela, que l'assassin, à qui on avoit donné à manger & à qui on avoit fait beaucoup de promesses pour l'engager à parler, répéta ce qu'il avoit d'abord dit sur Gusho, & ajouta que Fasil avoit part au complot. Ce qui rendoit sur-tout ce labyrinthe inextricable, c'est qu'on savoit bien cetainement qu'Hagos avoit toujours vécu dans le Kuara avec Coque Abou Barea, depuis que Michael avoit fait

mourir son frere à Gondar. On se prépara à mettre le lendemain matin le Guragué à la question pour tâcher de lui arracher la vérité. Cependant, ses gardes s'étant endormis, on le trouva le matin étranglé avec le nœud coulant qu'on avoit laissé autour de son cou. Cette affaire resta donc sans pouvoir être éclaircie. Mais on pensoit en général que l'assassin avoit été envoyé par des personnes attachées à l'Iteghé. On alla même jusqu'à nommer Welleta Israel.

Il se présenta le matin, très-à bonne heure, divers Prêtres envoyés par Gusho, Powussen & Ayabdar, pour jurer solemnellement devant l'Abuna que ces trois Généraux n'avoient aucune part au complot dont l'assassin les accusoit, & qu'ils se soumettroient à être excommuniés, si jamais ils avoient eu directement ni indirectement la moindre connoissance des desseins du scélérat. L'Abuna prononça alors une excommunication conditionnelle, ainsi qu'ils le desiroient.

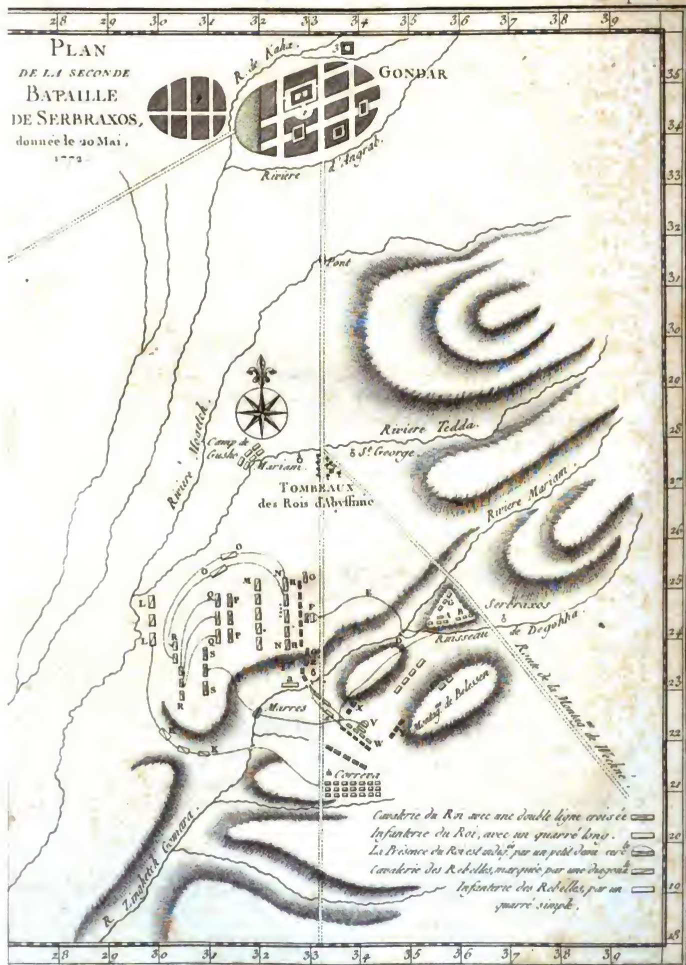
L'on vit alors paroître plusieurs Officiers rebelles, qui après avoir quitté Gondar pour suivre Fasil, s'étoient retirés dans le camp de Gusho, & qui vinrent pour complimenter le Ras Michael d'avoir si heureusement échappé au fer de l'assassin. Ainsi on auroit cru que tout le monde s'intéressoit à son salut, tandis que dans le même instant tout le monde étoit en armes pour l'exterminer. Ce qui me sembloit le plus surprenant, c'est que depuis le Roi & le Ras jusques au moindre soldat, personne ne crut que les rebelles eussent armé le Guragué, quoique la chose fût pourtant très-probable. Cependant, dès les tems les plus reculés, la trahison & les meurtres ont été fréquemment employés en Abyssinie, comme on

le voit par une coutume qui s'est conservée jusqu'à nos jours, & d'après laquelle jamais une personne, quels que soient son rang & ses rapports, n'offre à manger, ni à boire, sans l'avoir auparavant goûté elle-même en présence des personnes qu'elle a invitées.

Des propositions de paix suivirent ces communications; mais comme on y mettoit toujours la condition de renvoyer Michael en Tigré, & qu'il croyoit que c'étoit en d'autres termes demander sa perte, les témoignages de bienveillance finirent bientôt par des défis de la part des confédérés; & ils protesterent de nouveau que le Ras étoit seul la cause de la ruine de son pays & de l'effusion de tout le sang qu'on alloit bientôt verser.

C'étoit dans la nuit du 17 Mai qu'on avoit attenté à la vie du Ras. Le 18, l'Abuna prononça ses excommunications; & dans la soirée, Michael fut informé qu'Ayto Tesfos, Gouverneur du Samen, & Héraclius & Samuel Mammo, du Walkayt & du Tzégadé, étoient près d'aller, avec des forces considérables, joindre l'armée des rebelles. Nous étions alors arrivés sur le fatal champ de bataille de Serbraxos. Nous avions tenté de le passer: mais en vain. Il ne nous restoit plus qu'à voir en faveur de quel parti le diable, ce pere de tous les mensonges, avoit été forcé de dire la vérité, supposé qu'il l'eût dite pour aucun. Vers midi, Darion, l'un des principaux habitans du Belessen, & Guigarr, chef du Lasta, vinrent joindre l'armée du Ras. Ils étoient à la tête de douze cens hommes, la plupart à cheval, & tous vaillans; aussi furent-ils accueillis avec joie.

LE


PLAN
DE LA SECONDE
BATAILLE
DE SERBRAXOS,
donnée le 20 Mai,
R. de Kaha
GONDAR
Riviere d'Angrab
Pont
Riviere Mosetch
Camp de Gusho
Mariam
Riviere Tedda
St. George
TOMBEAUX
des Rois d'Abyssinie
Riviere Mariam
Serbraxos
Ruisseau de Degohha
Route de la Montag.ne de Wechne
Montag. de Belessen
Marres
Correna
R. Lingheti Gomara
Cavalerie du Roi avec une double ligne croisée
Infanterie du Roi, avec un quarré long.
Infanterie des Rebelles, par un
quarré simple.

Le soir, on tint un Conseil, où assisterent tous les principaux Officiers de l'armée, & l'ordre de bataille fut arrêté pour le lendemain. Kefla Yasous fut chargé du commandement de l'aîle gauche, composée des meilleures troupes du Tigré, de la maison du Roi, de la cavalerie du Shoa, & des Maures du Ras el Feel, revêtus de leurs libds; ce qui ne faisoit peut-être pas en tout dix mille hommes, mais qu'on pouvoit regarder comme la fleur de l'armée. Dans le milieu de cette aîle étoit le Roi, avec sa cavalerie noire, pesamment armée, au-devant de lui, & tout autour de sa personne, ses Officiers & sa Noblesse. Guebra Christos & le Kasmati Tesfos du Siré, commandoient au centre où étoit la cavalerie de Guigarr & de Darion; car, quoique les soldats du Lasta eussent pris parti dans les deux armées, on ne put jamais les déterminer à combattre les uns contre les autres; & au lieu de les mettre avec le Roi, contre les troupes du Lasta & du Begemder, on les plaça dans le centre, où ils se trouverent opposés à Gusho & aux guerriers de l'Amhara. L'aîle droite de l'armée royale fut sous les ordres de Welleta Michael & du Billetana Tecla. Elle avoit à combattre l'aîle gauche des rebelles, commandée par le Kasmati Ayabdar, qui avoit nouvellement reçu un renfort considérable, que l'Iteghé lui avoit envoyé du Gojam. Cette Reine savoit qu'Ayabdar étoit l'ennemi invétéré du Ras Michael, & qu'il ne consentiroit jamais à faire la paix avec lui.

J'ai souvent entendu dire à des Officiers expérimentés, que rien n'étoit plus difficile à décrire qu'une bataille, & que lorsqu'on en donnoit plusieurs relations, elles n'étoient jamais d'accord entr'elles, & sembloient toutes décrire des batailles

différentes. J'ajouterai à ceci qu'il me femble également difficile de donner une jufte idée du terrein fur lequel on combat. Toutefois ceci n'offre peut-être pas les mêmes difficultés aux gens du métier : mais quoique je ne décrive que des chofes que j'ai vues, & des lieux que j'ai parcourus, je ne fais pas fi je pourrai me faire bien comprendre.

La montagne ou la colline de Serbraxos n'eft pas très-haute. Elle forme un précipice du côté du nord & du côté de l'eft; mais par-tout ailleurs elle eft doucement inclinée. Elle fe trouve ifolée & féparée des montagnes voifines par le lit d'un torrent rapide qui fe précipite du Beleffen au fud de Mariam Ohha (1). Le côté occidental de Serbraxos fe joint à une vafte plaine qui s'étend jufqu'aux bords du lac Tzana; & c'eft dans cette plaine que campoit notre arrière-garde. Le fud-oueft de la montagne a auffi une pente douce; & à un demi-mille il y a un coude de la riviere Mariam, qui tire fon nom d'une Eglife qui eft dans la plaine. C'eft fur ce côté de la montagne que le centre de l'armée, le Roi, l'Abuna, les Princeffes, avoient leurs tentes; & fur le côté du fud & en face d'une vallée, étoit le Ras Michael, avec toute l'avant-garde. Là, ainfi que je l'ai déja obfervé, la montagne eft très-roide, & du côté du nord elle fe trouve taillée perpendiculairement. Au pied, du côté du fud de la montagne, coule le ruiffeau de Deg-Ohha, qui formoit alors divers baffins, & étoit d'un grand fecours pour l'armée, étant précifément fous la volée de notre moufqueterie, & nos che-

(1) La riviere Mariam.

vaux pouvant y boire sans danger. Au sud de ce ruisseau est une vallée d'un demi-mille de large, qui va se réunir à une grande plaine qui est à deux milles.

La vallée où Michael & l'avant-garde combattirent la premiere fois contre Powussen, est bornée à l'est par les montagnes du Belessen, & à l'ouest par la riviere Mariam. Vers le milieu de cette vallée il y a une colline qui n'a pas plus de trente brasses de haut, & dont le sommet est plane; cette colline est tout-à fait séparée de la montagne de Serbraxos, & c'est dans cet intervalle, qui a environ cent pas de large, que traverse le Deg-Ohha : on gagne par le gué la riviere Mariam, d'où l'on monte par une direction presque nord-ouest, dans la plaine qui s'étend jusqu'au lac Tzana. A l'extrémité sud de la colline, qui, comme je l'ai dit, a environ deux mille de long, les bords de la riviere Mariam sont très escarpés, & cette riviere forme plusieurs bassins larges, profonds, & séparés par des bancs de sable; à la droite de cette colline est un autre gué de la riviere Mariam, où un chemin profond, étroit, sabloneux, monte en zig-zag vers le nord-ouest, comme le premier dans la même plaine qui s'étend jusqu'au Tzana. Ainsi la vallée où coule la riviere Mariam s'étendant du pied des montagnes du Bellessen jusques à Tangouré, est près de deux cens pieds plus basse que la grande plaine qui va border le lac Tzana; il n'y a même d'autre accès de la plaine dans la vallée que par les deux chemins dont j'ai parlé, ce sont du moins les seuls que j'ai vus; l'un est entre l'extrémité de la colline & le penchant de la montagne au nord, & l'autre au sud.

Ces chemins partent des deux gués de la riviere, qui sont

praticables, même dans les saisons de pluies, mais qui sont les seuls, car l'eau forme ensuite plusieurs étangs jusques à la distance de plusieurs milles, où elles se réunit au Zingetch Gomara; le Zingetch Gomara est une riviere plus considérable, mais dont les bords ne sont point escarpés, & qu'on peut aisément passer. Pour la riviere Mariam, elle court au sud, & toujours dans un lit très-profond; c'est-là, c'est au sud de la vallée, que Michael, à la tête de son avant-garde, combattit le 16, les troupes du Begemder. Auprès du gué qui est au nord de la colline, le Roi se mesura lui-même avec le Kasmati Ayabdar; ainsi la vallée étoit bien connue des ennemis, & comme ils avoient peu ou point de mousqueterie, ils pensoient prudemment que ce champ de bataille étroit, & commandé de tout côté par des montagnes, ne pouvoit convenir à leurs desseins.

Le 19 on fut averti que l'armée rébelle étoit en mouvement; & avant huit heures du matin, ce qui est regardé en Abyssinie comme très à bonne heure pour une pareille besogne, nous vîmes un grand nuage de poussiere qui s'élevoit à la droite des rébelles, vers le Korreva. C'étoit précisément l'instant où la cavalerie du Bégemder montoit à cheval dans cette plaine poudreuse; bientôt après nous entendîmes leurs timballes, & vers les neuf heures nous vîmes paroître toutes les troupes du Begemder. Elles étoient assez reculeés dans la plaine qui domine la vallée profonde où coule la riviere Mariam, pour que nous pussions nous former en ordre de bataille, ayant le chemin qui monte du gué de la riviere dans la plaine à notre gauche, & même un peu du côté de notre arriere-garde; mais Michael devina l'intention de Powussen; il

vit que le rébelle avoit envie de nous vaincre par la supériorité de sa cavalerie, & de faire alors passer, sans que nous les vissions, un certain nombre de troupes le long de la riviere pour s'emparer de la colline & du gué nord de la riviere Mariam, & nous empêcher de regagner notre camp de Serbraxos.

Le Ras fit partir alors quelques cavaliers pour reconnoître l'ennemi, pour savoir quel pouvoit être à-peu-près leur nombre, & où étoient postés Ayabdar & Gusho ; car nous pouvions bien distinguer la couleur des chevaux, & tous les mouvemens des troupes du Begemder, qui n'étoient qu'à trois milles de nous ; mais nous ne savions pas si elles étoient seules, où si leurs alliés étoient avec elles ; nous appercevions les étendards, mais ils étoient si fanés que nous ne pouvions pas distinguer s'ils étoient jaunes ou bleus.

Toute l'armée du Roi descendit dans la vallée, & passa le gué de la riviere Mariam pour gagner la grande plaine ; où le vaillant Kéfla Yasous se promenoit à cheval d'un côté & d'autre, & ne négligeoit rien pour animer ses troupes. En un instant l'aîle gauche fut rangée en bataille. Le Ras ayant achevé de donner ses ordres, & s'étant chargé lui-même du camp de réserve, s'assit sur un tapis, & se mit, suivant sa coutume, à jouer aux dames avec ses esclaves noirs. L'armée étoit déjà toute dans la plaine, quand les coureurs vinrent apprendre que Gusho & Ayabdar avoient pris leur place, non sur la même ligne que Powussen, qui coupoit quarrément le lac, mais diagonalement & en déclinant vers le sud; de sorte que les troupes les plus avancées, les plus près de nous étoient celles

du Bégemder. Les ennemis s'étoient sans doute placés ainsi pour que nous fussions obligés d'avoir le dos plus tourné du côté du lac, & qu'il leur fût plus aisé de nous envelopper & de nous couper la retraite, si Powussen étoit assez heureux pour battre le Roi & notre aîle gauche; mais nous ne pouvions pas voir la disposition de ces troupes parce qu'elles étoient trop près du lac : je ne prétends pas même rendre compte de leurs divers mouvemens; je me borne à parler de l'aîle gauche où commandoit le Roi, & où je combattois.

Plusieurs espions vinrent rendre compte au Ras Michael; & ces espions, & les cavaliers qu'il avoit envoyés reconnoitre les dispositions de l'ennemi, s'accorderent à dire qu'on avoit déployé dans le centre de la cavalerie du Begemder un étendard rouge, & qu'un grand nombre detimballes retentissoient au-devant de cet étendard.

Le Ras n'eut pas plutôt entendu ce recit que donnant un coup de pied à son damier il bouleversa le jeu, ce qui fut d'un mauvais présage pour la bataille qui alloit se donner. Il manda alors Kefla Yasous & Guebra Mascal, & après avoir conféré avec eux, il détacha Guebra Mascal avec cinq cens fusiliers pour s'emparer de la colline, dans la vallée au-dessous, & pour se glisser le long de notre aîle gauche sans se laisser appercevoir de l'ennemi.

Le tems étoit extrêmement pesant & sembloit annoncer beaucoup de tonnerre. Nous étions déjà si proches de l'ennemi qu'il nous étoit aisé de distinguer le grand étendard rouge; le Roi le montrant du doigt dit en riant, & d'un air très-gai:

« allons, allons, nous verrons bientôt quel miracle opérera le Roi Théodore ». Cependant les nuées s'épaiſſiſſoient depuis que nous étions deſcendus de la montagne, & il avoit même tombé quelques groſſes gouttes de pluie; les ſoldats étoient obligés de couvrir les platines de leurs fuſils à mêche; quand tout-à-coup il partit des éclairs & des coups de tonnerre épouvantables; la pluie commença à tomber, le vent ſouffla avec furie, & le calme ſuccédant, il tomba une averſe ſi forte que je n'en ai jamais vu de ſemblable, même dans les ſaiſons pluvieuſes.

Si j'avois eu le commandement des troupes du Begemder, certainement cette pluie eût été pour moi le ſignal de la charge, parceque les mêches étant mouillées la mouſqueterie de l'armée royale devenoit abſolument inutile : mais la cavalerie du Begemder parut ſouffrir beaucoup de la pluie; il n'étoit pas poſſible de la contenir, elle avoit le vent en face, elle ſe retourna pour l'éviter, & bientôt après elle regagna ſon camp.

Cependant le Roi Tecla Haimanout ayant fait halte dans l'endroit où la pluie vint le ſurprendre, ordonna aux timballes de battre & aux trompettes de ſonner; mais au bout d'une demi-heure la pluie redoubla, & le Monarque fit retraite avec le reſte de l'armée. Quand il gagna la montagne & qu'il fut vis-à-vis du ſommet, où le Ras Michael étoit aſſis au milieu de quelques eſclaves, qui tenoient une toile tendue au-deſſus de ſa tête pour le préſerver de la pluie, le Ras ordonna à ſes gens de l'aider à ſe lever & à ſe tenir debout; ce fut là tout le ſalut qu'il fit au Roi; puis il lui demanda ce qu'il avoit

fait avec le Roi Théodore ? Tecla Haimanout lui répondit : « le Begembder l'a mené, le Begemder l'a fait fuir avec lui ; nous n'avons pu ('il leur f son étendard ». — « Le Lasta portoit cet etendard, si...ia un jeune Abyssinien ». — C'est un Prince pacifique, reprit le Roi. Il commence pourtant par combattre, mais il en dédommagera par la suite, & il gouvernera pendant mille ans l'Abyssinie au sein de la paix. — Si cela est, dit le Ras, Powussen sera tué dans la premiere bataille ; car tant qu'il vivra, les mille ans de paix ne pourront pas commencer ».



CHAPITRE

CHAPITRE VII.

Le Roi Tecla Haimanout offre la bataille aux rebelles. — Description de la seconde bataille de Serbraxos. — Intrépidité du Roi. — Danger que court ce Prince. — Les deux armées conservent leurs postes.

TOUTE la soirée du 19 Mars (1) fut employée en festins & en réjouissances. Un Prophete de quelque coin du Dembea avoit prédit la défaite du Roi Théodore; &, ce qui étoit bien plus intéressant, c'est qu'on venoit de mener dans le camp deux grands troupeaux de bétail, l'un venant du Belessen, près de Mariam Ohha, & l'autre du Dembea. Le Ras Michael, qui connoissoit le prix du lendemain, n'épargna rien ce jour-là pour faire rafraîchir les troupes & pour ranimer leur ardeur. Le Roi, le Ras, Ozoro Esther, Ozoro Altash, Kefla Yasous, & même l'Abuna, régalerent, chacun en particulier, les principaux Officiers de l'armée, & tous ceux qui devoient, en apparence, prendre le plus de part à la bataille. Les soldats étoient remplis d'ardeur: mais on ne l'ignoroit pas; les Officiers étoient, pour la plupart, mécontens, engagés dans des traités particuliers, & ne desirant que la paix.

L'ON tint dans la tente du Roi un conseil qui dura fort peu de tems. Tout avoit été déjà prévu & arrêté dès la veille, &

(1) 1771.

il n'étoit presque rien survenu qui dût occasionner des changemens. La jeune noblesse se rassembla, comme à l'ordinaire, chez Ozoro Esther. Je ne pus entendre, sans me sentir pénétré de tristesse & de compassion, tous ces jeunes guerriers souhaiter avec ardeur une belle journée pour le lendemain, dont plusieurs d'entr'eux ne devoient pas voir la soirée.

Indépendamment des choses qu'Ozoro Esther avoit eu soin de faire préparer pour le souper, le Roi lui envoya deux bœufs vivans, du vin, de l'eau-de-vie, de l'hydromel; &, ce ce qui étoit une faveur très-rare, en sortant du Conseil le Ras vint dans la tente de la Princesse, & lui fit porter un surcroît de provisions. Il se montra alors gracieux, affable; il dit des choses agréables à tout le monde, &, en mon particulier, il me demanda comment nous buvions en Angleterre?

Je lui expliquai aussi bien que je le pus notre maniere de toster & de boire à la santé de nos maîtresses, en les nommant & en avalant des rasades. Je lui dis, « que si nos guerriers étoient régalés par leur Général, comme les siens l'étoient par lui, les tostes qu'ils porteroient seroient une belle matinée, une prompte rencontre avec l'ennemi! » — Il comprit aisément tout cela; & quand je vis qu'il m'entendoit, je lui demandai si je pouvois toster pour lui? Il y consentit, & toute la compagnie ne fit qu'un cri d'approbation. Aussi-tôt je remplis de vin ma corne; & me levant, car le Ras nous avoit tous forcés de nous asseoir, je prononçai ces mots: « Longue vie au Roi Tecla Haimanout, santé, félicité, victoire à vous, Seigneur, & prompte rencontre avec le Roi

Théodore ». — Tous les ſpectateurs applaudirent. Le Ras lui-même, qui étoit le plus ſobre des hommes, voulut boire une pleine corne ; mais il fut obligé de s'interrompre pluſieurs fois pour ſatisfaire ſon envie de rire. La corne alla rondement dans les mains de tous les convives ; & j'oſe prédire que dans les mille ans qu'il doit regner, le Roi Théodore ne ſera jamais plus auſſi gaiement toſté.

Le Ras ſe tournant vers moi, me dit : « Yagoubé, je ſouhaiterois avoir demain cinq mille de vos compatriotes, comme vous, ou comme vous me les avez peints ». — Je lui répondis : « Je voudrois que vous en euſſiez ſeulement un millier, & je parierois vingt fois ma vie pour le ſuccès de la bataille ». — A ces mots Ayto Engedan ſe leva, & traverſant la tente avec une grace ſinguliere, il alla baiſer la main du Ras, en lui diſant : « Ne nous faites pas penſer, en formant de tels vœux, que vous mépriſez vos enfans, ou que vous manquez de confiance en eux. Yagoubé eſt un des nôtres, il eſt notre frere ; & il jugera demain ſi nous, vos fils, nous ſommes en état de combattre pour vous ſans des ſecours étrangers ».

Des larmes coulerent des yeux du vieillard. Il prit Engedan dans ſes bras & le baiſa ; puis il ſe retira, en nous recommandant de ne pas veiller trop tard. Une bruyante gaieté ſuivit nos toſtes ; & bientôt deux Officiers du Roi vinrent demander, de la part du Monarque, quel étoit le ſujet de ces grands cris ? Car on pouſſoit effectivement un cri général en portant les toſtes. Ozoro Eſther répondit : « Nous ſommes tous devenus des traîtres. Nous buvons à la ſanté du Roi

Théodore ». — Cependant on jugea à propos d'expliquer la chose aux messagers, & on les engagea à toster comme les autres.

La jeune Tecla Mariam (1) n'avoit pas beaucoup parlé, & son pere l'envoya chercher pour qu'elle allât le joindre chez le Roi. Avant qu'elle partît, je priai Ozoro Esther de m'excuser auprès d'elle de ce que je m'étois absenté le matin sans aller la voir. Je demandai en même-tems à Tecla Mariam la continuation de ses bontés; & je lui dis qu'elle pourroit juger, par la maniere dont je me conduirois le lendemain, des sentimens que j'aurois toujours pour elle. Alors elle me le promit avec une complaisance & une douceur infinie.

Bientôt après un esclave du Ras Michael apporta à Engedan une selle & une bride magnifiques, dont le Ras lui faisoit présent. L'esclave nous apprit qu'un messager de Fasil étoit venu demander, de la part de ce Général, qu'on lui marquât la place où il devoit camper, parce qu'il viendroit joindre le Roi le lendemain à bonne heure. Cependant personne ne crut que Fasil eût cette intention. Je ne pense pas même qu'il eût fait un seul pas pour se rapprocher de l'armée royale. Le Ras nous fit en même-tems ordonner d'aller nous reposer; & nous nous retirâmes immédiatement chacun dans notre tente. En m'en allant, je vis un fagot dans le chemin; & aussi-tôt l'histoire des Guragués me vint dans l'idée. Je donnai ordre à quelques soldats de le disperser avec leurs lances.

(1) Fille du Secrétaire du Roi.

Mais c'étoit un fagot qu'on avoit porté pour brûler, ſous lequel il n'y avoit point de Guragué.

Je ne fus pas plutôt dans mon lit que je m'endormis d'un profond ſommeil, & je ne me réveillai que le lendemain (1) à cinq heures du matin. Je m'étois beaucoup ménagé dans le ſouper de la veille, de peur d'être enſuite trop abattu, trop attriſté le lendemain. Je me trouvai donc, à mon réveil, avec tout le calme & la ſérénité que je pouvois deſirer, réſigné aux décrets de la deſtinée, & perſuadé que l'armée du Begemder ne pouvoit ni avancer ni retarder mon dernier jour. Je fis la revue de la cavalerie noire, & j'ordonnai à deux ou trois cavaliers, qui n'étoient pas encore bien guéris de leurs bleſſures, de reſter au camp. Enſuite je me rendis dans la tente du Roi. Ce Prince n'étoit pas encore levé. Mais la premiere tymballe du Ras ayant battu, le Monarque parut. Bientôt après une ſeconde tymballe donna aux ſoldats le ſignal du déjeûner. J'allai baiſer la main du Roi & prendre ſes ordres. Il me dit : « On va promptement déjeûner ». —Je lui répondis que j'y allois auſſi, & que j'étois invité chez Ozoro Eſther. « — Dépêchez-vous donc, reprit-il; car j'ai réſolu d'être aujourd'hui ſur le champ de bataille avant le Roi Théodore. Je ſuis plus âgé que lui, & je dois lui montrer l'exemple ». — Il ſembloit être, en diſant cela, encore plus gai & plus animé qu'à l'ordinaire.

J'eus bientôt achevé de déjeûner, & je pris congé d'Ozoro Eſther, qui me renouvella les témoignages de ſa re-

(1) 20 Mai 1771.

connoiſſance & de ſon amitié. Tecla Mariam, qui n'avoit pas manqué de ſe trouver au rendez-vous, ne m'épargna pas non plus ſes tendres expreſſions. La journée étoit très-belle, le ſoleil faiſoit ſentir ſa chaleur, & l'armée deſcendit dans la plaine dans le même ordre, & avec le même courage que la veille. Guebra Maſcal, à la tête de ſa mouſqueterie, s'empara de la longue colline qui eſt au milieu de la vallée, & ſe rangea à côté de notre aîle gauche, de maniere que nous n'étions ſéparés de lui que par la riviere Mariam & ſes bords élevés. Le Roi alla prendre ſon poſte par le chemin en zig-zag dont j'ai déja parlé, qui monte du gué de la riviere dans la grande plaine. Guebra Maſcal ayant gagné l'extrêmité ſud de la colline, entra rapidement dans le ſentier qui étoit vis-à-vis, & s'avança environ deux cens pas en faiſant mettre ſes ſoldats ventre à terre, dans les joncs & dans les bruyeres qui bordoient la colline du côté de la plaine, de ſorte qu'on ne pouvoit abſolument pas le voir. Sa ligne formoit un angle droit avec notre front; ainſi ſon feu pouvoit enfiler tout le front de notre ligne.

Il n'eſt peut-être pas très-utile, mais il eſt du moins curieux de connoître les diſpoſitions d'une armée barbare prête à combattre en bataille rangée. Kefla Yaſous, qui commandoit l'aîle gauche, ſous le Roi, aligna ſa cavalerie à l'entrée du chemin qui deſcendoit dans la vallée. Les fuſiliers & les gens armés de lances & de boucliers étoient tous réguliérement entremêlés. A une certaine diſtance de ceux-ci, & en avant de la cavalerie, mais près d'elle, étoit un autre corps de lances & de mouſqueterie, formant pluſieurs lignes, ou plutôt ſe tenant en groupe & ſans aucun ordre. Enſuite il y

avoit une autre ligne de cavalerie, avec des fantassins entremêlés, comme dans la premiere, & ayant devant elle un autre groupe de lanciers & de fusiliers. Le même ordre continuoit ainsi jusqu'à la fin de la division.

J'IGNORE qu'elle étoit la disposition du reste de l'armée; j'ignore même comment étoit le terrein où il combattit; pour le nôtre il étoit aussi plane que celui qu'on choisit en Angleterre pour la course des chevaux. Il y apparence qu'il étoit partout ailleurs de même, mais qu'il avoit pourtant un peu plus de pente vers le lac Tzana.

L'INFANTERIE du Roi fut rangée en ligne, & on mit comme ailleurs un fusilier entre deux lanciers; au centre étoit la cavalerie noire. Les cavaliers Maures du Ras el Fael, revêtus de leur libds, étoient partagés sur les flancs de cette troupe. Le Roi se tenoit derriere la cavalerie noire, & avoit autour de lui un corps considérable de Noblesse & plusieurs Officiers de l'Etat: sur les deux flancs de la ligne, mais un peu en arriere, étoit le reste de la cavalerie du Roi, divisée en deux corps nombreux. Guebra Mascal, caché comme je l'ai déjà dit à notre gauche, formoit un angle droit avec notre ligne, & avoit un feu libre pour sa mousqueterie. On comprendra ceci plus aisément si l'on veut bien consulter le plan où H H, G G, F & I, représentent les dispositions telles que je viens de les décrire.

IL y avoit au moins demi-heure que le Roi étoit rangé en bataille, quand les troupes du Begemder commencerent à se mettre en mouvement. Le Ras les vit le premier du haut de la montagne, & il en donna le signal en faisant battre ses tym-

balles & ſonner ſes trompettes. Auſſi-tôt toutes les trompettes & les tymballes de notre aîle gauche lui repondirent, & en une minute nous vîmes, du côté de Korreva, un nuage de pouſſiere, ſemblable à la fumée qui s'éleveroit d'une grande ville en feu. Ce nuage étoit produit par les pieds des chevaux au moment qu'on les montoit dans un terrein continuellement foulé par une multitude immenſe; & bientôt emporté par une briſe modérée mais conſtante, il s'accrut, il s'épaiſſit, il prit différentes formes, de tours, de crénaux, de tout ce que l'imagination pouvoit lui prêter. Bientôt nous commençâmes à découvrir indiſtinctement, à travers cette pouſſiere, une partie de la cavalerie; puis nous en apperçûmes davantage, & enfin nous vîmes clairement les hommes & les chevaux qui s'avançoient ſuperbement vers nous. Cependant ils nous étoient encore quelquefois dérobés par de nouveaux tourbillons qui s'élevoient ſous leurs pas, & cet enſemble formoit une perſpective ſinguliere & pittoreſque.

JE fus ſi frappé de la beauté de ce ſpectacle, que je ne pus m'empêcher de dire au Billetana Gueta Ammonios, qui commandoit ſous mes ordres la cavalerie noire: « Ne trouvez-vous pas cela admirable, Ammonios? Quel Roi, en le voyant, pourroit ne pas aimer la guerre? » « — David maudit cependant ceux qui font leurs délices de la guerre, répondit Ammonios ». « — Il faut donc, repris-je, que la guerre offre des plaiſirs; car perſonne ne voudroit s'expoſer à commettre un péché qui n'auroit aucun charme ». « — Fort bien, dit Ammonios. Mais ce n'eſt pas l'inſtant d'argumenter. Songez plutôt au ſpectacle glorieux que nous offrirons tous avant le coucher du ſoleil ».

L'ON

L'ON pouvoit alors contempler aisément toute l'armée de Powussen; sa cavalerie galoppoit tantôt en avant tantôt en arriere, & sembloit plutôt se divertir que marcher à la rencontre d'un ennemi aussi redoutable que celui qui l'attendoit. Elle paroissoit former deux aîles & un centre à-peu-près égaux en nombre, & qui, autant que j'ai pu les bien observer, sont représentés avec exactitude dans mon plan, aux lettres L L, Cependant l'armée entiere n'offroit quelquefois qu'un seul grouppe, & ses mouvemens étoient si continuels, si variés, qu'il étoit impossible de lui assigner une forme précise.

QUATRE hommes montés sur des chevaux fougueux, & qu'ils sembloient ne pouvoir contenir, galoppoient en avant parlant ensemble, comme s'ils observoient notre arrangement. L'armée étoit alors à six cens pas de nous, mais ce n'étoit pas le moment de pouvoir faire des calculs exacts. Elle s'arrêta, & commença à étendre le flanc gauche de sa ligne du côté du couchant, comme je l'ai marqué sur le plan aux lettres MM. J'imagine qu'on avoit aussi besoin de laisser un peu souffler les chevaux après les avoir si inutilement fatigués.

DANS le milieu de la cavalerie ennemie, ou plutôt un peu sur sa droite, & conséquemment sur la gauche du Roi Tecla Haimanout, on éleva un grand étendard rouge qui fut aussitôt salué par toutes les timballes & les trompettes de l'armée rebelle. Un accident faillit alors à faire découvrir nos dispositions secrettes, détruire l'espoir que nous avions de la victoire, & mettre en péril notre armée entiere. Quand les troupes du Begemder déployerent leur étendard rouge, on tira deux

coups de mousquet du poste en face de la coline, où Guebra Mascal étoit en embuscade; heureusement qu'au même instant toutes les timballes & les trompettes du Roi résonnoient, par une espèce de moquerie, & à l'imitation des farceurs de places, car on vouloit ridiculiser le Roi Théodore & son étendard flottant devant nous.

CEPENDANT comme si ce bruit avoit été le signal de la bataille, toute l'armée du Begemder prit le galop pour charger, comme on le voit aux lettres N N, & elle étoit encore à cent pas de nous qu'elle reçut en plein dans son centre une volée de la mousqueterie de Guebra Mascal. Au même instant la mousqueterie, qui étoit dans la ligne du Roi, fit feu; & cette décharge mit les ennemis dans une telle confusion, qu'une partie vint en chancelant sur nous, l'autre tourna à gauche. Ils sembloient avoir perdu la tramontane, car ils présentoient à nos coups leur droite, c'est-à-dire le côté qu'ils ne couvrent point de leur bouclier. Le feu de Guebra Mascal fut pour nous le signal de la charge, & alors notre cavalerie, pésament armée, tomba avec ses longues lances sur les ennemis qu'elle rompit aisément. La ligne entremêlée de cavalerie & d'infanterie s'approcha au même instant, & quand elle eut fait son feu, elle se recula pour recharger. Une partie de la gauche des ennemis ne prit point part à l'action, mais, s'étant retournée, elle s'enfuit vers le midi à travers la plaine.

TANDIS que l'armée du Begemder étoit ainsi divisée en deux troupes, l'une & l'autre fort en désordre, le Roi avec son corps de réserve fondit avec fureur sur les ennemis, &, suivi aussi-tôt de la cavalerie, il poussa au loin dans la plaine

la droite où combattoit Powussen en personne, & qui, tout en reculant se défendoit avec opiniâtreté, & se rallioit souvent.

KEFLA Yasous vit soudain le danger où étoit exposé le Roi en poursuivant les troupes du Begemder si loin de son infanterie. Il vit qu'elles ne tarderoient pas à se retourner, à l'envelopper, à l'accabler de leur nombre. Ainsi il s'empressa avec une présence d'esprit admirable à assurer la retraite de ce Prince intrépide. Il rangea en ordre la cavalerie pesament armée, qui ne pouvoit point galopper, les Maures du Ras el Feel, & l'infanterie qui étoit en arrière, & qui avoit rechargé ses mousquets; & il ordonna à Guebra Mascal d'aller reprendre son poste. Puis, d'une voix terrible, il cria deux fois aux soldats : « Le salut du Roi dépend de vous. Soyez inébranlables, ou tout est perdu ! »

ALORS, avec un peu de cavalerie qui lui restoit, il prit le galop pour aller joindre le Roi, qui étoit très-engagé à une très-grande distance. Les fantassins, qui avoient poursuivi les fuyards, ou qui s'étoient dispersés, revinrent par pelotons de dix ou douze à la fois, & se rallierent auprès de la cavalerie noire; de sorte que nous recommençâmes à faire bonne contenance. Parmi ceux qui rejoignirent alors étoit un simple soldat de la maison du Roi, qui, en suivant l'infâme coutume de mutiler les morts, avoit trouvé à terre l'étendard du Roi Théodore. Il me le remit à condition que je le récompenserois, & je le donnai à un de mes gens pour le garder jusqu'après la bataille.

En cet inſtant Guebra Maſcal vint dans la plaine, en ſautant & faiſant par-deſſus ſa tête de grands mouvemens avec ſon fuſil. Il s'arrêta devant mon cheval, & me cria : « Yagoubé, maintenant reſtez ferme, ſi vous êtes un homme ». — Regarde-moi, lâche ivrogne, lui dis-je, & ſonge qu'armé ou non armé, je ne crois point me vanter en diſant que je vaux dix fois mieux que toi. Va rentrer dans le trou où tu te caches, & ſi tu aimes la vie ne te préſente jamais devant moi. Fuis! tu n'es pas aujourd'hui près du Roi, comme l'autre jour ». — Plein d'impatience, il s'écria encore : « Par Dieu! vous ne ſavez pas ce que je veux dire. Mais voilà qu'on revient. Soyez fermes ſi vous êtes des hommes ». — Auſſi-tôt il prit ſa courſe pour retourner à ſon poſte, où il ſe remit en tenant ſa meche allumée d'une main, & ſon fuſil de l'autre, & tout fut prêt.

Il eſt néceſſaire, pour conſerver l'ordre des choſes, de rapporter ici une choſe qui arriva au Roi, quand il pourſuivit, à une très-grande diſtance, la cavalerie du Begemder. Il étoit alors dans l'endroit de la plaine, marqué ſur le plan SS. L'armée entiere des rebelles n'avoit point chargé; & voyant la réſiſtance opiniâtre de Powuſſen, elle s'avança pour l'aider; la diviſion du Begemder qui avoit pris à gauche, ſe rallia & revint ſur ſes pas, & toutes enſemble enveloppant le Roi à RR, le pouſſerent juſques à l'endroit où les bords de la riviere Mariam ſont les plus profonds & les plus eſcarpés. Kefla Yaſous arrivant alors, combattant avec une valeur étonnante, & s'expoſant comme le moindre des ſoldats, ſoutint un peu le Roi : mais comme il vint des renforts nouveaux aux rebelles, il n'y a pas de doute que le Roi n'eût

été tué ou fait prisonnier, si Sertza Denghel (1), jeune guerrier de l'Amhara, & parent de Gusho, n'avoit mis pied à terre & offert au Roi de conduire son cheval pour le faire descendre par le précipice qui étoit devant eux. Le Monarque le refusa d'un ton ferme : « Je puis mourir ici, dit-il, mais tant qu'il me restera un soldat, je ne fuirai point devant les rebelles. » — Cependant, Sertza Denghel voyant qu'il n'y avoit pas un instant à perdre, prit par force la bride du cheval du Roi, dans l'endroit marqué T sur le plan, & le fit heureusement descendre en travers jusques au bas de la riviere. Le Roi le menaça alors de toute sa colere. Il promit de le faire mourir. Il le frappa même du gros bout de sa lance sur la bouche & lui cassa les dents de devant : mais ce fut en vain. Il y avoit dans la riviere Mariam un banc de gravier qui formoit une espece de pont entre deux bassins profonds, mais qui pourtant étoit plein de sable & de vase en quelques endroits. Ce fut là que le Monarque acheva de gagner la vallée.

Tous les fantassins qui avoient suivi le Roi, descendirent au bas de la riviere, où la cavalerie du Begemder ne pouvoit les poursuivre ; & rejoignant le Monarque dans la vallée, ils se hâterent de gagner l'extrémité sud de la longue & basse colline, où Guebra Mascal étoit en embuscade. Le Ras Michael qui vit le péril du Roi & la maniere dont il se sauvoit, & qui avoit gardé Ayto Engedan auprès de lui, le fit soudain partir à la tête d'un corps considérable de cavalerie, pour joindre le Roi & couvrir sa retraite. Il détacha égale-

(1) Il occupoit une petite place dans le palais du Roi.

ment un grand nombre de fusiliers, à qui il donna des mulets pour qu'ils fissent plus de diligence, avec l'ordre de se poster à l'extrémité sud de la colline ronde, au-dessous du chemin, en zig-zag, tandis qu'un autre parti s'empara de quelques rochers sur le côté sud de la vallée.

Ces ordres furent aussi-tôt exécutés que donnés. Ayto Engedan joignit le Roi qui avoit perdu toutes ses timballes, à l'exception d'une seule qu'on battoit alors devant lui. En arrivant à l'entrée de la vallée, dans l'endroit marqué V, le Roi se retourna vers l'ennemi. Il avoit la mousqueterie, nouvellement venue du camp, à droite & à gauche, c'est à-dire, à X & à Y.

Kefla Yasous eut bientôt appris que le Roi étoit sauvé; & sentant la nécessité de lui donner du tems, il attaqua de nouveau la cavalerie du Begemder & la repoussa pour la seconde fois. Powussen, dont le seul desir étoit de faire le Roi prisonnier & d'arracher ce Prince, & conséquemment, toute l'autorité des mains du Ras Michael, fut non moins fâché que surpris de la maniere dont il venoit de s'échapper. Ce Général suspendit un instant le combat pour tenir conseil. Puis partageant ses troupes, il résolut de descendre avec une division par le chemin en zig-zag, & de faire gagner la vallée à l'autre par l'endroit où les deux rivieres se joignent, afin de surprendre le Roi & de lui couper la retraite vers son camp. Il faisoit prendre ce chemin à sa seconde division, en cas que quelque obstacle l'arrêtât dans le chemin en zig-zag. Kefla Yasous profita de cet intervalle de repos pour rejoindre la cavalerie noire & la ligne entiere que ce Gén-

ral avoit rangée auprès d'elle & qui demeuroit fixement à ſon poſte.

La premiere perſonne que nous vîmes revenir à nous fut ce même Keſla Yaſous. Il marchoit à la tête de ſa cavalerie, étendant ſa main & ayant le viſage couvert de ſang; car il avoit reçu une bleſſure à la tête; & il nous cria de toute ſa force: « Tenez-vous fermes. Le Roi eſt en ſûreté dans la vallée. » A peine eut-il joint notre ligne, & fut-il à ſon poſte, que l'ennemi s'approcha au grand galop. La cavalerie du Begemder étoit plus ſerrée que de coutume, & formoit un eſcadron plus profond que large. Cet eſcadron reſſembloit à un quarré long, ſi tant eſt pourtant qu'il reſſemblât à quelque choſe; & dans le fait, cette troupe déſordonnée changeoit de forme à tout moment. La droite de ſon front, qui n'étoit point égale au nôtre, fut enfin placée du côté du chemin en zig-zag, & conſéquemment, près du poſte de Guebra Maſcal, dont la troupe étoit devenue bien plus nombreuſe par les renforts que le Ras lui avoit envoyés. L'ennemi reçut donc de toute cette mouſquetterie une décharge en deux volées, tirées de ſi près, que je ſuis sûr qu'il n'y eut pas un ſeul coup qui ne portât. Au même inſtant, un grand cri, parti du bord de la riviere, augmenta beaucoup la terreur de l'ennemi. Les troupes du Roi répondirent à ce cri, & chargerent les fuyards comme la premiere fois, au moment qu'ils tournoient à gauche. Ils furent pourſuivis à quelque diſtance par des troupes qui n'avoient pas combattu dès le matin; & il étoit aiſé de voir qu'ils étoient véritablement en déroute, & qu'ils ne pourroient plus ſe rallier.

Powussen fut légérement bleſſé par cette derniere décharge, & on diſtinguoit ſes gens qui l'emmenoient hors du combat. Quand les rebelles tournerent le dos, Kefla Yaſous donna ordre à toutes ſes troupes de défiler dans la vallée, par-derriere la cavalerie peſament armée, qui pendant ce tems-là garda ſon poſte devant le chemin tortueux.

Pour moi, je crus que l'action étoit finie, quand je vis que nous deſcendions auſſi avec nos peſants chevaux à la ſuite des autres. Nous trouvâmes Guebra Maſcal, dont l'activité étoit au-deſſus de tout éloge, rangé en bataille à notre droite, au pied de l'équorre de la riviere. Il avoit en front un grand baſſin formé par la riviere & la vallée en flanc. Le Roi, poſté dans l'endroit le plus étroit de la vallée, commençoit à engager le combat avec les troupes du Laſta & du Begemder, qui étoient allées faire le tour du côté de la jonction des deux rivieres : mais qui, comme nous l'apprîmes par la ſuite, avoient perdu beaucoup de temps en donnant à boire à leurs chevaux. Cependant, bien rafraîchies à leur arrivée, elles paſſerent malgré le feu de la mouſquetérie qui étoit ſur la colline ronde, & de celle qui étoit ſur les rochers de l'autre côté de la vallée, & elles repouſſerent le Roi & Engedan. Ce dernier fut même alors bleſſé à la cuiſſe.

En ce moment arriva la cavalerie noire & les Maures de Yaſine. Cette troupe avoit eu, comme je l'ai dit, la garde du chemin tortueux, par où l'armée avoit deſcendu, & elle ſe trouvoit ſéparée de l'armée qui combattoit de l'autre côté de la colline. Kefla Yaſous, après être arrivé au bas du chemin

chemin tortueux, donna ordre à Guebra Mascal de passer le bassin de la riviere & de venir au pied du chemin, de peur que l'ennemi ne pénétrât dans la vallée à la droite du Roi, & ne s'opposât à notre retraite.

Guebra Mascal occupoit donc ce poste, quand Yasine & ensuite notre cavalerie noire arriva en bas. Il m'avoit adressé quelques paroles pendant qu'il étoit de l'autre côté du bassin, mais je ne l'avois pas entendu. Alors il me parla de nouveau : « Où allez-vous, me dit-il, Yagoubé ? » — « Mourir, lui répondis-je séchement. C'est ce que nous avons à faire aujourd'hui. » — Alors il ajouta : « Kefla Yasous a traversé la riviere après le Bacha Hezekias, & est allé joindre l'arriere-garde du Roi. » — « Vous savez bien, lui dis-je, que notre devoir, à nous, c'est d'être devant lui. » — « Eh bien! suivez-moi donc, cria Guebra Mascal; car, par Dieu, vous ne ferez pas un pas aujourd'hui que je n'en aie fait cinq en avant de vous. » — En disant ces mots, il s'avança précipitamment; & quand il vit les étendards du Begemder, reculant devant le Roi, il leur lâcha une volée, qui quoique tirée de très-loin, les fit redoubler de vîtesse.

Nous allâmes nous ranger au-devant de la cavalerie du Shoa, précisément dans le même endroit que nous avions occupé le matin. Quoique la fuite de l'ennemi fût très-réelle, Kefla Yasous ne voulut point permettre qu'on les poursuivît dans la plaine. Il marcha lui-même au-devant de nous, & commença à ranger ses troupes. La mousqueterie fut placée de chaque côté de la vallée, & à une hauteur où la cavalerie ne pouvoit pas atteindre. Le reste de l'infanterie fut rangé

dans la plaine. Le Bacha Hezekias étoit sur la colline ronde; précisément derriere le centre où s'étoit mis le Roi; & Guebra Mascal occupoit à-peu-près la même place que le matin.

L'ARMÉE formoit alors un grand fragment d'amphithéâtre. J'observai que le Roi avoit ôté son diadême, car il étoit très-décidé à renouveller le combat. Les troupes du Begemder se rangeoient aussi en bataille, à un demi-mille au-dessous de nous. Elles paroissoient avoir beaucoup d'ardeur, & il leur arrivoit de tems en tems des renforts. Le Roi voulant faire connoître à l'ennemi qu'il étoit prêt, donna ordre de battre les timballes & de sonner les trompettes. Mais l'ennemi ne s'avança point, & ne répondit pas même à ce signal. Il étoit alors près de trois heures. Le soleil se couvrit; le froid commença à se faire sentir, & les troupes du Begemder battirent la retraite. Le Roi ne tarda pas à en faire de même, & rentra dans son camp. Au moment que l'armée s'en retournoit & passoit au-dessous d'un rocher qui s'avance dans la vallée, une multitude de paysans de Mariam Ohha firent pleuvoir, tant à coups de frondes qu'avec les mains, une volée de pierres qui blesserent plusieurs personnes. Le Roi ordonna qu'on les fusillât. On étoit trop loin d'eux, & on ne les attrapa point. Mais Guebra Mascal fit grimper rapidement au haut de la montagne une cinquantaine d'hommes qui environnerent le rocher, & qui avec deux décharges de leurs mousquets, tuerent ou blesserent plusieurs de ces paysans & disperserent les autres.

JE crains que mes lecteurs ne soient trop fatigués des détails de cette seconde bataille de Serbraxos: mais comme c'est un

des incidens de ma vie les plus remarquables, je n'ai pu omettre ici ce que j'en ai vu, ni supprimer rien de ce qui a pu servir à en rendre la description plus claire. Peut-être même ne l'est-elle pas encore assez.

Je crois devoir ajouter briévement ce qui se passa dans le reste de l'armée. Gusho & Guebra Christos, commandant au centre des deux armées, n'eurent point d'engagement général; le Kasmati Tesfos de Siré, second Commandant pour le Roi dans cette division, fut blessé & fait prisonnier. Guebra Christos, oncle du Roi, fut tué d'un coup de fusil, tiré par ses propres soldats; c'est du moins ce qu'on dit. Peu d'autres Officiers perdirent la vie dans cette division. Le centre de l'armée royale se retira sous la montagne de Serbraxos, où étoit Michael. Gusho poursuivit les fuyards, mais il ne renouvella pas son attaque.

Le Billetana Gueta Tecla & Welleta-Michael, qui commandoient l'aîle droite, combattirent avec beaucoup d'opiniâtreté; malgré cela, ils furent battus par le Kasmati Ayabdar, qui les força de passer le Mogetch, au-delà duquel s'étant ralliés & postés avec avantage, l'ennemi n'osa pas les relancer. Ils s'en revinrent au camp, peu de tems après le Roi: mais ils s'en revinrent avec beaucoup de perte.

Quoique cette bataille pût être plutôt regardée comme gagnée que comme perdue, elle eut des suites très-funestes pour le Roi. Dès ce moment, il n'y eut pas un homme sage qui ne prévît que les affaires de ce Prince iroient en décadence. L'armée royale perdit dans cette journée près de trois

mille hommes, dont la plus grande partie fut tuée à l'aîle gauche; & parmi ce nombre, on comptoit 180 jeunes gens de la plus belle espérance & des premieres familles du royaume. Guebra Christos fut à tous égards une grande perte pour l'Abyssinie. Kefla Yasous reçut deux blessures, mais peu dangereuses. Plusieurs autres Officiers furent blessés. Ayto Engedan le fut, comme je l'ai déja dit : mais il ne tarda pas à guérir, & on le renvoya à Gondar, auprès de son cousin Ayto Confu. Un fils de Lika Netcho, & un fils du Nebrit Tecla, furent aussi tués de notre côté. La Providence sembla vouloir commencer à venger le sang du Roi Joas, en faisant couler celui des deux principaux auteurs de son meurtre. Dans le nombre des morts étoient le Baharnagash & son fils, que je comptois tous deux au nombre de mes amis. Ils périrent en combattant vaillamment sous les yeux du Roi, quand ce Prince se sauva du haut du précipice dans la vallée.

Mais ce qui consola le Roi des pertes qu'il venoit de faire, ce furent les pertes bien plus considérables des ennemis. De leur propre aveu cette journée leur coûta neuf mille hommes, dont sept mille étoient des troupes du Begemder & du Lasta, les mêmes contre lesquelles le Roi avoit combattu en personne. Pour moi je crois que les pertes furent exagérées des deux côtés. Cependant le grand nombre de ceux qui moururent de leurs blessures dut augmenter beaucoup la perte des rebelles; car toutes les blessures qui proviennent des coups de fusil occasionnent la gangrene & sont mortelles, sur-tout si quelqu'os est cassé.

Parmi ceux qui furent tués dans l'armée du Begemder,

étoient deux Chefs du Lasta, tous deux parens de Powussen, c'est-à-dire un de ses beaux-freres, & le fils de ce beau-frere, lesquels portoient ensemble la banniere du Roi Théodore. L'indigne Confu, frere de Guebra Mehedin, & neveu de l'Iteghé, ce Confu dont j'ai si souvent parlé, & si différent de l'autre Confu, fils d'Ozoro Esther, échappa à la mort, quoique le Kasmati Ayabdar l'eût mis sous bonne garde pour qu'on le fît combattre, & qu'il pût être tué parmi les rebelles du Begemder.

Le Roi avoit eu le tems de se laver, de changer de vêtemens, & de dîner, quand il reçut un présent de fruit du Ras Michael, avec mille onces d'or. Ensuite commença la plus sale des cérémonies qui puissent deshonorer une nation qui ose s'appeller chrétienne; cérémonie qu'on ne peut décrire en termes assez décens pour des oreilles chastes, à moins qu'on n'emprunte le langage de l'Ecriture, qui, lorsqu'elle a besoin de traiter des sujets grossiers, fait toujours choix des expressions les plus simples & les plus innocentes.

Tous les possesseurs des fiefs de l'Empire, tant les femmes que les hommes, sont obligés de fournir au Roi un certain nombre de cavaliers & de gens de pied. On exigeoit autrefois rarement que les dames vinssent elles-mêmes à l'armée: mais le Ras Michael établit cet usage, afin qu'Ozoro Esther, qu'il accompagnoit lui-même, pût toujours avoir une cour. Le soir d'un jour de bataille chaque chef s'assied à la porte de sa tente; & ceux de ses soldats qui ont tué des ennemis se présentent devant lui l'un après l'autre, armés comme à l'instant du combat, & portant sur leur poignet de la main

droite le prepuce sanglant de l'ennemi qu'ils ont immolé. Le premier qui s'avance brandit en même-tems sa lance vers son maître ou sa maîtresse, comme s'il étoit prêt à frapper, & il répete avec une sorte de rage des paroles extravagantes dont la formule ne varie jamais : « — Je suis Jean, fils de George, fils de Guillaume, fils de Thomas. Je suis le cavalier qui monte le cheval brun. J'ai sauvé la vie à votre pere dans telle bataille. Où en seriez-vous si je n'avois pas combattu aujourd'hui pour vous? Vous ne m'encouragez point. Vous ne me donnez point d'habits, point d'argent. Vous ne méritez pas un serviteur tel que moi ». — En achevant ces mots, il jette aux pieds du maître les dépouilles sanglantes qu'il tient sur son poignet. — Celui qui vient ensuite répéte les mêmes gestes & les mêmes paroles. Tous les vainqueurs arrivent ainsi à la file; & si quelqu'un d'entr'eux a tué plusieurs ennemis, il revient tout autant de fois qu'il a remporté de dépouilles.

Je suis sûr que le jour de la bataille de Serbraxos on n'entassa pas moins de quatre cens de ces dépouilles dégoûtantes aux pieds d'Ozoro Esther. Il étoit horrible de voir la jeune & belle Tecla Mariam, assise sur un tabouret à la porte de sa tente, présider à une si infâme cérémonie. Tel est pourtant l'empire d'une coutume, que cette jeune personne fut extrêmement surprise de ce que je ne venois pas lui payer ma part du tribut, & bien plus encore, de ce qu'en cette occasion je ne voulus pas être témoin de son triomphe.

Les chefs se tiennent alors la tête couverte, comme étant devant leurs vassaux. Leur bouche est couverte également,

& on ne peut voir que leurs yeux : mais ce n'eſt point un effet de leur modeſtie, c'eſt ſeulement une marque de ſupériorité ; car dans ces contrées on attache une grande importance à l'uſage de couvrir ou de découvrir ſa tête.

QUAND les vainqueurs ont achevé leur cérémonie, chacun vient reprendre la dépouille qu'il a poſée aux pieds du maître, & il l'emporte pour l'arranger avec le même ſoin que les ſauvages arrangent les péricrânes qu'ils ont enlevés à leurs ennemis. Enſuite, quand on eſt de retour à Gondar, le Roi paſſe l'armée en revue, chaque ſoldat jette les dépouilles qu'il a aux pieds du Monarque, & on les laiſſe en tas aux portes du palais. C'eſt l'odeur de ces dépouilles & des cadavres des criminels, auxquels on refuſe la ſépulture, qui attire tant d'hyenes dans la ville, que, quelque bien armé qu'on ſoit, il eſt dangereux de marcher dans les rues dès qu'il fait nuit.

CEPENDANT le ſoin de panſer les bleſſés fut la premiere choſe dont on s'occupa, dès que l'armée fut rentrée dans le camp ; & quand on eut rempli ce devoir, & que la cérémonie dont je viens de parler fut achevée, le Roi reçut tous les Grands qui s'étoient diſtingués ce jour-là par leur valeur. Sa tente étoit remplie de monde, & le Monarque étoit très-content du grand carnage qui avoit eu lieu ; car dans ces ſortes d'occaſions, il ne pouvoit jamais diſſimuler ſon cruel plaiſir. Il parla avec une ſorte de ſatisfaction de la mort de Guebra Chriſtos, parce qu'il préſumoit que puiſqu'un tel homme avoit été tué dans ſon armée, les ennemis devoient avoir perdu un bien plus grand nombre de guerriers illuſtres par leur naiſſance & par leur

mérite. Des villages, des emplois, de l'or, des promeſſes, des bienfaits de toute eſpece, furent prodigués à tous ceux qui avoient droit à quelque récompenſe. Le Ras venoit de donner au Roi les moyens d'exercer ſa munificence; & ce Prince cédant à l'inclination naturelle qui le portoit à donner, ſur-tout aux guerriers, ſe hâta de profiter de ces moyens, & le fit même, je crois, avec beaucoup d'impartialité. Guebra Maſcal n'avoit point paru. Occupé de ſes propres intérêts, ſur leſquels un Abyſſinien ne ferme jamais les yeux, il ſe tenoit auprès du Ras, ſon oncle & ſon Général, & il lui offroit les ſanglantes dépouilles qu'il avoit remportées.

Pour moi, je m'étois abſenté auſſi, mais par un autre motif. J'avois été porter mes ſecours à mon ami Engedan. Comme il ſouffroit beaucoup de ſa bleſſure, j'avois fait mettre mon lit auprès du ſien, & j'avois même obtenu du Ras de faire tranſporter ma tente à côté de celle de mon ami, & de laiſſer la cavalerie noire ſous le commandement de Laéca-Mariam, ancien ſerviteur, en qui le Roi avoit beaucoup de confiance.

Comme les hommes qui compoſent la cavalerie noire ſervent dans l'intérieur du palais du Roi, environ un quart d'entr'eux étoit demeuré à Gondar, avec ſes chevaux, & d'ailleurs, ils ne s'élevoient guère plus qu'au nombre de cent ou cent-vingt, au lieu de deux cens ou deux cens-quatre qu'ils avoient été auparavant. Mais la ceſſion du commandement de ces troupes, la difficulté d'aborder le Ras qui étoit alors au milieu de tous ſes Tigréens, les ſoins que je commençai par donner à Engedan, tout cela enfin fut cauſe que je ne pus

pus me rendre dans la tente du Roi avant huit heures du ſoir. Ce Prince avoit envoyé pluſieurs perſonnes à la recherche de Sertza Denghel, qu'on n'avoit pas pu trouver. Ce jeune homme avoit pourtant été vu combattant bravement à côté d'Engedan, lorſque celui-ci avoit été bleſſé à l'entrée de la vallée, & il s'étoit retiré avec lui du champ de bataille : mais on ignoroit ce qu'il étoit devenu depuis ; & le Roi témoignoit, par ſes demandes réitérées, plus d'inquiétude du ſoupçon ſeul de ſa perte, que ne lui en avoit cauſé la mort de ſon oncle Guebra Chriſtos, & de tous les autres braves guerriers qui avoient mordu la pouſſiere ce jour-là.

Cependant je vis Sertza Denghel aſſis derrière le lit d'Engedan, dans le coin le plus obſcur de la tente. Les levres, le nez & le menton de ce jeune homme étoient fendus, ſes dents de devant caſſées, & ſes joues enflées & meurtries des coups qu'il avoit reçus du Roi. Je lui donnai tous les ſecours qui dépendoient de moi; ſes bleſſures n'étoient pas dangereuſes : mais l'affront d'avoir été battu par le Monarque, quand il faiſoit l'action la plus noble & la plus digne de récompenſe, quand il préſervoit ce Prince de la mort, ou de la captivité, fit une telle impreſſion ſur ſon ame grande & ſenſible, que dès le moment qu'il entra dans la tente d'Engedan, il fit couper ſes cheveux, prit un capuchon blanc, comme en portent les Moines en Abyſſinie, & ſe voua à la vie monaſtique. En vain, par la ſuite, le Roi employa les bienfaits, les careſſes, les menaces pour le faire changer de réſolution : en vain il engagea l'Abuna à le menacer de l'excommunier s'il perſiſtoit. Sertza Denghel fut inébranlable. Je le menai moi-même, à l'inſtigation du Roi, dans le camp de

Gusho, qui joignit ses prieres aux nôtres pour le déterminer à renoncer à son vœu. Mais Gusho ne réussit pas mieux que les autres. Sertza Denghel se retira dans un village qui lui appartenoit, où il vécut en religieux. Il reparut souvent à la Cour, mais jamais il ne but ni mangea dans le palais; & quand on l'y invitoit, il s'excusoit, en disant qu'il n'avoit point de dents. Dans ses différens voyages Sertza Denghel logeoit toujours dans ma maison; & quelquefois, mais rarement, il faisoit diversion à sa profonde mélancolie. C'étoit un jeune homme de beaucoup d'esprit, & aimant beaucoup l'étude de la religion. Connoissant parfaitement les livres que possedent les Abyssiniens, il avoit un grand desir de connoître aussi les nôtres. Il méprisoit souverainement les Prêtres de son pays; &, s'il l'avoit pu, il seroit parti avec moi pour aller finir ses jours à Jérusalem.



CHAPITRE VIII.

Le Roi d'Abyssinie donne des récompenses à tous ses Officiers après la bataille de Serbraxos. —M. Bruce est de nouveau insulté par Guebra Mascal. — Grand déplaisir du Roi. — Guebra Mascal & M. Bruce se réconcilient & reçoivent des présens du Ras & du Roi. — Troisieme bataille de Serbraxos.

LORSQU'APRÈS la seconde bataille l'armée fut rentrée dans le camp, tout le monde eut accès dans la tente du Roi, je ne voulus point traverser la foule; mais j'allai par la chambre à coucher du Monarque, & je vins me placer derrière son siége. Aussi tôt qu'il m'apperçut, il me dit avec un air de bienveillance : « Je ne vous ai point fait chercher, ni je n'ai demandé de vos nouvelles, parce que j'ai pensé que vous étiez occupé auprès de ceux de vos amis qui ont été blessés dans le combat. D'ailleurs, vous avez été blessé vous-même. Comment vous trouvez-vous? » « — Sire, lui répondis-je, je n'ai reçu aucune blessure. Quoique souvent en péril, j'ai eu le bonheur de n'avoir d'autre mal qu'une excessive fatigue, occasionnée par la chaleur & par le poids de ma cotte de maille, ni d'autre perte que celle d'un de mes chevaux tué sous mon lieutenant Ammonios ».

PRENANT alors l'étendard rouge, qu'un de mes domestiques tenoit plié derrière moi, je m'avançai & le posai sur le tapis étendu aux pieds du Monarque, en lui disant : « Puissent

tomber tous les ennemis de Votre Majesté, comme le rebelle qui portoit cet étendard est tombé aujourd'hui! » — A la vue de cet étendard tout le monde se mit à parler confusément; & le Roi s'écria avec l'air de la plus grande impatience: « Est-il tombé dans vos mains, Yagoubé? L'avez-vous trouvé entre les mains d'un autre? ou avez-vous tué celui qui le portoit»? « — Sire, répondis-je, je n'ai point eu le bonheur de rencontrer celui à qui appartenoit cet étendard; & je ne l'ai point tué. Je ne suis point un régicide; &, Dieu merci, c'est un crime dont mes ancêtres ont été toujours exempts. Cependant si la Providence m'avoit fait rencontrer en chemin un Roi, comme le maître de l'étendard, je crois que j'aurois vaincu mes scrupules. Je pense qu'il a été tué par la mousqueterie de Guebra Mascal, placée dans le flanc de notre ligne. Un soldat a ramassé l'étendard sur le champ de bataille, & il est venu me le remettre, sous promesse de récompense, tandis que vous étiez engagé avec les troupes du Begemder. Mais, je le répete, c'est à Guebra Mascal qu'est dû l'honneur d'avoir immolé celui à qui il appartenoit. Je lui rends cette justice; & je suis d'autant plus jaloux de la lui rendre, que c'est dans votre armée le seul homme qui avoit de la malveillance pour moi, & qui s'est toujours montré mon ennemi sans que je sache pour quelles raisons. Mais à Dieu ne plaise que ce soit pour moi un motif de ne pas rendre hommage à la vérité! Aujourd'hui le sort a voulu que je fusse continuellement près de Guebra Mascal; & je puis dire avec certitude que c'est à sa valeur & à son activité que tous ceux qui combattoient à votre aîle gauche ont dû leur salut, la liberté, ou la vie ». — Le Secrétaire du Roi Tecla Mariam, qui se tenoit debout du côté du Monarque, dit alors: « C'est un

malheur & une honte pour sa famille, si après le témoignage que vous venez de lui rendre, Guebra Mascal est encore votre ennemi ». « —Cela ne peut être, interrompit l'Aumônier du Roi (1); car ce qu'Yagoubé a dit, doit expier le malheur qu'il a eu de tuer le frere de Guebra Mascal ».

PENDANT cette conversation un bruit extraordinaire se faisoit entendre dans la foule, &, poussé par son génie inquiet, Guebra Mascal parut devant le trône, avec sa peau de chevre sur les épaules, & tout couvert de sueur & de poussiere comme à l'instant du combat. Apprenant que j'étois allé dans la tente du Roi, & que je portois l'étendard rouge du Begemder, il ne douta que pas je ne voulusse me plaindre de lui ou me louer à ses dépens, & il accourut soudain sans se donner le tems de s'informer de ce que je venois de dire. Il se jeta le visage contre terre, se releva précipitament, & prononça ou mugit ces mots, avec la plus grande violence : « Yagoubé vient de raconter un mensonge; il ne dit point la vérité; je n'ai point aujourd'hui voulu lui faire du mal, mais du bien; il n'entend point mon langage; je ne dis point que Yagoubé ne soit pas un aussi brave homme que plusieurs d'entre nous, mais, encore une fois, il vient de mentir, & je le prouverai ».

UN silence profond suivit cette extravagance. Le Roi, étonné, répondit avec beaucoup de gravité : « Si ce que Yagoubé a dit est un mensonge, j'en suis fâché par rapport à vous; pour moi j'avois déjà le tort de le croire vrai ». Guebra Mascal alloit encore empirer le mal par quelque nouvelle

(1) Le Kiis Hatzé, le Prêtre du Roi.

abſurdité, quand le Sécretaire du Roi, & un ou deux de ſes amis, le conduiſirent derriere le trône, & le firent entrer, non ſans beaucoup de réſiſtance, dans un autre appartement; car tout le monde penſoit qu'il étoit ivre, & quelques perſonnes le diſoient même hautement. Le Roi gardoit le ſilence & paroiſſoit exceſſivement mécontent: je me proſternai alors devant lui, ce qui eſt d'uſage quand on demande à être entendu pour quelque cauſe particuliere; puis me relevant; « Sire, dis-je, permettez-moi de vous dire que je ne penſe point que Guebra Maſcal ſoit ivre, comme quelques perſonnes viennent de le dire mal-à-propos: nous avons tous mangé, bu & changé de vêtement, depuis que nous ſommes revenus du combat; Guebra Maſcal ſeul, qui a été ſur pied depuis cinq heures du matin, & qui a combattu tout le jour, n'a peut-être encore mangé ni bu; certainement il ne s'eſt point ôté la pouſſiere, il n'a point changé d'habit, mais il a pris ſoin de ſes bleſſés, & il s'eſt préſenté devant vous comme il étoit en ſortant du champ de bataille, plein de l'injuſte ſoupçon que je voulois lui nuire ».

Je racontai alors ce qui s'étoit paſſé au bord de la riviere quand le Roi pourſuivoit les troupes du Begemder. — « Maintenant, dit le Roi, je comprends ſes intentions, mais il a toujours tort, & ce n'eſt pas le premier exemple que j'ai eu de ſon inſolence, quoiqu'il n'y eût pas alors comme à préſent un mal-entendu ». En ce moment on vint me prier de paſſer dans l'appartement voiſin.

Le Roi devinant la raiſon pour laquelle on m'appelloit, dit; « non il n'ira point trouver Guebra Maſcal, je ne le ſouffrirai pas. Allez, & chargez un des eſclaves qui ſont auprès




PLAN
DE LA TROISIEME
BATAILLE
DE SERBRAXOS,
donnée le 23 Mai 1772.
Riviere Tedda
St. George
Mariam.
TOMBEAUX
des Rois d'Abyssinie.
Riviere Mariam
Camp d'Ayabdar.
Marche de Coque Abou Baree
Serbraxos
Ruisseau de Degohha.
Route de la Mont.e de Wechne
MONTAGNE DE BELESSEN
Gomara
R. de Zimohetid
CORREVA
Cavalrie du Roi, avec une double ligne croisée
Infanterie du Roi, avec un quarré long.
La Présence du Roi, est indiq.ée par un petit demi cercle.
Cavalrie des Rebelles, marquée par une diagonale.
Infanterie des Rebelles, par un quarré simple
Benard Direx.

du Ras, de lui dire de faire appeller Guebra Mafcal, & qu'il lui demande ce que fignifient fes brutalités ? J'ai déjà eu deux exemples de l'imprudence de Guebra Mafcal, & je fouhaite de ne pas être témoin d'une troifieme ».

En cet inftant entra Kefla Yafous, avec la main gauche en écharpe, & une grande feuille, femblable à une feuille de platane, appliquée fur le front. Après qu'il fe fut profterné devant le trône, & que le Roi eut fait quelques plaifanteries fur ce que ce Général avoit été bleffé, je lui demandai, à mon tour, s'il vouloit fortir pour que je penfaffe fa bleffure : il y confentit, & le Roi lui dit : « Oui, allez, & demandez à Guebra Mafcal pourquoi il cherche querelle à fes meilleurs amis, & pourquoi il m'empêche lui-même de le recompenfer ». Je fortis avec Kefla Yafous, défirant de tout mon cœur que l'affaire ne parvînt pas aux oreilles du Ras. Nous trouvâmes Guebra Mafcal plongé dans la douleur & le défefpoir.

Toute l'hiftoire fut racontée à Kefla Yafous, qui fe conduifit alors de la maniere la plus judicieufe. Il dit : « qu'il avoit été long-tems detenu dans fa tente, mais qu'il venoit d'entrer chez le Roi pour donner à Guebra Mafcal les juftes louanges qu'il méritoit pour la maniere dont il s'étoit conduit dans cette journée, mais que Guebra Mafcal étoit heureux que moi, qui avois continuellement été à portée de le voir, & qui étois un étranger & un homme impartial, quoi qu'il pût être affez injufte pour douter de mon impartialité, je lui euffe rendu juftice d'une maniere fi noble & fi généreufe ». En même-tems il ajouta : « qu'il ne pouvoit pourtant s'em-

pêcher de dire que la querelle avec Yagoubé dans le palais; les propos insultans tenus depuis en présence du Monarque, ceux qu'il m'avoit tenus ensuite sur le champ de bataille, & enfin la maniere imprudente avec laquelle Guebra Mascal étoit venu interrompre une conversation tenue devant le Roi, & contredire lui-même les éloges qu'on lui donnoit, montroit un esprit dérangé & qui se conduisoit par des motifs indignes, qui, s'ils étoient connus, le perdroient inévitablement & auprès du Roi & auprès du Ras, comme il avoit déjà couru le risque d'être perdu.

Guebra Mascal, pleurant alors comme un enfant, avoua; « que les deux premieres fois qu'il m'avoit cherché querelle, il y avoit été porté par sa malice; il jura, en même-tems, que sur le champ de bataille il n'avoit eu d'autre intention que de me sauver, si l'occasion s'en étoit présentée; que c'étoit pour cela seulement qu'il m'avoit crié de me tenir ferme, parce que les troupes du Begemder venoient sur nous, mais que je ne l'avois pas compris ». — « Guebra Mascal ne dit rien que de très-vrai, dis-je alors en m'adressant à Kefla Yasous; je n'ai pas bien compris ce qu'il me disoit sur le champ de bataille, parce qu'il me parloit dans la langue du Tigré, & parce qu'il begaye beaucoup. Je n'ai pas non plus compris ces paroles qu'il m'adressoit tandis que j'étois d'un côté de la rive & lui de l'autre, & par les raisons qui m'avoient empêché de le comprendre la premiere fois, & par rapport à la confusion & au bruit qui régnoient autour de nous. Cependant j'avoue que c'est à lui que je dois l'obligation d'avoir joint le Roi. Je suis un étranger; je puis errer; mais c'est pour cela même que j'ai droit à l'indulgence & à la protection de vous tous;

tous : je suis en outre l'Etranger du Roi, & à ce titre je mérite encore mieux de vous tant que je me conduirai bien envers tout le monde. Je n'ai jamais parlé de Guebra Mascal que pour le louer, &, en cela, je n'ai fait que lui rendre justice. Son impatience a nui au bien que je lui faisois, mais la vérité, telle que je l'ai dite, est restée dans les oreilles du Roi, ainsi que de ceux qui nous écoutoient, & c'est à eux que j'en appelle.

Alors tout alla comme je pouvois le désirer. Guebra Mascal & moi nous nous vouâmes l'un & l'autre une immortelle amitié, dont Kefla Yasous se rendit le garant. Pendant ce tems-là, je pansois les blessures de ce Général, & quand j'eus bandé sa tête il retourna dans le salle du trône. Pour moi, ayant le corps fatigué, l'esprit abattu, & maudissant l'heure où j'avois mis le pied dans ces barbares contrées, je regrettois presque de n'avoir pas fini mes jours sur le champ de bataille de Serbraxos. J'allai me coucher dans la tente d'Engedan au lieu de me rendre chez Ozoro Esther qui m'avoit envoyé chercher. Je ne pouvois m'empêcher de m'affliger, en songeant combien s'étoient vérifiés les pressentimens que j'avois au soupé de la veille, sur ces convives qui désiroient la journée du lendemain avec tant d'ardeur, & dont quelques uns n'en devoient pas voir la fin. Quatre d'entr'eux, tous jeunes, tous d'une grande espérance, avoient mordu la poussiere, & restoient mutilés sur le champ de bataille. Deux autres, sans compter Engedan, avoient été blessés. Cependant, au milieu de ces tristes réflexions, je m'endormis profondément; mais sans ce sommeil rafraichissant, je suis certain que le désespoir eût

égaré mon esprit, tant étoit grande l'horreur que m'inspiroit alors ma propre situation.

Le 21 on fit monter Engedan dans une litiere, & on le transporta à Gondar. Ce même jour il vint de bonne heure au camp un Officier de Powussen, avec trois ou quatre Prêtres. L'Officier rapportoit vingt où trente timballes appartenantes au Roi, & il ramenoit les mulets sur lesquels on les avoit prises, ainsi que ceux des tymballiers qui n'avoient point été tués. Powussen faisoit faire en même-tems des propositions de paix, seulement pour la forme, &, suivant sa coutume, il n'épargnoit pas au Roi les protestations de fidélité. Comme l'attaque de Powussen avoit eu quelque chose de très singulier, & que l'histoire de Théodore n'étoit fondée que sur la supposition que le Roi devoit être tué dans la bataille, on répondit peu de chose à son envoyé; on se contenta de lui rendre l'etendard rouge, en lui disant, que peut-être, d'après le bonheur qui suivoit cet étendard, Powussen désiroit de le conserver pour le nouveau Roi Théodore; mais l'étendard ne reparut plus, & l'on n'en entendit plus parler.

Gusho & Ayabdar envoyerent aussi une espece d'ambassade pour s'informer de l'état du Roi. Ils le firent supplier, dans les termes les plus respectueux, de ne pas s'exposer dorénavant, comme il l'avoit fait dans la derniere bataille. Ils disoient que s'il vouloit commander encore son armée en personne, il devoit se distinguer par la couleur de son cheval ou par ses vêtemens, comme l'avoient toujours fait les Rois ses prédécesseurs; & enfin, ils reprochoient durement à Michael de ne pas veiller assez attentivement à la

sûreté de son Prince. On renvoya à ces deux Généraux des messages très-gracieux, & leurs émissaires furent congédiés avec les présens d'usage, c'est-à-dire, avec de l'argent & des habits.

Vers les onze heures du matin, le Ras m'envoya chercher; & comme je crus que c'étoit pour l'affaire de Guebra Mascal, je n'allai le trouver qu'avec répugnance. Je vis bien que je ne m'étois point trompé, dès que j'apperçus Guebra Mascal lui-même, qui attendoit devant la tente, avec plusieurs de ses amis. L'on nous fit entrer tous les deux. Le Ras s'entretenoit tout bas avec deux Prêtres, qui par leur habillement sembloient annoncer qu'ils arrivoient de Gondar. Il ne fit pas beaucoup de cérémonies avec nous. Il se contenta de faire un signe de tête & de nous demander, dans la langue du Tigré, comment nous nous portions? Cependant, trois ou quatre esclaves apporterent des vêtemens neufs, d'une très-belle toile de coton, & ils nous en revêtirent. Puis le Ras faisant un nouveau signe de tête, plusieurs Officiers, plusieurs Prêtres & beaucoup d'autres personnes, nous menerent chez le Roi. Le Ras ne nous avoit presque pas parlé, & je ne savois trop comment tout cela finiroit.

Après un moment d'attente, nous fûmes introduits. Les Likaontes ou Juges, quelques Prêtres & mon ami le Secrétaire du Roi, environnoient le Prince qui étoit assis dans le milieu de sa tente, sur le même siége où nous avions vu se mettre Guangoul. Le Secrétaire tenoit quelque chose sur ses genoux; & dès que Guebra Mascal s'agenouilla pour se prosterner, il lui noua autour de sa tête un bandeau blanc,

de la largeur d'un ruban ordinaire, sur lequel étoit écrit avec de l'encre noire & de l'encre rouge : — « Mo anbassa am Nizelet Salomon am Negadé Judé, — c'est-à-dire, le Lion de la tribu de Juda & de la race de Salomon a triomphé. » — Alors le Secrétaire déclara que le Roi lui avoit donné en fief, & pour toujours, trois grands villages du Dembea, dont il dit les noms ; & ensuite son investiture fut proclamée au son des tymballes devant la tente du Monarque. Le Roi donna également à Guebra Mascal, un couteau à manche d'or. Après quoi cet Officier baisa la terre & se leva.

C'ÉTOIT alors mon tour de me prosterner devant le Roi. Soit qu'il y eût quelque chose d'extraordinaire en moi, soit qu'il lui passât quelque idée singuliere par la tête, quand ses yeux rencontrerent les miens, ce Prince put à peine s'empêcher de rire. Il tenoit une grande chaîne d'or à gros chaînons, & la mettant en double, il me l'attacha lui-même autour du cou, tandis que le Secrétaire prononçoit ces paroles : « Yagoubé, le Roi vous fait cet honneur pour que vous le regardiez, non comme un prix des services que vous lui avez rendus, mais comme un garant qu'il vous récompensera, si vous lui en fournissez l'occasion. » — Alors je baisai la terre, & Guebra Mascal & moi fûmes reconduits chez le Ras, avec les marques de distinction dont nous étions décorés. Nous nous prosternâmes devant le Ras, puis nous baisâmes ses mains & nous nous retirâmes. Michael paroissoit très-occupé avec des gens qui venoient d'arriver. Il ne fit que lever les yeux sur nous ; il sourit & il nous dit : « Fort bien ! Etes vous amis à présent ? » — Nous nous inclinâmes tous deux & nous sortîmes.

La chaîne que m'avoit donné le Roi, confiftoit en 184 chaînons, chacun du poids de 3 dwts & $\frac{1}{2c}$ d'or très-fin. Ce fut avec une extrême répugnance qu'à mon retour d'Abyffinie, me trouvant manquer de tout dans le Sennaar, je vendis une partie de cette honorable marque de diftinction. Le refte eft encore en mes mains; & j'efpere que mes héritiers ne fe trouveront pas dans le même cas où je me fuis trouvé pour le diminuer davantage.

Bientôt après ce que je viens de raconter, un fpectacle d'un tout autre intérêt frappa les yeux de tout le camp. Ayto Tesfos, Gouverneur du Samen, dès le tems du Roi Joas, n'avoit jamais pofé les armes, ni voulu reconnoître le Roi, pere de Tecla Haimanout, ni Tecla Haimanout lui-même. Il traitoit au contraire ces Princes d'ufurpateurs, & le Râs Michael de rébelle & de parricide. Lié d'amitié avec Fafil, il n'avoit pourtant jamais voulu joindre fes troupes à celles de ce Général, pas même lorfqu'il étoit venu remplir la place de Ras à Gondar. Cet Ayto Tesfos vivoit fur un mont inacceffible, appellé *le Roc Juif*, & l'un des plus hauts du Samen. Là, il avoit un grand nombre de foldats, avec lefquels il tenoit tout le pays voifin dans la crainte & dans la foumiffion, & il faifoit des irruptions fréquentes dans le Tigré. Quoiqu'implacable ennemi du Ras Michael, Ayto Tesfos n'ofa pourtant pas hafarder de marcher contre lui, tant qu'il vit que les affaires du Roi n'étoient pas défefpérées.

J'ai déja dit qu'une des premieres chofes que Michael avoit faites à fon retour à Gondar, avoit été d'envoyer Kefla Yafous, le Bacha Hezekias & Welleta Michael, pour tâcher de chaf-

ſer Ayto Tesfos de ſa forteresse naturelle : mais que ces trois Généraux n'avoient pu en venir à bout. Cependant, quand le rébelle vit qu'il n'y avoit pas d'apparence que Michael pût ſe retirer dans le Tigré, il vint ſe joindre à Gusho ; mais il ſe contenta d'emmener mille ſoldats, & il laiſſa les autres pour défendre ſes poſtes, en cas de ſurpriſe, & pour barrer le paſſage aux recrues qui pourroient venir du Tigré. Rien de ce qui s'étoit paſſé juſqu'alors n'avoit autant découragé les ſoldats de Michael, que la ſeule vue de Tesfos. Il n'étoit pas encore midi, quand ſa petite armée parut, & que des montagnes au-deſſus de nous, elle deſcendit dans la vallée & paſſa à deux portées de fuſil de notre camp.

Quoique le Samen ſoit à l'occident du Tacazzé, & par conſéquent dans la diviſion de l'Abyſſinie compriſe ſous le nom d'Amhara, le voiſinage du Tigré fait que le langage, & la plupart des coutumes de cette Province, regnent dans le Samen. Les troupes du Tigré ont une marche particuliere ; & quand les tambours d'Ayto Tesfos paſſerent en battant cette marche, les Tigréens parurent plus conſternés que ſi dix mille ſoldats de l'Amhara étoient venu joindre les rebelles. La journée étoit très-belle ; & les ſoldats de Tesfos, répandus ſur la colline, non-ſeulement ſembloient être plus nombreux qu'ils n'étoient en effet, mais ils témoignoient bien plus de ſécurité que de prudence, en s'approchant d'une armée telle que la nôtre.

Tesfos, ayant avec lui environ trois cens fuſiliers, s'empara d'un poſte qui paroiſſoit devoir nous gêner beaucoup. Il s'arrêta avec ſa cavalerie & ſon infanterie dans le milieu

de la vallée, & il plaça une partie de sa mousqueterie sur le bord de la montagne du Belessen, & l'autre sur la colline longue & basse qui sépare la vallée de la riviere Mariam. Au-dessus de son camp étoit le rocher qui, faisant une projection dans la vallée, ressemble à une citadelle, & du haut duquel les paysans de Mariam Ohha firent voler tant de pierres sur l'armée royale, quand elle revint de la seconde bataille de Serbraxos. Tesfos plaça sur ce roc une foule de femmes & d'esclaves, qui commencerent aussi-tôt à construire des hutes de paille pour se loger, comme si elles avoient compté s'établir là pour long-tems. On voyoit aussi beaucoup d'autres femmes dans le camp qui étoit au-dessous; & je ne me souviens même pas d'avoir vu dans aucune armée, même dans celle où j'étois alors, un aussi grand nombre de femmes, à proportion du nombre d'hommes.

Si Tesfos avoit été long-tems à venir, il paroissoit qu'il vouloit réparer les momens perdus. Car il s'étoit posté à moins d'un mille & demi de notre camp; & il pouvoit aisément voir boire nos chevaux soit dans Deg-Ohha, soit dans la riviere Mariam. Ce même jour sa cavalerie, attaquant ceux des nôtres qui puisoient de l'eau, tua quelques esclaves & enleva plusieurs chevaux; ce qui fut regardé non-seulement comme une insulte pour l'armée en général, mais comme un défi particulier fait à Kefla Yasous.

Kefla Yasous étoit sans contredit l'homme le plus chéri de toute l'armée. Les soldats le regardoient comme leur pere. Le Ras l'avoit nommé au gouvernement du Samen: mais, comme je l'ai déja dit, il n'avoit pas pu en déposséder Ayto

Tesfos; dont la marche désordonnée au milieu du jour, & proche de notre armée, la maniere dont il avoit fait battre à ses timballes la marche du Tigré, & la hardiesse avec laquelle il se campoit dans notre voisinage, méritoient d'être punis. Cependant, quoique Kefla Yasous fût très sensible à ces bravades, il garda le silence à cause de la situation où étoit notre armée: mais tous ses amis lui proposerent de réprimer un peu l'audace de Tesfos, quand ce ne seroit que pour ranimer un peu le courage des troupes du Tigré. En conséquence on donna ordre à quatre cens hommes de cavalerie, & à cinq cens fantassins, armés de lances & de boucliers, de se tenir prêts à marcher dès qu'il feroit nuit, c'est-à-dire entre sept & huit heures. On ne vouloit point de mousqueterie, pour ne pas donner l'alarme.

Tesfos ayant vu arriver son bagage, & arranger son petit camp à sa fantaisie, monta à cheval un peu avant soleil couché, & on le vit, avec trois cens cavaliers, prendre la route du camp de Gusho & de Powussen. En ce même moment Kefla Yasous faisoit distribuer à ses soldats une forte ration de viande. Vers les huit heures du soir ils descendirent la montagne sans être apperçus, même d'une partie de notre armée. Kefla Yasous étoit Gouverneur du Temben, province au sud-ouest du Tigré, & limitrophe au Samen, avec laquelle elle a un dialecte commun. Les fantassins eurent ordre de marcher en avant & écartés les uns des autres, afin de ne pas inspirer de la méfiance; & la cavalerie passa par le derrière de la longue colline, & alla se ranger de l'autre côté de la vallée, au bord de la riviere Mariam, afin de couper à l'ennemi toute retraite dans la plaine. Une grande partie

partie des ſoldats du Samen étoient déja endormis, pendant qu'un grand nombre de mulets, qui avoient porté le bagage, étoient diſperſés ça & là autour du camp. Cependant les ſoldats du Temben avoient déja pénétré au milieu des tentes, & ſur-tout de celles qui étoient ſur le penchant de la colline.

La premiere choſe qui fut apperçue du camp de Tesfos fut la cavalerie. Mais, au lieu de croire voir un parti ennemi, on s'imagina que c'étoit Tesfos lui-même qui revenoit du camp de Powuſſen. Kefla Yaſous donna auſſi-tôt le ſignal de la charge, en faiſant retentir ſes timballes; & chaque ſoldat tomba ſur l'ennemi, dont il étoit déja le plus près. Il eſt impoſſible de décrire la confuſion qui ſe répandit dans le camp. Il n'étoit pas aiſé de diſtinguer les amis des ennemis, ſur-tout pour nous qui étions à cheval; auſſi tous ceux qui fuyoient étoient regardés comme ennemis. Le plus grand mal que fit la cavalerie fut en briſant les jarres de miel, de beurre, de bierre, de vin & de farine, & en raſſemblant le plus de mulets qu'il fut poſſible pour les pouſſer devant elle. Peu de fuyards tenterent de paſſer du côté où nous étions pour ſe ſauver dans la plaine. La plupart gagnerent les montagnes. En un moment les huttes de paille placées ſur le rocher furent en feu; & Kefla Yaſous ordonna de s'attacher plutôt à détruire les proviſions que les hommes, puiſque ces malheureux ne faiſoient aucune réſiſtance.

Je paſſai près d'une grande tente, que je jugeai être celle de Tesfos. Nos gens la déchirerent au même inſtant : mais

au lieu d'un Officier de distinction, nous vîmes trois ou quatre hommes & femmes nuds comme la main, accablés de boisson & de sommeil, & étendus par terre, sans savoir rien de ce qui se passoit autour d'eux. Il y avoit sur un banc, à côté de ces misérables, un plat d'étain dans lequel étoit une grande corne, qui paroissoit avoir été remplie d'eau-de-vie, mais qui restoit parfaitement vuide. Cette corne n'étoit pas une des plus grandes que j'eusse vu, mais bien une des plus belles, tant pour la forme que pour la couleur. Je la pris pour moi, & ce fut tout le butin que je remportai cette nuit. A mon retour en Angleterre, elle me fut demandée par Sir Thomas Dundas de Carse, pour en faire un cor pour le régiment de Fauconberg, à quoi elle convenoit parfaitement. Ce Régiment ayant été réformé peu après, j'ignore ce qu'est devenue la corne. Elle est probablement dans quelque collection d'histoire naturelle, ou du moins elle mérite d'y être.

Le feu augmentant sur la montagne, & plusieurs coups de fusil ayant été entendus, il n'étoit pas douteux que les ennemis ne prissent l'alarme dans tous les camps, & plus nous demeurions, plus nous courions de risques. Kefla Yasous battit donc la retraite, envoyant la cavalerie de tous côtés pour forcer l'infanterie à reprendre le chemin de ses tentes, & ordonnant qu'on coupât les jarrets à tous les mulets qu'on avoit pris pour emmener, & qu'on les laissât, afin qu'ils ne retardassent pas notre marche. Nous entendions en même tems les trompettes & les tambours de notre camp, qui nous avertissoient de nous en revenir, parce qu'on craignoit que le danger ne fût près de nous. En effet, à peine arrivâmes-

nous fur les limites de notre camp, que nous entendîmes le bruit de la cavalerie dans la vallée.

Michael, toujours attentif à prévoir les événemens, n'avoit pas plutôt vu les huttes en feu fur la colline, qu'il avoit ordonné à Guebra Mafcal de placer un corps de moufqueterie à moitié chemin de la defcente, & auffi près qu'il feroit poffible du gué de la riviere Mariam; car il ne doutoit pas que les ennemis n'entraffent par les deux côtés de la colline, afin de pouvoir exterminer ceux qui attaqueroient leur camp. Le Ras ne fe trompa point; l'ennemi prit en effet ce double chemin, & fondant, par le côté d'en bas, fur ceux de nos gens qui s'étoient amufés à boire, il les tua fans miféricorde. Mais auffi ceux des ennemis qui pafferent par le gué d'en haut nous fournirent occafion de prendre notre revanche. Guebra Mafcal, les ayant entendus paffer entre lui & la riviere, devina heureufement leur pofition, quoique la nuit fût très-obfcure, & il fit une décharge qui les atteignit fi bien, que tous ceux qui ne tomberent pas fous le coup, s'en retournerent précipitamment, fans s'être approchés du camp d'Ayto Tesfos, parce qu'ils craignirent de donner dans quelqu'autre piége.

Le lendemain matin (1), nous reconnûmes que les morts étoient des foldats du Begemder & du Lafta. Il y a apparence que quand Tesfos apperçut l'incendie des huttes, il étoit dans le camp de Powuffen, & qu'on lui donna foudain un renfort pour l'aider à repouffer Kefta Yafous, avant que

(1) 22 Mai 1771.

le projet de ce Général n'eût réussi : mais ce fut en vain. Tesfos n'arriva pas à tems; & ses troupes furent égorgées ou dispersées, ses mulets tués, & ses provisions détruites.

CEPENDANT une trentaine des fantassins de Kefla Yasous furent tués pour s'être enivrés dans le camp ennemi, & avoir démeuré derriere; mais nous ne perdîmes pas un seul cavalier, nous n'eumes pas même de blessés. Malheureusement je fus le seul blessé en cette occasion. Je courus un danger dont la Providence avoit semblé vouloir m'avertir la veille. Quand à notre retour nous passâmes au-dessus du rocher qui s'avance dans la vallée, le feu qui étoit au haut éclairoit au loin, & la multitude qui nous veilloit fit pleuvoir sur nous une grêle de fleches, de pierres, de morceaux de bois, de jarres cassées, & de tout ce qu'elle put trouver. Alors une pierre me fracassa rudement le bras gauche, & un tesson de jarre tomba sur la crête de mon casque, & me donna une telle commotion qu'elle me fit perdre connoissance pendant quelque tems, de sorte que quand je fus dans ma tente je n'entendis seulement pas le bruit que fit la décharge de la mousqueterie de Guebra Mascal. Certes j'avois eu un pressentiment de ce qui devoit m'arriver, car en passant près du rocher, avant d'entrer dans le camp de Tesfos, j'avois prié Tecla d'envoyer à notre retour cinquante hommes par le haut de la colline, pour qu'ils taillassent en pièces les gens qui s'étoient postés sur le rocher d'une maniere si dangereuse pour nous; mais Tecla n'avoit pas voulu y consentir, parce qu'il désiroit de regagner le camp sans perte de tems, & avant que l'ennemi ne pût nous couper la retraite.

AYTO TESFOS, devenu plus humble, se retira à l'extrémité méridionale de la longue colline; mais le lendemain (1), étant joint par ses voisins, Samuel Mammo du Tzegadé, & Héraclius du Walkayt, lesquels lui amenerent de grandes forces, il se rapprocha de nous : il se mit pourtant alors à un demi-mille au-delà de la premiere position; mais il étendit son camp de maniere qu'il occupoit presque toute la longueur de la vallée, depuis le pied de la colline jusques à la riviere Mariam, plaçant son quartier général sur le haut de la colline longue & aplanie dont j'ai si souvent parlé. Mammo & Héraclius avoient passé par Gondar, où, se trouvant les plus forts, ils avoient fait prisonniers Sanuda, Confu & Engedan, & quoique ces deux derniers fussent blessés, ils les conduisirent tous trois au camp de Gusho.

JE ne veux point fatiguer mes lecteurs par le détail des attentions qu'on eut pour moi à l'occasion de mon accident. Tout ce qu'il y avoit de grand & de distingué à la cour, depuis le Monarque jusqu'aux sujets, me témoigna non moins d'intérêt que si je lui avois appartenu par les liens du sang. Le Ras sur-tout parut très touché, & je dois avouer que Guebra Mascal me donna des marques d'une amitié sincere. Ozoro Esther daigna venir le lendemain plusieurs fois dans ma tente; & elle fut dans toutes ces visites accompagnée de la belle Tecla Mariam, dont la tendre sensibilité étoit bien digne de compenser un plus grand malheur que le mien. Je prévins l'inflammation qui pouvoit porter à mes yeux, & par ce moyen ma blessure n'eut presque point de suite.

---

(1) Le 23 Mai.

Il vint ce jour là des envoyés de tous les camps ennemis pour porter des propofitions de paix, qui fe reduifirent ouvertement à rien, quoique tous le monde s'apperçût bien qu'il y avoit quelque traité, non-feulement entamé, mais même très avancé. Le foir un parti de quatre cens hommes de cavalerie de l'armée royale, qui alloit au fourrage dans le Dembéa, fut furpris par Coque Abou Baréa, & taillé en pièces. Après cette action, Coque Abou Baréa vint avec environ trois mille hommes joindre le camp de Gusho.

L'on commençoit à fentir dans notre camp la rareté des fubfiftances, & on prévoyoit qu'elles deviendroient chaque jour plus rares. Ce qu'il y avoit de pire en ce moment, c'eft que le Deg-Ohha, qui avoit long-tems formé plufieurs baffins remplis d'eau, étoit devenu prefqu'à fec, & comme il avoit conftamment fervi d'abreuvoir aux chevaux & aux mulets de l'armée, l'eau avoit fini par contracter une odeur & un goût infuportables; & toutes les fois qu'on vouloit tenter d'aller puifer de l'eau dans la riviere Mariam, il falloit en venir aux mains dans la vallée avec la cavalerie de Tesfos. D'un autre côté une fievre épidémique défoloit l'armée des rébelles, & faifoit fur-tout de grands ravages dans le camp de Gusho & dans celui d'Ayabdar. En outre la faifon des pluies s'avançoit & une affaire décifive devenoit néceffaire pour tout le monde.

Le 24, au matin, un envoyé de Gusho vint prier le Roi de permettre que je portaffe du fecours à toute fa famille, qui étoit attaquée de la fievre. Le Roi répondit que j'avois reçu une bleffure à la tête, que j'étois malade, & qu'il ne croyoit

pas que je puſſe y aller, mais que ſi je le pouvois, il me feroit partir dans la matinée.

Un peu avant midi les timballes retentirent dans la plaine, & donnerent le ſignal de prendre les armes. Héraclius Mammo, & Tesfos, & Coque Abou Baréa, & Woodage Aſahel, avoient obtenu de Gusho & de Powuſſen la permiſſion de donner l'aſſaut à notre camp avec leurs forces particulieres. Les premiers vouloient nous attaquer du côté de la vallée; & les autres du côté de la plaine; & leurs intentions étoient d'accélérer par ce moyen la fin de la campagne. Pendant long-tems, ſans doute, une pareille entrepriſe eût été imprudente, même pour des hommes plus redoutables que ceux qui oſoient s'en charger; mais notre courage avoit déchu, le nombre de nos ſoldats avoit diminué, & l'indiſcipline, la déſertion, qui en eſt la ſuite ordinaire, s'étoient emparées de nos troupes à un point très allarmant. Tout ce déſordre étoit dû, dit-on, au découragement que l'arrivée de Tesfos avoit inſpiré aux Tigréens: mais il ne falloit pas être bien clairvoyant pour s'appercevoir que tout ce qui compoſoit l'armée étoit fatigué de combattre ſans ceſſe pour l'injuſte motif de maintenir Michael dans une place, où gouvernant en deſpote, il répandoit la terreur dans toutes les Provinces, & ruinoit la conſtitution de l'Empire.

Quand nous commençâmes à camper ſur la montagne de Serbraxos, le terrein étoit eſcarpé, inégal, rempli d'acacias & d'autres mauvais arbres rabougris, dont pluſieurs avoient été briſés par les vents ou renverſés par les torrens. Les ſoldats, en faiſant rôtir les miſérables rations d'orge, auxquelles

ils étoient réduits pour toute nourriture, eurent bientôt achevé de consumer ces arbres; & les pas des gens qui alloient & venoient sans cesse, rendirent le terrein uni & glissant; de sorte que notre camp ne paroissoit ni si élevé, ni si inaccessible qu'il l'étoit réellement. Le Ras Michael avoit ordonné aux soldats de ramasser toutes les pierres qui étoient sur la montagne & de les ranger de maniere qu'elles formoient de petites murailles en zig-zag, derriere lesquelles les soldats se tenoient cachés, & avec leurs fusils, protégeoient les mulets qu'on menoit boire. Ainsi, au moment qu'on prévit l'attaque, toutes ces petites fortifications se trouverent garnies de mousquets, depuis le pied de la montagne jusques à la porte de la tente du Ras.

VERS midi, la montagne fut assaillie par tous les côtés où l'on pouvoit avoir accès, & le premier courage des soldats parut revivre à l'instant où ils virent paroître l'ennemi. Sans le secours d'aucune mousqueterie, l'infanterie du Roi combattit Coque Abou Barea, & le repoussa au loin dans la plaine, sans beaucoup de résistance. On n'eut pas plus de peine contre Mammo & Héraclius. Ils furent obligés de se retirer avec perte. Mais bientôt, un renfort du camp des alliés arrivant à leur secours, ils forcerent les troupes du Roi à regagner la montagne, tandis que Tesfos s'étant logé avec sa mousqueterie au bas d'une de ces murailles seches que Michael avoit construites pour sa propre défense, y combattoit avec tant de succès, qu'il repoussa les nôtres au sommet de la montagne, & jusques à côté de la tente du Ras.

AU même instant parut Woodage Asahel, à la tête d'un corps

corps nombreux de cavalerie & d'un grand nombre de gens de pied. C'étoit le côté de la montagne dont l'accès étoit le plus facile, & la marche de Woodage étoit couverte par le feu de Tesfos. Cette troupe escaladoit la montagne avec l'air de la plus grande intrépidité, tandis que nos soldats les attendoient de pied ferme en tenant leurs armes à une hauteur convenable. Il est bon d'observer ici que les fusiliers Abyssiniens portent un bâton d'environ quatre pieds de long, lequel est garni d'un bout à l'autre & des deux côtés, de crochets de fer. Quand ils veulent faire une décharge, ils plantent ce bâton devant eux, & ils s'en servent pour appuyer le bout de leurs mousquets, qu'ils font porter sur le crochet qui se trouve à la hauteur de l'objet qu'ils visent. C'est par là qu'on voit combien les armes à feu inspirent une terreur déplacée aux troupes pour qui elles sont étrangeres; car, dès qu'elles vont à l'ennemi, & qu'elles entendent le bruit que font les bâtons dont je viens de parler, quand on les plante, ce qui ressemble assez à celui qu'on fait en bandant un fusil, elles s'arrêtent & fournissent à l'ennemi le moyen de les ajuster comme il veut. Puis après avoir reçu la volée qu'on vient de leur tirer, elles se mettent en désordre, prennent la fuite, & laissent à l'ennemi tout le tems de recharger. Ainsi elles agissent précisément comme si elles cherchoient volontairement à se faire exterminer, tandis que si, dès qu'elle entend planter les bâtons, ou bien si tôt qu'elle a reçu le premier feu, la cavalerie fondoit, au grand galop, sur ces fusiliers qui n'ont point de bayonnettes, elle les tailleroit en pieces avec la plus grande facilité. Mais cela n'arrive jamais.

WOODAGE Asahel n'étoit plus qu'à trente pas de la mousqueterie qui l'attendoit, quand, malheureusement pour lui, la montée se trouva plus rapide; & Tesfos, qui l'avoit protégé de son feu, cessa tout-à-coup de tirer, par une raison qu'on ne devina pas alors. Le Roi étoit près du sommet de la montagne: mais il ne voulut pas reculer plus loin, & ce fut en vain qu'on l'en pria. J'étois peu éloigné de ce Prince, & je ne doutois pas de voir incessamment les ennemis exterminés par le feu de la mousqueterie. Woodage Asahel étoit facile à reconnoître à un bandeau rouge qu'il portoit autour de la tête, & dont les bouts pendoient des deux côtés. On le voyoit faire signe de la main aux troupes qui étoient en bas, pour qu'elles montassent promptement, afin de soutenir celles qui étoient le plus près de lui, & qui se trouvoient gênées dans leur escalade par la dureté & l'inégalité du terrein. Au même instant, les troupes du Roi firent feu, & je crus voir ceux sur qui elles tiroient, joncher le flanc de la montagne. Nous les vîmes en effet tout-à-coup reculer, mais en gens pleins de vie, courant & galoppant dans la descente, de maniere à nous faire rire malgré nous. Woodage Asahel, seul avec deux de ses gens, gagna le sommet de la montagne, passa devant la tente du Roi, tira son bandeau rouge pour saluer cette tente; & traversant tout notre camp au galop, alla descendre du côté gauche, où Coque Abou Barea avoit été repoussé. Cependant, le Grec Sebastos, vieillard âgé de soixante-quinze ans, & cuisinier du Roi, le même dont j'ai parlé dans le récit de la campagne du Maitsha, se tenoit derriere une grosse pierre, avec un fusil à la main; & à l'instant que Woodage passa, il lui lâcha son coup & lui mit une balle dans le côté gauche du ventre. On vit aussi-tôt

Woodage penché ſur le devant de ſa ſelle & ſoutenu par quelques ſoldats qui étoient auprès de lui, & qui l'emporterent dans ſa tente. Il mourut dans la ſoirée, & on ne peut le nier, il méritoit un meilleur ſort par la maniere dont il combattit ce jour-là. Sebaſtos raconta au Roi ce qu'il venoit de faire : mais on ne le crut pas d'abord. Ce ne fut que le ſoir que le malheur de Woodage fut confirmé & que le vieux Grec fut habillé magnifiquement & reçut un préſent du Monarque.

Tesfos avoit ceſſé de faire tirer ſa mouſqueterie depuis le moment que Woodage avoit commencé à eſcalader la partie la plus roide de la montagne, & nous croyions que c'étoit parce qu'il craignoit de bleſſer ſes alliés : mais on ſut bientôt qu'il avoit une autre raiſon. Kefla Yaſous avoit donné ordre à deux de ſes neveux de ſe mettre à la tête d'un corps de fantaſſins, armés ſeulement de lances & de boucliers, de paſſer, ſans ſe laiſſer voir, derriere la tente du Ras Michael, & d'aller deſcendre au niveau de la muraille, derriere laquelle Tesfos étoit retranché. Fiers du premier commandement dont ils étoient honorés, ces deux jeunes guerriers exécuterent avec la plus grande ardeur l'ordre de leur oncle. Il leur avoit dit de veiller l'inſtant où Tesfos auroit fait ſa décharge, pour fondre tout à-coup ſur lui : mais dédaignant cette précaution, ils renverſerent la rangée de pierres, derriere laquelle l'ennemi ſe tenoit ; ils l'attaquerent avec fureur & le délogerent de ſon poſte, au moment qu'il comptoit pouvoir le mieux ſoutenir Woodage. Tesfos reçut même deux bleſſures en cette occaſion, & ne ſe ſauva qu'avec beaucoup de difficulté. On lui enleva ſoixante-dix mouſquets à mêche, qu'on rap-

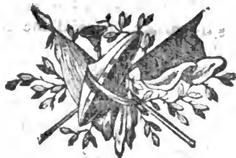
porta au camp. Ses vainqueurs firent alors prifonnier un homme d'une des premieres familles du Samen, lequel étoit parent ou ami de Kefla Yafous. Cet homme ayant été paré d'habillemens neufs, & régalé le mieux qu'il étoit poffible, dans un camp où la difette fe faifoit fentir, fut renvoyé la nuit à Tesfos, avec ce court meffage: « Tesfos feroit mieux de s'en retourner fur fon rocher, puifque mes enfans peuvent le battre dans la vallée en plen midi. »

COQUE Abou Barea tenta plufieurs fois d'efcalader la montagne, mais il fut toujours repouffé avec vigueur. L'armée royale ne perdit qu'onze hommes en cette occafion. On parla diverfement des pertes de l'ennemi. Quoique nos gens euffent tiré au moins mille coups de moufquet, il ne refta couché fur le flanc de la montagne que foixante-trois hommes & plufieurs chevaux du détachement de Woodage Afahel; tant l'arme la plus terrible devient fans effet dans des mains timides & ignorantes!

CETTE nuit, tout le corps des fufiliers de la maifon du Roi, défigné fous le nom *du Lafta*, & compofé d'environ trois cens hommes, déferta tout entier. Une des fuites les plus funeftes de cette journée, c'eft que quand l'ennemi s'empara du pied de la montagne, il jetta un grand nombre d'hommes & d'animaux tués dans le Deg-Ohha, où par ce moyen nos troupes ne purent plus puifer de l'eau. Pour remédier à cet inconvénient, le Ras Michael fit avancer, le même foir, deux mille hommes à l'extrémité de la longue colline, & immédiatement au-deffous de lui. Dès lors, ce pofte ne fut plus infulté, & nos animaux purent boire plus

à leur aiſe & avec plus de ſécurité, que tandis qu'ils étoient moins éloignés de l'abreuvoir.

Au-dessous du côté nord-oueſt, où la montagne forme un précipice, on s'apperçut qu'il y avoit trois ou quatre baſſins dont l'eau avoit conſervé toute ſa pureté, & étoit dans le lit d'un torrent qui contournoit le côté nord de la montagne, hors de la portée de l'ennemi. La deſcente étoit ſi fort à pic, qu'il étoit difficile d'y conduire des animaux : mais les hommes pouvoient y paſſer aiſément, & j'allai m'y baigner pluſieurs fois. J'y plongeois ſur-tout ma tête ; & cette eau fraîche fortifia ſinguliérement mes yeux, que le coup que j'avois reçu à la tête avoit beaucoup affectés.





CHAPITRE IX.

Entrevue de M. Bruce avec Gusho. — Ce Général apprend des choses intéressantes à M. Bruce. — Ce dernier retourne au camp du Roi. — L'armée reprend le chemin de Gondar. — Désordre de cette marche nocturne.

LE 25 Mai (1), je me rendis de bonne heure au camp de Gusho. En arrivant près de sa tente, je descendis de dessus ma mule; &, d'après ce que le Roi m'avoit recommandé, je me découvris jusqu'au-dessous de la poitrine; ce qui annonçoit que je portois des ordres du Monarque. Quatre hommes vinrent alors au-devant de moi, & me prenant deux par chaque bras, ils me conduisirent dans la tente & me présenterent à Gusho. Ce Général étoit assis sur une espece de lit couvert d'un tapis d'écarlate, garni d'une crépine en or. Dès que je fus près de lui, je lui dis : « Ecoutez ce que le Roi vous dit ». — A l'instant il se leva, & se dépouillant jusqu'à la ceinture, il baissa son front sur le tapis, qui couvroit le lit; mais il ne se prosterna point la face contre le tapis de Perse, qui étoit à terre. Il resta ensuite debout comme son devoir l'exigeoit. Son orgueil & la nouvelle indépendance qu'il s'étoit arrogée, furent cause qu'il se dispensa de ces formalités, auxquelles il avoit été pourtant accoutumé dès l'enfance.

---

(1) 1771.

VOYANT qu'il m'écoutoit attentivement, je continuai : « Le Roi m'a chargé de vous dire, & je vous déclare, d'après mes connoiffances en médecine, que la fievre qui attaque votre camp deviendra bientôt mortelle. Comme les pluies augmentent, vous mourrez. Ainfi, dans l'état de rebellion où vous êtes, Dieu fait ce qui vous arrivera après votre mort. Mais le Roi fouhaite que, pour conferver votre fanté, vous vous en retourniez dans l'Amhara, emmenant avec vous Powuffen, avec tous les autres qui font avec vous, & qui font déja malades. Le plutôt fera le mieux; car il lui tarde d'être délivré de vous, fans que vous laiffiez aucun de vos amis derrière ».

J'AVOUE que j'eus beaucoup de peine à conferver ma gravité durant le cours de ma harangue. Gusho étoit comme moi; & dès que je ceffai de parler, il lui échappa un grand éclat de rire. « — Ah ! ah ! Yagoubé, dit-il, je vois que vous êtes encore le vieux homme : mais dites de ma part au Roi, que fi je faifois ce que vous me demandez, c'eft alors que j'aurois peur de mourir, & que je ferois rebelle à mon devoir. Affurez le Roi que je veux lui rendre un meilleur fervice. Si je me retirois chez moi, & que je laiffaffe Michael tranquillement auprès du Monarque, moi, qui ne fuis pas Médecin, je déclare que le Ras montreroit bientôt qu'il feroit pour ce Prince un fléau plus funefte que toutes les fievres du Dembéa ».

JE préfentai alors à Gusho fon parent Sertza Denghel, qui étoit debout derrière moi, & qui étant affublé de fon habillement de Moine, n'avoit pas été reconnu. Ce Géné-

ral favoit pourtant bien que Sertza Denghel avoit fauvé le Roi, & que le Roi l'avoit battu dans le premier mouvement de fa colere. Il loua beaucoup ce jeune homme, & l'action glorieufe qu'il avoit exécutée; & il dit que l'honneur de fauver les Rois fembloit être un avantage que la Providence réfervoit aux habitans de l'Amhara. Il fit alors venir des habillemens neufs, & en revêtit Sertza Denghel. Celui-ci ne vouloit point ôter fon capuchon; mais Gusho le lui arracha lui-même, & l'ayant jetté à terre & foulé fous fes pieds, il le jetta derrière fon fopha. Avant notre départ, ce Général donna encore à Sertza Denghel cinq onces d'or; ce qui étoit un préfent confidérable de la part d'un homme qui aimoit autant l'or que lui. Il recommanda à fon jeune parent de retourner à fon devoir & à fa profeffion guerriere, me priant de le ramener au Roi, & de le faire ré-inftaller dans l'emploi qu'il occupoit dans le palais.

Je demandai à Gusho la permiffion de vifiter fes malades, & de laiffer à Antonio, Grec attaché à fa perfonne, de l'ipécacuanha & du quinquina, avec des inftructions fur la maniere de l'adminiftrer. Ayto Adereffon, neveu de Gusho, & le même qui avoit perdu le cheval dans le combat de Woodage contre Confu, étoit attaqué de la petite-vérole. Quand je vis cela, j'avertis férieufemement le Général du danger auquel il expofoit fon armée, fi cette maladie faifoit des progrés dans le camp; & je lui confeillai d'envoyer foudain fon neveu dans l'Eglife de Mariam, où il feroit foigné par les Prêtres. Il l'y envoya en effet.

Gusho faifant fortir tout le monde de fa tente, & y reftant feul

ſeul avec moi, me demanda ſi j'avois vu la jeune Welleta Selaſſé, au moment de ſa mort; & ſi elle s'étoit empoiſonnée elle-même, ou ſi le poiſon qu'elle avoit pris lui avoit été donné par le Ras Michael ou par Ozoro Eſther? Je lui dis, « que ſes amis m'avoient envoyé chercher au camp; qu'ils ne m'y avoient pas trouvé, parce que j'étois à Koſcam avec Ayto Confu, alors bleſſé; mais que je n'aurois pas pu lui être d'une grande utilité quand j'y aurois été plutôt; qu'à mon arrivée elle ne donnoit plus que quelques ſignes de vie, & qu'elle avoit expiré preſqu'au même inſtant; qu'elle avoit confeſſé avoir pris de l'arſénic, & l'avoir acheté d'un Negre Mahometan qui la ſervoit; enfin, que le motif qui l'avoit forcée à s'empoiſonner, c'eſt parce qu'elle craignoit qu'à ſon retour à Gondar le Ras Michael, ſon grand pere, qu'elle regardoit comme le meurtrier de ſon pere, ne la forçât à ſatisfaire la brutalité de ſes déſirs ». Gusho parut extrêmement attentif à ce récit, & il garda le ſilence environ deux minutes après que j'eus achevé de parler.

L'ON ſervit alors un très-grand déjeûner, auquel Gusho avoit fait inviter pluſieurs de ſes Officiers. J'y vis auſſi quelques perſonnes de Gondar, qui s'étoient rétirées auprès de Faſil, à la nouvelle du retour de Michael dans la Capitale. Gusho me pria de le ſaigner avant de m'en aller; mais je lui dis que je me garderois bien de le faire, parce que je voyois qu'il ſe portoit bien; qu'une ſaignée pourroit déranger ſa ſanté, & qu'enſuite s'il mouroit, le blâme en retomberoit ſur moi, & il m'en arriveroit du déſagrément ». — « Non, non, dit-il, je ſais que je puis me fier à vous, & certainement aucun de ceux qui m'appartiennent ne vous ſoupçonne d'un mau-

vais deſſein : mais j'aime à voir que vous vous intéreſſiez à ma vie par la raiſon que je vous expliquerai par la ſuite ». Je m'inclinai, & il me pria de lui raconter ce qui s'étoit paſſé dans la viſite que j'avois rendue à Faſil, ce que je fis ſans lui rien déguiſer. Tous les convives rirent beaucoup, mais Gusho rit plus qu'aucun autre, en diſant ſeulement : « Faſil, Faſil, tu es né Galla, & Galla tu mourras ».

QUAND on eut fini de déjeûner, tout le monde ſortit de la tente, & nous reſtâmes ſeuls Gusho & moi. Ce Général prit alors un air extrêmement ſérieux. — « Vous ſavez, me dit-il, que nous ſommes anciennes connoiſſances. Je vous vis chez Michael après la bataille de Fagitta : je vis les préſens que vous apportâtes ; j'entendis lire les lettres de Metical Aga, & celles d'Ali-Bey. Tous les Grecs qui occupent ici des poſtes conſidérables, & qui ſont naturellement aſſez orgueilleux, ont déclaré pluſieurs fois, comme Antonio me le diſoit encore hier au ſoir, que les mieux nés d'entr'eux n'étoient pas, dans leur patrie, d'un rang ſupérieur à celui de vos domeſtiques, & que tous ceux qui étoient venus juſqu'à préſent dans ces contrées, ne valoient pas mieux. Nous ſavons donc, & le Roi en eſt perſuadé comme nous, que dans votre pays vous êtes l'égal de nous tous, peut-être même ſupérieur à nous ; auſſi vous avez été traité comme tel, même dans ces tems de trouble & de déſordre. Vous avez donc tort de vous expoſer comme un ſimple ſoldat. Vous nous avez prouvé que vous étiez meilleur cavalier que nous, & que vous connoiſſiez bien mieux les armes à feu que nous ne pouvons les connoître : votre fuſil porte plus loin, parce que vous vous ſervez de balles de plomb. Juſques-là c'eſt très-bien ; mais vous

devriezvous ſervir de vos avantages, ſans jamais agir ſeul & par des motifs qui ont l'air trop particuliers (1) ».

« SEIGNEUR, lui répondis-je, vous vous rappelez que quand j'arrivai dans ce pays-ci, Ayto Aylo, l'homme le plus paiſible & le plus ſage de ceux qui l'habitent, le Ras, & vous-même, je crois, ainſi que beaucoup d'autres hommes diſtingués, qui daignent me ſervir de patrons, me conſeillerent d'entrer dans la maiſon du Roi, parce que c'étoit le ſeul moyen de me mettre à l'abri du pillage & de l'inſulte. Vous me dîtes qu'un inſtant après que le Roi auroit quitté Gondar, je ne pouvois y demeurer tranquille ſi je n'y étois qu'un ſimple particulier à qui l'on ſuppoſeroit de l'argent; qu'ainſi je devois me lier avec les jeunes gens de la cour, & avec les principaux officiers, parce que leur conſidération & leur amitié tiendroienten reſpect les gensmal intentionnés. Le Roi voyant que j'avois une grande facilité à manier un cheval & des armes, facilité ſupérieure à tout ce qu'il avoit vu juſqu'alors, me plaça auprès de ſa perſonne, dans le palais & à l'armée, tant pour le plaiſir qu'il goûte à voir mes exercices, que pour ſon inſtruction, j'oſe dire, & même pour ma sûreté; enfin j'ai éprouvé que cette place m'étoit ſi ſalutaire que je n'ai jamais été en péril que lorſque je me ſuis tenu éloigné de ce Prince. La premiere fois que je voulus aller voir la cataracte, Guebra Méhédin ſe prépara à m'arrêter & à m'aſſaſſiner. Quand le Roi étoit en Tigré, Woodage Aſahel me deſtinoit la même faveur, & il envoya en conſéquence à ma pourſuite des Gallas, qu'il fit partir de Samſeen, tandis que Coque Abou

(1) Gusho faiſoit alluſion aux inſtigations d'Ozoro Eſther.

Baréa, animé par le même désir, envoyoit déjà Degawassa, Welleta Selassé. Ma sûreté dépend d'une résidence constante auprès du Roi. Je m'y tiens comme on me l'avoit conseillé, & c'est là ce qui m'a indispensablement conduit à Serbraxos. Vous ne devez pas penser que ce soit par goût qu'un homme blanc, comme moi, vienne dans une querelle qui lui est absolument étrangere, courir le risque de se faire tuer ou de perdre quelque membre, si loin de sa Patrie, & dans un pays où l'on a si peu d'habilité pour penser les blessures ».

» Ne vous y trompez pas, Yagoubé, reprit Gusho, la maniere dont vous vous êtes conduit à Serbraxos vous fait honneur, sans qu'elle puisse jamais vous attirer aucun ennemi; & Kefla Yasous a le même avantage que vous. L'homme à qui vous devez vous attacher de préférence est Kefla Yasous. Tout ce que je voulois vous observer, c'est que Woodage Asahel seroit revenu sain & sauf de l'assaut du camp si vous ne lui aviez pas donné un coup de fusil, car on sait que c'est vous seul qui avez tiré sur lui. Cela peut vous nuire, étranger comme vous l'êtes; car Woodage étoit le chef des Edjows Gallas, gardes du Roi Joas, & si les Edjows retournent à Gondar, ils vous regarderont comme un ennemi, & n'oublieront jamais qu'on a trouvé dans le corps de Woodage Asahel une balle de plomb partie de votre fusil ».

» Seigneur, lui dis-je, il est rare que dans ces sortes d'occasions un homme ait le pouvoir de se justifier & de faire connoître la vérité, mais heureusement je le puis : tous les Grecs qui sont dans l'armée du Roi, leurs fils, leurs parens, tous les Mahometans qui ont été en Arabie, dans l'Inde &

en Egypte, ſe ſervent de balles de plomb ; l'homme qui a tiré un coup de fuſil à Woodage Aſahel vous eſt bien connu, c'eſt le vieux cuiſinier du Roi, le Grec Sebaſtos, vieillard de ſoixante quinze ans paſſés, homme qui ne feroit pas en état de tuer un mouton ſi quelqu'un n'avoit pas commençé par lui lier les jambes. Il a lui-même appris ſon action au Roi, ſuivant la coutume, il en a fourni des témoins, pour pouvoir obtenir la récompenſe à laquelle il avoit droit. L'on a débité auſſi que c'étoit moi qui avois tué, à la bataille de Serbraxos, l'homme qui portoit l'étendard rouge du Roi Théodore, quoiqu'on n'ait point probablement trouvé de balles de plomb dans ſon corps : un ſoldat ramaſſa cet étendard ſur le champ de bataille, & me le préſenta : je lui donnai une récompenſe ; & quand j'offris l'étendard au Roi, je lui dis ce que j'avois vu, je lui dis que celui qui le portoit avoit été tué par la mouſqueterie de Guebra Maſcal. Je n'ai point touché de fuſil le jour de la bataille de Serbraxos, je n'en avois pas non plus le jour que Woodage Aſahel fut tué ; je le vis paſſer à dix pas de l'endroit où j'étois derriere le Roi. Il étoit ſuivi par deux des ſiens, & il paroiſſoit plein de vigueur & de ſanté ; mais j'étois ſi loin de chercher à lui tirer un coup de fuſil que je déſirois au fond du cœur qu'il pût ſortir du camp avec autant de bonheur qu'il avoit montré de courage & de témérité en y pénétrant ».

« DANS ma patrie, les Officiers n'ont point coutume de s'occuper à trier ainſi des ennemis diſtingués pour les tuer, lorſqu'ils ont ſur eux un ſi grand avantage. Une pareille choſe feroit preſque regardée comme un véritable aſſaſſinat, & on ne pourroit conſéquemment en retirer aucune gloire. Mais

quand on a des raisons pressantes de tenir les chefs des ennemis à l'écart, on y emploie de simples soldats, à qui cela ne produit aucun honneur. Je veux cependant vous avouer une chose, c'est que quand on conduit les chevaux du Roi ou les miens à l'abreuvoir de Deg-Ohha, mais alors seulement, je m'assieds sur le rocher qui est au-dessus & je veille à leur sûreté & à celle des gens qui les menent. Je cherche à épouvanter ceux qui voudroient venir les inquiéter, par l'appareil d'une rangée formidable de fusils. Le jour de l'arrivée d'Ayto Tesfos, quelques-uns de ses gens emmenoient plusieurs mulets, parmi lesquels il y en avoit deux des miens. J'y courus aussi-tôt, & du haut du rocher, je tirai, je l'avoue, sur les ennemis, & j'en tuai quatre; ce qui engagea bientôt les autres à s'écarter. Mais quant à Woodage Asahel, je le répete, je n'avois point d'armes dans mes mains, lorsqu'il entra dans le camp, & je ne quittai pas le Roi d'un instant jusques au soir. »

« A présent, voilà qui est fort bien, dit Gusho. Quiconque a tué Théodore & les gens de Tesfos, ne sera l'objet d'aucune recherche. Le Deg-Ohha est en dedans des lignes du Roi, & ceux qui veulent le priver de ce qui est en sa possession, ne peuvent le faire qu'au péril de leur vie. Si Ayto Tesfos lui-même avoit voulu vous empêcher de prendre de l'eau, & que vous l'eussiez tué d'un coup de fusil, il n'y auroit pas, dans tout l'Amhara, un seul homme qui pût vous en blâmer. Mais ce que vous venez de me dire à l'égard de Woodage Asahel, me fait grand plaisir. Le petit homme jaune qui a déjeûné avec vous, & qui est un de mes amis, accompagnoit Woodage Asahel au moment qu'il reçut le

coup de fusil. Il vint nous rapporter que ce brave Galla avoit été tué par un Franc, & la balle de plomb, trouvée dans son corps, nous fit croire que le coup étoit parti de votre main. »

L'HOMME dont Gusho venoit de me parler, fut soudain rappellé dans la tente. Il se nommoit *Goul*, c'est-à-dire, Géant, & on lui avoit donné ce nom par une sorte de dérision; car il étoit très-petit & très-mince. — « Est-ce là l'homme qui a tué Woodage Asahel sur la montagne ? lui dit Gusho. » — Oh ! point du tout ! répondit Goul. Celui qui l'a tué est un vieillard qui a une longue barbe blanche, & qui porte une piece d'étoffe blanche autour de sa tête. Pour celui-ci, je le connois bien. Je l'ai vu au camp de Fasil. C'est Yagoubé, l'ami du Roi. Il n'est point capable d'avoir fait le mal qu'on lui impute. » — « Non certainement, dit Gusho, il n'en est point capable. Ainsi, souvenez-vous de dire cela aux amis de Woodage Asahel. »

AUSSI-TÔT Goul sortit. « Laissons là cette affaire, dit Gusho. Je me charge du reste. Parlons d'autre chose. Nous avons en ce moment dans le camp, un homme que Metical Aga a envoyé, à la sollicitation des amis & des compatriotes (1) que vous avez à Jidda, pour savoir si vous étiez mort ou en vie. Cet homme est aussi porteur d'un message pour le Roi. Peut-être le lui enverrai-je demain dans son camp : mais il est pourtant plus probable que j'attendrai à le lui présenter, jusqu'à ce que je le voie moi-même à Gondar. Rappellez-vous cependant ce que je vous ai dit. Tenez-vous

(1) Le Capitaine Thomas Price, commandant le vaisseau le Lion, de Bombay.

toujours très-près du Roi, & vous n'aurez point à craindre d'accident au milieu de la confusion qui ne peut manquer d'avoir bientôt lieu. » — Je remerciai ce Général du conseil que son amitié me donnoit, & je lui promis de le suivre. Je lui demandai ensuite à voir Ayto Engedan & Ayto Confu, ainsi que l'envoyé de Metical Aga: mais il me répondit qu'en ce moment cela n'étoit pas possible.

Il tenoit alors dans sa main un morceau de ce papier de soie, dans lequel les Abyssiniens ont coutume d'envelopper leurs lingots d'or, & il se préparoit à me le glisser, de la même maniere qu'on glisse à un Médecin ses honoraires dans notre Europe. — « Vous oubliez donc, lui dis-je, ce que vous avez dit ce matin. Vous oubliez que je ne suis pas un homme abandonné, un Grec, un Arménien comme les autres que vous voyez ici, mais peut-être d'un rang égal au vôtre. Si j'avois besoin d'argent, l'envoyé de Metical Aga m'en procureroit à ma premiere réquisition. Les personnes malades que j'ai vues chez vous sont votre femme & vos deux filles. Quand par la suite vous viendrez à Gondar prendre en main les rênes du gouvernement, je les chargerai de vous demander elles-mêmes les services que votre amitié pourra me rendre; & j'espere que vous me les accorderez. » — « Vous êtes un heureux Prophete, Yagoubé, me dit-il, & je le suis aussi. Souvenez-vous donc de mes avis. Je sais que vous êtes l'ami d'Ozoro Esther: mais sa protection vous deviendra inutile. Il en sera tout autrement d'Ozoro Altash (1). Mais la meilleure chose que vous ayez à faire, c'est de vous tenir

(1) La fille d'Ozoro Altash avoit épousé Powussen.

près du Roi, pour empêcher que perfonne ne vous inquiette en vous rendant à Gondar ; & laiffez-moi le foin du refte. »

Gusho chargea alors un de fes Officiers de me reconduire à travers la plaine, & il me fit fuivre par plufieurs efclaves, chargés de fruit & de poiffon. A peine étois-je à cent pas de la tente, qu'un homme, enveloppé dans fes habillemens jufques par-deffus le menton, vint à ma rencontre. C'étoit un efclave d'Engedan. — « Votre armée va fe débander, me dit-il tout bas. Ayez foin de ne pas abandonner le Roi, ou bien, attachez-vous à Aylo, frere de mon maître, & il vous menera ici. » — A ces mots, l'efclave me quitta. Nous continuâmes à traverfer la plaine, & nous vîmes plufieurs petits partis de cavalerie qui battoient l'eftrade ; mais aucun d'eux ne s'approcha de nous. Mon conducteur me dit que c'étoient des Gallas qui cherchoient quelqu'occafion de faire du mal. Il m'apprit en même tems qu'Ozoro Welleta Ifraël & fon fils Aylo avoient joint ce jour-là l'armée des confédérés, avec dix mille hommes des troupes du Gojam, « & cela, ajouta-t-il, dans la feule intention de ruiner le pays. Mais l'Iteghé, votre amie, ne peut pas voir tomber Michael, fans lui donner une pouffée, quoiqu'elle ait pourtant attendu jufqu'au dernier moment de fa chute, de peur de quelque accident. » — Les gens de Gusho remirent le poiffon & le fruit à la premiere garde de notre camp ; & ils s'en retournerent avec leur guide, pendant que je m'avançois vers la tente du Roi, réfléchiffant à tout ce que fignifioit ce que je venois d'entendre, cherchant quelle puiffance alloit nous conduire à Gondar, difperfer notre armée, dépofer Michael & ne faire aucun mal au Roi.

J'APPRIS en arrivant que le Roi s'étoit trouvé indiſpoſé ; & avoit pris de l'eau chaude pour eſſayer de vomir. C'étoit une choſe dont je lui avois fait faire uſage quelquefois, au lieu de lui donner des médecines à tout propos. Il étoit alors aſſez tranquille. Je me rendis chez le Ras Michael, que je trouvai ſeul dans ſa tente & avec un air chagrin. Il m'interrogea avec ſoin ſur tout ce qui s'étoit paſſé dans mon entrevue avec Gusho. Je lui racontai ce qu'on m'avoit dit au ſujet de la mort de Woodage Aſahel, ainſi que ce qui avoit rapport à Faſil. Je lui parlai des perſonnes malades que j'avois vues, de l'or qu'on m'avoit voulu offrir, du fruit & du poiſſon qu'on m'avoit donné. Puis je retournai chez le Roi, à qui je répétai la même choſe : mais je me gardai bien de dire un ſeul mot de la rencontre qui devoit avoir lieu à Gondar.

CEPENDANT, voyant que le Roi ſe plaignoit d'avoir un peu de mal de tête, je lui conſeillai de ne recevoir perſonne ce ſoir-là, de ſe coucher pour tâcher de prendre du repos, & de me permettre de demeurer juſqu'à ce qu'il ſe réveillât, dans l'appartement de ſon Secrétaire. Il ſuivit mon avis avec d'autant plus de plaiſir, qu'il avoit eu la nuit précédente une très-longue viſite d'Ozoro Eſther ; & je ne crois pas que les affaires d'Etat fuſſent pour beaucoup dans leur entretien.

QUAND le Roi fut couché, je ſortis & je trouvai l'Azage Kyrillos, avec la jeune & belle Tecla Mariam qui venoit de ſe parer pour ſe rendre chez Ozoro Eſther. Elle me dit qu'elle vouloit m'amener avec elle, ou bien reſter avec moi, & qu'alors le Roi nous enverroit à ſouper chez ſon pere. Mais je la priai de me diſpenſer de l'un & l'autre, parce

que le Roi étoit malade & que j'avois des affaires avec son pere. Celui-ci vit bien en effet par ma contenance que j'avois quelque chose d'important à lui communiquer. Il envoya sa fille faire sa visite, & nous restâmes seuls.

COMME Tecla Mariam étoit un homme avec lequel je vivois dans la plus intime amitié, & que je savois qu'il étoit également dans l'intimité du Roi, je crus devoir lui rapporter mot pour mot tout ce qui m'avoit été dit par Gusho & par l'esclave d'Engedan. Il me répondit, sans paroître étonné : « Eh ! quoi ! c'en est donc fait de nous ! Rapportez tout cela au Roi. » — Bientôt après, un esclave qui servoit le Roi dans la chambre à coucher, vint dire au Secrétaire que ce Prince se trouvoit bien & qu'il demandoit ce qu'il devoit boire. Je lui dis qu'il falloit qu'il bût de l'eau avec un mélange de tamarin bien mûr, boisson qu'il avoit coutume de prendre quand il faisoit diète. « Voyez-le & donnez-lui vous-même vos avis, me dit le Secrétaire. » — J'entrai donc dans l'appartement du Monarque, à qui je révélai tout ce que je savois. Il parut très-agité durant tout ce récit, & il répéta fréquemment : « O Dieu ! ô Dieu ! ô Guebra Mensus Kedus (1) ! »

« QUI est ce Guebra Mensus Kedus ? » demandai-je ensuite à Tecla Mariam. — « Quoi ! me répondit-il gravement, c'est un grand Saint qui vécut sans boire ni manger, depuis le ventre de sa mere. Il alloit dire la Messe tous les jours à Jérusalem, & il revenoit chez lui le soir, sous la forme d'une cicogne. » — « Il suivoit un bien mauvais régime, dis-je,

(1) Serviteur du Saint-Esprit.

pour un homme qui faisoit un si violent exercice ». — « Ce n'est pas tout, reprit Tecla Mariam, il combattit un jour en Tigré contre le Diable; il le jetta en bas du roc Amba Salam, & le tua ». — « Je vous souhaite bien de la joie, lui dis-je, c'est une bonne nouvelle que vous me donnez là ». Toute cette conversation se passa à demi-voix; le Roi étoit tranquille, mais entendant les derniers mots que je venois de prononcer, il se mit sur son séant & s'écria : « Quelle joie ! quelle bonne nouvelle, Yagoubé » ! — « Ecoutez, lui répondis-je, Sire, Técla Mariam vient de m'apprendre que le Diable étoit mort, ce qui est une bonne nouvelle, au moins pour moi, qui crains sans cesse de tomber entre ses griffes ». — « Ah! dit le Roi, les Moines racontent cela. La chose est, dit-on, arrivée depuis long-tems; mais ce qu'il y a de certain, c'est que Guebra Mensus Kedus étoit un saint homme ».

Lorsque je rendis compte au Roi des conseils de Gusho & de l'esclave d'Engedan, il parut, comme je l'ai dit, très agité, mais il ne me dit point s'il savoit ou s'il ne savoit pas ce que ces conseils signifioient. Il m'ordonna seulement de me rendre chez moi, en me disant : « Si vous faites cas de votre vie, n'ouvrez la bouche sur ce que vous venez de me dire, ni à aucun homme, ni à aucune femme, ne paroissez pas même plus préoccupé qu'à l'ordinaire, & ayez confiance dans la Vierge Marie & en Guebra Mensus Kedus ».

J'étois en vérité assez disposé à me retiter dans ma tente, sans que j'eusse besoin qu'on m'en priât. En y arrivant je me mis au lit; j'avois un rayon d'espoir qui sembloit m'annoncer que la Providence commençoit à vouloir me dépêtrer de

l'embarras où j'étois, & qu'elle m'en retireroit plutôt que je ne l'avois cru jusqu'alors. Je m'abandonnai au sommeil, comptant bien qu'on ne manqueroit pas de m'appeler si le Roi se trouvoit plus incommodé. Les feux étoient éteints, & excepté le cri des gardes qui faisoient la ronde, on ne faisoit presque pas de bruit dans le camp, vu la quantité d'hommes qu'il renfermoit.

TANDIS que je dormois profondément, Francisco, l'un des Grecs attachés au Ras, & qui étoit brave & éprouvé, mais qui aimoit à boire, vint dans ma tente en criant : « c'est une folie de dormir à présent ». — « Je suis sûr, au contraire, lui dis-je tranquillement, que je serois fou si je ne dormois pas; mais quand voulez vous donc que je repose? qu'est-ce qu'il y a de nouveau » ? — « Levez-vous promptement, me dit-il, car nous allons être taillés en pièces dans une minute ». — « En ce cas-là, lui répondis-je, je veux qu'on me pende si je me leve. Puisqu'il ne me reste plus de tems à vivre, il ne vaut pas la peine de m'habiller ». — « Fasil, dit Francisco, vient de surprendre le camp & ne fait point de quartier ». — « Fasil ! m'écriai-je, c'est impossible ! mais allez trouver Laéca Mariam, qui commande la garde du Roi, & s'il y a un cheval sellé, emmenez le moi.

AUSSI-TÔT Francisco s'arma d'une lance & d'un bouclier, & prit sa course; la minute d'après il revint sur ses pas pour me demander le mot de l'ordre : « Googué (1), lui dis-je, est le mot ». « — Maudit soit son pere, s'écria Francisco,

(1) Ce mot signifie Chouette.

en faiſant alluſion au pere de la Chouette, & maudits ſoient les peres de ceux qui ont choiſi un nom auſſi funeſte pour le mot de l'ordre; d'après cela je ne ſuis pas ſurpris des malheurs qui nous arrivent ». En même tems il reprit le chemin de la garde commandée par Laéca Mariam. Je portai alors un œil obſervateur ſur le camp, & je ne pus m'empêcher de douter que les alarmes de Franciſco fuſſent fondées. Il n'y avoit pas le moindre mouvement du côté de la tente de Kefla Yaſous, à peine même y appercevoit-on un reſte de lumiere; mais, d'un autre côté, la tente du Ras étoit bien éclairée, & on y entendoit pluſieurs perſonnes qui alloient & venoient, tandis que la tranquillité régnoit tout autour dans les poſtes des gardes du Tigré, que je ſavois pourtant bien être attentifs au ſeul mouvement d'une ſouris.

Cependant il y avoit plus de mouvement & de bruit que de coutume à l'extrémité nord-eſt du camp. Franciſco revint de la tente du Roi, & ſans me donner le tems de l'interroger, il me dit, encore animé par la colere; « ces negres ſont tous devenus fous, vous ne les tenez dans aucune eſpèce d'ordre. — Laéca Mariam m'a-t-il fait apprêter un cheval, lui-dis-je? où eſt-il »? — « Quand je lui ai fait part de vos ordres, me répondit Franciſco, il m'a dit qu'il y avoit là cinquante chevaux, mais qu'il ne comptoit pas que vous vouluſſiez galoper dans la nuit. Je lui ai annonçé que Faſil étoit dans le camp; il s'eſt mis à rire & m'a répondu que j'étois yvre; puis il a paru étonné que vous m'euſſiez donné le mot de l'ordre. Maudit ſoit ſon pere! C'eſt une belle acquiſition que ce mot là, en vérité il m'enrichira beaucoup». — « Certes lui-dis-je, ami, j'ai bien peur que Laéca Mariam n'ait raiſon;

je n'ai jamais entendu dire, du moins, qu'un armée se laissât tailler en pièces aussi tranquillement que la nôtre ».

TANDIS que j'achevois ces mots, les flambeaux de la tente du Ras parurent tous allumés ; la même chose eut lieu dans la tente de Kefla Yasous, dans celles des autres Officiers Généraux, & enfin dans celle du Roi. Ces flambeaux sont de la même espèce que les torches dont se servent les Agas des Janissaires du Caire & de Constantinople, lorsqu'ils font leur ronde. Quoiqu'ils soient allumés, ils ne répandent aucune clarté que lorsqu'on les secoue deux ou trois fois en l'air, mais alors ils s'enflamment & donnent beaucoup de lumiere. Depuis que le Guragué avoit attenté à la vie de Michael ; ce général avoit toujours seize de ces flambeaux pour la garde de sa tente. Tout le camp parut éclairé en un instant ; tout le monde fut réveillé, & comme personne n'en savait la raison, le tumulte s'accrut davantage.

FRANCISCO ne vit pas plutôt les flambeaux qu'il s'écria, avec une espèce de transport : « voyez à présent qui est ivre. Où sont donc vos plaisanteries ? ce sera une belle nuit. Personne n'est armé ». — « Francisco, lui dis-je, vous avez vu armés Laéca Mariam & les gens de son poste ; tous les autres soldats de garde le sont comme de coutume, & vous devez remercier Dieu de ce que vous avez trouvé une lance & un bouclier de mes domestiques, car vous voilà armé. Je veux prendre du caffé, quoique je craigne bien qu'il n'y ait quelque chose de désagréable, dont peut être vous êtes en partie la cause ; cependant rendez-vous à la tente du Ras, & demandez lui s'il n'a pas quelqu'ordre à me donner ».

Enfin nous apprîmes bientôt que tout ce trouble n'étoit occaſionné que par quelques ſoldats de Tesfos, leſquels étoient venus par le derriere du camp pour tâcher de reprendre les mulets qu'on leur avoit enlevé: mais à l'inſtant qu'ils s'en retournoient avec leur proye, ils furent découverts, on les pourſuivit, & on leur reprit une partie des mulets. A la vue des ſoldats armés, qui couroient ça & là ſur les flancs de la montagne, l'allarme ſe répandit, & on n'apprit la véritable cauſe de tout ce trouble que le lendemain matin que le Ras fit donner la baſtonade au gardien des mulets.

Le 26 nous fûmes informés que les Edjows Gallas, & quelques autres partis de cavalerie, avoient maſſacré tous les voyageurs qu'ils avoient rencontrés ſur le chemin de Gondar, & qu'un corps de troupes étoit entré dans cette ville, & avoit menacé d'y mettre le feu, ſi l'on continuoit d'envoyer des proviſions au camp.

Nous manquions de toute eſpèce de ſubſiſtances, même d'eau; on tint en conſéquence un conſeil où les principaux Officiers de l'armée furent appellés, & le réſultat fut qu'il falloit décamper dans la nuit du 28, & ſe rendre à Gondar le 29 au matin. On envoya en préſent, au Ras Michael, des proviſions fraiches, avec un panier rempli de torches. Gusho lui fit auſſi parvenir un meſſage conçu en ces termes: « que, comme il ſavoit que le Ras ſe propoſoit de voyager la nuit, il lui avoit fait remettre une proviſion de torches, de peur qu'ayant brûlé toutes les ſiennes, à l'occaſion de l'allarme que lui avoit cauſé la nuit précédente, il ne ſe trompât de route en voulant ſe rendre à Gondar ». Gusho fit en même-tems

tems déclarer, au nom de tous les confédérés : « que leur intention étoit de ne point troubler le Ras dans sa marche, que tout l'Empire étoit d'accord avec eux pour éviter une effusion de sang devenue absolument inutile, & qu'ils iroient le joindre à Gondar pour y traiter avec lui ».

A la réception des torches, & du message, le Ras s'abandonna aux transports de la plus violente colere. Il fit venir Kefla Yasous & Guebra Mascal, & il leur reprocha amerement de l'avoir trahi, en découvrant ses intentions à ses ennemis. Il donna ordre de faire rafraîchir ses troupes, parce qu'il étoit résolu de tenter encore la fortune des armes; mais tous les Officiers Généraux répondirent : « que l'armée étoit dans la disette, qu'il étoit impossible de la faire rafraîchir, & plus impossible encore de combattre; que Gusho avoit mandé au Roi & à l'Abuna qu'il consentoit que toute son armée fût excommuniée solemnellement, s'il les attaquoit ni eux ni leur bagage, pendant qu'ils marcheroient directement à Gondar, comme ils en étoient convenus; que toute l'armée royale avoit donc résolu de s'en retourner, & que si le Ras n'y consentoit pas, il y avoit beaucoup à craindre que les troupes ne se débandassent la nuit, & ne le laissassent tout seul au pouvoir de ses ennemis ».

Le Ras fut donc obligé de faire de nécessité vertu, & l'on donna ordre que l'armée fût prête à décamper à huit heures du soir, mais que personne n'abattît sa tente avant huit heures sous peine de mort. Ce vieux Général frémissoit de honte & de colere d'être obligé de fuir, pour la premiere fois, devant ses ennemis.

CEPENDANT il étoit aifé de lire fur le vifage de tous ceux qui compofoient l'armée, combien cette réfolution leur étoit agréable. Pour moi, j'avoue que je regardois cette retraite comme très-dangereufe en fongeant à tout le fang que l'armée royale avoit répandu, & aux préjugés adoptés dans ces contrées fur le droit du talion, dont chaque homme croit pouvoir toujours ufer. Avant d'abattre ma tente je fis venir Yafine, à qui je dis qu'Ayto Confu étant bleffé, moi néceffairement obligé de fuivre le Roi, & le fuccès de notre retraite nocturne demeurant incertain, je croyois qu'il n'étoit d'aucune utilité, ni pour lui ni pour moi, qu'il demeurât plus long-tems avec nous, qu'ainfi, pendant que le chemin d'Azazo reftoit libre, il falloit qu'il traverfât la province de Dembéa, qu'il tournât à droite derriere les montagnes de Kofcam, & qu'il gagnât promptement le Ras el Feel; qu'il feroit bien de maintenir l'ordre dans fon gouvernement, & furtout d'être attentif aux intrigues d'Abd el Jelléel, fon beau-pere & fon prédéceffeur, dont je tâcherois de détruire les menées à la cour, fi le Roi reftoit fur le trône, ou fi je confervois quelque crédit, deux chofes dont je doutois également. J'ajoutai pourtant une condition à ces promeffes; je me refervai que, de fon côté, Yafine ne négligeroit rien pour connoître la voie la plus sûre & la plus commode que je devois fuivre pour me rendre dans le Sennaar; je lui recommandai fur-tout de s'expliquer bien clairement dans les avis qu'il me feroit paffer à Gondar; de m'écrire toujours en Arabe, & de m'envoyer fes lettres directement par mon Negre Soliman, que je laiffai avec lui, & à qui je le chargeai de dire que je le joindrois le plutôt poffible.

Yasine, les larmes aux yeux, protesta qu'il ne m'abandonneroit pas au milieu des dangers de cette nuit tumultueuse. Il me dit que nous serions probablement taillés en pieces aussi-tôt que nous serions dans la plaine, & qu'il n'y avoit pas un seul de ses cavaliers arabes qui n'aimât mieux mourir que de m'exposer, en s'éloignant de moi, à être massacré par ces chiens d'infideles chrétiens, qu'aucune promesse ni aucun serment ne lioit. Il observa que puisque ses gens étoient sous mes ordres, il seroit bien plus sûr pour moi de me mettre à leur tête, & de marcher droit au Ras el Feel, où, une fois arrivé, j'aurois les troupes d'Ayto Confu derrière moi à Tcherkin, c'est-à-dire entre moi & Gondar, & je pourrois tout à mon aise solliciter un passeport pour le Sennaar.

Ce projet, je l'avoue, me parut d'abord très-praticable: mais je me rappellai bientôt que j'avois solemnellement promis au Roi de ne pas quitter Gondar sans sa permission; que Gusho m'avoit dit que je serois en sûreté auprès de ce Prince; que ce seroit une déloyauté de laisser mon domestique Grec dépourvu de tout à Gondar, & qu'enfin le manque d'instrumens que j'abandonnerois aussi forcément, rendroit imparfait mon voyage à travers le désert. Je refusai de consentir à la proposition d'Yasine, & je me séparai de lui en lui renouvellant l'ordre de se conformer à mes instructions.

Le Roi conservoit son maintien & son air ordinaire, & il ne me dit pas de toute la journée un seul mot qui m'annonçât s'il retourneroit ou ne retourneroit pas à Gondar.

Comme personne ne savoit quelles étoient les conditions

du traité, ou même s'il y avoit eu un traité, la peur tint lieu d'obéiſſance, & l'armée reſta tranquille juſqu'à la nuit. Alors on commença par faire défiler les femmes, qui étoient en grand nombre, & toutes peſamment chargées de munitions, de jarres, & de divers autres fardeaux. Bientôt après les ſoldats furent en mouvement, & les tentes du Roi & du Ras furent abattues. Les ténebres empêchoient qu'on pût faire exécuter les ordres; & il s'enſuivit une confuſion qu'il m'eſt auſſi impoſſible de décrire que d'oublier. Chacun ſe hâtoit de gagner le bas de la montagne. Pour moi j'eus ſoin, en partant, de marcher à côté du Roi : mais j'en fus bientôt ſéparé, & il m'eût été impoſſible de conſerver ma place à moins d'écraſer ſous les pieds de mon cheval une multitude de gens. Je montois alors, pour la premiere fois, un des chevaux dont le Roi m'avoit donné le choix parmi ceux qui étoient nouvellement arrivés du Sennaar. Il étoit noir, plein de vigueur, impatient, ombrageux, de ſorte qu'il étoit impoſſible de le contenir au milieu de la multitude d'hommes & d'animaux qui nous preſſoient. La deſcente de la montagne étoit très-gliſſante, & les hommes, les chevaux, les mulets rouloient pêle-mêle les uns ſur les autres.

Je réſolus de chercher un chemin où il y eût moins de foule. Je m'avançai du côté par où Woodage Aſahel deſcendoit lorſqu'il fut tué par Sebaſtos : mais le terrein y étoit plus raboteux, & il n'y avoit pas moins de monde que dans l'endroit que je venois de quitter. Je traverſai donc le camp droit à l'eſt, où le Ras avoit eu ſa tente, & où les deux neveux de Kefla Yaſous avoient paſſé pour repouſſer Ayto Teſfos. J'y trouvai une foule moins nombreuſe & compoſée

presqu'entiérement de femmes. Alors j'essayai de descendre. J'entrai dans un sentier profond, que j'espérai devoir me conduire dans le lit du torrent qui étoit au bas : mais à peine fus-je à moitié côte que je m'apperçus que j'étois dans un précipice creusé par les eaux des pluies, & tant de chaque côté qu'au dessous de ce creux, la montagne me parut être taillée à pic, du moins jusqu'à la distance bornée où ma vue pouvoit s'étendre.

En Abyssinie, les fours dont on se sert dans les armées pour faire cuire le pain, ont la forme de deux boles évasées & adossées l'une à l'autre, & ont un peu moins de trois pieds de diamètre. Ils sont d'une très-belle espece de poterie, qui d'abord rouge, noircit bientôt quand elle a été chauffée & impregnée de beurre. Lorsqu'on veut se servir d'un four, on le pose à terre, on allume du charbon dans la partie qui est en bas, & la pâte battue comme une omelette est mise dans la partie d'en haut, qu'on recouvre avec un couvercle qui a à peu près la même forme. Ces fours sont ordinairement charriés sur le dos des femmes, qui viennent faire le pain à l'armée. Or il arriva qu'à l'instant où je réfléchissois pour savoir si je devois achever de descendre par le même chemin, ou bien m'en retourner, une femme faisoit exprès, ou par mégarde, rouler un de ces fours du haut en bas de la montagne. Il passa devant mon cheval, & je ne sais s'il le toucha ou non ; mais il n'en fallut pas davantage pour qu'il devînt tout-à fait indocile aux volontés de son cavalier. Du premier saut il faillit me jetter par-dessus sa tête. Il me seroit impossible de dire tout ce qu'il fit ensuite : mais en revenant à moi je me trouvai au pied de la montagne encore tout stupéfait, & heureusement

ſans aucun mal, quoique mon cheval eût fait des efforts ſi violens que ſa ſelle étoit venue juſques ſur ſon cou.

Bientôt après je vis un feu allumé ſur le ſommet de la montagne où avoit été la tente du Ras, & je ne doutai point que ce ne fût un ſignal donné par quelques traîtres aux rebelles, pour les avertir que nous étions dans la plaine fuyant, avec le plus grand déſordre. Je me hâtai donc, le plus qu'il me fut poſſible, de contourner la montagne pour aller joindre le Roi. Je traverſai le Deg-Ohha, qui étoit rempli de cadavres d'hommes & d'animaux, exhalant, ainſi que tout le bas de la montagne, une puanteur ſi horrible, qu'elle nous auroit forcés d'abandonner notre camp, quand bien même nous n'aurions pas eu d'autre motif que celui-là. Un peu plus loin, c'eſt-à-dire à l'entrée de la riviere Mariam, je me trouvai au milieu d'une vingtaine de perſonnes. Trois ou quatre étoient ſur des mules, & avoient des vêtemens blancs qui annonçoient leurs intentions pacifiques. Les autres avoient l'air de ſimples ſoldats. Cependant je paſſois ſans reconnoître perſonne, quand Aylo, frere d'Engedan, me cria : « Et d'où venez-vous, Yagoubé ? Ce n'eſt pas cette nuit qu'un homme blanc comme vous peut voyager ſeul. Venez avec moi, & je vous menerai auprès de votre ami Engedan ». « — Mon cheval s'eſt ouvert un nouveau chemin pour deſcendre la montagne, répliquai-je ; & je vous aſſure que j'aimerois beaucoup mieux être ſeul qu'en auſſi nombreuſe compagnie. Nous ne paroiſſons pas être d'une couleur différente dans l'obſcurité de la nuit. — Rappellez-moi à Engedan. — Je vais tâcher de joindre le Roi ».

Peu après je me retrouvai au milieu de la foule. Nous étions

dans la plaine : mais nous rangions, autant qu'il étoit possible, le pied de la montagne, de peur d'être attaqués par la cavalerie ennemie. Je poussais mon cheval autant qu'il pouvoit aller; & j'avoue que je ne ménageois point autant ceux qui m'embarrassoient dans la plaine, que je les avois ménagés sur la montagne. Parmi la multitude, qui n'avoit point achevé de gagner la plaine, j'entendis l'un des suivans de l'Abuna se plaindre d'avoir perdu ses mulets de charge, & lancer des excommunications sur ceux qui les avoient dérobés. Je ne pus m'empêcher de rire de la stupidité de ce Prêtre, qui s'imaginoit que des Abyssiniens feroient attention à ses anathêmes dans un pareil moment. Je ne tardai pas à joindre l'Abuna lui-même. Il étoit avec Ozoro Altash; & il me demanda en arabe, d'un ton très-piteux, si je savois où nous allions? Je lui répondis dans la même langue : « Mon Pere, priez pour eux; car ils ne savent ce qu'ils font ».

Ozoro Altash me dit alors que le Roi étoit fort loin devant nous avec le Ras Michael, & elle me conseilla de demeurer avec elle. Comme elle me parloit d'un air de confiance, & que ce qu'elle disoit étoit assez d'accord avec les avis que m'avoit donnés Gusho, je restai un moment à penser à ce que j'avois à faire; mais au milieu de mon indécision, nous entendîmes un grand bruit d'hommes & de chevaux, & aussi-tôt l'Abuna & l'Ozoro furent environnés par une foule de gens qui parloient un langage dont je n'entendois pas un mot, & que je crus être celui des Gallas. Comme mon cheval étoit encore plein de vigueur, & que je me trouvois seul, & sans aucun bagage, j'aimai mieux m'éloigner que de me confier à des gens que je ne connoissois pas; je piquai des

deux, & j'arrivai bientôt au milieu d'un gros de cavalerie où étoit le Roi.

Le coup que j'avois reçu au retour de l'attaque du camp de Tesfos, m'avoit obligé de me faire razer le devant de la tête, & de porter un turban blanc; dans le tems que j'ôtois ce turban pour me présenter devant le Roi, j'entendis une voix qui crioit; « Ozoro Esther est prisonniere « —Cela est impossible, répondit le Ras, Ozoro Esther est ici ». —« C'est Ozoro Althash qui vient d'être prise avec l'Abuna, dis-je alors, je viens de les quitter ». — « Par qui ont-ils été pris? demanda le Roi» — « par les Gallas, répliquai-je; ou du moins je le crois, car je n'ai pas compris leur langage, qu'à la vérité je ne me suis pas trop amusé à écouter; mais j'imagine qu'ils vont être ici dans l'instant ». — « Ici! s'écria le Ras, & que feroient-ils ici? Non, c'est sans doute Powussen qui est venu avec les troupes du Lasta, pour reprendre sa belle mere, afin qu'elle ne vienne pas à Gondar, & c'est le langage des Tcheratz Agows, que Yagoubé à pris pour celui des Gallas ». — « Oui, c'est cela même, dit un autre cavalier, les Lastiens ont emmené Ozoro Altash, sans faire du mal à personne ». Je pris cela pour un bon signe. Je jugeai que les Lastiens devoient avoir reçu des ordres bien sûrs, car il n'y avoit point dans toute l'armée, sans en excepter même les Gallas, de troupe plus sanguinaire & plus barbare que la leur; & ils avoient, ainsi qu'ils le méritoient, considérablement souffert dans le cours de cette rapide campagne.

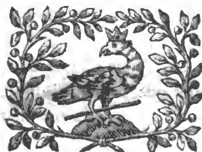
Le terrein sur lequel nous marchions étoit aussi uni qu'un tapis:

tapis : cependant tout-à-coup la mule du Ras Michael s'abattit, & le jetta tout-à-plat dans une flaque d'eau : mais il ne se fit pas le moindre mal, & il fut bientôt relevé & remis sur sa mule. Nous traversâmes le Mogetch, & à environ deux cens pas du pont, la mule s'abattit de nouveau, & rejetta le Ras dans la boue. Cette seconde chûte fut suivie d'un long murmure, qui se fit entendre autour de Michael, car tous les spectateurs croyoient que c'étoit un présage certain que ce général alloit perdre pour jamais sa puissance & sa fortune. On lui mena tout de suite une autre mule, mais il refusa de la monter. Nous passâmes la ville Maure, & nous gagnâmes par Aylo Meidan la hauteur où étoit bâtie la maison de Confu.

Je ne pus m'empêcher de réfléchir alors à la justice avec laquelle le Ras étoit puni de la mort des malheureux chanteurs qu'il avoit fait tailler en pièces dans ce lieu même. Le Roi se rendit droit au palais. Le Ras se retira chez lui, & d'après le conseil du Secrétaire, Tecla Mariam, je m'en allai avec lui dans la maison de l'Abuna où je laissai, sous la garde de mon domestique Grec, ma chaîne d'or, mes instrumens, & quelques bagatelles que je désirois de conserver. Je me revêtis d'un habit de paix, & je marchai vers le palais, où, fidele aux avis de Gusho, je résolus d'attendre mon destin auprès du Roi. Ce Prince voyant que j'avois le devant de la tête razé, & se rappelant du coup qui en étoit la cause, m'ordonna de me couvrir, faveur distinguée, & qu'on n'accorde jamais à aucun officier de la maison du Roi.

Les esclaves du Roi m'apporterent un cuir pour me coucher; & quoique dans plusieurs occasions bien moins dange-

reufes le fommeil m'eût fui pendant des nuits entieres, cette fois-ci je m'endormis profondément jufqu'à l'inftant que je fus réveillé par les claquemens de fouet du Serach Maffery. Il étoit alors cinq heures du matin, & cet Officier, faifant plus de bruit qu'un poftillon françois, qui avertit de loin qu'on tienne des relais prêts, donnoit le fignal du lever du Roi. Toutefois ce fignal étoit alors bien inutile. Il n'y avoit plus de cour. Il ne fe préfentoit plus de caufes à juger. Les efclaves même du Roi craignant tous, tant hommes que femmes, d'être emmenés dans le Begemder, ou dans l'Amhara, avoient été fe cacher parmi les Moines, & dans les maifons de leurs amis; de forte que le Roi n'avoit que très peu de monde auprès de fa perfonne.





CHAPITRE X.

L'armée rebelle investit Gondar. — Les troupes du Roi rendent les armes. — Les meurtriers de Joas sont égorgés. — Gusho est elevé à la place de Ras. — Michael est fait prisonnier & emmené par Powussen. — L'Iteghé rentre dans son palais de Koscam. — Fasil arrive à Gondar. — Le Roi est reconnu par tous les partis. — Conduite odieuse de Gusho. — Il prend la fuite; mais il est arrêté & mis aux fers.

LE 29 Mai (1), à huit heures du matin, jour qui suivit notre retraite, le Fit Aurari de Gusho s'approcha de Gondar, & marqua la place que devoit occuper le camp de son Maître, entre la ville maure & l'église de Ledeta, dans l'endroit où avoit campé Michael à son retour du Tigré. Coque Abou Barea fut placé entre Ledeta & Koscam; Aylo & Ayabdar de l'autre côté du Kahha, sur une ligne qui passoit au pied de la montagne, par Kedus Raphael & la maison de l'Abuna. Ayto Tesfos se mit dans la vallée au-dessous, sur le bord de l'Angrab; & sur la route du Woggora à Gondar, le long de l'Angrab jusqu'au Kahha, & à l'extrémité des lignes de Gusho, campa Powussen, avec le reste des confédérés. Aussi, dès neuf heures du matin, la ville fut investie comme si l'on avoit bâti une muraille tout autour. Les ennemis, se trouvant en possession de toute l'eau, placerent le long des deux rivieres

(1) 1771.

des sentinelles qui avoient ordre de laisser chaque habitant puiser l'eau nécessaire à sa consommation, mais de briser toutes les jarres qui paroîtroient destinées à faire une provision trop considérable (1).

TOUTES les personnes riches, qui avoient des propriétés dans Gondar ou aux environs, & qui avoient pris le parti de s'enfuir avec Fasil, quand Michael étoit revenu du Tigré, revinrent & rentrerent dans leurs maisons sur la parole de Gusho. Ainsi la ville de Gondar étoit pleine de gens armés, & le camp de Gusho & d'Ayabdar contenoit les personnes à qui toute la ville appartenoit. Woodage (2), frere d'Ayabdar & pere de Gusho, avoit été Ras sous le regne d'Yasous, & étoit mort en emportant les regrets de tout le monde. Ayto Engedan, & Ayto Aylo, fils du Kasmati Esthé & d'une sœur du Roi Yasous, possédoient près de la moitié de la ville. Quoique Engedan fût prisonnier, & qu'Aylo eût épousé une fille de Michael, ils étoient l'un & l'autre, par intérêt & par inclination, unis avec Gusho; & s'ils avoient servi sous Michael, c'étoit uniquement par crainte d'encourir la disgrace du Ras, & par attachement pour le jeune Roi Tecla Haimanout. Les habitans de Gondar n'avoient confiance que dans les seuls Gusho & Ayabdar; & ils regardoient Powussen, & le reste des confédérés, comme des gens attirés par l'espoir du pillage, & ne valant guère mieux que Michael & les Tigréens.

(1) Pour éteindre le feu.

(2) Il ne faut point confondre ce Woodage avec Woodage Asahel, tué à Serbraxos.

Dès l'inſtant que la ville fut bloquée, & même avant cette époque, Gusho tint le premier rang parmi les rebelles, & quoiqu'Ayabdar, ni Powuſſen ne fuſſent ſes amis, tout Gondar étoit à ſes ordres, & il trouva dans cette ville une armée infiniment plus riche, plus nombreuſe que tous les autres confédérés enſemble, en y joignant même les troupes de Michael. Gusho, homme de beaucoup d'eſprit, né & élevé à Gondar, ſentoit bien tous ſes avantages, & ſavoit que lui ſeul étoit regardé comme le Sauveur de ſon pays. Il ſavoit auſſi que la maniere la plus sûre de perdre le Ras Michael, étoit de le faire rentrer dans Gondar, au milieu de ſes nombreux ennemis, & de l'y bloquer avant qu'il eût le tems de ſe procurer aucune reſſource. Ainſi, le même jour qu'il campa devant la ville, Gusho détacha Ayto Tesfos à la pourſuite de Darion, Bacha du Beleſſen, que le Ras Michael avoit envoyé dans le Woggora, afin qu'en employant la douceur, les promeſſes & même les préſens, il lui préparât un paſſage pour ſe retirer dans la province du Tigré. Tesfos joignit Darion avant que celui-ci eût pu commencer à s'acquitter de ſa commiſſion; & l'ayant battu & fait priſonnier, il arma tout le Woggora contre Michael; de ſorte que toute communication fut fermée entre Gondar & le Tigré.

Pas un ſeul rebelle n'étoit encore entré dans Gondar. Le Secrétaire du Roi, & l'Azage Kyrillos, parent de Gusho, ſe rendirent auprès de ce Général le jour même qu'il campa près de la ville. Bientôt après, les timballes furent tranſportées au bord du Kahha, & l'on fit entendre une proclamation, par laquelle on ordonnoit aux ſoldats de la province de Tigré, & en général, à tous ceux qui avoient pris parti

pour Michael, de venir le lendemain, avant midi, dépoſer leurs armes dans un lieu indiqué, près de l'Egliſe de Ledeta, où il y auroit des Commiſſaires chargés de les recevoir. La proclamation portoit que, ſi après l'heure indiquée pour la reddition des armes, il s'en trouvoit encore dans quelques maiſons de Gondar, ces maiſons ſeroient raſées, & les propriétaires des maiſons punis de mort.

Le premier des Tigréens qui donna l'exemple de l'obéiſſance, fut Guebra Maſcal. Il porta dans le lieu déſigné par la proclamation, environ ſix mille mouſquets appartenans au Ras Michael & aux perſonnes de ſa famille. Tous les principaux Officiers l'imiterent, ainſi que le reſte de l'armée; car les habitans de Gondar y apportoient beaucoup de vigilance; & avant l'heure marquée, toutes les armes furent renfermées dans l'Egliſe de Ledeta, où l'on mit une très-forte garde.

Quoique les Tigréens euſſent rendu les armes, on ne leur permit pas de partir. On leur aſſigna un eſpace entre les tentes de Gusho & la ville; & quand ils furent campés là, on mit des ſentinelles autour d'eux, afin qu'ils ne ſe diſperſaſſent pas pendant la nuit. Cette précaution étoit même inutile; car ils étoient environnés de troupes ennemies dont le nombre augmentoit à chaque inſtant, & leur fortune reſtoit dans les mains de leurs hôtes de Gondar, dans les maiſons deſquels il ne leur étoit même pas permis d'entrer; ce qui exaltoit ſingulièrement l'amour que Gusho avoit ſu inſpirer au peuple. On porta une grande quantité de ſacs de farine au camp de Gusho, qui en fit charger pluſieurs mulets pour que les troupes

désarmées eussent de quoi subsister, en se rendant dans leur province, pour où elles eurent ordre de se tenir prêtes à partir le lendemain matin.

Le seul Kefla Yasous, retranché avec quatre cens hommes dans l'église de Debra-Berhan, où il y avoit de l'eau & des provisions pour plusieurs jours, n'obéit point aux proclamations générales. Alors Powussen, qui étoit campé au-dessous de lui, envoya un Officier pour le sommer de se rendre : mais il refusa expressément, & dit à l'Officier que s'il ne se retiroit pas à l'instant, il alloit faire feu sur lui, parce qu'il avoit un traité avec Gusho, & que jusqu'à ce que Gusho l'eût ratifié, il ne se rendroit, ni ne souffriroit que personne approchât de son poste; qu'il ne se rendroit pas sur-tout à un homme de la naissance de Powussen, quelle que fût son élévation actuelle, élévation qu'il cessoit de reconnoître, parce qu'elle n'étoit qu'un don de Michael, dont un des principaux torts étoit d'avoir voulu confondre tous les rangs.

Gusho, instruit de la réponse de Kefla Yasous, lui envoya un Officier, parent du Roi, & homme d'un mérite distingué, pour lui confirmer ses promesses; & aussi-tôt, Kefla Yasous fit descendre ses soldats qui porterent une partie de leurs armes au camp de Gusho. Le reste fut envoyé en secret dans sa maison, où il se retira dès le soir même. Quoique Kefla Yasous fût Tigréen, il s'étoit singuliérement fait chérir des habitans de Gondar; & peut-être étoit-il l'homme le plus généralement estimé des deux partis. Il avoit rendu de grands services aux gens de la ville, en ce qu'il se montroit toujours entr'eux & Michael, dans ces momens de fureur & de ven-

geance, où lui ſeul avoit le courage de parler devant le Ras. La capitale lui avoit entr'autres obligations celle de n'avoir pas été brûlée, quand le Ras, partant pour le Tigré avec le Roi, vouloit, d'après une prétendue apparition de l'Archange Michel, ou plutôt du démon, incendier la ville & paſſer les habitans au fil de l'épée; projet appuyé par le Nebrit Tecla & par pluſieurs autres chefs Tigréens.

S'IL eſt vrai que le diable diſe jamais la vérité, ceci en offre un exemple. Gondar devint fatal à Michael, dès le jour qu'il conſentit à n'y pas mettre le feu. Long-tems après le départ du Ras, quand tout étoit en paix, Kefla Yaſous me raconta que le ſoir même qu'il étoit ſorti de Debra-Mariam pour rendre les armes à Guſho, il avoit rendu viſite à Michael; & que celui-ci lui avoit reproché en particulier d'être cauſe qu'il n'avoit point brûlé la ville, & qu'il lui avoit confié que ſon eſprit, ſoit l'Archange Michel, ſoit le démon, ſoit tout ce qu'on voudra, avoit ceſſé de lui apparoître depuis le paſſage du Tacazzé, & c'eſt à quoi il attribuoit tous ſes déſaſtres.

SI Kefla Yaſous ne rendit les armes qu'après tous ceux qui avoient combattu avec lui, ce fut par une diſtinction dûe à la ſupériorité d'un mérite, auquel ſes ennemis ne purent s'empêcher de rendre hommage, dans le moment même de leur triomphe.

MICHAEL demeuroit encore dans la maiſon appartenante à ſon emploi de Ras, où il n'étoit viſité que par quelques amis particuliers. Au moment de ſon entrée à Gondar, il avoit envoyé Ozoro Eſther à Koſcam, dans le palais de l'Iteghé,

ſa

ſa mere. Il mangeoit, buvoit, dormoit comme à ſon ordinaire, & raiſonnoit avec une grande tranquillité d'eſprit & même avec un air d'indifférence ſur l'événement qui venoit d'arriver. On ne lui avoit point donné des gardes : mais tous ſes mouvemens n'en étoient pas obſervés avec moins de vigilance. Cependant, le lendemain de la reddition des armes, ayant appris que ſes ſoldats, qu'on renvoyoit en Tigré, étoient fort maltraités par la populace, il ne put s'empêcher de verſer un torrent de larmes & de regretter, dans ſon déſeſpoir, de n'être pas mort plutôt que d'être témoin d'un pareil malheur. Quoiqu'il eût prétendu juſqu'alors qu'il devinoit en jouant aux dames l'iſſue de toutes les affaires importantes, il ceſſa de s'amuſer à ce jeu, & il fit préſent de ſon damier à un de ſes amis particuliers. Il renonça en même tems à toute eſpece de divination, qu'il reconnut être trompeuſe & criminelle.

CEPENDANT le Roi montroit la plus grande fermeté. Quoique plus grave & plus ſilencieux que de coutume, il n'avoit pas l'air plus abattu. Les deux premiers jours qu'il fut dans la ville, il ne vint au palais que des Prêtres, des Juges & quelques anciens habitans qui n'avoient pris aucune part aux affaires. Quelques Prêtres ou Moines ne manquerent pas, ſuivant leur uſage, de mêler beaucoup d'impertinences à leurs converſations, donnant à entendre qu'il étoit douteux qu'il reſtât ſur le trône, & diſant que le peuple ſe plaignoit que ce Prince étoit devenu ſi cruel, ſi ſanguinaire à l'école de Michael, qu'il y avoit quelques mois qu'aucun habitant de Gondar n'étoit sûr de ſa vie. Le Monarque ne répondoit à ces propos que par un regard ſévere. Cependant un des auditeurs en ayant parlé à Gusho, non de la part du Prince,

mais de son propre mouvement, ce Général ordonna que le Prêtre (1) qui avoit osé manquer à la Majesté souveraine, fût dépouillé jusqu'à la ceinture & fouetté trois fois de verges autour d'Aylo Meidan. Ce châtiment, approuvé de tout le monde, excepté du Clergé, restreignit beaucoup l'insolence que le malheur du Roi avoit excitée.

Le premier jour que ce Prince fut dans le palais, il ne mangea qu'un petit morceau de pain, & il distribua ce qui restoit à ses domestiques, qui bien qu'ils ne l'avouassent pas, s'étoient mieux repus que lui chez leurs amis particuliers. Le lendemain commença de la même maniere. Il étoit midi, qu'on n'avoit encore vu arriver au palais aucune espece de provisions. Mais quand on eut rendu les armes, on porta beaucoup de vivres, soit du camp, soit de la ville, & la même abondance ne discontinua plus. Mais le Roi mangeoit peu, quoiqu'il eût naturellement assez d'appétit. Il faisoit donner le surplus à ses gens & aux pauvres qui étoient aux portes du palais, & qui devoient, disoit-il, être affamés par le long séjour de l'armée nombreuse qui environnoit la ville. Le Roi parut d'abord être totalement oublié : mais le second jour, son Secrétaire vint lui parler de la part de Gusho ; & après s'être entretenu une heure avec lui, il repartit pour le camp. Cependant ce Prince ne laissa appercevoir aucun changement ni dans son air, ni dans sa conduite. Il avoit encore les mêmes vêtemens, avec lesquels il étoit arrivé du camp, & il se coucha de bonne heure.

---

(1) C'étoit un Prêtre d'Eiba-Tensa, Eglise du Weggora.

Le lendemain de la reddition des armes, les malheureux soldats du Tigré partirent chargés des imprécations de la populace qui les poursuivit en leur jettant des pierres & de la boue, & qui en massacra même quelques-uns pour venger des injures particulieres. Gusho leur donna, cependant, un détachement de cavalerie qui les conduisit par le haut de l'Eglise de Debra-Berban, dans le chemin du Woggora, & qui les protégea autant qu'il lui fut possible. Mais il auroit fallu une armée entiere pour pouvoir les défendre contre la fureur d'un peuple irrité par plusieurs années de tyrannie. Arrivés au bord de l'Angrab, où étoit l'arrière-garde de Powussen, ils furent remis à ce Général, qui les confia à Ayto Tesfos pour les escorter jusques aux bords du Tacazzé. Cependant une foule de gens les suivit encore pour les insulter: mais en voulant s'en revenir à Gondar, cette populace effrénée fut désarmée & mise à nud par les soldats de Tesfos & de Powussen, qui jugerent bien que s'ils étoient dans la situation des Tigréens, ils ne seroient pas mieux traités par elle.

Tandis que tous les habitans étoient sortis pour aller voir partir les troupes du Tigré, un corps de Gallas du Maitsha entra furtivement dans la ville & pilla plusieurs maisons. Ils s'approcherent du palais du Roi & entrerent dans la salle d'audience, où le Monarque étoit placé dans son alcove, tandis que moi & deux de ses Officiers étions assis à terre, en dehors de l'alcove, mais de maniere que nous ne pouvions pas être apperçus. Sous le regne de Yasous & de l'Iteghé, tems où la Cour d'Abyssinie déploya le plus de luxe & de splendeur, la salle d'audience fut magnifiquement ornée de glaces qu'on fit venir de Venise par l'Arabie & la mer

Rouge & qui furent très-artistement arrangées avec des bordures de cuivre doré en filagrame, par des ouvriers Grecs qui passerent du Caire à Gondar. Mais ensuite, les glaces furent presque toutes brisées, & un des événemens qui contribua le plus à les dégrader, fut l'incendie du palais qui eut lieu sous le regne de Joas, au retour de la campagne que Michael fit dans le Begemder.

CEPENDANT, quoique les sauvages Gallas, entrés dans la salle, vissent bien que le Roi étoit sur son trône, ils s'arrêterent devant la premiere glace, & après avoir fait une infinité de grimaces en s'y regardant, un d'entr'eux donna un grand coup de lance dans le milieu de ce grand miroir qui formoit un quarré long & qui tomba en morceaux sur le parquet. Ils ramasserent plusieurs de ces morceaux, & avec leurs lances, ils acheverent de réduire le reste en poussiere. Il y avoit trois glaces dans l'alcove où étoit le Roi, & une de chaque côté en dehors de l'alcove. Nous étions assis à la droite du Roi, quand les Gallas s'occupoient d'une glace placée auprès de la porte, & du côté opposé à nous. Enfin, il ne leur restoit plus qu'une glace à briser pour venir à celles de l'alcove où étoit le Roi.

JE frémissois de ce qui alloit arriver; car les barbares étoient entrés au nombre de trente ou quarante, & nous ne savions pas combien il pouvoit y en avoir encore d'autres à la porte, ou dans la ville. Nous ignorions également de quel parti ils étoient, & si notre résistance pourroit paroître légitime; d'ailleurs nous n'étions que trois, & nous n'avions d'autres armes que le couteau que nous portions à la ceinture. Le Roi étoit

également désarmé ; & nous craignions que si les Gallas s'approchoient trop de lui, en continuant à briser les glaces, il n'en frappât quelqu'un, & qu'alors nous ne fussions bientôt tous massacrés. Nous nous levâmes donc tous trois debout, & nous nous plaçâmes devant le Roi, qui nous fit signe de la main de prendre patience, & de rester tranquilles.

Cependant au même instant entra Tensa Christos, homme très-considéré dans Gondar, & à qui Gusho avoit confié le soin de la ville, sans le revêtir pourtant d'aucun titre, parce qu'il n'y avoit point encore d'ordre arrêté dans le gouvernement. Tensa Christos venoit d'apprendre que les Gallas, ayant déja pillé plusieurs maisons, avoient pénétré dans le palais ; & il s'étoit empressé de les suivre avec une centaine de jeunes gens de Gondar, tous forts, vigoureux & bien armés. Les Gallas s'apperçurent bientôt qu'ils allaient avoir une occupation plus sérieuse que celle de briser des glaces ; & ils gagnerent précipitamment la grande salle qu'on appelle *Aderasha*. Un des jeunes gens de la suite de Tensa Christos ferma soudain la porte de la chambre où étoit le Roi. Les Gallas parurent d'abord vouloir faire quelque résistance : mais deux d'entr'eux ayant été blessés, & se voyant dans un lieu dont ils ne connoissoient pas les issues, & où il étoit impossible à leurs camarades de venir leur donner du secours, ils rendirent les armes. On les attacha alors deux à deux, & ils furent envoyés au camp de Gusho, qui, en ayant aussi-tôt fait pendre deux, ordonna qu'on fouettât les autres, & qu'on les renvoyât.

Quand Tensa Christos eut chassé du palais les brigands,

il entra dans l'appartement du Roi, & se prosterna comme à l'ordinaire. Le Roi lui ordonna soudain de se relever; & lui ayant donné sa main à baiser, il lui permit de se retirer, sans lui dire un seul mot sur le danger dont il venoit de le délivrer.

Le même jour, avant midi, on fit entrer dans la ville un parti de soldats qui saisirent le Shalaka Becro & son fils, le Nebrit Tecla & ses deux fils, ainsi que deux fils du Prêtre Lika Netcho, & un autre homme dont j'ai oublié le nom. Ces huit personnes étoient toutes de la province du Tigré, & attachées au Ras Michael, & c'étoient elles qui avoient assassiné le Roi Joas. On les conduisit sur la place du marché, où elles furent livrées aux Edjows Gallas, anciens gardes de Joas. Becro & son fils furent hachés à coups de couteau. Les fils du Nebrit Tecla furent percés à coups de lance, l'aîné le premier, & le second ensuite. Le Nebrit fut conduit auprès de leurs cadavres. On lui demanda s'il les connoissoit; &, ne les ayant pas reconnus, il fut à l'instant mis en pieces avec les trois autres coupables; & les membres de tous ces malheureux furent dispersés dans les rues. Ce fut la seule exécution qui suivit cette grande & soudaine révolution; ce qui prouve combien les vainqueurs furent modérés en raison du nombre des complices de l'assassinat du Roi, & sur-tout du plus grand nombre de gens qui avoient participé à la rebellion. Lika Netcho, dont on fit mourir les fils, & qui n'étoit certainement pas moins coupable qu'eux, fut pourtant épargné, parce qu'il avoit épousé une parente du jeune Roi.

Aucun des chefs rébelles n'étoit encore entré dans Gon-

dar : mais le Roi avoit reçu quelques messages de Gusho, & même de Powussen, quoique plus rarement. Quant aux autres confédérés, ils sembloient ne se mêler en rien des affaires.

Le premier de Juin (1), Gushò & Powussen se rendirent ensemble chez le Ras Michael, qu'ils interrogèrent avec beaucoup de dureté sur sa conduite passée. Jusqu'au moment que les meurtriers de Joas furent mis à mort, le Ras s'étoit toujours paré de ses plus beaux vêtemens & de toutes les marques de ses dignités; mais dès qu'il apprit cette catastrophe, il s'habilla d'une robe blanche, couvrit sa tête d'un capuchon de la même couleur, pour montrer qu'il renonçoit au monde. Il falloit sans doute qu'il fût singulièrement attaché à la vie, puisqu'il dévouoit le reste de ses jours à l'obscurité & à la pénitence. Il n'y eût rien de remarquable dans l'entrevue de ce Général avec les deux vainqueurs. De chez lui Gushò & Powussen allèrent au palais, où ils rendirent hommage au Roi, & lui jurèrent fidélité.

Il fut alors arrêté que Gusho rempliroit la place de Ras, & tous les autres emplois furent également donnés. Aucun parti n'avoit témoigné le moindre mécontentement contre le Roi, & ce Prince parut enfin reprendre quelqu'autorité. Tous les chefs confédérés vinrent le voir, chacun en particulier, & ils eurent de longues conférences avec lui. Ce qui sembloit devoir lui rendre toute sa puissance, c'étoit l'animosité qui régnoit entre les principaux rébelles, à qui nous devons, cependant, cesser de donner ce titre de rébelles, non parce

(1) 1771.

que leur insurrection avoit réussi, mais parce qu'ils étoient rentrés dans le devoir. On soupçonnoit beaucoup qu'il y avoit entre Gusho & Michael, un traité par lequel le premier devoit, pour une grosse somme d'argent, remettre l'autre en possession de la Province du Tigré. D'autres personnes prétendoient, qu'à la priere de Michael, Kefla Yasous devoit être nommé Gouverneur du Tigré, & y prendre le trésor que Michael y avoit caché pour le remettre à Gusho, & s'entendre ensuite avec Michael pour l'administration de la Province.

Quoi qu'il en soit, le 4 Juin Powussen entra dans Gondar avec mille hommes de cavalerie, sans en avoir donné le moindre avis à Gusho, & ayant fait mettre Michael sur sa mule, il alla rejoindre son camp, abattit ses tentes & partit soudain pour le Begemder. Ozoro Esther, retirée alors à Koscam dans le palais de la Reine sa mere, eut à peine le tems d'envoyer une mule fraîche, & quelques provisions, à son viel & malheureux époux. Le reste de l'armée confédérée ne tarda pas à décamper. Les pluyes augmentoient incessamment, & les soldats étoient impatiens de regagner leurs foyers. Il ne resta guere dans Gondar que des grands, tels qu'Ayabdar, Engedan, & quelques autres qui prétendoient obtenir de l'avancement. Gusho revêtu de l'emploi de Ras alla en occuper la maison. Les officiers & les esclaves du Roi rentrerent dans le Palais. Ceux qui avoient perdu la vie dans les dernieres batailles furent remplacés, & la Capitale jouit d'une apparence de paix que tout le monde présumoit devoir être bientôt rompue.

PEU

Peu de jours après que l'armée du Begemder eut quitté Gondar, Powussen envoya, chargé de chaînes, l'usurpateur Socinios, qu'on avoit pris à Agar Salam, petite ville du Begemder. Il fut conduit devant le Roi dans le même équipage qu'il étoit arrivé, & quand on lui demanda son nom, il répondit avec beaucoup de hardiesse qu'il étoit Socinios, fils de Yasous, fils de Bacuffa; qu'il n'avoit point cherché à être Roi, mais qu'il y avoit été forcé par l'Iteghé & par Sanuda; ce qu'en effet tout le monde savoit bien être vrai. Bientôt après sa mere fut interrogée: mais niant alors ce qu'elle avoit juré autrefois, c'est-à-dire qu'elle eût eu des rapports avec le Roi Yasous, Socinios fut condamné à mort. Cependant comme il ne paroissoit digne que de mépris, tant par sa figure que par ses manieres, & par sa conversation, le Roi voulut qu'on se bornât à le faire servir dans sa cuisine, où il fut pris à voler quelque tems après, & pendu sur-le-champ.

Le 21 Juin l'Iteghé revint du Gojam, & tous les habitans de Gondar sortirent en foule pour aller la voir. Gusho alla au-devant d'elle jusqu'à Tedda, &, après l'avoir saluée, il lui dit, que le Roi avoit défendu que le Palambaras Mammo, & Likaba Beechô, entrassent dans la ville avec elle. Mais elle regarda cette défense comme un sanglant affront; & loin de croire qu'elle vint du Roi elle ne l'imputa qu'à Gusho. Elle lui reprocha son avarice, son orgueil, sa méchanceté; elle l'accusa d'être plus despote que Michael, sans avoir ses talens, & on eut beaucoup de peine à l'empêcher de reprendre le chemin du Gojam, au lieu de poursuivre sa route jusqu'à Koscam. Il est impossible de peindre l'enthousiasme qu'excita dans tous les cœurs la vue de cette Reine. Gusho n'avoit

point de troupes, & le Roi n'en avoit pas davantage, car il ne reſtoit pas un ſeul ſerviteur dans le palais de ce Prince. C'étoit alors le moment où l'on avoit le plus à craindre, mais heureuſement les mal-intentionnés étoient un peu contenus par Faſil, qui ſembloit prêt à arriver avec une armée, ſans approuver ni déſapprouver rien de ce qu'on avoit fait ni de ce qu'on devoit faire.

VERS la fin de Juin ce Général, ſans s'annoncer comme de coutume, parût tout-à-coup à Abba Samuel, & alla d'abord chez l'Iteghé, puis chez le Roi, où il ne demeura qu'un inſtant, & où je le vis. Il fut très-gai avec moi; & prétendit que je lui avoit promis mon cheval à mon retour du Maitsha: mais je m'excuſai de ne pas le lui donner, en lui diſant que je ne l'avois pas à Gondar. « Bon, bon, dit-il, cela n'y fait rien; dites moi où eſt le cheval, je l'enverrai chercher, & je vous donnerai en échange la plus belle mule de mon armée; d'ailleurs laiſſez moi courir le haſard de le trouver là où il eſt ». — Je le veux bien, lui répondis-je, peut-être le trouverez vous dans la vallée de Serbraxos, au pied de la montagne, vis-à-vis du gué méridional de la riviere Mariam ». Il rit alors de bon cœur, & me prenant par la main, il me dit: « fort-bien! malgré cela vous aurez votre mule ».

LE Roi parut très ſatisfait de la converſation que j'eus avec Faſil. Quand ce Général fut ſorti, il me dit: « Yagoubé, je voudrois bien ſavoir comment vous faites pour être bien venu de tous ces gens-là; c'eſt un ſecret qui me feroit bien plus utile qu'à vous. Gusho, par exemple, eſt maintenant ſi fier de ſa fortune, qu'à peine daigne-t-il me dire quelque mot

honnête : d'un autre côté Fasil m'a porté une liste de quelques unes de ses créatures, qu'il veut attacher à mon service sans m'en avoir demandé l'agrément, & ce même Fasil ne vous voit point qu'il ne commence à rire & plaisanter avec vous ».

Fasil avoit effectivement choisi Adera Tacca Georgis, pour être Fit Autaris du Roi, comme quand il avoit eu autrefois envie d'entrer en querelle avec Socinios, il avoit nommé Gubeno à la place de Cantiba (1). Toutefois il ne contredit point les volontés de Fasil, quelques peines qu'elles lui fissent, & alors ce général se retira avec son armée dans le Maitsha.

Pendant ce tems-là Gusho vendit tout ce qu'il pouvoit vendre. Content de retirer à la fois de l'argent des gens à qui il procuroit des places, & de ceux qui craignoient d'être poursuivis pour des crimes réels ou supposés, il ne s'appercevoit pas que ses ennemis prenoient des mesures pour le priver bientôt des avantages dont il abusoit. Au lieu de se tenir sur ses gardes, il s'amusoit à donner des mortifications à l'Iteghé, dont il avoit autrefois épousé la fille aînée, Welleta Israel, mais que cette Reine avoit engagée à le quitter. Il croyoit que le Roi lui avoit fait un affront en pardonnant à Likaba Beecho, & au Palambaras Mammo, à qui lui-même avoit défendu de mettre le pied dans la ville. Il étoit encore plus offensé de ce que, sans sa participation, ce jeune Prince avoit fait inviter l'Iteghé à retourner à Gondar, à lui servir de mere, & à gouverner comme elle gouvernoit du tems de Joas. Il résolut donc de se venger en faisant naître de la mé-

(1) Le Cantiba est le Gouverneur de la province du Dembéa.

ſintelligence entre le jeune Roi & la Reine-Mere, choſe qui n'étoit pas bien difficile.

GUSHO avoit confiſqué, au nom du Roi, tous les villages appartenant à la Reine-Mere, ce qui fit croire à cette Princeſſe que l'offre qu'on lui faiſoit de venir à Gondar, n'étoit qu'une offre inſidieuſe. Pour aigrir encore davantage l'Iteghé, il avoit engagé la mere du Roi à venir s'établir dans la capitale & à inſiſter pour que ſon fils la fît couronner & lui donnât le rang & le titre d'Iteghé. Le Roi fut déterminé à ſe rendre aux deſirs de ſa mere, ſous prétexte que l'Iteghé avoit refuſé de venir auprès de lui. Mais ce prétexte étoit une violation des loix de l'Etat, qui veulent qu'il n'y ait qu'une ſeule Iteghé, & qui ne permettent jamais d'en nommer d'autre, tant qu'il y en a une en vie, quelque peu de parenté qu'il y ait entr'elle & le Roi régnant. Cependant, ce nouveau couronnement qui bleſſoit ſi formellement les loix, fut ſuivi du don que le Roi fit à ſa mere, de Tshemmera & de Tocuſſa, grands villages dont l'Iteghé avoit toujours joui comme d'un appanage de ſa place. La nouvelle Reine envoya auſſi-tôt ſes gens pour prendre poſſeſſion de ces deux villages : mais les habitans les chaſſerent en déclarant qu'ils ne reconnoîtroient d'autre Souveraine que celle qu'ils avoient déja, & à qui ſeule les loix de l'Empire les obligeoient de reſter fidèles.

MAIS ſi Gusho en agit mal avec l'Iteghé, il ne ſe conduiſit pas d'une maniere plus généreuſe, ni plus équitable envers le Roi. Non-ſeulement il ne lui fit pas les moindres avances en or, mais il intercepta les tributs que les autres Gouver-

neurs de province devoient lui payer. Il se contentoit d'allouer pour l'entretien de la maison du Roi une fourniture journaliere, même au-dessous de celle que Michael avoit été dans l'usage de donner. Un jour entr'autres il arriva pour le Roi 120 jarres de miel du Damot, & 1000 pieces de toile de coton du Walkayt : mais Gusho se les appropria, sans permettre qu'on les présentât au Monarque ; ce qui engagea ce Prince à rompre avec lui, comme l'Iteghé l'avoit déjà fait.

Le Kasmati Ayabdar, brouillé avec Gusho depuis la premiere bataille de Serbraxos, avoit eu encore de nouvelles raisons de s'en plaindre, à l'occasion du partage inégal des effets du Ras Michael. Ayto Engedan, que le Roi aimoit beaucoup, & à qui le gouvernement du Kuara avoit été promis, le sollicitoit en vain. Gusho ne vouloit lui en donner l'investiture qu'autant qu'Engedan se résoudroit à lui avancer mille onces d'or, ce que celui-ci refusoit de faire. Le Roi ranima tous ces mécontentemens, parce qu'ayant envoyé un messager de confiance à Powussen, celui-ci lui conseilla de faire arrêter Gusho, & lui promit qu'en cas de résistance, il se rendroit dans trois jours à Gondar. La chose fut confiée à Ayabdar & à Engedan : mais comme Gusho étoit aimé des habitans de la capitale, le secret ne fut pas assez bien gardé pour ne pas parvenir à ses oreilles.

Le 16 Juillet, jour de la fête de Saint Michel, Gusho prétendit avoir fait un vœu à l'Eglise dédiée à cet Archange, à Azazo ; & en conséquence, il partit de bonne heure, suivi de trente cavaliers & de cinquante fantassins, armés de mousquets. Mais il n'eut pas plutôt dépassé l'Eglise, qu'on re-

connut ſon deſſein, & Gubeno, Cantiba du Dembea, Ayto Adigo, Palambaras, & Ayto Engedan, ſe mirent à ſes trouſſes. Gubeno ſeul, ardent à le pourſuivre, l'atteignit au-delà de la riviere de Derma. Mais Gusho ſe retourna tout-à-coup, tua de ſa main deux ſoldats de Gubeno, repouſſa le reſte, traverſa de nouveau la riviere & ſe rangea ſur la plage pour faire face à l'ennemi. Les autres troupes étant arrivées, il parla à Engedan, lui rappella combien il y avoit peu de tems qu'il l'avoit eu entre ſes mains, & lui conſeilla, ainſi qu'aux autres, de s'en retourner à Gondar & de dire au Roi qu'il y retourneroit lui-même dans quinze jours.

Les trois aſſaillans tinrent alors conſeil, & jugeant par la contenance de Gusho qu'il étoit déterminé à ſe défendre juſqu'à la derniere extrémité, aucun d'eux ne crut devoir s'expoſer à ôter la vie à un homme d'un ſi haut rang & allié aux premieres familles de l'Empire, ſur-tout dans un combat particulier, & pour une cauſe dont les motifs n'étoit pas aſſez connus. Ils reprirent donc le chemin de Gondar, laiſſant Gusho pourſuivre ſa route; mais à peine fut-il à Degwaſſa, où il ſe croyoit totalement hors de danger, qu'il ſe vit tout-à-coup environné par les ſoldats d'Aclog, Gouverneur d'un petit diſtrict. Il ſe ſeroit pourtant échappé des mains de ce nouvel aſſaillant, ſi ſon cheval, ſervant mal ſon courage, ne s'étoit pas enfoncé dans un bourbier, d'où il lui fut impoſſible de ſe tirer.

Dès que le Roi ſut que Gusho étoit arrêté, il fit partir ſon Fit Auraris Adera Tacca Georgis, & Ayto Engedan, avec un détachement de ſoldats, pour aller le chercher &

le mener à Gondar. Il y fut en effet bientôt conduit (1), ayant la tête rafée & étant couvert de vêtemens noirs. Chargé de fers, il fut foudain renfermé dans une tour haute, humide & inhabitée, fans que perfonne parût le plaindre.

C'ÉTOIT alors la faifon de l'année où le lait & le miel abondent ordinairement à Gondar, parce que la pluie inondant les vallées, force les cavaliers à fe retirer chez eux, tandis que les payfans, fuivant les chemins des montagnes, viennent vendre, avec fécurité, leurs provifions dans la capitale. Auffi, tous les habitans profitant de l'abondance qui regne autour d'eux, fe livrent à tous les excès qui flattent le plus leur goût. Mais cette année, quoique les pluies euffent tombé comme de coutume, elles n'avoient pourtant pas arrêté la marche des armées, & il en réfultoit, finon la famine, au moins une grande rareté de vivres.

L'ON n'entendoit plus parler du Ras Michael. L'on ignoroit abfolument s'il étoit mort ou en vie : mais fon démon fembloit encore régner dans les airs & y fouffler la difcorde.

---

(1) Le premier Août.





CHAPITRE XI.

M. Bruce obtient la permiſſion de quitter l'Abyſſinie. — Il va à Koſcam prendre congé de l'Iteghé. — Derniere entrevue avec les moines.

DEPUIS que l'Iteghé étoit revenue dans ſon palais de Koſcam, j'avois paſſé une grande partie de mon tems auprès d'elle : mais ma ſanté dépériſſoit chaque jour davantage, & j'obtins enfin de cette Reine, quoiqu'avec beaucoup de difficulté, la permiſſion de m'en retourner dans ma patrie. Le Roi finit également par y conſentir, après m'avoir fait acheter ſon conſentement par toutes les ſollicitations & les promeſſes imaginables.

JE vis auſſi l'Envoyé de Metical Aga. Cet homme trouvant le Ras Michael dans la diſgrace, ne voulut point ſéjourner à Gondar. Il s'empreſſa au contraire de s'en retourner, & il fit tout ce qu'il put pour me déterminer à prendre avec lui la route du Tigré & de l'Arabie. Mais indépendamment de ce que j'avois réſolu d'achever mon voyage par le Sennaar & le grand déſert, je ne voulois point riſquer de paſſer encore à Maſuah pour m'expoſer une ſeconde fois à la perfidie cruelle du Nayb & de ſes ſoldats.

LE capitaine Thomas Price, commandant le vaiſſeau *le Lion*

Lion de Bombay, ayant eu des affaires à terminer avec le Gouverneur de la Mecque, étoit resté à Jidda jusques à la saison qui suivit celle de mon départ pour l'Abyssinie. Quand l'Envoyé de Metical Aga arriva, j'avois déja reçu de ses nouvelles depuis quelque tems, & lorsque j'en eus par cet Envoyé, ce fut pour la seconde fois. Cet homme me dit que mes compatriotes étoient très-inquiets de moi ; qu'on avoit souvent rapporté à Jidda & à Moka que j'avois été assassiné ; que tantôt on disoit que c'étoit à Masuah, tantôt à Gondar, & d'autres fois, dans le Sennaar, où j'avois voulu passer en m'en retournant.

Le Capitaine Price m'écrivoit que craignant que je n'eusse besoin d'argent, il avoit laissé des ordres à Ibrahim Seraff, courtier de la factorerie Angloise de Jidda, de m'avancer deux mille écus. Il me prioit en même tems de donner un mandat à Ibrahim pour qu'il le fît passer à Bombay, à lui ou à son frere, & qu'il pût être payé à un autre M. Price qui demeure dans le Smithfield (1). Je ne puis m'empêcher de rapporter ce fait, pour faire connoître le caractere généreux & bienfaisant du Capitaine Price, auprès duquel je n'avois d'autre titre que les liaisons d'amitié que j'avois pu former avec lui à mon passage à Jidda. Mais il me croyoit dans le besoin, & il savoit qu'il étoit seul à même de pouvoir me secourir : il n'en falloit pas davantage pour une ame aussi noble que la sienne. Je doute que ce brave marin eût jamais étudié la langue latine. Mais la nature elle-même

(1) C'est un canton de l'Angleterre.

avoit gravé dans ſon cœur ce ſentiment ſi bien exprimé par Térence :

Homo ſum : humani nihil à me alienum puto.

Je fis part à l'Envoyé de Metical Aga des nouvelles décourageantes que j'avois eues du Sennaar ; & loin de conteſter la vérité de ce qu'on me mandoit, il me dit que ce voyage n'étoit pas praticable. Il ajouta que les habitans du Sennaar étoient ſi inhumains, ſi barbares, qu'il n'oſeroit pas lui-même, tout Mahométan qu'il étoit, traverſer leur pays pour la moitié des Indes. Je le priai de ne pas m'en dire davantage : mais d'engager Metical Aga, ſon maître, à écrire en ma faveur à quelque homme en crédit qu'il pouvoit connoître dans le Sennaar.

Ma réſolution étant donc bien priſe, & la permiſſion de partir obtenue, c'eſt ici le moment de rendre compte de l'état de mes finances. J'ai déja dit que j'avois emprunté par haſard à Gondar, trois cens livres ſterling d'un Grec nommé *Petros*. Cet homme étoit né dans l'iſle de Rhodes, où il avoit été cordonnier : mais il devoit avoir quitté ſon pays fort jeune, car dans le tems que j'étois à Gondar, il n'avoit pas plus de trente ans. J'ignore la raiſon qui l'avoit engagé à s'expatrier. Il étoit d'une jolie figure & fort adroit, mais d'un caractere timide. L'Iteghé l'avoit beaucoup diſtingué, & le Roi Joas l'avoit fait Azeleſſa el Camisha, place qui répond préciſément à celle de Lord de la Chambre du Roi en Angleterre. Etant ſouple, poli, intelligent & toujours bien paré, Petros avoit gagné les bonnes graces de toute la Cour ; & comme

ses émolumens étoient considérables & qu'il avoit affaire à un maître généreux, il étoit devenu fort riche.

Lorsqu'au retour de la campagne de Joas contre Mariam Barea, le nain du Ras Michael fut tué d'un coup de fusil aux pieds de son maître, & le palais mis en feu, la couronne qui étoit sous la garde de Petros fut fondue. Il est vrai qu'on recouvra ensuite l'or de cette couronne: mais elle avoit été surmontée d'une perle ou de je ne sais quel joyau, de la grosseur d'un œuf de pigeon, & d'un prix immense; & ce joyau ne reparut plus depuis; parce qu'il avoit, disoit-on, été consumé par le feu. Cependant le Ras Michael croyoit au contraire que Petros avoit dérobé le joyau, dans l'intention de le vendre. Aussi, lui refusa-t-il constamment la permission de sortir d'Abyssinie, & Petros vivoit dans la crainte de se voir, tôt ou tard, dépouillé de tout ce qu'il avoit. Tandis que Michael assiégeoit la montagne d'Haramat, Petros me pria de recevoir trois cens livres sterling & de lui donner une lettre-de-change par triplicata, & payable à un mois de vue, à l'ordre de l'Evêque Maronite du Mont-Sinaï, sur Messieurs Julien & Rosa, mes Correspondans au Caire. Après cela, Petros partit pour son pays, sous les habits d'un pauvre, & par ce moyen, il échappa à la rapacité de Michael & du Nayb de Masuah. Quant à ma lettre-de-change, elle fut duement acquittée à l'Evêque qui feignoit de croire que chaque duplicata devoit être également payé, & qui ayant voulu insister sur cela, fut prêt à recevoir la bastonnade par l'ordre du Bey du Caire.

Une lettre-de-change tirée de Gondar, est une chose assez

curieufe à Londres. La mienne y arriva, & y eft dépofée dans le comptoir de mes dignes amis Meffieurs Drummond & Compagnie de Charing-Croff. Ce fut le feul écrit de moi qui put parvenir à fa deftination ; & cependant, je fis fouvent partir des lettres par la voie d'Arabie. Auffi je confeille à tous les voyageurs de joindre des lettres de-change aux miffives de conféquence qu'ils auront befoin d'écrire : c'eft un moyen sûr pour qu'elles foient fidélement rendues.

Je fis femblant d'envoyer ma chaîne d'or au Caire par l'émiffaire de Metical Aga. J'en parlai même beaucoup pour qu'on le crût, & je déclarai que c'étoit le feul or que je vouluffe faire fortir du pays que j'allois quitter en pauvre, tant en réalité qu'en apparence.

Les mulets font les animaux de charge dont on fe fert le plus communément en Abyffinie, quoiqu'il y ait auffi des taureaux & des vaches d'une efpece particuliere, employés aux charrois, fur-tout du côté où font les mines de fel : mais ils font très-petits, & ne peuvent porter que de légers fardeaux. Leur plus grand avantage eft de n'être pas difficiles à nourrir. J'avois un grand nombre de mulets, à moi appartenant, pour charrier mes inftrumens & mon bagage. Le Roi & l'Iteghé m'en fournirent d'autres pour me fervir de monture. J'avois en outre deux chevaux que j'aimois beaucoup & que je projettois affez follement de mener en Angleterre; car quoique je cruffe avoir été fuffifamment informé d'avance des fatigues & des dangers qui m'attendoient, & quoique je me flattaffe d'y être bien préparé, je n'en avois pourtant pas prévu la centième partie.

Le 6 Août (1), il arriva à Gondar des envoyés de Fasil; le lendemain vinrent ceux de Powussen, & des Gouverneurs du Gojam, du Damot, du Maitsha. Tous demandoient la liberté du Ras Gusho. Le Roi consentit à la lui rendre, à condition que Gusho lui donneroit soudain mille onces d'or & cinq cens mousquets : mais Gusho le refusa. Alors le Roi le chargea de nouveaux fers, & le fit renfermer plus étroitement; & ce qu'il y a de plus cruel, c'est que les deux fils de Gusho, qui étoient accourus à Gondar à la nouvelle du malheur de leur pere, furent enchaînés à côté de lui. Cependant on imputoit toutes ces violences aux conseils du Kasmati Ayabdar, du Billetana Gueta Tecla, de Guebra Mascal, & du Bacha Hezekias. Ces derniers étoient des Officiers attachés au Ras Michael; le Roi, qui leur avoit permis de revenir du Tigré, avoit beaucoup de confiance en eux.

Adera Tacca Georgis, Fit Auraris du Roi, & Welleta Yasous, qui tous deux étoient puissans dans le Maitsha, & que Fasil avoit placés auprès du Roi, demanderent ensemble à s'en aller dans leurs pays, d'où il étoit probable qu'ils ne reparoîtroient jamais à Gondar, à moins que ce ne fût comme ennemis.

Quoique le jeune Monarque s'obstinât à ne pas vouloir remettre le nouveau Ras en liberté, à moins qu'il ne lui fournît les mille onces d'or & les cinq cens mousquets qu'il avoit demandé, celui-ci continuoit à lui refuser cette rançon, & il la refusoit même en termes qui montroit qu'il n'étoit plus aussi

(1) 1771.

effrayé du pouvoir du Monarque qu'il l'avoit été dans les premiers momens de ſon arreſtation. Le Roi fit alors proclamer Kefla Yaſous Gouverneur du Tigré, avec la même étendue de pouvoir qu'avoit le Ras Michael. Ce Général étoit déjà dans cette province, & en avoit pris le commandement. Tecla Haimanout voulut en même-tems ôter à Gusho le gouvernement de l'Amhara, qu'il donna à ſon neveu Ayto Adigo, fils du Palambaras Durrie, homme très-puiſſant, & très-conſidéré dans ſa province. Cependant Ayto Adigo ayant quitté Gondar, & traverſé le Begemder pour aller prendre en main les rênes de ſon gouvernement, fut attaqué à ſon entrée en Amhara, par un fils de Gusho, qui l'attendoit, qui le battit, diſperſa ſes troupes, & fit priſonnier ſon jeune frere, Ayto Adereſſon (1), après l'avoir bleſſé.

Il n'y avoit plus aucun doute qu'à la ceſſation des pluyes on verroit ſe renouveller les ſcènes qui, depuis ſi long-tems, enſanglantoient l'Abyſſinie; car la nomination de Kefla Yaſous au gouvernement du Tigré, & d'Ayto Adigo à celui de l'Amhara, le paſſage paiſible de ce dernier dans le Begemder, en allant ſupplanter ſon oncle Gusho, la confiance qu'avoit le Roi dans les anciens Officiers & dans les parens du Ras Michael, leſquels étoient à Gondar; l'éloignement d'Adera, Tacca Georgis, & Confu Adam, amis de Faſil, tout enfin démontroit que le Roi Tecla Haimanout ſe rejettoit dans les bras des Tigréens, déja réunis aux habitans du Begemder, & auxquels on vouloit joindre encore ceux de l'Amhara, en retenant Gusho priſonnier, juſqu'à ce que ſon

(1) C'eſt le même qui perdit le cheval de Gusho au combat de Tedda.

neveu Adigo eût eu le tems de se mettre en possession de sa Province.

Pour balancer ceci un messager de Fasil vint à Gondar; & ayant obtenu une audience particuliere du Roi, il lui demanda la liberté de Gusho, afin que celui-ci pût aller reprendre le gouvernement de l'Amhara. Il lui demanda également de faire incessamment mettre à mort l'un des meurtriers du Roi Joas, Lika Netcho, qui avoit été épargné par les confédérés, comme ayant épousé une parente du Monarque; & enfin il demanda encore que tous les anciens Officiers de Michael fussent bannis de la Cour, & renvoyés pour jamais dans leur province de Tigré. Le Roi refusa positivement d'adhérer à ces trois choses, sans motiver en aucune maniere les raisons de son refus.

Il survint alors un nouveau sujet de querelle plus fâcheux que tout ce qui étoit déja arrivé, & qui en particulier m'inquiéta beaucoup. On rapporta à l'Iteghé, & je crois que c'étoit d'après des avis très-certains, que le Roi, irrité des conseils que ses envoyés divers tenoient à Koscam, en présence de l'Iteghé, & auxquels il n'étoit jamais invité, avoit résolu de livrer le palais de Koscam au pillage des soldats; car on croyoit que ce palais renfermoit de grandes richesses. Comme l'exil de l'Iteghé dans quelque désert éloigné & malsain, & conséquemment sa mort, eussent été la suite d'une pareille mesure, il étoit également certain qu'elle eût entraîné une révolution soudaine & le trépas du Roi; car s'il n'avoit pas été vaincu en attaquant Koscam, il n'auroit pu

manquer de l'être dans les combats qu'il eût été ensuite obligé de soutenir.

On vit soudain arriver en foule à Koscam des troupes, à la tête desquelles étoient Engedan, Ayto Confu, Mammo, & tous les autres parens de l'Iteghé, & les vivres y abonderent. Le palais étoit entouré d'une muraille très-épaisse & très-élevée; les portes avoient été nouvellement réparées, & la tour étoit dans le meilleur ordre. L'Iteghé ne s'étoit jamais défaite de ses armes à feu, & tous les habitans des environs lui étoient demeurés singuliérement attachés, sur-tout les pauvres, dont cette Reine charitable se montroit toujours le soutien dans les tems de disette & de malheur.

Depuis le retour de l'Iteghé je résidai toujours à Koscam, à sa sollicitation; car son séjour en Gojam avoit beaucoup altéré sa santé. D'ailleurs cela convenoit mieux à l'envie que j'avois de me retirer tout doucement, sans être obligé de prendre congé de trop de monde. Je n'avois rendu à Gusho qu'une seule visite, encore étoit-ce une visite d'un moment; & quant à Ayabdar, je n'avois aucun rapport avec lui; de sorte que je n'avois d'autre cour à faire qu'au Roi & à l'Iteghé. Le Roi nia publiquement qu'il eût jamais eu l'intention de piller Koscam: mais l'Iteghé ne fut pourtant pas satisfaite de la maniere dont il fit ce désaveu. Me trouvant un jour seul auprès de lui, je me hasardai à lui en parler; & il me répondit: « Quand je n'aurois pas eu d'autres raisons, je n'aurois pas voulu le faire par rapport à vous, Yagoubé. Mais ma mere, ajouta-t-il, en parlant de l'Iteghé, est mal conseillée, & encore plus mal informée ».

LE

Le 13 Octobre (1), on vit tout-à-coup arriver à Koſcam Powuſſen à la tête d'une nombreuſe armée. Il planta ſes tentes dans le même lieu où il avoit campé le mois de Mai précédent, & il y demeura juſqu'au 22 ; après quoi il ſe remit en marche, & paſſa du côté de Gondar, ſans entrer dans la ville. Ce Général eut pluſieurs entrevues avec le Roi & l'Iteghé, dans une maiſon appartenante au Ras Gusho, & ſituée au pied de la montagne de Koſcam. On ne ſut point dans le public l'objet certain de ces entretiens : mais il eſt probable qu'ils n'avoient pour but que d'opérer une réconciliation entre l'Iteghé & le jeune Roi ; réconciliation qui eut bientôt lieu, du moins en apparence, par l'entremiſe d'Ayabdar & de quelques autres grands. Enſuite Powuſſen s'en retourna dans le Begemder. Pour moi je n'obtins ni ne demandai d'audience. Je voyois la tempête prêteà éclater, & je ne cherchois qu'à m'éloigner des lieux où alloient porter ſes coups.

Le 12 Novembre Gondar fut frappé d'une terreur ſoudaine, à la vue des gens de la campagne fuyant en foule dans ſes murailles, dépourvus de toutes ſortes de proviſions, & rendant graces au Ciel de ce qu'ils avoient ſauvé leur vie. Faſil étoit parti d'Ibaba à la tête d'une puiſſante armée, & n'avoit commis aucun déſordre juſqu'à Dingleber, qu'il conſidéroit comme les limites de ſon gouvernement. Mais là, laiſſant ſon armée & tout ſon bagage ſous la conduite de ſon Lieutenant Welleta Yaſous, il avoit continué ſa marche avec un détachement de cavalerie de ſept cens hommes, les

(1) 1771.

plus ſauvages, les plus déteſtables brigands qui euſſent jamais porté la déſolation dans quelque pays que ce ſoit. Faſil mit le feu à tous les villages, à toutes les égliſes qu'il trouva entre Dingleber & Sar-Ohha, & il maſſacra tous les hommes qui lui tomberent ſous la main, ſans diſtinction de rang ni d'âge. Il tua auſſi toutes les femmes qui n'étoient plus en âge de faire des enfans, & il donna les autres pour eſclaves aux Gallas, qui l'accompagnoient. Il permit en un mot, à ces barbares, les mêmes excès auxquels ils s'abandonnent toutes les fois qu'ils font des irruptions dans les pays aſſez malheureux pour être ſitués dans leur voiſinage.

Le pays de Degwaſſa, diſtrict où commandoit Aclog, fut entiérement dévaſté. Les hommes, les femmes, les enfans furent exterminés, les maiſons raſées, & la campagne reſta dans un état auſſi déplorable, que ſi elle avoit été déſolée par un nouveau déluge. Les villages appartenans au Roi, ne furent pas traités avec moins de ſévérité. Des plaintes ſe firent entendre de toutes parts : mais perſonne n'oſoit indiquer un moyen d'arrêter le cours de ces déſaſtres. Les partis étoient à-la-fois tellement confondus & diviſés, que chacun craignoit de faire la moindre confidence à ſon voiſin: mais le peuple qui n'avoit que peu de choſe à perdre, finit pourtant par demander à grands cris le retour du Ras Michael.

Fasil ayant donné l'exemple de ce qu'il pouvoit faire, s'arrêta à Sar-Ohha; & de-là, il envoya un meſſage au Roi pour demander définitivement la liberté de Guſho. Son meſſager étoit un nain tout tortu, nommé *Dohho*, dont j'ai déja

eu occasion de parler (1); & un pareil envoyé étoit toujours d'un mauvais augure pour la commission dont il étoit chargé. Il rappella au Roi, en termes presqu'indécens, que Fasil lui avoit laissé la vie & la couronne, qu'il étoit absolument le maître de lui ôter. Il lui demanda s'il savoit bien qui l'avoit protégé la nuit qu'il s'étoit enfui de Serbraxos à Gondar? Il lui dit tout nettement que manquant de nobles principes de gratitude, il avoit forcé Fasil à manquer lui-même de la vertu qui suit celle-là, c'est-à-dire, d'hospitalité, en souffrant qu'un homme du rang de Gusho fût arrêté, lorsqu'il étoit déja dans les limites de son gouvernement. Le nain conclut enfin sa harangue en déclarant au Roi, qu'à moins qu'il rendît à Gusho, & sa liberté & son gouvernement, sans aucune condition quelconque, dans trois jours, Fasil feroit de la ville de Gondar un désert aussi affreux que le canton de Degwassa qu'il venoit de ravager.

Le Roi écouta ce discours avec la plus grande tranquillité; car il possédoit autant de courage d'esprit qu'ait jamais pû en avoir aucun mortel. Cependant, la situation où il se trouvoit étoit si cruelle, que rien ne lui offroit aucune ressource sûre; & malgré cela, tous les Officiers du Tigré, plus imprudens & aussi audacieux que lui, continuoient à lui donner les mêmes conseils qu'ils auroient pû lui donner, s'il avoit été à la tête d'une armée. Ils n'étoient plus là les deux seuls hommes en état de former des projets, les deux hommes qui épargnoient autrefois à leur parti l'embarras de penser, le Ras Michael & Kefla Yasous enfin. L'un n'étoit plus rien,

(1) A l'occasion de la bataille de Limjour.

& l'autre résidoit fort loin de Gondar. Quant au Billetana Gueta Tecla, à Guebra Mascal, au Bacha Hezekias, ils n'étoient propres qu'à exécuter les ordres des autres, sans avoir assez de génie pour en prévoir les résultats, & même sans le desirer. Toutefois accoutumés aux succès en suivant des idées combinées par des têtes plus sages que les leurs, ils avoient acquis un certain degré de présomption qui rendoit leurs conseils trop dangereux pour un jeune Roi, dont rien ne pouvoit prévenir la perte qu'une prudence extrême, ou plutôt l'interposition de la Providence qui l'avoit déja secouru plusieurs fois.

Je ne fus point témoin de l'audience où Dohho répéta les menaces de Fasil. J'étois à Koscam : mais le Secrétaire du Roi, à qui je dois tous les détails particuliers qu'on trouvera dans cette histoire, & qui sans lui ne seroient jamais parvenus à ma connoissance, m'assura que le Roi avoit répondu au nain, sans changer de contenance, ni de ton : « Dites au Kasmati Fasil qu'il ne doit avoir ni la volonté, ni le pouvoir de rendre injuste ce que je suis obligé de faire, d'après les regles de la justice. Les hommes ont crucifié leur Sauveur ; & plusieurs de mes prédécesseurs, que je suis loin d'égaler, ont été mis à mort par leurs propres sujets. Cependant, Dieu a daigné, jusqu'à ce jour, maintenir la race de Salomon sur le trône, où je suis assis en ce moment, tandis qu'il ne reste de leurs ennemis qu'une mémoire chargée d'opprobres & de malédictions. Je suis Roi, & j'ai été souvent reconnu pour tel par le Kasmati Fasil. Je ne rendrai la liberté à Gusho que quand je le voudrai, si je le veux jamais ; & Fasil ne peut pas continuer à me la demander, s'il veut se tenir dans les

bornes du respect qu'un Sujet doit à son Souverain. » — O combien cette réponse eût été belle, si celui qui la fit avoit pu la soutenir à la tête d'une armée !

Le message parvint promptement à Fasil, qui s'étoit déja avancé jusques à Azazo, & qui sans s'arrêter, marcha à Abba Samuel, groupe de villages à environ deux milles de Gondar. C'étoit le 13 Novembre. Fasil fit semblant de camper à Abba Samuel. Je dis qu'il fit semblant; car son armée ne planta pas plus de six tentes. Le 14, à huit heures du matin, un tymballier & un trompette, accompagnés d'une centaine de cavaliers, vinrent au-dessous de la capitale, sur les bords de la riviere du Kahha, où l'on sonna trois fois de la trompette, & on battit également trois fois de la tymballe; après quoi, on fit entendre une proclamation qui disoit : « Que toutes personnes, de quelque état & condition qu'elles fussent, tant les Officiers & les esclaves du palais que les autres, devoient sortir incessamment de Gondar, si elles faisoient cas de leur vie, parce que si après cet avertissement il en restoit quelques-unes dans la ville, ce seroit tant pis pour elles. »

En un moment la ville fut déserte; & il ne demeura auprés du Roi qu'un très-petit nombre de ses serviteurs. J'avois déja pris part à une pareille scène que j'avois trouvé très-désagréable; & la Providence daigna me l'épargner une seconde fois. J'étois à Koscam, où je vivois très-retiré. Je ne sortois même de mon appartement que le soir, quand les portes du palais étoient fermées & les sentinelles posées partout.

Le 15, le Roi laissa enfin sortir de prison le Ras Gusho

qui ſe rendit auſſi-tôt au camp de Faſil. Le lendemain au ſoir il rentra dans Gondar & eut une audience du Roi; mais il s'en retourna enſuite à Abba Samuel. Le 17, Faſil vint au palais : mais avant de voir le Roi, il garnit de ſoldats toutes les avenues de la demeure du Prince. Une très-forte garde fut miſe dans l'antichambre; & une vingtaine de Gallas ſauvages, commandés par Confu Adam, s'emparerent de la porte de la ſalle d'audience que gardent ordinairement les eſclaves noirs du Roi. Je ne ſais pas exactement ce qui ſe paſſa dans cette entrevue, car l'inquiétude & le chagrin où me plongeoit tout ce qui s'offroit à mes yeux, & la ferme réſolution où j'étois de n'y plus prendre aucune part, m'empêcherent de m'en informer. J'entendis dire, cependant, que tout avoit été humiliant pour le Monarque, & que Faſil lui ayant annoncé qu'il avoit donné ſa fille en mariage à Gusho, ce Prince lui avoit rendu le gouvernement de l'Amhara, en y ajoutant le Gojam. Aclog fut condamné à trouver caution pour douze cens onces d'or, parce que Gusho en avoit, dit-on, autant ſur lui quand il fut arrêté par Aclog.

Le Roi fut obligé de réintégrer l'Iteghé dans tous les villages dont elle avoit eu la propriété depuis le regne de Bacuffa ſon époux, juſques au moment du traité, & dont une partie lui avoit été ravie par Michael & par le Roi. Faſil eut le Damot, le Maitsha, la province des Agows; & Adam Confu eut la place d'Ibaba Azage. Pour rendre ce traité plus ſolemnel, le Roi & Faſil ſe jurerent une amitié éternelle. Après quoi, l'Abuna, revêtu de ſes habits pontificaux, prononça une excommunication contre le premier qui romproit l'engagement qu'il venoit de prendre.

L'ON ne dit pas un ſeul mot du Tigré, ni de Kefla Yaſous, ni de Powuſſen. L'on ne parla même pas du nouveau Ras Ayabdar, qu'on laiſſa dans ſa maiſon & dans ſa place, comme s'il n'avoit jamais exiſté. Il me ſembla alors qu'une moitié de l'Empire étoit de nouveau liguée contre l'autre; que Kefla Yaſous & Powuſſen étoient oppoſés à Faſil & à Gusho; & que quant à Ayabdar & au Gouverneur du Samen, Ayto Tesfos, on ne faiſoit aucune mention d'eux, & on les laiſſoit maîtres de prendre le parti qu'ils voudroient, ſans que cela parût d'une grande conſéquence. Après l'entrevue dont je viens de parler, Faſil ne reparut plus chez le Roi : mais il alla ſouvent à Koſcam. Je ne le vis cependant pas, ni ne cherchai à le voir. Je n'appris même point qu'il eût demandé de mes nouvelles.

LE 19 de Novembre ce Général envoya des ordres au Palais pour que quatre corps des troupes de la maiſon du Roi vinſſent ſoudain le joindre. Ces corps étoient ceux de Gimja Bet, de Werk Sacala, d'Ambaſelé & d'Edjow. Ils prirent ſoudain les armes au nombre de douze cens hommes, & ſe rendirent auprès de Faſil, qui les emmena en triomphe en Damot, avec ſon nouveau gendre Gusho. Ce ne fut point là le ſeul exemple du peu de reſpect que ce Général montra pour ſes ſermens, & pour celui en préſence de qui ils avoient été ſi ſolemnellement prononcés; car le jour même du départ de l'armée, un parti de Gallas ayant rencontré l'Abuna, qui ſe rendoit au Palais avec une ſuite nombreuſe, montée ſur des mules, l'obligea de mettre pied à terre, ainſi que tous les ſiens & emmena les mules au camp d'où elles ne revinrent plus. L'Abuna s'en retourna alors ſur ſa montagne de Kedur

Raphael, du haut de laquelle, comme d'un château fort, il pût sagement lancer des excommunications contre une armée de payens barbares, parmi lesquels il n'y avoit pas un seul chrétien.

C'EST ici que je dois terminer l'Histoire d'Abyssinie, car je ne fus pas témoin des évenemens qui succéderent à ceux dont je viens de rendre compte, ni je n'eus occasion d'en être informé. Les préparatifs de mon retour par le Royaume de Sennaar, & à travers le désert, fixoient toute mon attention. Je ne m'étendrai même point sur ce qui se passa dans les entrevues où je pris congé des personnes illustres avec lesquelles je vivois depuis long-tems dans la plus parfaite & la plus cordiale amitié; car j'aime mieux supprimer ce que je pourrois en dire, que donner lieu à quelques malveillans de croire que je cherche à me flatter moi-même. Mais toutes les marques de bonté, d'amitié, d'estime, que je reçus à mon départ sont gravées dans le fonds de mon cœur, dont rien ne pourra les effacer, & elles me fourniront sans cesse les plus agréables réflexions, parce qu'elles ont été, j'ose le dire, le prix d'une conduite honnête & droite, qui ne s'est jamais démentie. Tous ceux qui jusqu'alors avoient entrepris le même voyage que moi, n'avoient rencontré que des obstacles, des malheurs, ou la mort; mais pour moi, si j'ai éprouvé des fatigues, des dangers, & toutes sortes de peines, je n'ai pas alors été le seul. J'ai souffert, toujours honorablement, avec le reste de l'Empire où je vivois; & quand les beaux jours arrivoient; car il y a de beaux jours là aussi, & même très-brillants, il m'étoit permis d'y prendre part, & les gens les plus distingués, de la cour & de l'armée, s'empressoient; autant

tant qu'il leur étoit possible, à me faire réussir dans mes entreprises, & à me procurer toutes sortes d'agrémens.

Il faut que je rapporte encore ce qui m'arriva chez l'Iteghé deux jours avant mon départ. Tensa Christos, l'un des principaux ecclésiastiques de Gondar, étoit né dans le Gojam, & conséquemment il étoit membre de la basse Eglise, & de l'ordre de l'Abba Eustathius, ou, en autres termes, un des plus grands ennemis de la religion catholique, que les Abyssiniens appellent la religion des Francs. Tensa Christos jouissoit cependant de la réputation d'avoir beaucoup de probité & des mœurs très-pures; & toute les fois que nous nous étions rencontrés ensemble il m'avoit fait beaucoup de politesses, sans paroître se soucier de se lier intimement avec moi. De mon côté, n'ayant pas beaucoup à attendre d'un homme qui avoit des principes tels que les siens, je m'en tenois éloigné autant que j'avois pu, & je ne souhaitois que de ne pas courir le risque de m'en faire un ennemi.

Ce Prêtre venoit souvent chez Ayto Aylo, & chez l'Iteghé; car il étoit en grand crédit auprès de l'un & de l'autre. Je le trouvai chez l'Iteghé, le soir que j'allai prendre congé de cette Princesse. « — Yagoubé, me dit-il, maintenant que vous êtes au moment de quitter le pays, & que vous pouvez me répondre sans crainte, je vous demande en grace de me dire si vous êtes réellement un Franc, ou si vous ne l'êtes pas? » « — Seigneur, lui répondis-je, je ne sais pas ce que vous entendez par crainte. Je vous répondrois avec la même liberté, quand j'aurois dix ans à rester en Abyssinie, comme je vais vous répondre à présent que je suis prêt à en

fortir. J'étois bien recommandé en venant dans ce pays-ci, & je fus bien accueilli par le Roi & par le Ras Michael. Je n'y ai ni enfeigné, ni prêché; perfonne ne m'y a jamais entendu dire un mot fur mon culte particulier; &, autant que mon devoir m'y a obligé, je n'ai jamais manqué d'affifter au fervice divin, tel qu'on le pratique ici. Comment aurois-je donc pu avoir quelque crainte, tandis que, fous la protection immédiate du Monarque, je me conformois aux loix & aux coutumes de l'Abyffinie? » « — Certes, dit Tenfa Chriftos, je ne prétends point que vous duffiez craindre. Quelle que foit votre foi je vous aurois défendu moi-même. L'Iteghé fait que je lui ai toujours parlé avantageufement de vous. Mais voulez-vous me faire le plaifir de contenter ma curiofité, en me difant fi vous êtes véritablement un Franc, un Catholique, ou un Jéfuite? »

« J'AI trop de refpect, lui repliquai-je, pour un homme auffi vertueux, auffi véritablement honnête que vous, pour n'avoir pas fatisfait à votre queftion dans quelque tems, dans quelque circonftance que vous me l'euffiez adreffée. Je vous déclare donc, & je vous en donne ma parole de Chrétien, que mes compatriotes & moi fommes plus éloignés, en matiere de religion, de ceux que vous appellez Jéfuites ou Francs, que vous ne l'êtes vous & le refte des Abyffiniens. Un Prêtre de ma religion, qui prêcheroit dans le pays de ces Francs, feroit sûr d'aller à l'échaffaut, comme s'il avoit commis un meurtre, & on le pendroit tout auffi promptement que vous lapideriez un Prêtre Catholique, qui viendroit prêcher au milieu de Gondar. Ils nous traitent précifément comme vous les traitez; ainfi ils n'ont pas à fe plaindre ».

« MAIS, dit-il, n'en agiſſez-vous pas de même avec eux ? » « — Non, répondis-je, tout homme peut, dans ma patrie, ſervir Dieu à ſa maniere ; & toutes les fois que les Prêtres d'une religion différente de la nôtre, ſe renferment dans ce que leurs livres ſacrés leur apprennent, ils ne peuvent faire aucun mal, & ne méritent point de punition. Il n'y a point de religion qui enſeigne à faire du mal ; & on ne doit punir ceux qui prêchent, que lorſque condamnant le Roi & le gouvernement, ils veulent ſouſtraire les ſujets à l'obéiſſance due au Souverain, & ils leur préſentent la rebellion comme légitime. Alors le glaive du pouvoir civil les frappe, ſans qu'on puiſſe blâmer leur religion, parce que leurs fautes ſont en contradiction avec ce que cette religion leur dit d'après les vrais principes de l'Ecriture ».

L'ITEGHÉ prit alors la parole. « — Tenſa Chriſtos, dit cette Princeſſe, ne croyez-vous pas que ſi Yagoubé n'eſt point Prêtre, il eſt au moins digne de l'être ? ». « — Madame, répondit Tenſa Chriſtos, il me reſte encore une queſtion à lui faire, & ce ſera la ſeule ; encore ne la lui ferois-je point s'il ne devoit pas partir demain ». « — C'eſt donc une queſtion dangereuſe, dis-je. Mais voyons. J'aime mieux ſatisfaire la curioſité des honnêtes gens, que non pas qu'ils aient mauvaiſe opinion de moi ». « — Il paroît, dit Tenſa Chriſtos, que vous n'êtes point au nombre des Francs, mais que vous croyez votre religion meilleure que la leur. Vous n'êtes pas non plus de notre religion, puiſque vous dites que nous approchons plus des Catholiques que vous. Quelle objection avez-vous donc à faire à notre religion, & quelle opinion en avez-vous ? »

« AUTANT que je puis la connoître, répondis-je, je ne puis qu'en bien penser. C'est l'ancienne Eglise Grecque, telle qu'elle étoit sous Saint Athanase, successeur de Saint Marc à la chaire d'Alexandrie. Vous ne pouvez avoir une meilleure religion, puisque c'est celle qui approche le plus de la religion des Apôtres; & comme je vous l'ai déja dit, il n'y a point de religion qui enseigne à faire du mal. La vôtre, sur-tout, doit l'enseigner moins qu'une autre, si vous ne l'avez pas corrompue; & si vous l'avez corrompue, ce n'est plus la religion d'Athanase, ce n'est plus la religion des Apôtres, c'est l'ouvrage de l'erreur. Mais permettez qu'à mon tour, Tensa Christos, je vous adresse deux questions. Vous ne devez pas craindre de me répondre; car vous ne serez exposé à aucun danger, quoique vous ne soyiez pas prêt à quitter le pays. Votre religion, en vous permettant de prendre une femme, vous permet-elle aussi de la répudier pour épouser sa sœur, puis de choisir la tante & ensuite de vous marier avec la niece? Saint-Athanase vous a-t-il enseigné d'avoir deux ou trois femmes à la fois, de faire divorce avec elles, d'en épouser d'autres, & de reprendre les premieres, si cela vous faisoit plaisir? » — « Non, répondit-il. » — « Eh bien! repris-je, comme vous faites cela tous les jours, vous ne suivez pas à cet égard la religion de Saint Athanase. A présent, je vous demanderai si un Prêtre, non un Franc, mais un homme vraiment chrétien, comme mes compatriotes & moi, d'accord avec vous sur tous les points, excepté celui du mariage, si ce Prêtre, dis-je, prêchoit contre la polygamie, le divorce & l'inceste, si fréquens en Abyssinie, pourroit-il vivre parmi vous? quel traitement lui feriez-vous? »

« ON le lapideroit, s'écria Ayto Aylo, qui étoit assis à côté de nous. On le lapideroit comme un Franc & un Jésuite. Il ne vivroit pas une semaine. » — « Yagoubé est pressant, reprit Tensa Christos, en se tournant vers l'Iteghé. Mais il faut l'avouer, j'ai bien peur, & j'en suis fâché, que nos Abyssiniens n'abandonnent jamais les pratiques égyptiennes dont ils ont si anciennement hérité, pour écouter les leçons d'un Prêtre, quelque parfaite que soit sa religion, & quelque vie exemplaire qu'il puisse opposer à la corruption de leurs mœurs. » — « Ainsi, lui dis-je, soyez sûr, Tensa Christos, que l'effusion du sang de ces Francs, comme vous les appellez, est criminel aux yeux de Dieu. Leur religion les préserve de quelques péchés horribles qu'on commet sans cesse dans ce pays, & dont la vôtre ne vous a pas encore garantis. Si vous n'avez pas besoin de préceptes, vous manquez au moins d'exemples. Ces Francs sont dignes de vous en servir, & votre religion vous instruit à les imiter. »

IL y avoit alors chez l'Iteghé plus de cent personnes qui toutes gardoient le plus grand silence & nous écoutoient attentivement : mais comme je ne voulois pas pousser plus loin la conversation, & que je craignois qu'on me fît quelque question sur la Vierge Marie, je me levai ; & passant du côté de Tensa Christos, qui étoit à l'autre bout de l'appartement, je lui dis : « Révérend Pere, il me reste une grace à vous demander, c'est que si je vous ai jamais offensé, vous me pardonniez ; mais que si je ne vous ai point offensé, vous m'accordiez votre bénédiction & le secours de vos prieres, à présent que je suis au moment de mon départ pour le long & périlleux voyage que je vais entreprendre parmi des Infidèles & des Payens. »

Une approbation générale se fit entendre dans l'appartement. L'Iteghé dit quelques paroles : mais je ne pus bien les entendre. Tensa Christos, surpris d'un acte d'humilité, auquel il ne s'attendoit point, s'écria, les larmes aux yeux : « Est-il possible, Yagoubé, que vous puissiez croire que mes prieres vous soient de quelqu'utilité ? » — « Je ne serois point chrétien, comme je m'honore de l'être, mon pere, lui répondis-je, si je doutois de l'efficacité des prieres de l'homme vertueux. » Je me courbai pour baiser sa main : mais à mon grand étonnement, au lieu de me donner simplement sa bénédiction, il posa sur ma tête une petite croix de fer, & il dit l'Oraison Dominicale. Je tremblai qu'il ne me tînt dans cette posture en répétant aussi les Commandemens de Dieu : mais il conclut par ces mots : « Gzier y' baracuç. » Que Dieu vous donne sa bénédiction ! Aussi-tôt je me prosternai devant l'Iteghé & je me retirai chez moi ; car on ne salue personne en présence des Souverains.

Cependant vingt gros moines s'étoient placés sur mon chemin, afin de pouvoir me donner leur bénédiction comme Tensa Christos. J'avois peu de foi en leurs prieres, & je ne me souciois nullement de baiser les mains & les manches crasseuses de ces ignorans : mais je me soumis pourtant à cette désagréable cérémonie, & je leur donnai aussi ma bénédiction en anglois. — « Que Dieu vous envoie à tous un bout de corde, leur dis-je, comme il en a envoyé un à l'Abba Salama ! » — Je faisois allusion à l'Acab Saat, récemment pendu : mais ils crurent que je les recommandois au Patriarche Abba Salama, & ils me répondirent avec un air très-dévot, *Amen !*

Fin du Livre septieme.

VOYAGE AUX SOURCES DU NIL.

LIVRE HUITIEME.

Retour par le Sennaar, la Nubie et le grand Desert. — Arrivée a Alexandrie, et traversée d'Alexandrie a Marseille.

CHAPITRE PREMIER.

Route de Gondar à Tcherkin.

Le palais de Kofcam eft fitué fur le penchant méridional de Debra-Tzaï, nom qui fignifie la montagne du foleil. Le palais confifte en une grande tour quarrée à trois étages, avec un toit en terraffe entouré de creneaux. Il y a une grande cour, qu'on nomme la cour des Gardes, dans laquelle fe tient la garnifon de Kofcam, & où eft la principale entrée faifant face à Gondar. L'enceinte du palais eft fermée par une haute muraille de plus d'un mille de circonférence. Dans

cette premiere enceinte sont logés les soldats, les laboureurs, & généralement tous les gens attachés au service extérieur du palais. Ensuite il y a une autre cour plus étroite, & également fermée par un mur, où il y a d'autres logemens construits en pierre, & à un étage, pour les principaux Officiers, pour les Prêtres, & pour les esclaves qui servent dans l'intérieur.

C'est là qu'est aussi l'Eglise qui a été bâtie par l'Iteghé, & qu'on regarde comme la plus riche de toute l'Abyssinie. L'on y voit de grandes croix d'or, dont on se sert dans les processions, ainsi que des tymballes d'argent, & l'autel est chargé de plaques d'or, objets qui sont tous un don de la magnifique Iteghé. Les Prêtres de cette Eglise étoient aussi fort riches, jusqu'à l'instant où le Ras Michael, leur enlevant une partie de leurs revenus, qu'il partagea entre l'Etat & lui, les réduisit à une condition plus conforme aux vœux de pauvreté qu'ils avoient fait par orgueil, que le luxe dans lequel ils vivoient auparavant.

C'est dans la troisieme cour, c'est-à-dire tout-à-fait dans le centre, que sont les appartemens de la Reine, & des femmes nobles qui, n'étant point mariées, vivent auprès d'elle, & composent sa cour. Derriere & plus haut que le palais sont les maisons de plusieurs personnes de distinction, presque toutes de la famille de l'Iteghé. Ensuite la montagne s'éleve en forme de cône très-régulier, & paroît couverte de verdure jusqu'au sommet. Du côté de l'est est la route du Walkayt, & du côté de l'ouest celle du Kuara & du Ras el Feel, c'est-à-dire de tout le pays-bas ou du nord de l'Abyssinie, bordant

bordant la contrée des Shangallas, par où traverse le chemin du Sennaar.

Le 26 Décembre 1771, je quittai enfin Gondar. Je m'étois proposé de partir le matin de bonne heure: mais je fus retenu malgré moi par mes amis. Le Roi avoit retardé jusques là mon départ, en m'envoyant chaque soir de nouveaux ordres; & je vis clairement qu'il n'avoit d'autre intention que de m'opposer des difficultés jusqu'à ce qu'il survînt, comme cela arrive presque toujours dans ce pays-là, quelqu'accident qui me mît dans l'impossibilité absolue de m'en aller. Aussi, quand son dernier messager vint me trouver à Koscam le 25 au soir, je le chargeai de présenter mon respect à Sa Majesté, je lui rappellai sa promesse, je le priai même, avec un peu d'aigreur, de m'abandonner à ma fortune; je lui fis dire enfin que mes domestiques avoient pris les devants, & que j'étois résolu de partir le lendemain matin.

Cependant, le matin je fus étonné de voir arriver, à la tête de cinquante cavaliers, un jeune homme que le Roi avoit mis depuis peu au nombre de ses Chambellans. Comme je voulois quitter l'Abyssinie sans éclat, & aussi obscurément qu'il étoit possible, parce que c'étoit le seul moyen de passer avec sûreté dans le Sennaar, j'avois insisté pour qu'aucun de mes amis ne m'accompagnât, & je priai l'escorte que le Roi daignoit m'envoyer, de vouloir bien s'en retourner, alléguant pour raison de mon refus, que tout le pays entre Koscam & le Ras el Feel, appartenoit à l'Iteghé & à Ayto Confu, & que vraisemblablement personne n'oseroit m'insulter. Je fus longtems avant de pouvoir obtenir ce que je souhaitois, & il étoit

comme je viens de le dire, une heure après midi quand je me mise en route. Je marchai du côté de l'ouest, laissant à main droite le Debra Tzaï. En commençant à descendre je contemplai à mon aise la plaine qui est au-dessous, & qui paroissoit couverte d'une épaisse & noire forêt, que quelqu'auteur a appelé dernierement le Shumeta (1), ou la Forêt Nubienne, mais j'avoue que j'ignore absolument ce que signifie ce mot de Shumeta; je doute même qu'il appartienne à aucun des langages usités dans les pays où j'ai voyagé.

Tous les désastres qu'on m'avoit prédit devoir m'arriver dans le voyage que j'entreprenois alors, vinrent se représenter à mon imagination, & me firent, pendant un moment, une impression très-forte; mais il étoit trop tard pour revenir sur mes pas; le sort étoit jetté; il falloit réussir ou mourir. Quoiqu'encore bien éloigné de ma patrie, elle étoit devant moi, & si, par le secours de la Providence, j'étois assez heureux pour y arriver, je me promettois à la fois du repos & l'approbation de mes compatriotes, & de tous les savans de l'Europe, puisque, par mes seuls efforts, j'aurois achevé une découverte qui, dès les tems les plus reculés, avoit défié l'adresse, le génie & le courage, du monde entier.

Ces réflexions ayant plutôt endurci que fortifié mon cœur, je descendis la montagne par un chemin presque perpendiculaire, qui alloit à-peu-près au nord nord-ouest; le terrein étoit très-dur, très-raboteux, & rempli de crévasses qu'y font les

(1) Voyez la carte du golfe d'Arabie, publiée à Londres en 1781, par L. S. de la Rochette.

torrens dans la faison des pluyes; on nomme ce chemin la descente de Moura, & il est si difficile que quoique nous fussions pleins d'ardeur, & que nous eussions des animaux vigoureux, nous ne pûmes faire qu'un mille par heure. J'avois avec moi trois Grecs, un seulement étoit attaché à mon service, & l'un des deux autres, presqu'aveugle, fuyoit la misere & la faim. J'avois, en outre, un vieux Janissaire, venu avec l'Abuna en Abyssinie, un Cophte, qui nous quitta à Sennaar, & quelques Abyssiniens qui avoient soin des animaux, & qui ne devoient aller que jusqu'à Tcherkin.

A quatre heures un quart nous arrivâmes sur les bords de la riviere de Toom Aredo, qui prend sa source dans le pays des Kemmouts, peuple habitant les montagnes au sud ouest, & va ensuite se jetter dans une autre riviere nomméeMahaanah. Les Kemmouts professoient jadis la même religion que les Falashas (1), mais ils furent baptisés sous le regne de Facilidas, & ils ont resté depuis séparés de leurs freres; malgré cela ils conservent la plupart de leurs anciennes pratiques, ce qui prouve qu'on n'a pas pris beaucoup de peine pour les instruire dans le christianisme. Ils mangent bien la chair des animaux tué par des chrétiens, mais non la chair de ceux qui sont tués par des Mahometans, ou même par des Falashas. Un de leurs principes est, que quand on est baptisé, & qu'on a communié une fois, on n'a plus besoin de prier Dieu ni de s'occuper d'aucune espèce de culte. Ils se lavent de la tête jusqu'aux pieds toutes les fois qu'ils reviennent du marché ou de quelqu'autre endroit où ils ont pû toucher quelque per-

(1) Juifs d'Abyssinie.

fonne qui n'eſt pas de leur ſecte, parce qu'ils regardent quiconque n'en eſt pas comme immonde. Ils ſe renferment chez eux le ſamedi, & s'abſtiennent de travailler, mais en revanche, le dimanche on les voit moudre leur blé, & faire beaucoup de travaux pareils.

LEURS femmes ſe percent les oreilles & y ſuſpendent des poids afin de les faire tomber très-bas & d'en aggrandir les trous, dans leſquels elles paſſent des anneaux auſſi gros que les portent les Arabes Bédouins de la Syrie & de la Paleſtine. Les Kemmouts parlent, à très-peu de choſe près, le même langage que les Falashas; ils ont une horreur ſinguliere du poiſſon, & ils ne s'abſtiennent pas ſeulement d'en manger, ils ne peuvent en ſupporter la vue; la raiſon qu'ils donnent de cela, c'eſt qu'une baleine, ou quelqu'autre gros poiſſon, avala le Prophête Jonas, dont ils ſe vantent de deſcendre. Les Kemmouts ſervent à charrier de l'eau & à fendre du bois à Gondar, & les Abyſſiniens les mépriſent exceſſivement.

NOUS traversâmes la riviere de Toom Aredo pour nous rendre au miſérable village de Door Macary, ſitué ſur la rive orientale, & nous y fîmes halte pour nous repoſer du peu de chemin que nous venions de faire avec beaucoup de fatigue. Les habitans de Door Macary parurent forts inquiets à notre approche, & firent beaucoup de difficultés pour nous admettre ſous leurs toits. Ils voyoient que nous n'avions pas l'honneur de deſcendre du Prophête Jonas; auſſi cacherent-ils tous leurs pots, & tous leurs autres uſtenſiles de cuiſine, de peur que nos mains ne les profanaſſent. De Door Marcary nous découvrîmes une haute chaîne de montagnes qui s'éten-

doit du nord au ſud, & dont le ſommet nous parût très-eſcarpé, & dominoit ſur le milieu de la forêt, à environ cinq milles de nous. Cette chaîne de montagnes porte le nom de Badjena.

Le 28, un peu avant midi, nous paſſâmes Toom Aredo, nous marchions d'abord vers l'eſt, puis nous tournâmes au nord pour entrer dans le grand chemin; bientôt nous vîmes pluſieurs villages, les uns ſitués à l'eſt ſur la haute montagne de Badjena, & les autres à l'oueſt dépendant de l'Egliſe de Koſcam. En continuant à marcher au nord, & tournant un peu vers l'oueſt, nous arrivâmes au haut d'une côte très-roide, au bas de laquelle la riviere de Mogetch court droit au nord. Cette côte ou cette deſcente, s'appelle l'And. Marchant au nord-oueſt, à deux heures un quart nous traversâmes le Mogetch, qui, en cet endroit, étoit large & rapide, & extrêmement clair: nous nous arrêtâmes quelque tems ſur ſes bords pour nous rafraîchir, & je me reſſouvins combien je l'avois vu différent lorſque le cours de ſes flots teints de ſang, étoit ſuſpendu par la quantité de corps morts qu'on y avoit jetté après la défaite de l'aîle gauche de l'armée royale à la bataille de Serbraxos.

A trois heures & demi nous nous remîmes en route. Une montagne pointue & iſolée, s'élevoit au milieu de la plaine, dominant de beaucoup les arbres, & offrant une perſpective ſinguliere & vraiment pittoreſque. Cette montagne ſe nomme Gutch, & elle nous reſtoit alors à environ ſix milles au nord. Au bout de quelques minutes nous traversâmes l'Agam Ohha, c'eſt-à-dire le ruiſſeau du Jaſmin, nom qu'il doit à une ſuperbe

eſpèce de Jaſmin très-commune le long des rivieres de la province de Siré.

A quatre heures paſſées nous entrâmes dans un bois épais qui, contournant une montagne, conduit par le ſud-eſt dans la plaine qui eſt au deſſous, où nous fûmes tout-à-coup aſſaillis par une multitude d'hommes armés de lances, de boucliers, de maſſues, de frondes. Ils firent pleuvoir ſur nous une grêle de pierres, qui, heureuſement, ne nous atteignît point, mais qui tomba très-près de nous. Soit que ce fût la peur, ou toute autre raiſon qui les empêchoit de s'avancer davantage, nous jugeâmes qu'il étoit de nôtre intérêt de les tenir à l'écart. En conſéquence, je fis tirer deux coups de fuſil par-deſſus leurs têtes, non pour leur faire aucun mal, mais pour leur faire connoître, par le ſifflement des balles, qui briſeroient les feuilles au-deſſus d'eux, que nos armes portoient plus loin que leurs frondes, & que bien qu'ils fuſſent à une aſſez grande diſtance de nous, nous pourrions les atteindre ſi nous le voulions. Ils parurent en effet bien comprendre nos intentions, & ſe gliſſant auſſi-tôt à travers les halliers, ils allerent reparoître au ſommet d'une montagne fort éloignée, où ils ſe mirent à crier & à faire des geſtes que nous ne comprenions n'y n'avions envie de comprendre. Un nouveau coup de fuſil, tiré aux arbres qui étoient par derriere eux, leur prouva qu'ils étoient encore à notre portée, & alors ils s'enfoncerent dans les halliers ou bien ils ſe diſperſerent.

Cependant, quand nous plantâmes notre tente dans la plaine, au-deſſous de deux villages de nos aſſaillans, ils parurent inquiets, & ils expédierent un homme nud & déſarmé

qui s'avança sur le sommet d'un rocher voisin, & nous cria dans la langue du Tigré qu'il desiroit de venir nous parler. Mais je refusai d'y consentir, parce que je ne voulois point qu'il vît combien nous étions peu de monde. Je lui criai de se retirer à l'instant, sans quoi, j'allois le fusiller. Il n'en fallut pas davantage. Il se laissa glisser du haut du roc, comme une anguille; & bientôt après, il reparut plus loin en continuant à faire signe qu'il vouloit nous parler.

QUAND nous avions fait halte au bord du Mogetch, nous avions été joints par deux hommes & deux femmes qui conduisoient deux ânes chargés & alloient à Tcherkin, & qui nous demanderent la permission de faire route avec nous pour avoir moins de risque à courir. J'avois deux domestiques abyssiniens qui étoient restés derriere, parce qu'un de nos mulets de charge boitoit, ou plutôt, parce qu'ils s'étoient amusés dans quelque village. Nous eûmes donc recours à une de nos nouvelles compagnes de voyage. Elle entendoit la langue du Tigré, & elle se chargea volontiers d'aller porter un message à l'étranger qui nous faisoit toujours des signes de derriere un arbre, mais qui ne s'avançoit pas d'un pas.

MON message portoit que si lui ou ses compagnons faisoient le moindre acte d'insolence en s'approchant de notre tente, ou nous jettant des pierres pendant la nuit, dès que la cavalerie que j'attendois le lendemain matin seroit arrivée, je mettrois le feu à leur village & je passerois tous les habitans au fil de l'épée. Une très-humble réponse me fut renvoyée avec beaucoup de mensonges pour servir d'excuse à ce qu'on appelloit une méprise. Bientôt après, mes deux domestiques

abyssiniens arriverent; & comme ils devoient entrer l'un & l'autre au service d'Ayto Confu, ils allerent hardiment, chacun dans un des villages, ordonner qu'on nous livrât deux chevres & quelques jarres de bouza, & qu'on nous apprêtât cinquante pains pour le lendemain matin. Les chevres & le bouza nous furent portés à l'instant: mais le lendemain matin, nous trouvâmes que tous les habitans avoient déserté leurs maisons, sans nous préparer du pain. Ces villages se nomment *Gimbaar*. Il y en a trois, chacun placé sur le haut d'une montagne pointue, dans une direction est & ouest; & de la plaine qui est au-dessous, ils offrent un coup-d'œil charmant. Ils appartenoient ci-devant à mes deux ennemis Guebra Mehedin & Confu, fils du Bacha Eusebius.

Mes gens m'apprirent qu'un messager du Roi avoit passé le matin sans s'informer de nous; & aussi-tôt je commençai à soupçonner que tout le train qu'avoient fait les habitans de Gimbaar, étoit un stratagême dont le Roi vouloit se servir pour m'effrayer & me détourner d'un voyage qu'il n'avoit jamais cru sérieusement que j'osasse entreprendre, après les lettres décourageantes que j'avois reçues du Sennaar, & qu'il avoit entendu lire lui-même. Je crois encore que j'avois d'autant plus raison de soupçonner un stratagême, que les habitans de Gimbaar ne s'approcherent jamais assez pour pouvoir nous faire du mal. Cependant ils furent punis de leur ruse, comme ils auroient pû l'être, s'ils avoient eu de plus mauvaises intentions.

Dès que nous vîmes les villages de Gimbaar abandonnés, & que nous eûmes perdu l'espoir d'y trouver du pain, nous abattîmes

abattîmes notre tente pour nous remettre en marche. La montagne pointue de Gutch étoit à environ deux milles au nord de notre tente.

Le 29, à dix heures du matin, nous quittâmes ce canton inhospitalier, non sans avoir quelqu'appréhension de rencontrer encore les habitans dans le cours de la journée. Mais quoique nous prissions toutes les précautions que la prudence pouvoit nous dicter contre le danger d'être surpris, le courage de notre petite troupe n'étoit pas trop assuré. Je quittai ma mule, je montai un de mes chevaux & me revêtis de ma cotte de maille. Puis laissant les armes à feu sous le commandement du vieux Janissaire Hagi Ismaël, je marchai un quart de mille en avant du bagage, afin que si les habitans avoient envie de revenir nous attaquer, ils ne pussent pas nous surprendre tout-à-coup comme ils avoient fait la veille.

Dans l'espace de peu de minutes, nous traversâmes trois jolis ruisseaux qui arrosent une campagne fertile dont le sol est noir & gras. Cependant l'herbe étoit déja desséchée, ou plutôt brûlée par le soleil; & quoique le pays soit bien arrosé & la terre féconde, il y a peu d'habitans, & on dit que le climat y est très-mal-sain. A dix heures trois quarts, nous arrivâmes sur le bord de la riviere de Mahaanah, qui reçoit dans son sein les trois ruisseaux que nous venions de passer. Le cours du Mahaanah est presque droit au nord-ouest; & quoique nous traversassions cette riviere dans la saison la plus seche de l'année, elle étoit encore très considérable.

Nous nous reposâmes une demi-heure sur les bords du

Mahaanah. Après quoi, nous continuâmes notre voyage droit au nord. Nous traversâmes la vaste & profonde vallée de Werk-Meidan, nom qui signifie le pays de l'or. Cependant il n'y a point d'or dans ce pays : mais en revanche, il est couvert d'arbres & de halliers. Nous avions déja laissé la vallée à six milles à notre main gauche, & je marchois un demi-mille en avant de ma troupe, quand je rencontrai deux hommes fort bien habillés, l'un desquels montoit une mule, & l'autre alloit à pied. Ils portoient tous deux la lance & le bouclier, & ils semblerent extrêmement surpris de voir un cavalier seul, armé de pied en cap. Celui qui montoit la mule passa rapidement à mon côté, sans paroître avoir envie d'entrer en conversation avec moi : mais celui qui étoit à pied, me dit en passant: « Salam alicum ! » Ces mots me firent connoître qu'il étoit Mahométan, & je commençois à causer avec lui, quand son compagnon l'appella d'un ton d'impatience. Aussitôt il me quitta en disant : « Celui qui est devant est un Chrétien & un menteur. Ne craignez rien, Ayto Confu sera rendu à Tcherkin aussi-tôt que vous. »

Nous nous séparâmes. Je fis encore un peu plus d'un mille, & à midi dix minutes, je m'arrêtai pour attendre mon bagage. Le Mahaanah, courant au nord-est, étoit à environ un quart de mille de l'endroit où je fis halte ; & la montagne pointue de Gutch portoit au sud-est-quart-est, à la distance d'environ trois milles. Quelque tems avant que mon bagage arrivât, j'entendis ceux qui l'escortoient se disputer.

Le vieux Janissaire faisoit beaucoup de bruit ; & défiant tous les autres en langue turque, il souhaitoit que cent per-

sonnes vinssent les attaquer au même instant. Mais les autres, plus modérés, & loin de former le même souhait qu'Hagi Ismaël, desiroient au contraire d'être exempts de toute espece d'attaque. Je demandai ce qui avoit donné lieu à l'emportement belliqueux du Janissaire, qui à peine savoit assez d'arabe pour se faire entendre d'eux, & qui continuoit à menacer les Chrétiens. Mais enfin, mes gens me dirent que les deux abyssiniens qui venoient de passer, leur avoient appris que dans un défilé nommé *Dav-Dohha*, où nous devions arriver le jour suivant, nous étions attendus par plus de mille hommes armés, Chrétiens, Payens & Mahométans, qui avoient résolu de nous tailler en pieces, plutôt que de nous laisser passer; que les Shangallas devoient brûler Tcherkin & la maison d'Ayto Confu, & qu'en conséquence, son Billetana Gueta Ammonios, avoit mené un grand nombre de mulets pour enlever tout ce qu'il y avoit dans la maison & le dérober à la rapacité des Shangallas. L'un des voyageurs avoit ajouté qu'Ayto Confu avoit fait venir l'Abba Gimbaro, chef de Sancaho, pour lui confier la défense de Tcherkin Amba, montagne sur laquelle sa maison étoit située. Ensuite prenant le Mahométan qui m'avoit salué en passant, à témoin de la vérité de ces récits, & faisant lui-même mille sermens pour les affirmer, le voyageur avoit ajouté à mes gens qu'il n'y avoit rien de mieux à faire pour nous que de nous en retourner à Gondar.

Je les vis alors très-inquiets en attendant quelle seroit ma résolution. Un des abyssiniens observa qu'en nous écartant d'une demi-journée de la grande route, nous pourrions éviter le passage de Dav-Ohha. Je leur dis que ce n'étoit ni le lieu,

ni le tems de délibérer; qu'il falloit nous dépêcher de nous rendre à Waalia, où nous devions aller coucher; que comme Waalia étoit un lieu où l'on tenoit marché, & où il venoit du monde de tous les côtés, nous y apprendrions des nouvelles; après quoi, je leur ferois part de mon opinion. Aussitôt nous partîmes pour Waalia, & à quatre heures & demie, nous plantâmes notre tente sur la place du marché.

PLUSIEURS villages, situés chacun sur le sommet d'une montagne, & environnant une grande place ronde de trois milles d'étendue, où se tient un marché très-fréquenté, sont compris sous le nom de *Waalia*. Ce nom de Waalia (1) vient d'une espece de petit pigeon, dont la gorge est jaune & le dessus du corps noir, & qui est sans contredit le plus gras & le plus délicat de tous les pigeons connus. Les villages de Waalia sont au nord-ouest de Gondar.

IL étoit sept heures quand nous eûmes fini de dîner & de souper: car nous ne faisions qu'un repas par jour; & après avoir pris soin de nos chevaux & de nos mulets, nous tînmes conseil sur le parti que nous avions à prendre. Je dis à mes compagnons qu'il falloit d'abord envoyer chercher le Shum d'un des villages de Waalia; que quand nous lui aurions parlé, nous en ferions venir un autre; & que si ces Shums, me connoissant pour l'étranger du Roi, voyant la petitesse de ma troupe, & sachant que j'allois à Tcherkin chez Ayto Confu, leur maître, ne m'avertissoient pas que j'avois des risques à courir en route, nous pourrions être sûrs que les avis des deux

(1) Voyez l'article du Waalia dans l'appendix.

voyageurs étoient sans aucun fondement. « — Seigneur, me dit alors l'un des Abyssiniens, qui s'étoient joints à notre caravane au bord du Mogetch, ces avis sont évidemment faux; personne, excepté Ayto Confu, ne pourroit rassembler dans ce canton cinq cens hommes armés, & peut-être Ayto Confu lui-même ne le pourroit point, non pas même trois cens, tant Payens, que Chrétiens & Mahométans. Où peut-il trouver des Payens? A moins qu'il n'entende par Payens les Chrétiens qui, en vérité, sont plus payens que toute autre chose, & capables de toute sorte de mal. Quant aux Mahométans, il n'y en a pas, dans ces contrées, un seul qui ne vous connoisse, & qui ne sache que vous êtes le maître d'Yasine, & que vous lui avez donné le commandement de la province du Ras el Feel. Arrêtez-vous ici quelques jours; envoyez-moi dans le Ras el Feel & à Tcherkin; & si avec les secours que vous aurez bientôt à Waalia, vous ne pouvez pas vous emparer des maisons, des femmes, & de tout ce que ces prétendus cinq cens hommes possedent au monde, crachez sur moi comme sur un menteur, ou bien mon nom ne sera pas Abdullah ». « — Abdullah, lui répondis-je, vous me paroissiez un brave homme. Je ne croyois pas que vous me connussiez si bien. Je ne me soucie cependant pas que vous parliez de moi devant tout le monde, comme vous venez d'en parler ici. Ce qui me convainc de la justesse de votre opinion, c'est que celui des voyageurs qui marchoit à pied n'a eu que le tems de me dire en arabe, que son compagnon étoit un menteur; que je n'eusse point peur; qu'il n'y avoit point de danger dans la route, & qu'Ayto Confu seroit à Tcherkin aussi-tôt que moi. Mais, puisqu'ensuite ils vous ont tous deux dit le contraire, j'ima-

gine que c'est un stratagême dont le Roi se sert pour tâcher de me retenir ».

Tous mes compagnons penserent alors comme moi. Hagi Ismael prétendit que c'étoit une nouvelle preuve de la perversité des Chrétiens, parmi lesquels les Rois étoient tout aussi menteurs que les gens du peuple. Mais à peine nos craintes étoient dissipées qu'on vint nous avertir que les Shums de deux des principaux villages des environs demandoient à entrer dans ma tente, & étoient accompagnés de plusieurs de leurs gens chargés de provisions. A l'instant ils furent introduits, & ils me présenterent deux chevres, quelques jarres de bouza, & une grande quantité de pains. Je partageai ces provisions entre les personnes de ma caravane, dont la moitié étoit alors composée de Mahométans, & la moitié de Chrétiens, aucun desquels ne mangeoit de la chair des animaux tués par des gens d'une autre religion que la sienne.

Après les premiers complimens, je demandai aux Shums de Waalia tout ce qu'il m'importoit de connoître sur la sûreté des chemins. Je leur demandai également s'il étoit vrai que les Shangallas eussent tenté d'attaquer Tcherkin ? Ils me répondirent que tout étoit en paix dans leur canton, & que les habitans venoient au marché, & s'en retournoient sans la moindre inquiétude. Ma question sur l'entreprise des Shangallas les fit rire. Ils me dirent que de tems en tems Ayto Confu tomboit sur les Shangallas, qu'il en exterminoit un grand nombre, & en réduisoit beaucoup d'autres en captivité; mais que ce peuple n'étoit propre ni à attaquer une

ville, où il y avoit de la cavalerie, ni à escalader une montagne pour détruire des maisons défendues par des armes à feu. « — Avez-vous, leur dis-je, vu depuis peu passer quelqu'un des gens d'Ayto Confu? » « — Il y a quatre ou cinq jours, répondirent-ils, qu'un de ses esclaves vint porter des ordres pour qu'on vous tînt des provisions prêtes. Il nous dit aussi qu'Ayto Confu passeroit lui-même trois ou quatre jours après vous. Son Billetana Gueta Ammonios est allé du côté de Nara, pour prendre possession de quelques villages dont le Roi a fait présent à Ozoro Esther. Il a, dit-on, un grand nombre de cavaliers & de gens de pied, & il accompagne plusieurs Ozoros, qui vont à Tcherkin. Mais cette troupe a pris la route d'en haut, & conséquemment elle n'a point passé ici ». « — Y a-t-il quelque danger, dis-je, au défilé de Dav-Dohha? » « — Oh! me répondit-il, Dav-Dohha est un mauvais endroit. Personne n'y passe à cheval. Mais j'ai vu que vos chevaux étoient ferrés, ce qui n'est pas d'usage dans ce pays-ci. Cependant, pour courir moins de risque, vous ferez bien de mettre pied à terre, & de faire mener vos chevaux & vos mulets par la bride. Vous n'aurez que peu de chemin à faire de cette maniere ».

Je ne pus m'empêcher alors d'éclater de rire du danger imaginaire qui nous attendoit à Dav-Dohha: mais comme je vis que je déconcertois le Shum, & qu'il s'imaginoit avoir mal parlé, je lui appris en peu de mots la conversation de mes gens, & des deux voyageurs que nous avions rencontrés. — « Cet homme, dit-il, en parlant du voyageur monté sur une mule, cet homme ne s'est point arrêté ici, & j'ignore qui

il est, mais, qui que ce soit, c'est un menteur & une bête des champs. Tous les habitans de Dav-Dohha sont nos parens & appartiennent comme nous à Ayto Confu, si quelqu'un osoit vous y attaquer, vous y trouveriez des gens prêts à vous défendre. Que serviroit-il qu'Ayto Confu donnât ordre de vous fournir des vivres, s'il souffroit qu'on vous coupât la gorge avant que vous eussiez le tems de les manger? Je répondrois hardiment de vous d'ici à Tcherkin; mais au-delà de Tcherkin tout est désert, & quiconque y voyage ne sait point s'il y trouvera des amis ou des ennemis ».

J'APPRIS alors aux Shums ce qui nous étoit arrivé à Gimbaux. « — Ces villages, me dit l'un deux, n'appartiennent pas à Ayto Confu, mais bien aux fils du Bacha Eusebe, ses cousins, Ceux-ci sont morts pendant leur rébellion : mais Confu, notre maître, a pris possession de leur héritage pour sa famille, de peur que le Roi n'en fît don à quelqu'étranger. Ce qui peut-être a été cause qu'on vous a attaqué, c'est qu'il sera venu quelque mauvaise nouvelle de Gondar. Mais, quoi qu'il en soit, si vous avez la moindre crainte, nous vous accompagnerons qu'à ce que vous ayez passé Dav-Dohha.

Je remerciai les Shums, mais je ne voulus point accepter leurs offres obligeantes, parce que ce qu'ils venoient de me dire ne pouvoit me laisser aucune crainte, & après leur avoir fait quelques petits présens, qui valoient à peu près ce qu'ils nous avoient porté, mais qui, à leurs yeux, étoient bien plus considérables, nous nous séparâmes également satisfaits les uns des autres. Je ne doutai plus que le Roi n'eût formé le projet de m'inspirer des terreurs pour m'engager à m'en retourner à Gondar.

Gondar. Ce qui me paroissoit le plus improbable, c'étoit ce que l'insigne menteur qui avoit parlé à mes gens, avoit dit au sujet d'un grand nombre de mulets envoyés par Ayto Confu pour emporter les effets qui étoient dans sa maison, & puis ce qu'il avoit ajouté sur la défense de cette maison confiée à l'Abba Gimbaro, Chef des Baasas. Premierement je savois qu'il ne falloit pas beaucoup de mulets pour porter les effets que Confu avoit à Tcherkin en tems de guerre, & lorsqu'il n'y résidoit pas lui-même. Ensuite je n'ignorois pas que si mon jeune ami avoit prévu que les Shangallas ou les Chrétiens eussent voulu attaquer ses possessions, il n'auroit pas été homme à envoyer quelqu'un se battre pour lui, mais il y seroit accouru lui-même comme à une fête, ou s'il n'avoit pas pu y aller autrement, il s'y seroit fait apporter.

Nous partîmes de Waalia, le 30, à six heures ½ du matin; & quoique nous fussions tous bien guéris de nos craintes, mes compagnons me prierent de marcher avec eux, & non d'aller en avant comme j'avois coutume de le faire. Ils m'observerent sagement que dans un pays où il n'y avoit aucune crainte de Dieu, je ne savois pas tout ce que le Diable pouvoit faire. Alors je suspendis mes armes à l'arçon de ma selle, & prenant un fusil, je me mis à errer parmi les arbres le long du chemin, en chassant aux pigeons & aux tourterelles. Dans l'espace de quelques heures j'en eus tué plusieurs douzaines, mais l'endroit où j'en trouvai davantage fut sur les bords du Mai-Lumi (1). Cette riviere est à une heure de chemin de

(1) La riviere des Tilleuls.

Waalia, & comme elle court au nord-eſt, où nous dirigions notre route, nous la cotoyâmes quelques minutes.

Les branches des arbres à travers leſquels nous paſſions, ployoient ſous les fruits dont elles étoient chargées, & il y avoit de ces fruits à tous les dégrés de maturité, tandis que des fleurs étoient entremêlées dans les branches, & exhaloient les plus délicieuſes odeurs. Nous fîmes une ample proviſion de fruit. Les habitans du pays n'en font aucun uſage : mais nous le trouvions très-rafraîchiſſant en le mêlant avec l'eau, ou en le mangeant avec la viande. Il ſuppléoit par ce moyen aux oignons qui nous avoient manqué, & dont nous ne pouvions plus renouveller la proviſion.

A 7 heures 14 minutes, marchant au nord-oueſt, nous traversâmes eucore le Mai-Lumi, qui tourne en cet endroit vers le même point du compas. A huit heures nons arrivâmes à ce défilé qu'on nous avoit dit ſi rédoutable, à Dav-Dohha, où nous entrâmes d'un air aſſez fier, après nous être repoſés environ cinq minutes. L'extrême chaleur nous avoit ôté tout appétit. Le Dav-Dohha eſt un paſſage très-étroit entre des rochers, où il y a pluſieurs marches, mais ſi élevées l'une au deſſus de l'autre, qu'il n'y a point de cheval ni de mulets qui puiſſent y monter ſans ſauter, encore faut-il les tirer par la bride : enſuite la deſcente eſt courte, mais preſque perpendiculaire, & embarraſſée de groſſes pierres, qu'y ont entraîné les torrens en ſe précipitant du haut des montagnes. Les deux côtés du défilé ſont couverts d'arbres & de buiſſons. Il y a ſur-tout beaucoup de Kantuſſas, arbuſtes épineux, ſi juſtement abhorrés dans toute l'Abyſſinie.

Après être fortis heureufement de ce paffage, notre courage fut tellement ranimé que nous regardions prefque notre voyage comme achevé, fans fonger aux paffages dangereux qui nous reftoient encore à franchir. A huit heures trois quarts nous arrivâmes à Werk-Leva, village habité par des Mahometans. Au-deffus on voit Armatchiko, fameux hermitage autour duquel on a conftruit un grand nombre de huttes qui font habitées par des Moines. Ces Moines & leurs freres de Magwena, font les principaux auteurs de tous les défordres. Prophêtes, devins, ils entretiennent par leurs inventions fanatiques & leurs prétendues vifions, l'efprit d'anarchie, de trouble & de diffention qui défole l'Abyffinie.

Nous fîmes halte, pendant quelques minutes à Tabaret-Wanze, mauvais village, compofé de miférables huttes, fur le bord d'un petit ruiffeau, . & à deux heures un quart nous paffâmes le Coy, grande riviere qui tombe dans Mahaanah. Du Mai-Lumi au Coy, le pays paroît peu intéreffant. Ce n'eft pas que le fol ne foit bon, mais il refte fans culture, & il n'offre par-tout qu'un afpect fauvage; l'herbe y croît à une exceffive hauteur. Dans cette campagne très-vafte, le peu de huttes qu'on découvre ont un air affreufement miférable, & font cachées dans des coins reculés, ou fur les bords des vallées où les arbres les couvrent. Il femble qu'il n'y a là que quelques habitans qui y font venus furtivement & dans l'efpoir d'y vivre inconnus.

Le 31 Decembre nous partîmes de l'endroit où nous nous étions arrêtés à l'entrée d'un paffage très-difficile appellé Coy Gulgulet, c'eft-à-dire la defcente de Coy, au bas de laquelle

coule la riviere de Coy, l'une des plus grandes que j'aie jamais vues. J'obſerverai que malgré ſa grandeur je n'y apperçus pas le moindre poiſſon. Nous fîmes une petite halte pour nous rafraîchir, & pour laiſſer repoſer nos animaux, très-fatigués du paſſage de Coy-Gulgulet.

A huit heures & demie, nous arrivâmes ſur les bords du Germa, qui contourne la vallée & va ſe jetter dans l'Angrab. Après avoir côtoyé quelque tems le Germa, nous le traverſâmes en allant au nord-oueſt. A dix heures, nous paſſâmes la petite riviere d'Idola; & à dix heures & demie, nous arrivâmes à Deber, maiſon d'Ayto Confu, ſur le ſommet d'une montagne, & auprès de laquelle coule la petite riviere qui lui a donné ſon nom. Là le pays eſt en partie couvert de bois, & en partie couvert de plantations de dora (1). Bien arroſé, il doit produire des récoltes abondantes. Mais, malgré cela, il n'offre pas un coup-d'œil très-agréable. Le ſol eſt rouge. Le fond des rivieres eſt mou & terreux; de ſorte que l'eau eſt peſante & a un mauvais goût, même dans les grandes rivieres telles que le Coy & le Germa. J'imagine que cette terre rouge contient quelque minéral, dont l'eau doit être impregnée.

A Deber, j'obſervai la poſition des lieux qui nous entouroient. Le Ras el Feel étoit à l'oueſt; Tcherkin au nord nord-oueſt; Debra Haria au nord. Nous ne trouvâmes dans la maiſon de Confu perſonne qui pût nous donner des nouvelles du Maître. Nous en partîmes dans la matinée du premier

(1) Du bled de Turquie.

Janvier 1772. A dix heures & demie, nous passâmes près du petit village de Dembic; & vers midi, nous arrivâmes sur les bords de la grande riviere de Tchema, qui va, du côté de l'ouest, se jetter dans une riviere plus grande encore, appellée le *Dwang*. Une heure après nous trouvâmes le Mogetch, autre riviere moins considérable que le Tchema, mais qui va comme elle se perdre dans le Dwang. De là nous découvrîmes la haute chaîne des montagnes de Magwena, où est un fameux monastere du même nom, habité par une multitude de Moines ignorans, paresseux & débauchés. A l'exception d'une seule montagne, toutes celles qui composent la chaîne de Magwena semblent être des rochers noirs, arides, & calcinés par le soleil. On dit pourtant que dans la saison des pluies on y voit la plus brillante verdure. Toutes les plantations de bled des environs de Deber sont dévastées par un petit singe verd extrêmement joli, qui a une fort longue queue, & qu'on nomme le *Tota*.

Entre trois & quatre heures de l'après-midi, nous plantâmes notre tente à Eggir-Dembic; & le soir je me rendis au bord d'une petite riviere qui court à l'ouest & se jette dans le Mogetch.

Je profitai de cette agréable soirée pour chasser aux waalias & aux pintades qui étoient en grand nombre dans les champs de bled. Leur plumage est parfaitement semblable à celui des pintades que nous avons en Europe, & elles sont très bonnes à manger. Le soleil se couchoit, & j'avois repris le chemin de ma tente, non que je fusse fatigué, ni ennuyé de chasser, mais parce que le domestique que j'avois mené

étoit hors d'état de porter tout le gibier que j'avois tué, quand je rencontrai un homme qui me connoissoit beaucoup & qui par la maniere dont il m'aborda, ne paroissoit point m'être étranger. En effet, je me rappellai soudain qu'il appartenoit à Ozoro Esther : mais il me dit que non, qu'il étoit au service d'Ayto Confu; & comme Confu vivoit à Koscam, dans la maison de sa mere, je crus pouvoir m'être trompé. Cet homme me dit qu'il étoit venu au-devant de Confu qu'on attendoit cette nuit à Tcherkin, & qu'on l'avoit envoyé pour nous chercher, parce qu'il sembloit que nous nous étions trop amusés en route. Il avoit mené deux mulets pour remplacer les nôtres, en cas qu'il y en eût de trop fatigués, & il me proposa de partir seul avec lui le lendemain matin pour Tcherkin, où je trouverois Confu, & où mon bagage viendroit me joindre ensuite. Je lui répondis qu'en me mettant en chemin, j'avois pris une résolution, dont je ne me départirois jamais; c'étoit de ne me point séparer de mes domestiques, ni de mes autres compagnons de voyage, lesquels étoient étrangers & sans autre protection que la mienne.

CEPENDANT le nouveau venu continua toute la soirée à me presser de partir avec lui; de sorte que ne sachant point ce que pouvoient signifier ses instances, je résolus de plus en plus de ne pas m'y rendre. Souvent je pensois qu'il avoit quelque chose à me communiquer: mais il ne s'ouvroit point; & je tenois bon, d'autant plus qu'il étoit très-incertain qu'Ayto Confu fût encore arrivé. Je lui demandai si le Billetana Gueta Ammonios étoit à Tcherkin? Il me répondit de l'air le plus tranquille & le plus assuré, qu'il n'y étoit point. Personne au monde ne sait dissimuler comme les Abyssiniens.

Ce talent est né avec eux, & ils le perfectionnent en l'exerçant continuellement. Toutefois constans dans nos résolutions, nous restâmes à Eggir-Dembic; & comme le nouveau venu vit qu'il ne pouvoit obtenir ce qu'il vouloit, il quitta notre tente & nous nous couchâmes. L'abyssinien ne parut point fâché en s'en allant : mais il lui échappa de dire en parlant à lui-même : « Je ne puis vous blâmer. Rien n'est aussi utile que d'avoir de la fermeté dans un pareil voyage. »

Le 2 de Janvier, à sept heures du matin, après avoir arrangé & parfumé mes cheveux, suivant l'usage du pays, après avoir changé de vêtemens, & n'ayant d'autres armes qu'un couteau que je portois à ma ceinture, avec une paire de pistolets, je sortis de ma tente pour monter ma mule & prendre la route de Tcherkin. Je vis alors Welleta-Yasous, ce même domestique de Confu, lequel étoit venu me joindre la veille. Il tiroit les pigeons & les pintades du panier où mes domestiques les avoient mis; & les semant à terre, il dit à ceux qui vouloient l'interrompre : « Jettez loin ces mauvaises viandes. Vous aurez aujourd'hui un bien meilleur déjeûner & un bien meilleur dîner. » — Aussi se tournant vers moi d'un air extrêmement satisfait de me voir paré à l'abyssinienne il sauta sur sa mule, & nous partîmes tous ensemble, allant un meilleur train que de coutume, graces aux deux mules qu'on nous avoit menées pour aider à porter notre bagage.

Nous passâmes au milieu de plusieurs petits villages. A huit heures & demie, nous arrivâmes au pied de la montagne de Tcherkin, que nous contournâmes à l'ouest, & ensuite au nord, en la laissant toujours à notre droite. A dix heures vingt minutes, nous plantâmes notre tente dans le

marché de Tcherkin. La place où l'on tient ce marché est un vaste champ ombragé d'arbres très-beaux, d'une hauteur & d'une grosseur prodigieuse, & arrosés par un ruisseau limpide qui court dans un lit de cailloux, plus blancs que la neige.



CHAPITRE



CHAPITRE II.

Ozoro Esther reçoit M. Bruce à Tcherkin. — Chasse de l'Eléphant, du Rhinocéros & du Buffle.

L'IMPATIENT Welleta Yasous voulut à peine me donner le tems de voir mon quart de cercle & mes autres instrumens arrangés dans ma tente. Il se hâta de me conduire par un sentier étroit & tortueux, au haut de la montagne. A chaque angle que forme ce sentier, on a mis un gros quartier de rocher pour placer la mousqueterie qui peut de là enfiler les différens étages qui sont au-dessous. Nous arrivâmes enfin à la maison de Confu, & nous trouvâmes dans la premierè cour le Chambellan Ammonios, que Welleta Yasous m'avoit assuré la veille être encore à Gondar. Mais cela ne me surprit point; car il m'avoit dit, dans ma tente, qu'Ayto Confu étoit arrivé. Je trouvai là beaucoup d'anciennes connoissances que j'avois vues souvent à Gondar, chez Ozoro Esther, & qui s'empresserent de me complimenter avec autant de démonstrations de joie que si j'étois arrivé d'un très-long voyage.

L'ON me conduisit alors dans un appartement reculé, où à mon grand étonnement, je trouvai, non Ayto Confu, mais Ozoro Esther sa mere. Elle étoit assise sur un sopha, & avoit à ses pieds la fille du Secrétaire du Roi, la jeune & belle Tecla Mariam. Bientôt après, je vis paroître le Secrétaire

lui-même & plusieurs autres personnes de la Cour. Après avoir fait un profond salut : « Ozoro Esther, lui dis-je, je suis si agréablement surpris, qu'il m'est impossible de parler. Eh ! comment avez-vous pu quitter Gondar pour venir dans ce désert ? Quant à Tecla Mariam, je ne suis point étonné de la voir. Je sais que dans tous les tems elle aimeroit mieux mourir que de vous quitter : mais que vous soyiez venue ici l'une & l'autre, sans Ayto Confu, & en si peu de tems, c'est ce que je ne puis comprendre. »

« Il n'y a pourtant rien là de fort étrange, répondit Ozoro Esther. Les troupes du Begemder ont enlevé le Ras Michael, mon époux, & Dieu seul sait où elles l'ont mené. Ainsi, me trouvant veuve, j'ai résolu d'aller prier pour mon époux à Jérusalem, d'y mourir & d'être enterrée dans le Saint-Sépulchre. Vous ne voulez pas demeurer avec nous. Nous irons donc avec vous. Y a-t-il quelque chose de surprenant à tout cela ? »

« Mais avouez-moi la vérité, dit Tecla Mariam, vous qui connoissez tout en regardant à travers vos longues lunettes, est-ce que vous n'avez point lu dans les étoiles que nous viendrions vous attendre ici ? » — « Madame, lui répondis-je, s'il y avoit dans le firmament une étoile qui m'eût annoncé une si agréable nouvelle, je me serois livré à l'ancienne idolâtrie de ces contrées, j'aurois adoré cette étoile tout le reste de ma vie. »

L'on servit alors le déjeûner. La conversation s'anima. Le Secrétaire m'apprit que le Roi en rendant les villages à

l'Iteghé, conformément à son dernier traité avec Powussen, avoit cru pouvoir donner une partie de ces villages à Ozoro Esther, fille de l'Iteghé, afin de marquer la gratitude qu'il conservoit des services du Ras Michael. Ayto Confu allant à la chasse à Tcherkin, avoit emmené sa mere avec lui pour la mettre en possession de ses villages; car les gens de l'Iteghé n'étoient pas des agneaux, & ils n'obéissoient aux ordres du Roi & même à ceux de l'Iteghé que quand cela leur convenoit.

Il ne manquoit plus à notre satisfaction que d'avoir avec nous Ayto Confu. Il arriva à quatre heures, ainsi qu'Ayto Engedan, & ils emmenerent nombreuse compagnie. L'on ne songeoit qu'à se réjouir. Il étoit venu avec Ayto Confu sept femmes, toutes parentes & amies d'Ozoro Esther; & j'avoue que ce jour fut un des plus agréables de ma vie. J'oubliai tout-à-fait le pénible voyage que je venois d'entreprendre & tous les dangers qui m'attendoient. Si j'y songeai, ce ne fut que pour regretter d'être si près de quitter pour jamais l'Abyssinie. Ayto Confu me dit qu'on avoit débité à Gondar que j'avois été assassiné par les paysans de Gimbaar; mais qu'on avoit bientôt su le contraire. Cependant Engedan & lui avoient mis en passant le feu au plus petit village de Gimbaar, & levé une contribution de onze onces d'or dans les deux autres.

La maison qu'Ayto Confu a à Tcherkin est placée sur le bord d'un précipice qui prend son nom de la montagne d'Amba Tcherkin. Cette maison est toute entiere construite de roseaux très artistement arrangés. Les roseaux qui forment les clissages du dehors sont si bien joints qu'il est impossible que

la pluie ni le vent paſſent à travers. L'entrée fait face au midi & eſt tortueuſe, difficile, & à moitié chemin du rocher. Du côté du levant jaillit une très-belle ſource qui fournit d'excellente eau dans la maiſon. Cependant cette maiſon, quoique preſqu'inacceſſible, n'eſt pas facile à défendre, & offre peu de ſûreté à ſon maître, parce que les Shangallas peuvent aiſément y mettre le feu en attachant au bout de leurs fleches de la filaſſe enflammée, ou quelqu'autre matiere combuſtible. Les Abyſſiniens peuvent également la détruire à coups de fuſil, en enveloppant leurs balles dans du coton. Les appartemens de cette maiſon ſont garnis de tapiſſeries, & le parquet eſt par-tout couvert de tapis.

LES environs de Tcherkin ſont remplis de gibier de toute eſpece. Il y a auſſi beaucoup d'éléphans, de rhinoceros & de buffles qui, pour la forme, ne different en rien des buffles d'Egypte & d'Europe, mais qui ſont infiniment plus féroces & plus dangereux. Il y a même en outre une choſe très-remarquable; c'eſt que, contre l'ordinaire des animaux qui ne ſont point carnivores, ils attaquent les voyageurs & les chaſſeurs; & il faut beaucoup d'adreſſe pour pouvoir leur échapper. Il ſemble en même-tems qu'ils ne cherchent que leur aiſe & leur plaiſir. Couchés à l'ombre des arbres les plus épais, au bord des eaux, dont ils font beaucoup d'uſage, ils dorment profondément pendant le jour. La chair de la femelle eſt excellente quand elle eſt graſſe : mais celle du mâle eſt dure, maigre & d'un goût déſagréable. Les cornes de ces animaux ſont employées à différentes choſes par les Tourneurs Abyſſiniens, qui ſont très-adroits. On trouve auſſi dans les bois de Tcherkin l'animal dont on tire la civette;

mais les gens du pays ne ſavent pas l'extraire. Les Mahométans ſeuls connoiſſent cet art.

Quoique nous fuſſions tous heureux dans la montagne enchantereſſe de Tcherkin, l'eſprit ardent d'Ayto Confu ne lui permit pas de jouir long-tems du repos. Il étoit venu pour chaſſer l'éléphant, & il ne voulut pas différer ſa chaſſe. Tous ceux qui avoient quelqu'expérience dans ce genre de chaſſe, s'étoient raſſemblés de fort loin à Tcherkin. Ayto Confu & Engedan, dès l'inſtant de leur arrivée, ne ceſſoient de regarder, du haut de la montagne, leurs gens, qui arrangeoient & dreſſoient leurs chevaux dans la place du marché. On avoit porté du Kuara beaucoup de paquets de ces ſuperbes roſeaux dont on fait des javelines; & toute la maiſon de mon jeune ami étoit occupée à y faire des pointes de la maniere qu'on croyoit la plus avantageuſe. Pour moi, quelque ſatisfait que j'euſſe été de reſter comme j'étois, je ne pus voir tous les préparatifs qu'on faiſoit ſans éprouver le deſir de partager un ſi noble amuſement. D'un autre côté, les Dames avec leſquelles nous étions diſoient que nous les quittions pour aller chercher la mort ou l'eſclavage, & qu'elles ne doutoient pas que ſi les Shangallas ne nous rencontroient point, ils ne vinſſent juſques ſur la montagne pour les égorger. Mais on leur laiſſa l'Azage Kiryllos & le Billetana Gueta Ammonios, avec un grand nombre de ſoldats pour les défendre; & d'ailleurs nous étions ſûrs que les Shangallas, ſachant que nous étions ſortis en troupe & bien armés, auroient ſoin de ſe tenir cahés dans le fond de leurs forêts, & le plus loin de nous qu'ils pourroient.

Le 6 Janvier (1), nous montâmes à cheval une heure avant le jour, après avoir bien déjeûné. Nous étions une trentaine de la suite d'Ayto Confu; mais nous fûmes joints par un autre parti de cavaliers & de gens de pied, qui faisoient leur principale occupation de la chasse de l'éléphant. Ces gens vivent continuellement dans les bois. Ils ne connoissent presque pas l'usage du pain, & ne se nourrissent que de la chair des animaux qu'ils tuent, principalement de l'éléphant & du rhinoceros. Ils sont extrêmement adroits, légers, agiles, soit à cheval, soit à pied. Leur peau est très-brune; mais très peu d'entr'eux l'ont tout-à-fait noire. Leurs cheveux ne sont point laineux, & leurs traits ressemblent assez à ceux des Européens. On les appelle les *Agagéers*, & ce n'est point le nom de leur nation, mais de leur profession. Ce mot, qui vient d'*Agar*, signifie couper le jarret avec une arme tranchante, ou plutôt couper le nerf du talon; & il caractérise véritablement la maniere dont on tue les éléphans, maniere que je vais décrire en peu de mots.

Deux hommes, absolument nuds, montent un cheval. Ils sont, dis-je, absolument nuds, parce qu'il ne faut pas que le moindre haillon puisse les faire accrocher par les branches des arbres & des buissons, quand ils veulent fuir devant leur vigilant ennemi. Un de ces cavaliers, placé sur le devant du cheval, tantôt ayant une selle, tantôt n'en ayant point, tient un bâton court de la main droite, & de l'autre la bride du cheval, qu'il manie attentivement. Son camarade, en croupe derriere lui, est armé d'un large sabre, pareil à

(1) 1772.

ces ſabres eſclavoniens qu'on nous apporte de Trieſte. Il tient dans ſa main gauche la poignée du ſabre. Quatorze pouces de la lame ſont bien recouverts avec de la ficelle. Ainſi il peut prendre cette partie de la lame avec la main droite, ſans courir riſque de ſe bleſſer; & quoique cette arme ſoit tranchante comme un raſoir, il la porte ſans fourreau.

Dès qu'on a découvert l'éléphant occupé à brouter; l'homme qui conduit le cheval s'avance droit à lui, le plus près qu'il lui eſt poſſible, ou, s'il fuit, il traverſe devant lui dans toutes les directions, en criant de toute ſa force: « Je ſuis un tel, ou un tel. C'eſt là mon cheval, qui porte tel nom. J'ai tué votre pere dans tel endroit, & votre grand-pere dans tel autre; à préſent je viens pour vous tuer. Vous n'êtes qu'un âne en comparaiſon de vos peres ». — Le cavalier croit réellement que l'éléphant comprend ces paroles inſenſées, parce qu'irrité du bruit qu'il entend devant lui, l'animal cherche auſſi-tôt à frapper avec ſa trompe l'objet qui l'importune, & au lieu de ſe ſauver comme il le pourroit en fuyant, pourſuit le cheval, qui tourne & retourne ſans ceſſe autour de lui. Après avoir ainſi fait tourner deux ou trois fois l'éléphant, le cavalier galoppe tout auprès de lui, &, en paſſant, laiſſe gliſſer à terre ſon compagnon, qui, tandis que l'éléphant eſt occupé du cheval, qui paſſe devant lui, donne adroitement un coup de ſon ſabre ſur le haut du talon, & lui coupe le nerf qui, dans l'homme, eſt appellé *le tendon d'Achille*.

C'est là le moment difficile; car il faut qu'auſſi-tôt le cavalier revienne en arriere pour reprendre ſon compagnon,

qui s'élance fur la croupe de fon cheval. Ils pourfuivent alors avec une extrême vîteffe les autres éléphans, s'ils en ont fait écarter plus d'un du troupeau; & quelquefois un habile Agageer en tue jufqu'à trois dans un même troupeau. Si le fabre eft bien affilé, & que l'homme n'ait pas peur en donnant fon coup, le tendon eft entiérement féparé, ou, s'il ne l'eft pas, le poids de l'animal a bientôt achevé de le caffer. Quoi qu'il en foit l'éléphant ne peut plus avancer d'un pas, & les cavaliers, revenant vers lui, le percent à coups de javelines, jufqu'à ce qu'il tombe & expire en perdant tout fon fang.

L'AGAGEER, qui étoit le plus près de moi, coupa le tendon d'un éléphant & laiffa l'animal debout. Ayto Engedan, Ayto Confu, Guebra Mariam & plufieurs autres percerent de leurs lances un autre éléphant, auquel l'agageer n'avoit fait encore aucune bleffure. Cependant mon agageer, après avoir réuffi, comme je viens de le dire, auprès d'un premier éléphant, manqua le fecond; & fe trouvant à l'entrée d'un bois, il reçut un coup terrible d'une branche d'arbre que l'animal avoit fait plier par fon poids, & qui en fe relevant jetta les deux cavaliers à terre & bleffa le cheval. C'eft là ce qu'il y a de plus dangereux dans cette chaffe. Quelquefois, des arbres qui font fecs & caffans, tombent fous la preffion de l'immenfe animal qui les heurte en courant avec une extrême rapidité, & leur chûte écrafe les chaffeurs ou leur ferme le paffage. Mais la plupart des arbres de ce pays-là ont beaucoup de feve & plient fans fe rompre; ce qui n'eft pas moins dangereux, car fouvent en fe relevant ils frappent fi rudement les chevaux & les cavaliers, qu'ils les mettent en pieces. Quel-

qu'adroits que soient les chasseurs, l'éléphant les attrape aussi par fois avec sa trompe ; & d'un seul coup, terrassant le cheval, il lui met le pied dessus & lui arrache tous les membres, les uns après les autres. Beaucoup de chasseurs périssent de cette maniere. En outre, dans le tems où se fait la chasse, la terre est tellement desséchée par le soleil, qu'il y a beaucoup de crevasses, & qu'il est conséquemment très-dangereux de courir à cheval.

QUAND on a tué l'éléphant, on coupe toute sa chair en aiguillettes, aussi minces que les rênes d'une bride, & on suspend ces aiguillettes aux branches des arbres, où elles sont bientôt sechées par le soleil. Après quoi, les agageers les serrent sans les saler en aucune maniere, & ils s'en nourrissent pendant la saison des pluies.

JE ne donnerai point ici une nouvelle description de l'éléphant. Sa figure, ses mœurs, les anecdotes de sa vie sont citées par plusieurs Auteurs. On les trouve sur-tout peintes par la main d'un grand Maître, dans l'Histoire Naturelle de M. de Buffon, mon respectable & savant ami, lui qu'on doit nommer à juste titre le Pline moderne, & qui peut à-la-fois servir de modèle à l'Ecrivain & à l'Homme du monde (1).

J'OSERAI cependant essayer de résoudre une difficulté qui a embarrassé M. de Buffon. — Quel usage l'éléphant peut-il faire de ses longues dents, & le rhinocéros de sa corne ?

(1) Quand M. Bruce écrivoit ceci, la France n'avoit pas encore perdu son Pline.

M. de Buffon rapporte le préjugé vulgaire, d'après lequel on croit que la nature n'a donné ces armes à ces animaux que pour qu'ils combattent l'un contre l'autre; & ensuite il demande quelle peut être la raison de leur animosité? Ni l'un ni l'autre ne sont carnivores. Ils ne s'accouplent point ensemble; ils ne sont point rivaux en amour; & quant à leur nourriture, les vastes forêts qu'ils habitent, leur en fournissent une provision toujours abondante & nouvelle.

Mais ni l'éléphant, ni le rhinocéros ne mangent de l'herbe. Les brebis, les chevres, les chevaux, les bœufs se nourrissent en Afrique de branches d'arbres. Il croît dans toute l'étendue de ces immenses forêts, des arbres dont les branches sont tendres, moëlleuses, pleines de suc; & l'éléphant s'en nourrit, ainsi que le rhinocéros. Ils broutent d'abord les bourgeons & les feuilles les plus tendres de ces branches. Ensuite, avec leurs cornes ou leurs dents, ils prennent l'arbre le plus près qu'ils peuvent de la racine, le dépouillent & fendent le tronc en plusieurs parties aussi minces que des lates; puis ils prennent dans leur bouche immense tous ces morceaux du tronc & les tordent aussi facilement que nous tordrions les feuilles d'une laitue. On voit tous les jours, dans les forêts de l'Afrique, des preuves différentes de ce que je viens de dire. On y voit des arbres commencés à fendre, d'autres tout-à-fait fendus; & on y trouve quelquefois des morceaux de dents d'éléphant ou de cornes de rhinocéros, qui se brisent quand ces animaux attaquent des arbres trop gros & trop durs.

Mais revenons à notre chasse. Il ne nous restoit plus à

vaincre que deux éléphans de ceux que nous avions découverts. C'étoient une femelle & son faon. Les Agageers les auroient volontiers laissés tranquilles, parce que les dents de la femelle étoient très-petites, & que le jeune éléphant n'avoit aucune valeur, sa chair n'étant pas même bonne à sécher. Mais nos jeunes chasseurs ne vouloient point se borner à ce qu'ils avoient déja. Ayant observé le lieu où les deux éléphans s'étoient retirés, ils les poursuivirent avec ardeur. La femelle fut bientôt blessée par les Agageers, & tous les chasseurs vinrent l'un après l'autre lui lancer leurs dards : mais à notre grand étonnement, le jeune éléphant qui s'étoit d'abord enfui, sans qu'on le poursuivit, sortit tout-à-coup du bois & fondit avec fureur sur les hommes & sur les chevaux. Je fus surpris & véritablement touché de l'extrême sensibilité de ce jeune animal, qui voyant sa mere blessée, essaya de la défendre, aux dépens de sa propre vie. Je criai alors à mes compagnons d'épargner la mere : mais il n'étoit plus tems. Le jeune éléphant m'attaqua plusieurs fois moi-même ; mais je l'évitai sans peine, & je me félicite encore, quand je pense que je ne cherchai point à lui faire du mal. Cependant Ayto Engedan ne fut pas aussi modéré que moi. Le jeune animal l'ayant légérement blessé à la cuisse, Engedan le perça de sa lance ; plusieurs autres chasseurs le frapperent aussi, & il tomba mort à côté de sa mere, qu'il avoit si courageusement voulu venger. Ce jeune éléphant étoit à-peu-près de la hauteur d'un âne, mais bien plus gros, bien plus massif ; & dans sa fureur, il n'est pas douteux qu'il n'eût cassé la jambe d'un homme ou d'un cheval, s'il avoit bien pû l'atteindre avec sa trompe.

Voila sans doute un exemple frappant des sentimens abstraits qu'un animal peut avoir à un très-haut degré. Sa fuite au premier aspect des chasseurs, prouve qu'il connoissoit son propre danger : mais réfléchissant ensuite au danger de sa mere, il revint pour la défendre. Cette affection, ce devoir, qu'on peut appeller comme on le voudra, pourvu que ce ne soit point du nom d'instinct, fut plus fort que la crainte du péril ; car lorsque l'animal revint, il dût avoir totalement vaincu sa crainte, puisqu'il fit tous les efforts dont il fut capable, sans plus chercher à fuir.

Je pardonne volontiers à ceux de mes lecteurs qui s'abuseront assez sur mon compte & sur le leur, pour croire que je ne cherche ici qu'à mériter l'honneur de les amuser, honneur que pourtant je n'ambitionne ni n'estime. Mais s'ils soupçonnoient que dans ce que je viens de raconter, faisant usage du privilege des voyageurs, je me suis jetté un peu dans le merveilleux, il me semble qu'ils donneroient une plus grande preuve de leur discernement, que lorsqu'ils ont montré tant de répugnance à croire qu'on pût réellement manger de la viande crue ; chose qui a pourtant été attestée par tous ceux qui ont voyagé en Abyssinie dans les deux derniers siécles ; chose qui bien que contraire à nos usages, n'a rien de déraisonnable en soi, & qui ne peut être révoquée en doute que par l'ignorance, la petitesse d'esprit & le desir immodéré de trouver des torts par-tout ; défaut qui est ordinairement le partage de ceux-là mêmes qui ont cru qu'un homme pouvoit se mettre dans une bouteille d'une pinte.

Ce que j'ai dit sur le jeune éléphant contient des difficul-

tés d'un autre genre, quoique je fois bien perfuadé que ce fait fera aifément cru par ceux qui ne peuvent croire qu'on mange de la viande crue. Cependant, dans l'un & l'autre cas, je me fuis conformé à la plus exacte vérité ; & je prie mes lecteurs de croire que s'ils connoiffoient bien l'Auteur de cet Ouvrage, ils fauroient qu'il eft moins probable qu'il invente un menfonge pour le plaifir de les divertir, que non pas que les deux faits dont il vient de parler foient vrais. Cet Auteur met toute fa gloire à avoir exécuté fon entreprife toute entiere, & non à avoir été témoin d'un incident qu'on peut croire, fans que cela lui faffe aucun honneur & dont on peut douter, fans que ce doute influe en rien fur l'eftime que lui doivent les gens éclairés. Ce n'eft que pour ces gens éclairés qu'il écrit, & ce font les feuls à qui fon Ouvrage peut être utile.

Les Agageers s'étant procuré affez de viande pour fe nourrir long-tems, ne voulurent abfolument pas continuer leur chaffe. Une partie d'entr'eux fe mit à dépécer la femelle, parce qu'elle fembloit la plus graffe. Le premier éléphant qu'on avoit abattu étoit celui qui valoit le plus, à caufe de la longueur de fes dents Il reftoit encore en vie ; & quoiqu'il eût le nerf du talon coupé, & qu'il ne pût plus fe défendre qu'avec fa trompe, il ne paroiffoit pas encore aifé à tuer, fans le fecours des Agageers.

Nous allâmes à la pourfuite des rhinocéros & des buffles : mais quoiqu'il y en eût beaucoup dans les environs, nous ne pûmes pas les trouver. Le bruit que nous avions fait le matin en combattant les éléphans, les avoit fans doute engagés à fe

cacher. Il n'y eut qu'un ſeul rhinocéros qui fut apperçu par un de nos gens. Nous nous raſſemblâmes le ſoir autour d'un grand feu ; & nous paſsâmes la nuit ſous les arbres. Je vis là de quelle maniere on s'y prenoit pour arracher les grandes dents de l'éléphant. On mit les mâchoires ſur le feu & on les fit rôtir juſqu'à ce que la partie creuſe & mince des dents, c'eſt-à-dire, la partie la plus proche de la racine, fut preſqu'entiérement conſumée ; alors, les dents céderent aiſément. Il faut obſerver que quand on ne brûleroit pas le bas des dents, il n'auroit aucune valeur.

Le lendemain, à la pointe du jour, nous montâmes à cheval pour chercher les rhinocéros que nous avions entendu mugir en grand nombre aux approches du matin. Les Agageers ſe joignirent à nous ; & après que nous eûmes cherché environ une heure dans le plus épais du bois, un rhinocéros ſortit tout à-coup & traverſa la plaine avec une extrême violence pour gagner un champ de roſeaux qui étoit à environ deux milles de diſtance : mais quoiqu'il courût avec une étonnante rapidité, vu l'énormité de ſa maſſe, il fut bientôt percé de trente ou quarante javelines, ce qui lui fit changer ſa courſe ; & au lieu d'entrer dans les roſeaux, il pénétra dans le creux d'un étroit ravin, où il n'y avoit point d'iſſue, & en s'y enfonçant, il briſa une douzaine des javelines attachées à ſon corps. Nous le crûmes pris là comme dans une trape, puiſqu'à peine il avoit aſſez de place pour pouvoir ſe retourner. Un eſclave, qui étoit ſur la hauteur, lui tira alors un coup de fuſil à la tête, & l'animal tomba auſſi-tôt, comme s'il eût été mort. Tous ceux de nos gens qui étoient à pied, ſauterent dans le ravin, armés de leurs coutelas, & ils com-

mençoient à frapper le rhinocéros, quand l'animal se releva sur ses genoux. Heureusement, un des Agageers lui coupa aussi-tôt le nerf de la jambe de derriere. Sans cela, les chasseurs auroient passé un mauvais quart-d'heure.

QUAND on eut achevé de tuer le rhinocéros, je fus curieux de voir où avoit porté le coup de fusil qui avoit terrassé un animal si énorme. Je ne doutois point que ce ne fût dans la cervelle: mais je me trompois. La balle n'avoit attrapé que la pointe de la corne, dont elle avoit cassé un peu plus d'un pouce; & la commotion occasionnée par ce coup, l'avoit tellement étourdi, qu'il étoit tombé roide & n'étoit revenu à lui que quand son sang avoit coulé. Je vis très-certainement que le rhinocéros n'avoit point été touché ailleurs; & je pris la corne que je conserve encore (1).

TANDIS que nous étions encore autour du rhinocéros, le Billetana Gu•:a Ammonios vint nous joindre & nous apprit qu'un message du Roi avoit obligé l'Azage Kyrillos à s'en retourner à Gondar. Il nous dit aussi que deux envoyés de l'Iteghé étoient arrivés, l'un portant un message pour Ayto Confu, & l'autre pour Ozóro Esther; & qu'en conséquence, Ozoro Esther ordonnoit à son fils de quitter la chasse. Il fallut obéir. Cependant Ammonios vouloit prendre part à nos amusemens; & les gens du pays nous ayant dit qu'il y avoit beaucoup de buffles sous les grands arbres & près des étangs, à l'ouest de l'endroit où nous étions, nous convinmes de nous en retourner en continuant à chasser & sans trop nous presser.

(1) Voyez dans l'appendix l'article du rhinoceros.

A peine avions-nous fait quelques pas, qu'il partit entre Engedan & moi, un ſanglier que je tuai à l'inſtant d'un coup de javeline. Un quart-d'heure après, un autre ſe leva devant Engedan, & il eut le ſort du premier. J'avois été accoutumé à cette ſorte de chaſſe pendant mon ſéjour en Barbarie, & j'y étois bien plus adroit que les Abyſſiniens; ce qui me mit un peu de pair avec mes compagnons qui n'avoient pas manqué de plaiſanter beaucoup de ce que mon cheval refuſoit de s'approcher des éléphans & des rhinocéros. Cependant, perſonne ne voulut emporter les ſangliers que je venois de tuer. Les Abyſſiniens regardent ces animaux comme immondes.

AMMONIOS étoit un homme d'une conduite & d'un courage éprouvés, & âgé d'une ſoixantaine d'années. Il avoit ſervi dans toutes les guerres du Ras Michael, & on l'avoit placé auprès d'Ayto Confu pour lui ſervir de guide & modérer ſon ardeur belliqueuſe & ſon impétuoſité. Cependant Ammonios grand, mal fait, plus gros que ne le ſont en général les Abyſſiniens, étoit d'une lenteur ridicule dans ſes diſcours & dans tous ſes mouvemens, & auſſi pédant, auſſi grave qu'on puiſſe l'imaginer. Il employoit tous ſes momens de loiſir à lire l'Ecriture Sainte, & il en auroit volontiers parlé ſans ceſſe. Il avoit preſque toujours ſervi dans l'infanterie; & quoiqu'il montât à cheval comme le commun des Abyſſiniens, quoiqu'il eût aſſez bonne mine en galoppant dans la plaine, il ſembloit manquer d'agilité; & les longues courroies au bout deſquelles eſt un anneau de fer où l'on paſſe l'orteil, & ſa mauvaiſe bride, ne lui permettoient pas d'arrêter

d'arrêter son cheval, de le faire tourner, de le manier enfin comme il vouloit.

Un sanglier passa à notre droite, blessa un cheval & un esclave d'Ayto Confu, & se sauva. Du même côté on fit partir deux buffles, dont un blessa aussi un cheval. Ayto Confu, Engedan, Guebra Mariam & moi, partageâmes l'honneur de tuer l'autre sans courir aucun risque. Tout cela se passa en une heure de tems. Notre chasse sembloit ne devoir nous promettre que du plaisir. Nos chevaux étoient un peu essoufflés, mais non pas fatigués; & quoique nous eussions repris le chemin du logis, nous n'en étions pas moins attentifs à chercher de quoi nous exercer encore. Ammonios marchoit alors à notre gauche parmi les halliers & les grands arbres qui ombragent les bords de la riviere de Bédowi, riviere qui forme là plusieurs bassins très-profonds. Soit qu'Ammonios eût attaqué le buffle, qui s'étoit enfui de nous, ou que le buffle eût attaqué Ammonios, bien est-il sûr que celui-ci blessa légerement le premier à la croupe; mais en revanche l'animal renversa d'un coup de corne & l'homme & son cheval. Heureusement le manteau d'Ammonios se détacha de lui, & le buffle s'arrêta un instant à le mettre en pieces, puis à fouler le cheval sous ses pieds : mais dès qu'il vit l'homme se relever, il courut à sa poursuite. Ammonios se mit derriere un gros arbre, puis derriere un autre encore plus gros. Le buffle tournoit autour de l'arbre en serrant Ammonios de fort près, & il y avoit apparence qu'il l'alloit percer d'un coup de corne, parce que le pauvre abyssinien n'étoit pas accoutumé à se remuer très-vivement. Ayto Engedan qui étoit assez près de lui, & qui auroit pu le secou-

rir, s'amufoit à rire aux éclats de la bifarre figure d'un homme ordinairement fort grave, qui étoit tout nud & fe remuoit avec une extrême légéreté; & en même tems, Engedan appelloit Confu pour qu'il vînt jouir du même divertiffement que lui.

Dès que j'entendis les cris d'Engedan, je traverfai les halliers & je courus à l'endroit où il étoit. J'avoue que je ne pus m'empêcher de rire auffi de la mine que faifoit notre pauvre ami, en veillant attentivement les moindres mouvemens de l'animal, qui le preffoit toujours davantage & fembloit s'obftiner à ne pas l'abandonner. Engedan me cria, fi-tôt qu'il m'apperçut: « Yagoubé, au nom du Chrift & de la Sainte Vierge, ne faites rien jufqu'à ce que Confu foit arrivé. » Confu vint bientôt & rit encore plus qu'Engedan, fans chercher à débarraffer Ammonios. Au contraire, il lui cria, en joignant fes deux mains: « Fort bien, Ammonios. Je n'ai jamais vu un combat mieux afforti. »

Cependant le pauvre Ammonios fuyant toujours d'un arbre à l'autre, étoit arrivé très-près de la riviere; & les buiffons, & fur-tout l'attention qu'il avoit à fe garantir de la fureur du buffle, l'empêchoient de voir combien les équorres de cette riviere étoient élevées. Il n'y avoit rien de plus plaifant que de le voir embraffer l'arbre, derriere lequel il fe refugioit, & regarder, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre pour découvrir par où l'animal vouloit l'attaquer. Il avoit raifon d'y être attentif, car le buffle irrité, frappoit du pied la terre & la faifoit voler au loin. — « Seigneur, dis-je alors à Ayto Confu, il feroit bien malheureux pour nous que ce

jeu finît par nous obliger à emporter le corps d'Ammonios tué au milieu de nous, sans que nous eussions essayé de le défendre. » —En achevant ces mots, je me glissai par-derriere les arbres, & je criai à Ammonios de se jetter dans la riviere, pendant que je frapperois le buffle; & comme je vis que l'animal tournoit la tête d'un autre côté, je lui enfonçai dans le bas du ventre une lance qui lui perça les intestins & alla sortir de plus d'un pied de l'autre côté. Cette lance n'étoit pas très-grosse par le bout : mais elle avoit le fût d'un bois dur & fort que l'animal ne put pas casser en se frottant contre les arbres & les buissons. Tandis qu'il se débattoit ainsi, Ammonios s'échappa entre les halliers & se jetta dans la riviere. Mais il y avoit un autre danger que je n'avois pas prévu. La riviere étoit très-profonde; Ammonios ne savoit pas nager, & il se seroit infailliblement noyé, s'il n'avoit pas eu le bonheur de saisir les racines d'un arbre qui étoit très-près de l'eau; & il resta là délivré de son ennemi, jusqu'à ce que nos gens allassent l'en retirer & le missent enfin en sûreté.

CEPENDANT le buffle mortellement blessé, & ne voyant plus Ammonios, tourna sa fureur contre nous, dont il étoit à environ quarante pas de distance. Il accouroit pour frapper le cavalier le plus près de lui, quand Ayto Confu, ordonna à deux de ses gens de tirer chacun un coup de fusil à la tête de l'animal, qui aussi-tôt tomba roide. Les deux premiers buffles que nous avions tirés étoient des femelles, mais celui-ci étoit un mâle, & même un des plus gros que j'eusse jamais vus. Quoiqu'il ne fût point gras, je jugeai qu'il devoit péser au moins de 350 à 400 livres. Ses cornes avoient environ cinquante-deux pouces de longueur, en

prenant depuis la racine & suivant leur courbe ; leur circonférence étoit de neuf pouces, & elles étoient plates & non pas rondes. Ayto Confu, fit couper la tête de ce buffle, & en fit bien ôter toute la chair ; après quoi il la suspendit dans sa galerie, parmi plusieurs trompes d'éléphant & plusieurs cornes de rhinocéros, qui en faisoient déjà l'ornement, & il y mit cette inscription en Abyssinien ; « Yagoubé (1) tua » ce buffle aux bords du Bédowi ».

Nous étions déjà à la vue de la maison de mon ami, ou nous nous rendîmes sans chasser davantage. Ni les plaisanteries de nos jeunes gens, ni leurs consolations ne purent arracher un seul mot à Ammonios. Je lui demandai s'il étoit blessé, & il ne me répondit, que par ce passage de l'écriture : « Celui qui aime le danger, périra au milieu du danger ». Cependant le soir, Ozoro Esther parut fâchée contre son fils, soit qu'elle le fut réellement, ou qu'elle feignit de l'être ; & Ammonios, qui aimoit sincerement Ayto Confu, ne voulant pas lui causer du désagrément, reprit son humeur ordinaire, & fit par ce moyen renaître le contentement dans toute la société. Ce qui augmenta notre joie, c'est que les deux messagers, nous apporterent une forte provision d'eau-de-vie. Ils porterent en même tems à Ozoro Esther des ordres de sa mere & du Roi, pour qu'elle me déterminât à retourner à Gondar, ou bien pour y revenir tout de suite elle-même.

Le jour que nous étions partis pour la chasse, il étoit arrivé du Ras el Feel des chameaux, que Yasine m'envoyoit pour charrier mon bagage ; car à Tcherkin on ne

(1) Il y a dans l'original Yagoubé le Kipt.

fe fert que de mulets. Les conducteurs de ces chameaux me dirent que les Shangallas étoient defcendus vers les bords du Tacazzé : ainfi c'étoit l'inftant de paffer fans crainte. Ils m'apprirent auffi qu'Abd el Jelleel, le Shum, qui avoit précédé Yafine, & qui étoit à la fois fon beau-pere & fon mortel ennemi, avoit été vu du côté de Sancaho, qu'il n'avoit que quatre hommes, & que, comme il étoit lui-même un franc poltron, il n'étoit pas probable qu'il osât rien entreprendre contre nous ; mais que nous ferions pourtant bien de nous tenir fur nos gardes.

Le marché de Tcherkin fe tient le famedi. On y vend du coton, qui n'eft point préparé, ainfi que de groffes toiles de coton, du bétail & du miel. Jadis les Shangallas inquiétoient beaucoup Tcherkin : mais depuis trente ans, ils y ont fait très-peu de mal. La petite vérole a fait tant de ravage parmi cette nation des Shangallas, que leur nombre eft extrêmement diminué, & ils font conféquemment hors d'état de troubler leurs voifins. Je vis à Tcherkin une prodigieufe quantité de fcorpions noirs, d'une très-petite efpece. Ils ne fe tiennent guere dans les maifons, mais on les trouve cachés fous des pierres. Plufieurs de nos gens en furent piqués ; & ces piqûures ne leur occafionnerent qu'une très-petite enflure, & une forte de froid douloureux dans la partie piquée, ce qui fe diffipoit toujours au bout de quelques heures.

Depuis la defcente de Moura, (1) jufqu'à Tcherkin, tout

(1) Sur la montagne de Debra Tzaï, où eft fitué Kofcam.

le pays eſt couvert de bois. Les chemins y ſont raboteux & remplis de fondrieres : mais à mon paſſage j'en fus dédommagé par le beau tems que j'eus. Le thermométre, (1) s'élevoit à la vérité juſqu'à 115 deg. : mais il faiſoit frais à l'ombre ; & ſur le bord des rivieres, je trouvois toujours une jolie briſe de nord-eſt, ſur-tout vers midi. Le matin, il faiſoit calme ou très-peu de vent de nord eſt, & à neuf heures la briſe paſſoit réguliérement au nord-oueſt, & le calme ſuccédoit bientôt. Vers les quatre heures de l'après midi, le vent ſouffloit communément de l'oueſt: mais pendant la nuit, on diſtinguoit conſtamment deux courans d'air. Celui qui étoit le plus bas venoit du nord-eſt, & tournoit vers le matin, un peu à l'eſt, tandis que des nuages blancs très-légers & très-élevés, courant rapidement du ſud-oueſt, indiquoient que le vent régnoit en haut dans cette direction. Depuis le premier Janvier, les nuits & les matinées furent un peu ſombres : mais le reſte du jour étoit extrêmement ſerein.

Le Mercredi 8 Janvier 1772, ayant rectifié mon quart de cercle, je pris la hauteur du ſoleil à midi, & je trouvai la latitude de Tcherkin, par les 13 deg., 7 min. 30 ſec. nord; & prenant le medium entre cette obſervation & la hauteur de onze étoiles que j'obſervai la nuit ſuivante, je déterminai la latitude de Tcherkin-Amba, par 13 deg., 7 min., 35 ſec. nord.

Quoique dès l'inſtant que j'eus achevé mes obſervations, je fuſſe prêt à partir, je fus obligé de promettre à mes amis

(1) Le thermometre de Farenheit.

de rester avec eux jusqu'au 15, parce qu'Ozoro Esther & sa société ne devoient reprendre le chemin de Gondar que le 16. Mais je ne consentis pourtant à ce retard, qu'à condition qu'on ne me retiendroit pas davantage. Le Roi avoit recommandé à mes amis de faire un pareil accord avec moi, si je persistois absolument à vouloir m'en aller, & les choses étant ainsi arrangées, nous nous abandonnâmes à la joie & & au plaisir.





CHAPITRE III.

Route de Tcherkin à Hor-Cacamoot, dans le Ras el Feel. — Détails sur Hor-Cacamoot.

Le 15 Janvier (1), à huit heures un quart du matin, nous partîmes de Tcherkin, & en quittant la ville, nous entrâmes dans le bois. Nous marchions lentement, car nos chameaux étoient exceſſivement chargés, & le mauvais chemin que nous ſuivions, ſi tant eſt qu'on puiſſe l'appeller un chemin, nous étoit tout-à-fait inconnu. Après une heure de marche, nous laiſsâmes à notre droite un petit village habité par les gens (2) qui font la chaſſe de l'éléphant. Nous allions alors droit au nord. A meſure que nous avancions, nous trouvions le bois plus épais, plus ſombre & rempli d'herbe très-haute. Une demi-heure enſuite, nous rencontrâmes encore un petit village dont nous paſsâmes très-près, & que nous laiſsâmes auſſi à notre droite. Nous tournâmes alors au nord-oueſt, & en ſuivant la même direction, nous trouvâmes pluſieurs autres villages, tous habités par des chaſſeurs qui pour la plupart ſont Mahométans.

A midi trois quarts, nous arrivâmes ſur le bord d'une petite riviere qui court droit à l'oueſt-nord-oueſt, & va ſe

(1) 1772.
(2) Les Agageers.

jetter

jetter dans le Germa. Nous fîmes là une petite halte ; & à une heure dix minutes, nous nous remîmes en route, à travers le bois le plus fourré, le plus difficile à pénétrer que j'aie jamais vu. A quatre heures & demie, nous campâmes à environ deux milles à l'ouest d'Amba-Daid, petit village souvent détruit par les Shangallas, mais alors nouvellement rebâti & fortifié par les Agageers & leurs familles, sous la protection d'Ayto Confu. Nous n'allâmes pas loger dans ce village, parce que nous aimâmes mieux rester sur le bord d'un ruisseau que nous avions trouvé là, & qui court vers le nord pour aller se perdre dans l'Angrab.

Le 16, à sept heures & demie du matin, nous reprîmes notre route & nous marchâmes alors droit à l'ouest. Au bout d'une heure & demie, nous vînmes sur le bord du Germa, grande riviere qui court au nord nord-ouest & se réunit à l'Angrab. A neuf heures un quart, nous guéâmes le Germa, & suivant alors une direction nord-ouest, toujours à travers des bois très-épais, nous arrivâmes à Dabdo, montagne jadis assez peuplée, mais devenue presque déserte, parce que les Shangallas en ont fréquemment détruit les habitans.

A dix heures vingt minutes, marchant toujours dans le bois & sur un sol où nous trouvions à chaque pas des crevasses occasionnées par la chaleur, nous vînmes auprès d'un marais plein d'herbe, & où il y a une source assez abondante d'eau sale & trouble. C'est là que viennent les chasseurs de l'éléphant, ainsi que les Shangallas leurs rivaux. C'est là qu'il a été versé des flots de sang humain par des gens qui n'étoient

partis de chez eux que dans l'intention de tuer des bêtes sauvages. Les Baasas ou les Dobenas Shangallas possedent le pays qui est à quatre journées de marche au nord-est de ce marais.

A onze heures un quart, nous vînmes auprès de la riviere de Terkwa, qui court au nord-ouest & tombe dans l'Angrab. Cette riviere de Terkwa formoit alors plusieurs grands étangs. Ses bords étoient couverts d'herbe très-haute, & son eau étoit trouble & avoit un goût terreux. A midi, nous traversâmes le Terkwa, & marchant droit au nord, nous arrivâmes une heure après sur les bords du Dongola, dont le cours est de l'est à l'ouest. Une heure après avoir passé le Dongola, nous rencontrâmes une autre riviere qu'on appelle *le Jibbel-Myrat*; qui coulant aussi de l'est à l'ouest, servit jadis de limites entre le Sennaar & l'Abyssinie.

L'HISTOIRE ne nous apprend point à quelle époque, ni à quelle occasion ces limites furent changées : mais il est probable que ce fut l'effet de quelqu'invasion de la part des Abyssiniens; car la Nubie a perdu dès-lors une grande portion de son territoire. Quelques minutes après avoir passé la riviere de Jibbel Myrat, nous trouvâmes celle de Woodo qui est plus grande, qui coule sur un fond de roches & qui est remplie de petits poissons bruns & argentés. Dans l'endroit où nous guéâmes le Woodo, cette riviere va de l'ouest à l'est & tombe dans l'Angrab. Nous passâmes la nuit sur les bords du Woodo : mais ce ne fut point sans inquiétude, car nous découvrîmes dans le sable les traces toutes fraîches de pieds humains, qu'à leur longueur & à la grandeur du talon, nos

gens aſſurerent être ceux des Shangallas. Cependant il ne nous arriva rien de fâcheux.

Le 17, nous nous remîmes en route avant ſept heures du matin. Nous ſuivîmes alors une direction nord, puis nord-oueſt, & enſuite nous fîmes face à l'oueſt. Nous vîmes la montagne d'Andoval, à quatre milles de diſtance, à l'oueſt-nord-oueſt de nous. A huit heures quarante minutes, marchant droit à l'oueſt, nous avions cette même montagne d'Andoval au nord, & les montagnes d'Awaſſa au ſud. Les montagnes d'Awaſſa forment une chaîne qui part du nord & s'étend au ſud juſques à Dabda & à Abra-Amba. Cette chaîne eſt bornée au nord par Landoval qui eſt une petite montagne très-pointue. Nous fîmes halte quelques minutes; puis nous reprîmes notre route vers l'oueſt & le nord-oueſt juſques à une heure & demie que nous arrivâmes à Sancaho, où nous nous arrêtâmes.

Sancahô eſt une ancienne ville frontiere de l'Abyſſinie. Elle renferme environ trois cens maiſons, très-proprement conſtruites avec des roſeaux, dont les feuilles ſervent auſſi à couvrir ces maiſons & ſont ſinguliérement bien arrangées. La montagne ſur laquelle eſt la ville de Sancaho, s'éleve au milieu de la plaine & reſſemble à Tcherkin-Amba; mais elle eſt plus conſidérable. Un territoire fort étendu en dépend, ſi on peut dire toutefois que des bois entiérement abandonnés aux bêtes ſauvages, dépendent des hommes. Du côté de l'eſt, la pente de la montagne eſt très-rapide, & c'eſt là qu'on a pratiqué un ſentier étroit & tortueux, où il y a dans chaque angle de groſſes pierres pour ſervir de retranchement à ceux

qui voudroient défendre la montée avec des mousquets ou avec des arcs & des fleches. Tous les autres côtés de la montagne forment autant de précipices où il est impossible d'escalader. Les habitans de Sancaho sont les Baasas, tribu des Shangallas, convertie au mahométisme. Le Gouverneur de Sancaho est absolu & a les honneurs du nagareet (1) pour faire ses proclamations. Cependant il est inférieur à celui du Ras el Feel. Il est même censé en dépendre, & il étoit en effet soumis à Ayto Confu, Kasmati du Ras el Feel, parce qu'à mon départ, ce noble Abyssinien reprit le gouvernement de cette province, qu'il m'avoit cédé pendant mon séjour à Gondar.

GIMBARO, Erbab (2) de Sancaho, étoit l'homme le plus grand & le plus gros de toute sa nation. Il avoit six pieds six pouces de haut & étoit parfaitement bien proportionné : mais son visage étoit d'une laideur hideuse. Chassant toujours à pied, il avoit, disoit-on, tué plusieurs fois des éléphans d'un seul coup de lance. Il payoit son tribut en peaux de buffles, en dents d'éléphans & en cornes de rhinocéros. Les peaux servent à faire les meilleurs boucliers, & les cornes de rhinocéros, les dents d'éléphans fournissent les manches des couteaux recourbés, que les Abyssiniens portent à leur ceinture. Tous les habitans de Sancaho s'occupent de la chasse à l'éléphant; & la chair de cet animal est leur principale nourriture. L'Erbab Gimbaro, à la tête d'une centaine de Shangallas, avoit accompagné Yasine à Serbraxos : mais les Maures

(1) Tymballe.
(2) Chef ou Gouverneur.

difoient qu'il ne s'étoit point diftingué dans la bataille. J'avois alors eu de grandes attentions pour lui; & comme il defiroit beaucoup de voir le Roi de près, je l'avois conduit moi-même dans la tente de ce Prince.

Nous campâmes à l'extrémité de la montagne de Sancaho & au fud-oueft de la ville, fur les bords d'une riviere qui ayant fa fource à fix milles plus loin dans le fud, vient contourner toute la montagne & prend enfuite fon cours vers le nord. Cette riviere étoit alors prefqu'à fec. Tandis que nous étions occupés à planter notre tente, je chargeai un des gens de Yafine de porter ordre à Gimbaro de nous envoyer les provifions qui nous étoient néceffaires pour nous & pour nos chameaux; & je lui fis dire en même tems que n'ayant que peu de chameaux, & encore affez foibles, je le priois de m'en envoyer un ou deux, qu'il pourroit porter dans fon deftar, à compte du tribut qu'il devoit payer cette année-là. Bientôt après, mon émiffaire revint avec un noir aux cheveux laineux, qui étoit fils de l'Erbab, & qui me dit d'un air familier, & en très-bon amharic : « Mon pere vous falue. Si vous mangez de ce qu'il mange, foyez le bien venu. » — Je lui demandai ce que fon pere mangeoit. — « Il mange d'un éléphant tué hier, me répondit-il. Quant aux chameaux que vous demandez, mon pere m'a chargé de vous dire qu'il n'en avoit point. Les éléphans font fes chameaux, & les rhinocéros fes mules. »

Les gens d'Ayto Confu ayant entendu ce meffage, & defirant autant que moi d'être rendus au Ras el Feel, me confeillerent d'aller moi-même à la ville de Sancaho pour m'ex-

pliquer avec l'Erbab, qui ſans doute, ajouterent-ils, auroit honte de me refuſer. En conſéquence, je mis une paire de piſtolets à ma ceinture; je pris un fuſil armé d'une bayonnette, & je me fis ſuivre par deux domeſtiques, ayant également chacun deux piſtolets & une groſſe carabine. Nous grimpâmes la montagne avec aſſez de peine, étant obligés pluſieurs fois de nous donner la main l'un à l'autre pour nous aider à monter. Mais enfin nous entrâmes dans une grande chambre d'environ cinquante pieds de long, & garnie tout autour de têtes & de trompes d'éléphant, ainſi que de têtes de rhinocéros, de têtes monſtrueuſes d'hyppopotame & même de quelques têtes de giraffes. On voyoit en différens endroits de grandes peaux de lion étendues à terre en guiſe de tapis; & quand nous entrâmes, nous apperçûmes dans le fond l'Erbab Gimbaro, n'ayant pour tout vêtement qu'un petit morceau de toile autour des reins. C'étoit, comme je l'ai déja remarqué, l'homme le plus grand & le plus gros que j'euſſe vu de ma vie. Il avoit la peau très-noire, le nez applati, les levres épaiſſes, les cheveux laineux, & il reſſembloit parfaitement à ces géans cannibales qu'on nous peint dans les contes des fées comme habitant des châteaux enchantés.

L'Erbab ſembla ne s'appercevoir de mon entrée, que lorſque je fus très-près de lui. Il s'avança alors d'un air embarraſſé, s'inclina, & voulut me baiſer la main, que je retirai en lui diſant d'un ton très-ſévère. — « Je crois, Erbab, que vous ne me connoiſſez point ». — Il fit une révérence, & me répondit qu'il me connoiſſoit: mais qu'il n'avoit pas cru que ce fût moi qui étois campé au bord du

ruiſſeau. — « Vous le ſaviez bien, lui répliquai-je, quand vous avez envoyé votre fils, avec l'eſclave de Yaſine, & vous ſaviez auſſi que vous m'aviez beaucoup d'obligations. Si vous aviez la moindre gratitude, vous ne pourriez point oublier les arrérages de tribut que je vous ai remis, ni les préſens que je vous ai faits à Serbraxos, quoique vous vous y ſoyez aſſez mal conduit. Le meſſager, que vous venez de m'envoyer au bord du ruiſſeau étoit du ton d'un rébelle. Voulez-vous être déclaré tel?

Il me répondit que non aſſurément; qu'il avoit toujours été fidele ſerviteur d'Ayto Confu, du Ras Michael & du Roi; qu'il s'étoit rendu à Serbraxos dès qu'il en avoit reçu l'ordre, & qu'il obéiroit à tout ce que je lui commanderois. — « Eh bien, lui dis-je, payez-moi le meery (1) que vous me devez, & commencez par me fournir deux chameaux». — Il dit qu'il n'avoit point refuſé les chameaux, & que le meſſage qu'il avoit envoyé étoit une plaiſanterie. — « Etoit-ce auſſi par plaiſanterie, Erbab, que vous m'avez fait dire que vous m'enverriez de la chair d'éléphant pour manger? Avez-vous jamais vu un chrétien manger d'un animal tué par un Mahométan? » — Il me répondit que non. Puis il me demanda pardon, en m'aſſurant qu'il m'enverroit du pain & du miel, & que les chameaux ſeroient prêts le lendemain matin. — « Il faut qu'ils ſoient prêts ce ſoir, lui répliquai-je, & même avant ce ſoir; ſans quoi j'enverrai un exprès à Ayto Confu, pour me plaindre de vous; car je ne ſais pas ce que vous pouvez méditer contre moi dans le chemin du Ras el

(1) Impôt, tribut.

Feel. » — Il me pria avec inſtance de ne pas porter de plaintes à Ayto Confu ; & il me dit qu'il mettroit tous ſes eſpions en campagne du côté du levant, afin qu'il ne pût pas paſſer un ſeul Shangalla, ſans que nous en fuſſions avertis. Les principaux de ſes gens joignirent leurs ſollicitations aux ſiennes, & je conſentis à pardonner & même à oublier tout ce qui s'étoit paſſé. Nous mangeâmes du pain & nous bûmes du bouza, pour prouver que notre reconciliation étoit ſincere ; & cette affaire finit là.

Vers les ſix heures du ſoir, je vis arriver au bord du ruiſſeau, deux chameaux très-vigoureux, avec trente pains de dora, & deux grands pains de farine de froment, pour moi particulierement, une jarre de miel ſauvage, qui paroiſſoit excellent; & à tout cela étoit joint un préſent pour le domeſtique d'Ayto Confu.

Le 18 à ſix heures du matin, l'Erbab Gimbaro vint lui-même dans notre tente, & nous apporta encore trente pains de dora & quatre de froment. Nous avions déjà aſſez de miel. Nous déjeûnâmes avec l'Erbab, pour confirmer la paix & l'amitié entre nous, & nous bûmes deux ou trois verres d'eau-de-vie très-forte, ce qui le mit de la meilleure humeur poſſible. Son fils voulant réparer le tort qu'il avoit eu la veille, nous mena un chameau ſupérieur à tous ceux que que nous avions, & il en reprit un de ceux qu'on nous avoit fournis la veille. De mon côté, je fis préſent à l'Erbab d'une pièce de toile de coton, & de diverſes bagatelles, qui lui firent un extrême plaiſir. Après quoi, nous nous ſéparâmes bons amis, & je promis qu'à mon retour, je m'arrêterois

une

une ſemaine à Sancaho, pour chaſſer l'éléphant & le rhinocéros.

AVANT de partir de Sancaho; j'eus occaſion de vérifier un fait d'hiſtoire naturelle, lequel avoit été juſqu'alors douteux. M. Haſſelquiſt, voyageur Suédois, vit, pendant ſon ſéjour au Caire, deux peaux de giraffe empaillées, qui venoient de Sennaar; & il fit de ce giraffe une deſcription auſſi détaillée qu'on puiſſe la faire d'après l'inſpection ſeule de ſa peau: mais il ne dit rien des cornes de cet animal, parce qu'apparemment il ne les vit point. Sur quoi il reſta incertain ſi les cornes de la giraffe étoient pleines comme celles du cerf, & s'il en pouſſoit une nouvelle branche tous les ans, ou ſi elles étoient creuſes, & attachées à un os; comme celles des moutons, & conſéquemment toujours la même choſe. C'eſt ainſi que M. de Buffon a conjecturé qu'elles étoient; & j'ai eu la preuve que ce ſavant ne s'étoit point trompé. Les cornes de la giraffe ſont tordues, comme celles de l'antelope.

NOUS quittâmes Sancaho à huit heures dix minutes. Malgré la maniere amicale dont l'Erbab Gimbaro avoit fini par en agir avec nous, mes gens ſe mirent dans la tête qu'il nous tendroit quelque embuche, pour pouvoir nous voler & nous aſſaſſiner. Pour moi, j'étois perſuadé du contraire. Mais cela ne les empêcha pas de quitter le chemin accoutumé pour paſſer dans une roſeliere très fourrée, où nous ne marchions qu'avec beaucoup de peine. Nous étions obligés de couper les roſeaux pour nous ouvrir un chemin, quand notre direc-

tion étoit ouest ou sud-ouest. Mes compagnons craignoient non seulement l'Erbab, mais encore Abd el Jilleel. . .

A onze heures dix minutes nous traversâmes le Bedowi, que nous avions déjà traversé deux fois. A onze heures & demi nous le traversâmes encore. Nous marchions alors droit au sud. A midi un quart nous nous trouvâmes si embarrassés par les bois, qui nous barroient le chemin, & si fatigués d'être sans cesse obligés de baliser devant nos chameaux, que nous crûmes que nous ne pourrions aller plus loin. Cependant nous reprîmes un peu courage; & à un heure trois quarts, marchant au sud-est, nous vîmes que nous n'étions pas à plus de six milles de Sancaho. A deux heures & demi, nous tournâmes au sud-ouest, & nous campâmes près la grande riviere de Tokoor-Ohha, c'est-à-dire, la riviere noire. Elle prend sa source au sud-est dans les montagnes d'Awassa, & après avoir fait beaucoup de détours, elle va se jetter dans le Gangue, à environ huit milles de Guanjook.

Le Tokoor-Ohha est fameux par l'immense quantité de buffles qu'on trouve sur ses bords, & qui y viennent sans doute par rapport aux grands arbres qui les ombragent. Ces arbres sont d'un bois rouge & très-dur, qu'on appelle Dengui Sibbar, c'est-à-dire, casseur de pierres. Ils n'avoient à mon passage, ni fleurs ni fruits d'après lesquels je pusse juger de quelle espece ils étoient : je m'assurai seulement que ce n'étoient point des ébéniers, parce que les ébéniers sont connus dans ces contrées sous le nom de zopé.

Le 19 à six heures trois quarts nous nous remîmes en route,

& après une heure un quart de marche le long du Tokoor-Ohha, nous le traversâmes, dirigeant notre route à-peu-près au ſud-oueſt. Le canton où nous étions s'appelle Gilmaber, d'après le petit village de Gilma, qui eſt à un mille & demi au ſud. Le Gilmaber a un mille & demi de long, & eſt couvert de roſeaux très-élevés. Depuis l'inſtant que nous quitâmes les bords du Tokoor-Ohha, nous fûmes ſuivis, ou plutôt précédés par un lion, car il marchoit ſans ceſſe à une portée de fuſil devant nous, & toutes les fois qu'il arrivoit dans quelque endroit découvert, il s'arrêtoit, nous regardoit, & grondoit, comme s'il avoit intention de nous diſputer le paſſage. Nos animaux trembloient, étoient couverts de ſueur, & nous pouvions à peine les faire marcher. Comme il n'y avoit qu'un ſeul moyen de nous défaire de cet ennemi, je pris un long fuſil turc, & m'étant avancé le plus qu'il me fut poſſible, ſans qu'il me vît, je l'ajuſtai ſi bien, que je lui mis une balle dans le milieu du corps. L'animal étoit ſur une hauteur, & tomba roide mort dans le milieu du chemin. Nous reconnûmes alors que c'étoit une femelle très-grande. Tous les habitans de ces contrées mangent de la chair de lion, & j'ai vu en Barbarie des tribus entieres (1) qui s'en nourriſſent. Nous laiſsâmes aux gens du voiſinage notre lionne avec ſa peau, car nous étions ſi fatigués que nous ne voulûmes point prendre la peine de l'écorcher.

Au bout de quelques minutes nous paſsâmes deux fois la

(1) La tribu des Welled Sidi Boogannim, à Hydra. Voyez les voyages de Shaw.

riviere de Gilma; qui court au nord. A neuf heures & demi nous prîmes le chemin de Dabda, & peu de tems après nous traversâmes le Quartucca, petite riviere, qui court au nord.

La, le pays eſt un peu plus découvert. Ses forêts épaiſſes ſont entremêlées de quelques petites plaines, où il n'y a que de l'herbe. A l'entrée d'un bois nous trouvâmes un homme qui avoit été aſſaſſiné très-récemment; car les bêtes ſauvages n'y avoient pas encore touché. On lui avoit coupé le jarret & la gorge; & ce meurtre étoit ſans doute l'ouvrage des Shangallas du voiſinage. A dix heures cinquante minutes, dirigeant notre route à l'oueſt, nous laiſsâmes à un mille de diſtance à notre droite une petite montagne, ſur laquelle eſt le village de Salamgué. A onze heures un quart nous traversâmes la petite riviere de Kantis; & un quart d'heure après nous montâmes ſur une colline où il y a un village du même nom de Kantis, village habité par des Shangallas Mahométans de la tribu de Baaſa.

Le 20 nous ne fîmes qu'un mille & demi de chemin. Nos animaux & nous étions également fatigués; & nos vêtemens avoient été mis en piéces par les branches des arbres, & par les buiſſons. Guanjook eſt arroſé par une jolie riviere, & dans une ſituation délicieuſe. Il y a pluſieurs boſquets d'arbres très-élevés, entre leſquels ſont des plaines ſuperbes, dont une partie eſt cultivée en coton. Il y a beaucoup de gibier, ſur-tout des pintades, & les arbres ſont couverts de perruches de toute couleur & de toute eſpece. Je n'y vis pourtant point de perroquets, & j'imagine qu'il n'y en a point: mais ayant tiré

un coup de fusil, le premier qui ait été entendu dans ces bois, il s'éleva tant d'oiseaux différens, & ils firent tant de bruit, les uns volant où le coup avoit été tiré, & les autres s'enfuyant, qu'ils nous assourdissoient au point de nous empêcher de nous entendre nous-mêmes. C'est-là que je tuai cet oiseau curieux, qui en Amhara est appellé Erkoom (1), en Tigré, Abba Gumba, & à Guanjook, Teïr el Naciba; c'est à-dire, l'oiseau de la destinée.

Nous ne partîmes de Guanjook que le 22 à six heures trois quarts. Au bout de quelques minutes, nous passâmes la petite riviere de Gambacca, & ensuite nous traversâmes encore le Tokoor-Ohha. A huit heures & demi nous nous reposâmes, & trois heures après nous vînmes aux bords du Guangué. Le Guangué est après le Nil & le Tacazzé, la plus grande riviere que j'aie vu en Abyssinie. Le Guangué a sa source près de Tchelga, ou plutôt entre Tchelga & Nara, & il va joindre le Tacazzé dans le Barabra, c'est à-dire, dans le Royaume de Sennaar. Le Tacazzé grossi par la Guangué, prend alors le nom d'Atbara, nom qu'il donne à la province qu'il traverse. On y voit beaucoup de crocodiles, & plus encore d'hippopotames, que je crois cependant être la plupart moins gros que ceux du Nil.

A une heure un quart nous arrivâmes à Mariam-Ohha, & à trois heures & demi à Hor-Cacamoot. Hor signifie dans la langue du pays, le lit profond d'un torrent, qui est à sec; & Cacamoot, veut dire l'ombre de la mort; de sorte que

(1) Voyez dans l'appendix l'article de l'Erkoom.

le village où habite Yasine, s'appelle la vallée de l'ombre de la mort, nom qui ne pouvoit être que d'un mauvais présage pour de foibles & malheureux voyageurs comme nous, sans cesse environnés de périls, & si loin de notre patrie qu'il n'y avoit sans doute que Dieu seul qui put nous y ramener. Nous nous confiâmes en lui, & il ne trompa point nos espérances.

Hor-Cacamoot est situé au milieu d'un bois, où il a falu découvrir le terrein pour construire les misérables hutes, qui composent le village & les champs où les habitans cultivent le maïs, (1) dont il font leur pain. Ils ne vivent que de ce pain & de chair d'éléphant, & de rhinocéros, mais surtout du premier; car il est moins difficile à prendre que le rhinocéros, & la chasse en est bien plus avantageuse. Non-seulement la chair de l'éléphant est meilleure & en plus grande quantité, mais les dents sont précieuses, & faciles à vendre par-tout. Les habitans de ces contrées n'ont point d'armes à feu. Aussi les bêtes sauvages se multiplient au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. Elles ne sont jamais inquiétées, si ce n'est par les Shangallas qui étant armés d'arcs & de fléches en tuent quelques-unes.

Le Ras el Feel avoit autrefois trente-neuf villages. Tous les Arabes de l'Atbara venoient y vendre leur beurre, leur miel, leurs chevaux, leur or, & plusieurs autres sortes de marchandises. Le Sheik de l'Atbara, résidant sur les frontieres de Sennaar, vivoit toujours en bonne intelligence avec

(1) Le maïs s'appelle dans ce canton mashilla.

le Sheik du Ras el Feel, à qui il envoyoit chaque année en préſent, un cheval de Dongola, deux chiens & deux raſoirs. Le Sheik du Ras el Feel lui donnoit en retour, une femme eſclave & une mule ; & il réſultoit de cette amitié, que tous les Arabes errans dans les déſerts, qui ſéparoient les deux Sheiks étoient maintenus dans le devoir.

Mais depuis l'irruption que Yaſous II fit dans le Sennaar, la paix a été rompue entre les deux États. Les Arabes ſe liguerent avec Yaſous, & quoique vaincus avec lui, ils n'ont plus payé de tribut au Sennaar, & vivant ſur les frontieres de l'Abyſſinie, ils ſont protégés par elle. Cependant le Chef de l'Atbara & celui du Ras el Feel s'entendent très-bien, & ſans inquiéter les Arabes, celui auquel le tribut eſt payé le partage ſcrupuleuſement avec l'autre. Nous avons vu que c'étoit par le moyen de ces Arabes que le Roi d'Abyſſinie ſe procuroit des chevaux pour monter le corps de cavalerie péſamment armé, qui compoſe un partie de ſa maiſon ; & ce fut parce que je comptois ſur l'amitié du Sheik de Teawa, que j'entrepris de traverſer ſa province pour me rendre au Sennaar.

Quelque tems avant de partir de Gondar, j'avois été menacé de la dyſſenterie. A mon arrivée à Hor-Cacamoot, cette maladie m'incommodoit beaucoup, & j'en avois tout à craindre, quand je fus preſque tout à-coup guéri, par le moyen du Wooginoos, (1) arbuſte très-commun, dont un Shangalla m'apprit l'uſage.

(1) Voyez dans l'appendix l'article du Wooginoos.

Le pays qui s'étend entre Tcherkin & Hor-Cacamoot, eſt par-tout compoſé d'un terrein noir, qu'on appelle Mazaga, nom que quelques auteurs ont pris pour celui de la province. Le mot Mazaga ſignifie dans le langage de ces contrées, une terre graſſe, noire & diviſée, tel qu'eſt tout le ſol de cette partie de l'Afrique, depuis les 13 deg. juſqu'aux 16 deg. de latitude, ou du moins juſqu'aux déſerts de l'Atbara, limite des pluies du Tropique.

Le Ras el Feel, eſt je crois, un des pays les plus chauds du monde connu. Le premier de mars à trois heures de l'après midi, le thermométre de Farenheit monta à l'ombre à 114 deg., & il n'avoit été au ſoleil levant qu'à 61 deg., & il ne fut au ſoleil couché qu'à 82 deg. Cependant cette chaleur exceſſive ne nous fit pas une impreſſion proportionnée à ce qu'elle étoit réellement. La ſoirée nous paroiſſoit fraîche, & nous pouvions chaſſer à midi. J'ai toujours obſervé dans ces contrées brûlantes, que mes ſenſations étoient au-deſſous de ce que le thermométre m'indiquoit.

Le Ras el Feel payoit autrefois un tribut de quatre cens onces d'or, c'eſt-à-dire, de quatre mille écus. Mais depuis la guerre de Yaſous II, le commerce ayant diminué, ſans que le Roi en exigeât un moindre tribut, beaucoup d'habitans ont quitté le Ras el Feel, & ſont allés s'établir à Tcherkin.

J'ai déja parlé pluſieurs fois, dans le cours de cet ouvrage, d'une nation de negres nommés les Shangallas, qui entourent tout le nord-nord-oueſt & le nord-eſt de l'Abyſſinie, & dont le

le territoire forme une portion de cercle très-étendue, qui n'a gueres plus de ſoixante milles de large. Les Abyſſiniens appellent ce pays des Shangallas le Kolla, ou le pays chaud, & ils ſe ſervent du même nom pour déſigner l'enfer. Cependant on a ouvert deux paſſages à travers ce pays pour la facilité du commerce; l'un eſt à Tchelga, & l'autre au Ras el Feel; & on y a placé des colonies d'étrangers, afin de contenir les Shangallas. C'eſt auſſi à Tchelga & au Ras el Feel qu'étoient les douanes où l'on percevoit les droits dus au Sennaar & à l'Abyſſinie, avant que les liens d'intérêt & d'amitié, qui uniſſoient ces deux royaumes, fuſſent rompus par l'expédition impolitique du Roi Yaſous.

Le Ras el Feel ſépare donc ce peuple au teint noir & aux cheveux laineux; & une partie reſte à l'oueſt, au-deſſous de Kuara, ſur les frontieres de Fazuclo, pays dépendant du Sennaar, & l'autre du côté de la province des Agows. Ces derniers ſont les Shangallas qui trafiquent de l'or, charrié dans leur pays par les torrens qui ſe précipitent du haut des montagnes durant la ſaiſon des pluies; car il n'y a point de mines chez eux, ni ils n'ont d'autre maniere de ſe procurer de l'or qu'en le ramaſſant ſous les pierres & au pied des arbres & des buiſſons auxquels il s'eſt arrêté. Il n'y a pas non plus d'or en Abyſſinie, comme quelques perſonnes l'ont avancé avec un air de confiance, excepté celui qu'on tire de chez les Shangallas. Les Miſſionnaires Catholiques ont trop cherché à cet égard à en impoſer aux Rois de l'Europe, pour les exciter à conquérir cet Empire.

L'autre nation, qui habite ſur les frontieres du Kuara,

a le Ras el Feel dans l'eſt de ſon pays, & eſt à environ trois journées de Hor-Cacamoot. Elle eſt connue ſous le nom des Ganjars, tribu de chaſſeurs, tribu redoutable, qui met ſur pied une cavalerie très-nombreuſe. L'origine des Ganjars eſt, dit-on, due au parti que prirent les Funges (1) de chaſſer de cette province les Arabes qui la peuploient. Les eſclaves negres de ces Arabes s'enfuirent tous-à-la-fois loin de leurs maîtres, & ſe réunirent dans le pays voiſin du Kuara, où ils ſe ſont prodigieuſement multipliés & où ils ont vécu juſqu'à ce jour dans l'indépendance. Ils ſont les ennemis naturels des habitans du Ras el Feel, & ces deux peuples commençant l'attaque, tantôt l'un, tantôt l'autre, ont verſé des torrens de ſang; le vainqueur maſſacre toujours les hommes & réduit les femmes à l'eſclavage. Cependant Yaſine, aidé par Ayto Confu, ſe rendit ſi redoutable aux Ganjars, qu'ils offrirent de faire la campagne de Serbraxos dans l'armée du Roi d'Abyſſinie. Mais comme on n'oſoit pas ſe ſier à eux, on les refuſa, ſous prétexte qu'il valoit mieux qu'ils attaquaſſent Coque Abou Barea, Gouverneur du Kuara, afin de l'empêcher d'aller au ſecours des rebelles. Les Ganjars le promirent : mais ils ne tinrent point leur promeſſe.

Le chef des Ganjars porte le titre de Sheba, mot qui ſignifie vieillard. Le lieu de ſa réſidence eſt appellé *Cashumo* par les Ganjars eux-mêmes, & *Dendi-Kolla* par les Abyſſiniens du Kuara. Heureuſement Yaſine étoit en paix avec ce peuple, ſans quoi, il m'eût été preſqu'impoſſible de paſſer. Le Sheba envoya ſon fils me rendre viſite au Ras el Feel;

(1) Nation de Noirs qui occupe le Sennaar.

& nous jugeâmes que le jeune homme venoit m'eſpionner. Cependant, quand nous nous ſéparâmes, je lui fis un petit préſent, & nous nous jurâmes une amitié mutuelle, d'après laquelle il devoit être toujours prêt à combattre mes ennemis, & nous devions nous ſecourir l'un l'autre en quelque lieu & de quelque maniere que nous puſſions nous rencontrer, à cheval ou à pied dans le déſert.

D'un autre côté, Yaſine avoit fait tout ce qu'il avoit pu pour me ménager un accueil agréable de Fidèle, Sheik de l'Atbara. Ce Sheik avoit donné toutes les aſſurances poſſibles, & j'avois déja fait des milliers de lieues ſur de moindres promeſſes qui m'avoient été religieuſement gardées; de ſorte que je ne ſoupçonnois pas qu'on pût me faire éprouver quelque perfidie à Teawa où réſidoit le Sheik Fidèle. Cependant, comme ma vie dépendoit de la moindre mépriſe, je tâchois toujours de ne rien épargner pour doubler ma ſûreté.

Mahomet Gibberti avoit, comme je l'ai déja dit, été chargé, à ſon départ de Gondar, d'une de mes lettres pour Metical Aga, ſon maître, & Sélictar du Shérif de la Mecque. J'avois mandé à Metical Aga qu'il pouvoit déja me regarder comme arrivé à Teawa, & je l'avois prié en conſéquence d'écrire à quelque homme puiſſant au Sennaar, pour qu'on m'envoyât un paſſeport du Roi, par le moyen duquel je puſſe me rendre en ſûreté de la frontiere dans la capitale. Yaſine avoit auſſi écrit directement à Sennaar pour demander la même choſe, & il avoit envoyé ſa lettre par un de ſes gens, qui pour plus de ſûreté, ne portoit que cette lettre & un

haillon autour des reins. Cet homme étoit déja depuis long-tems à Sennaar, quand j'arrivai à Hor-Cacamoot.

PARMI les tribus d'Arabes, qui sous la protection de Yasine trouvoient des pâturages dans le Ras el Feel, ainsi qu'un marché où elles venoient vendre leur bétail, leur lait & leur beurre, on distinguoit la tribu des Daveinas, la plus puissante de l'Atbara: mais les Daveinas, en s'avançant dans le sud, ne dépassent jamais Beyla, de peur de rencontrer les troupes du Sennaar.

LE Sheik de Beyla, nommé *Mahomet*, étoit renommé par son courage & par sa probité. J'avois souvent correspondu avec lui pendant mon séjour à Gondar, à l'occasion des chevaux qu'il fournissoit au Roi d'Abyssinie Ce Sheik étoit tourmenté de la pierre, & je lui avois fait parvenir, à plusieurs reprises, par le moyen de Yasine, des pillules savonneuses & de la chaux, avec des instructions pour faire l'eau de chaux. Quand je fus au Ras el Feel, je fis partir un de mes gens avec une lettre pour Mahomet, que je prévenois de l'intention où j'étois de me rendre à Sennaar en passant par Teawa & par Beyla. Je le priois aussi de faire passer mon domestique à Hagi Belal, mon correspondant à Sennaar, & d'écrire lui même à quelqu'un de ses amis pour savoir si le Roi de Sennaar enverroit bientôt un de ses gens pour me joindre à Teawa. Je confiai le domestique, porteur de ces lettres, au Sheik des Daveinas, qui me promit de le conduire lui-même en sûreté à Beyla; & par une faveur particuliere de la Providence, tous ces messages, toutes ces

lettres arriverent heureusement à leur destination, quoique leur effet me laissât long-tems en suspens.

Enfin, croyant avoir fait tout ce qu'il étoit possible de faire pour me procurer la sûreté nécessaire dans mon voyage & une réception favorable à Sennaar, j'étois prêt à quitter pour jamais le Ras el Feel, quand je reçus la visite de Mahomet, Sheik de Nil; ce qui ne veut pas dire Sheik du fleuve, mais bien d'une tribu du même nom qui fait partie des Daveinas. Ce Sheik étoit venu souvent à Gondar, où je lui avois toujours marqué une attention particuliere; & plein de reconnoissance pour moi, il s'intéressoit singuliérement à ma sûreté. Il me dit qu'il voyoit que j'allois partir content des mesures que j'avois prises, & qu'il confessoit qu'elles étoient conformes à tout ce que la prudence humaine pouvoit suggérer : « Mais, ajouta-t-il, je ne crois pourtant pas que vous vous soyez assez défié de Teawa. Je connois bien le Sheik Fidèle, & je soupçonne que le péril vous attend chez lui & non à Sennaar. » Mahomet me fit alors le portrait le plus odieux de ce Sheik, qu'il m'assura être dès l'enfance un voleur & un meurtrier, & de plus, fils d'un pere qui ne valoit pas mieux que lui. Il me dit que Fidèle n'étoit ni chrétien, ni mahométan, ni payen, mais un homme sans religion & sans aucune crainte de Dieu. Il observa ensuite qu'il le croyoit cependant un grand poltron; & que ma sûreté ne dépendoit absolument que de la peur qu'il pouvoit avoir de Yasine; que si Yasine lui inspiroit réellement de la crainte, je devois être tranquille : mais que s'il ne lui en inspiroit pas, ou qu'il s'imaginât, comme les méchans qui l'entouroient pourroient le lui persuader, qu'une fois que je serois

parti, Yasine ne se soucieroit plus de moi, il étoit vraisemblable que je ne passerois jamais Teawa, ou du moins, que je n'en sortirois qu'après avoir souffert des affronts & des mauvais traitemens dont on ne pouvoit pas prévoir les bornes.

CES observations judicieuses firent une forte impression sur Yasine & sur moi. Yasine croyoït être certain que Fidèle craindroit de le désobliger : mais en supposant que Fidèle n'eût point cette crainte, Yasine avouoit n'avoir pris aucune mesure qui pût y remédier. Nous fûmes alors tous bien fâchés d'avoir laissé partir nos amis les Daveinas, sans les engager à me prendre avec eux pour me conduire à Beyla par la route de Sim-Sim. Mais il étoit trop tard pour songer à cela. Les Daveinas devoient être déja rendus depuis quelques jours à leur station la plus près de Beyla & la plus éloignée du Ras el Feel. Nous convînmes alors que Mahomet-Nil feroit partir avec moi un de ses parens, marié dans une des tribus des Jehainas qui campoient sur le Jibbel-Ifriff, près de Teawa, & avec qui Fidèle négocioit alors la paix pour qu'on ne brûlât pas ses moissons. Cet homme ne devoit pas entrer à ma suite dans la ville de Teawa : mais il devoit y venir le lendemain comme de la part de ses amis du Jibbel-Ifriff; & si je lui disois que je courois le moindre danger, il devoit retourner auprès des Jehainas, monter un dromadaire & courir avec toute la rapidité possible, avertir Yasine. Les choses étant ainsi arrangées, je me préparai à partir. J'avois déja, d'après plusieurs observations du soleil & des étoiles, déterminé la latitude de Hor-Cacamoot par les 13 deg. 1 min. 33 sec. nord.



CHAPITRE IV.

Route de Hor-Cacamoot à Teawa, capitale de l'Atbara.

Le 17 Mars, (1) nous partîmes de Hor-Cacamoot, pour nous rendre à Teawa, capitale de l'Atbara. Nous marchions droit au nord-nord-oueſt, dans un pays couvert de halliers, parmi leſquels on ne voit s'élever que quelques grands arbres. Il s'étoit joint à notre petite caravane onze hommes nuds, qui conduiſoient des ânes chargés de ſel. Nous nous arrêtâmes pluſieurs fois au commencement de cette journée. A trois heures après midi, nous campâmes à Falati, village du côté de l'eſt du Ras el Feel, un peu au nord. Une petite montagne qui eſt immédiatement au nord de Falati, & dont l'extrêmité reſſemble à une tête d'éléphant, donne ſon nom & à un village & à la province. (2) Cette montagne s'étend dans une direction nord & ſud, ainſi que les villages, & la petite riviere qui eſt auprès, & qui paroiſſoit alors à ſec. Cependant en creuſant dans le ſable on y trouve de l'eau : mais cette eau eſt puante, mal-ſaine, & c'eſt pourtant la ſeule qu'ait à boire ce miſérable canton. Auſſi les habitans ont tous un mauvais teint & un air malade. Falati eſt à trois milles & demi de Hor-Cacamoot ; ſon nom ſignifie la pauvreté.

---

(1) 1772.

(2) Ras el Feel ſignifie une tête d'éléphant.

Nous nous remîmes en route le 18 à six heures & demi du matin. Nous marchions alors dans des bois presqu'impénétrables & remplis de buissons & d'arbres épineux. Au bout de deux heures, nous traversâmes un lit de torrent, qui étoit en apparence desseché, mais en écartant le sable avec nos mains, nous y trouvâmes de l'eau excellente en abondance, ce qui étoit dû sans doute à des rochers, dont la projection met cet endroit à l'abri du soleil. Ce torrent s'appelle Surf el Sheik. Comme on ne trouve que fort peu de bonne eau, entre cet endroit & Teawa, nous remplîmes nos girbas.

Une girba est une peau de bœuf coupée quarrément, & dont on fait une outre bien cousue par une double couture, presque semblable à la couture des ballons anglois, de maniere qu'elle ne laisse point échapper l'eau. Il y a au haut de la girba une ouverture semblable au trou qui est au-dessus d'un baril; tout au tour de ce trou le cuir est plissé & prolongé d'environ quatre travers de doigt, & quand la girba est pleine, on noue bien fort ce cuir avec de la ficelle. Ces girbas contiennent environ deux cens quarante pintes chacune, & deux girbas font la charge d'un chameau. On les graisse bien au-dehors, afin d'empêcher l'eau de couler, ou de s'évaporer par l'action du soleil; ce qui pourtant nous arriva deux fois, & nous exposa au danger imminent de périr de soif.

Yasine nous avoit fourni un chameau & deux girbas, ainsi que toutes les autres provisions dont nous avions besoin pour nous rendre à Teawa. Surf el Sheik sert de borne au Ras el Feel.

Feel. C'eſt-là que je dis un tendre adieu à mon ami Yaſine, qui, en ſe ſéparant de moi, me témoigna ainſi que tous les ſiens le même attachement, la même affection, qu'il m'avoit montré depuis le premier inſtant que nous nous étions connus.

Soliman, cet ancien & fidele domeſtique, qui avoit porté ma premiere lettre à Hagi-Belal; (1) & à qui j'avois fait aſſurer une place chez le Roi d'Abyſſinie, voulut abſolument m'accompagner à Sennaar, & mourir avec moi, ſi telle étoit ma deſtinée, ou bien obtenir la récompenſe, qui lui avoit été promiſe, s'il rapportoit à Gondar la nouvelle de mon heureuſe arrivée dans la capitale des Funges. A mon départ je fis préſent au fidele Yaſine d'un de mes chevaux, & de la cotte de maille que je portois ordinairemenr. Ozoro Eſther m'en avoit donné une autre qui avoit appartenu au Roi Yaſous, & dont je n'aurois pu revêtir Yaſine, homme d'un rang inférieur & Mahométan, ſans faire affront à la Princeſſe de qui je la tenois. Auſſi avant de partir je la cédai, avec ſon agrément, à Ayto Engedan, petit-fils de Yaſous. Yaſine ne ſe ſépara de nous qu'après avoir raſſemblé autour de lui notre troupe, & avoir en bon voyageur, prononcé le fedtah, c'eſt-à-dire, la priere de paix.

Il étoit plus de ſept heures & demi du ſoir, quand nous arrivâmes à Engaldi, grand baſſin, qui a pluſieurs cens pas de long, & trente pieds de large, & que les arabes ont creuſé pour recueillir les eaux de pluie, parce qu'enſuite ils

(1) Correſpondant de M. Bruce au Sennaar.

campent ſur les bords. Ce baſſin étoit alors preſque à ſec ; & ce qui y reſtoit d'eau avoit une odeur infecte. Cependant nous y vîmes une immenſe quantité de pintades, de perdrix & de divers autres oiſeaux, qui ne trouvant point d'eau ailleurs, viennent boire là. Je ſuis sûr qu'il y avoit pluſieurs milliers de ces eſpeces emplumées. Mes Arabes les aſſaillirent à coups de pierres & à coups de bâtons, & ils en eurent bientôt leur charge : mais ils ne purent pas en profiter, à cauſe de l'état de maigreur auquel la faim & la ſoif avoit réduit ces pauvres animaux. Cette raiſon & la crainte d'attirer quelques bandits errans dans ces déſerts, furent cauſe que je ne voulus pas permettre qu'on tirât un ſeul coup de fuſil.

A huit heures nous vînmes à Eradeeba. Il n'y a là ; ni village ni eau. C'eſt ſeulement une place d'environ un demi mille en quarré, qu'on a bien baliſée, afin que les voyageurs puſſent s'y arrêter, viſſent autour d'eux, & ne ſe laiſſaſſent pas ſurprendre par les brigands, qui rodent quelquefois à l'entour.

A onze heures un quart, nous arrivâmes à Quaicha, où eſt le lit d'un torrent que nous trouvâmes à ſec. Le bois eſt plus épais dans les environs, & il eſt rempli de bêtes féroces, ſur-tout de lions & d'hyenes. Ces animaux ne fuyoient point comme ceux que nous avions vus juſqu'alors. Ils venoient au contraire fierement vers nous, comme s'ils avoient été prêts à nous attaquer ; & les hyenes étoient toujours les plus audacieuſes. Nous nous en délivrâmes, cependant ; quelque tems ; en allumant du feu : mais le matin ils re-

vinrent en plus grand nombre. Un lion emporta un de nos ânes, & une hyene attaqua un homme, lui déchira ses vêtemens, & le blessa au dos. Comme nous nous crûmes à l'instant d'être dévorés, une crainte fait oublier l'autre, & malgré la résolution que nous avions prise de ne pas faire usage de nos armes à feu, excepté dans un cas très-pressant; je tirai deux coups de fusil, & j'ordonnai à mes gens de tirer aussi deux gros mousquetons, ce qui écarta nos voraces assaillantes. Nous tuâmes deux hyenes, & nous blessâmes à mort un énorme lion, que nos gens acheverent de tuer le matin. Les bêtes féroces ne revinrent pas auprès de nous: mais nous les entendîmes rugir jusques à ce qu'il fût jour, soit qu'elles fussent poussées par la faim, soit que les blessures qu'elles avoient reçues les fissent souffrir. Peut-être aussi étoit-ce cette double cause; car chaque mousqueton avoit cinquante petites balles, & on ne les avoit tirés qu'à vingt pas d'un endroit rempli d'animaux. J'expliquerai dans l'Histoire naturelle de l'Hyene, qu'on trouvera dans mon appendix, la raison pour laquelle cet animal est plus féroce dans cette partie de l'Afrique qu'en Barbarie.

Quoique nous eussions marché onze heures dans cette premiere journée, pour nous rendre de Falati & du Ras el Feel à Quaicha, nous n'avions pourtant fait que dix mille. Nos animaux étoient extrêmement chargés, & ce n'étoit qu'avec la plus grande difficulté qu'eux & nous pouvions nous démêler à travers l'épaisseur de ces bois, où les rayons du soleil pénétrent à peine. A Quaicha nous jouîmes d'une vue magnifique. Les montagnes éloignées qui sont vers les

bords du Tacazzé, tout le Debra-Haria, & les montagnes du côté de Kuara étoient en feu.

Les troupeaux qu'élèvent les Arabes ne broutent que les bourgeons & les feuilles des arbres. Il n'y a point dans ces contrées d'animal qui mange de l'herbe. Ainsi quand l'eau est achevée d'évaporer dans un canton, & que, conséquemment les pasteurs ne peuvent plus y rester, ils mettent le feu aux bois & aux herbes seches. La flamme courant rapidement, brûle les feuilles & les jeunes branches, sans faire périr l'arbre. Dès que les pluies du Tropique recommencent la végétation se fait sentir. Les sources croissent, les rivieres coulent, les étangs sont remplis d'eau, & la verdure étant dans sa plus grande vigueur, les Arabes viennent revoir leur premier séjour. Cet incendie a lieu deux fois l'année. D'abord ce sont les Shangallas & les chasseurs des parties méridionales de ces immenses forêts, qui y mettent le feu au mois d'Octobre, quand le soleil revient, comme je l'ai déjà expliqué. Ensuite les Arabes allument au mois de Mars un feu qui dure jusqu'à la fin d'Avril. Ils veulent par ce moyen, non seulement préparer de la nourriture pour leurs troupeaux, mais prévenir ou au moins diminuer lès ravages de la mouche, fléau singulier & terrible, que j'ai déjà décrit.

Nous partîmes de Quaicha le 18 de Mars un peu avant quatre heures du matin, & à cinq heures & demi, nous arrivâmes à Jibbel-Achmar, petite montagne isolée, d'une forme très réguliere, & n'ayant pas plus de trois cens pieds de haut. Elle est couverte d'herbe verdoyante jusqu'au sommet: Aussi je ne sais pas pourquoi on lui a donné le nom

de Jibbel-Achmar, qui signifie la montagne rouge. Le sol qui l'environne est à la vérité d'une couleur rouge; mais il y a beaucoup d'herbe, & on auroit dû appeller cette montagne, la montagne verte, (1) dans le milieu du pays rouge. Il n'y a rien de plus vague & de plus incertain, que la maniere dont les Arabes parlent des couleurs. Le Jibbel-Achmar, entouré d'épaisses forêts, sert au commencement de l'automne de rendez-vous aux Arabes Daveinas, parce qu'alors il y a de l'eau, & qu'il y vient une immense quantité de rhinocéros & d'autres animaux sauvages. Il n'y a pourtant pas beaucoup d'éléphans: mais ceux qu'on y voit sont de la plus haute taille & la plupart mâles. Les jeunes Arabes chasseurs chérissent singuliérement ce canton.

A onze heures & demie nous gagnâmes Imferrha. Quand on est arrivé à cette halte, il faut aller chercher de l'eau à un demi-mille au sud-ouest, où il y a des citernes sur une petite chaîne de montagnes, dont le gissement est presque est & ouest. A l'extrêmité de cette chaîne s'éleve un mont pointu, sur lequel étoit jadis un village appartenant à la tribu des Jehainas; mais il a été détruit par les chasseurs Daveinas, tyrans désolateurs, qui ne contribuent pas moins que la rareté de l'eau à rendre désertes ces vastes contrées. Quoique le sol soit sabloneux & peu propre à la culture, il est par-tout couvert de bois, & si les endroits où l'on trouve de l'eau étoient habités, on pourroit y élever de nombreux troupeaux de bétail, puisque, comme je l'ai déjà observé plusieurs

(1) Jibel Achdar.

fois, le bétail ne ſe nourrit dans ce pays-là que de branches d'arbres, même lorſqu'il trouve de l'herbe en abondance.

Le 20 à ſix heures du matin; nous quittâmes Imſerrha, & après deux heures de marche, nous arrivâmes à Rashid, où je vis avec ſurpriſe toutes les branches des arbuſtes & des buiſſons couvertes d'un coquillage univalve, blanc & rouge, de l'eſpece qu'on nomme Turbines. Quelques-uns avoient trois ou quatre pouces de long, & il eût été impoſſible à l'œil le plus connoiſſeur de les diſtinguer de ces coquillages marins de la même eſpece, qu'on porte en grande quantité des Antilles, & ſur-tout de Saint-Domingue.

Je ne m'arrêterai pas à chercher ici comment ces coquillages ont pu venir originairement dans un déſert auſſi éloigné de la mer. Il y en a beaucoup dans la mer Rouge & dans l'océan Indien; & il eſt aſſez curieux de ſavoir comment ils ſe trouvent ſur les branches & aux racines des buiſſons. Tout en rapportant ce fait, je me bornerai à obſerver qu'il y a au milieu des déſerts de l'Atbara pluſieurs ſources d'eau ſalée. Une grande partie du déſert même eſt compoſée de ſel foſſile qui enfoui à différentes profondeurs ſuivant le degré d'inclinaiſon que tous les minéraux ont vers l'horiſon, doit quelquefois paroître dans les ſources très-près de la ſurface. J'imagine que c'eſt-là qu'eſt le germe des coquillages; & quand les pluies du Tropique tombent, la quantité d'eau ſalée ſe trouvant ſingulierement accrue, ces coquillages ſe répandent dans la plaine comme ſur un nouvel océan. Le ſoleil revient ſur ſes pas. Les pluies diminuent. Les coquillages, qui ſont près des ſources s'y retirent & ſe

préparent à leur réproduction pour les années ſuivantes, tandis que ceux, qui ſont trop loin des eaux ſont obligés de chercher les arbres & les buiſſons pour ſe mettre à l'abri des ardeurs du ſoleil. Mais l'exceſſive chaleur les fait bientôt périr avec les branches auxquelles ils ſont attachés, & c'eſt la raiſon pour quoi nous vîmes une ſi grande quantité de coquilles au pied des arbuſtes. Nous dirons pourquoi nous avons trouvé auſſi ces animaux vivans dans les ſources & les fontaines de ces déſerts, quand nous écrirons l'Hiſtoire naturelle des Perles. (1)

Rashid étoit autrefois rempli de villages, que les Arabes Daveinas ont entierement détruits. Il y a ſept ou huit puits ou citernes où l'on trouve de l'eau excellente, & toute la campagne eſt d'une extrême beauté. C'eſt un pays enchanté, au milieu d'un vaſte & horrible déſert. Les arbres majeſtueux qui y croiſſent, ſont chargés de fleurs & de fruits, & on voit ſous leur ombre des troupeaux innombrables de bêtes ſauvages. Nous y diſtinguâmes ſur-tout un animal de la groſſeur d'une antelope. Il avoit une partie du dos & toute la croupe blanche ; & cette blancheur étoit terminée par une ligne noire, qui prenoit depuis la hanche, & qui deſcendoit juſqu'à la jointure de la jambe de derriere. C'étoit la premiere fois que j'avois vu de ces animaux. Les Arabes les nomment Ariels. Ils ne vont qu'en troupes, & courent avec une extrême légéreté. Malgré cela étant obligés de chercher de l'eau, & ſe rendant conſéquemment dans des

(1) Voyez dans l'appendix l'article des Perles.

endroits connus, ils deviennent aiſément la proie des chaſſeurs qui les guètent la nuit.

Sim-sim eſt une ſource très-abondante, qui remplit un vaſte baſſin creuſé par les Arabes, d'environ trente pieds de profondeur. Sim-Sim eſt à l'oueſt de Rashid, & même un peu au ſud-oueſt. Cette ſource ſe trouve au milieu d'un déſert ſabloneux, & ſur la route de Beyla. Les Daveinas conduiſent avec d'autant plus de plaiſir leurs troupeaux en cet endroit, qu'ils y ſont à l'abri du zimb, & de la ſoldateſque du Sennaar, les deux ennemis les plus redoutables qu'ils aient. Etant en outre dans le voiſinage du Ras el Feel, ils lui fourniſſent abondamment des proviſions, & ils y trouvent en revanche les choſes qui leur manquent.

Nous ne fûmes que deux heures à nous rendre à Rashid, car nous allions avec la vîteſſe de gens, qui cherchent à ſauver leur vie. Le Simoom, c'eſt-à-dire, le vent chaud, nous avoit frappés peu après notre départ d'Imſerrha, & toute notre petite caravane, excepté moi, étoit mortellement malade de la vapeur empoiſonnée que charrie ce vent. Il y a je crois cinq milles d'Imſerrha à Rashid, & quoique ce ſoit une des plus dangéreuſes ſtations qu'on puiſſe trouver entre le Ras el Feel & le Sennaar, nous étions ſi fatigués, nous avions l'eſtomac ſi debile, & la tête ſi endolorie, que nous n'eûmes pas le courage de planter notre tente : mais chacun s'enveloppant dans ſon manteau, eſſaya de dormir à l'ombre fraîche des grands arbres. Il eſt vrai auſſi qu'on y étoit invité par une jolie briſe du nord, qui ſembloit renfermée

fermée

fermée dans l'eſpace de ce petit bois, & qui étoit due ſans doute au voiſinage de l'eau, & à l'agitation que nous y avions produite.

CEPENDANT je ne continuai pas à réſiſter ſeul au Simoom, & au beſoin de me livrer au ſommeil. Un Ganjar qui conduiſoit un âne chargé de ſel, profita de cette occaſion pour voler la lance & le bouclier d'un de mes gens. Mais le pays étoit ſi couvert de bois, le voleur étoit déjà ſi loin de nous, & ma troupe étoit dans un tel état de foibleſſe & de découragement, que nous jugeâmes inutile de le pourſuivre. Ainſi il ſe ſauva avec ſon butin, à moins toutefois qu'il ne fût arrêté par quelqu'une de ces bêtes féroces, qu'il dut rencontrer en ſon chemin, ſoit qu'il retournât au Ras el Feel, ſoit qu'il prît la route des frontieres du Kuara, qu'habite ſa tribu.

APRÈS que le ſommeil eut un peu rafraîchi notre troupe; la premiere choſe qui nous reſtoit à faire étoit de mettre de l'eau dans nos girbas. Mais avant de commencer cette opération, je voulus faire une expérience; & mêlant une vingtaine de gouttes d'eſprit-de-nitre dans une corne qui contenoit à-peu-près un grand gobelet d'eau, je l'avalai. Je m'apperçus bientôt que cette boiſſon m'avoit beaucoup rafraîchi. Malgré cela, mon mal de tête continuoit: mais mes gens furent plus heureux. Ayant bu, comme moi, de l'eau avec de l'eſprit-de-nitre, ils parurent auſſi-tôt ranimés, & d'autant plus contens, qu'ils eſpérerent d'avoir un remede efficace contre les ſiniſtres effets du vent du déſert.

Nous partîmes de Rashid le 21, à deux heures du matin; & nous arrivâmes à Imhanzara, un peu après huit heures. Nous marchâmes toujours dans ce trajet droit au nord-ouest & au nord-quart-d'ouest. Imhanzara est, ainsi que Rashid, un endroit où les Arabes Daveinas ont coutume de camper; & on y a creusé des marres qui ont de vingt à trente pieds de profondeur & au moins soixante pas de long. Elles étoient à notre passage presqu'entiérement à sec. Il n'y en avoit qu'une seule, dans laquelle il restoit environ un pied d'eau. Ces marres sont entourées d'acacias & de jujubiers: mais le fruit de ces derniers arbres étoit flétri & desséché par le soleil, & la terre en étoit parsemée. Nous en ramassâmes environ deux picotins qui nous rafraîchirent beaucoup. Ce fruit, quoique plein d'un acide piquant, a aussi une sorte de douceur qui ressemble assez à celle du tamarin; & nous n'avions besoin que d'en faire infuser une poignée dans un vase d'eau pour qu'au bout d'une demi heure l'eau eût bien acquis le goût du fruit. Le jujube qui vient de Barbarie est oblong comme une olive: mais celui-ci est rond & un peu plus petit qu'une cerise. D'ailleurs, l'arbre qui le porte est épineux & parfaitement semblable au jujubier de Barbarie. Quand le fruit est sec, il a une couleur dorée. Les Arabes l'appellent *nabca*. Ils en font leur principale nourriture, tandis qu'ils campent près des marres d'Imhanzara: mais quand ces marres sont seches, ils sont obligés d'aller chercher plus loin, & de l'eau & de quoi manger.

Ce jour-là étoit le cinquième de notre départ; & nous marchâmes cinq heures avec beaucoup de diligence, vu l'état de foiblesse où nous nous trouvions. Cependant nous ne

fîmes pas plus de ſept ou huit milles. Je voyois clairement que nos chevaux, nos chameaux, nos mulets n'étoient pas moins affectés que nous du terrible ſouffle du Simoom. Ces animaux burent long-tems & à pluſieurs repriſes : mais plus ils buvoient, plus ils paroiſſoient malades.

A l'inſtant que mes gens approchoient de la marre où il y avoit de l'eau, j'étois encore loin d'eux, & ils m'envoyerent dire de venir promptement avec des armes à feu. Un lion avoit tué un ariel & le dévoroit, lorſqu'entendant mes gens mettre pied à terre, il abandonna ſa proie : mais auſſi-tôt cinq ou ſix hyenes ſe jetterent ſur le corps de l'ariel, & cette premiere troupe fut bientôt ſuivie par une autre plus nombreuſe qui venoit partager les reſtes du repas du lion. J'accourus ſoudain avec un fuſil, armé d'une bayonnette & un gros mouſqueton de vaiſſeau, dans lequel il y avoit une charge de quarante petites balles. Je me gliſſai par-derriere les halliers, auſſi près des hyenes qu'il me fut poſſible. Je ne voulois point être vu par elles : mais cette précaution étoit bien inutile; car, quoiqu'elles m'apperçuſſent, elles ne quitterent pas leur curée. Au contraire, leur poil ſe hériſſa ſur leur dos, & ces animaux ſe ſecouant comme les chiens, quand ils ſortent de l'eau, firent un hurlement terrible. Auſſi-tôt je vis ces hyenes ſe remettre à dévorer leur proie, comme ſi elles avoient voulu ſe hâter de l'achever pour venir m'attaquer enſuite. J'avoue que je commençai à me repentir de m'être tant approché. Mais ſachant que l'effet du mouſqueton dépendoit de la proximité de l'objet ſur lequel il étoit tiré, je m'avançai encore davantage, & ayant pris une poſition avantageuſe derriere les racines d'un gros arbre ren-

verſé dans la marre, j'armai mon fuſil pour qu'il fût tout prêt, & je dirigeai en même tems le gros mouſqueton ſur les hyenes qui mangeoient avec la même avidité qu'un troupeau de cochons, faiſant un bruit horrible & ſe donnant réciproquement des coups de dent. Le coup parti, deux hyenes tomberent roides mortes ſur la place. Deux autres allerent mourir à vingt pas de diſtance; & tout le reſte s'enfuit, ſans regarder en arriere. Je pris alors mon fuſil, au bout duquel étoit une bayonnette, & je reſtai derriere l'arbre ſans tirer; car je ne ſavois pas ſi les hyenes en trouvant d'autres en chemin, n'auroient pas la fantaiſie de revenir ſur moi.

UNE vingtaine de petits renards & un nombre immenſe de pintades ſortirent alors de la marre. Les pintades s'arrêterent en me voyant, & rentrerent dans la marre: mais les renards gagnerent le bois. J'ignorois ſi ces renards étoient venus pour manger leur part de l'ariel ou s'ils n'en vouloient qu'aux pintades: mais je crois plus volontiers que les pintades les attiroient, parce que le lion n'eſt jamais accompagné dans ſes chaſſes que par un ſeul de ces animaux.

NOUS vîmes différens piéges très-ingénieux dont les Daveinas ou d'autres Arabes ont coutume de ſe ſervir pour attraper des pintades. Pluſieurs pintades s'étoient priſes dans ces piéges & y étoient mortes, & quelques-unes n'avoient pas encore été touchées par les animaux de proie. Comme les piéges étoient très-près de l'eau, & que conſéquemment il n'avoit pas pu y avoir beaucoup d'évaporation depuis qu'ils avoient été tendus, nous jugeâmes que les Daveinas ou d'autres Arabes n'étoient partis de là que depuis fort peu de jours.

Nous trouvâmes dans le limon de la marre une grande quantité de colimaçons vivans. Ils avoient absolument la forme de nos colimaçons de jardin : mais ils étoient beaucoup plus gros, car quelques-uns pesoient jusqu'à une livre.

Nous ne fûmes pas peu alarmés en découvrant que les Arabes étoient près de nous, & nous partîmes d'Imhanzara à quatre heures du soir (1), dirigeant notre route presqu'au nord-ouest. A huit heures, nous étant apperçus que nous nous trompions de chemin, nous fîmes halte dans un bois. Qu'on juge de notre inquiétude ! Nos girbas avoient presque perdu toute leur eau, soit par l'effet du vent brûlant du désert, soit par je ne sais quelle autre cause. Ce qui sembloit plus étrange, c'est que les girbas avoient l'air d'être pleines, & que ce ne fut qu'en les ôtant de dessus nos chameaux que leur légéreté nous fit connoître qu'il n'y avoit presque plus rien dedans. Quoique tous nos gens fussent malades, cette fâcheuse découverte nous rendit le courage & le desir de pousser plus loin. Nous nous remîmes en marche à onze heures; mais nous ne fîmes qu'errer dans le bois jusques à trois heures du matin (2), que nous fûmes obligés de nous arrêter de nouveau. Je crus alors que nous étions véritablement perdus. Je fis examiner encore nos girbas. Une très-grande que nous avions remplie à Rashid, étoit totalement vuide; & une autre, dans laquelle nous n'avions mis qu'un peu d'eau à Imhanzara, parce que cette eau étoit mauvaise, ne contenoit plus que le limon qu'y avoit déposé l'eau.

(1) Le 21 Mars 1772.
(2) Du 22 Mars.

Toute mauvaise qu'elle étoit, la partie liquide de ce limon fut bientôt bue. Ceux de nos compagnons qui conduisoient des ânes, voyant nos grandes girbas, avoient négligé de remplir leurs petites outres de peau de bouc. Les plaintes, les murmures se firent alors entendre dans toute la caravane; car nous étant écartés de notre route, nous ne pouvions pas savoir si nous étions loin des puits; & quelques uns de nos gens osoient même prétendre que nous les avions déja passés. Cependant, quoique nous eussions marché treize heures, je ne crois pas que nous eussions fait plus de quatorze milles.

C'ÉTOIT le sixième jour de notre départ du Ras el Feel. A cinq heures & demie, nous recommençâmes à marcher, le cœur rempli de désespoir. Dès que l'aube parut, je pris ma boussole pour voir quel chemin nous faisions. Je trouvai que nous allions au nord-quart-d'est, & même un peu plus est. Cette route ne sembloit pas devoir être celle du Sennaar, après avoir marché au nord ouest, aussi long-tems que nous l'avions fait les jours précédens. Mais avant que j'eusse le tems de faire beaucoup de réflexions, un des voyageurs déclara qu'il connoissoit le chemin; que nous nous en étions écartés de fort peu, & que nous allions alors droit au puits. Effectivement, nous y arrivâmes à neuf heures & demie. Ce puits se nomme *Ingellalib* (1). Il contient beaucoup d'eau, & on y trouve un sceau de cuir & une corde de paille pour la puiser: mais cette eau est fort mauvaise. Cependant, la crainte de

(1) Ce mot signifie le puits des caravanes. J'imagine qu'on a voulu parler des caravanes, qui, comme la nôtre, charrient du sel dans l'Atbara; car il n'y a pas d'autre commerce entre les Abyssiniens & les Funges.

mourir de soif, plus encore que le besoin de se désaltérer, engagea nos gens à en boire beaucoup, & malheureusement, ils furent bientôt punis de leur imprudence. Deux Abyssiniens moururent après avoir bu. L'un étoit un homme, qui expira sur le champ, & l'autre une femme, qui ne lui survécut que quelques minutes.

Pour moi, quoique très altéré, je songeai que j'aurois pu supporter la soif encore plus long-tems, & je commençai par me bien laver le cou, le visage & la tête. Je me lavai ensuite la bouche & le gosier; & après avoir achevé de me rafraîchir de cette maniere, je satisfis peu à-peu ma soif. Je conseillai à mes compagnons de faire comme moi: mais ils ne m'écouterent seulement pas; & on auroit cru qu'à l'imitation des chameaux ils vouloient boire en une seule fois pour plusieurs jours. Cependant personne ne s'étoit plaint de la soif que lorsqu'on s'étoit apperçu que les girbas étoient vuides; c'est-à-dire, depuis douze heures que nous étions égarés & que nous avions fait halte dans le bois. Quatre heures auparavant, tout le monde avoit beaucoup bu à Imhanzara.

L'épaisse & vaste forêt, à travers laquelle nous marchions depuis Tcherkin, finit à Imgellalib. Tout ce pays est extrêmement plane, & l'eau y est rare. Quoique les bois soient épais, ils nous donnerent fort peu d'ombre, parce que les chasseurs, pour rendre leur chasse plus facile, & les Arabes Pasteurs, dans l'espoir de détruire la mouche, avoient mis le feu aux herbes & aux halliers. Ce feu courant avec rapidité de l'est à l'ouest, n'a pas le tems de faire périr les arbres; mais il les flétrit & fait tomber toutes les feuilles,

excepté dans les endroits où il y a des villages & de l'eau. Dans ces endroits-là, le terrein étant balisé, les grands arbres restent intacts & étendent au loin leurs branches verdoyantes. Mais le plaisir de respirer sous leur ombrage n'étoit presque rien pour nous ; nous n'avions pas le tems d'en jouir.

Le soleil étoit alors si près du zénith, & parcouroit si rapidement son cercle vertical, que j'étois obligé de changer à chaque minute le tapis sur lequel je m'étois couché au pied d'un arbre qui me servoit d'abri. Je voulois dormir & je m'étois mis à l'ombre du tronc & des branches de l'arbre : mais bientôt le soleil dépassant l'arbre, me fit sentir ses rayons brûlans ; & cet inconvénient devenoit d'autant plus grand pour nous, que la plupart du tems les arbres, sous lesquels nous nous mettions, étoient des arbres épineux, qui sont l'espece la plus commune de ces forêts. Les épines dont la terre étoit couverte, faisoient que nous trouvions aussi désagréable de changer de place que de rester au même endroit ; & quoique le Simoom nous accablât de fatigue, nous prenions souvent le parti d'élever le haut de notre tente & même de la planter toute entiere, parce que c'étoit le seul moyen de nous garantir d'un soleil insupportable. Le feu ayant, comme je viens de le dire, dépouillé les arbres de leurs feuilles, nous n'en avions pas trouvé jusqu'alors qui nous eussent donné de l'ombre.

. . . . Latè tibi gurgite rupto
Ambitur nigris Meroë fœcunda colonis,
Lœta comis hebeni ; quæ quamvis arbore multâ
Frondeat, æstatem nulla sibi mitigat umbrâ,
Linea tam rectum mundi ferit illa leonem.
Lucan.

Nous

Nous partîmes d'Imgellalib, après nous être reposés pendant deux heures, & après avoir couvert de sable les corps des deux compagnons de voyage, que nous venions de voir expirer. La piété & la décence nous engagerent seules à rendre à ces infortunés un devoir, qui fut sans doute inutile, car les hyenes ne dûrent pas tarder à les dévorer. Ils n'avoient pas été plutôt morts, que ces animaux voraces les avoient sentis, & s'étoient avancés par petites troupes jusques à une portée de fusil du puits, où nous nous désaltérions.

Il étoit onze heures quand nous nous mîmes en route. Nous marchions alors dans une plaine vaste & découverte; & à deux heures après midi, nous arrivâmes à un autre puits, appellé Garigana, dont l'eau étoit très-mauvaise, & en petite quantité. C'est dans cette plaine qu'est situé Teawa, le principal village de l'Atbara. Le thermométre que j'avois mis sur un chameau, & qui étoit à l'ombre de la girba, monta dans l'espace de ces trois heures de marche de 111 deg. à 119 deg. & demi.

A cinq heures nous nous éloignâmes de Garigana, faisant route au nord-est. A six heures un quart, nous arrivâmes dans un village, qui portoit le même nom de Garigana, & dont tous les habitans étoient morts de faim l'année précédente. Ces malheureux n'avoient point été ensevelis, & leurs os étoient encore épars parmi les débris de leur village. Nous campâmes au milieu, sans pouvoir trouver un endroit où il n'y eût pas quelques restes de cadavre. Le 23 à six heures du matin, le cœur rempli de l'horreur que

nous inſpiroit le triſte ſpectacle de ce village, nous partîmes pour Teawa. C'étoit le ſeptieme jour que nous marchions depuis que nous avions quitté le Ras el Feel. Au bout d'une heure nous vînmes à une petite riviere, dans le lit de laquelle il y avoit encore quelques baſſins remplis d'eau, quoique ſes bords fuſſent dépourvus de toute eſpece d'ombrage.

A ſept heures trois quarts, nous arrivâmes dans le village de Teawa, réſidence du Sheik de l'Atbara. Teawa eſt à trois ou quatre milles de diſtance des ruines de Garigana. Si mes calculs ne ſont point erronés, il doit y avoir de Hor-Cacamoot à Teawa ſoixante-cinq milles, c'eſt à-dire, de Hor-Cacamoot à Rashid trente-deux milles, & de Rashid à Teawa trente-trois : mais Rashid eſt au nord-oueſt quart de nord de Hor-Cacamoot.

La latitude de Teawa eſt . . .	14°. 2'. 4". nord.
Celle de Hor-Cacamoot . . .	13°. 1'. 33".
Différence	1°. 0'. 31".

La différence de longitude n'eſt donc que de cinq ou ſix milles. Teawa eſt un peu à l'oueſt du nord de Hor-Cacamoot, & preſque ſous le même méridien du village de Ras el Feel, qui git à quatre milles à l'oueſt de Hor-Cacamoot. Depuis Imhanzara juſques à Teawa, & ſur-tout depuis Imgellalib, nous fîmes toujours route droit au nord-eſt. Voici les giſſemens & les diſtances que j'obſervai à Teawa.

Beyla à l'oueſt-ſud-oueſt, à 28 milles au plus.

Haſib au ſud-quart-d'oueſt.

Jibbel-Imſiddera, au ſud, à environ 8 milles. Il y a de bonne eau.

Mendera au nord, à 48 milles. Puits profonds. Eau médiocrement bonne.

Rashid au ſud, près de 33 milles. Bonne eau toute l'année.

Jibbel-Iſriff, eſt nord-eſt, à 13 milles. Eau.

Jibbel-Attesh & Habarras oueſt-quart de nord, à 50 ou 60 milles.

La Riviere de Guangué à l'eſt, à 14 ou 16 milles.

Derkin, à l'eſt nord-eſt, à environ 27 milles.

Plusieurs des voyageurs qui conduiſoient les ânes chargés de ſel, ſe ſéparerent de nous à Garrigana, ſoit qu'ils craigniſſent d'entrer à Teawa, ſoit parce que les Jehanias leurs amis étoient au Jibbel Iſriff. Cette tribu des Jehainas campoit en cet endroit, parce qu'elle craignoit les Daveinas, qui l'année précédente avoient détruit ſes récoltes, ou plutôt les avoient recueillies pour eux-mêmes. La tribu des Jehainas eſt à tous égards de beaucoup inférieure aux Daveinas : mais en ſe raſſemblant ſur le Jibbel-Iſriff, petite chaîne de montagnes baſſes, mais très-eſcarpées, elle a de l'eau en abondance, ainſi que des cavernes où elle ſerre ſes grains & ſes effets les plus précieux, & elle eſt à portée de ſecourir les habitans de Teawa, & d'en être ſecourue à ſon tour contre les Daveinas, ces terribles dévaſtateurs de l'Atbara.

Les Daveinas, étant paſteurs, vivent conſtamment

ſous des tentes, & ſont ennemis implacables de tous les habitans des villes ou des villages. Auſſi portent-ils ſans ceſſe la famine & la déſolation dans les contrées où ils errent. Le gouvernement du Sennaar les a proſcrits pour s'être ligués avec Yaſous II lorſqu'il vint attaquer ce Royaume : mais en revanche l'Abyſſinie les a bien traités depuis, & ils vivent indépendans, & dans une défiance continuelle de Funges. A mon paſſage les Daveinas avoient ſouvent menacé Teawa : mais, comme Yaſine avoit épouſé une fille du Sheik de Beyla, ils avoient juré amitié à ce Sheik.

Les forces de Teawa conſiſtoient en vingt-cinq hommes de cavalerie, dont dix étoient revêtus de cottes de maille. Il y avoit une douzaine de fuſils, que le mauvais ordre dans lequel ils étoient tenus, & les hommes, qui les portoient, rendoient fort peu redoutables. Le reſte des habitans s'élevoit au nombre de douze cens Arabes nuds, indigens, mépriſables, & pareils à tous ceux qui peuplent les villages, & qui ſont bien loin d'égaler en courage les Arabes, qui habitent ſous des tentes. Cependant, quelque foible que fût Teawa, il étoit le ſiége du gouvernement, & il paroiſſoit avoir une ſorte d'importance.

Fidele, Sheik de l'Atbara, paſſoit parmi ſes gens pour un homme brave : mais à Sennaar on doutoit de ſon courage. Walled-Haſſan, pere de Fidele, avoit été employé par Naſſer, dernier Roi du Sennaar lorſqu'il avoit voulu monter ſur le Trône de Baady, & Walled-Haſſan avoit, comme je l'ai déjà dit, aſſaſſiné le pere, par l'ordre du fils. Dans l'état où étoit Teawa, il paroiſſoit certain que dès que les Da-

veinas voudroient l'attaquer, ses moissons seroient brûlées en une seule nuit, & les os des habitans resteroient épars sur la terre, comme ceux des infortunés habitans du village de Garigana.

J'ai déjà observé que le Sheik des Arabes Nils, qui depuis l'expédition de Yasous, résident sur les terres de l'Abyssinie, dans le voisinage du Ras el Feel, étoit venu à Hor-Cacamoot m'avertir de me défier des belles promesses & des protestations d'amitié du Sheik Fidele. Mahomet Nil m'avoit tellement inspiré de craintes, que si alors les Daveinas n'avoient pas été partis de Simsim, j'aurois, au risque d'être mal reçu au Sennaar en y arrivant avec cette tribu, voyagé avec elle plutôt que de passer par Teawa; mais les Daveinas étoient déjà loin quand le Sheik Mahomet vint me voir.

Le Sheik de l'Atbara n'ayant en apparence aucun intérêt à nous tromper, avoit toujours tenu le langage d'un véritable ami, & avoit promis tout ce qu'il étoit en son pouvoir de faire pour moi. Mais il ne faut pas oublier que pour prévenir tout accident, Nil m'avoit donné un homme de confiance, allié au principal Sheik de la tribu des Jehainas. Cet homme conduisoit un âne chargé de sel, avec les autres Arabes de notre petite caravane, & il devoit repartir pour le Ras el Feel, si je courois le moindre risque; il étoit convenu qu'il en pourroit être informé en venant une fois tous les deux jours, & plus souvent s'il le falloit à Teawa, où on ne le connoissoit que comme appartenant à la tribu des Jehainas, ou bien il devoit venir seulement auprès des bassins de la

riviere, où mon domestique Soliman iroit le joindre. Cet accord n'étoit connu que de l'Arabe, de Soliman, de moi, de mon domestique Grec Michael. Depuis notre départ de Hor-Cacamoot l'Arabe n'avoit pas eu la moindre entrevue particuliere avec moi : mais la nuit où nous étions près de périr de soif dans le bois, il m'avoit envoyé secrétement par Soliman, une corne pleine d'eau, qu'il avoit prise dans son outre de peau de bouc; & je l'avois aussi-tôt généreusement récompensé, content de trouver une occasion de le raffermir dans son devoir.

CET Arabe eut l'air de nous quitter comme un étranger; & il s'en alla au Jibbel Isriff, après avoir reçu en particulier l'ordre de revenir dans trois jours; car nous étions persuadés que, quelque mauvaises intentions qu'on eût contre nous, on commenceroit par nous accueillir d'une maniere gracieuse. Nous croyions même un peu que les soupçons que nous avoit inspirés Mahomet Nil étoient suffisamment démentis par toutes les promesses du Sheik Fidele. Malgré cela, comme notre vie étoit compromise, nous convînmes tous que nous ne pouvions pas être trop attentifs à profiter de tous les moyens de nous garantir du danger.





CHAPITRE V.

Séjour à Teawa. — Le Sheik de Teawa cherche à retenir M. Bruce. — Ce voyageur donne des remedes au Sheik & à ses femmes. — Conversations de M. Bruce avec Fidele, & preuves de perfidie de ce Sheik.

Au passage de la petite riviere, qu'on rencontre à un quart de mille avant d'arriver à Teawa, nous vîmes venir à nous un cavalier vêtu d'une grande robe de camelot rouge, ou d'une étoffe à-peu-près pareille, & coëffé d'un turban blanc. Il étoit suivi d'une vingtaine de gens de pied presque nuds, mais tous armés de lances & de boucliers; & deux petits tambours & un fifre retentissoient devant lui. Cette troupe s'arrêta à peu de distance de nous; mais le Chef hésita d'abord à me saluer, parce qu'il étoit à cheval, & que j'étois sur une mule, faisant conduire derrière moi mon cheval sellé, bridé & couvert d'un grand caparaçon bleu.

Soliman, qui le premier accosta le cavalier Arabe, lui dit que la coutume d'Abyssinie étoit de ne remonter des chevaux qu'en tems de guerre. Sur quoi l'Arabe mit pied à terre, & je descendis aussi de ma mule. Nous nous saluâmes mutuellement avec beaucoup de civilité. L'Arabe étoit un homme d'environ soixante-dix ans, portant une très-longue barbe, & ayant très-bonne mine. J'eus toutes les peines du monde à l'obliger de remonter à cheval. Il vouloit absolument mar-

cher à pied à côté de ma mule, jusqu'à ce que nous fussions entrés dans Teawa: mais je ne voulus point le souffrir. Ayant enfin cédé à mes instances, il s'élança sur son cheval avec toute l'agilité d'un homme qui n'auroit eu que vingt ans.

ALORS il fit prendre différens pas à son cheval & lui fit faire divers sauts; ce qui n'étoit qu'une politesse de sa part, attendu que ces sortes de choses ne se font jamais que par de jeunes Arabes, devant ceux qui sont plus âgés qu'eux, ou par un inférieur devant son supérieur. Nous passâmes devant une maison qui paroissoit commode; & l'Arabe ordonna à mes domestiques d'y décharger mon bagage, parce que c'étoit le logement que m'avoit destiné le Sheik. Ensuite l'Arabe, moi & Soliman, qui marchoit à pied à côté de ma mule, nous traversâmes une place d'environ cinquante pas de large, où l'on tient le marché. Mon Conducteur me témoigna plusieurs fois combien il étoit honteux de monter un cheval, tandis qu'un *grand* comme moi montoit une mule.

UN peu au-delà du marché nous vîmes le logement du Sheik. C'étoit une maison, ou plutôt un groupe de maisons à un seul étage, construites de roseaux. Nous entrâmes cependant d'abord, en montant trois ou quatre marches, dans une grande salle bâtie en briques, qui n'avoient point été cuites au four. Cet appartement étoit fort propre. On avoit étendu des nattes sur le parquet, & on voyoit dans le milieu un fauteuil (1), qui étoit censé être la place du Monarque. Le

(1) Dans ces contrées, lorsque le Gouverneur est revêtu d'un pouvoir su-

Sheik

Sheik étoit alors assis à terre par humilité, lisant le Koran, ou plutôt feignant de le lire. Il parut surpris de nous voir, & fit un mouvement pour se lever : mais je l'en empêchai, & je baisai sa main dont je m'étois saisi.

Je ne fatiguerai point mes lecteurs des détails peu intéressans de cette premiere entrevue. Le Sheik parut admirer ma taille & l'air de force que j'avois, & il lâcha quelques mots sur les femmes Abyssiniennes ; puis il me blâma un peu de m'exposer à voyager dans un pays comme l'Atbara. En revanche je me plaignis de l'extrême fatigue que m'avoit occasionnée la route que je venois de faire ; je me plaignis de la chaleur, des bêtes féroces, des forêts où il n'y a point d'ombre, & sur-tout de ce vent empoisonné, de ce simoom, qui m'avoit presque étouffé, & dont je sentois encore les terribles effets.

Alors, avec cette politesse naturelle aux Arabes, il se blâma lui-même d'avoir souffert que je vinsse chez lui avant de m'être reposé, & il m'assura qu'il n'y avoit été déterminé que par le desir de voir un *grand* comme moi. Il me dit en même-tems qu'il ne vouloit pas me retenir davantage, & qu'il me conseilloit de me reposer un ou deux jours bien tranquillement. Je me levai pour me retirer ; & le Sheik se levant aussi-tôt me prit par la main, en disant : « Vous ignorez peut-être les plus grands dangers auxquels vous avez été

prême, on a coutume de placer dans le milieu de la salle, où l'on rend justice, une chaise à bras, qui reste toujours vuide, & est respectée comme représentant le Souverain.

exposé. Votre Maure Yasine, du Ras el Feel, est un voleur plus à craindre que tous ceux de l'Habesh. Vous avez plusieurs fois manqué d'être arrêté; & le hasard seul a fait que vous ne l'avez point été, sur-tout à Rashid, où Yasine avoit posté les Daveinas pour vous faire assassiner. Mais vous avez un cœur pur & des mains pures. Dieu a vu vos desseins, & vous a protégé; & je puis dire aussi que de mon côté je faisois tout ce qui étoit en mon pouvoir ».

J'ÉTOIS alors debout, prêt à sortir, & je ne répondis autre chose au Sheik que la phrase ordinaire, Ullah kerim! c'est-à-dire, Dieu est miséricordieux! Soliman, qui étoit à l'autre bout de l'appartement, répéta ces mots Ullah kerim! & je vis bien qu'il m'entendoit. Nous sortîmes, & le vieillard qui étoit venu m'accueillir au bord de la riviere marchant alors devant moi, me conduisit à la maison qui m'avoit été préparée. Cette maison ne consistoit qu'en une seule chambre : mais elle étoit grande, fort propre, & placée sur le bord de la riviere. Soliman avoit eu soin de choisir cette situation, pour pouvoir entretenir plus aisément une correspondance avec l'homme que nous avoit donné le Sheik Mahomet Nil, & qui étoit allé chez les Jehainas; & en faisant la demande de cette maison, il avoit dit au cavalier Arabe, qui nous avoit reçus, que le voisinage de la riviere m'étoit nécessaire pour les fréquentes ablutions auxquelles ma religion m'obligeoit avant de faire mes prieres. Cet Arabe se nommoit Hagi Soliman, & il étoit Kaya, c'est-à-dire Lieutenant du Gouverneur. Il étoit allé à la Mecque, & il avoit vu Metical Aga, dont il connoissoit le rang & le crédit. Mais Hagi Soliman, Kaya, n'en étoit pas moins un

voleur & un aſſaſſin, comme ſon Maître; & il ſavoit mentir & diſſimuler au-delà de tout ce qu'il eſt poſſible d'imaginer.

A peine avions-nous achevé de prendre poſſeſſion de notre logement, & de nous débarraſſer de nos habits de voyage, que pluſieurs eſclaves des deux ſexes nous apporterent pluſieurs plats de viande, avec beaucoup de complimens de la part du Sheik. Ces mets furent bientôt expédiés, & nous en fîmes part à quelques-uns de nos pauvres compagnons de voyage, qui charrioient le ſel, & qui accepterent notre offre avec reconnoiſſance & ſans cérémonie, ſuivant l'uſage du pays. Quand nous eûmes achevé de manger, je ne fus pas peu étonné de voir un jeune homme approcher ſes levres de mon oreille, & me dire en langue arabe ces propres mots: « Seitan Fidele! el Sheik el Atbara Seitan! » C'eſt-à-dire, Fidele eſt un Diable! Le Sheik de l'Atbara eſt le Diable lui-même!

Nous congédiâmes alors tous les étrangers, ſous prétexte que nous voulions prendre du repos. Nous avions effectivement beſoin de nous repoſer: mais nous étions encore plus preſſés de tenir conſeil ſur notre ſituation, & nous nous recueillîmes pour cela après avoir bien fermé la porte. Je commençai par demander à Soliman ce qu'il penſoit du Sheik de l'Atbara, & des diſcours qu'il m'avoit tenus? Soliman me répondit ſans héſiter: « C'eſt un traître, qui a trompé Yaſine, & qui cherche à vous faire du mal ». — Le titre de *grand*, dont le Sheik m'avoit ſi ſouvent qualifié, & le mal qu'il venoit de me dire de Yaſine, tandis qu'il ne lui écrivoit qu'en

Fff 2

l'appellant ſon cher frere ; l'étonnement qu'il témoignoit en me voyant venir à Teawa, après m'avoir fait aſſurer ſi ſouvent, par ſes lettres & par ſes émiſſaires, que c'étoit la meilleure route, & même la ſeule praticable ; tout enfin ſembla devoir ne plus nous laiſſer douter que nous étions tombés dans un piége, d'où il ne falloit rien moins que beaucoup de courage & d'activité, & la protection immédiate de la Providence, pour pouvoir nous retirer.

On peut ſe rappeller que quelque tems avant de quitter le Ras el Feel, j'avois fait partir pour le Sennaar un domeſtique que les Arabes Daveinas avoient promis d'eſcorter juſques à Beyla, & de remettre au Sheik de Beyla, Mahomet, qui devoit le faire paſſer à Sennaar. Mais ce plan ne fut malheureuſement point exécuté en entier, parce qu'il ſurvint un accident qu'on ne pouvoit pas prévoir. En ſe rendant à Beyla, les Daveinas apprirent qu'il étoit venu dans l'eſt de l'Atbara une tribu d'Arabes qui avoient coutume de camper ſur les bords du Nil. J'ignore ſi les Daveinas ſe propoſerent d'attaquer ces Arabes, ou s'ils craignirent que ces Arabes ne tombaſſent ſur eux : mais au lieu d'aller à Beyla, ils tournerent à gauche & marcherent vers l'oueſt. Cependant, après avoir fait perdre quelque tems à mon domeſtique, ils l'envoyerent à Mahomet, Sheik de Beyla, & Mahomet le fit paſſer à Sennaar. Il fut encore retardé là par le Sheik Adelan, premier Miniſtre du Sennaar ; parce que ce Sheik étoit occupé à lever des tributs ſur les Arabes.

Pour nous, ignorant tous ces événemens, nous nous attendions à chaque inſtant à voir paroître mon domeſtique,

& ſon retard nous étonnoit. Nous étions également ſurpris de ne pas trouver à Teawa un domeſtique que le Sheik de Beyla devoit nous y envoyer pour nous informer de l'état où étoient les choſes du côté de Beyla. La choſe me paroiſſoit même d'autant plus étrange, que dans ſes lettres à Yaſine, ce Sheik qui étoit attaqué de la gravelle, avoit témoigné un grand deſir d'avoir de l'eau de chaux, que je devois remettre à ſon domeſtique, à Teawa. Je ne ſavois pas alors, comme je l'appris bientôt, que ce domeſtique m'avoit attendu à Teawa; & qu'il s'en étoit retourné, parce que le Sheik Fidèle l'avoit aſſuré que je ne venois pas par l'Atbara: mais que Coque Abou Barea m'avoit donné une eſcorte de cavaliers Ganjars, & que j'avois pris le chemin du Kuara & du Dender. D'après ce rapport, le Sheik de Beyla ceſſa de m'attendre.

Tandis que nous ignorions tous ces détails, nous attendions avec impatience, & les gens qui devoient nous venir du Sennaar, & le meſſage du Sheik de Beyla. Mais comme nous convenions tous que nous étions en péril, nous réſolûmes que le lendemain, quand nous verrions l'Arabe que nous avoit donné le Sheik Mahomet-Nil, nous l'expédierions pour le Ras el Feel, afin qu'il avertît Yaſine d'envoyer à Teawa un exprès, qui ſe préſentant comme de la part du Roi d'Abyſſinie ou d'Ayto Confu, & demandant la raiſon pour laquelle on nous retenoit, ſeroit témoin de la conduite du Sheik Fidèle & de notre départ. Toutefois, en attendant les ſecours qui pourroient nous arriver, nous réſolûmes de voir le Sheik, le plutôt que nous pourrions. Soliman vit

l'Arabe de Mahomet-Nil, & lui remit la lettre pour Yafine, en lui expliquant tout ce qu'elle contenoit.

DANS la nuit du 24 Mars, c'eft-à-dire, le lendemain de notre arrivée à Teawa, notre exprès partit pour le Ras el Feel. Il y arriva promptement : mais il trouva Yafine parti pour aller joindre Ayto Confu à Tcherkin ; fans quoi, cet Arabe eût, fans contredit, été le premier à nous procurer des fecours, car il avoit exécuté fa commiffion avec beaucoup de fidélité. Le 24, je ne fortis point de mon logement, parce que je me fentis encore toute la journée des effets du fimoom : mais je fis prévenir le Sheik Fidèle que j'irois le voir le lendemain. Je ne lui avois pas encore offert de préfent, & il me tardoit de favoir comment il recevroit celui que je lui deftinois.

LE 25, je me rendis, à quatre heures de l'après-midi, dans la maifon du Sheik. Le Maure Soliman, le Janiffaire Hagi Ifmael, qui étoit un Sheriff, & mon domeftique Grec, m'accompagnerent dans cette vifite. Le préfent que je fis au Sheik confiftoit en une grande piece de toile bleue de coton des Indes, à fleurs d'or, une ceinture de foie & de coton, environ deux onces de civette, deux livres de mufcade & dix livres de poivre. Le Sheik reçut ce don avec un air très-gracieux, & le laiffa devant lui. Je le priai alors de vouloir bien me faire partir le plutôt poffible, & d'ordonner en conféquence qu'on me préparât des chameaux. Il me répondit que tous fes chameaux avoient été dans le défert de fable, à quinze journées de marche de Teawa, & qu'on les avoit

envoyés si loin, pour les mettre à l'abri de la mouche : mais que cela ne l'empêcheroit pas de nous faire partir, s'il en obtenoit la permission de Sennaar, où il alloit envoyer un exprès la nuit suivante. Il ajouta qu'on mettoit toujours de la lenteur dans l'expédition des affaires à Sennaar, & qu'en ce moment, on n'étoit en sûreté ni dans les chemins, ni même dans la capitale.

Je répondis à Fidèle que j'étois d'autant plus étonné de ce qu'il me disoit là, que j'avois en main une lettre qu'Hagi Belal avoit écrite à Yasine & à moi, par laquelle il mandoit qu'on avoit donné des ordres, & au Sheik de Teawa & au Sheik de Beyla pour qu'ils m'accueillissent amicalement & me fissent conduire avec promptitude & avec sûreté dans la capitale; que lui-même, Sheik de Teawa, avoit confirmé toutes ces choses à Yasine & l'avoit assuré par une lettre que j'avois lue, que je pouvois venir sans tarder, parce que tout étoit prêt pour accélérer mon voyage. Fidèle parut extrêmement surpris de ce qu'il venoit d'entendre. Il leva les yeux & les mains au ciel, comme si j'avois dit les plus insignes faussetés. Il dit qu'il n'avoit jamais écrit à Yasine à mon sujet, ou du moins, qu'il ne lui avoit point écrit cette année un seul mot qui me concernât; que tout cela n'étoit qu'une invention de Yasine, qui sachant que je portois beaucoup d'or, avoit voulu m'envoyer dans le désert pour pouvoir me voler & m'assassiner. Il ajouta que je pouvois bien voir qu'il n'avoit jamais reçu l'ordre de me faire partir immédiatement; parce qu'il l'auroit exécuté, sans quoi, il lui en auroit coûté la vie; mais que bien au contraire, je n'avois qu'à chercher dans tout le village, & que si j'y trouvois un chameau ou toute

autre bête de ſomme, il conſentoit à m'en faire préſent; que je devois être bien sûr que Yaſine avoit imaginé tout ce qu'il m'avoit dit.

SOLIMAN ne put pas ſe contenir plus long-tems. Il dit au Sheik que c'étoit lui ſeul qui mentoit, & non Yaſine. « Eſt-ce que vous prétendrez me perſuader, ajouta-t-il, que je n'ai pas vu vos lettres? Vos eſclaves, Naſſer & Ibrahim, porteurs de ces lettres, n'ont-ils pas vécu des ſemaines entieres avec nous dans le Ras el Feel? Ne les ai-je pas vues dans leurs mains, ces lettres, avant qu'on les ouvrît, & ne les ai-je pas lues après qu'on les a eu ouvertes? Naſſer & Ibrahim ſont maintenant à la porte. Appellez-les, ſi vous l'oſez, & interrogez-les devant nous. Que penſez-vous que puiſſe dire Yaſine du caractere que vous lui prêtez ſi indignement? » — « Soliman, répondit le Sheik, d'un ton de voix très-doux, il me paſſe chaque jour tant d'affaires & de lettres par les mains, que je puis avoir oublié celles-ci. Mais Yaſine eſt mon frere, & je ferai pour lui & pour vous tout ce que vous ſouhaiterez. Demeurez ici ſeulement cette ſemaine; & ſi mes chameaux ne ſont pas de retour, j'en enverrai prendre chez les Arabes, par-tout où l'on pourra en trouver. Ce ſera pour les affaires du Roi & non pour les miennes. » — Il dit cela avec un tel air de ſincérité & de candeur, qu'il n'étoit pas poſſible de s'en méfier.

DANS la matinée du 26, je retournai chez le Sheik. Je ne reſtai aſſis que quelques minutes avec lui. Puis je me levai pour me retirer. Il me demanda alors ſi je n'avois rien de particulier à lui demander? Je lui dis que non; que j'étois venu

venu ſeulement pour le voir. Il me fit une révérence très-affectueuſe, & je ſortis. Le 27, je paſſai toute la journée chez moi. C'étoit un jour de fête pour le Sheik. Le ſoir, le vieux Kaya, qui m'avoit accueilli à mon arrivée, vint chez moi, & me fit des complimens de la part de Fidèle. Il me dit en même tems que ce Sheik étoit ſouvent attaqué de douleurs d'eſtomac, & il me donna à entendre que ces douleurs lui venoient de trop boire. Il me pria de lui donner quelque médecine qui pût le faire vomir & lui rendre ſon appétit totalement perdu. Le vieillard ajouta que cela vaudroit mieux que tous les préſens du monde pour me faire obtenir ce que je deſirois du Sheik. Je le chargeai d'aſſurer Fidèle que je ferois ce qu'il demandoit, & qu'en conſéquence, je ſerois le lendemain à ſix heures du ſoir chez lui.

Je lui tins parole. Le 28 je me rendis le ſoir chez lui, je lui fis prendre de l'ipecacuanha, qui eut tout le ſuccès que nous pouvions en attendre. J'obſervai que pendant que Fidele tenoit la coupe, où étoit cette médecine, ſes mains trembloient; & quand il fut au moment de l'avaler, ſes levres tremblerent également. Sa conſcience lui inſpiroit ſans doute des craintes ſur ce qui étoit en mon pouvoir de lui faire éprouver. Les habitans de ces contrées ſe ſervent d'une eſpece d'émetique, qui leur occaſionne des convulſions terribles. Je ne ſais pas préciſément d'où on le tire. Les uns prétendent que c'eſt la graine très-menue d'une eſpece de pavot; d'autres aſſurent que c'eſt la moëlle d'un arbre, qu'on fait ſécher & qu'on réduit en poudre. Mais quoi qu'il en ſoit, une doſe ordinaire de cette drogue opére tellement, que les effets de la plus forte doſe d'ipécacuanha ne ſont rien en

comparaiſon. L'eau chaude que je fis prendre à Fidele, & dont il ne connoiſſoit pas l'uſage en pareille occaſion, lui fit tant de bien qu'il ne pouvoit ſe laſſer de boire. Quand il eut achevé de vomir, il m'accabla de remercîmens, & me promit de faire tout ce que je voudrois, pourvu que je vouluſſe lui adminiſtrer encore deux ou trois doſes de ma poudre, & lui en laiſſer à mon départ avec des inſtructions ſur la maniere de s'en ſervir en mon abſence. Je le lui aſſurai; & nous nous ſéparâmes, en apparence les meilleures amis du monde.

Le 29 avant le lever du ſoleil, le vieux Kaya vint encore me trouver de la part du Sheik. Tandis que je m'habillois, je fis ſervir du café au Kaya devant la porte. Il me dit, que Fidele ſe trouvoit merveilleuſement bien; que jamais il n'avoit été auſſi content de ſa ſanté; & qu'il me prioit de venir le ſoir chez lui, parce que deux de ſes femmes étoient attaquées de la même maladie qu'il avoit eue. Je m'excuſai alors de ne pouvoir pas aller chez le Sheik, ſous prétexte qu'il étoit Dimanche, & que je ne ſortois jamais ce jour-là pour affaire.

Cette excuſe fut rapportée au Sheik qui l'agréa. Mais à midi une negreſſe eſclave vint m'apporter un meſſage de la part de ſes maîtreſſes, qui avoient pris la réponſe que j'avois faite au Kaya pour un refus. Elles me firent dire qu'elles étoient bien fâchées ſi on ne me ſervoit pas de la viande à mon goût; qu'elles la préparoient pourtant elles-mêmes chaque jour, le mieux qu'elles pouvoient: mais qu'elles l'arrangeroient de la maniere que je voudrois, ſi je daignois le leur

enſeigner. Je ſentis alors la néceſſité de contenter mes bienfaitrices. J'expliquai la réponſe que j'avois fait faire au Sheik, relativement au Dimanche ; & je priai l'eſclave de dire à ſes maîtreſſes que le Lundi au ſoir je me rendrois auprès d'elles, & que je ne les quitterois pas juſqu'à ce qu'elles fuſſent ſoulagées. Je pris en même tems une petite coupe que je remplis de civette, & que je leur envoyai par leur negreſſe, à qui je donnai auſſi deux poignées de poivre pour elle.

CONFORMÉMENT à ma promeſſe, j'allai le 30 au ſoir dans la maiſon du Sheik. On me conduiſit dans une grande chambre où il étoit ſeul aſſis dans un alcove, fumant, & probablement méditant auſſi quel que méchanceté ; car il ne paroiſſoit pas s'occuper d'autre choſe. Il étoit calme, & paroiſſoit penſif. Il me fit beaucoup de civilités & me témoigna une extrême gratitude de ce que je voulois bien donner des ſoins à ſa famille. Je lui demandai s'il étoit guéri ? Il me répondit, que de ſa vie il n'avoit joui d'une auſſi bonne ſanté, comme depuis qu'il avoit pris l'ipécacuanha ; mais qu'il avoit reçu de fort mauvaiſes nouvelles de Sennaar ; que le premier Miniſtre, Mahomet Abou-Calec, avoit pris la plus grande partie de de la cavalerie & de l'infanterie Nubane, & s'étoit retiré dans le Korfodan, province très-reculée, & entourée de déſerts, où il gouvernoit deſpotiquement, & annonçoit par ſes diſcours & par ſes actions qu'il vouloit entierement s'affranchir de ce qu'il devoit au Roi, ſon maître. Fidele ajouta que le Sheik Adelan, frere puîné de Mahomet Abou-Calec, s'étoit mis à la tête du reſte des troupes, & campoit à Aira à quelques milles de Sennaar, où il agiſſoit auſſi en maître abſolu, parce que l'uſage du pays étoit que dès qu'un Miniſtre

sortoit de la Capitale, & se mettoit à la tête de l'armée pour aller recueillir les tributs imposés aux Arabes, il jouissoit d'un pouvoir sans bornes. Le Sheik m'assura qu'en quittant le Roi de Sennaar, Adelan avoit pris le ton d'un rébelle. Puis il me dit: « Puisque la Providence vous a conduit ici, & que vous ne pouvez aller à Sennaar, ni retourner en Abyssinie, si vous voulez demeurer ici, & embrasser la religion Mahométane, qui est la seule vraie, je vous donnerai ma fille en mariage, & vous serez la seconde personne du gouvernement de Teawa; & comme mon intention est d'aller l'année prochaine à la Mecque, vous deviendrez alors Gouverneur de l'Atbara, & moi je me procurerai à Sennaar une place plus convenable à un homme avancé en âge ».

QUOIQUE je n'aime guere à perdre une gravité, qui m'est naturelle, j'affectai en ce moment d'éclater de rire, ce qui parut mettre le Sheik de mauvaise humeur. Il me demanda d'un ton sérieux si je riois de lui. — « Précisément, lui dis-je. Je ris de ce qu'un homme comme vous, chargé du gouvernement d'une province, peut connoître assez peu les gens pour vous imaginer que je serai un renégat. Vous pouvez, par je ne sais quels motifs, feindre de ne pas me connoître: mais vous n'en êtes pas moins bien informé du degré de faveur & de considération, dont je jouissois en Abyssinie, où assurément rien de ce que je désirois ne me manquoit. Les Abyssiniens sont chrétiens comme moi, & cependant je n'ai jamais voulu consentir à y demeurer, ni à me marier parmi eux. Quelle seroit donc la raison qui me feroit marier, changer de religion, & vivre dans un pays désolé par la misere, la famine, la terreur & l'esclavage? » — « Arrêtez,

s'écria le Sheik, vous êtes un fou. Ce climat-ci eſt mille fois plus ſain & plus doux que celui d'Abyſſinie. Mais puiſque vous refuſez de ſuivre mes conſelis, n'en parlons pas davantage. Venez voir mon harem (1) ». « — Très-volontiers, repliquai-je. Je me croirai heureux de vous rendre, ainſi qu'à votre famille, tous les ſervices qui dependront de moi ».

Le Sheik marchoit devant moi. Nous traversâmes pluſieurs appartemens aſſez bien conſtruits; mais mal meublés, ſales & en déſordre. C'étoit la maiſon qu'il habitoit. Elle étoit ſéparée des autres par une place que nous traversâmes, & à l'extrémité de laquelle étoient pluſieurs autres appartemens plus élégans & mieux tenus. Le plancher étoit couvert de tapis de turquie. Je trouvai dans une alcove une des femmes du Sheik, couchée ſur le tapis & environnée de pluſieurs negreſſes eſclaves. Le cercle s'ouvrit pour me laiſſer paſſer. Cette femme avoit le viſage découvert. Je portai ma main à mes lévres. Puis du bout de mes doigts, je touchai le bout des ſiens. Pendant ce tems-là le Sheik étoit allé dans une autre appartement chercher une autre femme, & il l'avoit menée s'aſſeoir vis-à-vis de la premiere. Ces femmes étoient toutes deux dans la maturité de l'âge : mais elles ne paroiſſoient pas avoir jamais été jolies. Elles étoient ſervies par un grand nombre d'eſclaves : & j'appris par la ſuite que l'une d'entre elles étoit fille du Sheik Adelan, premier Miniſtre du Roi de Sennaar.

Je crus qu'il étoit néceſſaire de m'expliquer un peu avec

(1) La maiſon où ils tiennent leurs femmes.

Fidele. — « Vous ſavez, lui dis-je, Sheik, que vous & moi ne ſommes pas toujours d'accord ; & quoique j'aie vécu pendant pluſieurs années avec des gens de votre religion, de tous les états, & de toutes les claſſes, je ſuis encore loin de ſavoir quels ſont les uſages de l'Atbara. J'ignore ce qui peut ou ne peut pas vous offenſer, vous ou vos femmes. Je n'ai d'autre vue que de leur être utile, ainſi qu'à vous, & je ne voudrois pas m'expoſer aux mauvais traitemens, que pourroient m'attirer une ſimple mépriſe occaſionnée par l'ignorance où je ſuis de vos coutumes. En un mot, j'ai beſoin de faire beaucoup de queſtions à ces dames, dont vous pourrez être témoin ſi vous le voulez : mais perſonne plus ne les entendra ; car tel eſt l'uſage de mon pays ».

« QU'A-T-IL beſoin d'être entre nous & notre Médecin? dit la plus âgée. Toutes ſes affaires ſe bornent à vous payer, quand vous nous aurez guéries. » — « Que deviendroit-il, ſi nous étions plus malades, dit la fille d'Adelan ? Il mourroit de faim, car il n'auroit perſonne pour lui apprêter à manger. » — « Et ſa boiſſon, qui la lui prépareroit ? répondit la premiere, ſa boiſſon, qu'il aime encore mieux que ſon manger. » — « Allons, allons, dit alors Fidèle, d'un ton fort gai, nous vous connoiſſons, Hakim. Vous n'êtes pas comme nous. Faites à ces Dames toutes les queſtions qu'il vous plaira. Je ne veux ni ne prétends y être préſent. Je les entends aſſez me contredire toute la journée. Auſſi je prie Dieu que vous les guériſſiez ou que vous les rendiez muettes, afin qu'elles ceſſent de me fatiguer de leurs plaintes. Une femme malade eſt un fléau ſuffiſant pour punir un diable. » — « Eh bien !

sortez donc, lui dis-je, ainsi que toutes ces femmes inutiles. Il faut seulement qu'il reste deux ou trois des esclaves qui sont le plus accoutumées à servir leurs maitresses. »

Le Sheik ne parut pas embarrassé de faire sortir les esclaves. Il saisit un petit fouet qui étoit pendu dans un coin de la chambre, & bienheureuses furent celles qui purent les premieres gagner la porte. J'apperçus au milieu de toutes ces femmes une jeune & jolie personne couverte des pieds jusques à la tête. Fidèle la prit par la main & la fit rentrer en lui disant : — « Viens, Aiscach ! » Après quoi, il s'en alla.

Je sentois fort bien que je jouois là un rôle dont le succès étoit très-important pour moi. Dans ces contrées, les Ministres & les Grands marient leurs filles à des gens qui leur sont inférieurs : mais c'est seulement pour qu'elles ne restent point filles. Elles sont les espions de leurs époux, & elles conservent toujours sur eux l'ascendant que leur donne leur naissance. Je vis que c'étoit précisément ce que faisoit la fille d'Adelan. Quelque fût l'indigne caractere du Sheik Fidèle, je savois qu'il n'oseroit pas me voler sans m'assassiner, & j'étois sûr qu'il ne m'assassineroit pas, dès qu'on seroit instruit de mon arrivée sur les terres du Sennaar; chose dont sa femme pourroit donner avis à son pere Adelan, dès qu'elle le voudroit.

Je me garderai bien de rapporter ici les questions que je fis aux deux femmes du Sheik, à l'occasion de leur maladie, non plus que les choses dont elles se plaignoient. Ce sont des secrets que je ne révélerai point, quoique je sois très-loin de l'Atbara.

L'ipecacuanha que j'employai, réussit à merveille. Mais pendant que je l'administrois, je remarquai que la jeune personne, qui jusqu'alors avoit été couverte, ôtoit son voile & le laissoit tomber jusques sur ses épaules. Aussi-tôt l'esclave qui la servoit, acheva, comme par un coup de théâtre, d'arracher le voile. Je fus frappé de son extrême beauté. Elle n'avoit point les cheveux laineux. Au contraire, elle les avoit fort longs & en très-grande quantité, & ils étoient tressés, roulés autour de sa tête, en forme de couronne, & ornés de grains de verroterie & de ces petits coquillages blancs qui viennent de Guinée, & que nous appellons communément *dents de more*. Elle avoit des pendans d'oreille d'or unis & une chaîne d'or qui lui faisoit quatre fois le tour du cou, & à laquelle étoient pendus beaucoup de sequins percés. Tous ses vêtemens consistoient en une chemise bleue, qui lui tomboit jusques aux pieds, & qui n'étoit ni étroite, ni rigoureusement fermée par en haut. Quoique cette jeune personne n'eût pas quinze ans, sa taille étoit déja au-dessus d'une taille ordinaire. Tous ses traits charmans auroient pu servir de modèle à un Peintre jaloux de trouver une beauté parfaite. Elle avoit le teint fort brun, parce qu'elle étoit née d'une femme arabe de la tribu des Jehaïnas. Voilà le portrait fidèle de la belle Aiscach, fille de la plus âgée des Dames à qui je venois de faire prendre de l'ipecacuanha.

Ni leur maladie, ni les médecines qu'elles venoient d'avaler, ne purent empêcher ces Dames de s'appercevoir à quel point j'étois ému de ce que je venois de voir. La fille d'Adelan me dit alors: « Vous avez resté si long-tems en Abyssinie,

que

que vous devez faire bien peu de cas des femmes de l'Atbara. Mais on dit que les femmes d'Europe sont si blanches, que leur beauté l'emporte sur celle de toutes les autres. » — « Je n'ai jamais été moins persuadé de cette vérité qu'à présent, lui répondis-je, & je vois bien que vous vous en appercevez. » — « Oui, oui, dit la mere de la jeune personne; nous nous en appercevons. Si Aiscach étoit malade, vous prendriez plus de soin d'elle que de nous ». — « Pardonnez-moi, Madame, lui répliquai-je. Si la belle Aiscach étoit malade, je sens que je serois si affecté, que je n'aurois pas la force de la soigner. »

AISCACH me fit une inclination pleine de grace pour me montrer qu'elle entendoit fort bien ce compliment. Les femmes rirent beaucoup. Quelqu'un qui rioit derriere moi, me cria en bon amharic: « Envoyez chercher Yasine & vos chevaux au Ras el Feel. Prenez-la & emmenez-la en Abyssinie. J'irai avec vous bien volontiers, & je vous jure qu'elle-même sera charmée d'y aller. » — Je me retournai alors avec surprise pour regarder la personne qui parloit une langue qui ne frappoit plus mes oreilles depuis quelque tems. « — C'est, dit la mere d'Aiscach, une pauvre esclave chrétienne qui fut prise par les Jehainas, quand le Mek Baady fut vaincu à son retour au Sennaar. Elle est un peu folle, mais gaie, comme vous voyez. »

APRÈS avoir prescrit à mes malades le régime qu'elles devoient suivre, je pris congé d'elles, & l'esclave abyssinienne m'accompagna, ainsi qu'Aiscach, qui sembloit l'aimer beaucoup. Quand elle fut à la derniere porte, elle remit le

voile qui la couvroit de la tête aux pieds ; & elle me dit d'une voix basse : « Ne reviendrez-vous pas demain ? »

Le 31 Mars, Fidèle insista pour que je lui donnasse une nouvelle prise d'ipecacuanha. Je me rendis chez lui à l'heure accoutumée, curieux de savoir ce qu'il me diroit de ses femmes. Je lui en demandai d'abord des nouvelles, & il se contenta de me répondre qu'elles se portoient bien. Avant que je sortisse, il me fit servir du café, & il me dit qu'il avoit fort bien appris par des gens du Ras el Feel, qu'à mon départ de ce pays-là, j'avois, sous prétexte d'empaqueter des instrumens, arrangé dans diverses caisses deux mille onces d'or, avec beaucoup d'étoffes d'or & plusieurs autres objets précieux dont je me proposois de faire des présens ; que comme toutes ces choses étoient maintenant en son pouvoir, il croyoit que je ne serois pas assez fou pour lui refuser cinq cens piastres, c'est-à-dire, cinquante onces de cet or que je portois ; que si je consentois à les lui donner honnêtement, il me feroit partir dans deux jours pour Sennaar : mais que si je ne les lui donnois pas, je devois songer que j'étois entre ses mains ; qu'il pourroit s'emparer aisément de tout ce qui m'appartenoit & faire ensuite de moi tout ce qu'il lui plairoit.

« Fort bien ! Le voilà donc, m'écriai-je, ce secret que je savois depuis long-tems caché dans votre cœur ! Mais laissez-moi vous mieux instruire. Je n'ai pas trois onces d'or en ma possession. Il me seroit inutile dans mon pays. Prenez toutes mes caisses. Visitez-les soigneusement, & je vous donne volontiers tout l'or que vous y trouverez. Pour l'étoffe d'or dont je suis porteur, c'est un présent que le Roi d'Abyssinie envoie au Roi de Sennaar & que je dois lui donner avec

une lettre qui l'accompagne. Le reste ne contient que quelques bagatelles destinées aux principaux Officiers du gouvernement de Sennaar. Voyez-les. Si vous pensez qu'elles soient trop considérables, prenez-en une partie pour vous, & informez-en le Roi de Sennaar & le Sheik Adelan, en leur expliquant les raisons qui vous auront engagé à en agir ainsi. Le peu d'argent dont j'aurai besoin à Sennaar me sera fourni par Hagi Belal, chargé des affaires de Metical Aga, premier Ministre du Sherif de la Mecque; & sur une lettre de moi, cet argent sera remboursé par mes compatriotes, commandant les vaisseaux des Indes qui sont à Jidda. Quant à la force dont vous prétendez pouvoir faire usage, ne vous y trompez pas. Si toutes mes caisses étoient pleines d'or, vous ne seriez pas capable d'en ouvrir une seule. Croyez que je ne suis ni une femme, ni un enfant. Considérez les périls que j'ai eu la force & le courage de braver, avec le secours de la Providence. Je suis bien armé. J'ai avec moi des hommes braves. Ainsi, essayez vos forces contre moi, quand vous le voudrez. J'ose dire que vous vous tiendrez alors vous-même loin du danger, pour pouvoir ensuite rendre compte de vos braves exploits au Roi de Sennaar. » —— En achevant ces mots, je me levai, & je souhaitai le bon soir au Sheik. Il me pria de rester : mais je lui dis : « Une autre fois ! » Et je le quittai aussi-tôt.

Le Sheik nous avoit jusqu'alors envoyé une fois chaque jour des provisions en abondance. Il étoit nuit quand je rentrai chez moi, & on me dit qu'après le coucher du soleil, (1) les femmes du Sheik nous avoient fait porter un grand sou-

(1) En langage du pays ce moment là s'appelle *mugrib*.

per, pour me marquer leur reconnoissance des soins que je leur avoit rendus. Cependant elles ne m'avoient fait parvenir aucun message particulier. Elles s'étoient contentées de me faire dire qu'elles se trouvoient bien de l'ipécacuanha, & qu'elles espéroient que je ne les abandonnerois pas, & que je viendrois les revoir. Mon domestique Grec, qui connoissoit fort bien les coutumes du pays, répondit à l'esclave de ces dames que j'irois certainement les voir dès que le Sheik m'en prieroit.

Le tems étoit excessivement chaud, & à l'imitation des gens du pays, nous évitions les ardeurs du soleil, & nous nous tenions debout toute la nuit pour profiter des seules heures où il nous étoit possible de respirer librement. A onze heures du soir, le vieux Kaya, que je ne voyois jamais que quand il étoit chargé de quelque message pour moi, vint me demander du café, dont il buvoit au moins vingt tasses toutes les fois que je lui en faisois servir. Il eut d'abord l'air modéré, & il me parla, comme il le disoit, en ami. Mais, quand il fut assis, prenant un tout autre ton, il blâma hautement ma maniere de me conduire avec le Sheik, dont il vanta à l'excès le courage & la générosité. Il releva aussi beaucoup le crédit dont il jouissoit à Sennaar, tant à cause du mérite de son pere, (1) que parce qu'il avoit épousé une fille du Sheik Adelan; & il me dit enfin qu'il falloit qu'un infidele comme moi eût bien de l'audace pour

(1) L'on a vu que le pere de Fidele avoit assassiné le Roi Baady, à l'instigation du fils de ce Monarque.

ofer parler, comme je l'avois fait ce jour là, au Sheik Fidele.

« HAGI-SOLIMAN, lui répondis-je, vous êtes vieux : fi les années ne vous ont point appris à être fage, votre voyage à la Mecque, où vous avez eu occafion de converfer avec des gens de toutes les nations, devroit au moins vous avoir donné une apparence de fageffe, qui cependant vous manque en ce moment. Je fuis ici fous la protection immédiate du chef de votre religion, du Sherif de la Mecque & de Metical-Aga fon Miniftre. J'ai des lettres du Roi d'Abyffinie, pour le Roi de Sennaar, réclamant feulement pour moi le droit des gens, & la liberté de traverfer votre pays pour me rendre au Caire auprès d'Aly-Bey, dont je fuis le médecin, & qui tient en cet inftant dans fes mains plus de trois mille fujets du Sennaar & toutes leurs richeffes. Je vous répéte donc ce que j'ai dit aujourd'hui à votre maître, c'eft qu'il ne peut me voler & m'affaffiner à Teawa, fans que les gens de votre nation en répondent en quelqu'endroit qu'ils aillent. Mais je ne fuis point un mouton, je ne fuis point un agneau, je ne me laifferai point dépouiller de ce qui m'appartient, fans me défendre de tout mon pouvoir, & je vous avertis, pour que vous en faffiez votre profit, qu'il y a déja probablement à Sennaar des envoyés du Roi d'Abyffinie, pour fe plaindre, & demander juftice de ce qu'on me retient ici ».

LE vieux Kaya ne parut pas faire attention à cette menace. Il ne penfoit pas qu'il fût poffible que depuis mon arrivée j'euffe eu quelque communication avec le Ras el Feel. Mais il me déclara qu'étant mon ami particulier, il avoit appaifé la co-

lere du Sheik & obtenu ſa parole, que ſi je lui comptois deux mille piaſtres, il m'expédieroit dans deux jours pour Sennaar. — « Certes lui dis-je, Hagi-Soliman, je n'ai pas vingt piaſtres à pouvoir donner à votre Sheik ni à vous, & quand je les aurois, je ne vous les donnerois pas. Le Sheik peut prendre tout ce que j'ai par force. Il n'a qu'à l'eſſayer. Vous, comme ſon Lieutenant & ſon ami, vous pouvez, ſi vous voulez, commander les Satellites qu'il enverra contre moi. Mais, je ſuis réſolu de ne quitter Teawa que ſous la conduite d'un homme, qui ne ſera ni du choix de Fidele ni du vôtre ». — « A ces mots, il ſe leva, en ſecouant la partie de ſa robe qui couvroit ſa poitrine, & il dit qu'il étoit bien fâché: mais qu'il ſe lavoit les mains de tout ce qui pourroit m'arriver.

Aussi-tôt nous fermâmes nos portes; & ayant nos armes à feu bien propres, bien chargées, bien amorcées, nous réſolûmes mes compagnons & moi d'attendre courageuſement l'iſſue de cette mauvaiſe affaire, & de vivre ou de mourir enſemble. Cependant une choſe nous divertit aſſez. Un de nos gros mouſquetons avoit été mis par haſard ſur le ſeuil de la porte avant que le Kaya vint, & ce vieux militaire en avoit été ſi effrayé, que quoique la bouche du canon fut tournée d'un côté oppoſé au ſien, il n'avoit pas voulu entrer juſques à ce que cette arme fût ôtée & emportée fort loin de lui.

Voyant bien que la criſe s'approchoit, nous étions à chaque inſtant plus impatiens de recevoir du ſecours de Sennaar ou du Ras el Feel. Enfin, le premier d'Avril un exprès

du Sheik de Beyla arriva avec un meſſage pour Fidele. J'ignore ce qu'il contenoit : mais, vers midi, l'exprès vint nous rendre viſite.

Fidele avoit juſqu'alors fait un myſtere de notre arrivée au Sheik de Beyla. Mais les gens, qui fréquentoient le marché de Teawa, ayant rapporté à leur Gouverneur qu'ils y avoient vû des étrangers, il ſoupçonna tout d'un coup la vérité, & ſous prétexte de quelque affaire particuliere, il envoya à Fidele un domeſtique de confiance, en lui recommandant de ſavoir en même tems qui étoient ces étrangers. Dès que ce domeſtique fut chez moi, nous nous expliquâmes avec lui, & il nous apprit entre autres choſes que Fidele, Sheik de l'Atbara, avoit fait aſſurer le Sheik de Beyla que j'avois pris la route du Kuara & du Dender. Il nous dit auſſi que ſon maître avoit fait paſſer ou devoit faire paſſer cet avis à Sennaar, à mon domeſtique, lequel ne m'attendant plus par la route de Teawa, ne chercheroit point à y faire venir un Officier du Roi de Sennaar, ni à y venir lui-même; mais prendroit des meſures pour ma ſûreté dans le chemin du Dender, ou plutôt m'attendroit dans la capitale, car la route du Kuara étoit remplie de brigands Arabes, parmi leſquels le gouvernement du Sennaar ne pouvoit point me faire faire un pas en ſûreté quelque bonne volonté qu'il eût pour moi. Il falloit pour qu'il me protégeât efficacement, que je ne fuſſe plus qu'à deux journées de la capitale.

En diſant cela, l'exprès du Sheik de Beyla propoſa de s'en retourner tout de ſuite auprès de ſon maître, afin que ce Sheik fit ſoudain monter un de ſes gens ſur un Dromadaire,

& envoyât avertir Agi-Belal de notre situation, pour qu'il nous procurât un prompt secours. Cet homme fit plus encore, il nous promit que son maître enverroit à Teawa un Moullah, (1) en présence duquel Fidele n'oseroit rien entreprendre contre nous, parce que ce Moullah étoit beaucoup estimé d'Abou-Calec & d'Adelan, & jouissoit de la plus grande réputation à Sennaar, ainsi que dans tout l'Atbara. L'exprès repartit pour Beyla la nuit suivante.

Il faut que je réponde ici à une objection très-raisonnable, que peuvent me faire mes lecteurs. — « Pourquoi donc sachant que votre sûreté dépendoit du gouvernement de Sennaar, ne saisîtes-vous point la premiere occasion de notifier au Sheik Fidele, que vous aviez d'avance fait informer votre correspondant à Sennaar, de votre départ pour Teawa, où vous veniez d'arriver ? » — « Cela fut effectivement proposé plusieurs fois dans notre petit conseil : mais on le rejetta sans cesse. On pensoit qu'il seroit dangereux pour nous, qu'un homme, tel que Fidele, le seul qui nous avoit vu dans l'Atbara, fût le maître de nous représenter sous de mauvaises couleurs. Ce Sheik pouvoit avoir beaucoup de rapports & de correspondances dans la capitale, & sa place de Gouverneur d'une province frontiere, prouvoit qu'on devoit avoir nécessairement de la confiance en lui, & qu'ainsi il lui étoit aisé de prévenir contre nous l'esprit d'une nation superstitieuse & barbare, & d'obtenir des ordres pour nous faire attaquer en chemin, ou pour nous faire trouver dans la ville même de Sennaar un sort semblable

(1) Un Docteur ou un Saint Mahométan.

à

à celui de l'Ambaſſadeur François du Roule. Enfin par une faveur particuliere de la Providence, nous n'adoptâmes point ce projet, que nous conſidérâmes ſouvent comme le plus ſage, mais qui, comme nous l'avons ſu depuis, eût certainement cauſé notre perte.

Il ne nous arriva rien d'extraordinaire le 3 d'Avril, jour de Fête pour les Mahométans: mais le 4, on ne nous envoya point à manger. Cependant le Dimanche 5, on nous en fit porter plus qu'à l'ordinaire. Nous paſsâmes toute la journée à former des conjectures ſur ce qu'étoient devenus les gens, que j'avois envoyés en différens endroits, & le Moullah, que le domeſtique du Sheik de Beyla nous avoit promis. Le 6, le vieux Kaiya vint, & me dit ſans cérémonie que le Sheik ſavoit que j'avois intention de m'enfuir à Beyla, & que comme il ne vouloit pas que j'entrepriſſe un voyage dans lequel je périrois, il s'étoit emparé de mon cheval, qui juſques-là avoit reſté dans une écurie un peu éloignée de mon logement. Dès ce moment on ne nous donna plus que fort peu de choſe à manger. Le 7, le Sheik me fit dire de lui apporter de l'ipecacuanha le lendemain; ce que je promis. Je vis bien que l'exprès du Sheik de Beyla ne nous avoit pas gardé le ſecret, & que c'étoit la cauſe qui empêchoit le Moullah de venir. Mais rien ne pouvoit nous conſoler de ne pas recevoir des nouvelles du Ras el Feel.

Le 8 Avril, un peu avant ſix heures du ſoir, j'étois prêt à me rendre chez le Sheik, quand un meſſage de ſa part, m'annonça qu'il étoit en affaire, & que je ne pouvois pas le

voir ; ce qui dans le moment me fit beaucoup de plaisir. Vers les dix heures, je vis entrer chez moi, un homme presque nud, d'une vilaine figure, & ayant plutôt l'air d'un bourreau que de toute autre chose. Il portoit un grand sabre à la main, & paroissoit yvre. Il me dit qu'il étoit un des Sheiks des Jehainas ; & bientôt il devint fort insolent. On lui servit d'abord du café qu'il avoit demandé. Puis il voulut un habillement neuf ; puis de la civette ; & enfin, tirant son sabre, il dit que nous n'avions qu'à lui donner à l'instant un fourreau neuf. Le sien n'étant fait que d'un mauvais morceau de cuir, il le jetta sur le plancher avec une sorte d'indignation. J'étois alors occupé à rédiger mon Journal, & je ne m'étois pas encore détourné. Je posai enfin la plume, non que j'eusse peur d'un yvrogne, mais je voulois voir jusqu'où il pousseroit l'insolence. Avant que j'eusse le tems d'ouvrir la bouche, j'entendis notre vieux Turc Hagi-Ismael, qui disoit à l'yvrogne : « Vous êtes Jehaina. L'êtes vous ? Eh ! bien, moi je suis Daveina ». — En même tems il le prit à la gorge, lui arracha son sabre, qu'il jetta dehors, & le jetta lui-même à terre fort rudement.

L'ÉTRANGER se traîna dehors, ramassa son sabre, & voulut rentrer dans la maison : mais Soliman saisissant son coutelas, qui étoit pendu à un clou, courut au-devant de cet homme, & auroit bientôt mis fin à la querelle, si je ne m'étois écrié : » Au nom de Dieu, Soliman, ne faites point de mal à cet homme. Rappellez-vous où vous êtes ». — Certes, je n'avois pas besoin de tant de précaution ; car dès que l'Arabe vit le coutelas dans les mains de Soliman, il se mit à courir vers la ville, en criant avec terreur : Ullah ! Ullah !

Ullah ! (1) & nous ne le revîmes plus. Au lieu d'emporter un fourreau neuf, il nous laissa le vieux. Cependant voyant jusqu'où alloient la malice & la lâcheté de nos ennemis, voyant que les choses étoient à la derniere extrémité, nous craignîmes le feu. Notre maison n'étoit construite que de roseaux secs, & il sembloit qu'on n'avoit d'autre moyen de la détruire qu'en la brûlant.

Dans la matinée du 9, j'envoyai Soliman porter à Fidele le fourreau qu'on nous avoit laissé la veille, & se plaindre de l'extrême insolence du prétendu Sheik des Jehainas. Fidele feignit d'ignorer tout cela ; il en parla légérement, & dit que l'Arabe qui nous avoit insultés étoit fou. Mais mon negre Soliman eut alors une violente altercation avec le Sheik, & le menaça d'une prompte vengeance de la part de Yasine, qu'il lui assura être déjà pleinement informé de toute sa conduite. Cependant ils se séparerent assez tranquillement. Le Sheik recommanda seulement à Soliman de lui donner 2000 piastres, & il jura que si je ne les lui donnois pas, je ne sortirois jamais de l'Atbara. D'un autre côté, Soliman dit que j'étois un homme, qui ne mettois aucun prix à l'argent ; qu'ainsi je n'en portois point, & que c'étoit la seule raison pour laquelle je lui refusois ce qu'il demandoit. Il l'avertit pourtant de bien prendre garde à lui avant de prononcer des expressions comme celles qui venoient de lui échapper.

(1) Dieu ! Dieu ! Dieu !

SOLIMAN me raconta que dans le cours de la conversation, le Sheik lui avoit fait entendre à plusieurs reprises que s'il vouloit l'aider à me voler & à me massacrer, il partageroit le butin avec lui, & que jamais personne n'en sauroit rien. Mais Soliman feignant de ne pas l'entendre, l'assura toujours que je n'étois pas l'homme pour lequel il me prenoit, & qu'excepté le présent du Roi d'Abyssinie, tout ce que je portois, étoit du cuivre, du fer & du verre, qui ne pouvoient être utiles qu'à moi, parce qu'il n'y avoit que moi qui connusse la maniere de s'en servir. Le Sheik finit par prier Soliman de me dire qu'il m'attendoit le lendemain 10 Avril à six heures du soir.

CE rendez-vous me parut extraordinaire; car le lendemain étoit un Vendredi, jour que fêtent les Mahométans, & où ils ont coutume de manger & de boire beaucoup. Je ne me rappellai pas d'ailleurs d'en avoir jamais vu aucun prendre médecine ce jour-là. Mais pour Fidele tous les jours étoient des jours de fête; il mangeoit & buvoit toujours avec excès. Il ne daignoit pas même observer le Ramadan, c'est-à-dire le carême des sectateurs de Mahomet; & il étoit généralement regardé comme un homme sans religion. Comme il avoit poussé l'indignité jusqu'à solliciter Soliman de l'aider à m'assassiner, je pouvois me servir de ce motif pour refuser d'aller la nuit dans sa maison: mais je considérai que nous n'avions pas le pouvoir de nous échapper de ses mains, & que le seul moyen de me soustraire au danger étoit d'oser le braver. Certes la Providence sembloit, en nous guidant, nous avoir réservé à nous seuls le soin de nous délivrer, puisque tous les moyens, que nous avions employés jusqu'alors

pour nous procurer des secours étrangers, avoient été inutiles.

Cependant nous résolûmes de n'aller chez le Sheik que bien armés, de peur d'accident; mais pour ne point donner d'ombrage, nous cachâmes nos armes. J'avois un petit mousquet bressien (1), dont le canon étoit de 22 pouces de longueur, & qui, ayant un ressort dans la monture, se plioit aisément en double. Je le suspendis avec un crochet de fer à une petite ceinture, au-dessous de mon bras gauche, de maniere qu'il étoit aussi caché qu'auroit pu l'être un coutelas. Je mis en outre une paire de pistolets à ma ceinture, avec le couteau recourbé que je portois ordinairement. Tout cela étoit bien couvert par ma longue capote arabe; de sorte qu'en m'asseyant avec attention, je pouvois éviter qu'on ne s'apperçût que j'avois des armes. Le Turc Hagi Ismael, Soliman, & deux autres domestiques Maures, se munirent de toutes leurs armes à feu, & de leurs sabres, & m'accompagnerent. Nous nous rendîmes chez le Sheik un peu avant sept heures du soir. J'entrai, par la porte de derrière, dans la cour quarrée où étoit l'appartement des femmes : mais je ne voulus point aller chez elles sans permission, & je tournai à gauche pour gagner le côté où le Sheik avoit coutume de se tenir. Je fus alors un peu surpris de ne trouver qu'un petit esclave nègre, qui, tandis que mes gens m'attendoient à la porte, me conduisit dans l'endroit où étoit le Sheik.

Je trouvai Fidèle dans une chambre spacieuse, & assis dans

(1) De Bresse, ville d'Italie.

une alcove sur un grand sopha orné de rideaux des Indes, relevés de chaque côté de maniere qu'ils formoient des festons. Dès qu'il apperçut son petit nègre, il demanda sa pipe d'une voix brusque & fiere, & me dit sans changer de ton : « Quoi! seul? « « — Oui, répondis-je, me voilà à vos ordres ». — Je m'apperçus soudain qu'il étoit ivre, ou bien que, comme à son ordinaire, il tramoit quelque noirceur; & je me repentis beaucoup d'être entré seul chez lui.

Après qu'il eut sa pipe à la bouche, & que l'esclave fut sorti : « — Eh! bien, me dit-il, êtes-vous préparé? avez-vous apporté le nécessaire? » — Je lui demandai à rejoindre Soliman. « — Mes gens sont devant la porte, & ont le vomitif dont vous avez besoin ». « — La peste soit de vous & de votre vomitif, s'écria-t-il avec fureur; j'ai besoin d'argent & non de poison. Où sont vos piastres? » « — Sheik Fidèle, lui répondis-je, je ne suis en état de vous fournir ni l'un ni l'autre. Je n'ai ni argent ni poison. Mais je vous conseille de boire un peu d'eau chaude, pour débrouiller votre estomach & rafraîchir votre tête. Ensuite couchez-vous, calmez-vous, & je viendrai vous revoir demain matin ».

En achevant ces mots je voulus sortir : mais il s'écria : Hakim, infidele, diable, ou qui que vous soyez, écoutez-moi, considérez où vous êtes. C'est ici la chambre où le Mek Baady, le Roi, fut égorgé par la main de mon pere. Regardez son sang. On n'en a jamais pu effacer la trace de dessus ce plancher. Je sais que vous avez vingt mille piastres en or. Donnez-m'en deux mille avant de sortir d'ici, ou vous êtes mort. Je vous tuerai de ma propre main ». — Aussi-tôt

il prit fon fabre, qui étoit appendu au bout de fon fopha, & le tirant d'un air menaçant, il jetta le fourreau au milieu de la chambre; puis, trouffant fa chemife jufqu'au coude, comme un Boucher, il me dit : J'attends votre réponfe ».

ALORS je fis un pas en arrière, & ouvrant ma capote, je portai la main à mon petit moufqueton, fans le tirer de ma ceinture, & je dis au Sheik d'un ton de voix très-ferme : « Voilà ma réponfe. Je vous ai déja averti que je n'étois point homme à me laiffer tuer comme un agneau par la main d'un ivrogne. Prenez-y donc garde. Ne remuez pas de votre fopha; car votre vie en dépend ». — Je n'avois pas befoin de lui recommander cela. Entendant le bruit que fit le reffort du moufquet quand je le dépliai, il crut que je venois de le bander, & que j'allois faire feu; & laiffant tomber fon fabre, il fe renverfa fur fon fopha, & me dit : « Au nom de Dieu, Hakim, croyez que je ne faifois que badiner ». Auffi tôt il cria de toute fa force : « Brahim ! Mahomet ! el coom, el coom (1) ! » « — Si un feul de vos domeftiques s'approche de moi, lui dis-je, à l'inftant je vous mets en poudre. Je ne veux pas même qu'un feul entre dans la chambre, fans qu'ils y faffent venir mes gens. J'en ai plufieurs qui m'attendent à votre porte. Ils font armés, & ils l'enfonceront dès qu'ils m'entendront faire feu ».

LES femmes du Sheik avoient accouru à la porte. Mes gens furent introduits ayant chacun fon fufil dans fa main, & fes piftolets à fa ceinture. Nous étions alors bien plus forts que

(1) El coom, c'eft-à-dire tous fes gens.

le Sheik, qui, aſſis dans le fond de ſon ſopha, prétendoit que tout ce qu'il avoit fait n'étoit qu'une plaiſanterie. Ses domeſtiques aſſurerent la même choſe, & il s'enſuivit beaucoup de propos ſans ordre & peu importans. Le Turc Iſmael, appercevant ſur le plancher le fourreau du ſabre du Sheik, fit de très-grands éclats de rire. Il parloit, comme je l'ai déja remarqué pluſieurs fois, un mauvais arabe mêlé de turc. Il fit cependant en ſorte de faire entendre au Sheik que les ivrognes & les poltrons avoient moins beſoin de ſabre que de fourreau; & que lui Sheik Fidele, & l'autre ivrogne qui étoit venu deux ou trois jours auparavant faire du tapage dans ma maiſon, & qui ſe diſoit Sheik des Jehainas, étoient égaux en courage & en inſolence.

Comme tous ces diſcours ne pouvoient produire aucun bien, je les fis ceſſer, & je ſortis en priant le Sheik de ſe coucher, de ſe tranquilliſer, & de ne plus tenter des expériences qui ne tourneroient, ſans doute, qu'à ſa confuſion, ſi elles ne le faiſoient pas punir ſévérement. Il ne répondit rien à cela; mais il nous ſouhaita une bonne nuit.



CHAPITRE



CHAPITRE VI.

Suite des mauvais procédés du Sheik Fidèle. — Un Moullah & un Sherif sont envoyés de Beyla à Teawa. — Nouvelles du Ras el Feel & de Sennaar. — Eclipse de lune. — M. Bruce part de Teawa.

NOUS traversâmes en sortant les divers appartemens de la maison du Sheik; & comme on ne nous éclairoit point, nous prîmes bien garde à nous, de peur qu'on ne nous eût tendu quelque piége dans les antichambres ou dans les passages obscurs. Mais nous n'y trouvâmes personne; & quand nous arrivâmes à la porte de la rue, nous fûmes obligés de l'ouvrir nous-mêmes. Il y avoit devant la maison une vingtaine d'hommes assemblés : mais pas un seul n'avoit des armes, & par les demi-mots & les expressions dont ils se servoient, nous pûmes juger qu'ils n'étoient point amis du Sheik. Ces gens-là nous suivirent quelque tems : mais ils se dispersèrent avant que nous n'arrivassions à notre maison.

SOLIMAN m'apprit en chemin que le Moullah étoit arrivé, & que le domestique du Sheik de Beyla m'attendoit chez moi depuis l'instant que j'étois allé chez Fidèle. En effet, nous trouvâmes en rentrant ce domestique, à qui nous expliquâmes ce qui venoit de m'arriver. Nous lui fîmes aussi part de la détresse que nous avoient occasionnée le retard du Moullah & la privation de nouvelles du Ras el Feel & de Sennaar. Il

nous dit que la raiſon qui empêchoit nos domeſtiques de venir nous joindre, étoit le faux avis que Fidèle avoit donné au Sheik de Beyla, en l'aſſurant que nous venions par le Dender & non par Teawa. Ce domeſtique nous prévint que le lendemain matin, le Moullah ſeroit aſſis avec le Sheik Fidèle, à l'heure où l'on adminiſtre la juſtice; & il nous dit de venir nous montrer à lui; ſans lui rien dire, mais en écoutant ſeulement ſes diſcours avec beaucoup d'attention; « parce que, ajouta-t-il, s'il eſt néceſſaire que vous faſſiez autre choſe, je vous en avertirai. »

Je recommandai à ce domeſtique de prévenir le Moullah qu'il ne devoit point s'attendre que j'ouvrirois mon bagage à Teawa : mais que je connoiſſois parfaitement le prix des ſervices qu'on me rendoit, & que je lui donnerois des marques de ma reconnoiſſance à Beyla, où je deſirois de me rendre le plutôt poſſible. Il n'y a point ſur le reſte du globe de peuple qui ſache entendre à demi-mot comme les habitans de ces contrées. Nous nous ſéparâmes du Beylan, bien perſuadés que nous pouvions enfin tenir tête au Sheik Fidèle, quand même il voudroit employer la force contre nous.

Depuis le ſoir où nous avions eu la viſite de l'ivrogne, qui ſe diſoit Sheik des Jehainas, l'un de nous faiſoit ſentinelle toute la nuit, & nous laiſſions notre porte ouverte, de peur qu'on ne vînt mettre le feu à notre maiſon. Ce ſoir-là, c'étoit à moi de faire la garde, car je n'avois jamais voulu m'en exempter, pour ne pas donner un mauvais exemple : mais je me trouvai ſi accablé de tout ce qui venoit de ſe paſſer chez le Sheik, que je donnai beaucoup de café & de tabac au

vieux Turc Ifmael, pour qu'il prît ma place, & il y confentit très volontiers. Soudain je me mis au lit & je tombai dans un profond fommeil. Mais un peu avant minuit, je fus réveillé par un meffage dont les femmes du Sheik avoient chargé l'efclave abyffinienne, dont j'ai parlé en rendant compte de la premiere vifite que je leur avois faite. Ces femmes me firent dire de bien me tenir fur mes gardes, parce que le Sheik avoit réfolu de fe venger cruellement de moi & de mes compagnons. Voici les détails de ce que l'efclave m'apprit enfuite de la part de fes maitreffes. Après que nous fûmes fortis de chez le Sheik, il reçut par un exprès venu du bas de l'Atbara les nouvelles de ce qui venoit de s'y paffer. Le Sheik Ibrahim, homme puiffant dans Sennaar, & favori du premier Miniftre Adelan, étant parti pour aller recueillir les tributs impofés aux Arabes, en étoit venu aux mains avec la tribu des Shukoréas, vivant dans l'eft du Sennaar. Ibrahim avoit été vaincu & bleffé, ainfi que fes deux fils, & une grande partie de fes troupes étoit reftée fur le champ de bataille. Fidèle manda foudain à Ibrahim qu'il avoit à Teawa un Chirurgien ou Médecin, affez habile pour pouvoir au befoin rendre la vie à un homme mort; mais que ce Médecin ne confentiroit jamais à aller au fond de l'Atbara, à moins qu'on ne l'y forçât; que fi cependant Ibrahim vouloit envoyer un nombre fuffifant de gens armés, Fidèle fe chargeroit de les guider, de furprendre le Médecin pendant la nuit, de le mettre aux fers & de le faire partir pour aller foigner le Sheik bleffé & fes deux fils. Fidèle ajouta que j'étois un Infidèle, venant d'Abyffinie, un homme blanc qui étoit accompagné de plufieurs foldats robuftes & experts à manier les armes à feu dont j'avois une ample provifion, & avec lefquelles je

pourrois aider Ibrahim à ſoumettre les Arabes. — Le meſſage des femmes du perfide Sheik finiſſoit par beaucoup de proteſtations d'amitié de leur part ; & elles me prioient de bien réfléchir au parti que j'avois à prendre, parce que je ſerois aſſailli par une foule de barbares qui ne manqueroient pas de me tuer, ſi je faiſois quelque réſiſtance.

JE fis faire de ſinceres remercimens à ces femmes généreuſes ; je les fis aſſurer que je profiterois de leur avis, & je remis en même tems à l'eſclave un peu de civette pour les deux femmes du Sheik, avec un préſent de la même poudre pour la jeune & belle Aiſcach. Après cela, m'étant recouché, je dormis juſqu'au jour ; car, quoique mes affaires priſſent une bien mauvaiſe tournure, je jouiſſois d'une tranquillité d'eſprit, à laquelle j'avois été tout-à-fait étranger depuis mon départ du Ras el Feel. Le matin, 11 Avril, mes gens m'éveillerent. Je m'habillai, je bus du café & je me rendis à la maiſon du Sheik, accompagné de Soliman & d'Iſmael. Nous ne portions point d'armes dans nos mains : mais nous avions chacun un coutelas & une paire de piſtolets à la ceinture, pour montrer que nous avions raiſon de craindre.

LE Moullah ſe nommoit *Welled-Mefich*, c'eſt-à-dire, le fils de l'interprétation ou de l'explication. Il avoit la réputation d'être parvenu à un ſi haut degré de ſainteté, qu'il avoit fait pluſieurs miracles, qu'il avoit eu des converſations avec des Anges, qu'il avoit même quelquefois fait venir le diable en ſa préſence pour le réprimander. Ce Moullah étoit d'une taille au-deſſus de la médiocre. Il avoit un teint fort noir, peu de barbe, les yeux creux, le viſage décharné, &

il paroiſſoit âgé d'une ſoixantaine d'années; enfin, s'il étoit Saint, nous ne pouvons pas dire que c'étoit un beau Saint. J'appris par la ſuite qu'il faiſoit un grand uſage d'opium, à quoi il devoit ſans doute l'avantage de converſer avec les Anges.

Le Moullah avoit avec lui un autre Saint, plus jeune & plus robuſte, qui étoit allé pluſieurs fois à la Mecque, & qui y avoit vu Metical Aga, mais ſans faire ſa connoiſſance. Ce jeune Saint avoit vu auſſi les vaiſſeaux Anglois qui faiſoient le commerce à Jidda, & il ſavoit le nom de notre nation; mais pas davantage. Il étoit Sherif, c'eſt-à-dire, deſcendant de Mahomet, degré de nobleſſe très-reſpecté parmi les Arabes, & qu'on diſtingue toujours par un turban verd. Lorſque les Daveinas livrerent aux flammes le pays, entre Teawa & Beyla, ils reſpecterent la maiſon & les champs de cet homme, tant ils avoient de vénération pour lui.

Les deux Saints étoient aſſis, un de chaque côté du Sheik Fidèle; & debout devant lui, étoient deux eſclaves tenant un grand ſabre. En m'approchant de cette puiſſance eccléſiaſtique & civile, j'étois auſſi calme que ſi rien ne ſe fût paſſé entre moi & Fidèle: mais Iſmael faillit me faire perdre toute ma gravité, quand voyant les ſabres dans les mains des deux eſclaves de Fidèle, il dit dans ſon baragouin, moitié turc, moitié arabe, & aſſez haut pour être entendu: « Oh! oh! ils ont aujourd'hui leurs ſabres dans leurs fourreaux! »

Fidele avoit l'air extrêmement ſerein: mais quand nous nous approchâmes de lui & qu'il vit nos piſtolets, il parut

déconcerté, & vraisemblablement, il crut que mon mousquet n'étoit pas loin. Cependant je lui fis une révérence & je lui pris la main. Je fis également une révérence à leurs deux Saintetés : mais comme des personnages aussi vénérables souffrent rarement que des profanes touchent seulement leurs vêtemens en public, je ne m'avançai pas davantage. Le jeune Saint ne vit pas plutôt le turban d'Ismael, qu'il se leva, l'embrassa; & quoique mon Sherif Janissaire fût tout dépénaillé, ce Saint baisa son front avec beaucoup de respect, parce qu'Ismael étoit plus âgé que lui. Ismael lui rendit cette politesse, & de plus, il lui baisa la main. Après quoi, le Moullah en fit autant, d'un air moins cérémonieux. Ismaél ne fit au Sheik qu'une légere salutation; & nous nous asśimes tous.

« MON frere dit le Sherif à Ismael, vous paroissez étranger dans ces contrées ». — « Je suis Turc, répondit Ismael, né dans la Natolie, & servant dans les Janissaires du Caire sous Ali-Bey ». — Le Sheik Fidele, prenant la parole, dit: Il est venu dans l'Habesh à la suite de ce Kafr, (1) d'Abuna ou Grand-Prêtre, & il retourne au Caire avec cet homme blanc, qui est médecin d'Ali-Bey ». — « Kafr là, ou Kafr ici, reprit Ismael, qui ne comprenoit pas la moitié de ce qu'on disoit, le plus grand de tous les Kafrs est, j'en suis sûr, dans Teawa; & je ne pense pas qu'il y ait un seul Musulman dans ce maudit endroit-ci ». Le Moullah dit alors : Est-ce là le franc, dont le domestique après avoir remis des lettres au Sherif de Beyla, il y a quelques semaines, fut envoyé à

(1) Ce mot veut dire infidele.

Sennaar? » — « Non, répondit Fidele, il ne connoît pas le Sheik de Beyla. » — « Je fuis sûr, dit le Moullah, qu'un jour que j'étois à Sennaar, on parla d'un homme comme celui-là. Son domeftique étoit à Ayra avec le Sheik Adelan, & il avoit déja obtenu des ordres pour fe rendre ici avec un des Officiers d'Adelan & un des ferviteurs du Roi; & en y réfléchiffant bien, je fuis sûr que c'eft cet homme-là même dont il s'agiffoit. Puis fe tournant vers moi qui gardois le filence, enchanté de la maniere dont les chofes tournoient, il me dit : « Sheik, venez-vous de l'Habesh ? Avez-vous des lettres pour Sennaar ? »

« Je viens de l'Habesh, répondis-je, avec des lettres pour le Roi de Sennaar. Je porte également à ce Prince des lettres du Sherif de la Mecque & d'Ali-Bey du Caire : Vous êtes le maître de les voir toutes. Cependant contre la foi refpectée même par les nations Payennes, je fuis retenu ici par le Sheik Fidele, qui la nuit derniere à tenté de m'affaffiner dans fa propre maifon, parce que je ne voulois pas lui donner deux mille piaftres. » — Le Sheik Fidele pâlit & eût à peine la force d'articuler ces mots : « Cela n'eft pas vrai ! » -- « Cela eft auffi vrai, comme il eft vrai que ce livre eft l'ouvrage de Dieu, dit Ifmael en montrant le Koran, que tenoit le Sherif. Regardez mon turban, dit-il à Fidele. Oferez-vous prétendre que je fuis un menteur ? » — « Je ne vous ai point appellé menteur, répondit Fidele ; j'ai dit feulement que ce chrétien mentoit. » — « Et moi, reprit Ifmael, je foutiens qu'il n'a pas prononcé un mot, qui ne fût vrai. N'aviez-vous pas votre fabre nud à la main ? Le fourreau n'étoit-il pas à terre quand j'entrai dans la chambre ? Contre qui tiriez-vous le fabre ? ».

— « C'étoit par gaîté, pour m'amuser un moment, dit Fidele en se tournant vers le Moullah. Je badinois avec ce chrétien, qui étoit venu pour m'apporter des médecines ».

Le Maure Soliman lui dit alors : « J'imagine cependant que vous aviez cessé de badiner, quand jettant votre sabre, vous appellâtes tous vos gens à votre secours. Les femmes esclaves n'étoient-elles pas toutes à la porte quand j'entrai chez vous ? » — « Eh ! quoi répondit Fidele, voudriez-vous que je me fusse laissé tuer dans ma maison par un infidele ? Ne m'avoit-il pas présenté un pistolet ? » — « Bon Dieu ! reprit Ismael, il se divertissoit tout comme vous. Ne vîtes-vous pas cela ? Vous auriez dû continuer vos divertissemens. Qu'est ce donc qui vous en empêcha ? » — « Prenez-y garde, Sheik, lui dis-je. Vos plus secrettes pensées me sont connues. N'avez-vous pas envoyé en Atbara deux messagers au Sheik Ibrahim, la nuit derniere, il n'y a pas encore douze heures, pour l'engager de me faire prendre par force quand je dormirois, & me retenir auprès de lui pour panser ses blessés ? Est-ce aussi un badinage ? Tremblez ! Vous ne formez pas plutôt une pensée au fond de votre cœur que je la sais ».

Le Sherif dit alors entre ses dents : « Hakim y'Eref, c'est un savant homme, il connoît les choses. » — « Le Sheik Ibrahim est retourné à Sennaar, dit le Moullah ; ainsi il ne s'est pas assez dépêché. Mais tout ce qui s'est passé ici est fort déplacé. Si un homme s'amuse avec des sabres nuds, n'est-il pas vraisemblable que quand il sera irrité il s'en servira pour tuer les gens ? Sheik Fidele, vous ne deviez pas en agir ainsi. Renvoyez cet homme. Il vous est facile d'avoir des chameaux

meaux des Jehainas. Les hommes tels que celui-là ne portent point d'argent. Ils font toujours plufieurs, en tout tems & en tous lieux errans fur la face de la terre, & il en fera de même jufqu'à la venue d'Hagiuge & de Magiuge (1). Ils font Derviches. Ils s'appliquent à l'étude des plantes & des eaux, & guériffent les maladies ». — « Béni foit Dieu! m'écriai-je. C'eft la pure vérité. Je fuis un Derviche, un pauvre, mais un homme innocent ».

Le Moullah fembloit s'enorgueillir de fon favoir. » Quand j'allai à Jidda, dit le Sherif, je vis plufieurs de fes compatriotes qui étoient venus des Indes dans de grands vaiffeaux. On les appelle des Anglois ». — Ce font de braves hommes, reprit Ifmael. Leur origine eft Turque. (2) Le pays d'où il fortent fe nomme encore de nos jours Caz-Dangli. J'ai vu ce pays; je fuis bien certain que ceux qui connoiffent Yagoubé n'auront jamais envie de lui faire du mal. »--Yagoubé eft donc fon nom, dit Fidele. Voilà la premiere fois que je l'entends. » — « Oh! s'écria le Moullah, Yagoubé el Hakim. Je me le rappelle parfaitement. Ali-Tchelebi, facteur de Mahomet Abou-Calec, a été enforcelé par un de fes ennemis. Ses inteftins font dérangés; & c'eft lui qui me demanda fi cet homme étoit encore arrivé à Beyla. Affurément on s'attend que vous l'expédierez promptement pour Sennaar. Oui, cela eft vrai, Yagoubé el Hakim eft le nom qu'on ma dit ».

---

(1) Gog & Magog. Nous verrons par la fuite quelle eft leur croyance à cet égard.

(2) On voit dans le premier volume que les Turcs croient les Anglois originaires de la Caramanie.

FIDELE répondit au Moullah: « Si je puis avoir des chameaux, je le ferai partir la semaine prochaine ». — Aussi-tôt nous nous levâmes, parce que nous vîmes entrer du monde. En sortant, je pris la main du Sheik, & il me vit avec une gaîté feinte: « Eh! bien Yagoubé, sommes-nous amis à présent? » — « Je lui répondis du ton le plus doux qu'il me fut possible de prendre: Sheik, je n'ai jamais été votre ennemi; bien au contraire, ma seule crainte est que votre conduite ne vous attire de puissans adversaires, auxquels vous n'êtes pas en état de résister. Les mauvais traitemens que vous m'avez fait essuyer ne s'oublieront pas aisément en Abyssinie ni à Sennaar. Je ne suis ni un marchand, ni un homme attaché au service de personne; & vous avez joué de malheur en voulant exercer vos méchancetés envers quelqu'un, qui n'a jamais beaucoup d'argent avec lui, parce qu'il n'en a jamais fait grand cas ». — Le Moullah me dit: « Il faut oublier tout ce qui s'est passé; & puisque vous êtes recommandé par le Sherif de la Mecque, je serai votre ami ainsi que le Sheik ». — « Et moi aussi dit le jeune Sherif, je serai votre ami pour la bonté que vous avez eue de tirer notre frere Ismael des mains des Kafrs d'Habesh; & si Fidele ne peut trouver des chameaux, nous essayerons de vous en procurer: ainsi allez en paix, & tenez-vous prêt à partir ».

Nous étions à peine délivrés d'un danger réel, qu'un danger imaginaire vint nous assaillir. L'eau qu'on boit à Teawa est stagnante & excessivement mauvaise; & cette eau ou le bouza nouveau qu'on nous envoyoit avec notre manger, nous occasionna à tous une violente diarrhée. J'avois une soif dévorante, depuis que j'avois été exposé au simoom. Comme le

bouza étoit acide, je le trouvois non-seulement plus agréable que de la mauvaise eau, mais je pensois qu'il me soulageroit davantage; & j'en buvois avec trop peu de ménagement. Cependant nous trouvant malades tous à la fois, nous nous imaginâmes follement que le Sheik Fidele avoit mêlé du poison dans notre dîner, & nous étions dans le plus grand embarras sur ce que nous avions à faire le lendemain. Aucun de nous n'osa manger de la viande qu'on nous apporta. Le soir la negresse Abyssinienne étant venue, nous fîmes franchement part de nos doutes à cette amie. Mais la pauvre fille partit d'un grand éclat de rire, qui fut suivi par un second, & par tant d'autres si longs & si forts que je crus qu'elle en mourroit. Enfin revenue à elle, elle nous dit: « Votre incommodité vient de l'eau. Tous les étrangers en éprouvent les mêmes effets ». Et puis de rire encore. — « Mon enfant, lui dis-je, vous savez bien que le Sheik n'est pas notre ami. Ainsi il n'a pas de moyen plus aisé de se défaire de nous que le poison, puisque nous mangeons tout ce que vous nous apportez sans crainte ». — Et vous le pouvez bien, répondit elle. Le Sheik ne pourroit pas empoisonner votre manger sans que nous le sussions, & nous aimerions mieux être brûlées vives que de nous rendre coupables d'une action aussi infâme. D'ailleurs ce pays-ci n'est pas comme l'Habesh où le manger & le boire sont toujours goûtés devant vous par celui qui vous les présente. L'on ne se sert pas de poison dans l'Atbara. La lance & le sabre sur le champ de bataille, sont les seuls instrumens que les Arabes employent pour se tuer les uns les autres ».

Nous lui montrâmes alors le dîner, auquel nous n'avions pas touché; & elle recommença à rire de plus belle. Cepen-

dant elle prit les plats pour aller les faire réchauffer ; & tandis qu'elle s'en alloit, nous l'entendions rire toute seule en chemin. Elle ne fut pas long-tems à revenir avec beaucoup de plats ; & elle nous dit que ses maitresses n'avoient jamais autant ri de leur vie qu'en apprenant ce qu'elle leur avoit raconté. La négresse me mena sur la porte & me remit un mouchoir verd qu'Aiscach avoit tiré de dessus sa tête pour m'envoyer avec ce message : « Les femmes de votre pays, Yagoubé, se rendent-elles coupables de crimes que pour tous les peres, ni pour tout l'or du monde, Aiscach ne voudroit pas commettre ? Il est vrai que mon pere est un Funge (1) mais ma mere est une Jehaina (2). »

Ni le Sheik, ni le Moullah ne s'attendoient à me voir sortir de chez moi le Dimanche, car je les avois prévenus que c'étoit un jour de fête pour moi. Je montai & rectifiai mon quart de cercle. La nuit suivante étant très-belle, j'observai le passage de Procyon & de plusieurs autres étoiles fixes, les plus grandes & celles qui me convenoient le mieux. Le lendemain, je pris la hauteur du soleil au méridien ; & d'après mes divers calculs, je trouvai par un nombre moyen que Teawa, capitale de l'Atbara, étoit par les 14 deg. 2 min. 4 sec. de latitude nord. Quant à la longitude, il étoit inutile de faire de nouvelles observations, puisque Hor Cacamoot est environ six milles plus est que Teawa, qui conséquemment se trouve presque sous le même méridien que le village de Ras el Feel.

(1) Ce mot signifie esclave.

(2) Noble & libre Arabe.

Le 13 Avril, un Arabe de la tribu des Jehainas vint tout nud porter la nouvelle qu'Ammonios, Lieutenant d'Ayto Confu au gouvernement de Nara en Abyssinie, avoit surpris une caravane de l'Atbara, qui étoit allée chercher du sel, & que le sel & les ânes avoient été pris & leurs conducteurs mis dans une étroite prison. Avant que je sortisse de chez moi, le Sheik des Jehainas, vieillard de bonne mine, arriva à Teawa, accompagné de dix ou douze Arabes, montés sur des chameaux, & il trouva Fidèle assis avec le Moullah. Ils étoient tous remplis de terreur : mais le plus effrayé fut sans contredit Fidèle.

Le Sheik des Jehainas dit qu'il ignoroit la détention de sa caravane : mais qu'il n'y avoit jamais eu de procédé si violent, même du tems que le Roi Yasous second étoit entré dans le Sennaar, puisqu'alors les habitans des frontieres avoient continué à vivre en paix. Il pria Fidèle de vouloir bien employer sa médiation & expédier soudain un message à son ami Yasine. Quand ils se furent ainsi expliqués, on m'envoya un exprès pour me prier de me rendre chez le Sheik. Je laissai à mes gens le soin d'arranger mon quart de cercle, & je partis. J'avois bien intention d'observer l'éclipse de lune qui devoit bientôt avoir lieu : mais comme je connoissois parfaitement la situation de Teawa, relativement au Ras el Feel, je crus que je pouvois m'épargner cette peine & que je devois seulement profiter de l'éclipse pour épouvanter Fidèle & commencer ainsi les châtimens qu'il méritoit.

Je trouvai une foule très-nombreuse à la porte du Sheik. Les Jehainas y étoient avec leurs chameaux, tandis que

deux des principaux converſoient dans la maiſon avec le Shejk & le Moullah. Un Jehaina que je ne connoiſſois pas, mais qui m'avoit vu au Ras el Feel, ſe leva dès qu'il me vit paroître; & me prenant par la main, il me fit une ſalutation reſpectueuſe. Comme cet Arabe étoit ami de Yaſine & du Sheik des Nils, je ne doutai point que la nouvelle de la caravane arrêtée, ne fût une invention en ma faveur.

Le Moullah dit qu'apparemment j'avois envoyé quelqu'exprès à Yaſine pour lui apprendre que j'étois détenu, & que l'arreſtation de la caravane étoit une répréſaille. Mais le Sheik Fidèle les aſſura qu'il étoit impoſſible que j'euſſe envoyé quelqu'un au Ras el Feel, & que la caravane n'avoit pu être ſaiſie que parce qu'elle avoit ſans doute maltraité quelques habitans de Tchelga ou de Nara, villages qui ſont ſur la frontiere à l'oueſt. Le Sheik des Jehainas étoit du même avis, parce qu'on ne lui avoit point rapporté qu'Ammonios eût fait la moindre mention de Yaſine. Le Moullah ne ſe rendoit pas, & il me dit: « Hakim, depuis que vous êtes à Teawa, avez-vous fait parvenir quelques plaintes à Yaſine? Avouez la vérité, & ne craignez rien. » — « Si je ne devois pas dire la vérité, répliquai-je, Sheik, je ne vous ferois aucune réponſe. Je n'y ſuis point obligé, & je ne puis rien craindre. Vous n'êtes qu'au commencement de cette affaire, & bien des gens ſouffriront avant que je ſouffre moi-même. » — « Cela eſt vrai, dit le Moullah. Mais avez-vous envoyé quelqu'avis au Ras el Feel? » — « Non, non, dit Fidèle, il ne l'a pas pu. Il n'y a pas un ſeul homme dans Teawa qui eût oſé ſe charger d'une pareille commiſſion. La caravane n'a été ſaiſie que pour quelques troubles occaſionnés à Tchelga. »

JE m'apperçus aisément que le Moullah desiroit que j'avouasse que je m'étois plaint, & je sentois moi-même que cet aveu ne pouvoit que m'être utile. — « J'ai, dis-je, fait partir deux fois des messagers de Teawa. Le premier, lorsque Fidèle me dit que Yasine avoit eu l'intention de m'assassiner dans le désert; le second, quand il m'assura qu'il n'avoit point de chameaux. Je me suis plaint en même tems de ses demandes de piastres & du dessein qu'il avoit de me tuer. » — « Ammonios, dit alors le negre Soliman, & Yasine, & Nara & le Ras el Feel, tout cela appartient à Ayto Confu, & fut donné à Yagoubé pour le défrayer pendant tout le tems qu'il séjourna à Gondar. Ayto Confu & Yagoubé sont freres. Ils vivoient ensemble à l'armée. Ils couchoient dans la même maison. Ils sont freres, vous dis-je, & plus que freres; car, quand nous passâmes à Tcherkin, ils se jurerent amitié l'un à l'autre par le cœur de l'éléphant (1). Pour moi, je jure par notre sainte religion que Confu viendra ici lui-même. Qu'est-ce pour lui qu'un voyage de deux jours? »

TOUS, d'une même voix, condamnerent Fidèle, qui n'avoit rien à répondre. Il dit pourtant que s'il connoissoit celui qui avoit porté mon message, il lui trancheroit la tête, quand il seroit son frere. « — Mais cela est impossible, ajouta-t-il. Si un messager s'étoit absenté, ne l'aurois-je pas su? Oh! c'est impossible! — Alors se tournant vers son esclave: « Kutcho el Hybari est-il ici? lui demanda-t-il. Je ne l'ai pas vu depuis quelque tems. » — « Sheik, répondit l'esclave,

(1) C'est un serment horrible & insensé par lequel on se promet amitié & secret.

vous ſavez que vous avez envoyé Kutcho à Mendera, long-tems avant l'arrivée d'Hakim. » — Cela eſt vrai, reprit Fidèle. Ainſi, ce que dit Hakim eſt impoſſible. »

« SHEIK, répondis-je, vos meſſagers & les miens ne ſont pas les mêmes; & je ne demanderai jamais votre agrément pour envoyer au Ras el Feel, ou au Sennaar, ni vous ne couperez la tête des gens que j'y enverrai. Mais pourquoi être inquiet de cette caravane arrêtée à Nara? Ne devriez-vous pas plutôt avoir peur qu'il n'arrive quelque choſe de ſemblable à la Mecque? Ne ſuis-je pas ſous la protection du Shérif? Quand Metical Aga ſera inſtruit du traitement que j'éprouve, ne cherchera-t-il point à s'en venger? Et le Chrétien Youſef Cabil, qui eſt Viſir du Shérif à Jidda, & dans les mains de qui paſſent vos compatriotes, en allant à la Mecque, ſera-t-il à préſent plus doux pour eux? » « — Maudit ſoit-il! s'écria le Shérif. Lui doux! C'eſt un tyran! »

« MELOUN ibn Sheitan (1)! dit le Turc Iſmael ». « — Ainſi donc, repris-je, tout l'embarras eſt de ſavoir ſi on fait à la Mecque ce qui m'arrive ici. Vendredi eſt le jour que vous fêtez. Eh bien! ſi l'après-midi ſe paſſe comme celle d'un jour ordinaire, regardez-moi comme un impoſteur : mais ſi Vendredi, avant el'aſſar (2), il paroît dans les cieux un ſigne extraordinaire, alors vous ne pourrez plus douter que je ne ſois innocent, & que les deſſeins de Fidele ne ſoient connus à Sennaar, à la Mecque, au Caire, à Gondar, &

(1) C'eſt-à-dire maudit enfant du Démon.
(2) Quatre heures.

par-tout

par-tout ailleurs, & qu'ils ne ſoient également odieux aux yeux de Dieu & des hommes ». « — Yarf el hakim (1)! dit le Shérif». « — Hakim (2)! dit le Sheik des Jehainas». — Et le Moullah, levant les yeux au ciel, & comptant dévotement les grains de ſon chapelet, s'écria : « Ullah akbar (3)! »

Là prédiction d'un ſigne dans les cieux ne plaiſoit point du tout au Sheik, qui paroiſſoit déconcerté de la prétendue inviſibilité de mes meſſagers. Ayant alors pouſſé mon projet aſſez loin, je me levai; & prenant la main du Sheik je lui dis, en faiſant alluſion aux chameaux des Jehainas : « Je ſuis bien aiſe de voir que vous ne manquez point de chameaux. Préparez votre bouza, & vos autres proviſions, vous aurez bientôt ici des étrangers ». — Il répondit ſeulement : Ullah kerim! » c'eſt-à-dire, Dieu eſt miſéricordieux! Et ces mots furent répétés par tous ceux qui étoient dans la chambre. Je ſaluai particuliérement le Sheik Jehaina, qui m'avoit vu au Ras el Feel, & je ſortis & m'en retournai gaiment chez moi, pour me préparer à quitter Teawa; car moi & mes compagnons étions perſuadés que nous ne tarderions pas à partir.

Dans la matinée du 14, le Moullah, le Shérif, le domeſtique du Sheik de Beyla, & le vieux Kaya, vinrent voir mes montres & mes pendules. Ils s'aſſirent devant ma porte ſur des bancs, où je leur fis ſervir du café. J'imagine que les

---

(1) L'homme ſage connoît.
(2) Certes il eſt ſage.
(3) Dieu eſt grand.

Saints ne se foucioient pas d'entrer dans la maison d'un Chrétien, de peur d'être souillés. Il m'étoit impossible de nous entretenir d'affaires en présence du vieux Kaya. Nous ne parlâmes donc que de religion, & de la maniere de vivre des Derviches. Mais tout-à-coup un domestique cria : « Nouvelles de Sennaar ! » Nous nous retournâmes, & vîmes venir vers nous trois hommes, l'un desquels étoit l'exprès que j'avois envoyé du Ras el Feel à Sennaar, avec les Arabes Daveinas. Il me remit une lettre d'Hagi Belal, qui m'informoit que Mahomet Abou Calec, & le Sheik Adelan, étoient absents de Sennaar, chacun à la tête d'une armée, & que le Roi, presque seul dans sa capitale, étoit dans de grandes inquiétudes : mais que, comme il ne s'étoit fait encore aucun mal, & que le Roi n'avoit point de forces à opposer aux deux Généraux, on espéroit que les choses s'arrangeroient. Il ajoutoit qu'il avoit jugé à propos d'attendre un peu, pour avoir le tems de m'envoyer un des gens du Sheik Adelan, plutôt que de me confier au seul Officier du Roi.

Je fis part de cette lettre à ceux qui étoient venus me voir. Ils m'en féliciterent; puis toute la troupe me quitta pour aller chez Fidele voir quelles nouvelles particulieres il pouvoit avoir reçues. Ce que je venois de leur dire fut confirmé; & le Sheik, n'ayant plus rien à opposer, déclara qu'il étoit résolu à obéir sans plus de délai, & il nous pria de nous tenir prêts à partir.

Cependant nous apprîmes bientôt que l'Officier du Roi, qui venoit nous chercher, & qui se nommoit Mahomet, étoit l'intime ami du Sheik Fidele, l'homme que le Gouver-

nement de Sennaar avoit coutume d'envoyer à Teawa, & enfin un ivrogne & un mauvais ſujet. L'envoyé d'Adelan, au contraire, étoit jeune, diſcret & fort doux. Il avoit été eſclave du Sheik de Beyla, qui en avoit fait préſent à Adelan. Ce jeune homme preſſoit beaucoup notre départ. Nous nous apperçûmes bientôt de l'effet que produiſoit la différence de caractere entre les deux envoyés. Le Sheik Fidele, fâché de ce que celui d'Adelan ſeroit inſtruit de la demande des piaſtres, paſſa la nuit avec l'Envoyé du Roi, pour le mieux mettre dans ſes intérêts; de ſorte que dans la matinée du 15 celui-ci déclara qu'il ne partiroit pas avant quinze jours de Teawa, & qu'il avoit ordre d'envoyer chercher des chameaux dans je ne ſais plus quel endroit de l'Atbara. Ce diſcours déplut ſinguliérement à l'Envoyé d'Adelan, qui, de ſon côté, dit devant toute l'Aſſemblée qu'il étoit réſolu de partir le lendemain; qu'il ne connoiſſoit point les ordres que le Roi avoit donnés, mais qu'il connoiſſoit les ordres de ſon Maître; que ſi le Sheik Fidele ne nous fourniſſoit pas des chameaux, ou s'oppoſoit à notre départ, il le conduiroit lui-même au camp d'Adelan à Aira, ou, s'il refuſoit de le ſuivre, il iroit le dénoncer comme traître, rebelle & ennemi de ſon Maître, quelles qu'en puſſent être les conſéquences pour le Sheik.

Sitôt que l'Envoyé d'Adelan eut parlé avec cette fierté, tous ceux qui étoient autour du Sheik le laiſſerent ſeul, & ſe ſéparerent en petits groupes chacun de deux ou trois perſonnes, qui, tout en s'en allant, cauſoient bas ſur ce qu'elles venoient d'entendre. L'Envoyé du Roi rejoignit alors ſon jeune compagnon, qui me dit de ne rien craindre & de me

tenir prêt à partir, parce qu'il vouloit me voir le lendemain au soir à Beyla.

ENVIRON une heure après que je fus rentré chez moi, le Sheik m'envoya encore chercher. Il étoit assis avec le Moullah & le vieux Kaya, & il tenoit à la main deux lettres d'Yasine. Ces lettres étoient fort courtes, mais pleines de reproches de ce qu'on me retenoit malgré moi. Yasine déclaroit à Fidele, sous le serment le plus solemnel, que si ses lettres me trouvoient encore à Teawa, & qu'on ne m'en laissât pas partir en paix, avant que quinze jours fussent écoulés, il y viendroit lui-même en ennemi; & qu'à moins que les Daveinas ne s'engageassent à brûler tous les champs de bled, entre Teawa & Beyla, aussi-tôt que les epis paroîtroient, il fermeroit les portes de l'Abyssinie à ces Arabes, pour qu'ils n'eussent ni du pain à manger, ni de l'eau à boire tant qu'il commanderoit dans le Ras el Feel.

CES lettres faisoient aussi mention des plaintes envoyées au Sheik Adelan à Sennaar, sans dire pourtant de quelle part; mais c'étoit probablement de la part d'Ayto Confu. Les messagers d'Yasine étoient au nombre de trois, montés sur des chameaux, & ayant des cottes de maille & des casques. Ils refuserent d'entrer dans Teawa, & de manger du pain, & de boire de l'eau (1) du Sheik Fidele, qu'ils regardoient déja comme l'ennemi d'Yasine, leur Maître. Fidele obtint, non sans difficulté, de mon negre Soliman, qu'il iroit joindre ces messagers, & les engager à venir dans la ville : mais ce

(1) Ce refus est, parmi les Arabes, la déclaration d'une haine mortelle.

fut en vain. Ils consentirent seulement à se retirer chez les Jehainas du Jibbel Isriff, pour y attendre que je fusse parti tranquillement de Teawa.

Le lendemain le Moullah me fit dire que les chameaux étoient prêts; qu'on manquoit à la vérité de girbas pour mettre de l'eau, mais qu'on s'en procuroit, & qu'il me donnoit sa parole que je les trouverois toutes pleines à la riviere, dans l'endroit que j'indiquerois, ainsi que le reste des provisions nécessaires pour me rendre à Beyla, pour où je pouvois partir dès que je le voudrois. Il exigeoit seulement que je fisse la paix avec le Sheik, & que je lui promisse de ne pas porter des plaintes contre lui à Sennaar, pourvu que de son côté Fidele renonçât à tout mauvais dessein contre moi. Je fis répondre au Moullah, que quelques mauvais traitemens que j'eusse reçu, je voulois bien, par rapport à lui, faire tout ce qu'il souhaitoit, & que je consentois même à écrire à Yasine par ses messagers, pour qu'il n'entreprît rien d'hostile. Tout étant ainsi convenu, nous nous hâtâmes d'empaqueter notre bagage.

Le 17, le Sheik me donna rendez-vous dans sa maison, & je fis dire auparavant au Moullah que j'espérois qu'il feroit tenir les chameaux tout prêts. Comme nos deux girbas étoient insuffisantes, ainsi que nous en avions déja fait la dangereuse épreuve dans le desert, quand nous nous étions perdus auprès d'Imgellalib, nous les laissâmes au Sheik, qui en échange nous en donna trois neuves un peu moins grandes. Chacune de ces girbas est estimée douze ducats, c'est-à-dire près de trois livres sterling. Il faut beaucoup d'art pour les coudre de maniere qu'elles ne laissent point échapper l'eau, & pour arranger le

gouleau; ensuite elles sont bien graissées & bien goudronnées; &, malgré cela, elles exigent un soin continuel.

Vers les neuf heures nous nous rendîmes chez le Sheik, & nous commençâmes tout de suite à entrer en matiere. Je m'engageai à pacifier Yasine, dont les messagers vinrent dans la ville dès que je leur fis dire que j'allois partir. Le Sheik leur fit le meilleur accueil possible, & les habilla. On servit un grand déjeûner. Fidele, moi & les gens de Yasine mangeâmes ensemble de plusieurs mêts fort bien apprêtés. Pour le Moullah & le Sherif, ils eurent un plat à part avec un autre Saint, qui étoit venu les joindre. Quand nous eûmes achevé de déjeûner, nous nous levâmes & nous prononçâmes la priere de paix. Ensuite nous nous rendîmes tous sur la place du marché, & le Sheik donna ordre de conduire chez moi huit chameaux.

Les girbas étoient déja remplies, & trempoient dans la riviere en attendant qu'on voulut les charger sur les chameaux. Un domestique du Kaya tenoit mon cheval, que le Sheik m'avoit fait prendre quelque tems après mon arrivée à Teawa, mais qui venoit de m'être rendu. Mon domestique venu de Sennaar m'avoit dit qu'on ne pouvoit pas garder des chevaux dans cette capitale, à cause des mouches, (1) & que ceux dont le gouvernement avoit besoin pour monter sa cavalerie étoient entretenus à Aira, & dans les autres endroits qui sont au milieu des sables. Le Sheik ne me fit pas la moindre observation là-dessus. Mais je lui dis : « Mon cheval est excel-

(1) Les zimbs.

lent, & je veux vous en donner une preuve. Auſſi tôt me dépouillant de ma capote, & prenant en main un petit fuſil à deux coups, je m'élancai ſur mon cheval, & je lui fis faire tout ce qu'il étoit capable d'exécuter, courant à toute bride, & faiſant feu à droite & à gauche.

Tous ceux, qui me contemploient étoient remplis d'étonnement & d'une ſorte de terreur. Ils n'avoient jamais vu perſonne tirer un fuſil à cheval, & moins encore un fuſil, qui tiroit deux coups de ſuite ſans qu'on le rechargeât. Ils ne demanderent pas que je leur expliquâſſe le méchaniſme de cette arme, & je m'apperçus très-bien que le Moullah fut fort content quand il vit que je la fis rentrer chez moi. « Voilà, dis-je, comment mes compatriotes montent à cheval & combattent. Il n'y a point de nation qui ſache manier les chevaux & les armes à feu comme eux. Pour moi, je ſuis un homme de paix, un Derviche. Le métier des armes m'eſt étranger, & je m'en ſers avec peu d'adreſſe. Mais ſi vous voyiez quelqu'un de nos guerriers faire ce que je viens d'eſſayer, c'eſt alors que vous ſeriez étonnés.

FIDELE rit ou plutôt feignit de rire. Mais, comme homme de guerre, c'étoit à lui à parler, & il me dit : « Si pluſieurs de vos compatriotes vous reſſembloient, tout homme de paix que vous êtes, qu'ils fuſſent ici & s'ils n'étoient point nos amis ils auroient bientôt conquis l'Atbara. Mais s'ils étoient nos amis, je crois que je pourrois faire quelque choſe avec eux. Ce cheval ſemble avoir une intelligence humaine ». — « Tel qu'il eſt, lui répondis-je, en mettant pied à terre, un Prince m'en a fait préſent, & moi je vous le donne pour

vous prouver que je suis votre ami, & que je ne vous aurois point refusé quelques misérables piastres, si je n'avois point fait vœu de pauvreté. L'argent n'est d'aucun prix à mes yeux: ainsi je n'en porte pas ». — Ce présent fut reçu avec joie, quoique ce ne fut qu'un léger sacrifice de ma part, puisque j'allois à Sennaar, où l'on ne pouvoit pas entretenir des chevaux.

Le Moullah extrêmement surpris, dit alors au Sheik Fidele: « Comment pouvez-vous avoir conçu le projet de tourmenter un tel homme? Je vous ai dit ce qu'il étoit. Nos livres parlent de ces sortes de gens. Ils ne sont point Kafrs: mais ils passent leur vie à errer sur la face de la terre pour chercher la sagesse. Ils continueront ainsi jusqu'à ce qu'Hagiuge & Magiuge viennent, c'est-à-dire, jusqu'à la fin du monde ». — Je m'inclinai comme pour approuver le Moullah, & tous les auditeurs leverent les yeux au ciel, en admirant le grand savoir de ce Saint, & en répétant leur exclamation ordinaire, Ullah Akbar! Dieu est grand? »

Prenant alors congé d'eux, je m'en allois chez moi, quand le jeune Sherif m'appella & me dit: « J'imagine qu'à cette heure que nous sommes tous en paix, nous ne verrons pas le signe que vous nous avez dit devoir paroître aujourd'hui dans les cieux ». — S'il ne paroissoit point je serois un menteur, lui répondis-je. Souhaitez-vous de le voir »? — « Je le souhaite, répliqua-t-il, pourvu qu'il ne fasse point de mal ». — Eh bien! dis-je, vous le verrez, & il ne fera point de mal à présent. J'espere au contraire qu'il portera la santé, le bonheur & une abondante moisson dans le pays de Teawa,

Teawa, & dans le Royaume de Sennaar. Allez-vous-en chez vous. Je vais achever de préparer mes affaires pour partir. Dans deux heures & quelques minutes d'ici j'irai vous rejoindre, & le ſigne ſera viſible. Alors les Arabes me quitterent, & je lus dans leurs yeux qu'ils auroient mieux aimé que la choſe eût été oubliée. J'entendis même le Sheik qui diſoit au Sherif: « Que ne le laiſſez-vous ſonger à ſes affaires & à ſon départ. A quoi bon un ſigne à préſent? »

D'APRÈS mes obſervations aſtronomiques, j'avois bien réglé ma montre; & je ſavois que je ne pouvois pas me tromper de beaucoup, & que ſuivant ce que j'avois vu dans les éphémérides, l'heure de l'éclipſe n'étoit pas éloignée. Je paſſai au coin de la maiſon du Sheik, & j'entrai chez lui par la porte de derriere. Il étoit avec le Moullah, le Sherif, le vieux Kaya & deux ou trois autres de ſes amis. Le Sherif me demanda en quel endroit le ſigne paroîtroit, & le Moullah, s'il ſeroit accompagné d'éclairs & de tonnerre? — Je leur répondis, qu'il n'y auroit rien d'effrayant. Auſſi-tôt je ſortis, & je vis l'éclipſe de lune commencée. Elle devoit être totale. Cependant je n'avertis le Sheik & ſes compagnons que lorſqu'elle fût très-apparente. — Revenant alors vers eux, je les menai dehors, & leur dis: « Regardez maintenant; dans quelques momens cet aſtre ſera totalement plongé dans les ténébres, & vous ne diſtinguerez qu'un peu de clarté autour de ſon orbe.

ILS furent encore plus effrayés de ce que je leur annonçois, que de ce qu'ils voyoient. Mais l'éclipſe devint totale. La terreur s'empara de tous les eſprits; & les femmes au fond

de leur appartement poussoient des cris plaintifs, comme elles ont coutume de le faire dans les occasions où elles sont accablées de quelque grande infortune. Nous étions dans la cour intérieure de la maison du Sheik. « A présent que j'ai tenu ma parole, dis-je à ceux qui étoient autour de moi, cet astre va reprendre sa clarté premiere, & elle ne fera du mal ni aux hommes ni aux animaux.

Ils ne voulurent pas permettre que je m'en allasse chez moi, jusqu'à ce que la lune eût reparu toute entiere. J'y consentis volontiers, & je demandai au Sheik l'agrément de voir les deux femmes à qui j'avois donné de l'ipecacuanha; car l'une d'elles étoit réellement malade & avoit besoin de mes conseils. Il parut charmé de ma proposition, & m'invita à entrer. Je rencontrai dans l'antichambre deux ou trois negresses esclaves & la jeune & belle Aïscach, qui me dit avec terreur: « O Hakim! Qu'est-ce que nous voyons? Qu'allez-vous donc faire? » — Je vais, lui dis-je, Madame, faire une des choses les plus désagréables de ma vie, je vais prendre congé de vous ». — Je fus au même instant environné d'une troupe de femmes, les unes portant des enfans sur les bras, les autres pleurant. J'entrai dans la chambre où étoient les deux épouses du Sheik, & je tâchai de les tranquilliser le plus qu'il me fut possible; après quoi nous nous séparâmes, en nous témoignant beaucoup de regrets, & en nous assurant d'une amitié réciproque. Je les priai, en même tems, de vouloir bien m'envoyer l'esclave Abyssinienne, qui avoit coutume de nous porter à manger, & de lui remettre une toile blanche pour envelopper quelque chose, dont je voulois leur faire présent. De leur côté, elles me dirent que la ville de Sennaar

étoit un séjour très-dangéreux pour les hommes blancs : mais qu'elles auroient soin de me recommander au Sheik Adelan, & aux femmes du Roi, & qu'elles chargeroient de ces recommandations l'esclave d'Adelan, chargé de me conduire.

Quand je revins auprès du Sheik, l'émersion de la lune étoit fort avancée, & je trouvai tous les spectateurs qui reprenoient un peu de courage quoiqu'ils eussent encore l'air étonné. Au bout d'un moment la conversation tourna sur Hagiuge & Magiuge, & ils répéterent tous les contes absurdes qu'ils font à ce sujet, & que je me garderai bien de rapporter ici. Enfin je pris congé d'eux, en les assurant de nouveau que tout étoit oublié, & je me retirai chez moi.

Dès qu'il fut nuit, l'esclave abyssinienne vint, portant une toile de coton. Je lui remis pour la belle Aiscach, une piece de satin jaune des Indes & six beaux mouchoirs rouges; & je fis de mon mieux pour que les présens que j'envoyai aux autres Dames pussent leur prouver ma reconnoissance.

L'on ne doit pas espérer que dans un pays aussi pauvre que Teawa, & sous un gouvernement aussi barbare, le commerce puisse être florissant. Cependant, il y a une misérable manufacture de grosse toile de coton dont on fait des pieces de la grandeur d'une serviette, & qui peuvent tout au plus envelopper le milieu du corps, lesquelles ont cours dans tout l'Atbara. Ces pieces de toile s'appellent *Dimoor*. Elles tiennent lieu de monnoie d'argent. Les mahalacs, mauvaises

pieces de cuivre, servent dans les petits marchés. Voici un tarif des monnoies de Teawa.

1 crush	vaut	20	mahalacs.
1 metical	. .	12	crush.
1 wakia	. . .	4	meticals.

Le wakia d'or a une valeur intrinseque de 45 shillings. Tout le commerce de Teawa se fait par échange. On troque du sel pour du bled ou d'autre grain, & des chameaux pour du sel, la valeur de ces diverses marchandises variant à proportion du plus ou moins de rareté ou d'abondance.

Mes lecteurs doivent, je pense, avoir non moins d'envie que moi de quitter Teawa. Le 18, je fis, dès le matin, mes derniers adieux au Sheik: mais avant que je pusse me mettre en route, il étoit cinq heures après-midi. La journée ayant été excessivement chaude, nous résolûmes de voyager toute la nuit: mais nous n'en dîmes rien au Sheik, qui nous avoit conseillé de nous arrêter à Imgededema, lieu où l'on trouve de l'eau. Nous avions pris une pleine girba d'eau, ou plutôt nous en avions mis un peu dans chacune de nos girbas, en cas de besoin. Enfin, tout étant prêt sur le bord de la riviere, excepté l'envoyé du Roi, nous partimes; & cet envoyé nous rejoignit deux heures après, bien rafraîchi avec le bouza du Sheik, & bien mal-intentionné, ainsi que nous eûmes occasion de nous en appercevoir par la suite.





CHAPITRE VII.

Route de Teawa à Beyla. — M. Bruce est bien accueilli par le Sheik de Beyla, & ensuite par la tribu des Nubas. — Arrivée à Sennaar.

QUAND nous eûmes fait quelques milles, mon domestique me dit que le Moullah l'avoit chargé de m'avertir qu'il me rejoindroit le lendemain à Beyla ; que nous ne devions nous fier en aucune maniere à l'envoyé du Roi, mais qu'en revanche nous pouvions compter sur celui d'Adelan ; & que si ces deux hommes avoient quelque dispute entr'eux, il ne falloit point nous en mêler, mais les laisser s'arranger à leur fantaisie ; que nous ne devions souffrir, sous aucun prétexte, que personne se joignît à notre caravane, & que si quelqu'un vouloit nous accoster en chemin, nous ferions bien de l'éconduire par des paroles dures, & s'il en étoit besoin, de le repousser avec des coups, & même de nous servir de nos armes à feu pour mieux assurer notre route ; qu'entre Teawa & Beyla, il y avoit un village dont les habitans s'étoient révoltés contre le Roi de Sennaar, & ne pouvoient nous protéger ; que nous ne devions nous fier que sur nous-mêmes & ne pas entrer en pour-parler avec ces gens-là ; parce que si nous passions, nous serions approuvés comme si la force royale nous conduisoit ; au lieu que s'il nous arrivoit quelqu'accident, on n'en accuseroit que l'imprudence que nous aurions eue de nous hasarder, avec si peu de monde, &

ayant tant de raifons de nous défier du gouvernement, à traverfer un pays dévafté par des Arabes rebelles.

Le Moullah avoit encore ajouté qu'il ne croyoit point que Fidèle eût eu le tems de fe préparer à nous faire attaquer en chemin; que les habitans de Teavà, non-feulement nous vouloient du bien, mais craignoient que nous n'attiraffions fur eux la vengeance de Yafine & des Daveinas; crainte que les Jehainas partageoient. Que quant à la mauvaife foldatefque qui entouroit le Sheik, elle étoit perfuadée que nous n'avions point d'argent, & que la maniere dont elle m'avoit vu monter à cheval & me fervir de mes armes à feu, l'avoit fuffifamment guérie du defir d'expofer fa vie pour peu de chofe, contre des gens dont elle connoiffoit toute la fupériorité. Cependant le Moullah nous réitéroit de ne point manquer de vigilance, de ne pas perdre un inftant fur la route & de ne nous fier à perfonne, jufqu'à ce que nous euffions vu le Sheik de Beyla.

En fortant de Teawa, nous commençâmes par marcher fept heures dans un défert aride & fablonneux, où nous ne trouvâmes ni herbe, ni eau, ni la moindre trace d'une créature vivante, & qui n'offroit dans fa vafte étendue que l'image d'une terre maudite par le ciel. A minuit, nous nous tournâmes un peu à l'eft du fud, & nous gagnâmes un défilé étroit & raboteux, entre deux montagnes peu élevées. Ce paffage fe nomme *Mattina.* Un de nos conducteurs de chameaux déclara qu'il venoit de voir deux hommes courir devant nous, dans les halliers; & auffi-tôt nos gens de prendre leurs frondes & de jetter beaucoup de pierres de ce côté là,

à hauteur d'homme. A leur follicitation, j'engageai Ifmael de tirer de ce même côté un gros moufqueton, dans lequel il y avoit une charge de cinquante gros grains de plomb. Dès-lors, on ne vit plus perfonne, ni nous n'entendîmes plus parler de rien, fi tant eft pourtant qu'on eût déja vu quelqu'un. Pour moi, je n'en croyois rien, & j'attribuai à la crainte ce qu'avoit cru voir le conducteur de chameaux. Quand les Arabes doutent de leur fupériorité, ils n'attaquent jamais les voyageurs qu'un peu avant le coucher du foleil, & s'ils fe croient les plus forts, ils choififfent le point du jour, afin d'avoir le tems de pourfuivre leur ennemi.

Cependant nous continuâmes à faire route à pied jufques au moment où le jour commença à paroître. J'avois une telle envie de dormir, que j'aimois mieux marcher que de rifquer de me caffer le cou en tombant du haut de mon chameau. A huit heures du matin (1), nous fîmes halte dans un bois d'ébéniers, qui n'étoient pas plus gros que du bouleau, & avoient repouffé par touffes fur les fouches des arbres qu'on avoit coupés & dépouillés de leurs feuilles en brûlant l'herbe tout autour, pour qu'ils ne donnaffent point retraite à la terrible mouche, l'un des plus grands fléaux de ces contrées.

L'endroit où nous nous arrêtâmes, s'appelle *Abou Jehaarat.* C'eft la limite entre le gouvernement de Teava & celui de Beyla. Fatigués comme nous l'étions, de notre marche forcée, nous nous repofâmes à Abou Jehaarat jufques après-midi. Le foleil étoit brûlant : mais heureufement, il y

(1) 19 Avril 1772.

avoit quelques cavernes creusées par les Pasteurs ; & nous courûmes y chercher un abri contre l'excessive chaleur, car les ébéniers étoient trop petits pour pouvoir nous procurer aucune ombre.

A trois heures après-midi, nous partîmes d'Abou Jehaarat. Nous marchâmes alors droit à l'est ; & à huit heures du soir, nous arrivâmes à Beyla. On ne trouve point d'eau entre cette ville & celle de Teava. Jadis Imgededema & plusieurs autres villages bâtis sur cette route, avoient des puits & de grandes plantations de maïs. Mais les dévastateurs Daveinas ont détruit ces villages, comblé les puits, brûlé les moissons & réduit les habitans à périr de faim.

BEYLA est par les 13 deg. 42 min. 4 sec. de latitude nord, c'est-à-dire, à trente-un milles & demi au sud de Teava, & onze milles plus à l'ouest que cette derniere ville. Mahomet, Sheik de Beyla, vint nous accueillir lui-même à l'entrée de la ville. Il nous dit qu'il nous regardoit comme si nous nous relevions du sein de la tombe ; & qu'il falloit que nous fussions des hommes justes & sous la protection immédiate de la Providence, pour avoir pu échapper à tous les piéges que nous avoit tendus le Sheik de l'Atbara. Le digne Mahomet nous avoit fait préparer toutes les especes de rafraîchissemens qu'il avoit pu trouver ; & s'imaginant que nous ne pouvions pas vivre sans sucre, il en avoit fait venir de Sennaar. Jusques-là, le miel nous avoit presque toujours tenu lieu de sucre. L'on nous servit chez Mahomet un excellent souper, où il y avoit du riz & du pain de froment, venu de Sennaar,

naar,

naar, auſſi beau que j'en aie jamais vu. En un mot, notre généreux hôte n'avoit rien négligé pour nous bien traiter.

Tous mes compagnons étoient remplis d'une joie que Mahomet tâchoit encore de ranimer; & ſi quelque choſe en modéroit les tranſports, ce n'étoit que parce qu'on voyoit que je ne m'y livrois point comme les autres. Des ſymptômes de fievre m'avoient tourmenté pendant pluſieurs jours; & quoique la diarrhée m'eût quitté, la ſeule odeur de la viande chaude me donnoit une extrême répugnance, même des nauſées; & comme j'avois un grand mal de tête, je voulus abſolument me coucher ſans ſouper, après avoir bu beaucoup d'eau chaude, en guiſe d'émétique, & pris quelques gouttes d'une forte décoction de quinquina que j'avois préparée à Gondar. J'étois fort las & je m'endormis profondément. J'avois réſolu de prendre, le lendemain matin, quelques doſes de quinquina en poudre, & je ne manquai pas de le faire; ce qui me fit tout le bien que je devois en attendre.

Le 20 Avril, Mahomet très-inquiet, vint de bon matin dans l'endroit où je repoſois. J'étois couché à terre ſur un cuir de buffle tanné; & la triſteſſe du bon Sheik fut changée en joie, dès qu'il vit que je ne ſouffrois plus. J'avois déja pris mon quinquina, & je témoignai le déſir de déjeûner avec du riz, qu'on me fit préparer tout de ſuite.

Le Sheik de Beyla croyoit aveuglément à la vertu de la médecine. Voyant que je prenois quelques gouttes de ma décoction de quinquina avant que de boire du café, il inſiſta pour que je lui en donnaſſe, & ſi j'avois voulu le croire,

il auroit volontiers vuidé ma bouteille. Sa maladie ordinaire (1) l'avoit fait beaucoup souffrir : mais enfin il se trouvoit beaucoup mieux après avoir rendu quelques petites pierres, & il attribuoit son soulagement aux pillules de savon que je lui avois envoyées. Je lui enseignai à faire de ces pillules, ainsi que de l'eau de chaux. Il avoit tant souffert, que je ne pouvois rien faire au monde qui lui fît plus de plaisir que de lui donner ces instructions.

MAHOMET me dit que le Moullah étoit déjà arrivé de Teawa où il avoit laissé le Sheik Fidele encore affligé de ce qu'à mon départ je ne lui avois pas laissé les piastres qu'il désiroit. Quant à l'éclipse, il avoit dit au Moullah qu'il ne s'en soucioit nullement, non plus que de ce qu'on pouvoit savoir à la Mecque, où rien ne l'intéressoit. Pour Mahomet il m'avoua qu'il avoit été très-alarmé de l'éclipse, sur-tout à l'instant où elle devint totale. Il me dit que peu de tems auparavant il y en avoit eu une autre, mais moins considérable, & que le même jour les Daveinas avoient brûlé Imgededema, avec plus de trente autres villages, & détruit ou dispersé plus de deux mille habitans de l'Atbara.

C'ÉTOIT le moment d'offrir un présent au Sheik, & je lui en avois préparé un tel qu'il le méritoit : mais mes sollicitations, mes prieres furent vaines. Je ne pus jamais obtenir de lui qu'il acceptât la moindre bagatelle. Il fit plus ; il me jura solemnellement que si j'insistois encore, il monteroit à cheval & s'en iroit à la campagne. Il me dit que la seule

(1) La gravelle.

chose qu'il désirât de moi, étoit que je lui permisse de venir à Sennaar, pour me consulter sur sa maladie, & que bien loin d'exiger des présens de moi, il me porteroit une récompense. Nous convînmes alors de donner les choses que je lui avois destinées au Moullah; & ce Saint enchanté d'un si beau présent, se garda bien de faire les mêmes difficultés que le généreux Sheik.

Environné d'amis & de gens satisfaits, nous passâmes la journée dans le repos & dans la joie. L'envoyé du Roi vint me dire en secret que pour plaire au Sheik de Beyla, nous ne pouvions pas rester moins d'une semaine chez lui; & j'imagine que cela ne lui auroit pas déplû à lui-même. Mais après tant d'allées & de venues, après tant de discours relatifs à moi, je sentois qu'il m'étoit nécessaire de suivre le conseil d'Hagi-Belal, & de me rendre à Sennaar avant que les affaires y fussent dans une situation plus cruelle, ou que je me trouvasse exposé à quelque nouvelle machination de la part de Fidele.

L'envoyé du Sheik Adelan me dit que conformément aux ordres de son maître il avoit forcé Fidele à lui remettre le présent que je lui avois donné, quoiqu'il en eût déja fait une robe pour lui. — « C'est un misérable, dit le Sheik de Beyla. Il a dissipé deux ans de suite les revenus que l'Atbara donne au Roi, & personne ne l'a soutenu que le Sheik Adelan, dont il a épousé la fille : mais aujourd'hui qu'Adelan le connoît, il l'abandonne. Si la guerre civile ne se commençoit pas bientôt, je suis certain qu'un de ces jours, je le verrois passer ici pour aller à Sennaar, & n'en jamais revenir; car tout le

monde fait que c'eſt par haîne pour lui, & pour ſe venger de toutes ſes perfidies que les Arabes Daveinas ont dévaſté une partie de ſon gouvernement, ſans brûler une paille aux environs de Beyla ».

L'on nous ſervit un grand dîner, où le bouza ne fut point épargné; il y avoit de la viande de différentes eſpeces d'antelopes & de daims, ainſi que des pintades cuites avec du riz, ce dernier plat étoit celui qui nous plaiſoit le plus, car la venaiſon ſentoit fortement le muſc. Les bêtes fauves étoient le produit de la chaſſe des deux fils du Sheik, jeunes gens d'environ treize ou quatorze ans, leſquels avoient chacun un fuſil à mêche, & dont je captivai la bienveillance en leur donnant un peu de poudre, & beaucoup de petites balles de plomb.

L'après-midi nous allâmes nous promener dans la ville, qui eſt fort jolie & bien ſituée ſur le haut d'une colline, couverte de bois, & en face d'une belle plaine. Les arbres que nous vîmes dans cette plaine étoient très-beaux, allignés & ſéparés de loin en loin par des haies, comme en Europe. Ces champs ſont ainſi clos pour pouvoir enfermer le bétail: mais le bétail n'y étoit point alors; on l'avoit conduit au Dender à cauſe des mouches.

Il n'y a à Beyla d'autre eau que celle que fourniſſent des puits très-profonds. Les environs de la ville ſont couverts de plantations de maïs. Les habitans vivent continuellement dans la crainte de voir fondre ſur eux les Arabes Daveinas, qui campent à Sim-Sim, c'eſt-à-dire, à quarante milles dans

le fud-eft. Ils redoutent auffi fingulierement une autre puiffante tribu, errante au fud-oueft, entre le Dender & le Nil, & connue fous le nom des Wed-Abdel-Gin, nom qui fignifie les fils de l'efclave du diable. Beyla eft une des villes frontieres du Sennaar, du côté de Sim-Sim, entre ce lieu & Teawa, qui appartiennent au Sennaar, & le Ras el Feel, Nara & Tchelga qui dépendent de l'Abyffinie, tout le pays n'eft qu'un vafte défert. Les Arabes n'y fouffrent pas un feul village, & s'ils y laiffent des endroits propres à contenir de l'eau; c'eft parce qu'ils en ont befoin quand ils viennent camper auprès, & que la verdure les invite à y conduire leurs troupeaux.

QUOIQUE je me couchaffe de bonne heure pour pouvoir partir le lendemain à la pointe du jour, il me fut impoffible d'exécuter mon deffein, & de quitter auffi aifément mon généreux hôte. Une de nos girbas avoit befoin de réparation; & comme difoit le bon Mahomet, il ne pouvoit venir rien de bon du Sheik de l'Atbara. La veille, quand je fus au lit, il s'éleva une vive querelle entre l'envoyé du Roi & celui d'Adelan. Ils avoient bû beaucoup de bouza; & le motif de leur différend étoit le partage des émolumens qu'ils avoient reçu de Fidele. Cela dura long-tems. Mais enfin ils convinrent que le lendemain qu'ils auroient la tête plus froide, ils s'en rapporteroient à la décifion du Sheik de Beyla. Pour moi, je ne m'en mêlai pas plus que fi je n'en avois pas entendu parler; cependant le matin il fallût tant de tems pour juger cette affaire, que nous ne fûmes prêts que l'après-dîner.

ENFIN le 21 Avril, il étoit trois heures de relevée, quand nous partîmes de Beyla. Nous marchions droit au fud-oueft

dans un pays plane & très-agréable à la vue, mais absolument dépourvu d'eau. L'endroit où il y en avoit le plus près de nous, étoit la riviere de Rahad. A onze heures du soir, nous fîmes halte dans un bois appellé Baherie, & que nous jugeâmes être à environ neuf milles de Beyla.

LE 22 à cinq heures & demi du matin, nous nous remîmes en route, dirigeant nos pas vers l'ouest. A neuf heures, nous vînmes au bord de la riviere de Rahad. Le gué se nomme Tchir-Chaira. L'eau de la riviere étoit stagnante, sale, ayant une odeur désagréable & couverte d'un limon verd. Le fond étoit fort vaseux : mais il n'y avoit point à choisir de meilleur passage. L'eau de Beyla étoit si mauvaise, que nous n'en avions pris que ce qu'il nous falloit absolument pour nous conduire jusques à Rahad.

NOUS marchâmes environ une demi heure au nord-ouest, & à l'ouest nord-ouest, en suivant le cours de la riviere. Mais à dix heures trois quarts, nous nous en éloignâmes ; & à midi nous la rejoignîmes encore. Là, cette riviere couloit vers le nord-ouest. Nous plantâmes notre tente sur ses bords & près des hutes des Arabes Cohalas, tribu sédentaire, qui soumise au Mek (1) du Sennaar, paie exactement les tributs que lui impose un gouvernement oppresseur. Cette soumission des Cohalas fit que nous nous en approchâmes sans crainte.

LE 23, à six heures du matin, nous quittâmes le voisinage des Cohalas, continuant à suivre le bord de la riviere qui

(1) Souverain.

tourne un peu vers le nord-eſt. A trois heures, nous fîmes halte à Kumar, autre petit village ſitué ſur le bord de la riviere & dépendant de la même tribu des Cohalas. Cette riviere, qu'on appelle dans le Sennaar *Rahad*, c'eſt-à-dire, du Tonnerre, ſerpente plus qu'aucune des rivieres d'Abyſſinie. Elle prend ſa ſource non loin de Tchelga, paſſe entre le Kuara & le Sennaar, ſépare l'Abyſſinie de la Nubie & forme à préſent, avec le fleuve Atbara (1) & le Nil, une iſle qui jadis n'étoit qu'une péninſule. Le Rahad intercepte toutes les eaux qui tombant des hauteurs de l'Abyſſinie, voudroient s'épancher vers le milieu de la péninſule, & c'eſt lui qui cauſe cette diſette affreuſe d'eau qui rend ces déſerts inhabitables. En Abyſſinie, le Rahad porte le nom de *Shimſa.* Il ſe jette dans le Nil à Habharras, à environ trente-huit milles au nord de Sennaar.

Cependant la querelle de nos guides étoit ſi loin d'être appaiſée, que l'envoyé du Roi ne vouloit point voyager avec nous. Il marchoit toujours une demi-journée à l'avance, & nous le rejoignions le ſoir au campement. Nous nous gardâmes bien de lui demander pourquoi il agiſſoit ainſi. Au contraire, nous le laiſsâmes tranquillement ſuivre ſon caprice; ce qui lui déplaiſoit infiniment. Auſſi le ſoir il ne manquoit jamais de lâcher beaucoup de propos, dans leſquels il donnoit à entendre qu'il avoit eu toute ſa vie une grande répugnance à avoir affaire à des hommes blancs.

A cinq heures du ſoir, nous partîmes de Kumar; & quand

(1) L'Atbara, l'Aſtaboras, le Tacazzé, eſt le même fleuve que les anciens nommoient *le fleuve Siris.*

le jour commença à baiffer, il fortit du milieu des halliers plufieurs cavaliers & plufieurs gens de pied qui nous enleverent un de nos chameaux. Alarmés d'une telle conduite, nous nous préparâmes à la défenfe. Le chameau qu'on emmenoit, étoit précifément celui qui portoit les préfens deftinés au Roi & au Sheik Adelan, avec une partie de nos fubfiftances, mes hardes, mes livres & mes papiers. L'envoyé d'Adelan fut d'abord étonné : mais il ne manqua pourtant point de préfence d'efprit. Il jugea que les Arabes qui venoient de prendre le chameau, n'étoient pas des voleurs de profeffion; mais qu'ils avoient été excités par l'envoyé du Roi, & qu'ils vouloient nous effrayer pour nous faire payer la reftitution du chameau. En conféquence, il prit le galop pour aller demander, au premier village, quelles étoient les perfonnes qui venoient de nous voler.

En entrant dans l'une des hutes, l'envoyé d'Adelan trouva celui du Roi qui étoit à fe régaler, & auffi-tôt il lui dit: « J'imagine, Mahomet, que vous vous êtes chargé de ce chameau pour le conduire vous-même à Sennaar, attendu qu'il porte les préfens deftinés à votre maître & au mien. » Et fans attendre fa réponfe, il fe hâta de venir nous rejoindre pour punir ceux qui avoient pris le chameau; car il étoit bien affuré qu'après la notification qu'il venoit de leur faire, ils ne manqueroient pas de nous fuivre. Nous marchâmes très-vîte; de forte qu'il étoit onze heures quand nous vîmes arriver dans l'endroit où nous étions campés pour paffer la nuit, l'envoyé du Roi & un arabe à cheval, avec deux gens de pied qui conduifoient notre chameau. Je feignis de n'avoir rien compris dans cette affaire, & de croire feulement que le

le chameau avoit été enlevé par des voleurs. Mais il ne fut pas si aisé de s'arranger avec les Arabes, qui ayant cru que nous n'avions avec nous que l'envoyé du Roi, avoient voulu nous épouvanter pour nous obliger à leur faire un présent, puisque nous consommions leur herbe & leur eau. Cependant l'envoyé d'Adelan refusa d'abord de reprendre le chameau, insistant pour que les Cohalas le conduisissent eux-mêmes à Sennaar : mais après avoir écouté tous leurs propos, je résolus de faire la paix, à condition qu'en quelque endroit que les Cohalas eussent leur bétail, ils nous fourniroient du lait jusques à notre arrivée à Sennaar. Ils y consentirent volontiers; & comme cette affaire n'avoit probablement été suscitée que par la malice de l'envoyé du Roi, elle n'eut pas d'autres suites.

Le 24, à cinq heures & demie du matin, nous nous remîmes en route. Nous vîmes plusieurs villages des Cohalas, à droite & à gauche de notre chemin ; & à onze heures, nous arrivâmes sur le bord de la riviere de Dender, où il n'y avoit alors que quelques bassins d'eau croupissante ; mais d'après la largeur & la profondeur de son lit, tout entier d'un sable très-blanc, nous jugeâmes que dans les tems de pluies elle devoit charrier presqu'autant d'eau que le Nil.

Depuis Beyla, nous avions marché la plupart du tems dans le bois : mais ici le bois finit, & jusques à Sennaar, la campagne est découverte. Nous avions remarqué dans le bois deux especes d'arbres, d'une grandeur prodigieuse & d'une extrême beauté. Nous trouvâmes, près du Dender, le principal village des Cohalas, qui y vivent avec leurs troupeaux

à l'abri des rapines des Arabes & des fureurs de la mouche. Exacts à tenir leur parole, ils nous fournirent du lait excellent, & nous le trouvâmes d'autant plus agréable, que nous n'en avions goûté que rarement depuis notre départ de Gondar.

Nous quittâmes à six heures du soir l'endroit où nous nous étions reposés à l'ombre sur les bords du Dender, & nous nous remîmes en route à travers une plaine, absolument rase. Bientôt après, nous nous trouvâmes au milieu de plusieurs villages placés à égale distance & faisant un grand demi-cercle. Les toits des maisons étoient en forme de cône, ainsi qu'on le voit dans tous les pays situés dans les limites des pluies du tropique. Nous marchions sur un sol gras & rouge, où l'on venoit de semer le bled. Tout ce pays est sans cesse en culture; & quoiqu'alors il n'offrit qu'un coup-d'œil nud, on ne doit pas douter que la vue n'en soit magnifique, quand elle est couverte de moissons ondoyantes.

A neuf heures, nous fîmes halte dans un village appartenant aux Nubas, nation payenne. Les Nubas sont tous soldats du Mek de Sennaar, & ils habitent les villages qui environnent la capitale, à quatre ou cinq milles de distance. On les achete ou on les enleve par force à Fazuclo & dans les provinces qui sont au sud sur les montagnes de Dyre & Tegla. Mais une fois établis dans les environs de Sennaar, ne manquant point de nourriture, ayant des armes à la main, ils ne cherchent point à déserter, & vivent d'une maniere assez rangée. Plusieurs de ces Nubas, avec lesquels j'ai causé, m'ont paru être une espece de negres plus doux & plus

intéreffans que ceux qui viennent du Bahar el Aice, c'eft-à-dire, que ceux dont on tire les Funges qui compofent le gouvernement de Sennaar.

Les Nubas ont de petits traits auffi-bien que les Funges : mais ils ont les cheveux laineux, le nez applati, & parlent un langage doux, fonore, & totalement différent des divers idiomes que j'avois entendus jufqu'alors. Quoique le Mek & les autres chefs du gouvernement de Sennaar prétendent être Mahométans, ils n'ont jamais tenté de convertir les Nubas. Au contraire, ils entretiennent dans leurs villages un certain nombre de Prêtres payens qui ont la paie de foldat & qui célébrent les offices de leur religion. Il m'eft impoffible d'expliquer cette religion, parce que je n'ai pas affez eu le tems de m'inftruire du langage & des coutumes des Nubas. Dans ces fortes d'occafions, il vaut peut-être mieux garder le filence que de dire des chofes fauffes ou hafardées. J'ai queftionné des Prêtres Nubas, & je n'en ai jamais trouvé aucun qui parlât affez bien l'arabe pour me donner en termes clairs & fans équivoque, une idée de leur culte, non qu'ils euffent de la répugnance à s'expliquer, mais ils ne me comprenoient pas bien, je ne les comprenois pas affez, & alors, ils fembloient toujours prêts à adhérer à ce que je difois ; ce qui étoit un moyen sûr d'être mal inftruit.

Ce que je fais bien, c'eft que les Nubas adorent la lune ; & toutes les fois que cet aftre éclaire les nuits, on voit avec quelle fatisfaction ils lui rendent hommage. Quand la lune eft nouvelle, par exemple, ils fortent de leurs hutes obfcures, ils prononcent quelques paroles religieufes en contemplant

ſon diſque argenté, & ils témoignent la plus vive joie par le mouvement de leurs pieds & de leurs mains. Je ne me ſuis jamais apperçu qu'ils rendiſſent aucun hommage au ſoleil, ſoit qu'il ſe levât, ſoit qu'il ſe couchât, ſoit qu'au haut du méridien il fît mieux ſentir toute ſa puiſſance. Autant que j'ai pu le ſavoir, les Nubas adorent un certain arbre & une certaine pierre: mais il m'a été impoſſible de voir cette pierre & cet arbre. Il n'y en a point dans les campagnes du Sennaar, mais bien dans le pays d'où ſortent les Nubas. Les Prêtres ont beaucoup d'influence ſur ce peuple, non qu'il les aime, mais il les craint. Ces Prêtres ſont diſtingués par de gros anneaux de cuivre qu'ils portent autour du poignet, & même ils en mettent quelquefois un ou deux aux bas de leurs jambes.

Les villages des Nubas ſont appellés Dahera, nom, qui me ſemble être le même que celui de Dashra, qu'on donne aux Kabylès, c'eſt-à-dire, à ces peuples qui en Barbarie ont des demeures fixes ſur les montagnes. Cependant, comme je ne connois qu'imparfaitement le langage des Kabylès, & point du tout celui des Nubas, je ne chercherai point les raiſons de cette reſſemblance. Les Nubas aiment exceſſivement la chair de porc; auſſi en ont-ils de nombreux troupeaux. Leurs cochons ſont d'une petite eſpece, tachettés en général de blanc & de noir, & aſſez ſemblables à ceux qu'on voit dans le nord de l'Ecoſſe.

Les Nubas ſont circoncis. Ceux qui ſortent de leurs montagnes ſe convertiſſent très-rarement au Mahométiſme; mais la plupart de leurs enfans enbraſſent cette religion. Ils ne parvien-

nent guere qu'au rang d'Officiers de leur propre corps. Le Mek en entretient douze mille auprès de Sennaar, & c'est avec ces troupes qu'il tient les Arabes dans la soumission. Les Nubas sont fort tranquilles ; ils se rendent rarement coupables de pillage & de mutinerie ; & s'il y a un parti à prendre, ils se déclarent pour leur maître, c'est-à-dire, pour celui que leur Monarque leur a donné pour chef.

L'IMMENSE plaine qu'habitent les Nubas du Sennaar n'a d'autre eau que celle qu'on trouve dans des puits. Je vis récurer un de ces puits ; je le mesurai, & je trouvai qu'il avoit près de quatre-vingt brasses de profondeur. Dans un climat aussi chaud que celui-là, on n'a guere besoin d'allumer du feu, & on n'a pas même de quoi en faire. Il n'y a ni tourbe, ni rien de semblable ; & dès que nous quittâmes les bords du Dender, nous ne vîmes plus ni arbres, ni bois d'aucune espece. Cependant les habitans de ces contrées n'ont point comme en Abyssinie la coutume de la viande crue. Mais avec la tige du dora ou du millet, & avec la fiente des chameaux, ils chauffent des fours sous terre où ils font cuire des cochons tout entiers d'une maniere très-propre, & qui n'est point du tout désagréable. Ils ont soin de ne peler ce cochon que quand ils sont achevés de cuire. (1)

LES Nubas ne se servent ni de pierre ni de briquet pour allumer du feu. Ils ont un moyen plus prompt. Ils prennent

(1) Il est à remarquer que la maniere dont les Nubas font cuire leurs cochons ressemble beaucoup à celle qu'emploient les Insulaires de la mer du Sud, & qu'ils allument du feu comme les sauvages de la nouvelle Hollande. (*Note du Traduct.*).

un petit morceau de bois pointu, & ils l'appuient perpendiculairement ſur un autre horiſontalement placé, dans lequel ils ont fait un petit trou ; enſuite ils tournent entre leurs mains celui qui eſt debout, comme lorſqu'on veut faire mouſſer du chocolat, & dans l'inſtant la flamme petille, tant eſt combuſtible tout ce qui couvre cette partie de la terre, où la pluie tombe pourtant tous les ans durant ſix mois de ſuite.

LE 25 à quatre heures de l'après-midi, nous quittâmes les villages des Nubas, dans l'intention de nous rendre à Basboch, où il y a un bac pour paſſer le Nil : mais à peine eûmes-nous fait deux milles dans la plaine, que nous fûmes accueillis par un de ces tourbillons qu'on appelle à la mer un ſyphon. La plaine étoit, comme je l'ai déjà obſervé, d'un ſol rouge, qui avoit été détrempé par la pluie tombée pendant la nuit. Le malheureux chameau, que les Cohalas nous avoient pris & rendu, ſe trouva dans le centre du tourbillon, & enlevé & jetté à une diſtance conſidérable, il eut pluſieurs côtes briſées : pour moi j'étois aſſez éloigné du centre ; mais je n'en fus pas moins renverſé, & je tombai ſi rudement le viſage contre terre, que le ſang me coula du nez. Deux de mes domeſtiques eurent le même ſort ; le vent nous couvrit le corps d'un enduit de boue, tout auſſi bien appliqué que ſi on nous l'avoit mis avec une truelle. Je perdis un inſtant connoiſſance, je ceſſai de reſpirer ; & quand je repris mes ſens, je me trouvai le nez & la bouche remplis de fange. Je jugeai que la ſphere de ce tourbillon avoit environ deux cens pieds d'étendue. Il abattit la moitié d'une petite hute, comme ſi on l'avoit tranchée avec un couteau, & il en diſperſa les débris dans la plaine, laiſſant l'autre moitié debout.

Dès que nous fûmes délivrés de ce tourbillon, nous gagnâmes un village, où la crainte seule nous obligea de nous refugier, car le vent avoit cessé par-tout. Cependant le tourbillon entraîna beaucoup de pluie ; & les Nubas nous assurerent que c'étoit un signe certain que notre voyage seroit heureux; car ils prétendoient que s'il avoit enlevé à proportion autant de sable & de poussiere, nous aurions été tous infailliblement suffoqués. Ils nous dirent en même tems que ces sortes de tempêtes étoient très-fréquentes au commencement & à la fin de la saison des pluies, & que quand nous en verrions venir quelqu'une il falloit nous coucher tout à plat, appuyer la bouche contre terre jusques à ce que le vent se fut éloigné, parce qu'alors il ne pourroit ni nous emporter, ni nous suffoquer, comme cela arrivoit souvent.

Les bons Nubas chez qui nous entrâmes nous reçurent très-amicalement, & nous aiderent à laver nos vêtemens & à les faire sécher. Quand ils me virent tout nud & qu'ils s'apperçurent que mon nez avoit saigné, ils avouerent qu'ils n'auroient jamais cru qu'un homme qui avoit le corps blanc comme moi pût saigner. Ils nous servirent un morceau de cochon roti ; & tous tant que nous étions, à l'exception d'Ismael & des autres Mahométans, nous le mangeâmes de bon appétit ; ce qui fit grand plaisir à nos hôtes. Nous ordonnâmes à un de nos Musulmans de tuer le chameau blessé & d'en prendre pour souper avec ses camarades, en nous réservant de quoi manger le lendemain. Nous donnâmes ensuite le reste aux Nubas, qui dûrent par ce moyen avoir de quoi se régaler pendant plusieurs jours. Pous nous témoigner leur reconnoissance, ils nous firent présent d'une jarre de

bouza qui n'étoit pas bon, mais qui valoit pourtant mieux que de l'eau de puits. Je leur donnai à mon tour du tabac, du poivre, des grains de verroterie, du ſtibium; ce qui ſurpaſſoit de beaucoup leurs eſpérances.

Quoique nous euſſions été cruellement ſurpris par les effets violens & ſoudains du tourbillon, & que nous en euſſions encore le corps endolori, nous paſsâmes une ſoirée aſſez agréable. Quelques-uns de nos hôtes avoient ſéjourné à Sennaar & barragouinoient quelques mots d'arabe. Ma nuit fut fort tranquille; & dans mes voyages, j'en ai rarement paſſé qui m'ait fait autant de bien. On me mit coucher dans une hute très-propre, où j'étois ſeul avec mon domeſtique grec, qui repoſoit à côté de moi. Quelques Nubas veillerent toute la nuit & prirent ſoin de nos animaux & de notre bagage. Ils chantoient & ſe répondoient alternativement, & leur chant étoit de la plus douce mélodie.

Et cantare pares & reſpondere parati.

Virg.

Je les écoutois avec délices: mais enfin, je m'endormis involontairement & avec regret; car nous n'avions pas extrêmement beſoin de ſommeil. Nous étions plutôt froiſſés & effrayés que fatigués, puiſque nous n'avions pas fait plus de deux milles.

Le maître de la hute ayant pris toutes les précautions néceſſaires pour mettre nos perſonnes & notre bagage en sûreté, crut qu'il étoit de ſon devoir d'aller apprendre au premier Miniſtre quels hôtes inattendus occupoient en ce moment

ſa

ſa maiſon. Il trouva le Sheik Adelan à ſouper : mais il fut pourtant auſſi-tôt admis ; & le Miniſtre lui fit une foule de queſtions, auxquelles il ſatisfit pleinement. Il lui dit combien de perſonnes nous étions. Il lui décrivit la couleur de notre peau, la grandeur extraordinaire & la quantité de nos armes à feu, l'extrême ſimplicité de nos vêtemens, notre gaieté, notre affabilité, notre tranquillité, notre facilité à manger de ce qu'on nous offroit, & ſur-tout de la viande de cochon. Un homme entendant parler le Nuba, temoigna de l'horreur de ce que nous mangions du cochon : mais Adelan dit au Nuba en parlant de moi : « Eh ! quoi ! c'eſt un ſoldat & un Kafr comme vous ; & un ſoldat Kafr qui ſe trouve en pays étranger, doit ſe contenter de manger ce qu'on lui préſente. Tout homme ſage en fait de même. Ces étrangers n'ont-ils pas un de mes gens avec eux ? » — « Oui, ils avoient même un Envoyé du Roi ; mais il a laiſſé la troupe & a pris les devants pour ſe rendre à Sennaar ». — « Allez-vous-en les rejoindre, répondit Adelan, & demeurez avec eux à Baſboch, juſqu'à ce que j'aie le tems de leur faire dire d'entrer dans la capitale ».

Le Nuba étoit revenu du camp d'Aira, long-tems avant notre lever. Il nous fit part de ſa converſation avec le Miniſtre, ce qui nous fit grand plaiſir ; car nous n'avions pas été contens de voir que l'Envoyé du Roi s'en fût allé devant, & nous avions tout lieu de croire qu'il nous vouloit beaucoup de mal.

Le 26 Avril, à ſix heures du matin, nous nous remîmes en route, tournant un peu à l'oueſt-ſud-oueſt, & traverſant tou-

jours la même plaine. Toute la matinée, il y eut beaucoup d'éclairs & de tonnerre; il tomba même plusieurs ondées de pluie, & une entr'autres, à gouttes détachées, mais si grosses & si fortes, qu'en un moment nous fûmes trempés jusqu'à la peau. Il faisoit alors très-calme, & les gouttes de pluie tomboient perpendiculairement sur nous. Je crois que je n'ai jamais senti de pluie aussi froide; cependant elle n'étoit point désagréable, car le tems étoit chaud & pesant, & nous aurions voulu pouvoir être de tems en tems rafraîchis de la même maniere. Cette ondée fut pourtant un peu trop abondante. Les villages des Nubas sont semés de tous côtés dans la plaine. A neuf heures, nous arrivâmes à Basboch, lieu où sont rassemblées beaucoup de hutes de ces mêmes Nubas, & qui a presque l'air d'une ville.

Le Gouverneur de Basboch, vieillard de soixante-dix ans, étoit si foible qu'à peine il pouvoit marcher. Cet homme vénérable me reçut avec beaucoup d'affabilité & me dit en me prenant par la main: « O chrétien! que viens-tu faire dans un tel moment & dans un tel pays? » — Je fus surpris de la politesse de ce vieillard; car il se servit en me parlant du terme de Nazarani (1), qui est le nom le plus honnête qu'on donne aux Chrétiens dans l'Orient. Autrement, le peuple brutal ne les désigne jamais que par l'épithète d'infidèle. Le Gouverneur de Basboch avoit été plusieurs fois au Caire. On me logea dans une hute très-propre & très-commode. On nous fournit des provisions en petite quantité, tout le tems que nous fûmes là: mais on ne nous laissa pourtant pas jeûner un seul jour.

(1) Nazaréen.

BASBOCH eſt ſitué ſur la rive orientale du Nil, & l'endroit où l'on paſſe le fleuve eſt à moins d'un quart de mille au-deſſous du village. Le cours du fleuve eſt en cet endroit nord & ſud. Il y a peu d'eau vers les bords, mais le milieu eſt très-profond, & toute cette partie eſt infeſtée de crocodiles. La ville de Sennaar eſt à deux milles & demi au ſud-ſud-oueſt de Basboch. Le ſoir, nous entendîmes diſtinctement le tambour, & ce ne fut pas ſans inquiétude, quand nous ſongeâmes à quel peuple barbare nous allions être obligés de nous confier. Le village d'Aira où le Miniſtre Adelan avoit alors ſon quartier général, étoit à trois milles au ſud-quart-d'oueſt de nous.

DANS la matinée du 27, l'Envoyé du Sheik Adelan nous laiſſa ſous la garde du Nuba, & il alla rendre compte à ſon maître, de ſon voyage & de notre heureuſe arrivée. Il trouva que Mahomet, l'Envoyé du Roi, l'avoit précédé, & Adelan étoit déja bien informé de tout ce qui s'étoit paſſé chez Fidèle, quoique ce ne fût pas Mahomet qui le lui eût appris; car dès que ce Mahomet voulut commencer à lui dire qu'il nous avoit trouvés à Teawa, Adelan s'écria avec colere: « Perſonne ne m'épargnera-t-il le déſagrément de faire pendre ce miſérable ? »

LE Miniſtre nous renvoya ſon domeſtique pour nous avertir que dans deux jours nous ſerions admis auprès de lui. Mahomet revint auſſi & reſta avec nous juſques au ſoir qu'il s'en retourna à Sennaar. Il ne nous fit pas le plaiſir de nous rapporter un ſeul mot de ce que le Roi lui avoit dit à notre

occasion, & il nous laissa dans l'incertitude absolue de savoir comment nous serions accueillis par le Monarque.

LE 29, nous eûmes la permission d'entrer à Sennaar. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine que nous pûmes faire descendre mon quart de cercle & le reste du gros bagage; car le long de l'eau, la pente de la colline est extrêmement rapide. L'intention des gens qui nous aidoient étoit de faire glisser jusqu'en bas la boëte qui contenoit le quart de cercle; ce qui n'auroit pas manqué de le mettre en pieces. Aussi, n'y voulus-je pas consentir. Ensuite le bateau de passage étoit petit, & il fut obligé de faire divers voyages avant que tous nos effets fussent rendus sur la rive occidentale.

NOTRE assemblement sur le rivage & le passage de nos chameaux sembloient avoir excité la curiosité ou la voracité des crocodiles. Un entr'autres parut plusieurs fois, nageant autour du bateau, sans pourtant nous attaquer. Cependant, fatigué d'un pareil voisinage, je pris un long fusil de chasse, & je lui tirai un coup qui l'atteignit un peu au-dessous de l'épaule. Un pareil coup étoit sans doute mortel, & peu d'animaux auroient pu vivre un seul instant après l'avoir reçu : mais celui-ci nagea encore jusqu'au fond de l'eau, laissant le fleuve teint de son sang; & quoiqu'il ne reparut pas alors, les gens du passage le trouverent mort le lendemain & me le porterent. Il avoit environ douze pieds de long, & le batelier me dit que ceux de cette taille étoient plus féroces & plus dangereux que ceux qui étoient plus grands. Les habitans du Sennaar & sur-tout les Nubas, mangent la chair du crocodile. Je n'en ai jamais goûté : mais il m'a paru qu'elle ressembloit beaucoup à celle du congre.



CHAPITRE VIII.

Converſation avec le Roi de Sennaar. — Avec le Sheik Adelan. — Entrevue avec les femmes du Roi.

L'ENVOYÉ d'Adelan nous conduiſit dans une maiſon à deux étages, ſpacieuſe & commode, appartenante au Sheik ſon maître, & à la diſtance d'un bon quart de mille du palais du Roi. Le Sheik me fit dire de me repoſer; que dans un ou deux jours je pourrois voir le Roi, & qu'il me feroit avertir quand il feroit tems que je le viſſe lui-même. J'étois réſolu de me conformer exactement à ſes volontés. Mais le lendemain matin, 30 Avril (1), un eſclave du palais vint me dire de me rendre auprès du Monarque; & j'obéis.

JE me fis accompagner par le negre Soliman, le turc Iſmael & mon domeſtique grec Michael. Le vaſte palais du Roi de Sennaar eſt bâti d'argile, à un ſeul étage, & les chambres ſont foncées en terre bien battue. Les premiers appartemens que nous traversâmes n'avoient point de meubles, & il ſembloit qu'une grande partie avoit été autrefois deſtinée à loger des ſoldats, quoiqu'il n'y en eût pourtant alors qu'une cinquantaine de garde. Le Roi étoit dans une chambre d'environ vingt pieds quarrés, dans laquelle nous n'arrivâmes qu'après avoir deſcendu deux petits eſcaliers très-étroits. Cette chambre étoit carrelée à grands carreaux de brique,

(1) 1772.

ſur leſquels on avoit étendu un tapis de Perſe ; pareil à ceux qui tapiſſoient tout l'intérieur de l'appartement & qui étoient très-beaux & en très-bon ordre.

LE Roi étoit aſſis à terre ſur un matelas couvert d'un tapis de Perſe & chargé de couſſins de drap d'or de Veniſe. Mais les vêtemens de ce Prince ne répondoient point à la magnificence qui l'environnoit. Il n'avoit ſur le corps qu'une grande chemiſe de toile de coton de Surate bleue, qui ne différoit des chemiſes de ſes eſclaves que parce que l'ourlet du bas & le collet étoient garnis d'un double point de ſoie blanche. Ce Prince avoit la tête nue, les cheveux courts & très-noirs, & le teint auſſi clair qu'aucun arabe. Ses pieds étoient nuds, mais preſque recouverts par ſa chemiſe. Il paroiſſoit âgé d'environ trente-quatre ans. Sa contenance étoit commune & n'annonçoit point un caractere décidé ; au contraire, il avoit l'air d'un homme doux, timide & irréſolu.

QUAND je m'avançai vers lui & que je baiſai ſa main, il reſta environ une minute à me regarder, comme s'il étoit incertain de ce qu'il devoit dire. Alors il demanda un interprête abyſſinien, car il n'en manquoit pas dans ſon palais : mais je lui dis en arabe que je croyois parler aſſez bien ſa langue pour pouvoir répondre à toutes les queſtions qu'il voudroit me faire. Soudain il s'adreſſa aux perſonnes qui étoient autour de lui en s'écriant : « Certes, voilà du bon arabe ! Mais, me dit-il, avez-vous appris cette langue dans l'Habesh (1) » ? — Non, lui répondis-je. Je l'ai appriſe en

(1) L'Abyſſinie.

Egypte, en Turquie, en Arabie: mais je l'ai souvent parlé en Abyssinie, où le grec, le turc & plusieurs autres langages sont usités ». — Cela est impossible! dit-il. J'avois cru jusqu'à présent que la langue abyssinienne étoit la seule qu'on connût en Abyssinie.

Il y avoit du côté de la chambre opposé à celui où le Roi étoit assis, quatre hommes vêtus de longues chemises de coton blanc, & ayant chacun un shawl blanc qui leur couvroit la tête & une partie du visage; ce qui montroit qu'ils étoient Prêtres, gens de loi ou savans. Un de ces hommes répondit par ces mots aux doutes que venoit d'exprimer le Roi sur les connoissances des abyssiniens. — « Ils ont assez de langages; & vous savez que l'Habesh est appellé le Paradis des ânes ».

Cependant je tirai la lettre du Roi d'Abyssinie & celle du Sherif de la Mecque, & je les donnai l'une après l'autre au Roi de Sennaar. Il les prit dans le même ordre que je les lui présentois: mais il posa sur un coussin la lettre du Roi d'Abyssinie jusques à ce qu'il eût lu celle du Sherif. Ensuite il lut celle du Roi, & il demanda tout de suite un interprête abyssinien. Je gardai le silence, parce que je soupçonnai qu'il vouloit me faire dire quelque chose de particulier, sans que ses gens l'entendissent. Mais je me trompois. Il n'avoit demandé l'interprête que par inadvertance, car lorsqu'il le vit, il ne lui dit pas un seul mot.

« Vous êtes au besoin un Médecin & un Guerrier, me dit-il. Mais la lettre du Sherif m'apprend aussi que vous êtes

un homme noble, au ſervice d'un grand Roi, qu'on appelle Anglois, qui eſt maître de toutes les Indes, qui a des ſujets Mahométans, auſſi-bien que des ſujets Chrétiens, & qui leur permet à tous le libre exercice de leur religion ». — « Quoique je ne l'aie jamais dit au Sherif, repliquai-je, cela n'en eſt pas moins vrai. Je ſuis auſſi noble qu'aucun autre homme de ma nation, & je ſers le plus grand Roi qui ſoit maintenant ſur le trône; un Roi, qui compte ces Indes pour l'une des moindres parties de ſes Etats ». — « Le plus grand Roi! reprit alors celui qui avoit dit que l'Abyſſinie étoit le Paradis des ânes. Vous ne devriez pas parler ainſi. Vous oubliez le Grand-Seigneur. Il y en a quatre, à Otman, à Ferſée, à Bornow & dans l'Habesh ». — « Je n'oublie le Grand-Seigneur, ni je ne lui fais tort, repris-je. Ce que j'ai dit eſt dit ». — « Ce ſont des Kafrs & des eſclaves, tous tant qu'ils ſont, s'écria Iſmael. Il n'y a que le Turc, le Roi d'Angleterre & le Roi de France. Quels Rois ſont donc ces Rois de Bornow & les autres? Des Kafrs ».

« Comment ſe peut-il, dit le Roi, que vous ſoyiez ſi noble & ſi ſavant, que vous parliez tous les langages & que vous connoiſſiez tout? Comment ſe peut-il que vous ſoyiez ſi courageux, que bravant tous les dangers, vous voyagiez avec deux ou trois vieillards, dans des pays comme celui-ci & l'Habesh, où le Roi Baady, mon pere, a trouvé la mort, quoiqu'il eût une armée à ſa ſuite? Comment ſe peut-il enfin que vous ne reſtiez pas chez vous tranquille à manger, à boire, à vous réjouir & à goûter le repos, au lieu d'errer comme un homme diſgracié de la fortune & en proie à tous les dangers? » — « Sire, lui répondis-je, vous pouvez connoître

noître quelques hommes d'une certaine eſpece. Oui, vous en connoiſſez ; car ils ſont de votre religion comme de la mienne, gens inſtruits & avides de ſavoir. Ils ſont auſſi quelquefois d'un rang très-élevé ; & pour effacer les péchés qu'ils ont commis, ou pour accomplir des vœux qu'ils ont faits, ils renoncent au monde, à ſes richeſſes, à ſes plaiſirs. Dépoſant leur nobleſſe, ils deviennent humbles & pauvres, & ils ſouffrent ſouvent les inſultes des méchans qui n'ont point devant les yeux la crainte de Dieu ». — « Vraiment, ce ſont des Derviches », dirent les trois ſavans qui n'avoient point encore parlé. — « Eh bien ! repris-je, je ſuis un de ces Derviches. Content du pain qu'on me donne, je me ſuis voué pour quelques années aux fatigues & aux dangers d'un long voyage, faiſant tout le bien que je puis aux pauvres comme aux riches, ſervant tous les hommes, ſans jamais nuire à aucun ». — « Tybé ! voilà qui eſt bien ! s'écria le Roi ». — « Mais combien y a-t-il que vous voyagez ? » dit un autre. — « Près de vingt ans, répondis-je ». — « Vous êtes bien jeune, reprit le Roi, pour avoir commis tant de péchés & ſi-tôt. Avez-vous commis tous vos péchés avec des femmes ? » — « Une grande partie, lui repliquai-je. Mais je ne vous ai point dit que j'étois un de ceux qui voyagent par rapport à leurs péchés ; je vous ai dit qu'il y avoit quelques Derviches qui erroient ſur la terre pour accomplir des vœux, & d'autres pour chercher la ſageſſe ». — Ce Prince fit alors un ſigne, & un eſclave vint m'offrir un couſſin que je ne voulois point accepter : mais le Roi me força de m'aſſeoir.

J'APPRIS par la ſuite le nom des trois hommes qui avoient pris part à notre converſation. Le premier étoit Ali Mogre,

bi, né à Maroc, & Cadi, c'eſt-à-dire, premier Juge de Sennaar. Ce Cadi étoit en ce moment dans la diſgrace des deux freres Abou Calec, Gouverneur du Korfodan, & Adelan, premier Miniſtre, campé à Aira, à la tête des Nubas & de la cavalerie Funge, & occupé à lever des tributs ſur les Arabes, à meſure que ſortant des limites des pluies du tropique, ils conduiſoient les troupeaux dans les ſables de l'Atbara pour les dérober aux fureurs de la mouche. Le ſecond étoit le Cadi du Korfodan, qui attaché aux intérêts de Mahomet Abou Calec, lui ſervoit d'eſpion auprès du Roi. Pour le troiſième, c'étoit un Saint du voiſinage de Sennaar, conſervateur du canton des Haddly, vaſtes champs où l'on cultive beaucoup de dora, & où après qu'on l'a recueilli, on le dépoſe dans de grandes cavernes qu'on appelle *des Matamores*. Cet homme étoit très-révéré dans tout le pays, & les Funges le regardoient comme un autre Joſeph qui ramaſſoit du grain dans les tems d'abondance, pour pouvoir, en cas de diſette, le diſtribuer aux pauvres à un prix modéré.

« Le Cadi me demanda ſi je ſavois quand eſt-ce que Hagiuge & Magiuge (1) viendroient? » — Comme cette queſtion me rappella mon ſavant ami de Teawa, j'eus peine à m'empêcher de rire. — « Je ne deſire point de le ſavoir, lui dis-je; je crois que ces jours ſont encore loin & qu'ils n'arriveront pas de mon tems ». — « Qu'eſt-ce que vos livres en diſent? me demanda-t-il en affectant un air ſavant. Sont-ils d'accord avec les nôtres? » — « Je ne puis vous en inſtruire, répondis-je, que lorſque je ſaurai ce que les vôtres contien-

(1) Gog & Magog.

nent ». — Voici ce qu'il m'expliqua : — « Hagiuge & Magiuge ſont de petits hommes, tout au plus gros comme des abeilles ou comme le zimb, c'eſt à-dire, la mouche du Sennaar. Ils ſortiront de la terre par eſſaims, & ils ſeront en ſi grand nombre, qu'il ſera impoſſible de les compter. Deux de leurs chefs monteront ſur un âne; chaque poil de cet âne deviendra une flûte, chaque flûte jouera un air différent; & toutes les perſonnes qui entendront cette muſique & qui la ſuivront, ſeront conduits en enfer ».

« Je ne connois point ces petits hommes, dis-je, & je jure Dieu que je ne les crains pas, fuſſent-ils deux fois auſſi nombreux que vous venez de le dire. J'ai confiance en Dieu, & je n'ai jamais aſſez aimé la muſique pour ſuivre un âne en enfer, quelques airs que lui ou ſes petits cavaliers puiſſent jouer ». — Le Roi rit aux éclats. Pour moi, je me levai pour m'en aller; car j'étois excédé de toute cette converſation. Je dis tout bas en amharic à l'interprête abyſſinien, de demander quel jour je pourrois porter quelque bagatelle que j'avois à offrir au Monarque. Le Roi répondit que ce ne pouvoit pas être ce jour-là, parce que je devois être fatigué : mais que je n'avois qu'à me retirer chez moi, & qu'il me feroit avertir quand il faudroit que je revinſſe. Alors je ſortis, & en m'en allant je trouvai dans la rue beaucoup de gens qui tous me lâcherent quelqu'inſolence. Je traverſai la grande place qui eſt devant le palais, & je ne pus m'empêcher de frémir en ſongeant à ce qui y étoit arrivé à l'infortuné M. du Roule & à ſes compagnons, munis cependant d'une protection dont je manquois, & qui ſembloit devoir les mettre à l'abri de tout danger.

A ſix heures du ſoir, on battit du tambour, & on nous apporta un aſſez bon dîner de viande de chameau, cuite avec des herbes dont la ſubſtance gluante & viſqueuſe eſt appellée dans la langue du pays *bammia*. Quand j'eus dîné & rédigé mon Journal, je me mis à déployer mes inſtrumens. Je tirai d'abord de leurs caiſſes mon thermometre & mon barometre, que je ſuſpendis dans ma chambre. Il étoit alors huit heures, & je demandois à l'Envoyé d'Adelan quel jour il croyoit que je pourrois voir ſon maître, quand je vis arriver un eſclave qui me dit qu'il étoit tems de venir offrir mon préſent au Roi. Je me hâtai de déballer tout ce que j'avois pour ce Prince, & nous nous rendîmes au palais.

Le Roi étoit alors dans un vaſte appartement qui me parut aſſez éloigné de celui où je l'avois vu le matin. Nud, il avoit divers vêtemens ſur ſes genoux ou diſperſés autour de lui; & un eſclave lui frottoit le corps avec une eſpece de graiſſe puante, tandis que ſes cheveux en étoient déja ſi impregnés, qu'ils lui dégouttoient de tous côtés, comme s'il avoit trempé ſa tête dans l'eau. Quelque grande que fût la chambre, je ſentis en y entrant l'odeur de cette graiſſe. Le Roi me demanda ſi je me frottois quelquefois le corps comme lui? — Je lui répondis que je ne me graiſſois ainſi que fort rarement, & que je croyois que la graiſſe dont il ſe ſervoit, devoit être fort coûteuſe. — Il me dit que c'étoit de la graiſſe d'éléphant, qui donnoit de la force & rendoit la peau très-douce. « Je la crois très-propre, lui répondis-je alors : mais l'odeur m'en paroît ſi inſupportable, que j'aimerois mieux avoir la peau auſſi rude que celle d'un éléphant, que d'être obligé de me

servir de cette graisse ». — Ce Prince me dit que si je m'en servois, mes cheveux ne seroient pas si rouges qu'ils étoient, & que bientôt ils cesseroient d'être rouges & deviendroient tout blancs. « Voyez, ajouta-t-il, les Arabes que les Daveinas ont repoussé dans ces contrées, après leur avoir enlevé tout leur bétail. Depuis qu'ils n'ont plus de graisse pour frotter leurs cheveux, le soleil les leur fait rougir, & ensuite ils blanchissent. Vous pouvez les reconnoître à la couleur de leurs cheveux qui sont semblables aux vôtres. Quant à l'odeur, vous ne la sentirez plus dans un instant ».

Après qu'on l'eut bien frotté de graisse, ses esclaves apporterent une grande & belle corne, dans laquelle il y avoit quelque chose d'odorant, aussi liquide que du miel. La civette entroit certainement pour beaucoup dans la composition de cette drogue. Le Roi passa dans une chambre voisine, où deux hommes l'inonderent d'eau fraîche. Je ne pouvois pas le voir : mais j'imagine qu'il étoit alors tout nud. Il rentra, & un esclave l'oignit avec la liqueur odorante, qui étoit dans la corne. Ensuite il s'assit, ayant achevé de faire sa toilette, & étant prêt à s'en aller souper dans l'appartement de ses femmes. Je lui dis que j'étois étonné qu'il ne se servît point d'eau rose comme en Abyssinie, en Arabie & en Egypte. Il me répondit que les marchands arabes lui en avoient souvent porté du Caire : mais qu'il y avoit longtems qu'il n'en étoit venu, & qu'on ne pouvoit pas faire de l'eau rose dans le Sennaar, parce qu'il n'y avoit point de rosiers ; que les femmes faisoient seulement de l'essence avec de la fleur de citronnier.

J'offris alors mon présent, & je dis au Prince que le

Roi d'Abyssinie le lui envoyoit, espérant que conformément à la foi & aux coutumes de toutes les nations, non-seulement il me protégeroit pendant que je séjournerois dans ses Etats, mais qu'il m'enverroit promptement & en sûreté en Egypte. Il me répondit qu'il avoit été un tems où il auroit pu faire cela & davantage : mais que ce tems étoit changé; que le Sennaar étoit dans la décadence & ne ressembloit plus à ce qu'il avoit été jadis. Cependant il me fit servir du sorbet parfumé, & je le bus en sa présence; ce qui devint un garant de la sûreté de ma personne. Après quoi, je me retirai, & le Roi passa chez ses femmes.

Ce ne fut que le 8 de Mai (1) que j'eus audience du Sheik Adelan qui campoit toujours à Aira, à trois milles & demi de Sennaar. Nous partîmes de très-bonne heure & nous côtoyâmes presque toujours les bords du Nil qui ne sont point agréables en cet endroit, car on les a dépouillés de toute espece d'arbres. D'ailleurs, le fond du fleuve est très-vaseux & très-sale, & la plage couverte d'une espece de petites concrétions de terre calcaire, sur lesquelles les rayons du soleil se réfléchissoient de maniere que nos yeux en étoient très-affectés.

Quand nous quittâmes les bords du Nil, nous traversâmes une grande plaine sabloneuse, où l'on ne voyoit ni arbres, ni buissons, & nous arrivâmes enfin chez Adelan. Deux ou trois grandes maisons à un étage occupoient le milieu d'une

(1) 1772.

enceinte quarrée, dont chaque face avoit au moins un demi-mille anglois, & qui au lieu de murailles avoit un entourage très-haut de roseaux, ou de pieds de dora secs, je ne sais lesquels, mais bien arrangés en fascines, & joints ensemble avec des pieux & avec des cordes. En dehors de la porte il y avoit de chaque côté six maisons d'une construction plus légere que les autres. Tout près de l'entourage étoient des especes de hangars pour les soldats, & devant ces hangars des piquets plantés pour attacher les chevaux, qui par ce moyen faisoient face à leurs cavaliers. Les hangars restoient ouverts à tout vent; & au-dessus de l'endroit où chaque soldat couchoit, on voyoit suspendu un petit bouclier & un grand sabre. L'on me dit que c'étoit là principalement qu'on logeoit les coureurs, qui, étant Arabes, n'étoient point reçus à passer la nuit dans l'enceinte quarrée.

DANS cette enceinte nous vîmes plusieurs rangs de chevaux, ainsi que des barraques pour loger les soldats. Les chevaux étoient au piquet comme ceux du dehors, & avoient la tête tournée du côté des barraques. C'étoit sans contredit un des plus beaux spectacles qu'il soit possible de voir. Tous ces chevaux, d'ancienne race arabe, avoient plus de seize paumes de hauteur. Ils étoient aussi forts que nos chevaux de carrosse, mais supérieurement faits & extraordinairement légers. Ils avoient le front large & court, l'œil superbe, l'oreille extrêmement jolie, & toute la tête enfin de la plus rare beauté. La plupart étoient noirs, quelques-uns de couleur pie, & certains blancs comme du lait, mais non pas blanchis par l'âge. Ceux-ci avoient les yeux & la corne blancs, ce qui n'est peut-être pas un avantage.

Une cotte de maille en acier étoit attachée vis-à-vis de chaque cheval, & couverte d'une peau d'antelope, auſſi fine que du chamois, pour empêcher la roſée de la gâter. On voyoit un caſque de cuivre, ſans crête & ſans plume, ſuſpendu par un cordon au-deſſus de la cotte de maille, & c'étoit ſans contredit la piece la plus pittoreſque du trophée. Là étoit auſſi un énorme ſabre, ayant un fourreau de cuir rouge, & au pommeau duquel pendoient deux gros gants, dont la main n'étoit point diviſée en doigts, comme celle de nos gants, mais formoit une ſeule poche.

L'on me dit que dans cette enceinte d'Aira il y avoit quatre cens chevaux, qui, ainſi que les cavaliers & leur armure complette, appartenoient en propre au Sheik Adelan ; car tous ces cavaliers ſont des eſclaves achetés à prix d'argent. Il y avoit cinq ou ſix de ces enceintes quarrées, toutes à moins d'un de-mille de diſtance l'une de l'autre, dans leſquelles étoient les chevaux & les eſclaves du Roi. Je n'allai point les voir, & j'ignore ſi elles étoient auſſi bien tenues que celles d'Adelan ; mais je puis aſſurer qu'il n'y a point en Europe un corps de cavalerie auſſi magnifique que celui-ci.

Je trouvai Adelan aſſis ſur un morceau de tronc de palmier, devant un des rangs de ſes chevaux, qu'il ſembloit contempler avec plaiſir. Une troupe de noirs, ſes amis ou ſes eſclaves, ſe tenoit debout autour de lui. Il étoit vêtu d'une longue robe de camelot gris, doublé de ſatin jaune, & il avoit ſur la tête un bonnet de camelot fait en forme de caſque, avec deux pointes qui lui couvroient les oreilles. Il me parut

que

que c'étoit là l'habillement dont il se servoit le matin pour aller visiter ses chevaux, à quoi il ne manquoit jamais.

Ce Sheik, âgé d'environ soixante ans, étoit un homme de plus de six pieds de haut, d'une forte corpulence, & marchant lentement, plutôt par affectation de grandeur que par manque d'agilité. Il avoit les traits & la couleur d'un Arabe, & non d'un negre, & sa barbe étoit bien plus épaisse qu'on ne la voit ordinairement dans ces contrées. Il avoit de grands yeux noirs, & une mine à la fois douce & fiere. Dès qu'il m'apperçut il se leva, & me dit, sans aucune espece de salutation : « Vous, qui êtes un cavalier, dites-moi ce que voudroit avoir donné votre Roi d'Habesh pour posséder ces chevaux-là » ? « — Eh ! quel Roi, lui répondis je sur le même ton, n'en donneroit pas le plus haut prix, s'il pouvoit les connoître » ? « — Fort bien ! reprit il d'une voix plus basse, en s'adressant à ses gens, si nous sommes forcés d'aller dans l'Habesh, comme le Roi Baady, nous menerons nos chevaux avec nous ». — Je vis bien qu'en disant ces mots il faisoit allusion à la querelle qu'il se préparoit d'avoir avec le Roi.

Nous entrâmes alors dans un grand salon tapissé en damas écarlate, & orné de glaces. D'un côté il y avoit deux grands sophas de damas cramoisi & jaune, & chargés de coussins de draps d'or pareils à ceux que j'avois vus chez le Roi. Adelan, ayant quitté son bonnet & sa robe de chambre de camelot, ne garda qu'une espece d'habillement de satin cramoisi, tombant au-dessous du genou, avec des especes de revers, & attaché au milieu du corps par une ceinture,

dans laquelle étoit passé un poignard monté en or, & ayant une gaine d'ivoire. Le Seik portoit à son doigt une des plus grosses & des plus belles amethistes que j'aie jamais vues, & il avoit un petit anneau d'or à une oreille.

» POURQUOI êtes vous venu ici sans armes, sans domestiques & à pied «? — » *Yagoubé :* L'on m'avoit dit qu'on ne gardoit point de chevaux à Sennaar, & je n'en ai point mené «. — » *Adelan :* Vous devez croire que vous avez couru bien des risques, & vous ne vous trompez point. Mais que pensez-vous de moi, qui suis nuit & jour en campagne, environné de plusieurs milliers d'Arabes, qui, s'ils le pouvoient, me mangeroient tout vivant «? — » *Yagoubé :* Un homme courageux & habitué comme vous à commander, ne considere point le nombre de ses ennemis, mais leur habileté. Un loup ne craint pas plus dix mille agneaux qu'il n'en craint un «. — » *Adelan :* Cela est vrai. Regardez à ma porte; voilà les chefs Arabes, dont je viens de fixer les tributs. Je les ai fait venir ici afin qu'ils puissent juger par eux-mêmes, si, en cas de rébellion, je suis prêt à les dompter «.

» Vous ne pourriez pas agir plus sagement, lui dis-je, mais souffrez que je vous parle de mes affaires. Je viens à vous de la part du Roi d'Abyssinie, pour vous demander un passe-port avec lequel je puisse traverser le Sennaar & me rendre en sûreté en Egypte. Ce monarque vous donne sa parole royale qu'il est prêt à en faire autant pour vous, ou à vous accorder tout ce que vous pourrez lui demander «. — Adelan prit la lettre du roi d'Abyssinie, & après

l'avoir lue il me dit : » Le roi d'Abyssinie doit être assuré que je suis disposé à faire pour lui bien plus qu'il ne désire. Il est bien vrai que depuis la folle tentative d'un de ses prédécesseurs contre le Sennaar, & le désir plus fou encore de replacer sur le trône le vieux Baady, nous n'avons point fait une paix formelle avec les Abyssiniens. Mais nous ne sommes pourtant pas en guerre; nous vivons en bons voisins les uns avec les autres : la paix est-elle autre chose « ? — » Vous savez, répliquai-je, que je ne suis qu'un voyageur, qui cherche le chemin de sa patrie. Ce n'est pas à moi à me mêler de la paix ou de la guerre entre les nations. Tout ce que j'ai à demander est une permission de passer dans vos contrées, d'y jouir des droits de l'hospitalité qui sont dûs à tout étranger. Je réclame encore une faveur, c'est que vous daigniez accepter un leger présent. Je ne le porte point de mon pays; il y a trop long-tems que j'en suis absent : si j'en venois mon présent seroit plus digne de vous «.

Adelan me répondit : » Je ne veux point refuser votre présent; mais croyez qu'il étoit absolument inutile. J'ai, sans doute, des défauts comme tous les autres hommes; mais je suis au moins exempt de celui de maltraiter ou de rançonner les étrangers. Cependant Mahomet Abou Calec, mon frere, est encore plus favorable aux étrangers que moi. Vous seriez heureux de le trouver ici : mais en tout cas je ferai pour vous tout ce que je pourrai, quand je serai débarrassé de ces Arabes «.

Je présentai alors à Adelan la lettre du Sherif de la Mecque,

Il l'ouvrit, la regarda, & la posa à côté de lui sans la lire; en disant : » Oh ! Metical est un excellent homme ! lorsque mes compatriotes vont à la Mecque, il leur rend quelquefois des services. Pour moi, je ne suis jamais allé dans la ville sainte, & probablement je n'irai jamais «. — Soudain je lui donnai la lettre d'Ali Bey, qu'il mit sur son genou en lui donnant un petit coup du plat de main. — » Eh quoi ! me dit-il, ne savez-vous pas, n'avez-vous pas entendu dire que Mahomet Abou Dahab, Hasnadar d'Ali Bey, longtems révolté contre lui & banni du Caire, occupe maintenant sa place? Mais que cela ne vous afflige point; je vous connois pour un homme d'honneur, pour un homme prudent; & je vous répete que si mon frere, Abou Calec, ne vient point, je vous ferai partir dès que j'en aurai le tems «.

L'ESCLAVE, qui étoit venu me chercher à Téawa pour me conduire à Sennaar, s'approcha alors de son maître & lui dit assez bas : » Yagoubé doit-il aller souvent chez le roi « ? — » Toutes les fois qu'il le voudra, répondit Adelan. Il peut visiter la ville, se promener, mais jamais seul. Il faut qu'il aille au palais, afin que quand il sera de retour dans sa patrie, il dise qu'il a vu à Sennaar un roi qui ne savoit point gouverner, ni ne vouloit souffrir qu'on le lui enseignât; un roi incapable de faire la guerre, & ne pouvant point vivre en paix «. — Je pris alors congé d'Adelan; mais on avoit préparé, dans une chambre voisine, un grand déjeuné où il nous invita. Cela aida beaucoup notre compagnon Hagi Ismaël à se consoler de l'infortune de son patron Ali Bey. En sortant je baisai la main du Sheik. Il le souf-

frit fans difficulté. —— » Sheik, lui dis-je, j'efpere que vous ne ferez pas fâché fi, en paffant au milieu des Arabes qui font dans votre enclos, je cede à la curiofité de leur adreffer quelques queftions ». --- « Point du tout, me répliqua-t-il, parlez leur tant qu'il vous plaira; mais ne leur dites point qu'ils pourront vous voir à Sennaar; car s'ils le favent, ils feront chez vous du matin au foir, ils vous mangeront tout ce que vous avez, & ils vous égorgeront s'ils vous rencontrent quand vous vous mettrez en route ».

Je m'en retournai à Sennaar très fatisfait de l'accueil que je venois de recevoir à Aira. Depuis que j'avois quitté Gondar, je n'avois point vu d'homme qui eût l'air auffi franc, auffi aifé qu'Adelan, & qui exprimât auffi librement ce qu'il paroiffoit fentir : mais il avoit entrepris de grandes affaires, & je doutois qu'il pût les terminer dans le laps de tems que je me propofois de féjourner à Sennaar : en outre j'étois fâché de la diftance qu'il y avoit de la capitale à Aira; le chemin étoit fans ceffe couvert d'un peuple infolent & brutal; de forte que nous ne pouvions pas trouver un homme fans éprouver quelques altercations, ou fans qu'on nous accablât de demandes de préfens d'or, d'étoffes, de tabac; & tous ces défagrémens fembloient toujours devoir finir par quelque chofe de plus férieux.

Je caufai long-tems avec les Arabes que je trouvai à Aira, & ce fut par eux que j'eus des renfeignemens fur les différentes tribus de l'Atbara. Elles étoient alors toutes en chemin du côté du nord pour fe rendre dans les divers cantons qu'elles ont coutume d'occuper dans les fables qui font à l'eft

de Mendera & de Barbar. Ces ſables ſi ſtériles, ſi déſerts une partie de l'année, commençoient à ſe couvrir d'une multitude de paſteurs & de troupeaux. La mouche, fille déſolatrice du ſol gras & fertile qui compoſe les vaſtes pleines du ſud du Sennaar, néceſſite ces émigrations périodiques que les Arabes ſavent pourtant bien devoir leur couter au moins la moitié de leurs ſubſiſtances; tant eſt puiſſant l'effet de l'inſtrument le plus foible dans les mains de la Providence! Les troupes du Sennaar, peu nombreuſes, mais bien armées, attendoient les Arabes à l'entrée des ſables, & elles leur en interdiſoient l'accès juſqu'à ce que chaque chef de tribu eût fourni un inventaire exact de ſes richeſſes, & fait une compoſition avec le Sheik Adelan.

Tout ſubterfuge eſt vain. L'impitoyable mouche pourſuit juſqu'au moindre chameau, & le contraint de ſe réfugier dans les ſables, qu'il ne peut plus quitter qu'après la ſaiſon des pluies. Mais ſi, pendant ce tems là, on découvre qu'il y ait eu quelque fraude dans le compte que les Arabes ont fourni de leurs troupeaux, ils ſont punis avec la plus grande ſévérité, lorſqu'au commencement de Septembre ils reviennent chercher leurs gras paturages. Ils ont ſouvent eſſayé de réſiſter; mais leurs efforts ſont demeurés inutiles. Immenſément nombreux, mais chargés de leurs femmes, de leurs enfans, de leurs troupeaux, ils ſont forcés de céder à des troupes ſupérieurement montées, qui les veillent au paſſage, ſans avoir beſoin de s'écarter de leur demeure. Cependant, ayant une fois payé leur tribut, & étant rendus dans les ſables, les Arabes ſont tranquilles durant la ſaiſon des pluies; &, par la même raiſon, ils jouiſſent du

même avantage quand, après les pluies, ils reviennent au ſud.

L'on peut demander avec raiſon ce que fait le gouvernement de Sennaar de ce nombre prodigieux de chameaux, que les Arabes doivent lui donner tous les ans à leur paſſage? A cela je répondrai que tout le tribut n'eſt point payé en nature. Les différentes tribus qui poſſédent tant de chameaux, & tant d'autres ſortes de bétail, ont une taxe proportionnée qu'elles payent en or, en eſclaves, ou bien en nature. Il faut beaucoup de chameaux pour la ſubſiſtance de la maiſon du Roi & des habitans de Sennaar, car dans cette ville, on ne mange preſque pas d'autre viande, & c'eſt la ſeule qu'on voye dans les marchés. Les chameaux qu'on ne conſomme point dans le pays, ſont achetés par les marchands de Dongola, & envoyés en Egypte, où ils ſervent à remplacer ceux que perdent les nombreuſes caravanes qui vont à la Mecque.

Une choſe me fit beaucoup d'impreſſion à Aira; c'eſt le ton mépriſant avec lequel Adelan parloit de ſon Roi. J'eſpérois qu'avec un peu d'adreſſe je pourrois me conſerver la faveur de l'un & de l'autre; mais cependant ils en étoient, ou du moins ils en alloient être à des termes qui me faiſoient craindre de me trouver embarraſſé entr'eux.

Le lendemain (1) de mon retour d'Aira, je fus agréablement ſurpris le matin de recevoir la viſite d'Hagi Belal, à qui

(1) 9 Mai 1772.

j'étois recommandé par Metical Aga, & qu'Ibrahim Seraff, courtier de la factorerie Angloise de Jidda, avoit chargé de me compter l'argent dont je pourrois avoir besoin à Sennaar. Il me témoigna beaucoup de bienveillance & fit paroître non moins de joie que d'étonnement de ce que j'étois heureusement arrivé dans la capitale de la Nubie. Il arrivoit lui-même de Gerri ou de quelqu'autre village de l'Atbara, où il étoit allé pour son commerce. Il n'avoit point encore vu le Roi depuis son retour : mais il me fit une si horrible description du pays, qu'il sembloit qu'il n'y avoit pas un seul endroit, excepté celui où j'étois en ce moment, dans lequel je ne me trouvasse exposé à périr par une foule de causes, qu'il n'étoit pas en mon pouvoir d'éviter. Hagi Belal fit porter chez moi, dans la soirée, quelques rafraîchissemens dont j'avois commencé depuis long-tems à perdre l'habitude. Il m'envoya du thé, de l'excellent café, du miel, du sucre noirâtre, plusieurs bouteilles d'arack, des muscades, de la canelle, du gingembre & de très-bonnes dattes seches qu'il avoit rapportées de l'Atbara.

Hagi Belal étoit né à Maroc, & il avoit été au Caire, à Jidda & à Moka. Il connoissoit bien les Anglois & avouoit qu'il leur avoit des obligations & qu'il leur étoit attaché. Je fus quelques jours avant de me hasarder à lui parler d'argent, ou plutôt des moyens de trouver des secours à Sennaar; & quand je lui en parlai, il me donna peu d'espérance & me répéta tout ce que je savois déja de la mésintelligence qui régnoit entre le Roi & Adelan. Il sembloit placer tout son espoir, si tant est pourtant qu'il en eût, dans l'arrivée du Sheik Mahomet Abou Kalec qui devoit venir du Korfodan.

Il me dit qu'on ne pouvoit rien attendre d'Adelan, ſans aller à Aira, & qu'il n'oſeroit pourtant pas y aller, de peur de n'être plus en ſûreté dans Sennaar, tant que le Roi reſpireroit : mais, ajouta-t il, le Miniſtre jouit d'une puiſſance abſolue, dès l'inſtant qu'il a aſſemblé les troupes hors de la ville.

Un matin, Hagi Belal vint me voir en ſortant de chez le Roi. Je me préparois moi-même à me rendre au palais. Il me dit qu'on l'avoit envoyé chercher pour lui faire beaucoup de queſtions ſur mon compte, & pour lui demander préciſément quelle eſpece d'homme j'étois. Hagi Belal avoit répondu d'une maniere très-favorable pour moi & pour ma nation. Alors on lui avoit demandé les lettres de Metical Aga & toutes les autres lettres qu'il pouvoit avoir reçues de Jidda à mon ſujet : mais il n'avoit, me dit il, montré que les deux lettres que Metical lui avoit écrites, l'une au nom du Sherif, & l'autre en ſon propre nom. Il y avoit alors chez le Roi pluſieurs Grands-Officiers de l'Etat, & entr'autres, le Cadi (1) qui avoit lu les lettres tout haut. Un des Officiers demanda alors pourquoi un homme, tel que celui qu'annonçoient ces lettres, traverſoit les déſerts avec quatre ou cinq vieux domeſtiques, & qu'eſt ce qu'il vouloit voir ? & Hagi Belal répondit qu'il croyoit que la principale choſe que je deſirois à Sennaar, c'étoit d'être renvoyé dans ma patrie.

L'on demanda auſſi pourquoi j'étois le ſeul Anglois de ma troupe ? Pourquoi je n'avois aucun domeſtique de cette nation, au lieu d'avoir de miſérables Cophtes, Arabes, Turcs,

(1) J'en ai déja parlé à l'occaſion de ma premiere viſite au Roi.

dont aucun ne professoit la même religion que moi ? Hagi Belal répondit que des voyageurs étoient obligés dans ces contrées de se lier avec les personnes qui faisoient la même route qu'eux ; que cependant il croyoit que j'avois eu quelques domestiques anglois qui étoient morts en Abyssinie, pays dont j'étois sorti aussi-tôt que je l'avois pu, fatigué des guerres continuelles qui le désolent. Le Roi dit alors : « Il a fort bien choisi en venant ici pour chercher la paix ! Vous savez, Hagi Belal, que je ne peux rien faire pour lui ; puisque je n'ai aucun pouvoir en main. Il me seroit peut-être plus aisé de le renvoyer en Abyssinie que de le faire passer en Egypte. Qui est-ce qui peut passer en Egypte à présent ? » — « Mais, dit le Cadi, Hagi Belal peut l'envoyer à Suakem & delà à Jidda, où sont ses compatriotes ». — « Oh ! repliqua Hagi Belal, le Roi trouvera quelqu'autre moyen de le faire partir quand il aura eu le tems d'y penser davantage ».

Quelques jours après qu'Hagi Belal m'eut fait part de cette conversation, je reçus un message du palais. Je m'y rendis soudain & je trouvai le Roi seul & avec un air de chagrin & de mauvaise humeur. Il me demanda d'un ton singulier si je n'étois pas encore parti ? — Je lui répondis : « Votre Majesté sait bien qu'il m'est impossible de faire un pas pour m'éloigner du Sennaar, sans votre secours ». — « Mais, me dit-il, toujours du même ton, comment avez-vous pu penser à venir ici ? » — « Parce que personne, repliquai-je, n'imaginoit en Abyssinie que vous ne pussiez point faire conduire en sûreté un étranger à travers vos propres Etats ». — Il ne répondit rien : mais il me fit un signe de tête pour m'ordonner de sortir ; & ainsi finit cette courte & désagréable entrevue.

Le même jour, il me renvoya chercher vers les quatre heures après-midi, & me dit que plusieurs de ses femmes étoient malades & desiroient que je leur donnasse mes conseils. J'y consentis d'autant plus volontiers, que jusques-là toutes les occasions que j'avois eues de me lier avec le beau sexe, m'avoient été favorables. Je conviens pourtant qu'appeller beau sexe les femmes de Sennaar, ce n'est pas mettre une grande précision dans ses termes. L'on me conduisit dans une grande chambre quarrée & obscure, où étoient une cinquantaine de femmes, d'un noir d'ébene, n'ayant pour tout vêtement qu'un très-petit morceau de toile de coton autour des reins. Tandis que je m'amusois à penser si c'étoient là des Reines, ou s'il y avoit au moins quelque Reine parmi elles, une de ces femmes me prit rudement par la main & m'entraîna dans un autre appartement, bien mieux éclairé que le premier. Là, je vis sur un grand sopha de toile bleue de Surate, trois femmes vêtues avec des chemises bleues qui les couvroient depuis le cou jusques à la plante du pied.

L'une de ces femmes, que j'appris depuis être la favorite, avoit environ six pieds de haut & étoit excessivement grasse. Elle me parut être, après les éléphans & les rhinocéros, la plus grosse des créatures vivantes que j'eusse jamais vue. Ses traits étoient exactement ceux d'une négresse. Un anneau d'or passé dans sa levre inférieure, la faisoit retomber jusqu'à son menton, & conséquemment laissoit à découvert ses dents qui étoient extrêmement belles. Elle avoit noirci le dedans de sa levre avec de l'antimoine. Ses oreilles pendoient jusques sur ses épaules & avoient l'air de deux aîles. Elle portoit à chacune de ses oreilles un anneau d'or, presqu'aussi gros que

le petit doigt, & ayant au moins cinq pouces de diametre. Auſſi le poids de ces anneaux avoit tellement élargi les trous de l'oreille où ils étoient attachés, qu'on auroit pu y paſſer aiſément trois doigts à-la-fois. Cette femme avoit le cou paré d'un collier d'or, pareil à ces colliers auxquels on donne en Europe le nom *d'eſclavage*. Il avoit pluſieurs rangs qui deſcendoient par degrés ſur ſa poitrine, & auxquels étoient ſuſpendus beaucoup de ſequins percés. Elle portoit au-deſſus de la cheville de chaque pied une chaîne d'or ſi groſſe, que je ne concevois pas d'abord comment elle pouvoit marcher : mais je ſus enſuite que les anneaux étoient creux.

LES deux compagnes de cette Princeſſe étoient parées à-peu-près comme elle. Une d'entr'elles différoit ſeulement en ce qu'elle avoit des chaînes qui partoient de ſes oreilles & venoient s'attacher de chaque côté au-deſſus de ſes narines, & un anneau qui paſſé dans la cloiſon du nez, pendoit juſques ſur le milieu de la bouche. J'imagine qu'elle devoit reſpirer difficilement. En outre, ces ornemens avoient preſque l'air d'une bride de cheval.

LORSQUE je m'avançai vers les dames, la plus âgée porta la main à ſa bouche & la baiſa en diſant en mauvais arabe : « Kishalec howaja ? » c'eſt-à-dire, marchand, comment vous portez-vous ? Je n'ai jamais été ſi aiſe qu'on me ſaluât de loin qu'en ce moment. Je répondis : « La paix ſoit avec vous. Je ne ſuis point un marchand. Je ſuis un médecin ».

J'AI déja obſervé qu'en ma qualité de médecin des dames,

je ſavois être diſcret. Je ne rapporterai donc point ici la multitude de maux dont elles ſe plaignirent. Il me ſuffit de dire qu'il n'y eut pas de partie intérieure ou extérieure de leur corps ſur laquelle elles ne me conſultaſſent. Elles vouloient abſolument être toutes les trois ſaignées; & j'y conſentis, parce que cela n'exigeoit que peu de tems. Cependant, dès qu'elles virent mes lancettes, le cœur leur manqua. Elles demanderent un tabange, dont le nom arabe ſignifie un piſtolet: mais elles entendoient un de ces inſtrumens dont on ſe ſert quand on applique des ventouſes & qui a un reſſort à-peu-près ſemblable à la détente d'un piſtolet. J'avois deux de ces tabanges, mais je ne les portois point ſur moi. J'envoyai un de mes domeſtiques en chercher un, & le même ſoir je ſaignai les trois Reines avec beaucoup de ſuccès. La chambre fut inondée de leur ſang royal; & elles inſiſterent enſuite pour que je leur donnaſſe mon tabange; ce que je fus obligé de faire, après m'en être ſervi avec deux ou trois de leurs eſclaves qui n'étoient point malades, mais qu'elles voulurent que je ſaignaſſe pour bien voir comment cette opération ſe faiſoit.

Un autre ſoir je fus obligé de retourner auprès d'elles, & de donner un vomitif aux Reines & à deux ou trois autres grandes dames. Je ne chargerai pas cet ouvrage d'une ſcene ſi nauſeabonde. L'ipecacuanha eut beaucoup d'effet, & l'eau chaude fut avalée copieuſement. Les malades étoient en grand nombre, & le parquet atteſtoit le ſuccès de ma médecine. La chaleur étoit exceſſive, & toutes ces figures noires qui pouſſoient des plaintes & des hoquets autour de moi, me donnoient quelque idée de ce qui ſe paſſe en enfer. Ce-

pendant mes désagrémens ne finirent pas là. J'ai observé que la premiere fois que j'entrai dans l'appartement des Reines, elles étoient couvertes d'une chemise de coton; mais j'ai oublié de dire que dès qu'il s'agit de parler de maladie, chacune d'elles, à mon grand étonnement, se mit toute nue, & s'assit les jambes croisées comme un tailleur, en tenant sa chemise en paquet sur ses genoux. La coutume de se mettre nud dans ces contrées brûlantes, ôte tout sentiment de pudeur. Il ne faut pas oublier d'observer que le sein de ces Reines leur tomboit jusqu'au genou.

Elles crurent que leur extrême confiance méritoit qu'à mon tour je leur en témoignasse un peu; & ce ne fût pas sans surprise que j'entendis l'une d'entr'elles me prier de paroître à leurs yeux dans le même deshabillé qu'elles s'offroient aux miens. Toute la cour femelle accourut autour de moi. Mes refus, mes efforts furent vains. J'étois entre les mains de cinquante ou soixante femmes d'une structure & d'une force égale à la mienne. Mon habillement étoit comme le leur, une longue chemise bleue de toile de coton de Surate; & & tout ce que je pus obtenir, c'est qu'elles ne me découvrissent que les épaules & la poitrine. En voyant la blancheur de ma peau elles firent un cri d'horreur, & semblerent la considérer plutôt comme l'effet d'une maladie que comme une couleur naturelle. Je suis sur que de ma vie je n'ai été aussi embarrassé & aussi mal à mon aise. Je m'étois déjà trouvé dans plus d'une bataille; & j'aurois volontiers consenti à en braver de nouveau les dangers pour être délivré de l'examen désagréable auquel me soumettoient ces femmes. Je ne pouvois pas, d'ailleurs, m'empêcher de songer

que, si le Roi venoit en ce moment, le résultat de cette scene seroit d'empaler ou d'écorcher tout vivant le malheureux dont elles étoient si curieuses de voir la peau, quoique je pusse bien assurer que ces royales beautés ne m'avoient jamais fait naître une seule idée qui dût exciter la jalousie de leur époux; & je pense qu'il en étoit de même d'elles relativement à moi. Ce qui nous affectoit réciproquement ne pouvoit assurément blesser personne. Je sortis de chez elles avec des sentimens bien différens de ceux que j'avois éprouvés à Teawa à la vue de la belle Aiscach. Enfin j'étois d'autant plus affligé, d'autant plus dégoûté de ma situation, que ma délivrance paroissoit être encore fort éloignée, & chaque jour sembloit la rendre plus difficile.

Un accident vint encore augmenter mon chagrin. J'allois un soir voir le roi, & en traversant les appartemens où les gardes avoient coutume de se tenir, je les trouvai absolument déserts; mais bientôt après je rencontrai Mahomet, cet esclave du roi qui étoit venu avec celui d'Adelan me chercher à Teawa. Tous ces malheureux sont assez souvent ivres: mais s'ils ne le sont pas quand ils veulent commettre un crime, ils feignent au moins de l'être, afin d'avoir, au besoin, un moyen de s'excuser. Mahomet me voyant seul s'avança sur moi en chancelant, & me dit: « Morbleu, Yagoubé, je vous trouve enfin; il faut que vous me dédommagiez de la peine que vous m'avez occasionnée en allant vous chercher à Teawa ». — En prononçant ces mots, il leva sa main pour me prendre au collet. — « Otez votre main, coquin! lui dis-je, & en même tems je le pris par le bras, & je le poussai de maniere qu'il faillit tomber à la ren-

verse. Il se mit aussi-tôt en fureur & s'écria : » Donnez-moi tout de suite cinquante patakas (1), ou je vous coupe le jarret ».

Je portois toujours des pistolets de poche, en cas que je me trouvasse dans un pressant danger : mais ne croyant pas en avoir besoin avec cet ivrogne, quoiqu'il fût armé, je m'avançai, & le prenant à la gorge je lui donnai un coup si violent que je l'étendis tout de son long. Je lui arrachai alors le sabre qu'il tenoit dans ses mains; & au même instant je vis paroître mon negre Soliman, qui s'étoit amusé dans la rue à causer avec quelqu'un de sa connoissance. Il vint aussi plusieurs noirs compagnons de l'indigne Mahomet. Quelques-uns vouloient le défendre, d'autres intercédoient pour lui; mais aucun d'eux ne le blâmoit. Cependant Soliman insista pour qu'on le conduisît devant le Roi avec son sabre nud; & nous ne fûmes pas peu étonnés, quand le foible Monarque répondit seulement à nos plaintes : « Que cet homme étoit ivre, & que les habitans de ces contrées n'étoient point accoutumés à voir dans les rues des francs comme moi ». — Alors il fit de vifs reproches à Soliman de ce qu'il osoit désarmer un de ses gens jusques dans son palais, & il ordonna qu'on rendît à Mahomet son sabre.

Nous nous retirions l'esprit très-préoccupé de ce qui pouvoit nous avoir occasionné une si singuliere réception, quand nous rencontrâmes Kittou, l'un des freres d'Adelan. Ce ministre l'avoit chargé en son absence du gouvernement de la

(1) Environ douze guinées.

capitale.

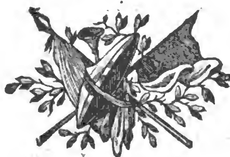
capitale. Je lui racontai ce qui venoit de m'arriver. Il m'écouta attentivement, puis il me dit avec un air d'intérêt : « C'eſt la faute du roi. Chaque eſclave agit à ſa fantaiſie. Si je faiſois part de cette affaire à Adelan, il ordonneroit que la tête de l'ivrogne qui vous a inſulté fût tranchée à la porte du palais. Mais il vaut mieux que cela n'ait point lieu pendant que vous ſerez ici. Nous attendons tous les jours Mahomet Abou Kalec, & à ſon arrivée les choſes changeront de face. Juſques-là tenez-vous chez vous le plus que vous pourrez, & ne ſortez jamais qu'accompagné de deux ou trois noirs, eſclaves ou autres. Tandis que vous demeurerez dans la maiſon de mon frere (1), & que nous ſerons en vie, perſonne n'oſera vous aller moleſter, & vous êtes parfaitement le maître de ne recevoir perſonne chez vous, ſoit qu'on ſe préſente de la part du Roi ou non. Dites ſeulement à ceux qui voudront entrer qu'Adelan le défend ; je vous réponds du reſte. Le moins que vous viendrez au palais ſera le mieux ; & ſur-tout ne vous expoſez jamais la nuit dans les rues ».

En ce moment un eſclave du Roi vint appeller Kittou. Je m'en allai chez moi un peu plus content, parce que je venois d'apprendre qu'il y avoit au moins dans cette ville un endroit où je pouvois demeurer en ſûreté, & je réſolus d'y attendre l'arrivée d'Abou Kalec, que je regardois comme l'inſtrument dont la providence vouloit ſe ſervir pour me dérober aux noirs complots que le Roi ſembloit méditer contre moi. Je fus encore plus perſuadé de ſes deſſeins perfides quand Hagi Belal me rapporta une nouvelle converſation de ce

(1) On a vu que l'Auteur logeoit dans une maiſon appartenant à Adelan.

Prince. Il dit à Belal qu'il ſavoit de bonne part que j'avois plus de 2000 onces d'or, indépendamment de beaucoup d'argent & de riches étoffes que j'avois rapportées des Indes, d'où j'étois venu faiſant le commerce, au lieu de venir du Caire en médecin.

Tout cela me confirma dans la réſolution de me renfermer chez moi, & de m'occuper à mettre en ordre les obſervations que j'avois recueillies ſur l'étrange monarchie du Sennaar; monarchie qui s'eſt élevée de nos jours, & dont nul voyageur n'a encore fait la moindre mention.





CHAPITRE IX.

Converſations avec Achmet. — Hiſtoire & gouvernement du Sennaar. — Chaleur du climat. — Maladies. — Commerce de ce Royaume. — Situation cruelle où ſe trouve l'Auteur. — Il part de Sennaar.

DEPUIS le regne de Saladin, Empereur des Turcs, juſques au moment où Selim conquit l'Egypte, maſſacra Tomum-Bey & renverſa le trône des Mamelucs, c'eſt-à-dire du douzieme au ſeizieme ſiecle, les Arabes de la Nubie, du Beja, & des divers autres pays au-deſſus de l'Egypte, ſe mêlerent avec les anciens paſteurs, habitans indigenes de ces vaſtes contrées; & ces paſteurs embraſſant l'Islamiſme, ne formerent plus qu'un peuple avec ces Saraſins qui envahirent tout le pays ſous le califat d'Omar. La ſeule diſtinction qui ſubſiſta entr'eux, c'eſt que les Arabes garderent leur antique uſage de vivre ſous des tentes, tandis que les autres habitoient des huttes, la plupart ſituées au bord des rivieres & au milieu des plantations de dattiers.

IL faut cependant ſe rappeller que cette obſervation générale n'eſt point exempte d'exceptions; car les Arabes de la tribu qui a donné naiſſance à Mahomet, les Beni Koreish, ont vécu pour la plupart dans des villes comme la Mecque, Tajef, Médine, & ſur-tout depuis l'expulſion des juifs & la fondation de l'Empire du Prophete. Pluſieurs autres Ara-

bes, qui ſont venus s'établir dans le Beja & dans la partie occidentale de la Nubie, continuent à habiter de petites villes & des villages, & on les diſtingue par le nom de Jahaléens. Ce nom ſignifie littéralement Payens; mais il déſigne par extenſion ces anciennes races d'Arabes qui abandonnerent le Paganiſme pour la foi Mahométane, que Mahomet lui-même leur prêcha. Le Chriſtianiſme, le Judaïſme leur étoient exactement étrangers; leur religion premiere & la ſeule qu'ils euſſent connue juſqu'alors, étoit un pur Sabéïſme, ancien culte de l'Arabie & de toute la péninſule d'Afrique juſqu'aux bords de l'Océan Indien.

Le titre des Jahaléens annonce qu'en général ceux qui le portent, deſcendent de quelques familles illuſtres du tems de Mahomet qu'ils appellent leur pere, ou il prouve au moins qu'ils ont eu quelqu'autre rapport avec le Prophete. Quand ils ſont dans le premier cas, ils diſent Rabatab, c'eſt-à-dire *Rabat étoit notre pere*, ou nous ſommes les enfans de Rabat; & dans le ſecond, Macrabab, c'eſt-à-dire *le ſépulcre eſt notre pere*, faiſant alluſion au ſépulcre du Prophete qui eſt à Médine.

Ces Jahaléens ſont, comme je l'ai dit, de nobles Arabes de la Tribu des Beni Koreish; mais quoiqu'ils habitent des villes, un voyageur ne peut pas rencontrer des brigands plus fanatiques & plus dangereux. Tout ce vaſte pays, habité par ce peuple, quoique dépendant de l'Egypte par les intérêts de ſon commerce, avoit un ſouverain particulier de la race de Beni Koreish, lequel portoit le titre de Wed-Ageeb, c'eſt-à-dire *fils du bien*. Je dis que c'étoit ſon titre, parce qu'à

ſon avénement au trône on ajoutoit toujours cette épithete à ſon nom; de ſorte qu'il s'appelloit alors Ali, ou Mahomet Wed-Ageeb.

Ce Prince étoit Sheik de tous les Arabes qui lui payoient un tribut, afin qu'il pût maintenir ſon rang & les forces dont il avoit beſoin pour faire reſpecter ſes ordres, relativement aux affaires générales de toute la nation; car, quant aux affaires particulieres, chaque Tribu eſt gouvernée par ſon Sheik, par ſes vieillards, par les peres des familles qui la compoſent.

Ce Prince Arabe, qu'on n'appelloit ordinairement que par ſon titre de Wed-Ageeb, réſidoit à Gerri, ville ſituée ſur les limites des pluies du tropique, dans l'endroit où l'on paſſe le Nil pour gagner le déſert de Bahiouda en ſuivant le chemin de Dongola & de l'Egypte, & qui, d'un côté, eſt adjacent au grand déſert de Selima. Ce lieu fut parfaitement bien choiſi pour y établir un péage, parce que tous les Arabes qui avoient des troupeaux & qui vivoient dans les limites des pluies du tropique étoient obligés d'abandonner tous les ans leurs gras pâturages dès que le mois de Mai venoit, & d'aller chercher un refuge contre la mouche, dans les déſerts ſabloneux, où les pluies du tropique ne tombent point. Quand le beau temps revenoit dans les terres fertiles du ſud, que la terrible mouche en diſparoiſſoit, & que la Nature y déployoit toute ſa fécondité, les Arabes, déjà tourmentés par la faim, dans les ſables arides du nord, où leurs nombreux troupeaux avoient conſommé tout ce qu'une languiſſante végétation pouvoit leur offrir, repre-

noient le chemin de leurs premiers pâturages. Mais le prince Wed-Ageeb se mettoit à la tête d'une cavalerie légere, &, placé sur leur route, il ne les laissoit passer qu'autant qu'ils avoient payé leur tribut, & tous les arrérages, si par hasard il y en avoit. Tel étoit au commencement du seizieme siecle le gouvernement de ces vastes contrées, qui s'étendent depuis les frontieres de l'Egypte, jusques à celles de l'Abyssinie.

L'an 1504, une Nation nègre, jusqu'alors inconnue, quitta la rive occidentale du Bahar al Abiad (1), qu'elle habitoit par les 13°. de latitude, & s'embarquant dans une multitude innombrable de canots, vint faire une descente dans les provinces Arabes. La bataille se donna près d'Herbagi. Le Wed-Ageeb fut vaincu, & forcé à une capitulation, d'après laquelle les Arabes donnerent d'abord à leurs conquérans la moitié de leurs troupeaux, & s'obligerent de livrer ensuite chaque année la moitié des produits de ce qui leur restoit, tribut qu'on devoit percevoir à l'époque où ce peuple quitte ses terreins gras pour passer dans les sables. A ces conditions les Arabes devoient jouir tranquillement de leurs premiers pâturages, & le Wed-Ageeb de sa dignité & de sa puissance, afin de les employer en faveur des conquérans, si quelques Arabes vouloient s'affranchir du tribut. Par ce moyen ce Prince devint le lieutenant de ses vainqueurs.

Ces negres belliqueux portent dans leur pays natal le

(1) Le fleuve Blanc.

nom de Shillooks. Ils bâtirent la ville de Sennaar, qui est située bien moins avantageusement que Gerri, & ils transporterent à Herbagi le gouvernement du Wed-Ageeb, afin de l'avoir plus près d'eux. Ce fut dès l'an 1504 de notre ere, que cette monarchie fut fondée par Amru, fils d'Adelan, le premier de leurs Souverains qui ait régné sur la rive occidentale du Nil; & c'est ce même Amru qui bâtit Sennaar, leur capitale. De cette époque jusques au tems (1) où j'étois à Sennaar, il s'est écoulé 266 ans, durant lesquels vingt-trois Rois ont successivement occupé le trône, en comptant depuis Amru jusqu'à Ismain que j'ai vu régner. Cet Ismain avoit environ 34 ans, & il y en avoit trois qu'il régnoit, de sorte que, malgré les longs regnes d'Amru & Rebat, & des deux Baadys, la durée des regnes des Rois de Sennaar n'a été que de treize ans l'un dans l'autre. Parmi ces vingt-trois Rois il y en a eu huit de déposés, & Ismain sembloit ne devoir pas tarder à être le neuvieme.

LORS de la fondation de cette monarchie, le Roi & toute la Nation des Shillooks étoient idolâtres. Mais les liaisons de commerce qu'ils formerent avec le Caire, furent cause qu'ils se convertirent bientôt au mahométisme. Ils prirent alors le nom de Funges, qu'ils prétendent quelquefois signifier seigneurs, ou conquérans, & quelquefois citoyens libres. Tout ce qu'on peut dire avec certitude, c'est qu'il est impossible d'étudier la langue de ce peuple, & que le titre

(1) En 1772.

de Funge s'applique à tous ceux qui font nés à l'orient du Bahar el Abiad.

Il me femble que les Funges ne peuvent pas fe vanter d'être des citoyens libres, puifque le premier titre de nobleffe de ces contrées eft celui d'efclave. Il n'y en a même pas d'autres. Si l'on a l'air de dédaigner quelqu'un à Sennaar, il demande auffi-tôt fi on le connoît? Et fi l'on ne fait pas qu'il eft un efclave? Et cela fe dit avec la même arrogance ariftocratique qu'un Lord anglois employeroit en pareille occafion pour demander fi l'on ignore à qui l'on parle? & fi l'on ne fait pas bien qu'il eft pair d'Angleterre? Là tous les emplois, toutes les dignités font méfeftimés & précaires, à moins que celui qui en jouit ne foit un efclave; car, encore une fois, l'efclavage y eft la feule, la vraie nobleffe.

Comme je ne crois pas que les noms des fouverains Funges aient encore été rapportés, je les ai recueillis ici. L'ouvrage qui me les a fournis eft auffi extraordinaire que tout ce qui concerne leur hiftoire; c'eft le regiftre du bourreau. Une des fingularités de ce peuple barbare, c'eft que le Roi ne peut monter fur le trône qu'à condition qu'il fera légalement mis à mort par fes efclaves, fi dans un confeil tenu par les grands officiers de l'Etat, on reconnoît que l'avantage de la nation eft qu'il ceffe de régner. Un homme choifi dans la famille du Monarque eft chargé de l'emploi qui donne le droit de tuer fon parent & fon fouverain. Cet officier porte le titre de Sid el Coom, c'eft-à dire maître de la maifon du Roi; mais il n'a point de voix dans le confeil qui juge le Prince,

Prince, non plus qu'on ne lui fait jamais un crime de remplir sa charge, quelque nombre de Rois qu'il ait fait mourir.

Le Sid el coom Achmet, régicide & parricide en titre d'office, demeuroit dans le palais d'Ismain, quoiqu'il eût égorgé le Roi Nasser, avec deux de ses fils, déja grands, & un de ses enfans à la mammelle; & il s'attendoit chaque jour à s'acquitter des mêmes devoirs envers Ismain. Il n'y avoit pourtant ni méchanceté d'un côté, ni haine de l'autre: mais tous deux ne pouvoient manquer de pressentir ce qui devoit arriver. C'est cet Achmet, devenu mon grand ami, qui me donna la liste des Rois de Sennaar, avec la durée de leur regne, soit qu'ils fussent morts de mort naturelle, soit qu'ils eussent été déposés & assassinés.

Cet étrange Officier fut du petit nombre de ceux qui me firent des honnêtetés à Sennaar. Il étoit violemment tourmenté par la gravelle; & je lui donnai des pillules savoneuses, qui le soulagerent, & qui lui inspirerent beaucoup de reconnoissance & d'amitié pour moi. Il étoit aussi attaqué d'épilepsie; mais il s'imaginoit que cela ne lui venoit que pour avoir été ensorcellé par un ennemi qui résidoit fort loin de là. Pendant qu'il souffroit des douleurs excessives, je passois souvent la nuit chez lui; & je puis dire que ce n'étoit qu'alors que j'étois en sûreté.

Il se trouvoit par hasard qu'Achmet étoit un des hommes les plus aimables & les plus sensés, avec qui mon malheur m'ait donné occasion de converser à Sennaar. Fort peu

convaincu de la vérité de l'Islamiſme, & fort peu inſtruit dans ſa propre religion, il avoit coutume de dire, pour ſe diſculper de ſon ignorance & de ſon incrédulité, qu'il n'y avoit pas de meilleure religion que le Chriſtianiſme. Achmet étoit né dans un village du pays de Fazuclo, & il me paroiſſoit dans le fond du cœur encore idolâtre; car il étoit ſans ceſſe environné de Prêtres Nubas, qu'il croyoit de puiſſans ſorciers. Quand je trouvois de ces Prêtres qui entendoient l'arabe, je cauſois librement avec eux; & c'eſt de là que j'ai ſu beaucoup de particularités concernant leur pays, & ſur-tout cette vaſte chaîne de montagnes de Dyre & Tegla, qui va droit à l'oueſt ſe prolonger ſi avant dans le centre de l'Afrique, d'où les Nubas prétendent être anciennement ſortis, après avoir été ſauvés d'un déluge. Je leur demandai pourquoi, étant de ſi grands ſorciers; ils ne guériſſoient pas Achmet de l'épilepſie & de la gravelle? Et ils me répondirent que ces maux lui avoient été donnés par un diable chrétien, qui n'étoit point ſoumis à leur pouvoir.

ACHMET ne penſoit pas que je fuſſe Chrétien; & ſachant que je n'étois pas Mahométan, il me croyoit comme lui flottant entre deux religions. Je ne cherchai point à le diſſuader. Je n'étois point Miſſionnaire, je n'avois point charge d'ames, & je ne me ſouciois nullement d'entrer dans des diſputes théologiques avec un homme dont le métier étoit de poignarder ſes Souverains. Il parloit bien l'arabe, ne s'offenſoit jamais de mes queſtions, & répondoit librement & ſans réſerve, ſoit pour ce qui concernoit le pays, les mœurs, le gouvernement, ſoit pour ce qui avoit rapport à la place dont il jouiſſoit, ſi tant eſt pourtant qu'on puiſſe ſe ſervir du

terme de jouir, en parlant d'un emploi destiné aux crimes les plus horribles.

Quand je demandai à Achmet pourquoi il avoit tué les enfans du Roi Naſſer en préſence de leur pere, il me répondit que c'étoit par reſpect pour Naſſer lui-même, qui avoit droit de voir tuer ſes fils d'une maniere légale, c'eſt-à-dire en leur coupant la gorge avec un ſabre; au lieu que ſi cela ne s'étoit point fait en préſence du pere, leurs ennemis auroient pu leur faire ſouffrir une mort plus cruelle & plus ignominieuſe. Il me dit que Naſſer avoit été fort peu touché d'un ſi ſanglant ſpectacle; mais qu'il avoit eu beaucoup de regret de mourir lui même, & qu'il avoit pluſieurs fois tenté de s'évader : mais que voyant que c'étoit inutile, il s'étoit enfin ſoumis ſans réſiſtance. Achmet ajouta que le Roi régnant (1) avoit beaucoup à craindre un pareil ſort; que les deux freres Adelan & Abou Kalec étoient en campagne à la tête des armées; que Kittou tenoit dans ſes mains toutes les forces de la capitale, & qu'enfin le Roi étoit peu eſtimé, & n'avoit ni expérience, ni courage, ni amis, ni argent, ni troupes.

« Mais, lui dis-je, lorſque vous paroiſſez devant le Roi, n'avez-vous pas peur qu'il ne lui paſſe par la tête de vous montrer qu'il n'eſt pas ſi aiſé de le faire mourir? » « — Point du tout, me répondit-il. Ma charge m'oblige à demeurer auprès de lui preſque toute la matinée, & à le voir tous les ſoirs fort tard. Il ſait que je n'ai aucune part au mal qu'on lui

(1) Iſmain.

prépare, & que je ne peux pas avancer sa mort d'un instant: mais que, s'il est une fois condamné, le reste est une affaire de décence; & sûrement il préfere lui-même d'être tué en particulier, & par les mains d'un de ses proches, que de se voir livré en public aux coups d'un assassin payé, d'un Chrétien, ou d'un esclave Arabe.

QUAND le Roi Baady, pere d'Ismain, fut envoyé à Teawa, Adelan donna ordre à Welled Hassan, Gouverneur de l'Atbara, & pere du Sheik Fidele, de lui donner la mort. Baady étoit robuste, bien armé; & sembloit toujours se tenir sur ses gardes; & Welled Hassan ne trouva d'autre moyen d'exécuter sa barbare commission, qu'en frappant ce Prince par-derrière à l'instant qu'il se lavoit les mains. Le peuple murmura beaucoup contre Adelan, non pas de la mort de son Roi, mais de la maniere dont on l'avoit fait mourir; & Welled Hassan fut lui-même mis à mort, parce que, quoiqu'il eût agi par un ordre supérieur, il avoit osé tuer le Roi, sans être l'Officier préposé pour cela, & ensuite il s'étoit servi d'une lance, au lieu d'employer une épée, seul instrument légal en pareil cas.

J'AI déja observé que ce fut l'an de l'Hégire, qui répond à l'an 1504 de notre ère, que les Shillooks bâtirent la ville de Sennaar, & fonderent une Monarchie, dont le trône a été rempli par vingt Rois de la même famille. Voici les noms de ces Princes.

LISTE DES ROIS DE SENNAAR.

	Regnes.	A. D.
Amru, fils d'Adelan, commença à régner en 1504, & régna.	30 ans.	1534.
Neil, fils d'Amru.	17	1551.
Abd-el-Cader, fils d'Amru.	8	1559.
Amru, fils de Neil, *déposé*.	11	1570.
Dekin, fils de Neil	17	1587.
Douro, fils de Dekin, *déposé*.	3	1590.
Tiby, fils d'Abd-el-Cader.	3	1593.
Ounsa, *déposé*.	13	1606.
Abd-el-Cader, fils d'Ounsa, *déposé*.	4	1610.
Adelan, fils d'Ounsa, *déposé*.	5	1615.
Baady, fils d'Abd-el-Cader.	6	1621.
Rebat, fils de Baady.	30	1651.
Baady, fils de Rebat.	38	1689.
Ounsa, fils de Nassel, fils de Rebat.	12	1701.
Baady-el-Achmer, fils d'Ounsa.	25	1726.
Ounsa, fils d'Achmer, *déposé*.	3	1729.
L'Oul, fils de Baady.	4	1733.
Baady, fils de l'Oul, *déposé*.	33	1766.
Nasser, fils de Baady, *déposé*.	3	1769.
Ismain, fils de Baady	3	1772.

QUOIQUE le trône de ces Princes ait été fondé par de brillantes conquêtes, les successeurs d'Amru n'ont pas beaucoup étendu leurs États. Cependant Ounsa, fils de Nasser, subjugua, dit-on, la province de Fazuclo.

Je ferai trois observations sur cette liste, qui est certainement très-authentique.

La premiere, c'est que la fondation de la Monarchie des Funges étant de l'an 1504 de notre ère, répond à la neuvieme année du regne de Naod, Roi d'Abyssinie, puisque ce Prince monta sur le trône en 1495.

La seconde remarque que j'ai à faire, c'est que Tecla Haimanout, fils de Yasous-le-Grand, écrivant au commencement de ce siecle à Baady-el-Achmer (1), fils d'Ounsa, à l'occasion du meurtre de l'Envoyé François du Roule, lui parle de l'ancienne amitié qui subsistoit entre les Rois d'Abyssinie & ceux de Sennaar, depuis le regne de Kim, qu'il donne à entendre avoir été un ancien prédécesseur de Baady. Mais, dans la liste que nous venons de donner, nous ne trouvons point le nom de Kim; & dans les annales d'Abyssinie, il n'y a pas un seul mot concernant le royaume de Sennaar, avant le commencement du regne de Socinios. Or, j'imagine que le Kim (2), que cite Tecla Haimanout comme ayant eu des relations avec les anciens Rois d'Abyssinie, étoit un Prince Tunisien, qui, sous le commandement du Calife du Cairowan, s'empara du Caire, le fortifia, en l'entourant d'une épaisse muraille, & y régna, par lui-même ou par ses successeurs, environ cent ans, c'est-à-dire depuis 998 jusqu'à 1101, qu'Haduc, le dernier Prince de sa race, perdit le trône & la vie en combattant contre Saladin, premier

(1) C'est-à-dire le Blanc.

(2) Vide Marmol, t. 1, p. 274.

Soudan d'Egypte. Les Abyssiniens avoient alors de grands rapports avec l'Egypte : mais rien ne montre qu'ils pussent en avoir avec le royaume de Sennaar, puisque cette Monarchie n'existoit point encore, & ne commença que sous le regne de Naod. C'est donc une erreur de Tecla Haimanout. Il confondoit un Souverain du Caire avec les Rois de Sennaar.

La troisieme observation que je ferai, c'est que Baady el Achmer, qui fit massacrer M. du Roule, en 1704, vécut jusqu'en l'an 1726, & régna vingt-cinq ans, quoique M. Maillet ait écrit (1) à sa Cour que ce Prince avoit été vaincu & tué en 1705, en combattant à Herbagi contre les Arabes.

A la mort d'un Roi de Sennaar, son fils aîné lui succede de droit, & aussi-tôt tous les freres du Prince qui monte sur le trône sont saisis & égorgés de la main du Sid-el Coom. Achmer, l'un des fils de Baady, & frere de Nasser & d'Ismain, s'enfuit sur les frontieres du Kuara dès qu'il vit son frere monter sur le trône, & rassemblant une centaine de cavaliers Ganjars, il vint à Gondar, où l'Iteghé l'accueillit favorablement, & l'engagea à se faire baptiser. Quelque tems après il retourna dans le Kuara, & il revint ensuite joindre l'armée du Roi, avant la bataille de Serbraxos, toujours suivi de ses cent cavaliers, avec lesquels il ne fut pourtant pas combattre; car il prit la fuite dès que l'ennemi se pré-

(1) Voyez la lettre du Consul Maillet, publiée par le Grand, dans son Histoire d'Abyssinie.

ſenta. Cet Achmer étoit bien fait & d'une figure agréable : mais il aimoit à boire & à mentir au-delà de tout ce qu'on peut imaginer.

L'USAGE qu'on a dans le Sennaar de faire périr tous les collateraux de la famille royale (1), ſemble répondre en partie à la coutume abyſſinienne de confiner les Princes de la race de Salomon, pendant toute leur vie, ſur une montagne. La différence du traitement, dans un cas parfaitement ſemblable, offre une aſſez juſte maniere de juger, entre ces deux peuples, combien l'un ſurpaſſe l'autre en cruauté. Quand on exile les Princes Abyſſiniens, on égorge ceux du Sennaar aux yeux de leur pere, dans le palais même où ils ſont nés.

DANS le Sennaar, non plus qu'en Abyſſinie, les femmes ne ſuccedent point au trône. L'hiſtoire des Funges ne fournit aucune raiſon de cette excluſion. Il y a apparence qu'ils ont porté cette coutume quand ils ſont venus d'El-Aice; car les Paſteurs, qui dominoient avant eux dans l'Atbara, avoient un uſage tout contraire. Cependant les Princeſſes abyſſiniennes jouiſſent de bien plus d'avantages que celles du Sennaar; car celles-

(1) M. Bruce cite en note ce beau vers de Pope:

« Bear, like the Turc, no brother near the throne ».

Qu'on me permette de citer auſſi les vers non moins beaux, dont Pope a fourni l'idée à M. de Voltaire.

Voulez-vous reſſembler à ces Rois d'Orient,
Qui de l'Aſie, eſclaves oppreſſeurs arbitraires,
Penſent ne bien régner qu'en étranglant leurs freres ?

ci n'ont ni propriétés, ni revenus attachés à leur rang, & ne sont pas plus considérées que les filles d'un simple particulier. Parmi cette foule de femmes que je vis lorsque je fus appellé chez les épouses du Roi, il y avoit, à ce que j'appris, plusieurs Princesses, sœurs du Monarque; mais il étoit impossible de les distinguer à leurs manieres, ni à aucune marque de respect de la part des autres.

La famille royale est de race negre, & quand les femmes que le Roi épouse sont négresses, ses enfans sont parfaitement noirs: mais quand il s'allie à des femmes blanches, ce qui arrive assez souvent, il provient de ces mariages des enfans aussi blancs que leur mere. Tel étoit, par exemple, le Roi Baady, surnommé *El Achmer*. Son pere étoit negre, mais sa mere étoit arabe, & Baady tint de la couleur de cette mere. Le dernier des Baadys, tué à Teawa, étoit absolument negre. Il eut d'une esclave négresse Nasser, qui étoit noir comme lui, & d'une femme arabe, de la tribu des Daveinas, cet Ismain, que j'ai vu sur le trône & qui étoit blanc. Ce mêlange a constamment lieu dans la famille royale comme dans celles des particuliers.

Mais ce qui paroît plus extraordinaire, quoiqu'également vrai, c'est qu'un arabe marié avec une négresse, fait des enfans aussi blancs que lui. Je ne prétends pas affirmer qu'il ne puisse y avoir quelqu'exemple du contraire: mais tous ceux que j'ai eu occasion d'observer, prouvent ce que je viens de dire. Pendant les mois brûlans de l'été, les arabes n'approchent guere que des négresses, à cause de la fraîcheur naturelle de leur peau qui differe, dit-on, beaucoup en cela de

la peau des femmes arabes. Ils ont conséquemment beaucoup d'enfans de ces négresses. Malgré cela, je n'ai pas apperçu un seul arabe noir dans tout le royaume de Sennaar.

Il périt une immense quantité d'enfans dans la capitale & aux environs. Il n'est même pas douteux que le pays ne fût bientôt désert, sans les multitudes d'esclaves qu'on y transporte sans cesse de différens cantons du midi de l'Afrique. Les habitans de Sennaar sont grands & robustes : mais ils vivent peu ; ce qu'on doit sans doute attribuer à tous les excès auxquels ils se livrent dès l'enfance. Mais ce que je viens de dire du peu de durée de leur vie, offre l'exemple d'une étrange révolution dans le climat ; car Sennaar n'est qu'à très-peu de distance des negres, où les anciens plaçoient les Macrobes, peuple ainsi nommé, à cause de sa longévité. Peut-être aussi que ces Macrobes étoient les habitans des montagnes voisines du Kuara ; car on rapporte qu'ils trouvoient de l'or sur leur territoire ; & si cela est, leurs descendans seroient cette race de negres connus aujourd'hui sous le nom *de Gubas*.

Il est à remarquer que bien que les habitans de Sennaar professent la religion de Mahomet, ils sont si brutaux, si peu délicats envers leurs femmes, qu'ils les vendent souvent, après en avoir eu des enfans. Le Roi lui même suit, dit-on, souvent cette pratique dénaturée, à jamais inconnue dans tous les autres pays Mahométans.

Le Roi est obligé, une fois en sa vie, de labourer & de semer un champ de sa propre main. C'est ce qui lui vaut

le furnom de *Baady*, qui fignifie le payfan ou l'homme des champs, & qui eft commun à tous les Rois, comme celui de Céfar l'étoit aux Empereurs Romains. Ils ont, cependant, en général un autre nom qui fert à les diftinguer, & les étrangers qui n'ont pas fait cette attention, ont mis beaucoup de confufion dans ce qu'ils en ont dit.

Ni chevaux, ni mulets, ni ânes, ni aucune efpece de bêtes de fomme ne naiffent, ni ne peuvent vivre à Sennaar, ni à quelques milles tout autour; & on ne peut y garder une année entiere ni chien, ni chat, ni mouton, ni taureau. Il faut les envoyer paffer fix mois dans les fables. Autrement, quelque foin qu'on en eût, ils meurent durant la faifon des pluies du tropique, par-tout où il y a de la terre graffe. Deux lévriers que j'avois pris dans l'Atbara, & les mules que j'avois menées d'Abyffinie, périrent au bout de quelques femaines. Ces mulets n'avoient aucun mal extérieur : mais ils paroiffoient fouffrir beaucoup intérieurement. Mes lévriers avoient beaucoup d'eau; malgré cela, je fus obligé d'en tuer un que j'appréhendois être attaqué de la rage. Plufieurs Rois de Sennaar ont voulu avoir des lions : mais on n'a jamais pu empêcher qu'ils mouruffent dès le commencement des pluies. Le Sheik Adelan en avoit deux qui paroiffoient pleins de vigueur : mais auffi les tenoit-il avec fes chevaux dans les fables d'Aira, à trois milles de Sennaar.

Il ne croît à Sennaar ni rofier, ni jafmin d'aucune efpece. Je n'ai vu d'autre arbre, autour de la ville, que quelques citroniers. On a fouvent effayé d'y tranfplanter des rofiers : mais ils n'ont point réuffi.

Yyy 2

SENNAAR est par les 13 deg. 34 min. 36 sec. de latitude nord, & par les 33 deg. 30 min. 3 sec. de longitude au méridien de Gréenwich. Cette ville est bâtie sur la rive orientale du Nil & très-près de ses bords. Cependant l'élévation de son sol la met à l'abri des débordemens, qui dans leur plus grande hauteur, ne viennent guere qu'au bord des rues. Poncet rapporte que durant son séjour dans cette ville, le Jésuite Brevedent, son compagnon de voyage, & habile Mathématicien, en détermina la latitude par 13 deg. 4 min. nord. La différence de ce rapport au mien est donc d'environ un demi-degré. Mais on peut compter sur la justesse de ma détermination, parce qu'elle est le résultat de plus de cinquante observations faites le jour & la nuit, dans le tems le plus favorable, & avec un quart de cercle de trois pieds de rayon & des télescopes de deux, & quelquefois de trois pieds à réflexion & à réfraction, & sortant de la main des meilleurs ouvriers.

LA ville de Sennaar est très-peuplée, & on y voit plusieurs belles maisons, suivant la mode du pays. Poncet dit que de son tems elles étoient toutes à un étage : mais à présent, celles des principaux Officiers sont à deux étages, & elles ont des toits en terrasse ; construction qui paroît fort singuliere, parce que dans toutes les autres villes ou villages en-dedans des limites des pluies du tropique, les toits sont en forme de cône. Les maisons de Sennaar sont d'argile, mêlée avec un peu de paille ; ce qui prouve que les pluies doivent y être moins abondantes que dans le sud, & l'éloignement des montagnes en donne la raison. Toutefois, durant mon séjour dans cette ville, il y eut une semaine de pluie continuelle ; & le 30 de

Juillet, le Nil monta tout-à-coup prodigieusement à la suite d'un orage très bruyant & d'une obscurité profonde qui couvroit tout le midi. Le fleuve étoit couvert de débris de maisons, de roseaux, de gamelles & d'autres ustensiles de bois, de chameaux, de vaches, de veaux, les uns en vie, les autres morts, que le courant emportoit avec une extrême vélocité, à la vue de Sennaar. Une hyene s'efforçant d'aborder, fut enveloppée & tuée par les habitans. L'eau entra dans les maisons bâties sur les bords du fleuve, & les murailles de plusieurs de ces maisons d'argile furent détrempées au point qu'elles s'écroulerent. La quantité de débris que nous vîmes passer, sembla nous prouver qu'il y avoit eu de grands dégats & plusieurs villages détruits au sud, du côté de Fazuclo.

Le climat de Sennaar est, comme je l'ai déja observé, très-défavorable à l'homme & aux animaux, & singulierement contraire à leur propagation. Je ne puis attribuer cela qu'aux qualités particulieres de cette terre grasse dont la ville est environnée; & rien ne le prouve mieux que la stérilité absolue dont les jumens & toutes les femelles de bêtes de somme sont frappées dans Sennaar & dans les villages, à plusieurs milles des environs. Cette stérilité cesse dès qu'on fait passer ces animaux des terreins gras dans les sables. Aira qui est à trois ou quatre milles de Sennaar, au milieu des sables arides, & n'ayant d'autre eau que l'eau du Nil, Aira convient parfaitement à tous les animaux. Aussi c'est là que se tenoit Adelan, à la tête de la cavalerie, peut-être la plus brave, & bien certainement la plus belle du monde. C'est là d'où il veilloit en sûreté les mouvemens d'un foible Souverain, qui renfermé dans sa capitale, ne pouvoit pas

avoir auprès de lui un ſeul cheval à oppoſer au redoutable Sheik.

CEPENDANT, quelque défavorable que ſoit ce ſol à la propagation de l'eſpece humaine & des animaux, il leur fournit abondamment de vivres. Les terreins cultivés rendent, à ce qu'on aſſure, trois cents pour un : mais je penſe qu'il y a beaucoup d'exagération dans ce rapport. Tous les environs de Sennaar ſont couverts de Dora ou de millet, qui eſt la principale nourriture des habitans. On y recueille auſſi du froment & du riz, mais en petite quantité, & on l'y vend à la livre, même dans les années de la plus grande abondance. Le ſel qu'on conſomme dans ce pays ſe tire du ſein de la terre, dans les environs de la capitale, & principalement du côté d'Halfaïa. On peut juger par là combien le ſel eſt impregné de ce foſſile.

Dans le nord-oueſt de Sennaar, & à environ douze milles de diſtance, eſt un grouppe de villages appelés Shaddly, d'après le nom d'un ſaint, qui, durant ſa vie, fit creuſer de grandes foſſes qu'on revêtit d'argile, pour y ſerrer du grain quand il eſt à bon marché. Lorſque ces foſſes ſont pleines, on les recouvre bien exactement d'une couche d'argile. On appelle cette opération ſceller les matamores, car ce nom de matamores eſt celui qu'on donne à ces foſſes. Il y en a un grand nombre dans la plaine. Dès que le grain renchérit on les ouvre, & la ville & la campagne ont du grain à bon marché.

AU nord de Shaddly, c'eſt-à-dire à environ vingt-quatre

milles de Sennaar, font d'autres fosses de la même espece & plus considérables appelées Wed About. C'est de ces institutions que dépend principalement la subsistance des Arabes; car comme toutes les Tribus de ce peuple sont sans cesse en guerre les unes avec les autres, & qu'elles dirigent leurs attaques plutôt contre les moissons que contre la personne de leur ennemi, la famine suivroit bientôt la perte des récoltes, sans les secours qu'on trouve dans les fosses de Wed About & de Shaddly.

Des petits villages sont répandus çà & là dans cette immense plaine, & les soldats qui les occupent veillent sur les grains qu'on seme & qui n'est que du dora, car on prétend que les autres especes de grains ne viennent point du côté de Shaddly. Il y a de distance en distance de grandes marres, qui se remplissent pendant les pluies, & qui servent aux Arabes quand ils passent des champs cultivés dans les déserts. La mouche, cette implacable persécutrice des Arabes, ne les poursuit jamais jusqu'au nord de Shaddly; & c'est peut-être par rapport à cela que les fondateurs de Sennaar ont bâti cette ville dans le lieu où elle est. C'est aussi probablement la même raison qui engagea les deux saints Shaddly & Wed About à choisir les endroits où ils ont creusé leurs vastes magasins & leurs marres. Les Arabes commencent toujours par s'arrêter dans cet endroit, attendu qu'y trouvant tout ce qui est nécessaire à leur subsistance, ils peuvent y traiter à loisir leurs affaires avec le gouvernement.

A l'ouest de Shaddly & de Wed About, jusques auprès

du fleuve Abiad ou El-Aice, le pays est couvert d'arbres qui offrent une halte bien favorable aux chameaux. Comme un homme à cheval peut se rendre en trois heures de Sennaar à Shaddly, il ne peut pas y avoir d'endroit plus convenable pour la levée des tributs; car bien que Gerri ayant l'avantage d'un sol montueux & rocailleux, & l'avantage non moins grand d'être placé précisément sur les limites des pluies du tropique, fut choisi par le prince des Arabes, qui régnoit avant la conquête des Funges, & qu'il pût delà empêcher avec sa cavalerie tous les pasteurs de passer des pays fertiles dans les sables, il est pourtant vrai que quelques-uns de ces pasteurs étoient maîtres de demeurer derriere Shaddly sans être inquiétés par la mouche; & par ce moyen ils s'affranchissoient de toute contribution.

DANS les environs de Shaddly, sont deux petits districts montueux; l'un est appellé Jibbel Moïa, ou la montagne de l'eau, & forme un groupe de plusieurs collines d'égale hauteur & très-rapprochés; & l'autre se nomme Jibbel Segud, ou la montagne froide. Celle-ci forme une chaîne brisée de montagnes, les unes hautes, les autres basses & toutes fort irrégulieres. Ces deux districts sont peu étendus; mais la beauté du climat est cause qu'ils sont très-peuplés. Ils servent à protéger les Dahieras, c'est-à-dire les fermes de Shaddly & de Wed About. Ce sont aussi des forteresses naturelles placées sur le chemin des Arabes, par le moyen desquelles l'on peut plus aisément les contraindre à payer leur tribut, quand ils s'empressent de fuir dans les sables de l'Atbara.

CHACUN

CHACUN de ces districts est gouverné par un descendant des anciens Princes, qui ayant de la cavalerie & de l'infanterie, résisterent long-tems à toutes les forces des Arabes, & vécurent dans l'idolâtrie jusques à la conquête des Funges. Ils sacrifioient, dit-on, des hommes à leurs Dieux, & ces sacrifices étoient accompagnés des cruautés les plus horribles: mais Abd-el-Cader, fils d'Amru, le troisieme Roi qui s'assit sur le trône de Sennaar, assiégea les Souverains de ces montagnes & les força de se rendre; puis il leur fit attacher une chaîne d'or à chaque oreille & les exposa en public sur la place du marché de Sennaar, où ils furent vendus pour une petite somme, l'équivalent de deux ou trois de nos sous marqués. Après cette humiliation, ces princes furent circoncis & embrasserent le Mahométisme, & Abd-el-Cader les rétablit dans leur gouvernement, comme esclaves de Sennaar, & soumis à un léger tribut. Depuis ces deux districts sont demeurés fideles à leurs conquérans.

IL n'y a pas de campagne plus agréable que celle de Sennaar à la fin d'Août & au commencement de Septembre; j'entends du moins plus agréable à l'œil. Quand nous y arrivâmes en Mai, elle nous paroissoit nue, stérile, désolée, privée des moindres traces de végétation: mais à présent le grain avoit poussé, toute cette immense plaine étoit tapissée de verdure, avec de grandes pieces d'eau, & des villages de distance en distance, dont les toits formans des cônes, offroient l'apparence de petits campemens. A travers la plaine on voyoit serpenter majestueusement le Nil, qui avoit au moins un mille de large & étoit bord à bord,

mais ne montant jamais plus haut. Le long du fleuve erroient de nombreux troupeaux de toute espece de bétail, fruit des derniers tributs extorqués aux Arabes, qui ayant laissé une partie de leurs richesses dans les mains des Funges, regagnent en paix leurs pâturages & s'éloignent le plus qu'ils peuvent de la ville & de la campagne qu'habitent leurs oppresseurs.

DANS les environs de Sennaar les bords du Nil ressemblent, durant la saison des pluies, à ce qu'on voit en été dans les plus belles parties de la Hollande. Mais si-tôt que les pluies cessent, & que le Soleil exerce sa brûlante influence, le dora mûrit, les feuilles jaunissent & meurent, les lacs se putréfient, exhalent une odeur infecte, se remplissent de vermine, & toute la beauté de ces campagnes disparoît. La Nubie offre de nouveau l'image de la stérilité; on ne voit, on ne sent plus que les chaleurs accablantes, les vents empoisonnés, les sables mouvans, & tous les maux auxquels expose ce terrible climat, les épilepsies, les apoplexies, les fievres ardentes, les violentes migraines, les langueurs insupportables, & les cruelles dissenteries encore plus opiniâtres & plus mortelles.

LA guerre & la trahison semblent être la seule occupation de ce peuple barbare, que le Ciel a séparé du reste des hommes par des déserts presqu'impraticables, en les reléguant dans une terre maudite, où il semble qu'il n'a voulu que leur offrir l'image de l'éternel & affreux séjour qui leur est sans doute réservé après leur mort.

LA maniere dont on s'habille à Sennaar est fort simple.

L'on porte une longue chemiſe bleue de toile de coton de Surate, appellée marowty, qui prend du bas du cou juſqu'aux pieds. Toute la différence qu'il y a entre les vêtemens des hommes & ceux des femmes, c'eſt que les hommes ont le cou nud, & que le collet de la chemiſe des femmes monte juſques au haut du cou, & eſt boutonné comme celui des chemiſes que nous portons en Europe. Les hommes ont quelquefois une ceinture. L'un & l'autre ſexe marche pieds nuds dans les maiſons, même les gens de la premiere diſtinction. Les appartemens, ſur-tout ceux des femmes, ſont couverts de tapis de Perſe. Quand ils ſortent dans le beau tems, ils portent des ſandales & des eſpeces de patins de cuir, ornés de coquillages d'une maniere très-élégante.

Dans le moment de la plus grande chaleur les habitans de Sennaar, au lieu de ſe baigner, ſe font jetter pluſieurs ſeaux d'eau ſur le corps. Les hommes auſſi bien que les femmes, s'oignent au moins une fois par jour avec de la graiſſe de chameau mêlée avec de la civette. Ils s'imaginent que cette graiſſe adoucit leur peau & prévient les éruptions cutanées, qu'ils craignent ſi fort, que dès qu'ils ont le moindre bouton dans une partie de leur corps où il puiſſe être vu, ils ne ſortent pas de chez eux. Ils prennent tous les matins une chemiſe blanche; mais pour conſerver leur peau, ils couchent toujours avec une chemiſe trempée dans de la graiſſe & ſans aucune couverture; ils couchent ſur un cuir de bœuf bien tanné, bien adouci par le frottement continuel de cette graiſſe, & en même-tems très-frais, mais qui leur communique une odeur que le ſoin avec lequel ils ſe lavent ne leur ôte pas.

La principale nourriture des gens pauvres eſt du pain de maïs. Les riches font d'abord rôtir la farine de maïs, & enſuite ils en font une eſpece de gâteau avec du beurre & du miel. En outre ceux-ci ſe nourriſſent de bœuf, en partie rôti, & en partie crud. Cependant la viande de chameau eſt celle qu'on trouve communément au marché; leurs bœufs ſont ſans contredit les plus gros, les plus gras & les plus beaux du monde entier. Le foie & les côtes de ces animaux ſe mangent ordinairement cruds. Je ne les ai jamais vus en faire cuire. L'uſage de manger de la viande crue n'eſt donc pas particulier à l'Abyſſinie. Toutes les nations negres qui habitent à l'oueſt mangent ainſi la viande de chameau.

L'on ne trouve point de la viande de cochon dans le marché de Sennaar: mais tous les habitans en mangent ſans difficulté. Il n'y a que les gens en place & ſe diſant mahométans, qui ſe cachent pour en manger. La religion mahométane fit d'abord de grands progrès parmi les juifs & les chrétiens d'Arabie, ſur la côte occidentale de la mer rouge, & bientôt après dans toute l'Egypte. Mais elle ne fût reçue par les idolâtres de la côte occidentale de la mer rouge, que quand, ſuivie de la victoire, elle vint y prêcher, l'Alcoran d'une main, & un glaive de l'autre.

Les Sarraſins qui envahirent ces contrées étoient des bigôts fanatiques comme le ſont encore leurs deſcendans. Ils ont gardé le Koran dans toute ſa pureté, & en obſervent rigoureuſement juſqu'aux moindres préceptes. Ils ont converti ou exterminé les idolâtres. Mais cependant leur puiſſance tyrannique fut réprimée au ſeizieme ſiecle, quand Se-

lim conquit l'Egypte & l'Arabie, & établit des garnisons turques dans les principales villes des frontieres du Beja, ou de Barbarie, & dans le Ber-el-Ajam, ou l'ancienne Azemia, le long de la côte occidentale de la mer rouge.

Ces Turcs étoient au fond du cœur de véritables athées, qui méprisoient le zele des Arabes & les opprimoient tellement que l'idolâtrie osa relever sa tête. Les Shillooks firent, comme je l'ai déjà observé, une irruption dans le Beja, & envahirent tout le pays. Ils embrasserent la religion des Arabes, pour la forme, mais sans s'inquiéter de suivre strictement les loix de Mahomet, parce qu'ils n'avoient pas besoin de recevoir d'elles l'avantage qui séduisit les juifs & les chrétiens. Les loix de Mahomet permettoient à ces derniers les plaisirs que leur défendoit leur religion, & conséquemment elles rendoient leur joug plus aisé. Mais il n'en étoit pas de même avec les nations payennes. Les loix de Mahomet, loin de la favoriser, diminuoient leur liberté naturelle; elles les obligeoient à des prieres, à des ablutions, à des aumônes, à se faire circoncire, & à une foule de choses qui leur étoient auparavant étrangeres. Aussi les payens de Sennaar & des petits états qui sont dans l'ouest, tels que Dar-Fowr, Dar-Selé, Bagiem, Bornou, Tombucto, & tous les pays situés sur les rives du Niger, & connus sous le nom de Sudan, s'inquiettent fort peu d'observer dans ses détails la religion mahométane, qu'ils n'ont embrassée que pour jouir d'une liberté personnelle & pour l'avantage de leur commerce. Mais s'ils sont mahométans dans leurs discours, ils sont payens dans leur cœur & dans leurs pratiques. Leurs enfans héritent des sentimens de leurs peres, excepté lorsque quelque Fakir ou

quelque ſaint Arabe ſe charge de leur apprendre à lire & de les endoctriner. Autrement toute leur religion conſiſte à ſavoir la profeſſion de foi. « La Illah el Ullah, Mahomet Raſoul Ullah » ! — » C'eſt-à-dire il n'y a qu'un ſeul Dieu, & Mahomet eſt ſon Prophete ».

Le royaume de Sennaar a trois gouvernemens principaux. Le premier eſt à El-Aice, capitale du pays qui porte le même nom, & d'où ſont ſortis les Shillooks. Le Bahar-el-Abiad (1) arroſe ce territoire & diviſé, ſoit par l'art, ſoit par la nature, en un nombre conſidérable de petits canaux, il forme autant de petites îles, ſur chacune deſquelles il y a un village, & cette collection de villages eſt appellée la ville d'El-Aice. Les habitans ſont tous pêcheurs, & ont des canots avec leſquels ils remontent & deſcendent juſqu'aux cataractes. C'eſt avec une flotte innombrable de ces canots qu'ils vinrent faire la conquête des Arabes, au moment que ceux-ci s'y attendoient le moins. Les Shillooks n'avoient point alors des armes de fer ; leurs lances & leurs épées étoient faites d'un bois très-dur, qu'on appelle *dengui-ſibber*. Le commandement d'El-Aice ne peut être rempli que par un homme de la famille du Mek de Sennaar ; & dès qu'il eſt inveſti de ce poſte, il ne peut plus le quitter, ni venir à Sennaar.

Le ſecond gouvernement eſt celui du Korfodan. Le revenu de cette Province conſiſte en eſclaves, qu'on tire de l'immenſe chaîne de montagnes de Dyre & Tegla. La ſituation du Korfodan eſt, dit-on, très-commode pour envahir ces

(1) Le grand fleuve Blanc.

montagnes, soit parce qu'on ne manque point d'eau en chemin, soit par quelqu'autre circonstance que j'ignore. Mahomet Abou-Kalec avoit ce gouvernement, & à la tête d'un corps de mille cavaliers negres, revêtus de cottes de maille, il s'étoit rendu indépendant du Roi de Sennaar. Le Korfodan est limitrophe de Dar-Fowr, royaume negre encore plus barbare, s'il est possible, que le Sennaar; & le Korfodan a été souvent pris & repris par l'un & l'autre de ces Etats.

Le troisieme gouvernement est celui de Fazuclo, borné à l'ouest par la riviere d'El-Aice, ou le Bahar el Abiad, à l'est par le Nil, & au sud par les montagnes de Fazuclo, où sont les grandes cataractes. Ces montagnes de Fazuclo sont partie de la chaîne de Dyre & Tegla, qui s'étend si loin dans l'ouest du continent, & d'où l'on tire l'or & les esclaves, qui font les richesses de ces contrées; car le principal revenu de Fazuclo est en or, & celui qui y commande n'est point de la race des Funges, mais un des descendans des premiers Princes qui fournirent les armées du Sennaar.

Cette politique est très-remarquable chez cette nation barbare des Funges, & il faut qu'elle leur ait bien réussi, car ils y sont constamment attachés. Dès qu'ils soumettent un pays, ils choisissent le Prince qui y regne pour leur Lieutenant, & le laissent jouir, sous leurs ordres, de son autorité premiere. Ainsi ils ont conservé le Mek de Dongola, le Wed Ageeb des Arabes, les Souverains de Fazuclo, de Wed Aboud, du Jibbel Maïa, & de plusieurs autres petits Etats qu'ils ont conquis.

Les forces du Sennaar, c'eſt-à-dire celles qui ſe tiennent autour de la capitale, conſiſtent d'abord en quatorze mille Nubas, qui combattent nuds & ſans autre arme qu'une courte javeline & un bouclier. J'imagine que ce ſont de fort mauvaiſes troupes. Il y a enſuite dix-huit cens cavaliers negres, & tous eſclaves, revêtus de cottes de maille, & armés d'un grand ſabre eſclavonien. Je penſe que ceux-ci, tant par rapport à leur armure, qu'à cauſe de la vigueur de leurs chevaux, ſont en état de rompre, au premier choc, le double de leur nombre de quelqu'autre troupe que ce puiſſe être. Quiconque n'a point vu cette cavalerie ne peut ſe former une idée de la beauté des chevaux, & de la maniere dont ils manœuvrent.

Le Mek de Sennaar n'a pas un ſeul fuſil dans ſon armée. Indépendamment des troupes dont je viens de parler, un nombre conſidérable, mais déterminé, de cavalerie arabe, qui, payant un tribut au Mek & aux principaux Officiers du Gouvernement, vit auprès de la capitale, y porte des proviſions, y fait le commerce, & doit ſans doute être comptée pour une partie de ſes forces, & la défendre en cas de beſoin.

Après avoir fait connoître la latitude de Sennaar, il ſemble preſqu'inutile de dire que les chaleurs y ſont exceſſives. Le thermometre (1) y monte à l'ombre juſques à 119 deg. Mais on doit appliquer aux chaleurs de Sennaar ce que j'ai obſervé ſur celles de l'Arabie. Le degré du thermometre ne donne point

(1) Le thermometre de Farenheit.

point une juſte idée des ſenſations que fait éprouver le ſoleil & de l'influence qu'il a ſur la couleur de la peau. Il y a des nations de negres par les 13 & 14 deg. de latitude, tandis qu'à 10 deg. au ſud de ces nations, & preſque ſous la ligne, tous les habitans ſont blancs, comme j'ai eu occaſion de le voir tous les jours en vivant parmi les Gallas, dont j'ai tracé le portrait. Sennaar, ſitué par les 13 deg. de latitude, eſt, d'après le thermometre, quand le ſoleil ſe trouve le plus éloigné de lui, de 50 degrés plus chaud que Gondar, lorſque cet aſtre paſſe verticalement ſur cette derniere ville; & cependant Gondar eſt un degré plus ſud que Sennaar.

Le froid & le chaud ſont des termes relatifs, & qui ne peuvent point être déterminés ſeulement par la latitude, mais bien par le plus ou moins d'élévation des lieux. Quand nous parlons donc de la chaleur, il eſt néceſſaire d'expliquer tout ce qui concerne le climat qu'on cite, afin de donner une juſte idée de l'impreſſion que cette chaleur fait ſur notre corps & ſur nos poumons. Le degré du thermometre ne le fait connoître qu'imparfaitement. 90 deg. indiquent une chaleur exceſſive à Loheïa, dans l'Arabie-Heureuſe, & cependant Loheïa n'eſt que par les 15 deg. de latitude. Mais à Sennaar, qui, comme on l'a déja vu, eſt par les 13 deg., quand le thermometre ne monte qu'à 90 deg., on ne ſent pas beaucoup de chaleur.

Je dirai donc que le climat eſt *froid*, quand une perſonne toute habillée y ſent le beſoin du feu, quand elle reſte aſſiſe ſans rien faire. Je dirai que ce climat eſt *frais*, quand une perſonne bien vêtue, mais reſtant tranquille ou couchée, ſent le beſoin de ſe couvrir davantage. Je dirai

qu'il eſt *tempéré*, quand un homme bien vêtu & ne ſe remuant point ; ne ſent pas le beſoin de ſe vêtir davantage & peut ſe promener dans ſa chambre ſans ſuer. Je l'appellerai *chaud*, quand un homme ſuera ſans rien faire, ou pour peu qu'il ſe remue. Je l'appellerai *très-chaud*, quand, avec un très-léger vêtement ſur le corps, on ſuera ſans ſe remuer. Je l'appellerai *exceſſivement chaud*, lorſqu'en demeurant aſſis & en chemiſe, on ſuera extrêmement ; que les moindres mouvemens ſeront pénibles & que les jarrets deviendront auſſi foibles qu'après qu'on a eu la fievre. Je l'appellerai enfin *extrêmement chaud*, quand on trouvera qu'on manque de force pour ſe ſoutenir ; qu'on aura des diſpoſitions à ſe trouver mal, qu'on ſe ſentira les tempes preſſées, comme ſi on avoit la tête très-fortement ſerrée par une corde, qu'on aura la voix extrêmement affoiblie, la peau ſeche, & qu'on croira avoir la tête beaucoup plus groſſe & plus légere que de coutume. Ces ſymptômes annoncent la mort, & nous en avons eu l'exemple à Imhanzara, lorſque nous nous rendions du Ras el Feel à Teawa. Mais jamais le ſoleil ne produit des effets auſſi terribles, ſans le ſecours de ce vent brûlant qui nous pourſuivit à travers l'Atbara, & que je décrirai plus particuliérement en rendant compte de mon paſſage dans le déſert, où le ciel l'a confiné par pitié pour le genre humain, & où il n'a pas peu contribué, ſans doute, à l'extinction totale de ce qui pouvoit y avoir ſouffle de vie.

Un thermometre gradué d'après l'échelle que je viens d'indiquer, ſeroit bien différent d'un thermometre ordinaire ; car je ſuis convaincu par expérience, qu'une chemiſe de mouſſeline, la plus légere, occaſionneroit plus de chaleur, à l'heure

de midi à Sennaar, que l'ascension de 5° deg. dans le thermometre de Farenheit.

QUAND ce thermometre ne monte à Sennaar qu'à 70 deg. ou 78 deg., on trouve qu'il fait frais; de 79 deg. à 92 deg. tempéré. A 92 deg., il commence à faire chaud. Le degré du thermometre indique plus de chaleur que nous n'en sentons, nous autres étrangers; & cependant, je crois que les sensations des gens du pays sont à cet égard encore moindres que les nôtres. Le 2 Août, j'étois à midi accablé par la chaleur & couché sur un tapis dans une chambre, continuellement arrosée; le thermometre étoit alors à 116 deg. Cependant je voyois au loin plusieurs paysans negres qui démolissoient une maison & travailloient vigoureusement sans paroître incommodés par le soleil.

UNE des principales maladies de Sennaar est la dyssenterie ou le flux de sang, plus ou moins fatal, suivant qu'il se déclare au commencement ou à la fin des pluies & au retour du beau tems. Cette maladie est ordinairement accompagnée d'une fievre intermittente, & elle se termine souvent par cette fievre. Le quinquina est un remede souverain dans ces contrées. Il est même d'autant plus sûr, qu'il purge dès la premiere dose, & qu'il continue à agir ainsi pendant presque tout le tems qu'on en prend.

ON voit fréquemment à Sennaar des épileptiques & des gens qui ont le foye squirreux; ce qu'on peut attribuer à l'usage où ils sont d'arrêter leur transpiration en se frottant continuellement de graisse & en se faisant inonder d'eau fraîche,

lorſqu'ils ont le plus chaud. L'influence de la lune ſur les épileptiques & la régularité avec laquelle le troiſième jour de la pleine lune le paroxyſme ſe termine par une fievre intermittente & réguliere, doivent naturellement étonner les perſonnes qui n'ont pas des connoiſſances plus profondes que les miennes en médecine.

Les habitans de ces contrées qui vivent dans les camps ou dans les parties de l'Atbara, les plus éloignées des rivieres, finiſſent tous par être plus ou moins ſujets à la gravelle; ce qui eſt ſans doute occaſionné par l'eau de citernes dont ils font uſage, car les perſonnes qui réſident dans la ville même de Sennaar, & qui conſéquemment boivent des eaux du Nil, ſont exemptes de cette maladie. Je n'ai vu qu'un ſeul exemple du contraire, & c'eſt celui du Sidi-el-Coom; car le Sheik Ibrahim, dont j'aurai occaſion de parler par la ſuite, avoit paſſé pluſieurs années dans le Korfodan.

Les maladies vénériennes ſont très-communes dans le Sennaar: mais jamais aſſez invétérées ni dans l'un, ni dans l'autre ſexe, pour empêcher les mariages. Les ſueurs & l'abſtinence ſuffiſent pour les guérir, quelqu'anciennes qu'elles ſoient; & j'ai vu au contraire que le mercure ne les guériſſoit point.

L'éléphantiasis, ſi commun en Abyſſinie, eſt inconnu au Sennaar. La petite-vérole n'y eſt point épidémique. Elle eſt quelquefois douze ou treize ans de ſuite ſans s'y montrer, malgré la fréquentation continuelle des Funges avec les Arabes & l'uſage des marchandiſes qu'on porte d'Arabie. On dit auſſi que lorſqu'elle ſe déclare à Sennaar, ce n'eſt jamais

que pendant la ſaiſon des pluies : mais toutes les fois qu'elle y paroît, elle fait des ravages horribles. Les femmes négreſſes ou arabes, tant celles qui vivent dans les plaines, & celles des Shillooks ou des habitans d'El-Aice, que celles des Nubas, des Gubas qui habitent les montagnes, les eſclaves enfin de toute eſpece, qui viennent de Dyre & Tegla, ont connu, de tems immémorial, une ſorte d'inoculation, qu'on appelle *Tishterée el Jidderée*, ou l'achat de la petite-vérole. Ces femmes ſont elles-mêmes cette opération & elles choiſiſſent toujours pour cela le tems le plus ſec & le plus beau de l'année. Dès qu'elles apprennent que la petite-vérole s'eſt déclarée quelque part, elles s'y rendent, & mettant une bande de toile de coton autour du bras de la perſonne malade, elles demandent à la mere combien elle veut leur vendre de grains de petite-vérole. Il eſt néceſſaire, ſuivant elles, que ce marché ſe faſſe d'une maniere rigoureuſe ; qu'il n'y entre point de complaiſance & qu'on paie au moins une ou deux pieces d'argent. Les choſes étant ainſi réglées, elles reprennent leur bande de toile, déja impregnée du venin variolique, & elles reviennent chez elles l'attacher au bras de leur enfant, qui à ce qu'elles prétendent, eſt inoculé ſans danger & n'a jamais plus de grains de petite-vérole qu'elles n'en ont ſpécifié dans leur marché. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il n'y a point d'exemple, ſoit au Sennaar, ſoit en Abyſſinie, que cette maladie ait jamais attaqué plus d'une fois la même perſonne.

Le commerce de Sennaar n'eſt pas conſidérable. Il n'y a point de manufactures ; & le principal objet de conſommation eſt la toile de coton bleue de Surate. Jadis les chemins

étoient libres, des caravanes de marchands voyageoient en sûreté, & on portoit de Jidda au Sennaar une immense quantité de marchandises des Indes, qui étoient ensuite dispersées parmi les nations negres. Les retours se faisoient en poudre d'or qu'on appelle *tibbar*, en civette, en cornes de rhinocéros, en dents d'éléphant, en plumes d'autruches, sur-tout en esclaves, & enfin en vernis, dont le Sennaar fournissoit une plus grande quantité que tout l'orient de l'Afrique ensemble. Mais ce commerce est presque totalement perdu, ainsi que celui de la poudre d'or & de l'ivoire. Cependant, l'or de Sennaar conserve encore la réputation d'être le plus pur, le plus beau de l'Afrique, & on le porte à Moka, d'où il passe & reste dans l'Inde. Quand un wakca d'or d'Abyssinie se vend à Moka 16 patakas, la même quantité d'or de Sennaar se vend 22 patakas.

L'IVOIRE se vend au Caire 1 oz (1) & demi le rotol (2), qui est plus léger d'un quart que le rotol de Moka. Les esclaves mâles valent courament un wakea à Sennaar, & il y a des femmes qu'on vend jusques à 13 & 14 wakeas. J'ignore quelles qualités les rendent assez précieuses pour occasionner une si grande différence entre leur prix & celui des hommes: mais tout ce que je puis dire, c'est que tous les gens riches, soit Turcs, soit Maures, les préferent durant l'été aux femmes arabes, aux Géorgiennes, aux Circassiennes.

Les Arabes Daveinas, qui sont grands chasseurs, portent

(1) Ceci veut dire une once d'or.

(2) Le rotol est un poids de 12 onces & demie.

tout leur ivoire en Abyssinie, où ils n'ont point de risque à courir. Mais à présent il ne vient plus de caravane de Sudan (1) à Sennaar, ni d'Abyssinie au Caire. Les cruautés des Arabes & la perfidie du gouvernement de Sennaar leur ont fermé toute communication, excepté celle que l'Abyssinie entretient avec Jidda, où elle envoie une caravanne chaque année par la voie de Suakem.

Le wakea dont on se sert à Sennaar pour peser l'or, la civette, les essences, est de 10 drachmes. Dix wakeas font un rotol. Le wakea de Sennaar est comme celui de Masuah & du Caire; & il est égal à sept drachmes 57 grains, poids anglois (2).

1 rotol vaut 10 wakeas.
1 wakea.... 10 drachmes.

Il y a en outre un autre wakea dont se servent les marchands, & qu'on appelle atareys.

1 rotol vaut 12 atareys.
1 atareys... 12 drachmes.

Mais on ne se sert de l'ataréys que pour les marchandises communes. L'on ne connoît à Sennaar qu'une mesure appelée draa, qui est un peek ou une coudée, & qui est de la longueur du coude jusques au bout du doigt du milieu. C'est

(1) La Nigritie, ou le pays qui s'étend sur les deux rives du Niger.

(2) Il y a dans l'original *poids de troy*. Le poids de troy est un poids de 12 onces à la livre.

ſans doute là l'ancienne coudée d'Egypte dont parle l'Ecriture.

J'AI dit qu'il avoit plu le 5 & 6 Août, & que le Nil avoit charrié une grande quantité de débris de maiſons venant du côté du midi. Il étoit curieux alors de voir au milieu de ce fleuve impétueux une multitude d'hommes qui, nageant de tous côtés, & rompant la rapidité du courant, revenoient à terre avec les pieces de bois qu'ils avoient attrapées. Beaucoup de gens font ce commerce, car le bois à brûler eſt très-rare à Sennaar. Mais ce débordement offroit d'autres motifs d'occupation à ce peuple ſuperſtitieux. Une partie de la ville s'étoit écroulée, & une hyene avoit, comme je l'ai déjà obſervé, voulu traverſer le fleuve: auſſi les ſages du pays ne manquerent pas d'en tirer de ſiniſtres préſages.

LA pluie m'empêcha de ſortir pendant deux jours de ſuite. Le 7 je me propoſois d'aller à Aira voir le Sheik Adelan: mais le matin Hagi Belal vint m'avertir que Mahomet Abou Calec s'étoit avancé juſques ſur le bord de l'El-Aice, dans l'intention de traverſer ce fleuve & d'entrer dans l'Atbara, & qu'Adelan avoit quitté ſon camp d'Aira & étoit allé au-devant de ſon frere. Hagi Belal ajouta que le Roi avoit envoyé l'ordre au Wed Ageeb, Prince des Arabes, de raſſembler toutes ſes forces & de venir le joindre entre Herbagi & Sennaar. Il étoit aiſé de prévoir que ſi ces nouvelles étoient vraies, il alloit y avoir une grande révolution; que probablement le Roi ſeroit dépoſé & mis à mort; qu'en attendant la capitale ſeroit livrée au plus affreux déſordre, & que chacun ſe permettroit tout ce qui lui ſembleroit bon.

HAGI

HAGI Belal m'apprit que le Sheik Fidèle de Teawa avoit passé plusieurs jours renfermé avec le Roi, à qui il avoit dit que j'étois chargé d'or, & d'étoffes d'or les plus belles qu'il eût jamais vues ; que le Roi d'Abyssinie avoit destiné ces étoffes à être présentées au Mek de Sennaar, mais que je les reservois pour moi. Là dessus le Mek parla d'un ton très-menaçant à Hagi Belal, & celui-ci m'avoua que si effectivement Adelan étoit parti d'Aira, je n'étois plus en sûreté dans la capitale.

SOUDAIN je pris mon parti, & priai Hagi Belal d'aller au palais & de m'obtenir une audience du Roi. En vain Belal me représenta le péril auquel je m'exposois ; je fus inébranlable dans ma résolution. Il étoit impossible de fuir ; & j'avois souvent triomphé du danger en le bravant.

CEPENDANT Hagi Belal prit avec répugnance la route du Palais ; mais soit qu'il s'acquittât de la commission que je lui avois donnée, soit qu'il ne voulût point la remplir, il revint bientôt me dire que le Roi étoit en affaire, & qu'on ne pouvoit pas le voir. Pendant ce tems là j'avois chargé Soliman d'aller raconter au Gindi (1) l'embarras où je me trouvois & les nouvelles que je venois d'apprendre. Au lieu de me renvoyer un message, cet officier vint lui-même, & il étoit assis avec moi au retour d'Hagi Belal, qui parut un peu embarrassé de le voir.

LE Sid-el-Coom me dit que la nouvelle de l'arrivée d'A-

(1) C'est la même personne que le Sid-el-Coom.

bou Kabec étoit fauſſe, ainſi que ce qu'on diſoit du Wed Ageeb; mais qu'il étoit effectivement vrai que le Sheik Adelan avoit quitté Aira & étoit allé camper à Shaddly. Il fit de vifs reproches à Hagi Belal, en lui demandant de quel avantage tous ces faux rapports pourroient être pour lui & pour moi? Et il lui donna à entendre aſſez clairement qu'il le croyoit lui-même de concert avec le Roi pour m'extorquer quelque préſent.

« QUELLE différence y a-t-il pour Yagoubé, dit le Sid-el-Coom, que le Sheik Adelan ſoit à Aira, à trois heures de marche de Sennaar, ou à Shaddly, qui n'en eſt qu'à cinq? Kittou, frere d'Adelan, n'eſt-il pas dans Sennaar? Et à la premiere réquiſition de ce commandant ne lui menerai-je pas moi-même quelqu'eſclave du Roi que ce puiſſe être? Me ferez-vous croire, Hagi Belal, que dans un tems comme celui-ci le Roi n'eſt pas plus occupé de ſa propre ſûreté que des moyens de piller Yagoubé? Je ne ſouhaite pas de prolonger le ſéjour de Yagoubé à Sennaar; mais juſqu'à ce que nous ayons les choſes néceſſaires pour le faire partir, il n'eſt pas au pouvoir du Roi de violer l'aſyle où il eſt, & je le crois plus en ſûreté dans Sennaar qu'il ne le ſeroit hors de ſes murs. Le Roi y regarderoit à deux fois avant d'oſer lui faire le moindre mal dans la maiſon d'Adelan, tandis qu'un ſeul des trois freres vivra encore. Mais je veux ce ſoir parler de cela à Kittou. J'en dirai auſſi quelque choſe au Roi ſi l'occaſion s'en préſente. En attendant, Yagoubé, tranquilliſez-vous; ne laiſſez entrer perſonne chez vous, & faite tout ce que vous jugerez à propos à ceux qui voudroient y entrer par force ». A ces mots il ſe leva, & je l'accompagnai juſ-

qu'au bas de l'escalier en l'assurant de toute ma gratitude. Quand nous fûmes sur le seuil de la porte, il me dit à l'oreille : « Méfiez-vous de ce Belal; c'est un chien pire qu'un chrétien ».

Je résolus, à tout événement, de quitter Sennaar; mais je ne m'étois pas encore expliqué avec Hagi Belal, au sujet de l'argent dont j'avois besoin. Nous étions au 20 Août, & depuis plusieurs jours qu'Adelan avoit quitté Aira on ne m'envoyoit plus de provisions. Il me falloit donc de l'argent, non-seulement pour ma subsistance journaliere, & celle de mes compagnons, mais afin de pouvoir acheter des chameaux pour porter notre bagage, nos provisions, notre eau à travers le désert.

Je n'espérois plus de recevoir le moindre secours du Roi; & il survint un accident qui me fit renoncer pour jamais au dessein de l'importuner davantage. Beaucoup d'eunuques noirs sont consacrés au service du temple de la Mecque, & du tombeau de Mahomet à Médine. Quelques-uns d'entr'eux obtiennent de tems en tems la liberté de venir revoir leur patrie, leur famille, ou du moins les villes voisines du Niger, où ils ont d'abord été vendus, comme Bornou, Tocrur, Tombucto; & là ils quêtent pour les villes saintes, & ils ramassent souvent une immense quantité d'or, car l'or abonde dans tout ce pays de la Négritie. L'un de ces hommes nommé Mahomet Towash (1), revenoit d'un voyage qu'il avoit fait dans le Sudan, lorsqu'il tomba malade à Sennaar, d'une

(1) C'est-à-dire Mahomet l'eunuque.

fievre intermittente très-dangereufe. Le Roi m'envoya prier de voir cet eunuque : j'y allai & je lui fis prendre du quinquina, qui l'eut bientôt parfaitement guéri. La reconnoiffance enflamma le cœur de Mahomet. Il s'en retournoit au Caire. Il eut grande envie que je fiffe le voyage avec lui, & cette envie s'accrut bien davantage quand il fut que j'étois muni de lettres du Sherif de la Mecque & que je connoiffois Métical Aga, dont il étoit lui-même l'efclave.

Rien ne pouvoit être plus heureux pour moi qu'une pareille rencontre, car Mahomet Towash avoit beaucoup de chameaux, & les Arabes lui en donnoient de nouveau, ainfi que des provifions, à mefure qu'il paffoit auprès de leurs cammens; de plus les eunuques de la Mecque & de Médine, employés au fervice du Prophete, font regardés comme facrés; ils infpirent une forte de crainte religieufe, & ils paffent toujours librement & fans dangers en quelque lieu qu'ils aillent, dans les tems même des plus grands troubles.

D'après la parole de Mahomet je m'étois préparé, j'avois empaquetté mes inftrumens & mon bagage, nous devions nous mettre en route par l'Atbara, & le 25 Août étoit le jour fixé pour notre départ. Mahomet Towash, qui avoit coutume de venir paffer une partie de fon temps chez moi, fut plufieurs jours fans y paroître, ce qui ne nous fit pas d'abord grande impreffion, parce que nous étions très-occupés, & qu'en outre nous favions que les affaires de Mahomet l'obligeoient à voir affiduement les grands de Sennaar. Mais ce qui nous étonna beaucoup, ce fut d'apprendre par Soliman qu'il étoit parti pour l'Atbara dans la nuit du 20.

Nous fûmes ensuite que l'eunuque s'en étoit allé seul à la sollicitation du Roi & nous en fûmes excessivement affligés ; mais l'événement nous prouva depuis que cet abandon avoit été un bonheur pour nous.

La nuit du 25 Août, qui, suivant nos arrangemens avec l'eunuque, auroit dû être la nuit de notre départ, j'étois assis dans une chambre haute, & dans l'endroit le plus reculé de la maison où je logeois. Mes compagnons causoient tristement avec moi de ce qui venoit de nous arriver, & de la position cruelle où nous nous trouvions. Une seule lampe nous éclairoit, & sa lumiere baissée sembloit nous avertir qu'il étoit tems d'aller chercher un repos qu'aucun de nous n'espéroit guere de trouver. Le Grec Georgis, dont les yeux malades craignoient la lumiere, étoit demeuré en bas dans l'obscurité, & s'étoit endormi. Mais tout-à-coup il monta rapidement les degrés, & nous dit d'un air effaré qu'il venoit d'être éveillé par le bruit des gens qui essayoient de forcer notre porte ; qu'il avoit prêté l'oreille un instant & qu'il avoit distingué qu'ils étoient plusieurs. Nos armes étoient toutes chargées. Nous les saisîmes & nous courûmes vers la porte. Cependant j'arrêtai mes gens au milieu de l'escalier, & je les priai de ne point faire feu que les assaillans ne fussent dans la maison, afin qu'ayant violé les droits de l'hospitalité, ils parussent sans excuse.

Je plaçai Ismaël à la porte de la rue pour qu'il fit feu le premier, parce qu'étant Turc & Sherif il paroîtroit moins coupable que nous Chrétiens. Alors je sortis de la maison accompagné du negre Soliman. Pour entrer dans la cour, il falloit

traverſer une eſpece de loge de portier où les domeſtiques avoient coutume de ſe tenir le jour & même de paſſer la nuit. Cette loge étoit entre deux portes, dont une s'ouvroit ſur la rue & l'autre dans la cour. Cette derniere étoit petite, mais très-forte. Les aſſaillans avoient déjà forcé la porte de la rue, & ils en étoient à la ſeconde, ſous laquelle ils tenoient une pique, afin de la faire ſortir de ſes gonds.

» Etes-vous foux ? leur criai-je, êtes-vous las de vivre ? Vous oſez violer la maiſon d'Adelan, tandis qu'elle eſt occupée par des hommes qui, avec leurs armes à feu, pourroient d'une ſeule décharge vous faire tomber roides morts » ? — « Rangez-vous à côté, dit Iſmaël, que je tire. Ces Kafrs ne connoiſſent pas encore mon mouſqueton ». — Les aſſaillans avoient retiré leur pique de deſſous la porte, & ils gardoient le ſilence depuis qu'il m'avoient entendu. — Ullah ! Ullah ! dit alors un d'entre eux en prenant un ton de douceur. Comme vous dormez profondément ! il y a une heure que nous cherchons à vous éveiller. Le Roi eſt malade ; dites à Yagoubé de venir au palais, & ouvrez la porte tout de ſuite ». — « Dites au Roi de boire de l'eau chaude, répondis-je, & j'irai le voir demain matin ». — « Ah ! Mahomet eſt-ce vous ? s'écria Soliman, je croyois que vous l'aviez échappé aſſez belle l'autre jour au palais : mais n'importe ; un eſclave vient de paſſer par la porte de derriere pour aller chercher le Gindi, & nous ſommes ici pour nous défendre juſqu'au jour contre tous les eſclaves du Roi. Ne tentez donc pas de briſer la porte. Yagoubé ira chez le Roi avec le Gindi ».

Alors un de mes gens, qui étoit à une fenêtre en haut,

tira un coup de piſtolet en l'air ; & il n'en fallut pas davantage pour mettre en fuite tous ces brigands. Ils étoient au moins dix ou douze. En ſe retirant, ils abandonnerent trois piques. Le coup de piſtolet fit venir la patrouille, qui alla rendre compte de tout au Sid-el-Coom, mon ami ; & celui-ci me fit dire le lendemain matin, qu'il avoit fait arrêter nos aſſaillans, qu'il les avoit fait mettre aux fers ; que Mahomet, qui étoit venu nous chercher à Teawa, étoit du nombre, & qu'il n'y avoit plus moyen de cacher ſon crime à Adelan, qui sûrement donneroit ordre qu'on le fît empaler.

J'étois dans une ſi pénible ſituation, que je réſolus de laiſſer mes inſtrumens & mes papiers entre les mains de Kittou, ou du Sid-el-Coom, & d'aller voir Adelan à Shaddly. Cependant je voulus auparavant ſavoir d'Hagi-Belal quels fonds il pourroit me fournir pour acheter les choſes néceſſaires pour mon voyage. Je lui montrai la lettre d'Ibrahim, Courtier des Anglois à Jidda, lettre dont il avoit déja reçu une copie ; & je lui dis que j'avois beſoin de deux cens ſéquins, au moins, pour me procurer des chameaux, des proviſions, & de quoi faire des préſens aux grands, qui me faciliteroient ma route dans l'Atbara. Jamais on ne feignit mieux l'étonnement. Hagi Belal leva les mains au ciel, en répétant, au moins vingt fois, 200 ſequins ! Il me demanda enſuite ſi je croyois que l'argent ſe trouvoit ſur les arbres à Sennaar ? Et il finit par me dire que tout ce qu'il pouvoit faire c'étoit de me donner 20 ducats, dont il ſeroit obligé d'emprunter une partie d'un de ſes amis.

Ce coup ſembloit devoir aſſurer notre perte, puiſqu'il ne

nous restoit pas d'autre ressource. Nous devions déja vingt ducats à Hagi Belal pour les provisions qu'il nous avoit fournies. Nous avions sept personnes à nourrir chaque jour, & n'ayant ni argent, ni crédit, ni vivres d'aucune espece, nous ne pouvions pas rester plus long-tems à Sennaar. Nous n'avions ni chameaux pour charrier notre bagage & des provisions, ni des peaux pour mettre de l'eau, ni même des provisions, & nous ne voyions aucun moyen de nous en procurer. Les personnes les plus près, à qui nous aurions pu nous adresser pour avoir du secours, étoient au Caire. Nous en étions séparés par 17 degrés du Méridien, c'est-à-dire par un millier de milles en droite ligne, intervalle qui paroissoit d'autant plus vaste, qu'il étoit, en grande partie, rempli d'affreux & stériles déserts, où l'on ne trouve ni la moindre trace de vegetation, ni aucun être vivant. Hagi Belal étoit inflexible. Nos prieres l'importunoient. Il ne venoit plus nous voir que rarement; & il y avoit apparence que bientôt il s'éloigneroit tout-à-fait de nous.

Mes domestiques même commençoient à murmurer. Quelques-uns d'entr'eux avoient eu connoissance de la chaîne d'or que j'avois reçue du Roi d'Abyssinie, & ils en firent part aux autres. En un mot, je me décidai à ne pas sacrifier à une puérile vanité ma vie, celle de mes compagnons d'infortune, & un voyage qui étoit déja avancé. Je me décidai enfin à me défaire de cette chaîne d'or, récompense glorieuse d'un jour de fatigue & de danger. Mais à qui me confier pour cela? C'étoit encore ce qui m'embarrassoit. Cependant, après y avoir bien réfléchi, je crus que je ne pouvois m'adresser qu'à Hagi-Belal, tout perfide que j'avois raison

raiſon de le croire. Pour prévenir quelque mauvais tour de ſa part, je le fis venir en préſence du Sid el Coom ; & ayant renouvellé mes accuſations contre Hagi Belal, je lus la lettre d'Ibrahim Seraff, les diverſes lettres que Belal lui avoit écrites pendant mon ſéjour à Gondar, dans leſquelles il déclaroit que, conformément aux ordres d'Ibrahim, il me fourniroit de l'argent quand je ſerois à Sennaar, & je lui reprochai avec véhémence toute ſa duplicité & ſon manque de foi.

Mais tout ce que je pus dire ne fut rien en comparaiſon des violens propos du Sid-el-Coom. Il aſſura Hagi Belal « qu'il regardoit le tort qu'il me faiſoit comme s'il le lui faiſoit à lui-même, & qu'il s'en vengeroit; que quoiqu'il fît cela pour plaire au Roi, le tems n'étoit pas éloigné où toute la faveur du Monarque ne lui ſerviroit pas de grand-choſe; & qu'au contraire, ce ſeroit une raiſon pour qu'on le dépouillât de tout ce qu'il avoit ».

La force de ces argumens fit impreſſion ſur l'eſprit d'Hagi Belal. Il m'offrit alors de m'avancer cinquante ſequins & de voir parmi ſes amis s'il n'en pourroit pas trouver davantage. Le Sid-el-Coom, exemple rare dans ces contrées, s'offrit de lui en prêter cinquante de plus. Mais le ſort étoit jetté. J'avois déja montré ma chaîne, & il étoit exceſſivement dangereux de porter ſur moi une ſi grande quantité d'or, ſous quelque forme qu'il fût. Je conſentis donc, en préſence du Gindi, de la vendre à Hagi Belal ; & nous nous occupâmes ſoudain de nous pourvoir des choſes néceſſaires à notre voyage, en me réſervant pourtant que ſi dans la viſite que j'allois faire à Adelan, ce Sheik me fourniſſoit des chameaux ou quelques pro-

visions, une partie de ma chaîne me feroit rendue proportionnément à la valeur de ces objets.

Le 5 Septembre, nous fûmes enfin prêts à quitter la capitale de la Nubie, contrée inhospitaliere, où nous fûmes mal vus à notre arrivée, & où chaque jour accrut nos inquiétudes & nos dangers. Nous nous flattions qu'une fois hors de cette ville, nous ferions affranchis de la plus grande partie de nos maux; car nous n'appréhendions que les maux que les hommes pouvoient nous faire, & nous venions de voir, sans contredit, les plus méchans & les plus barbares de tous les hommes.

Le soir, je reçus un message du Roi, qui m'ordonnoit de me rendre soudain au palais. J'obéis : mais je me fis suivre par deux de mes gens. Je trouvai le Monarque assis dans une petite chambre basse, très-propre, & ornée de rideaux de callico, d'un goût très-élégant. Il fumoit avec une de ces longues pipes persanes, dont la fumée passe dans l'eau, & il étoit assis tout seul, ayant plutôt un air grave qu'un air de mauvaise humeur. Il me donna sa main à baiser comme à l'ordinaire; & après un moment de silence, pendant lequel j'étois debout, un esclave me présenta un petit tabouret qu'il plaça vis-à-vis du Roi. Ce Prince me montra du doigt le tabouret & me dit d'une voix basse, qu'à peine je pus entendre : « Fudda, c'est-à-dire, asseyez-vous ». — Je m'assis. — « J'ai appris, me dit-il, que vous deviez aller voir Adelan ». — Je répondis qu'oui. — « Vous a-t-il fait demander ? » — « Non, repris-je : mais comme j'ai besoin de retourner en Egypte, je veux le prier de me donner une réponse aux lettres que je

lui ai portées du Caire ». — Il me dit alors qu'Ali-Bey, qui avoit écrit ces lettres, étoit mort ; & il me demanda si je connoissois Mehemet-Abou-Dahab. — « Assurément, lui répondis-je, je le connois, lui & tous les autres membres du gouvernement du Caire. Ils m'ont toujours bien traité, & ils respectent ma nation ».

Le Roi reprit alors : « Vous n'êtes pas si gai que vous l'étiez à votre arrivée ». — « C'est que je n'ai pas beaucoup de raisons de l'être, repliquai-je ». — Notre conversation prit alors une tournure très-sérieuse & très-laconique. Mais le Prince parut n'avoir pas entendu le sens de ce que je venois de lui répondre. — Adelan, me dit-il, vous a envoyé chercher par mon ordre. Wed Abroff & tous les Arabes Jehainas se sont révoltés & ne veulent plus payer aucun tribut. L'on dit que vous avez quantité d'armes à feu, avec lesquelles vous pouvez tuer vingt ou trente personnes d'un seul coup ». — « Dites plutôt cinquante ou soixante, si le coup porte bien ». — « Vous irez donc joindre Adelan pour punir les Arabes rebelles & leur enlever leurs chameaux, dont on vous donnera une partie ». — Je compris bien ce que le Roi vouloit dire, & je lui répondis seulement : « Je suis étranger en ces lieux, & je n'ai aucun dessein de faire du mal. Mes armes ne me servent qu'à me défendre contre l'injustice & la violence ».

Au même instant, le Turc Hagi Ismael, qui étoit demeuré à la porte, cria au Roi, en mauvais arabe : — « Pourquoi, lorsque vous avez envoyé, l'autre nuit, ces noirs Kafrs pour nous voler & nous assassiner, ne leur avez-vous pas dit d'at-

tendre un peu plus long-tems, & vous auriez jugé du pouvoir de nos armes à feu, sans avoir besoin de nous envoyer à Abroff, ni à Adelan. Par la tête du Prophete! que ces coquins reviennent en plein jour, & je me chargerai moi seul des dix plus redoutables qui soient dans Sennaar. »

« CET homme est fou, dit le Roi : mais il me fait souvenir de ce que j'avois envie de vous dire, quand je vous ai envoyé chercher. Adelan a appris que mon esclave Mahomet, que j'avois envoyé au-devant de vous à Teawa, s'étoit enivré & avoit fait quelques folies à la porte de votre maison, & il l'a envoyé chercher aujourd'hui par des soldats, ainsi que deux ou trois de ses camarades ». — « Je ne sais rien de ce qui concerne ce Mahomet, répondis-je. Je n'ai point bu avec lui, ni ne l'ai fait boire. Une dixaine d'hommes sont venus la nuit enfoncer la porte de la maison d'Adelan, dans l'intention de me voler & de m'assassiner : mais je n'avois pas besoin de faire feu sur de si vils coquins. Deux ou trois de mes gens armés de bâtons, étoient tout ce qu'il falloit pour les repousser. Cependant j'ai entendu dire que le Sheik Adelan étoit très-fâché que je ne leur eusse pas tiré des coups de fusil, & qu'il avoit envoyé ordre au Gindi de lui en faire livrer demain deux ou trois pour qu'ils fussent pendus devant la porte de sa maison, le jour de marché. Mais vous savez que ces choses ne regardent que vous autres. Je suis seulement bien charmé que personne n'ait été tué par mes gens, comme cela pouvoit fort bien arriver ».

« CELA est vrai, reprit le Roi. Mais Adelan n'est point Roi, & je vous charge de lui demander, quand vous le ver-

rez, la grace de Mahomet, ſans quoi, vous ſerez vous-même très-blâmable. Dès que vous reviendrez de chez Adelan, je vous donnerai ce même Mahomet pour vous conduire juſqu'aux frontieres de l'Egypte ». — Alors je lui fis une révérence, je ſortis & je m'en allai chez moi, plus déterminé que jamais à ſuivre le parti que j'avois pris. Je venois d'obtenir du Roi une ſauve-garde involontaire pour me rendre juſques au camp d'Adelan; c'eſt-à-dire, que j'étois sûr que dans l'eſpoir qu'on avoit que j'obtiendrois le pardon de Mahomet, on ne mettroit point quelque embuche ſur mon chemin. Je me hâtai donc de profiter du moment. Tous nos bagages étoient déja prêts. Nous chargeâmes nos chameaux & nous les expédiâmes la nuit pour aller nous attendre, à trois ou quatre milles de Sennaar, dans un petit village appellé *Soliman*. Enſuite je réglai mes comptes avec Hagi Belal qui me rendit ſix chaînons d'or, miſérable reſte des cent-quatre-vingt-quatre dont ma noble chaîne étoit compoſée.

Le traître Belal eut encore l'effronterie de me faire employer les derniers inſtans que je paſſai à Sennaar, à lui donner une lettre de recommandation pour la factorerie angloiſe de Jidda, en récompenſe des ſervices qu'il venoit de me rendre. Je conſentis à écrire cette lettre, afin de pouvoir informer Ibrahim Seraff que je n'avois point reçu d'argent de ſon correſpondant, & lui prouver qu'en pareille circonſtance il ne devoit jamais compter ſur Hagi Belal.





CHAPITRE X.

Route de Sennaar à Chendi.

Dès que je fortis de Sennaar, je fus joint par un negre efclave qui me donna d'abord quelque appréhenfion, parce que je ne m'étois mis en route qu'avec un Barbarefque & un domeftique Nubien qui marchoit à côté de mon chameau, & que j'allois fort lentement. J'interrogeai l'efclave; & il m'apprit qu'Hagi Belal l'envoyoit pour me remettre un peu de thé verd, du fucre, & quatre bouteilles de rack, en retour de la lettre que je lui avois donnée. Je fis prendre par mon domeftique le panier qui contenoit ce préfent, & je congédiai l'efclave de Belal; & vers les dix heures du foir (1), toute notre petite troupe fe réunit avec joie dans le village de Soliman.

Avant mon départ de Sennaar, j'avois engagé un Fakir (2), attaché au fervice d'Adelan, d'écrire très-fecrettement à fon maître pour l'inftruire des craintes que la conduite du Roi m'infpiroit, & pour le prévenir que comme j'étois incertain fi fes affaires ne l'obligeroient pas à quitter fon camp de Shaddly, je me rendrois droit à Herbagi, où j'efpérois qu'il voudroit bien me recommander au Wed Ageeb, Prince des Arabes, pour

(1) Du 5 Septembre 1772.
(2) Moine mahométan.

me mettre à l'abri des persécutions du Roi, & me procurer un accueil favorable dans l'Atbara. Je priois en même tems Adelan de considérer que s'il avoit fait peu de cas des recommandations du Roi d'Abyssinie, il ne devoit pas traiter de même celles du Gouvernement du Caire & du Sherif de la Mecque; parce que ma nation étoit respectée dans ces deux villes, & que des lettres de Sennaar avoient déja appris mon arrivée dans cette capitale; qu'ainsi, Adelan devoit songer que si l'on me maltraitoit dans les pays soumis à son autorité, il exposeroit les marchands de Sennaar à subir, tant à la Mecque qu'au Caire, une vengeance prompte & terrible, soit que l'on reçût de moi des nouvelles fâcheuses, soit que l'on n'en reçût point du tout.

Mon fidèle Soliman, dont il falloit enfin me séparer, fut chargé de rapporter en Abyssinie les réponses du Roi & d'Adelan; & je l'envoyai cette nuit même, avec le Fakir, au camp de Shaddly, parce qu'il avoit été témoin oculaire de toutes les indignités que m'avoit fait le Roi.

Soliman & le Fakir étoient les seuls instruits de mon dessein. Mais quoique tous mes gens crussent, ainsi qu'Hagi Belal & les autres habitans de Sennaar, que j'allois à Shaddly, leur crainte, ou plutôt leur bon sens leur avoit persuadé qu'il valoit mieux suivre mon chemin tout droit que d'aller encore me mettre dans l'embarras entre le Roi & Adelan. Ils étoient las du séjour de Sennaar; & à peine pus-je descendre de mon chameau & eus-je pris quelques alimens qui étoient les premiers que j'avois mangé de la journée, que mes compagnons se mirent tout d'une voix à me prier de considérer les dangers

auxquels je venois d'échapper, & qu'au lieu de tourner à l'oueſt vers Shaddly, je devois marcher droit au nord dans l'Atbara. Ils me promirent de ſupporter courageuſement la fatigue & la faim, & de vivre & de mourir avec moi, pourvu que je ſuiviſſe la route de l'Egypte & que je les délivraſſe des horreurs de Sennaar & des crimes de ſon Roi.

Je feignis d'abord de n'être pas bien perſuadé de ce qu'ils diſoient, & je fis ſervir le ſouper, autour duquel nous nous plaçâmes tous. Nous avions des citrons; Hagi Belal m'avoit donné du ſucre & du rack; nous fîmes du punch, liqueur chérie de mon pays; & alors nous bûmes à notre heureux retour par l'Atbara. Je dis en même tems à mes compagnons que mes vœux étoient parfaitement conformes aux leurs, & je leur fis part des meſures que j'avois priſes pour aſſurer le ſuccès de notre voyage & écarter le danger, autant qu'il étoit poſſible. Je leur recommandai l'activité, la ſobriété, la ſubordination, comme les ſeuls moyens d'arriver heureuſement au but où nous tendions; & je les aſſurai que nous n'aurions qu'une même maniere de vivre & une fortune commune juſqu'à ce que notre voyage fût terminé. Jamais harangue ne fut reçue avec plus de reconnoiſſance & de joie. Toute fatigue leur sembloit douce en fuyant Sennaar; & ils ſe croyoient déja aux portes du Caire.

Comme j'avois recommandé beaucoup de diligence & peu de ſommeil, avant quatre heures du matin nos chameaux furent chargés; & après les avoir fait partir, mes gens vinrent me réveiller. Nous n'avions en tout que cinq chameaux, dont

dont quatre portoient notre bagage & étoient extrêmement chargés, & on m'avoit réservé le cinquieme qui étoit le plus petit, pour me servir de monture. Je dis à mes compagnons que je consentois volontiers à cet arrangement pour le commencement du voyage, c'est-à-dire, tout le tems que nous pourrions nous procurer aisément de l'eau & des provisions, à condition pourtant que chacun de nous monteroit à son tour, en ayant autant d'égard qu'il seroit possible, à l'âge du Turc Hagi Ismael & aux infirmités du Grec Georgis : mais que quand nous arriverions au bord du désert, nous marcherions tous à pied, parce que l'espérance de revoir notre patrie ne dépendoit que de la quantité d'eau & de vivres que nous porterions avec nous.

Le 8 Septembre nous partîmes de Soliman, & vers les trois heures après midi nous vînmes à Wed el Tumbel, qui n'est point une petite riviere comme le nom semble l'annoncer, mais un assemblement de trois villages, situés sur le bord d'un étang, dans une ligne presque nord & sud. La plaine qui sépare ces villages d'Herbagi est couverte de riches moissons de Dora, & elle s'étend à perte de vue. Cette campagne offre au moins quelques arbres, & plus on s'éloigne de Sennaar plus on en trouve de beaux. A Wed el Tumbel on voit beaucoup de petits ébeniers, qui ne sont pas plus hauts que des buissons. On y distingue aussi une espece d'acacia nain, dont les feuilles sont très-petites, & qui porte des gousses d'un goût très-sucré. Cet arbuste est très-multiplié dans cet endroit; on l'y connoît sous le nom de lauts, ou loto, & je soupçonne que c'est son fruit dont l'histoire rapporte que les anciens Lybiens se nourrissoient.

A trois heures un quart nous nous éloignâmes de Wed el Tumbel, & nous entrâmes dans un bois épais, qui nous conduisit jusques aux bords du Nil, où nous arrivâmes fort tard. Nous fîmes environ cinq cens pas le long du fleuve, & nous nous rendîmes ensuite à Sit el Bet, petit village situé à un mille du Nil. Là nous vîmes le tombeau d'un Sheik ou d'un saint, tombeau bâti en brique, & formant un cône comme quelques tombeaux de pierre que j'avois vus en Barbarie.

Le 12, à six heures dix minutes, nous partîmes de Sit el Bet, & quelques instans après nous vinmes au village d'Ageda. Cinq milles plus loin nous trouvâmes un autre village appellé Usheta. A neuf heures & demie nous rencontrâmes encore un autre village, & une demi-heure après, nous campâmes près d'un bassin d'eau appellé Wed Hydar c'est-à dire la riviere du Lion. Depuis Wed el Tumbel, jusques à Wed Hydar nous fûmes tourmentés par la mouche, dont le seul bourdonnement épouvantoit si fort nos chameaux, qu'ils couroient avec violence au milieu des arbres & des buissons les plus touffus, en s'efforçant de jetter leur charge. Cette mouche terrible ne pique jamais la nuit, ni pendant la fraîcheur du matin. Heureusement nous en fûmes délivrés à Wed Hydar, & depuis nous ne la revîmes plus.

A quatre heures nous nous remîmes en route dans une plaine immense, totalement dépourvue de bois, mais couverte de dora. Après avoir fait cinq milles, nous campâmes à Shwyb, où étoit un Sheik nommé Welled Abou

Haſſan. Tandis que nous étions là, nous eûmes un violent orage mêlé de pluie, de vent & de tonnerre. L'orage étant paſſé, nous marchâmes droit au village d'Imſurt. Un mille & demi plus loin nous revîmes le Nil. Ce fleuve ſerpente là majeſtueuſement, & eſt bien plus large qu'à Sennaar. Ses bords ſont très-bas & couverts d'acacias & de divers autres arbres, qui étoient alors en fleur. Les endroits où il y a le plus d'arbres ſont remplis d'Antelopes, & là où les arbres ſont clair-ſemés nous voyions paître de nombreux troupeaux de bétail, appartenant aux Arabes Refaas, qui revenoient alors des ſables de l'Atbara dans leurs gras pâturages du midi. Des multitudes de grues, de cicognes & de diverſes autres eſpeces d'oiſeaux étoient auſſi répandues dans la plaine, par-tout tapiſſée d'une verdure, qui, quoique foulée ſans ceſſe par une multitude innombrable de troupeaux, ſembloit n'en avoir ni moins de magnificence, ni moins de vigueur. A ſix heures quarante-cinq minutes du ſoir nous trouvâmes un grand village appellé Wed Médinai, & ſitué ſur le bord du Nil, qui, après avoir fait un grand détour, vient encore là du ſud-eſt. Le village ou la ville de Wed Medinai appartient à un fakir qui nous reçut avec beaucoup d'honnêteté.

Le 14, à ſix heures du matin, nous partîmes de Wed Medinai, & nous marchâmes droit au nord-oueſt. A huit heures trois quarts nous vînmes au village de Bevoulé. Nous traversâmes alors un bois, à la ſortie duquel nous trouvâmes une vaſte plaine couverte de maïs & de bammia. Cette derniere plante eſt un des principaux alimens dans tout le

midi du royaume de Sennaar. On la trouve gravée & décrite dans Profper Alpinus (1).

A onze heures un quart nous arrivâmes à Azazo, village fitué à environ un mille & demi du Nil. La recolte fembloit plus avancée là qu'aux environs de la capitale, & dans plufieurs endroits nous vîmes du grain déjà en épi. Il plut beaucoup dans la nuit du 14 : mais jufques-là le fec avoit été très-fort, & l'année précédente la difette avoit régné dans ces cantons. A quatre heures dix minutes nous partîmes d'Azazo. Nous voyageâmes ce jour là comme la veille; tantôt dans des bois épais, tantôt dans des plaines remplies de dora. Nous dirigions notre route prefque droit au nord, & parallelement au fleuve, qui couloit à deux milles & demi de notre chemin. A fix heures nous vînmes au petit village de Sidi-Ali el Genowi.

Le 16, à fix heures & demie du matin, nous quittâmes Sidi-Ali el Genowi, & quelques minutes après nous paffâmes près de deux petits villages, que nous laifsâmes à notre gauche à une cinquantaine de pas des bords du Nil. Nous vînmes enfuite au village d'El Menfy : près de là nous trouvâmes deux tombeaux de fakirs, parfaitement femblables à ceux que nous avions déjà vus. A dix heures un quart nous arrivâmes à Herbagi, village grand & agréable, fitué dans un terrein fec & graveleux. Il nous fembla fort peu peuplé; mais les perfonnes à qui nous parlâmes, nous dirent que la

(1) Vid. Profper Alp. cap. 27, pag. 44. tom. 2.

plupart des habitans étoient en ce moment dans leurs maisons de campagne occupés de leur recolte.

Herbagi est la résidence du Wed Ageeb, prince héréditaire des Arabes, & maintenant soumis au gouvernement de Sennaar, dont il est le lieutenant, d'après le traité fait au tems de la conquête. Le Wed Ageeb rend au Mek, ou à ses ministres, une partie du tribut que lui payent les Arabes qui vivant aux extrémités du royaume, & jusques aux bords de la mer Rouge, n'ont pas besoin de passer par Sennaar dans la saison où la mouche oblige les autres pasteurs à fuir dans les sables; car ceux-ci sont, comme je l'ai déjà expliqué, taxés par le ministre même qui commande les troupes de la capitale. Les revenus que perçoit ce prince sont plus considérables que tous ceux qu'on perçoit d'ailleurs. La seule Tribu de Refaac, qui venoit de composer avec le Sheik Adelan, avoit reconnu avoir deux cent mille femelles de chameau, estimées l'une dans l'autre à une demi once d'or. Ainsi le tribut des Refaas s'élevoit à cent mille onces d'or, c'est-à-dire, à un million de ducats ou deux cens cinquante mille livres sterling. Adelan avoit au moins dix de ces tribus à taxer; & le Wed Ageeb en taxe six fois autant que lui. Il leur impose pour le gouvernement de Sennaar au prorata de ce que je viens de dire, sans compter ce qu'il perçoit pour lui-même. Il y a aussi une taxe sur les chameaux mâles, mais elle est peu de chose en comparaison de celle qu'on paye pour les femelles. On ne paye rien pour les petits qu'ils n'aient trois ans.

Les Arabes ne se nourrissent que de viande de cha-

meau. Mais on peut demander encore ce que devient le nombre prodigieux de ces animaux qu'on ne tue pas dans le pays. Les caravanes de la Mecque en emploient immensément. Il en faut aussi beaucoup pour Damas, pour la Syrie, pour la Perse, & sur-tout pour le Sudan, dont les caravanes traversent l'Afrique de l'Est à l'Ouest avec des marchandises des Indes, qu'elles font passer du Golphe d'Arabie, jusques sur les bords de l'Ocean atlantique. C'est ce grand commerce intérieur dont les retours sont l'or, l'yvoire, les perles, l'écaille de tortue. C'est ce commerce, dis-je, qui fut la source des richesses & de la puissance de ces pasteurs, dont l'histoire ancienne nous rapporte des choses qu'il est presqu'impossible de croire.

Dès que je fus arrivé à Herbagi, j'allai voir le prince Wed Ageeb. Il étoit logé dans une jolie maison, mais qu'on ne pouvoit pas regarder comme un palais. Le Wed Ageeb, âgé d'une trentaine d'années me parut un homme doux & honnête. Il avoit une barbe noire, longue & touffue, avec des moustaches. Ses yeux étoient grands & noirs; mais son visage long & mince sembloit annoncer qu'il n'étoit pas d'une très-forte constitution. J'appris par la suite qu'il étoit très adonné à la boisson, & il avoit souvent tenté envain de se défaire de ce goût, en y substituant l'usage de l'opium. Ce prince n'avoit jamais vû aucun Européen, & il témoigna beaucoup de surprise en considérant la couleur de mon teint. Il nous envoya deux moutons, deux chevreaux avec beaucoup d'autres provisions, & il me pria de vouloir bien venir le soir lui donner quelques avis sur sa santé. Il me fit beaucoup de questions sur

Sennaar : mais je n'y satisfis qu'en partie. Je lui dis entr'autres choses qu'on avoit rapporté qu'il rassembloit ses forces pour sécourir le roi contre Adelan. Mais il me répondit avec un souris : » Gehennim el Kafr », c'est-à-dire, le payen peut s'en aller en enfer. » — Il parla avec mepris du roi de Sennaar, avec respect d'Adelan & d'Abou Kalec, dont il dit que le petit doigt suffisoit pour écraser le Mek & tous ceux qui osoient être de son parti. Je pris alors congé du Wed Ageeb, & j'allai me réposer avec mes compagnons.

Le 17 à midi je pris la hauteur du soleil, & je trouvai la latitude d'Herbagi par 14° 30 nord. Mais je ne fis cette observation qu'avec l'instrument d'Hadley ; parce que je ne voulois pas perdre un moment pour m'éloigner de Sennaar; de sorte qu'il put bien y avoir une minute & quelques secondes d'erreur, comme l'observation de plusieurs étoiles me le confirma la nuit. L'instrument fut pourtant bien examiné au jour, & je le trouvai sans la moindre altération avant de m'en servir.

Vers les huit heures du soir je me rendis chez le prince Arabe, qui avoit déjà soupé & qui buvoit du sorbet fait avec du tamarin. J'imagine qu'il prenoit ce sorbet plutôt pour adoucir son haleine, que par soif, car il me parut qu'il avoit auparavant bû d'une liqueur bien plus forte. Il me dit qu'un esclave du Sheik Adelan venoit d'arriver du camp, & lui avoit porté une lettre & un message à mon sujet, & il m'exhorta à prendre courage parce que j'étois plus en sûreté dans ma tente que dans la maison d'A-

delan à Sennaar. Il m'apprit aussi que deux hommes avoient déjà été mis à mort pour avoir tenté de voler dans la maison, & que Mahomet l'esclave du roi étoit destiné à être empalé dès qu'Adelan s'éloigneroit du tombeau du Sheik Shaddly, parce que de pareilles exécutions ne pouvoient pas décemment se faire auprès de ces lieux sacrés.

J'offris au prince Wed Ageeb un petit présent d'une très-belle mousseline, que j'avois achetée à Sennaar. Dans le cours de notre entretien, il me dit que les troupes Maures du Ras el Feel avoient brûlé Teawa; que les Daveinas qui les accompagnoient avoient pillé la tribu des Jehainas & forcé Fidèle de s'enfuir à Béyla. Comme je soupçonnois qu'Ayto Engedan & Ayto Consu pouvoient être de la partie, je demandai s'il n'y avoit pas des troupes chrétiennes avec les Daveinas : mais le prince me répondit qu'il n'y avoit que cette tribu d'Arabes, avec les Maures du Ras el Feel & la cavalerie des Ganjars du Kuara. Je ne me souciois nullement d'être connu pour l'objet de cette querelle, & je ne poussai pas plus loin mes questions.

Je priai le Wed Ageeb de me faire accompagner par un de ses gens, afin de me mettre à l'abri des insultes des Arabes Sukoréas. Il y consentit avec plaisir, en me disant qu'il devoit aller lui-même au camp des Sukoréas, & qu'il enverroit un de ses gens à Halfaïa, où il me faudroit prendre mon parti & lui faire savoir si je voulois passer le Nil à Gerri & prendre le chemin du désert de Bahiouda & de Dongola, ou bien suivre la route moins fréquentée de Chendi, de Barbar & du grand désert dont il croyoit qu'un Européen ne pourroit pas

pas ſupporter les fatigues: mais qu'en ce cas il me donneroit une lettre pour ſa ſœur Sittina, à qui appartenoient ces contrées. Il m'aſſura qu'au delà de Chendi, il n'y avoit d'autre protection à implorer que celle du ciel. Les ſages diſcours du Prince me furent extrêmement utiles, en ce qu'ils me mirent à même de prendre mes précautions pour achever le périlleux voyage que je venois d'entreprendre.

Le 18, à ſept heures du matin, nous partîmes d'Herbagi, après que j'eus écrit à Adelan pour le remercier du ſoin qu'il avoit eu de ſonger à moi. Je fis un petit préſent à l'eſclave qui étoit venu de la part de ce Sheik. Il me dit qu'il ſeroit dix jours avant de retourner au camp de ſon maître, de quoi je ne fus pas fâché, parce que je vis qu'alors on ne recevroit de nouvelles de moi que lorſque je ſerois perdu pour les Funges, c'eſt-à-dire, hors de leur pouvoir. A onze heures dix minutes, nous arrivâmes à Wed el Frook, petit village ſitué ſur le bord du Nil. Rien au monde n'eſt plus beau que la campagne que nous traversâmes ce jour-là. Tantôt nous voyions de jolis bois, tantôt des champs en culture, parmi leſquels s'élevent de loin en loin des arbres de la plus rare beauté. Le Nil coule à un quart de mille du village de Wed el Frook, & a au moins un demi-mille de large. Son cours eſt paiſible, & dans le tems des crues, ſes eaux s'étendent juſques auprès des maiſons. A notre paſſage, il étoit rentré dans ſon lit, mais quelques jours auparavant, il avoit été bien plus haut.

Nous partîmes de Wed el Frook à cinq heures & demie du matin; & après avoir marché quatre milles, nous vînmes

à un grand village où est le tombeau d'un Fakir. Le cours du Nil étoit parallele à notre route. A dix heures, nous trouvâmes un autre village appellé *Abouafcar*. Un peu à l'est d'Abouafcar, on voit au milieu du Nil une isle très-élevée & couverte d'herbe & d'arbrisseaux. Le village d'Abouafcar est placé sur une colline, & on en voit plusieurs autres, parfaitement semblables à celui-là, & situés de la même maniere; ce qui ajoute singuliérement à la beauté de la campagne, bien supérieure d'ailleurs à tout ce que nous avions vû depuis notre départ de Sennaar.

A une heure trois quarts, nous vînmes au village de Kamily. Là, le pays est plus découvert, le sol plus léger, plus maigre & tout entier en pâturages, où paissent beaucoup de chevres & de grands troupeaux de vaches & de taureaux noirs. Nous rencontrâmes une caravane qui venoit d'Egypte & avoit passé par Chendi, & qui nous apprit qu'Ali-Bey étoit déposé & remplacé par Mahomet Abou Dahab. Les gens de cette caravane nous dirent en même tems qu'une partie de leur monde qui avoit voulu prendre les devants, avoit été taillée en pieces par les Arabes Bishareens, commandés par Abou Bertran; qu'eux-mêmes n'avoient été manqués que de quelques minutes, & que les chemins étoient tellement infestés de voleurs, qu'on ne pouvoit y passer que par miracle.

Le 20, à cinq heures un quart, nous quittâmes le village de Kamily; & après avoir fait six milles qu'il y a de Kamily à Tyrab, nous traversâmes une campagne sabloneuse & stérile, où l'on voit çà & là quelques petits bois taillis. A dix heures trois quarts, nous arrivâmes à Bishaggara, grand vil-

lage ſitué à un peu plus d'un mille du Nil. L'intervalle entre le fleuve & le village eſt couvert d'arbuſtes & de halliers, & l'on n'y voit pas un ſeul arbre élevé. Nous commençâmes à appercevoir les effets du défaut de pluie. Il n'y avoit que peu de champs enſemencés, & le bled perçoit à peine la terre. Il ſemble que plus la latitude de ces contrées eſt nord, & plus tard les pluies y tombent. Nous vîmes là beaucoup de gens occupés à ramaſſer les graines des herbes (1) pour en faire une mauvaiſe eſpece de pain. Ces malheureux avoient l'air de vrais ſquelettes, ce qui n'eſt point ſurprenant, avec une ſi mauvaiſe nourriture. Quand les vivres ſont rares dans un pays, les habitans y ſont toujours bien plus mal diſpoſés en faveur des étrangers, & tous les préjugés qu'on peut avoir contr'eux s'y réveillent avec fureur.

A quatre heures moins dix minutes, nous quittâmes le village de Bishaggara, & à ſept heures nous arrivâmes à El-tia, village ſitué à environ un demi-mille du Nil, & au nord d'une grande plaine aride, toute en pâturages, excepté ſur les bords du fleuve qui ſont couverts de bois. Nous ceſsâmes dès-lors de voir des cultures. Les gens du pays étoient miſérablement occupés comme ceux de Bishaggara, à ramaſſer dans les champs des graines d'herbe pour ſe nourrir. Cependant, tout affamés qu'ils étoient, ils nous porterent beaucoup de lait pour troquer contre du tabac, choſe très-recherchée dans ces cantons. A dix heures & demie, nous arrivâmes à Gidid. Là, les maiſons ſont d'argile, avec des toits en terraſſe. Nous rencontrâmes ſur notre route pluſieurs petits

(1) Nous avions vu les Agows des ſources du Nil réduits à faire la même choſe.

cantonnemens de Nubas. Toute la campagne eſt ſabloneuſe & parſemée de loin en loin de petits taillis & d'acacias qui y croiſſent mal. De l'autre côté du Nil, on voit une immenſe plaine de ſable, abſolument nue, excepté le long du fleuve, dont les deux rives ſont couvertes d'arbres.

La, le gué du Nil eſt de l'oueſt à l'eſt. Le ſol des environs de Gidid, ſur-tout du côté de l'oueſt, eſt aride, ſtérile, & produit à peine autre choſe que du jonc & de l'herbe dont les malheureux habitans ramaſſent les graines pour ſe nourrir. Il en eſt de même dans tout le pays à l'oueſt de l'El-Aice. Du côté de Gidid; le défaut de pluie eſt cauſe que la plaine a preſque l'air d'un déſert, & que le ſol n'y eſt compoſé que de ſable. On n'y peut pas recueillir le moindre grain, quoique le voiſinage de deux grands fleuves y entretienne des pâturages, où l'on voit beaucoup de vaches, de chevres, de brebis; auſſi le lait y abonde. Mais plus loin, où le ſoleil darde toute l'année ſes rayons, & où les filtrations ſe ſont moins ſentir, il ne croît d'autre herbe que celle que peuvent brouter les chevres; & encore au-delà, le ſol eſt abſolument déſert, & ne peut nourrir que des antelopes & des autruches.

Nous nous éloignâmes de Gidid le 21, à ſept heures du matin; & après avoir fait près de trois milles, nous vînmes au paſſage du Nil, & nous deſcendîmes beaucoup avant d'aborder de l'autre côté. Là, pour faire paſſer les chameaux, on leur met une corde ſous le ventre, & un licou à la tête. Deux hommes ſoutiennent la corde de derriere, tandis qu'un troiſieme prend le licou en avant; & alors les

chameaux en nageant, entraînent le bateau de passage. Il y en a un de chaque côté en avant du bateau & un de chaque côté en arriere. Ces animaux si utiles souffrent beaucoup dans ce passage, & souvent même ils en meurent, soit par défaut de soin, soit par la méchanceté des bateliers. Que font ces perfides bateliers? ils mettent, sans qu'on s'en apperçoive, du sel dans les oreilles des chameaux qui s'impatientent, plongent leur tête dans l'eau pour se délivrer de ce qui les tourmente, & finissent bientôt par perdre la respiration & se noyer. Les bateliers sont alors satisfaits, parce qu'ils mangent l'animal noyé.

QUAND les Arabes font passer le Nil à leurs chameaux, ils ont des outres de peaux de bouc, remplies d'air, qu'ils attachent derriere l'animal, afin de le soutenir dans la partie la plus chargée, tandis qu'un homme assis sur la croupe, le dirige; car cet animal, déja fort chargé, est très-mauvais nageur. Les bateaux de passage de Gidid sont plus grands & meilleurs que dans aucune partie du Nil. La perte d'un chameau est très-considérable: mais le prix du passage n'est presque rien. Il ne monte qu'à trois mahalacs, tant pour un chameau que pour sa charge, & généralement tout ce qui dépend de l'animal. Tout le terrein qui s'étend entre le fleuve & Halifoon, est aride & rempli d'acacias. Le fleuve a dans son état ordinaire environ un quart de mille de large: mais dans la saison des pluies, il a deux fois cette largeur, & son courant est très-rapide dans tous les tems.

QUOIQUE nous eussions affaire à des bateliers méchans, nous passâmes sans aucun accident. Ils parurent d'abord mal

intentionnés : mais des paroles douces & les récompenses que nous leur promîmes, les rendirent traitables. A midi & demi, nous fûmes tous rendus sains & saufs sur l'autre rive du fleuve; & trois heures après, nous arrivâmes à Halifoon. Je ne puis m'empêcher de rapporter une marque d'attention des bateliers. Il faisoit fort chaud, l'eau étoit claire, nous avions du tems de reste, & je voulus traverser le fleuve à la nage : mais ils s'y opposerent de toute leur force, parce qu'il y avoit beaucoup de crocodiles; & que quoique ces monstres amphibies ne fussent pas assez gros pour dévorer un chameau entier, ils en blessoient souvent au passage, & se laissoient toujours voir. Effectivement, le dernier bateau n'avoit pas encore abordé, que deux crocodiles parurent dans le milieu du fleuve. Je me hâtai de prendre un fusil, & je fis feu sur le plus gros; mais je crois que je ne lui fis aucun mal.

Le 22, à trois heures de l'après-midi, nous partîmes d'Halifoon, & à dix heures du soir, nous arrivâmes à Halfaia, grande ville, qui quoique bâtie d'argile, est très-belle & très-agréable. Toutes les maisons ont des toits en terrasse, parce que les habitans ne craignent point les pluies qui depuis quelque tems ont cessé d'être considérables. Les Arabes Bataheens étoient campés près d'Umdoom, grand village situé sur le bord du fleuve, à sept milles d'Halifoon. C'est une tribu très-adonnée au vol & au pillage. Aussi nous passâmes près de ses campemens avant qu'il fît jour. Le chemin est là très-agréable, & passe au milieu de bois d'acacias & de grandes prairies couvertes de joncs. Quand nous fûmes à Umdoom, nous trouvâmes des troupes de femmes qui al-

loient à leur travail journalier, celui de ramaſſer des graines d'herbes pour faire du pain.

Le gouvernement du Prince Wed Ageeb eſt très-étendu. Il s'étend depuis le paſſage du fleuve à Halifoon, c'eſt-à-dire de la rive ſud juſqu'à Wed Baal à Naga, au nord, & juſqu'à la mer Rouge à l'eſt. Cependant une grande partie des Arabes de cette partie ſont révoltés, & ne paient aucun tribut depuis quelques années. Le même gouvernement, à l'oueſt du fleuve, s'étend juſqu'à Korti & dans tout le deſert de Bahiouda, quoique depuis quelque tems le Beni-Gerar, les Beni-Faiſara, & les Cubba-Beesh, aient chaſſé les anciens Arabes de Bahiouda, leſquels ſe diſent depuis ſujets du Korfodan. Le Wed Ageeb eſt auſſi chargé de percevoir le tribut que Dongola paie en chevaux, qui ſont la principale force de Sennaar.

Halfaia eſt ſur les limites des pluies du Tropique, & ſitué ſur une grande peninſule arrondie, qu'environne le Nil du ſud-oueſt au nord-oueſt. La ville eſt à un demi-mille au plus du bord du fleuve. C'eſt ſur la peninſule que ſont toutes les cultures qui nourriſſent la ville, & on n'arroſe ces cultures qu'avec des puits, dont on tire l'eau par le moyen de machines que des bœufs ſont tourner. Halfaia contient environ trois cens maiſons. La principale richeſſe de la ville provient d'une manufacture de groſſe toile de coton appellée *Dimour*, qui ſert de monnoie dans tout le bas de l'Atbara. Halfaia a beaucoup de palmiers, mais qui ne produiſent point de dattes. Le peuple d'Halfaia ſe nourrit de chats, de crocodiles, d'hippopotames, qui y ſont en très-grande abondance.

D'après plusieurs observations du soleil & des étoiles, je trouvai que la latitude d'Halfaia étoit par les 15 deg. 45 min. 54 sec. de lat. nord, & par les 32 deg. 42 min. 15 sec. de longitude à l'est du méridien de Greenwich.

Le 29, à six heures du matin, nous partîmes d'Halfaia. Quand nous eûmes fait trois milles & demi, nous trouvâmes deux villages, dont le plus petit est situé au nord, & l'autre à l'ouest. Là le Nil couloit au nord est de notre route. Nous marchâmes toute la journée dans des bois fort agréables & remplis d'oiseaux parés des couleurs les plus brillantes, mais dont aucun ne nous fit entendre le moindre chant. Nous voyions dans la plaine, entre notre chemin & le Nil, des fakirs (1), qui élevoient l'eau & la versoient dans les champs. On se sert de ce moyen pour arroser, dans l'espoir d'obtenir quelque foible récolte de dora; car jamais le fleuve n'y déborde, & la pluie n'y tombe que très-rarement.

Nous vînmes bientôt à Sheik Aman, où est le tombeau d'un Fakir, à côté duquel passe le chemin. Là nous avions une haute chaîne de montagnes à notre gauche, à l'ouest du Nil, & à environ cinq milles de distance; & une autre chaîne plus basse à huit milles à notre droite. Nous marchions alors droit au nord. A huit heures & demie nous trouvâmes, à cinq milles au-delà de Sheik Aman, le village de Wed Hojila. C'est là que l'Abiad (2), plus considérable que le Nil, se

(1) Ce sont des machines pour élever l'eau. On les appelle autrement des puits persans.

(2) Le Bahar el Abiad, ou l'El-Aice, ou le fleuve Blanc.

réunit

réunit à ce fleuve. Cependant le Nil conserve encore, après cette jonction, le nom de Bahar el Azergue, c'est-à-dire de fleuve Bleu, nom qu'on lui donne à Sennaar. Le village devoit d'abord être bâti au confluent des deux fleuves : mais le tombeau du Fakir étant sur le bord du Nil, on y a placé le village. L'Abiad est très-profond; il n'a presque point de pente; il coule lentement; & cependant ses eaux ne diminuent jamais, parce qu'il prend sa source dans une latitude où il pleut toute l'année, au lieu que le Nil supporte six mois de sec qui le font décroître.

Nous voyageâmes tout ce jour-là dans les bois, au milieu desquels nous trouvions de distance en distance de grandes lacunes de terreins sabloneux, où il n'y avoit autre chose qu'un peu de dora semé, grace à quelques ondées de pluie, qui tombent quand le soleil revient vers le zenith : mais ces cultures avoient l'air bien pauvres. A midi & demi nous arrivâmes à Suakem, environné d'arbres, & près d'un fakir. Nous en repartîmes à quatre heures & demie. Les montagnes de Gerri portoient au nord-est de nous; & quand nous eûmes fait cinq milles, nous campâmes dans un bois non loin des Arabes Abdelabs.

Le 30, à cinq heures du matin, nous nous remîmes en route; & après avoir fait huit milles, dirigeant nos pas au nord-est, nous vînmes à un village, qui est le fauxbourg de Gerri. L'Acaba de Gerri est une chaîne de rochers assez bas, qui se prolongent des deux côtés du fleuve, comme pour barrer son cours; & il est impossible de distinguer des bords du Nil en quel endroit est l'ouverture où ce fleuve passe; de

forte qu'on croiroit qu'il ne peut fuivre fon cours que dans le tems de fes crues. Gerri eft bâti fur un terrein élevé, dont le fond ftérile eft un compofé de fable, de gravier & d'albâtre en forme de petits cailloux, dont la blancheur fatigue extrêmement les yeux, quand le foleil y darde fes rayons. Gerri a environ cent quarante maifons, à un feul étage, mais propres, jolies, ayant leur toit en terraffe, & toutes à une égale hauteur. Comme elles font conftruites de cette même terre blanche, fur laquelle elles font placées, il eft difficile de les diftinguer à une certaine diftance. Le village eft au pied de l'Acaba, à environ un quart de mille du fleuve. Gerri fe trouve fur les limites des pluies du Tropique, par la latitude de 16 deg. 15 min.; & l'Acaba femble répondre à ces montagnes de Ptolomée, au-delà defquelles, c'eft-à-dire au nord, il dit qu'eft ἀμμωδη καὶ ἄβροχον χώραν (1).

Sur le bord du Nil il y a un petit terrein cultivé qui jouit du double avantage d'être inondé par le fleuve, & de recevoir quelques ondées de pluie accidentelle. Auffi Gerri eft encore appellé Beladullah, c'eft-à-dire le pays de Dieu. Les dattes de Gerri font réfervées pour le Mek de Sennaar, à qui on les envoit exactement. Elles font feches, elles ne mûriffent point & n'ont pas cette pulpe aqueufe des dattes qu'on mange en Barbarie. Elles ont la peau très-fine & font fermes & d'une couleur dorée.

Le premier octobre à cinq heures & demie du matin, nous partîmes de Gerri. Nous obfervâmes l'Acaba fe pro-

(1) Une campagne remplie de fable, & fans pluie. Ptol. Geog. lib. 4. cap. 8.

longeant à l'eſt & à l'oueſt, & ſes deux extrémités ſe courbant comme un arc, & formant un véritable amphithéâtre. Cette chaîne de montagnes eſt compoſée d'une pierre rouge ſur laquelle il ne croît pas un brin d'herbe. A huit heures dix minutes nous changeâmes de route & nous marchâmes droit au nord-eſt pour doubler la pointe de l'Acaba en nous en tenant pourtant écartés d'environ trois milles. A dix heures nous fîmes halte ſous des arbres, afin de laiſſer paître nos chameaux. A trois heures de l'après midi nous nous remîmes en route. Nous avions alors à notre gauche les montagnes qui compoſent l'Acaba de Gerri; & à notre droite étoient d'autres montagnes paralleles à la route que nous ſuivions & ſe terminant à l'Acaba de Morneſſ. Nous étions alors à deux milles du fleuve qui, dans cette partie, coule droit au nord. A quatre heures vingt minutes nous vînmes à l'Acaba de Morneſſ, chaîne de montagnes pierreuſes & ſtériles que nous eûmes franchi au bout d'une demi-heure. Il y a fort peu de montée, mais le chemin eſt inégal & rempli de fragmens de pierre. Il ne faut guere qu'un quart d'heure pour arriver en haut.

A ſix heures du ſoir nous vînmes à Hajar el Aſſad, ou Hajar Serraréek. Le premier de ces noms ſignifie la pierre du lion, & le ſecond la pierre des voleurs. C'eſt un mauvais village dont les maiſons ſont diſperſées, & où il y a un ſakia & quelques petites plantations de dora, qui ſemble ſemé dans un jardin, & arroſé avec de l'eau de puits comme par plaiſir. Hajar el Aſſad eſt la borne qui ſépare le gouvernement du prince Wed Ageeb des poſſeſſions du Mek de Chendi. Hajar el Aſſad eſt une pierre jaune placée ſur un

rocher que les Arabes s'imaginent avoir la figure d'un lion.

Nous fîmes halte à un demi-mille du fleuve, dans une petite plaine où il n'y avoit qu'un seul pasteur avec sa cabane & son troupeau. A quelque distance de nous, en tirant du côté du fleuve, nous découvrîmes une ou deux maisons avec des Sakias. Quand le Nil est dans sa plus grande hauteur, on seme en dora le terrein qui est le long de la plage, & qui peut être arrosé par de petits fossés. Ce terrein a environ un quart de mille de large : mais ensuite le sol s'éleve tout-à-coup. Le mois de Septembre est la saison des semailles dans ce canton, & le mois de Novembre est le tems de la recolte; mais à Sennaar on seme en juillet, & on recueille en Septembre. C'est la hauteur du Nil qui regle ces choses dans l'un & dans l'autre endroit.

Nous partîmes d'Hajar el Assad le 2 Octobre à cinq heures & demie du matin. Les deux derniers jours que nous avions été en marche, nous avions traversé des bois & des déserts sans eau & sans villages. Nous nous reposâmes sur les bords du Nil, qui bientôt s'éloigna de nous. Après avoir fait environ deux milles, nous vîmes quelques petites maisons avec des Sakias, & quelques petits champs de bled des deux côtés du fleuve. Un mille plus loin, le terrein sabloneux sur lequel nous marchions fut remplacé par de grands quarrés de marbre de couleur de pourpre, de marbre mêlé de rouge & de blanc & d'albâtre. Il semble que c'est là que commencent ces immenses carrieres de marbre, qui se prolongent dans la haute Egypte par les 10°. nord. Ce jour là nous voyageâmes con-

tinuellement à travers des bois d'acacia & de jujubes. A huit heures vingt minutes nous nous arrêtâmes pour laisser paître nos chameaux ; en outre le Soleil étoit si chaud, qu'il étoit impossible de marcher. Depuis Gerri le Nil décline presqu'insensiblement de l'est au nord. Toute la campagne est stérile & inhabitée, excepté les bords du fleuve. Là il n'y a point de ces pluies régulieres sur lesquelles on puisse compter pour les travaux de l'Agriculture. Il n'y tombe que quelques fortes ondées, quand le soleil est au zénith & qu'il s'avance du tropique du Cancer vers la ligne, l'herbe croît alors avec vigueur dans tous les endroits qu'arrosent ces ondées accidentelles : mais tout le reste du pays demeure aussi sec que si le feu y avoit passé.

Un peu dans le nord de Gerri est cet Acaba, cet immense rocher, où l'on voit encore tant de cavernes, premieres habitations des hommes qui bâtirent Meroë. Plus bas est l'endroit où l'on passe à l'ouest du Nil pour aller à Dongola, par le désert de Bahiouda. Cette route est longue, & ce n'est que dans la matinée du sixieme jour qu'on arrive à Korti, en faisant quinze milles par jour. Près de Korti on rejoint le Nil, qui à Magiran, commence à faire un détour qui semble peu naturel, & va rejoindre le Tacazzé, qui vient d'Angot. La route que suivit Poncet à travers ce désert est tout-à fait impraticable, par rapport aux Beni Faisara, aux Béni Gerar, & aux Cubba Beesh, tribus redoutables, qui pour fuir la cavalerie noire, ont abandonné l'ouest du Korfodan, & sont venues s'emparer de tous les puits & citernes du désert ; de sorte qu'il est impossible aux voyageurs de leur échapper. Le nom des Cubba-Beesh vient du mot

Kebsh (1), qui signifie un mouton; ils ont pris ce nom parce que les peaux de mouton leur servent de vêtement. Leur tribu, très-nombreuse, s'étend au loin dans le grand désert de Selima, & jusqu'aux frontieres de l'Egypte. C'est par des Arabes de cette Tribu que nous apprîmes que les trois dernieres caravanes venant de Dongola avoient été interceptées.

Le passage du Nil, vis-à-vis duquel nous étions alors, ainsi que l'Acaba qui est au-delà, dépendent du Ved-Ageeb, qui y perçoit un droit sur toutes les marchandises qui vont en Egypte, à Dongola, & à Chendi, ou qui en viennent. Ce droit est indéterminé & arbitraire pour beaucoup de choses, & suivant les circonstances. On le paye aux Arabes Shukoreas, ou autres Arabes, qui campent dans le voisinage depuis le mois de Février jusqu'en Juillet. Le Mek, ou prince des Arabes, le leur cede de bonne grace ou forcément. Lors de la saison des pluies ceux-ci se retirent vers l'est à Modavo & à Gooz, & alors la route de Sennaar à Suakem devenant dangereuse, parce que toutes les Tribus qui fuient la mouche, viennent se rassembler dans ces sables, & les caravanes de Suakem sont obligées de passer par Halfaïa pour aller à Barbar, & delà à Suakem; de sorte que cette route est la plus fréquentée du royaume. Certes les communications sont interceptées de tous côtés, par rapport à l'extrême anarchie qui regne parmi les Arabes; & celui qui veut se rendre en Egypte, ou qui en vient, ne doit compter que sur lui-même & sur la protection du ciel.

(1) Kebsh signifie un mouton; pl. cubba-beesh.

L'ACABA de Gerri & les bords du Nil voisins de l'Acaba, sont habités par deux Tribus d'Arabes appellés les Beni Hamdas, & les Hamsanis. Ce sont des brigans fort pauvres, qui ne permettroient sûrement pas à un voyageur de traverser le Nil sans l'extrême crainte qu'ils ont des armes à feu. Le seul bruit d'un coup de fusil qu'ils entendent de loin les fait fuir par centaine dans les broussailles. Nous tirâmes plusieurs volées de nos gros mousquetons & de nos fusils à deux coups depuis le moment que nous entrâmes sur leur territoire, jusqu'à ce que nous fûmes près de Wed Baal a Naga. Nous les apperçûmes sur le sommet de leurs rochers pointus aussi loin que nous pouvions désirer qu'ils fussent; & ils ne s'approcherent jamais de nous, ni ne descendirent dans la plaine.

C'EST à Halfaïa & à Gerri qu'on commence à trouver cette noble race de chevaux, si justement célebre par toute la terre. Les chevaux de ce canton proviennent de ceux qu'on y amena lors de la conquête des Sarrasins; & depuis, ils ne se sont jamais abâtardis. Ils semblent être d'une espece tout à-fait différente des chevaux arabes que j'ai vus dans les plaines de l'Arabie déserte, au midi de Palmyre & de Damas, par les 36 deg. de latitude, chez les Arabes Mowallis & Annecys, & qui sont cependant les meilleurs de leur race. Mais à Dongola & dans tout le pays sec des environs est le lieu où l'on trouve cette autre race plus noble encore; de sorte que les chevaux les plus parfaits sont entre les 20 deg. & 36 deg. de longitude, & depuis les 30 deg. de longitude à l'est du méridien de Greenwich jusques aux bords de l'Euphrate. Dans toute cette étendue de pays, le thermometre de Farenheit n'est jamais la nuit au-dessous de 50 deg. & le jour, au-des-

fous de 80 deg. : mais il s'éleve fouvent à midi & à l'ombre jufques à 120 deg. Les chevaux ne font point affectés de cette extrême chaleur, & leur race fe conferve auffi excellente que celle de Gerri, d'Halfaïa, de Dongola, où, à la vérité, le thermometre s'éleve au même degré. D'après ce que j'ai déja dit, on doit juger que ces contrées ne font qu'un défert fabloneux & aride, ne produifant point d'herbe ou n'en produifant qu'une très-courte, ou plutôt des racines blanches comme notre célery, parce qu'elles font couvertes; & qu'enfin, il n'y a ni marais, ni terre graffe & molle.

Je n'ai jamais entendu dire qu'il y eût dans ces contrées des chevaux fauvages. L'Arabie déferte où l'on prétend qu'il y en a, ne pourroit affurément pas les cacher, car c'eft un pays plane, fans aucun arbre, & où ils feroient conftamment en vue. Auffi jamais perfonne, fur la foi de qui je puffe compter, ne m'a dit en avoir apperçu un feul. Pour des ânes fauvages, j'en ai vu fouvent de vivans, mais jamais de morts. Ils ont le cou, la tête & la queue comme les nôtres : mais tout leur corps eft rayé tranverfalement de noir & de blanc; & jamais tigré. Le zebre fe trouve en Abyffinie, mais à l'extrémité fud-oueft du Kuara, dans le pays des Shangallas & des Gubas, dans le Naréa & le Caffa, dans les montagnes de Dyre & Tegla, & au midi jufques auprès du cap de Bonne-Efpérance.

Il eft très-douteux que les chevaux nubiens courent avec autant de vîteffe que les chevaux arabes, parce qu'ils font taillés d'une maniere tout-à-fait différente. Mais fi la beauté, la régularité parfaite des formes, la grandeur, la force, l'agilité;

lité, la souplesse des mouvemens, la facilité de supporter la fatigue, la docilité & l'attachement à son maître, attachement bien plus marqué que dans tout autre animal, doivent constituer le mérite d'un cheval, le nubien est sans comparaison celui qui l'emporte sur tous les autres. Peu d'hommes ont vu plus de chevaux que moi & plus d'endroits où les races de ces animaux sont excellentes, & personne ne les a peut-être jamais autant aimés. Cependant je ne dirai pas si l'espece des chevaux nubiens pourroit réussir dans nos courses, car cet amusement m'a toujours été fort indifférent : mais je crois qu'on devroit en faire l'essai. La dépense ne seroit pas très-considérable pour s'en procnrer; il faudroit seulement employer de l'adresse pour vaincre les difficultés.

Je ne pus résister au plaisir de dessiner un de ces chevaux; mais j'ai malheureusement égaré ce dessin depuis très-peu de tems. C'étoit le cheval que montoit le Sheik Adelan lui-même, qui ne me le laissa esquisser qu'avec quelque répugnance. Le cheval n'avoit pas tout-à-fait quatre ans, & il avoit seize paumes de haut. Je n'en parle que de mémoire. Je connois les fautes de mon esquisse & je pourrois en corriger plusieurs : mais j'ai toujours eu pour principe, soit pour mes dessins, soit pour mes descriptions, de ne jamais rien corriger sans avoir l'objet sous les yeux. On avoit donné à ce cheval le nom d'*El-Fudda*, dont je ne prétends point expliquer la signification. Cependant El-Fudda veut dire en Egypte une petite piece de monnoie rognée & pointue, qu'on appelle autrement un *parat*. Mais ptobablement qu'en Nubie le nom des chevaux n'a pas plus d'analogie avec les qualités de l'animal, que les noms qu'on donne en Angleterre aux

chevaux de courſe. Les Nubiens ſont pourtant très-jaloux de conſerver la généalogie de leurs chevaux. Ils ſont deſcendre tous les plus illuſtres de ces animaux des cinq chevaux que montoient Mahomet & ſes quatre ſucceſſeurs, Abou-Becr (1), Omar, Atman & Ali, quand ils s'enfuirent de la Mecque à Médine, la premiere nuit de l'Hégire. Je ne demandai point duquel de ces chevaux El-Fudda deſcendoit. Quand le Sheik Adelan le montoit pour aller au combat, avec ſa cotte de maille, ſon ſabre, ſa hache, ſa ſelle de guerre, ſa bride toute en fer, ſes plaques de cuivre qui couvroient le front, les côtés de la tête & le poitrail du cheval, cet animal ne portoit ſûrement pas moins de 3 quintaux (2). Ce cheval étoit accoutumé à s'agenouiller pour laiſſer monter ſon maître, comme pour le laiſſer deſcendre tout armé, afin qu'on ne pût pas profiter contre lui de ces momens déſavantageux où un homme eſt obligé de s'armer piece à piece à cheval. Adelan étoit un très-brave combattant qui ne craignoit perſonne tête à tête. Toujours le premier dans la mêlée, il n'en ſortoit que le dernier & ne changeoit jamais de cheval.

Les chevaux d'Halfaïa & de Gerri ne ſont point auſſi grands que ceux de Dongola, leſquels ont rarement moins de ſeize paumes. Il y en a de noirs & il y en a de blancs, mais beaucoup plus des premiers que des derniers. Je n'en ai jamais apperçu de gris-pommelés : mais j'en ai vu quelqu'un bai, ou plutôt approchant de la couleur du daim. Le dora (3)

(1) C'eſt celui que nous nommons Abou Beker. Le Traducteur conſerve l'ortographe originale.

(2) Il y a dans l'original 26 ſtones. Le ſtone eſt tantôt de 8 livres, & tantôt de 12 & de 14 livres.

(3) Le maïs.

dont on les nourrit, les entretient extrêmement gras. On ne leur laiſſe jamais manger d'autre herbe que la racine de cette herbe raſe qui vient le long du Nil, encore faut il que le ſoleil l'ait bien deſſéchée. Alors on l'arrache de deſſous la terre où elle eſt blanchie, & on en raſſemble une fois par jour un petit tas qu'on met à terre devant chaque cheval. On tient ces chevaux attachés par le ſabot de devant avec une petite corde de coton qui a un bouton & une eſpece de gance. Ils mangent & boivent tout bridés, non avec la bride de bataille, mais avec une bride plus légere dont on ſe ſert pour les y accoutumer. Si on demande aux Funges pourquoi ils font cela, ils citent une foule de batailles, qui n'ont été perdues que parce que les troupes étoient attaquées dans le tems qu'elles avoient débridé leurs chevaux pour les faire boire. Les Arabes ne montent jamais des chevaux entiers; & les Nubiens, au contraire, ne montent jamais de jumens. La raiſon de cette différence eſt bien ſenſible. Les Arabes ſont continuellement en guerre avec tous leurs voiſins, car dans ces contrées on donne au vol & au pillage le nom de *guerre*; & ils cherchent toujours à ſurprendre leurs ennemis, ou le ſoir, quand il fait nuit, ou le matin, avant le jour. S'ils montoient des étalons, ces animaux ne ſentiroient pas plutôt les jumens dans le camp où on les conduiroit, qu'ils henniroient & répandroient l'alarme parmi les ennemis qu'on voudroit ſurprendre. Mais cela ne peut pas avoir lieu quand on monte des jumens. Pour les Funges, ils ne cherchent point à agir par ſurpriſe. Ils ne veulent vaincre que par la force. D'ailleurs ils habitent une immenſe plaine, découverte de tous côtés, où les ſtratagêmes leur feroient inutiles.

Mais revenons à notre route. L'endroit où nous mîmes pied à terre s'appelle *Hajar-el-Dill*, & est éloigné d'environ un mille de celui où nous avions fait halte dans le bois, pour laisser paître nos chameaux. Nous reprîmes bientôt notre chemin qui étoit à un mille de distance du Nil, & parallele au cours de ce fleuve. Quand nous eûmes fait près de trois milles, nous arrivâmes à la vue du grand village de Dereira. De l'autre côté du fleuve & environ quatre milles plus loin est Daleb, autre grand village, où l'on conserve les reliques d'un fameux Saint du même nom. La campagne des environs étoit bien plus agréable & mieux cultivée que celle que nous avions traversée auparavant. On y trouve une chaîne de montagnes très-basses.

Le 2 Octobre, à six heures & demie du soir, nous arrivâmes à Wed-Baal a Nagga. C'est un grand village appartenant à un Fakir, très-respecté dans tout le gouvernement de Chendi. Tout le sol de ce canton, excepté le long du Nil, est désert & sabloneux. Nous vîmes dans la plaine beaucoup de gens occupés à fouiller des trous pour en tirer de la terre & la faire bouillir dans de grands pots d'argile. C'est de cette maniere qu'ils se procurent cette grande quantité de sel qu'on porte au marché d'Halfaïa, & qui delà passe à Sennaar.

Le 3, à cinq heures du matin, nous partîmes de Wed-Baal à Nagga, & nous continuâmes à suivre le cours du Nil en nous en tenant à un quart de mille de distance. Sept milles plus loin, au nord-est, nous vîmes le tombeau du Fakir el Deragi qui est sur le bord du chemin & que nous laissâmes à main droite. Depuis Wed-Baal à Nagga jusques au tom-

beau du Fakir, toute la campagne, ſur les deux rives du Nil, eſt pittoreſque, agréable, parée d'une brillante verdure & ſemée de jolies maiſons. Mais après avoir paſſé le tombeau, nous ne vîmes qu'un déſert ſtérile, excepté dans un ſeul endroit, ſitué au bord de la riviere, où il y avoit de la verdure & de fort beaux arbres. Auſſi nous y fîmes halte à neuf heures du matin. Ce lieu s'appelle *Maïa*. On voit quelques arbres ſur la rive oppoſée du fleuve : mais au-delà, tout eſt déſert. Ce canton étoit alors habité par les Arabes Jahaleens de Wed el Faal. Comme ils avoient eu beaucoup de pluie dans le pays élevé, & que leurs étangs étoient encore pleins d'eau, ils y faiſoient paître leurs troupeaux plus long-tems que de coutume. Ce pays appartient à Idris Wed el Faal, Gouverneur de Chendi, fils de la Princeſſe Sittina, & conſéquemment neveu de Wed Ageeb. Ce Prince étoit alors avec les Jahaleens; ce qui nous raſſuroit. Sans cela, nous aurions eu beaucoup à craindre; car il n'y a pas de tribu plus fanatique, plus dangereuſe & plus ennemie du nom chrétien que celle-là.

Pendant que je parle de ces Arabes, il faut que j'obſerve une fois que ce mot de Wed dont je me ſuis déjà fréquemment ſervi dans le cours de cet ouvrage, ſignifie en Arabe une riviere; mais il a un ſens tout différent dans le royaume de Sennaar. Les habitans de Chendi & de toute cette partie de l'Atbara l'emploient comme une abréviation de Welled; car ils ſemblent avoir en averſion la lettre L. Wed el Faal veut donc dire le fils du Faal; Wed Hydar, le fils d'Hydar ou du Lion; Wed Haſſan, le fils d'Haſſan; ainſi du reſte. Par la même raiſon, Melek Sennaar, le Roi de

Sennaar, s'appelle le *Mek*, en otant l, & l'on dit Abd-el-Mek, l'esclave du Roi, au lieu d'Abd-el-Melek. Je retrouvai aussi dans l'Atbara la langue du Koran, employée dans la conversation familiere ; & comme c'étoit dans ce livre que j'avois d'abord appris l'arabe, j'avois dans l'Atbara une facilité, une propriété d'expression, qui m'étoit auparavant étrangere, parce qu'en Arabie la langue du Koran est une langue morte, & qui n'est guere entendue que par les savans.

A Wed Baal a Nagga, il y a des bateaux pour passer le Nil, quand on veut aller à Dongola, par le désert de Bahiouda. On aborde de l'autre côté du fleuve, dans un endroit qu'on appelle Derreira. J'imagine que c'est pour éviter les Arabes Jaheleens, que les caravanes passent à Gerri, au lieu de venir à Wed Baal a Nagga. Nous partîmes de Maïa, à trois heures de l'après-midi, & après avoir marché trois milles, nous vînmes à Gooz, petit village situé à gauche du chemin. Là nous trouvâmes de quoi bien faire repaître nos chameaux. A six heures, nous nous arrêtâmes à Fakari ; nous n'avions plus que cinq milles à faire pour nous rendre à Chendi, où nous arrivâmes le lendemain 4 Octobre (1), à huit heures du matin.

---

(1) 1772.





CHAPITRE XI.

M. Bruce est accueilli à Chendi par Sittina. — Conversation avec cette Princesse. — Entrée dans le desert. — Colonnes de sable mouvant. — Simoon (1). — Latitude de Chiggre.

CHENDI, ou Chandi, est un grand village & le chef-lieu du district du même nom, dont le gouvernement appartient à une femme, qu'on appelle Sittina, c'est-à-dire la Maitresse ou la Dame. Elle est sœur du Wed Ageeb, le premier des Arabes de l'Atbara. Sittina est veuve & a un fils unique destiné à lui succéder dans le gouvernement de Chendi; & ce fils nommé Idris Wed el Faal, est déja à la tête des affaires de Sittina. Le Gouverheur de Chendi est communément appellé Mek el Jaheleen, ou Prince des Arabes Beni Koreishs, qui, comme je l'ai déja dit, sont tous établis à l'extrémité de l'Atbara, des deux côtés du Magiran.

IL s'est conservé à Chendi une tradition, d'après laquelle une femme, nommée Hendaqué, gouverna jadis ce pays. On peut inférer de là que Chendi étoit une partie du royaume de Candace; car le mot de Candace, écrit en grec, fait précisément Hendaqué, comme on dit que s'appelloit la Reine de Chendi. Quoi qu'il en soit, Chendi étoit autrefois

---

(1) C'est le nom que les Arabes donnent au vent du desert.

une ville très-fréquentée. Les caravanes de Sennaar, d'Egypte, de Suakem, du Korfodan, s'y rendent encore depuis que les Arabes se sont emparés de la route de Dongola & du desert de Bahiouda; & quoique ce ne soit pas une ville très-bien pourvue, les choses y sont pourtant moins cheres & meilleures qu'à Sennaar, excepté le bois à brûler, qui y est plus rare & plus cher que dans aucune autre partie de l'Atbara. Les habitans y brûlent de la fiente de chameau. Il est vrai que dans un climat aussi chaud, on n'a besoin de feu que pour faire cuire les alimens; autrement il ne peut être qu'incommode. La chaleur avoit été si excessive à la fin d'Août, & au commencement de Septembre, que plusieurs personnes en moururent, tant dans Chendi que dans les villages voisins: mais à notre passage la température étoit moins chaude, quoique le thermometre s'élevât à midi jusqu'à 119 degrés.

CHENDI a environ deux cens cinquante maisons, qui ne sont point contiguës. Les principaux habitans ont même les leur très-isolées, & celle qu'habite Sittina est à un demi-mille de la ville. Il y a deux ou trois de ces maisons assez commodes: mais toutes les autres ne sont que de misérables taudis bâtis d'argile & de roseaux. Sittina nous donna une de ces maisons, où je déposai mes instrumens & mon bagage afin de les mettre à l'abri du larcin; mais j'allai coucher dans ma tente, car il faisoit assez chaud pour cela. Les femmes de Chendi sont considérées comme les plus belles de l'Atbara, & les hommes comme les plus grands poltrons. Leurs voisins leur ont donné cette réputation de lâcheté: mais nous n'eûmes pas occasion de vérifier si elle étoit méritée.

A

A notre arrivée à Chendi, nous trouvâmes tout le monde dans l'inquiétude par rapport à un phénomene, qui, bien qu'il paroisse fréquemment, n'avoit pourtant point, par une étrange inadvertance, été encore remarqué dans un ciel serein. La planete de Vénus restoit visible toute la journée, & sembloit défier l'éclat même du soleil, dont elle étoit fort près. Quoique la même chose se renouvelle tous les quatre ans, le peuple de Chendi & des environs de la ville ignorant cette périodicité, étoient dans les plus vives alarmes. On accourut en foule autour de moi pour me demander ce que signifioit un tel phénomene; & quand on vit mes télescopes & mon quart de cercle, on crut fermement que l'étoile étoit devenue visible par quelque rapport avec mes instrumens, & pour mon utilité particuliere.

Le peuple est par-tout le même, & il voit dans tout quelque signe funeste. A Chendi, l'apparution très naturelle de l'étoile de Vénus fut cause de divers fâcheux pronostics. Les uns disoient qu'on auroit peu de pluie, & une mauvaise récolte l'année suivante; les autres qu'Abou Kalec viendroit avec son armée déposer le Roi de Sennaar & envahir l'Atbara; & d'autres enfin me menaçoient moi-même, comme étant le principal auteur de ces désastres. Pour moi, sans paroître chercher à les désabuser de l'idée qu'ils avoient de ma puissance, je fis en sorte d'insinuer aux principaux habitans que le phénomene qui les effrayoit étoit un signe favorable, un avant-coureur de l'abondance, de la paix & du bonheur. Alors toutes les clameurs tournerent à mon avantage, d'autant que Sittiva & son fils Idris savoient certaines

ment que Mahomet Abou Kalec ne viendroit point cette année dans l'Atbara.

Le 12 octobre, j'allai rendre viſite à Sittina, qui me reçut derriere un écran, de ſorte qu'il me fut impoſſible de l'appercevoir. J'obſervai cependant qu'il y avoit dans cet écran des ouvertures, faites de maniere qu'elle pouvoit me voir tout à ſon aiſe. Elle s'exprima avec beaucoup de politeſſe; elle me parla beaucoup des termes où Adelan en étoit avec le Roi, & elle parut être très-étonnée qu'un homme blanc osât ſe haſarder dans un pays auſſi éloigné de l'Europe, & auſſi mal gouverné.

« Permettez-moi, lui dis-je, Madame, de me plaindre d'une choſe qui ſemble bleſſer les lois de l'hoſpitalité, & dont vous êtes la premiere Arabe, qui m'ait donné lieu de me plaindre ». — « Moi! s'écria-t-elle. Il ſeroit étrange, en vérité, que je manquaſſe à un homme, qui m'apporte une lettre de mon frere! De quoi vous plaignez-vous donc »? — « Eh! quoi, Madame, repris-je, vous me dites que je ſuis un homme blanc; ce qui prouve que vous me voyez, ſans me laiſſer jouir d'un égal avantage. Les Reines de Sennaar ne m'ont pas traité avec cette rigueur. J'ai pu les voir tout à mon aiſe, ſans avoir beſoin de les importuner ». — A ces mots, Sittina laiſſa échapper de grands éclats de rire. Après quoi elle me demanda quelque drogue, pour faire croître ſes cheveux, ou du moins pour les empêcher de tomber. Elle me pria de revenir le lendemain, parce que ſon fils ſeroit de retour de l'Howat, (1) & qu'il déſiroit beaucoup de me

(1) La ferme où il tenoit ſes troupeaux.

voir. Je me retirai, & Sittina nous envoya des provisions en abondance.

Le 13, il fit si chaud, qu'il étoit impossible de résister aux ardeurs du soleil. Le Simoom empoisonné, souffloit comme s'il étoit sorti d'une fournaise. Nos yeux en étoient brûlés ; nos levres trembloient, nos genoux fléchissoient, notre gosier étoit desseché, & rien ne nous soutenoit que la quantité d'eau que nous buvions. Les gens du pays me conseillerent alors de tremper une éponge dans de l'eau & du vinaigre, & de la tenir sous mon nez, ce qui me fit grand bien.

Le soir, j'allai voir Sittina. Quand j'entrai chez elle, une negresse esclave, me prit par la main, & me plaça dans un passage, au bout duquel étoient deux portes opposées. Je ne savois pas pourquoi on me mettoit-là : mais à peine y eus je resté quelques minutes, que j'entendis une des portes s'ouvrir ; & Sittina parut magnifiquement habillée, & portant sur le haut de sa tête un bonnet d'or massif, mais pourtant assez mince, autour duquel pendoient plusieurs séguins. Elle avoit le cou paré de colliers & de chaines du même métal. Ses cheveux formoient dix ou douze tresses différentes, qui lui tomboient jusqu'au dessous de la ceinture. Une mousseline ordinaire l'enveloppoit négligemment ; mais derriere ses épaules étoit attachée une large écharpe de satin pourpre, qui sans couvrir son sein ni ses épaules, venoit se renouer par devant avec une grace singuliere. Elle portoit des bracelets d'or d'un demi pouce d'épaisseur au moins, & au bas de la jambe, elle avoit aussi des anneaux d'or plus gros du double, ce qui

étoit bien de tous ses ornemens le plus désagréable, & le plus mal imaginé.

Je crus d'abord que Sittina alloit passer rapidement devant moi, en feignant d'être surprise; mais je me trompois. Elle s'arrêta au milieu du coridor, & me dit d'un air grave, « Kifhalec? » C'est-à-dire, comment vous portez-vous? — « Je crus que c'étoit une occasion favorable pour lui baiser la main, & je le fis sans qu'elle parût s'en scandaliser. — Souffrez, Madame, lui dis-je, que j'ose vous dire un mot, en qualité de médecin ». — Elle me fit une inclination de tête, & me répondit: « Entrez & je vous écouterai. L'esclave revint alors me prendre par la main, & me conduisit vers la porte du bout du corridor, dans un appartement où étoit l'écran que j'avois vu la veille, & derriere lequel vint se placer Sittina, qui étoit entrée par une autre porte.

Cette princesse avoit à peine quarante ans, & étoit d'une taille au-dessus de la médiocre. Elle avoit le visage joufflu, la bouche grande, les levres très-rouges, & les plus belles dents, les plus beaux yeux que j'aie vus de ma vie. Mais elle s'étoit fait, avec de l'antimoine, au bout du nez & entre les yeux & les sourcils, une marque quarrée de la grandeur des mouches que portent quelquefois nos dames européennes, & une autre marque plus longue au milieu du nez, & enfin une autre sous le menton.

Quand elle fut derriere son écran, elle me dit: « Eh! bien, qu'avez vous donc à me dire comme médecin? «. — » C'est, madame, relativement à ce que vous m'avez dit

hier vous-même. Ce pesant bonnet qui charge vos cheveux doit certainement contribuer beaucoup à les faire tomber ». — « Je le crois, mais j'y suis à présent tellement accoutumée que si je cessois de le porter, je m'enrhumerois. Etes-vous un homme d'un nom illustre, d'une famille distinguée dans votre pays ». — « Oui madame ». — « Les femmes sont-elles belles chez vous » ? — « Les plus belles du monde, madame; mais elles ont tant d'autres qualités supérieures, que leur beauté est ce qu'on estime le moins en elles, & qu'elles apprécient le moins elles-mêmes ». — « Et vous permettent elles de leur baiser la main » ? — « J'entends ce que vous voulez me dire; mais vous vous méprenez. Il n'y a point de familiarité à baiser la main, dans mon pays; c'est un hommage, une marque de respect qu'on ne rend qu'aux souverains, & jamais à d'autres ». — « Oh ! oui; mais aux Rois ». — « Et aux Reines aussi en s'agenouillant devant elles. En vous parlant des souverains, j'entends parler des Rois & des Reines. Cette condescendance de la part des Reines, est une faveur qu'elles n'accordent qu'au rang, qu'au mérite, & à une conduite honorable. C'est la récompense la plus précieuse que puissent obtenir des services éclatans. » -- « Mais savez-vous que vous êtes le seul homme qui m'ayez baisé la main ». — « Il ne m'étoit pas possible de le savoir, & je ne le croyois pas nécessaire. Comme je n'ai eu nulle intention de vous manquer de respect, je n'ai pas cru devoir vous offenser ». — « Vous ne m'avez pas non plus offensée; mais je voudrois bien que mon fils Idris vînt vous voir. C'est par rapport à lui seul que je me suis parée aujourd'hui ». — J'espere, madame, que quand je le verrai, il voudra bien trouver quelque moyen de me faire conduire en sûreté jus-

qu'à Barbar, fur la route d'Egypte ». — » En fûreté ! que Dieu ait pitié de vous ! vous vous expofez bien imprudemment dans ces chemins. Idris, lui-même, Idris, Roi de ce pays, n'oferoit pas entreprendre ce voyage. Mais pourquoi ne vous en êtes-vous pas allé avec Mahomet Towash ? Il n'y a je crois que peu de jours qu'il eft parti pour le Caire. Il faifoit la même route que vous; & je crois qu'il a emmené avec lui tous les Hybeers ».

» Allez appeller mon portier, dit-elle à une efclave. Quand le portier fut venu, elle lui demanda : Savez vous fi Mahomet Towash eft déjà parti pour l'Egypte »? — « Je fais, répondit le portier, qu'il s'eft rendu à Barbar. Les deux Mahomets & Abd-el-Jelleel, le Bishareen, l'accompagnoient ». — « A-t-il emmené avec lui tous les Hybeers, dit Sittina » ? —« Il ont été découragés par les mauvais traitemens des Cubba Beeshs, répliqua le portier, & ayant été dépouillés de tout ce qu'ils avoient, ils étoient impatiens de fe rendre chez eux ». --- » Il s'offrira quelqu'autre perfonne, me dit alors la princeffe, mais il ne faut pas que vous partiez fans un bon guide. Je ne le fouffrirai pas. Les Bishareens font des gens connus dans ce pays-ci, & en qui on peut fe fier. Mais pendant que vous refterez à Chendi, venez ici tous les jours, & quand vous aurez befoin de quelque chofe, envoyez-le chercher par quelqu'un de mes gens. Je fens bien que c'eft un impôt mis fur un homme tel que vous que de l'obliger à demander les chofes dont il a befoin : mais quand Idris fera ici il vous pourvoiera mieux que vous ne l'êtes à préfent ». — Je pris alors congé de Sittina, & j'appris bientôt que Mahomet Towash avoit fi bien fuivi les inftructions du Mek de Sennaar,

qu'il avoit emmené tous les Hybeers les plus connus, afin que je n'en trouvasse pas pour me guider.

Comme c'est la premiere fois que j'ai eu occasion de parler de cette utile espece d'hommes, qu'on appelle Hybeers, il faut que je fasse connoître l'emploi auquel ils se sont voués. Un Hybeer est un guide. Ce nom vient du mot arabe Hubbar, qui signifie informer, instruire, diriger. Aussi conduisent-ils les caravanes, qui traversent le désert dans toutes ses directions, soit qu'elles aillent en Egypte, où qu'elles en viennent, soit qu'elles suivent la côte de la mer Rouge, ou qu'elles veuillent gagner les contrées du Sudan, & les extrémités occidentales de l'Afrique. Les Hybeers sont très considérés. Ils connoissent parfaitement la situation & la qualité de toutes les eaux, qu'on peut trouver en chemin; ils savent la distance des puits; ils savent s'ils sont occupés par quelque campement ennemi, où s'ils sont libres, & dans le premier cas, ils indiquent le moyen de les éviter avec le moins d'inconvénient possible.

Il est également nécessaire que les Hybeers connoissent bien les endroits où règne le Simoom, & les saisons ou ce vent pestiféré souffle dans les diverses parties du désert. Ils faut qu'ils connoissent aussi les endroits où sont les sables mouvans. Jadis chaque Hybeer appartenoit à quelque puissante tribu d'Arabes, qu'il intéressoit en faveur de la caravane qu'il conduisoit, & on le mettoit à même de récompenser généreusement la tribu protectrice. Mais à présent, que tous les Arabes errants dans ces vastes déserts vivent dans l'anarchie, que le commerce entre l'Abyssinie & le Caire

eſt abandonné, que celui entre le Caire & le pays de Sudan eſt diminué de beaucoup, l'importance des Hybeers eſt également déchue, & conſéquemment les voyageurs ſont moins en ſûreté. Nous verrons bientôt une caravane, victime de la trahiſon des Hybeers même, qui la conduiſoient. Il eſt vrai, que c'eſt le premier exemple d'une pareille perfidie.

UN jour que j'étois aſſis dans ma tente, occupé à réfléchir à la triſte perſpective que j'avois devant moi, un Arabe, qui n'avoit pas une mine trop prévenante, & qui ne portoit pour tout vêtement qu'un morceau de toile de coton autour des reins, vint m'offrir de me conduire à Barbar, & de-là en Egypte. Il me dit qu'il avoit ſa maiſon à Daroo, ſur le bord du Nil, à environ vingt milles au-delà de Syené (1), & à moins de diſtance du Caire. Je lui demandai pourquoi il ne s'en étoit point allé avec Mahomet Towash ? Il me répondit qu'il n'aimoit point ceux qui l'accompagnoient, & qu'il ſeroit bien trompé ſi leur voyage finiſſoit bien. Je le preſſai alors pour ſavoir ſi c'étoit la ſeule raiſon qui l'eût empêché de partir ; & il m'avoua qu'il avoit été malade à Chendi, qu'il y avoit contracté des dettes, que ſes vêtemens étoient en gage, & qu'on lui retenoit ſon chameau pour le reſte de ce qu'il devoit. Enfin, après avoir cauſé pluſieurs fois avec Idris, car c'eſt ainſi que ſe nommoit cet Arabe, je compris qu'il jouiſſoit de quelque conſidération dans ſon pays, & qu'il avoit une fille mariée au Schourbatchie de Syené. Il me dit qu'il en étoit à ſon dernier voyage, & qu'une fois de retour chez lui, il ne traverſeroit plus le déſert.

(1) Syené, ou Aſſouan.

Nous

Nous fîmes alors notre marché. Je lui donnai de quoi retirer son chameau & ses habits; il s'obligea de me servir de guide jusqu'en Egypte, & je lui promis de le récompenser suivant la maniere, dont il se feroit comporté.

D'APRÈS un grand nombre d'observations du soleil & des étoiles, observations faites dans le têms le plus favorable; je trouvai que la latitude de Chendi étoit par les 16 deg. 38 min. 35 sec. nord. Le 13 octobre, j'observai une immersion du premier satellite de Jupiter, d'après quoi je conclus que la longitude du même Chendi étoit de 33 deg. 24 min. 45 sec. à l'est de méridien de Greenwich. Le 10 octobre, à une heure après midi, le thermometre de Farenheit s'éleva à l'ombre à 119 deg., le vent étant au nord; & le 11 à minuit, il descendit après une petite ondée de pluie, & avec un vent d'ouest à 87 deg. Jamais je ne le vis plus bas.

JE me préparai à partir de Chendi. Mais j'allai d'abord revoir la généreuse Sittina, & lui rendre grace de tous ses bienfaits. Elle avoit fait venir Idris en sa présence, pour lui donner des instructions & le menacer de sa colere en cas qu'il se comportât mal. Apprenant ce que j'avois fait pour lui, elle lui donna aussi une once d'or, & me dit que, quant à la route qu'il falloit suivre à travers le désert, elle croyoit que cet Arabe la connoissoit tout aussi bien qu'aucun autre guide: mais que si nous avions le malheur de rencontrer les Bishareens, ils ne lui feroient grace, ni à lui, ni à nous. Cependant elle me donna une lettre pour Mahomet Abou Bertran, Sheik d'une des tribus des Bishareens, vivant sur les rives de Tacazzé, non loin du Magiran. Cette lettre fût

écrite de l'Howat, par le fils de Sittina, parce qu'il n'étoit pas d'usage, me dit-elle, qu'elle écrivît elle-même. Je la suppliai de me permettre de lui témoigner ma gratitude, en lui baisant encore la main, ce qu'elle m'accorda de la maniere la plus gracieuse, en riant beaucoup, & disant : « Vraiment, vous êtes un singulier homme ! Si mon fils Idris voyoit cela, il croiroit que je suis folle ? »

Nous partîmes de Chendi dans la soirée du 20 octobre, & nous allâmes camper à deux milles de la ville, & à un mille des bords du Nil. Le lendemain matin, à quatre heures trois quarts, nous nous mîmes en route ; nous vîmes cinq ou six villages des Jaheleens, que nous laissâmes à gauche. A neuf heures ayant déjà fait dix milles, nous nous reposâmes sous des arbres pour laisser paître nos chameaux. C'est-là que commence une Isle de plusieurs milles de long, située au milieu du Nil, & couverte de villages, d'arbres, & de champs de blé. Elle s'appelle Curgos. Vis-à-vis, s'éleve la montagne de Gibbaini, où étoient les premieres ruines d'architecture antique, que j'eusse vues depuis mon départ d'Axum. Nous y trouvâmes plusieurs piédestaux brisés, semblables à ceux d'Axum, & évidemment destinés à porter les figures du chien : nous y vîmes aussi quelques tronçons d'obélisques, dont les hiéroglyphes étoient presque totalement effacés. Les Arabes nous dirent que ces ruines étoient très-étendues, & qu'on avoit trouvé dans la terre plusieurs statues d'hommes & d'animaux. Les statues représentant des hommes, étoient pour la plupart de pierre noire. Il est presqu'impossible de ne pas s'imaginer que c'est-là qu'étoit l'ancienne cité de Meroë, dont la latitude devoit être de 16 deg.

26 min. Je ſoupçonne de plus, que c'eſt dans l'Iſle voiſine, que fut l'obſervatoire de ce fameux berceau de l'aſtronomie. Les Ethiopiens ne peuvent pas prononcer la lettre P; auſſi n'eſt-elle point dans leurs alphabets. Curgos, nom de l'Iſle, pourroit donc bien être Purgos, la Tour, ou l'obſervatoire de Meroë.

Les anciens font mention de quatre fleuves très-remarquables, qui formoient l'Iſle de Meroë. Le premier, eſt l'Aſtuſaſpes, ou le fleuve Marab, ainſi nommé, parce qu'il ſe perd ſous le ſable, reparoit enſuite dans les tems de pluie, pour aller ſe jetter dans le Tacazzé.

Le ſecond, eſt le Tacazzé, nommé Siris par les Grecs, & Aſtaboras, par les habitans de ces contrées. Le Tacazzé, forme comme le dit Pline, le canal à gauche de l'Atbara, ou comme l'appellerent les Grecs de l'Iſle de Meroë.

A l'occident ou à main droite, eſt un autre fleuve conſidérable, connu à préſent ſous le nom de fleuve Blanc, & nommé par les anciens, Aſtapus. Diodore de Sicile, dit que l'Aſtapus ſort de grands lacs, qui ſont au midi, ce que nous ſavons être certain. Ce fleuve ſe jette dans le Nil, & forme avec lui le canal à main droite, qui contourne l'Iſle de Meroë ou l'Atbara. Le Nil porte ici le nom de fleuve Bleu, & le mot Nil, dans la langue du pays, a préciſément la même ſignification. Les anciens, comme les Grecs, avoient donné au Nil, le nom de fleuve Bleu; & puiſqu'il eſt bien reconnu que ces quatre fleuves ſont ceux qui entouroient Mercë, ni

le Gojam, ni aucun autre endroit, ne peut être pris pour cette Isle.

Je ne prétends pas dire qu'il puisse y avoir de preuve positive, fondée sur les observations astronomiques des anciens, à moins qu'il n'y ait des circonstances qui les renforcent. Mais quels qu'aient été les travaux des voyageurs modernes, nous perdrions sans doute beaucoup à rejetter toutes les observations célestes des anciens. Plusieurs circonstances ont contribué à nous faire fixer la positoin de Meroë à Gerri, ou entre cette ville & Wed-Baal à Nagga, c'est-à-dire, à-peu-près par la latitude de 16 deg. 10 min.; & Ptolémée, d'après une observation du solstice, la place par les 16 deg. 26 min.; de sorte que s'il y a ici erreur, elle est de très-peu de conséquence, puisque la direction de cette cité pouvoit s'étendre vers le nord. Les observations rapportées par Pline, ne sont pas si exactes que celles de Ptolémée, ni ne méritent pas de leur être comparées par plusieurs raisons sensibles. Cependant, quelqu'imparfaites qu'elles soient, on trouve en les examinant de près, qu'elles ne laissent pas de jetter encore quelque jour sur ce sujet. Pline dit que le soleil est deux fois par an vertical à Meroë; la premiere, quand il entre dans le 18 deg. du signe du taureau; & la seconde, quand il est dans le 14 deg. du signe du lion.

Il y a ici trois choses contradictoires qui démontrent évidemment que l'erreur ne vient point de Pline, mais de quelque copiste ignorant; car si le zénith de Meroë répondoit au 18e deg. du signe du taureau, il seroit impossible que le même point répondît au 14e deg. du signe du lion; & si Syené étoit

à cinq milles ſtades de l'une, il feroit impoſſible qu'il ne fût pas encore plus loin de l'autre, placée au ſud de la premiere; ces trois lieux étant d'ailleurs ſous le même méridien. Il faut donc convenir que les deux obſervations qu'on trouve dans Pline ſont erronées.

Mais ſuppoſons que la premiere obſervation fixe la latitude de Meroë par les 17 deg. 20 min., & la ſeconde, par les 16 deg. 40 min. En prenant le medium de ces deux mauvaiſes obſervations, comme il eſt d'uſage en pareil cas, nous trouverons que la latitude de Meroë ſera de 16 deg. 30 min.; ce qui différera ſeulement de 4 min. de l'obſervation de Ptolémée.

Parmi la multitude d'erreurs qu'a commiſes Voſſius (1) en parlant du Nil, on trouve qu'il eſt faux qu'il y ait aucune iſle dans ce fleuve. Mais mes lecteurs doivent être perſuadés depuis long-tems que cette aſſertion de Voſſius eſt ſans aucun fondement; puiſque depuis l'iſle de Rhodes, où eſt le mikéas (2), juſques à celle de Curgos, j'en ai déja décrit pluſieurs. Cet Auteur voudroit donner à entendre que Meroé ou l'Atbara n'eſt point une iſle, mais une péninſule, parce qu'il eſt bien reconnu que dans l'hiſtoire les mots d'iſle & de péninſule ſont conſtamment employés comme ſynonimes. Mais il n'en eſt pas de même en cette occaſion. Meroë n'a pas beſoin qu'on ſe ſerve de ce moyen pour prouver ſon exiſtence. Le lecteur n'a qu'à jetter les yeux ſur la carte, il

(1) De orig. flum. cap. 16, cap. 57.
(2) Le nilometre.

verra deux fleuves, le Rahad & le Tocoor, qui se joignent presque par la latitude de 12 deg. 40 min. nord. Au travers de la péninsule, formée par ces deux fleuves, est un ruisseau, appellé *Falati*, dont l'eau suit une direction contraire au cours est & ouest des autres rivieres de ces contrées, & qui dans les tems secs est en partie caché sous le sable. Ce ruisseau fait de l'Atbara une isle parfaite dans les tems de pluie.

SIMONIDES demeura cinq ans à Meroë. Après lui, Aristocreon, Bion & Basilis (1) y séjournerent. Or il n'est pas possible que si le lieu où des hommes tels que ceux-là vécurent, eût été faussement réputé isle, ils eussent manqué de certifier le contraire. Diodore de Sicile atteste que Meroë a la forme d'un bouclier, c'est-à-dire, d'un bouclier triangulaire que les anciens appelloient *scutum*. Or, rien ne ressemble plus à cela que le bas de l'Atbara, depuis Gerri au Magiran, qui est la partie que vraisemblablement Diodore connoissoit. Mais il est presqu'impossible que cet Ecrivain eût trouvé une ressemblance si exacte, sans avoir vu sur le papier une esquisse de Meroë.

COMME ce que je viens d'observer suppose que Diodore de Sicile avoit des connoissances plus qu'ordinaires, j'examinerai si les mesures qu'il nous a données de l'isle de Meroë s'accordent avec la vérité. Il dit que cette isle a trois mille stades de long & mille de large. Or, en prenant 8 stades pour un mille, nous avons 345 mille; & en mesurant avec le compas, depuis la riviere de Falati, où, comme je l'ai dit,

(1) Plin. lib. 6, cap. 30.

l'Atbara devient une isle par le confluent des deux fleuves, jusqu'à l'extrémité de Meroë, je trouve 345 mille de 60 au degré; de sorte que sans avoir besoin de faire aucune déduction, ni aucune addition, à cause des changemens qui peuvent s'être opérés, il est impossible aujourd'hui d'avoir une mesure plus exacte. Quant à la largeur, il est difficile de savoir dans quelle partie l'a prise Diodore; car l'isle formant un triangle, sa largeur varie d'un bout à l'autre. Mais supposant, comme cela est assez vraisemblable, que cet Historien la mesurât dans l'endroit où étoit bâtie la ville, il devroit y avoir 125 milles pour 1000 stades, & j'en trouve, en la mesurant, 145; ce qui n'est qu'une petite différence.

Examinons à présent ce que peut nous apprendre le rapport des Centurions que Neron envoya pour découvrir ce pays inconnu, rapport qui a été regardé comme décisif, relativement à la distance des divers lieux où ils passerent.

Ces voyageurs prétendent qu'entre Syené & l'entrée de l'isle de Meroë, il y avoit 873 milles, & delà jusqu'à la ville, 70 milles. Ainsi la distance qui séparoit cette ville de Syené devoit être de 943 milles ou 15 deg. 43 min. Syené est bien certainement par la latitude de 24 deg. & quelques minutes, plus ou moins; & si nous en défalquons 15 deg., il en restera 9 deg. pour la latitude de l'isle de Meroë. Mais l'assertion de ces Centurions porteroit l'isle de Meroë bien au midi des sources du Nil & confondroit toutes nos idées sur la geographie de l'Afrique. La parallele qui marque 11 deg. coupe le Gojam par le milieu, & cette péninsule est assez semblable à un bouclier de l'espece du *pelta*, mais non pas au *scu-*

tum, auquel Diodore a très-judicieusement comparé Meroë.

En outre, leur propre témoignage condamne les Centurions de Neron ; car c'est auprès de Meroë, qu'après avoir passé le désert ils virent la premiere apparence de verdure. La raison en est bien sensible, si la latitude de cette ville étoit par les 16 deg., c'est-à-dire, sur les limites des pluies du tropique. Moi, qui ai parcouru à pied toutes ces affreuses contrées, je puis attester que quoique dans l'endroit désigné, quelques herbes, quelques arbustes commencent à croître, comme on l'exprime judicieusement, jamais ces herbes, ces arbustes ne sont abondans, ni n'annoncent de la vigueur.

Mais si les Centurions étoient réellement allés en Gojam, ils auroient fait, avant d'y arriver, plus de cent milles dans le pays le plus verdoyant & le plus magnifique. Les perroquets (1) qu'ils remarquerent à Meroë ou dans l'Atbara, ne se trouvent point dans le Gojam. Ces oiseaux aiment les pays bas & chauds, où ils trouvent toujours une grande quantité de fruits de différentes especes. Enfin, si l'on en croyoit les Centurions, ni l'observation de Ptolémée, ni les deux observations citées dans Pline, ne pourroient être admises avec quelque modification que ce soit.

Strabon remarque, en parlant de Meroë, qu'elle étoit située sur les limites des pluies du tropique ; & il s'étonne, avec sa raison supérieure & sa sagesse ordinaire, que la ré-

(1) Psittaci aves.

gularité

gularité de ces pluies, dans leur époque & dans leur durée, n'ait pas été plutôt connue, lorsqu'on avoit eu tant d'occasions de les observer à Meroë. Le même Auteur dit que le soleil est vertical à Meroë, quarante-cinq jours avant le solstice d'été; ce qui place cette isle par la latitude de 16 deg. 44 min.; latitude peu différente de celle que Ptolémée lui assigne. D'après tout ce que je viens de citer, j'ose dire qu'il est dans l'ancienne géographie très-peu de lieux dont la situation soit mieux définie & attestée par plus de circonstances que celle de l'isle d'Atbara ou de Meroë. Mais quand il en seroit tout autrement, je ne vois pas une seule de ces circonstances qui puisse prouver en aucune maniere que le Gojam est Meroë, comme Le Grand & les Jésuites l'ont vainement prétendu.

Mais reprenons notre route. Le 21 Octobre, ayant marché long-tems dans des vallées tortueuses & sur les stériles montagnes de l'Acaba, nous fîmes halte à onze heures du matin, dans un bois situé à un mille du fleuve. Le côté du Nil où nous marchions ce jour-là est tout-à-fait nud & désert: mais l'autre est couvert d'arbres, de champs de bled & de villages.

Le 22, après midi, nous quittâmes notre station, qu'on appelle *Hor-Gibbaity*, & nous traversâmes divers villages nommés *Dow-Dowa*, & habités par les Macabrabs. Trois milles plus loin, nous trouvâmes Demar, ville appartenante au Fakir Wed-Madge-Doub, qui est un Saint de la premiere conséquence parmi les Arabes Jaheleens. Ils s'imaginent que ce Fakir opere des miracles & qu'il peut à son gré rendre

les gens boiteux, aveugles, fous. Auffi le craignent-ils tellement, que les caravanes paffent en sûreté devant ce réceptacle de voleurs; car les Macabrabs font & ont toujours été inclinés à voler. Il eft pourtant des caravanes qui aiment mieux profiter de la nuit pour paffer fans être apperçues, que de fe fier à la vénération que ces Jaheleens ont pour la fainteté de leur Wed-Madge-Doub. Après ceux-ci viennent les Eliabs, dont la réfidence eft à Howiah, que nous laiffâmes à quatre milles à notre gauche.

Nous partîmes de Demar le 25, à fix heures trois quarts du matin, & à neuf heures, nous eûmes fait cinq milles & nous vînmes fur les bords du Tacazzé. Nous trouvâmes là les deux petits villages de Dubba-Beah, dont les maifons font conftruites de rofeaux récrépis avec de l'argile. Les habitans de ces villages font originaires de Demar, & conféquemment alliés des Macabrabs. Ils fe fourrerent dans la tête que nous allions à la Mecque; ce qui leur fut confirmé par un fils de Wed-Madge-Doub, que j'avois mené avec moi. Je n'avois ni befoin, ni envie de les diffuader; bien au contraire.

La, le Tacazzé n'a pas plus d'un quart de mille de large: mais il eft extrêmement profond, & on a choifi l'endroit où il a le plus de profondeur, pour y placer les bateaux de paffage. L'eau du Tacazzé me parut en cet endroit tout auffi limpide qu'en Abyffinie, où j'ai fouvent vu ce fleuve. Il prend fa fource dans la province d'Angot par 9 deg. de latitude; mais dans l'Atbara, fes bords ne font point parés de cette riche verdure, de ces arbres majeftueux qui le rendent fi re-

marquable en Abyssinie. Il coule dans des sables stériles & déserts. La vue de ce fleuve me rappella une foule d'idées agréables : mais cependant, la plus douce de toutes ces idées étoit de songer que je m'éloignois de l'Abyssinie & que je me rapprochois de mon pays.

Les Arabes pensent que l'eau du Tacazzé est plus légere, plus claire & meilleure pour la santé que celle du Nil. Le confluent de ces deux fleuves est à un demi-mille au-dessous du passage du Tacazzé. Quoique les bateaux de passage fussent très-petits, & les bateliers plus brutaux & moins expérimentés que ceux d'Halifoon, la sainteté prétendue de notre caractere & la libéralité avec laquelle nous les payâmes, furent cause qu'ils nous passerent sans accident. Ces enfans de Mahomet sont très-robustes ; & ils sembloient plutôt avoir confiance en leur force que chercher à employer de l'adresse. Nous partîmes de ce passage à trois heures un quart ; & à quatre heures & demie, nous trouvâmes un espace de terrein graveleux, entouré de grands arbres qui n'avoient aucun fruit. Le fleuve sert de borne entre l'Atbara & le Barbar, pays dans lequel nous étions alors, & qui est habité par les Jaheleens de la tribu de Mirisab.

Le 26, à six heures du matin, laissant le Nil à un mille à notre gauche, nous continuâmes à faire route dans un terrein graveleux & sabloneux, & à travers un bois d'acacias, d'une espece dont les fleurs sont blanches ; au lieu que ceux que nous avions vus jusqu'alors portoient des fleurs jaunes. A une heure, nous laissâmes ce bois sur la gauche ; & à trois heures quarante minutes, nous vînmes à Gooz,

village très-petit, mais qui eſt pourtant le chef lieu ou la capitale du Barbar. Ce village de Gooz eſt un aſſemblage de miſérables hutes d'argile & de roſeaux. Il n'y a pas en tout plus de trente maiſons; mais cependant cela forme cinq ou ſix groupes ou villages différens.

Nous trouvâmes que la chaleur étoit là un peu moins forte. Mais tous les habitans ſe plaignoient d'un mal d'yeux qu'on appelle *tishash*, & qui ſe termine fréquemment par la cécité. J'imagine que cette maladie eſt occaſionnée par le Simoom & par le ſable fin que ce vent porte dans les yeux. Notre Hybeer Idris éprouva là un accident. Il fut arrêté pour dette & conduit en priſon. Comme nous étions alors à l'entrée du déſert, & que nous n'avions plus à voir d'autre lieu habité juſqu'en Egypte, je ne fus pas fâché d'avoir occaſion de lui impoſer une nouvelle obligation avant de lui confier notre vie, comme nous étions à même de le faire. Je payai donc ſes dettes & je le reconciliai avec ſes débiteurs, qui de leur côté ſe prêterent avec facilité à un arrangement.

Quand le commerce floriſſoit dans ces contrées & que les caravanes les traverſoient réguliérement, Gooz étoit un lieu aſſez important, parce qu'il ſe trouvoit à l'entrée du déſert & qu'il avoit l'avantage du premier marché. Mais à préſent, il n'y reſte pas la moindre trace de commerce, & on n'y trouve plus, comme autrefois, des guides sûrs pour conduire les voyageurs dans le déſert. Gooz eſt ſitué à quinze milles du confluent du Nil & du Tacazzé. D'après pluſieurs obſervations de ſoleil & d'étoiles, je déterminai la latitude

de Gooz par les 17 deg. 57 min. 22 sec.; & ayant obfervé, le 5 Novembre, une immerfion du premier fatellite de Jupiter, je trouvai la longitude de ce même village de 34 deg. 20 min. 30 sec. à l'eft du méridien de Greenwich. Le plus haut degré auquel s'éleva à Gooz le thermometre de Farenheit fut 111 deg.; c'étoit le 28 Octobre à midi.

Après qu'Idris nous eut affurés, de la maniere la plus folemnelle, qu'il vivroit & mourroit avec nous, après que nous eûmes prononcé la priere de paix, nous fîmes la meilleure contenance poffible, & nous nous élançâmes dans le défert. Notre caravane étoit compofée du Turc Ifmael, de deux domeftiques Grecs, fans compter Georgis qui étoit prefqu'aveugle, & conféquemment incapable de rendre aucun fervice, de deux jeunes Barbarins qui fe chargerent de prendre foin de nos chameaux, d'Idris, d'un jeune homme de fes parens qui le joignit à Gooz, & de moi. Nous étions en tout neuf perfonnes, dont huit feulement pouvoient être utiles. Six d'entre nous étoient bien armés de moufquetons, de fabres, de piftolets, de fufils à deux coups; & Idris & fon jeune parent avoient chacun une lance, parce que c'étoit la feule arme dont ils fuffent faire ufage. Cinq ou fix Turcororys tous nuds vinrent fe joindre à nous à l'aiguade. J'en fus très-fâché, parce que je fentis que nous ferions dans la cruelle néceffité de les voir mourir de foif ou de nous expofer à périr nous-mêmes avec eux, fi nous les fecourions.

Le 9 Novembre (1), nous partîmes de Gooz pour nous

(1) 1772.

rendre au Sakia, c'est-à-dire, à l'endroit où l'on prend de l'eau, qui est un peu au-dessous du petit village d'Hassa. Toute la rive occidentale du Nil est bordée jusqu'à Takani de petits villages appartenans aux Jaheleens, tribus indisciplinées & vivant dans une rébellion continuelle. A trois heures & demie, nous nous rapprochâmes du fleuve & nous arrivâmes à l'endroit où nous devions prendre notre provision d'eau. Nous remplîmes quatre grandes outres de cuir qui pouvoient ensemble contenir environ un muid & demi d'eau. Quant à nos vivres, ils consistoient en vingt-deux sacs de peau de chevre, remplis d'une espece de pain fait avec de la farine de dora, qu'on prépare à Gooz pour ces sortes d'expéditions. D'abord ces pains ont à-peu-près la forme d'une omelette, mais ils sont beaucoup plus minces & on les fait plutôt sécher que cuire; après quoi, on les écrase dans les mains & on les réduit en poussiere, afin de pouvoir les presser dans les peaux de bouc que l'on remplit bien & qu'on attache ensuite avec une courroie de cuir très-serrée.

Quand on veut manger cette poudre, on la détrempe dans de l'eau & elle gonfle au sextuple: mais elle a un goût aigrelet. Comme nous n'avions que peu de chameaux, & que conséquemment nous ne pouvions porter que peu de provisions, nous réglâmes que chacun de nous se contenteroit d'une poignée de pain en poudre, délayée dans une moitié de calebasse remplie d'eau. Car en sciant une calebasse par le milieu, on en fait deux écuelles, & ce sont les assiettes dont on se sert dans ces voyages. Nous avions encore une pareille ration chaque soir & une demi-ration deux heures avant midi & une autre demi-ration une heure après-midi.

A Haſſa, le Nil baigne le pied d'une montagne appellée *Jibbel-Ateshan*, c'eſt-à-dire, la montagne de la ſoif, nom qu'on lui a donné emphatiquement, parce que les voyageurs qui entrent dans le déſert commencent là à ſe pourvoir contre la ſoif, & que ceux qui arrivent ont ordinairement beſoin de s'y déſaltérer.

Le 11, à onze heures du matin, nous partîmes d'Haſſa. Il nous fallut une journée pour remplir nos outres & pour les bien faire imbiber; car il étoit néceſſaire de faire une expérience de la plus grande conſéquence, c'eſt-à-dire, de ſavoir ſi ces peaux tiendroient bien l'eau ou non. Pendant mon ſéjour à Chendi, j'avois eu grand ſoin de les goudronner & graiſſer en dehors, afin de pouvoir boucher tous leurs pores: mais Idris nous dit que ce n'étoit pas aſſez & qu'il falloit les remplir d'eau, les bien attacher & attendre quelque tems avant de nous mettre en route, pour éprouver ſi elles ne la laiſſeroient pas échapper.

Tandis qu'on chargeoit nos chameaux, je me baignai une demi-heure dans le Nil avec un extrême plaiſir, & je pris ainſi congé de ce fleuve ami, dans l'incertitude de ne plus le revoir. En quittant le Nil nous fîmes face au nord-eſt, & nous entrâmes dans un déſert dépourvu de toute eſpece d'arbres & dont le ſol eſt graveleux, compact, mêlé de petits morceaux de marbre blanc & de cailloux qui reſſemblent à de l'albâtre, ce qui fatiguoit ſingulièrement nos yeux. A quatre heures un quart nous fîmes halte dans un endroit où il y avoit une eſpece d'herbe qui reſſembloit à du jonc. Nous y laiſſâmes paître nos chameaux jusqu'à huit heures du ſoir, que

nous nous remîmes en route. A dix heures trois quarts nous nous arrêtâmes pour passer la nuit dans un endroit comme le premier. On appelle ce lieu Howeela. Le Jibbel Ateshan portoit au sud-ouest quart d'ouest de nous, à la distance d'environ sept milles. Je demandai à Idris s'il pouvoit m'indiquer avec précision l'endroit où étoit Syené, & il me le montra sans hésiter. Je pris alors ma boussole, & je vis que cette ville portoit au nord quart d'ouest, ce que je trouvai ensuite assez exact. Idris me dit que nous n'irions pourtant pas en droite ligne, parce qu'il nous faudroit aller tantôt d'un côté tantôt de l'autre pour chercher de l'eau, suivant que les puits du désert seroient vuides ou pleins.

Le 11, à sept heures du matin nous partimes d'Howeela, continuant à suivre la même direction, c'est-à-dire marchant au nord-est. Nous nous écartions ainsi pour ne pas rencontrer quelqu'Arabe qui pût donner avis de notre marche; car alors il eût été aisé aux Bisharéens d'aller se mettre en embuscade aux puits où nous étions obligés de nous arrêter. A huit heures vingt minutes nous vînmes à Waadi-el-Haimer, où il y a quelques arbres & un peu de jonc, ainsi que l'indique le nom de Waadi. Les arabes Sumgars étoient alors campés à l'ouest de nous sur le bord du fleuve. A midi & demi nous fîmes halte dans un endroit où nous trouvâmes de l'herbe. Takaki est à environ vingt-quatre milles de cet endroit, entre le nord-ouest & nord nord-ouest; & de Takaki à Dongola, il y a dix petites journées de marche, ce qui doit, je pense, faire à-peu-près cent quatre-vingt milles au plus. Nous étions alors dans le territoire des Bisharéens; mais tous ces Arabes s'étoient retirés vers une haute chaîne de

de montagnes très-unies, à un peu plus de deux journées de marche de l'endroit où nous étions, & s'étendant parallelement à la droite de notre chemin jusqu'en Egypte.

A huit heures & demie nous fîmes halte dans un endroit sabloneux dénué d'arbres & de toute espece d'herbe. Nos chameaux nous paroissoient être un peu trop chargés : mais nous nous en consolions en songeant que le poids de leur charge diminueroit chaque jour par la consommation de nos vivres. Cependant ces pauvres animaux parurent souffrir de ne rien manger cette nuit-là. L'endroit où nous étions s'appelle Umboïa. Nous partîmes d'Umboïa en nous écartant toujours dans le désert du côté du nord-est. A neuf heures nous vîmes la montagne d'Assero-Baybé, dont les deux pointes élevées pouvoient être à environ douze ou quatorze milles au nord de nous, & peut-être plus loin. C'est-là le dernier point sur lequel l'Hybeer dirige sa route. Dans l'est on voit Ebenaat, rocher pointu, qui est à environ dix milles de distance. Tout ce jour-là, ainsi que la soirée qui le précéda, nous marchâmes sur un sol pierreux & graveleux, où il n'y avoit pas un seul brin d'herbe, ni un seul arbre. De grands morceaux d'agate, de jaspe & de très-beau marbre sont répandus de tous côtés sur ce terrein.

A deux heures de l'après midi nous arrivâmes à Waady-Amour, où nous fîmes halte. Nous avions marché ce jour-là six heures de suite avec beaucoup de rapidité. Waadi-Amour n'a que quelques arbres & quelques buissons qui ne pouvoient nous donner ni de l'ombre, ni de quoi faire manger nos chameaux. Ainsi ne craignant plus les Arabes, campés

ſur le bord du Nil, dont nous étions déjà fort éloignés, mais n'oſant pourtant pas nous approcher des montagnes, nous dirigeâmes notre courſe au nord, où il y a un petit endroit appellé Aſſa-Nagga, dont le ſol eſt de ſable blanc & fournit de l'herbe. Ce fut là que par un défaut de précaution commencerent nos infortunes. Nos ſouliers, que nous avions négligé de faire raccommoder, ne pouvoient abſolument plus nous ſervir; le ſol graveleux que nous avions trouvé depuis Waadi-Amour avoit achevé de les mettre en pieces ; de ſorte que le ſable brûlant dans lequel nous marchions nous faiſoit cruellement ſouffrir.

A environ un mille au nord oueſt de nous étoit Hambily, rocher peu élevé, mais qui, vu du milieu de la plaine, a l'apparence d'un château ou plutôt d'une grande tour. Au midi de ce rocher s'élevent deux petites montagnes. Ce ſont des points de remarque très-importants pour les caravanes, parce qu'ils ſont trop conſidérables pour pouvoir jamais être couverts par les ſables mouvans. Tandis que nous étions à Aſſa-Nagga, les Aſſero-Baybés faiſoient un quarré avec nous, & le coude que le Nil fait à l'eſt vers Korti & Dongola. Les Takakis étoient les Arabes dont nous étions les plus près. Ils vivent à l'oueſt d'Aſſa-Nagga, & les Aſſero-Baybés ſur les bords du Nil. Enſuite quand le Nil a tourné à l'eſt puis à l'oueſt, ſont les Arabes Chaigies, qui occupent les deux côtés du fleuve juſqu'à Korti, où commence le territoire du royaume de Dongola.

Là le Nil ceſſoit d'être à notre gauche, parce qu'il fait un détour très-remarquable, qui a été mal repréſenté ſur

toutes les cartes. Je mis mon quart de cercle bien en ordre; & d'après trois obfervations, une de Procyon, une de Rigel, & une de l'étoile du milieu de la ceinture d'Orion, je trouvai que la latitude d'Affa-Nagga étoit de 19°. 30'. Et comme Affa-Nagga eft parallele au point le plus éloigné du Nil, l'endroit où ce fleuve tourne à l'oueft par Korti vers Dongola doit être par la même latitude. Cela me fut d'ailleurs très-utile pour fixer plufieurs autres points fur ma carte.

Le 14, à fept heures du matin nous partîmes d'Affa-Nagga, & nous marchâmes droit au nord. A une heure nous fîmes halte à Waadi-el-Halboub, où l'on trouve quelques acacias. Nous avions ce jour-là fait vingt-un milles. Nous fûmes tout-à-la-fois furpris & épouvantés, par un des fpectacles les plus magnifiques qui puffent frapper nos yeux. Nous vîmes à l'oueft & au nord-oueft de nous & à différentes diftances, s'élever du fein de cet immenfe défert un grand nombre d'énormes colonnes de fable, qui tantôt couroient avec une prodigieufe rapidité, & tantôt s'avançoient avec une majeftueufe lenteur. Quelquefois nous tremblions qu'elles ne vinffent tout à-coup nous accabler, & nous reçûmes en effet de tems en tems une certaine quantité de fable. Mais enfuite elles s'éloignerent au point que nous pouvions à peine les diftinguer. Elles s'élevoient à une fi grande hauteur qu'elles fe perdoient dans les nuages. Souvent elles fe brifoient très-haut, & ce volume immenfe de fable fe difperfoit dans les airs. Quelquefois c'étoit dans le milieu qu'elles étoient rompues, & le bruit qu'elles faifoient alors reffembloit à l'explofion d'un canon. Vers midi, le vent étant au nord, &

ſoufflant très-fort, les colonnes s'avancerent rapidement vers nous, & nous en comptâmes onze rangées à environ trois milles. Le diamètre de la plus grande me parut, à cette diſtance, d'environ dix pieds. Heureuſement le vent paſſa au ſud-eſt, & les colonnes s'éloignerent : mais elles me laiſſerent une impreſſion qu'il m'eſt impoſſible de définir ; c'étoit un mélange d'étonnement, de terreur & d'admiration. C'eût été en vain que nous euſſions voulu fuir, le cheval le plus vîte, le vaiſſeau le plus léger n'égale point leur célérité ; & la perſuaſion où j'étois de ne pouvoir leur échapper, me fit reſter long-tems immobile à les contempler ; de ſorte qu'enſuite, boiteux comme je l'étois, j'eus de la peine à rattraper nos chameaux.

A la vue de ce merveilleux ſpectacle, Idris ſe mit à réciter ſes prieres, ou plutôt ſes conjurations ; car, excepté le nom de Dieu & celui de Mahomet, tous les autres mots qu'il prononçoit ſembloient être du grimoire. Cela occaſionna une violente altercation entre lui & le Turc Iſmael, qui ſe mocquoit de ce qu'il ne ſe ſervoit point des termes du Koran, ſoutenant, avec une grande apparence de raiſon, qu'il n'y a d'autres charmes pour arrêter ces colonnes mouvantes, que ceux qu'emploient les habitans de l'Arabie déſerte.

Les Arabes Adelaïas ſont ceux à qui appartient le canton inhoſpitalier où nous étions alors. Ils ſont Jaheleens, c'eſt-à-dire de la race des Béni Koreishs. Les Adelaïas ſont, dit-on, pacifiques, ils ne ſont jamais le moindre mal aux caravanes qu'ils rencontrent. Cependant je doute que ſi nous les avions trouvés, ils euſſent conſervé auprès de nous leur

réputation d'aménité. Nous marchâmes ce jour-là fort lentement, parce que nos pieds étoient très-enflés, & nous faisoient beaucoup de mal. A l'exception d'Idris, toute notre troupe étoit singuliérement découragée, & croyoit s'enfoncer de plus en plus parmi les colonnes de sable mouvant, dont elle ne pourroit sortir. Mais, avant quatre heures de l'après-midi, tous ces énormes enfans de la terre se furent évanouis. Le soir nous vînmes à Waadi-Dimokea, où nous passâmes la nuit. Mais à notre réveil nous fûmes plus épouvantés que jamais, quand nous vîmes qu'un côté de l'endroit où nous étions étoit absolument enseveli sous le sable, que le vent y avoit porté la nuit.

Dès ce jour-là, la subordination diminua beaucoup parmi nous; chacun étoit mécontent, murmuroit & trembloit; notre eau étoit singulierement diminuée, & nous étions menacés de périr de soif, par notre propre imprudence. Ismael qui étoit chargé de veiller sur l'eau, avoit dormi si profondément, qu'un de nos compagnons Turcororys avoit ouvert une de nos outres, à laquelle nous n'avions pas encore touché, & s'en étoit servi à discrétion. Sans doute, que pendant qu'il prenoit de l'eau, il entendit remuer quelqu'un, & craignant alors d'être découvert, il se sauva, sans attacher l'outre avec beaucoup de soin; de sorte que le matin, nous la trouvâmes aux trois quarts vuide.

Nous partîmes de Waadi-Dimokéa, le 15 à sept heures un quart du matin, dirigeant notre route un peu à l'ouest nord ouest, & autant que j'en pus juger droit à Syené. Nous avions toujours à droite & à gauche les chaînes de mon-

tagnes, que nous avions vues la veille, & nous distinguâmes Del-Aned, dans le centre. A deux heures vingt minutes, nous vînmes à un passage entre ces rochers, lequel a environ un mille de large. Nous marchâmes dans ce chemin jusques au soir, que nous fîmes halte au pied de Del-Aned, dans un endroit appellé Waadi-Del-Aned.

Nous revîmes ce jour-là des colonnes de sable mouvant, comme celles que nous avions vues la veille à Waadi-Halboub. Elles étoient pourtant en plus grand nombre & moins grandes. Elles s'avancerent souvent jusqu'à deux milles de nous. Au lever du soleil, ces colonnes parurent, comme un bois épais, & obscurcirent le ciel. Puis les rayons du soleil pénétrant à travers, leur donnerent l'air de véritables colonnes de feu. Alors tous nos compagnons furent au désespoir. Les Grecs disoient que c'étoit sans doute le jour du jugement. Ismael prétendoit que ce ne pouvoit être que l'enfer que nous voyions devant nous; & tous les Turcororys croyoient que le monde étoit en feu. Je demandai à Idris s'il avoit déjà vu un pareil spectacle. Il me répondit qu'oui, qu'il en avoit vu fréquemment d'aussi terribles ; mais jamais de plus dangereux, parce que la rougeur de l'air sembloit nous présager le Simoom. Je priai alors cet Arabe de n'en pas parler à nos gens, parce qu'ils l'avoient déjà senti à Imhanzara, sur la route du Ras el Feel à Teawa, ainsi que dans l'Acaba de Gerri, & qu'ils avoient déjà assez peur de le retrouver ici.

A quatre heures de l'après-midi, nous partîmes de Waadi-Del-Aned, marchant un peu à l'est de la ligne de Syené. Les colonnes de sable, qui la veille s'étoient évanouies le soir,

ne paroiſſoient preſque plus ce jour-là, ou du moins elles étoient à l'horiſon à une très-grande diſtance. Cependant notre tranquillité ne dura pas long-tems. Idris ne la partagea même pas, & il nous dit, que dès que nous verrions venir le Simoom, nous n'avions qu'à nous jetter la face contre terre, en appuyant notre bouche ſur le ſable, de maniere que nous n'avalaſſions pas cet air empoiſonné, auſſi long-tems que nous pourrions tenir notre reſpiration. Nous fîmes halte à ſix heures du ſoir, auprès d'un rocher, ſitué au milieu des ſables ſtériles, où nos chameaux furent obligés de paſſer la nuit ſans rien manger. Cet endroit s'appelle Ras el Seah; mais les Bishareens le nomment el Mout, c'eſt-à-dire, la Mort, nom de mauvaiſe augure !

Le 16, à dix heures & demie du matin, nous laiſsâmes El Mout, marchant preſqu'en droite ligne vers Syené. Nos gens étoient, ſi-non en gaité, du moins plus contents que je ne les avois vus depuis notre départ de Gooz. Un des Barbarins entonna une chanſon; mais le Turc Hagi le fit taire, en lui diſant gravement que, quand on chantoit en pareille occaſion, c'étoit vouloir tenter la Providence. Certes, il n'y a rien de ſi différent que la bravoure & le courage d'eſprit. Hagi Iſmael étoit en état de combattre vaillamment, & il n'avoit pas la patience de ſouffrir.

A onze heures du matin, nous contemplions avec plaiſir le ſommet eſcarpé du Chiggre, dont nous approchions, & où nous eſpérions de pouvoir nous régaler de bonne eau, tout à notre aiſe, quand tout-à-coup, Idris nous cria: « Jettez-vous à terre. Voilà le Simoom ». Je vis venir du ſud-eſt un

nuage auffi rouge que le pourpre de l'arc-en-ciel, mais non pas fi épais & fi ferré. Il avoit environ vingt braffes de largeur, & étoit à douze pieds au-deffus du fol. Il s'avançoit avec une extrême rapidité ; car à peine eus-je le tems de me détourner vers le nord pour me jetter à terre, que je fentis la chaleur qui me frappoit le vifage. Nous reftâmes tous la bouche collée au fable, comme fi nous étions morts, jufqu'à ce qu'Idris nous avertit que nous pouvions nous relever. Le Méteore que j'avois vu, étoit en effet paffé : mais l'air étoit encore fi chaud, que nous courions rifque d'être fuffoqués. Pour moi, je fentis bien que j'en avois refpiré une partie ; & je fus dès ce moment attaqué d'une efpece d'afthme, qui ne m'abandonna que lorfque j'eus fait ufage des bains de Poretta en Italie, où j'allai deux ans après.

Un découragement général s'étoit emparé de notre caravane. Un filence morne régnoit autour moi, ou fi mes compagnons fe parloient, c'étoit par des chuchotemens, qui faifoient affez connoître que leurs difcours ne m'étoient pas favorables, ou que mes gens s'intimidoient davantage les uns les autres, par de vaines fuggeftions, qui dans aucun cas ne pouvoient jamais produire aucun bon effet. Alors, je raffemblai toute la troupe. Je lui fis une réprimande, & je l'exhortai à la patience, le plus qu'il me fut poffible. Je leur dis de confidérer que le Simoom m'avoit prefque ôté l'ufage de la voix, & fait enfler le vifage au point qu'à peine je pouvois voir ; que mon cou étoit couvert de puftules, & mes pieds enflés & entamés en plufieurs endroits.

Mes

Mes compagnons ſe plaignoient de la ſoif. Eh! bien, je leur fis donner à chacun une pleine calebaſſe d'eau de plus que la veille, & je leur montrai le ſommet noir & pointu du Chiggre, peu éloigné de nous, & où étoit le puits où nous devions remplir nos girbas, & conſéquemment être délivrés de la crainte de périr de ſoif dans le déſert. Je crois que je n'eus jamais autant d'éloquence, & que jamais l'éloquence n'eut un effet plus prompt. Tous mes compagnons proteſterent que leur inquiétude ne venoit que de l'état, où ils me voyoient; ils me dirent qu'ils ne craignoient, ni les fatigues, ni la mort même, pourvu que je vouluſſe ſuivre leurs conſeils, en prenant un peu plus de ſoin de moi que je ne faiſois. Ils me ſupplierent de faire jetter la charge d'un des chameaux, & de le monter au moins une partie de la journée, à cauſe des bleſſures que j'avois aux pieds. Mais je le refuſai abſolument, & je leur recommandai de nouveau de prendre courage, & de ménager les chameaux, pour pouvoir nous en ſervir, ſi quelqu'un de nous tomboit malade en route.

Ce phénomène du Simoom, auquel nous ne nous attendions pas, quoiqu'Idris l'eût prévu, nous jetta tous dans le plus grand abattement. Ce vent terrible continua à ſouffler, au point que nous en fûmes preſqu'entierement épuiſés; & cependant ſon ſouffle étoit en même tems ſi foible, qu'à peine il auroit pu ſoulever une feuille d'arbre. A quatre heures quarante minutes ceſſa enfin le Simoom, & il ſe leva du côté du nord une briſe rafraîchiſſante, qui ſouffloit par rafales de cinq ou ſix minutes, & laiſſoit enſuite des intervalles de calme. Nous étions alors au pied de l'Acaba, qu'il

falloit monter avant d'arriver à Chiggre, où nous nous proposions de passer la nuit. Mais nous marchions tous en silence, sans qu'aucun de nous dît jusques où il croyoit que nous devions aller.

A huit heures treize minutes, nous nous arrêtâmes dans une plaine sabloneuse, couverte de pierres détachées & dépourvue de toute espece d'herbe. Nous étions à un quart de mille du puits, qu'on trouve à l'entrée du défilé étroit, situé au midi de la petite plaine. Nous avions marché ce jour-là treize heures un quart : mais nous avions été, à la vérité, d'un pas fort lent, nos chameaux souffrant de ne pas manger, & étant fatigués & blessés par les roches pointues qui couvroient le pays que nous venions de traverser. Depuis plus de trois jours, nous n'avions pas trouvé la moindre herbe. Tout le désert étoit enseveli sous du sable mouvant. Nous vîmes ce jour-là, après avoir passé le Ras el Seah, de grands blocs de marbre de la plus éclatante blancheur, & égal, sans contredit, au plus beau marbre de Paros.

CHIGGRE est une petite vallée étroite, environnée & presque recouverte par des rochers stériles. Il y a dix puits ou citernes, & la gorge qui y conduit n'a pas plus de dix pas de large. Toutefois l'eau des sources qui entretiennent ces puits est très-abondante. Si on creuse un trou à cinq ou six pieds de profondeur, il est aussi-tôt plein d'eau. La principale citerne a environ quarante pas quarrés & cinq pieds de profondeur : mais la meilleure eau est celle qu'on trouve dans les creux d'un rocher, à environ trente brasses plus haut, & à l'extrémité occidentale de cet étroit passage. Cependant

l'eau étoit par-tout assez sale & remplie d'animaux aquatiques & d'animaux terrestres ; de sorte que pour en boire, nous étions obligés de nous mettre devant la bouche un bout de nos ceintures de toile de coton & de humer l'eau par filtration, afin de ne pas avaler des ordures ou des parties détachées des animaux pourris. Nous vîmes beaucoup de perdrix sur les rochers, où elles ne pouvoient sûrement trouver rien à manger que des insectes. Je n'osai point hasarder de leur tirer des coups de fusil, de peur d'être entendu par quelques arabes errans dans les environs ; car Chiggre appartient à une tribu des Bishareens dont Abou Bertran est le Sheik ; & quoique ces arabes n'y résident pas, parce qu'il n'y a point de pâturage dans les environs & qu'il ne peut rien croître sur la montagne, ils font grand cas de cet endroit par rapport à l'eau qu'ils sont sûrs d'y trouver en abondance, & qui est précisément à moitié de leur chemin, soit quand ils conduisent leurs troupeaux des bords de la mer Rouge aux bords du Nil, soit quand ils passent du sud au nord & qu'ils quittent leurs campemens dans le Barbar pour aller piller la tribu des Ababdés sur les frontieres de l'Egypte.

NOTRE premier soin fut de faire repaître nos chameaux, à qui nous donnâmes une double ration de dora, afin qu'ils pussent boire pour le reste du voyage, si par hasard les autres puits que nous étions dans le cas de rencontrer, se trouvoient dépourvus d'eau. Nous nous lavâmes ensuite dans une grande citerne dont l'eau me parut la plus froide que j'eusse jamais sentie ; ce que j'attribuai à la couverture de rochers épais qui empêchent que le soleil puisse jamais la frapper. Tous mes gens parurent ranimés en se rafraichissant de cette

maniere : mais je ne fais pourquoi il en fut tout autrement des Turcororys. L'un d'eux mourut une heure après notre arrivée, & un autre le lendemain matin.

Si la fubordination n'étoit pas tout-à-fait perdue, il ne s'en falloit pas de beaucoup. Les chofes en étoient au point que je craignois de n'avoir pas affez de crédit fur mes propres domeftiques pour les engager de m'aider à monter mon quart de cercle. J'étois cependant très-curieux de connoître le giffement de Chiggre, qu'Idris, notre guide, nous affura être précifément à moitié chemin de Syené. Mes compagnons n'avoient pas moins de curiofité que moi ; & ils avoient fur-tout grande envie de prouver qu'Idris fe trompoit, & que nous étions beaucoup plus près de l'Egypte que du Barbar. Enfin, tandis qu'Idris & une partie de nos compagnons rempliffoient les outres, mes grecs & moi montâmes mon quart de cercle ; & d'après une obfervation des deux brillantes étoiles d'Orion, je trouvai la latitude de Chiggre par les 20 deg. 58 min. 30 fec. nord ; de forte que même en fuppofant qu'il y eût quelque erreur dans la pofition que Syené a fur les cartes françoifes, ce que nous avoit dit Idris étoit à-peu-près exact ; & la latitude & la longitude de Chiggre & de Syené fembloient n'avoir pas befoin d'autre examen.

Tandis que je faifois mon obfervation aftronomique, une très-groffe antelope vint plufieurs fois autour de mon quart de cercle ; & dans l'inftant que mes yeux étoient fixés fur l'étoile, elle s'approcha fi près de moi, qu'elle mordit une toile de coton fur laquelle j'étois agenouillé. Je me détournai, & l'antelope fauta à trois ou quatre pas de moi : mais

elle y resta à me contempler ; de sorte que si quelqu'un avoit observé cet animal, il auroit pu croire qu'il étoit familiarisé avec moi. Ma premiere idée fut de tuer l'antelope, & je le pouvois aisément d'un coup de lance : mais elle paroissoit si attachée à considérer ce que je faisois, que je pensai presque que ce pouvoit être mon bon génie qui venoit me rendre visite pour soutenir mon courage dans la situation désespérante où je me trouvois.





CHAPITRE XII.

Détresse de la caravane de M. Bruce dans le désert. — Elle rencontre des Arabes. — Elle perd des chameaux. — Elle est forcée d'abandonner une partie de son bagage. — Arrivée à Syené.

Le 17 Novembre (1) à dix heures & demie du matin, nous partîmes de la vallée & des citernes de Chiggre. Le Turc Ismael & le Grec Georgis s'étoient plaints d'une espece de frisson toute la nuit, & je craignois que ce frisson ne fût suivi de quelque fievre violente. Leur transpiration ne s'étoit que fort peu rétablie depuis qu'ils s'étoient lavés dans la citerne, & la nuit avoit été excessivement froide, quoique le thermometre fût à 63 deg. Cependant, la journée suivante, il fit une chaleur excessive, & mes deux malades se trouverent beaucoup mieux, à ma grande satisfaction.

Un peu avant onze heures, nous fûmes épouvantés de nouveau par la vue de colonnes de sable qui étoient en si grand nombre, qu'elles avoient presque l'air d'une armée. Leur marche étoit constamment dirigée vers le sud, & elles occupoient cet espace du désert, vis-à-vis d'Assa-Nagga, où le Nil fait un grand circuit & tourne à l'ouest vers Korti & Dongola. Une fois, plusieurs de ces colonnes firent tout-à-

(1) 1772.

coup face à l'eſt & parurent venir droit à nous ; & quoiqu'elles s'arrêtaſſent à deux milles de diſtance de l'endroit où nous étions, elles nous envoyerent une prodigieuſe quantité de ſables. Je commençai à m'accoutumer à ce phénomène, parce que je voyois qu'il ne nous avoit encore fait aucun mal. Le ſpectacle impoſant & magnifique qu'il nous offroit, ſembloit compenſer les craintes qu'il pouvoit nous occaſionner. Mais il en étoit autrement du Simoom. Nous étions tous perſuadés que ſi le météore rougeâtre que nous avions vu, venoit repaſſer ſur nous, il nous donneroit infailliblement la mort.

A quatre heures & demie, nous fîmes halte dans une vaſte plaine, bornée par pluſieurs petites montagnes de ſable, qui ſembloient avoir été élevées très-récemment. Elles avoient depuis ſept juſqu'à treize pieds de haut, & formoient des cones, dont la pointe étoit très-aiguë & bien proportionnée à leur baſe. Ces montagnes étoient compoſées d'un ſable extrêmement fin, qui depuis un millier d'années avoit été le jouet des vents. Il étoit probable que le jour qu'il avoit fait un tems ſi calme, & une chaleur ſi étouffante, & que le Simoom nous avoit tant fait ſouffrir entre El Mout & Chiggre, le vent avoit élevé des colonnes de ſable, dans cet endroit, qu'on appelle Umdoom. Chaque montagne nous offroit encore des traces du mouvement tournoyant des colonnes ; de ſorte, que tandis que nous nous plaignions du Simoom, la Providence nous écartoit d'un autre danger, qui, ſi nous avions été avancés d'un jour de plus dans notre marche, auroit rendu notre perte inévitable.

Le 18, nous partîmes d'Umdoom à fept heures du matin, marchant dans une direction nord, un peu inclinée à l'oueft. A neuf heures, nous traversâmes une plaine de fable, dépourvue de toute efpece d'arbres & de verdure. Nous vîmes à environ trois cens pas à gauche de notre chemin quelques petites montagnes de fable, au milieu defquelles il y avoit un endroit encore plus élevé. L'Hybeer Idris me dit, que c'étoit-là qu'une des plus nombreufes caravanes, qui fuffent parties d'Egypte, fous la conduite des Arabes Ababdés, & des Arabes Bishareens avoit été enterrée avec plufieurs milliers de chameaux.

On voit çà & là dans la plaine plufieurs gros rochers de granit. A dix heures, nous fîmes halte pour faire manger nos chameaux, dans un endroit appelé Erboygi, où l'on trouve quelques arbres. Les arbres qu'on trouve dans le défert, & dont j'ai déjà parlé plufieurs fois, ne font point des arbres de haute futaie. On n'en voit point au nord de Sennaard, fi ce n'eft à Chendi, où il y en a en très-petit nombre. Les arbres dont je parle ici, & que broutent les chameaux, font des acacias nains, qui ne viennent pas plus hauts que des buiffons ; & les bois dont j'ai auffi parlé, font tous de la même efpece. S'il y a quelques grands arbres, ce n'eft que fur les bords du Nil.

A une heure & demie, nous partîmes d'Erboygi, & nous trouvâmes une grande forêt de palmiers, de l'efpece du Doom (1). Nous vîmes-là pour la premiere fois, une efpece

(1) Palma cuciofera.

d'arbufte ;

d'arbuste, qui ressemble beaucoup au bouleau d'Espagne. Tout le sol n'est qu'un sable stérile, mêlé de beaucoup de granit rouge. Nous allions d'un pas modéré; & à cinq heures précises, nous fîmes halte dans le bois. L'endroit de notre halte s'appelle El-Cowic. C'est-là que les Arabes Bisharéens viennent camper pendant l'été : mais ils étoient alors à trois journées de marche, à l'orient d'El-Cowic, & vers les bords de la mer Rouge, où il étoit tombé de la pluie, & où ils avoient beaucoup de pâturages.

Nous partîmes d'El-Cowic à midi quarante minutes, & à cinq heures du soir, nous nous arrêtâmes dans un bois, appellé Terfoway, où les arbres étoient très-épais, & où il y avoit beaucoup d'herbe. Ces arbres étoient les plus beaux que nous eussions vus depuis que nous avions quitté les bords du Nil. Ce jour-là, qui étoit un dimanche, nous avions été exempts des craintes que nous inspiroient les colonnes de sables, & les funestes influences du Simoom bien plus terrible encore. Ce vent funeste avoit bien paru vouloir souffler plusieurs fois; mais il avoit toujours été vaincu par une brise fraîche qui venoit du nord.

Le 19, nous quittâmes notre station dans l'ouest du bois, ou plutôt nous demeurâmes dans ce bois, & nous le traversâmes dans toute sa longueur. A huit heures un quart du soir, nous arrivâmes au puits, qui a environ quatre brasses de profondeur, mais où l'eau n'est pourtant pas très-abondante. Nous le mîmes souvent à sec, & chaque fois nous fûmes obligés d'attendre qu'il se remplit de nouveau. Dans ces deux derniers jours de marche, c'est-à-dire, depuis que nous avions

quitté El-Cowic, nous vîmes plus de verdure que nous n'en avions vu de l'entrée du désert à El-Cowic. A Tersowey, sur-tout, les acacias étoient hauts & verdoyans; mais les montagnes que nous avions à droite & à gauche, étoient nord-est, & paroissoient de la plus grande stérilité.

Dès que nous nous fûmes arrêtés à Tersowey, & que nous eûmes choisi un endroit commode pour faire paître nos chameaux, nous déchargeâmes notre bagage, & nous envoyâmes nos gens nétoyer le puits, & veiller l'instant de remplir nos outres. Nous allumâmes un grand feu; car les nuits étoient extrêmement fraîches, quoique le thermometre fût à 53°; & le froid m'occasionnoit une douleur excessive dans mes pieds, qui étoient prodigieusement enflés & entamés de tous côtés. Je m'étois chargé de garder notre bagage, & Mahomet, le jeune parent d'Idris, gardoit nos chameaux: mais il les quitta un moment pour aller jusqu'au puits.

Il s'étoit élevé dans mon esprit un doute qui m'inquiétoit singulierement. Je voulois savoir s'il étoit vrai, comme le pensoit Erathostène, quand il entreprit de mesurer la terre, que Syené fût sous le même méridien d'Alexandrie; car, dans ce cas, Alexandrie étant supposée par les 30 deg. de longitude, Syené seroit aussi par les 30 deg.: mais Gooz étant par les 34 deg., il est impossible que Syené soit de beaucoup plus nord que Gooz. Ainsi je m'imaginois que nous devions aller beaucoup plus à l'ouest que ne l'imaginoit notre Hybeer Idris; car il plaçoit Syené un tant soit peu à l'ouest du méridien de Gooz, ou plutôt sous le même méridien, & précisément droit au nord de ce village.

QUAND nous déchargions nos chameaux, nous leur mettions toujours des entraves avec un cadenat bien folide, afin qu'ils ne puffent pas s'égarer la nuit, & qu'on ne nous les volât pas. Mais tandis que je réfléchiffois au problême géographique dont je viens de parler, & que je regardois devant moi fans fixer précifément aucun objet, j'entendis les entraves de nos chameaux, qui faifoient le même bruit que fi quelqu'un les avoit détachées. Je tournai auffi tôt la tête de ce côté, & je vis diftinctement, à l'extrémité de la clarté que répandoit le feu auprès duquel j'étois, un homme qui s'éloignoit en fe baiffant jufqu'à terre. Un moment après j'entendis encore les entraves, fur lefquelles on frappa un coup affez fort, & prefqu'auffi-tôt les chameaux firent quelque mouvement. Je me levai, & je criai en arabe d'un ton de voix menaçant : « Qui que vous foyez, je vous ordonne de venir à l'inftant ici, ou bien de vous éloigner jufqu'au jour. Ne vous avancez plus de ce côté-là. Voulez-vous vous expofer à perdre la vie » ?

AU bout d'une minute le même homme fe gliffa dans l'ombre derrière les arbres, de la même maniere que la premiere fois. Comme je faifois fentinelle entre le bagage & les chameaux, j'étois bien armé, & je m'avançai hardiment jufqu'où le feu éclairoit, afin de voir combien il y avoit de voleurs; & bien réfolu à faire feu fur le premier que j'appercevrois : « Si vous êtes un homme, criai-je encore, & que vous ayiez befoin de quelque fecours, venez auprès du feu, & ne craignez rien. Je fuis feul. Mais fi vous vous approchez encore des chameaux, le monde entier ne vous fauvera pas la vie, & votre fang retombera fur votre tête ».

Le neveu d'Idris, le jeune Mahomet, entendant ma voix, quitta le puits, & accourut pour voir ce que c'étoit. Nous allâmes ensemble examiner les chameaux, & nous trouvâmes qu'un anneau avoit été cassé; mais que l'ouverture n'étoit pas assez grande pour que l'autre anneau, passé dans celui-là, pût en sortir. Il y avoit dans une autre chaîne une pierre bleue très-dure qu'on y avoit enfoncée pour pouvoir casser les anneaux, mais qui ne les avoit pourtant pas cassés. Nous distinguâmes en outre sur le sable l'empreinte des pieds d'un homme.

Il n'en falloit pas davantage pour nous avertir de ne point dormir cette nuit-là. Aussi nous ramassâmes des branches d'acacia, & nous allumâmes un autre feu au-delà de l'endroit ou étoient nos chameaux. J'envoyai alors Mahomet dire à Idris de faire remplir nos outres avant qu'il fût jour, de les porter auprès de notre bagage, & de tenir tout le monde armé à l'aube, parce que j'étois sûr que si les Arabes étoient assez forts, ce seroit dans ce moment-là qu'ils nous attaqueroient. Mes idées furent parfaitement d'accord avec celles d'Idris; de sorte qu'il se contenta d'une moindre quantité d'eau que celle qu'il avoit d'abord eu intention de prendre, & faisant charger nos outres sur les chameaux que je lui envoyai, il fut rendu auprès de moi avec tous nos autres compagnons un peu après quatre heures du matin.

Les Barbarins, & en général toute la classe inférieure des Maures & des Turcs chargent leurs bras & leurs poignets d'amulettes. Ils écrivent en outre quelque passage du Koran, qu'ils enveloppent très-proprement dans un sachet de ma-

roquin, & ils s'imaginent que ces fortes de charmes ont la vertu d'écarter les accidens. Les deux Barbarins, que j'avois avec moi s'étoient procuré de ces amulettes à Sennaar, afin de se préferver du Simoom, des colonnes de fable & de tous les dangers qui menacent les voyageurs dans le défert. Pour ne pas gâter ces amulettes en puifant de l'eau, ils les avoient détachées de leurs bras & les avoient pofées fur le bord du puits. Mais quand les girbas avoient été remplies, & qu'ils avoient voulu prendre leurs amulettes, ils ne les avoient plus trouvées. Ce vol & la tentative faite fur nos chameaux sembloient nous prouver qu'il y avoit beaucoup de monde autour de nous, & nous étions conféquemment dans la fituation la plus cruelle. Nous voyagions au milieu du défert le plus ftérile, le plus inhofpitalier de la terre, & ce n'étoit qu'avec la plus grande difficulté que nous pouvions charrier d'un jour à l'autre de quoi étancher notre foif. Nous avions le feul pain qu'il étoit poffible de fe procurer pour faire plufieurs centaines de milles. Le fabre & la lance ne pouvoient point triompher de nous. Mais il fuffifoit pour nous faire périr qu'une de nos girbas crévât, qu'un de nos chameaux mourût, ou fût boiteux, ou qu'une épine, une entorfe nous ôtât la facilité de marcher. Un coup de canon n'eût pas été plus terrible. Nous n'aurions pas pu fonger à nous attendre les uns & les autres. Perdre du tems eût été vouloir mourir; parce qu'avec toute la diligence que pouvoient faire nos chameaux, nous n'étions pas fûrs de ne pas manquer de pain & d'eau avant d'arriver.

Cependant, ce défert qui n'offroit pas un feul habitant, qui pût venir au fecours des voyageurs, en avoit en grand

nombre pour contribuer à leur perte. Des tribus d'Arabes, campées par troupes de deux ou trois mille, sont répandues de tous les côtés, où elles trouvent assez d'eau pour abreuver leurs nombreux troupeaux, & traversent souvent cette immense plaine & les montagnes, tantôt au levant sur les bords de la mer Rouge, tantôt au couchant sur les rives du Nil, suivant que leur besoin ou leur caprice les y invite. Ces Arabes sont tous Jaheleens, & ce sont ces tribus fanatiques & barbares, qui ont versé tant de torrens de sang pour établir la religion de Mahomet. Leurs préjugés sont encore les mêmes. La société des étrangers, ni même celle des autres Arabes n'ont pu adoucir leurs mœurs. Ensevelis dans ces vastes déserts, ils n'ont pas pu y devenir plus sauvages; mais ils y ont conservé dans toute sa férocité ce desir, cette ardeur du meurtre, qu'ils avoient lorsqu'ils sont venus s'y établir sous le cruel & inhumain Kaled-Ibn-el-Waalid, qu'on n'a pas pu surnommer l'épée de Dieu, sans outrager la majesté divine.

Si notre destinée eût été de tomber sous les mains de ce peuple, dont nous étions alors bien certainement environnés, notre mort eût été inévitable. En ne considérant pas même l'humeur sanguinaire de ces barbares, nous ne pouvions pas espérer qu'ils nous laissassent la vie. Nous n'aurions pu leur être d'aucun service, comme esclaves; & après avoir pris ou détruit ce qui nous appartenoit, ils ne nous auroient pas envoyés en Egypte, parce qu'il leur en auroit trop coûté pour cela, & que cette seule considération les en eût empêchés, quand bien même ils auroient des sentimens de charité & d'humanité qu'on chercheroit envain chez ces bar-

bares, à qui ce mot même de charité eſt inconnu. Enfin, le ſeul eſpoir qui nous reſtoit, étoit que leur nombre ne fût pas aſſez conſidérable pour nous vaincre, & que par notre courage & nos armes à feu, nous puſſions faire retomber ſur eux le mal qu'ils nous préparoient, tuer leurs chameaux, leur ôter le moyen de charrier de l'eau, & les laiſſer dans le déſert en proie à une mort, dont il falloit abſolument que leur troupe ou la nôtre devint victime.

J'EXPLIQUAI briévement ma façon de penſer à mes compagnons, qui me répondirent unanimement, « Dieu eſt grand ! » Qu'ils viennent ! » —— Nos armes étoient bien en ordre ; & le vieux Janiſſaire Iſmael les dirigeoit avec toute l'activité & la vigueur d'un jeune homme. Comme nous ne doutions pas que nos agreſſeurs ne fuſſent montés ſur des chameaux, nous nous rangeâmes le long des arbres ; les reſtes des deux feux que nous avions allumés pendant la nuit étoient en avant de nous, & nos tentes, & notre bagage, nos caiſſes placées entre les arbres, nous ſervoient de retranchemens de chaque côté. Notre eau & nos chameaux étoient par derriere nous, les chameaux étant enchaînés les uns aux autres derriere les girbas, & en outre attachés à des arbres avec des licols. Nous avions eu ſoin de laiſſer une girba ouverte, & de mettre deux moitiés de calebaſſe à côté, pour ceux qui auroient beſoin de boire. Avant le jour, nous eûmes fini de déjeûner ; & je recommandai à mes gens de faire feu en différens endroits, afin de ne pas perdre un ſeul coup. Je dis ſur-tout à ceux qui étoient chargés de tirer les gros mouſquetons, d'ajuſter les plus forts grouppes d'hommes & de chameaux, & ſur-tout les chameaux qui porteroient des girbas.

CEPENDANT le jour parut, & nous ne vîmes point d'Arabes. Tout étoit tranquille. Nous imaginâmes qu'ils s'étoient vus en trop petit nombre pour nous attaquer ; & nous n'eûmes plus d'autre crainte, que de ne pas faire assez de diligence, & de leur donner le tems d'envoyer chercher des secours. Je pris alors Ismael & les deux Barbarins avec moi, pour voir qui pouvoient être ceux qui s'étoient approchés de nous la nuit. Nous suivîmes les traces imprimées dans le sable; & marchant jusques derriere la pointe du roc, qui sembloit fait exprès pour cacher des voleurs, nous y trouvâmes deux vieilles tentes déchireés, & plantées avec des cordes d'herbes.

LES deux Barbarins étant entrés dans une de ces tentes, y trouverent une femme toute nue. Pendant ce tems-là, Ismael & moi courûmes dans la plus grande, où nous vîmes un homme & une femme également nuds, tremblant de peur, maigres, & n'ayant pas l'air d'habitans de ce monde. L'homme étoit à demi agenouillé; la femme sembloit vouloir se cacher, & il y avoit dans le coin de la tente un misérable enfant, emmailloté dans des haillons. Je m'avançai vers l'homme, & le prenant par les cheveux, je le renversai sur le dos, je lui mis un pied sur la poitrine, & je lui présentai mon coutelas à la gorge, en lui disant d'un ton menaçant: « Priez, priez promptement, car vous n'avez qu'un instant à vivre ».

LE malheureux étoit si épouvanté qu'à peine eut-il la force de me demander grace. Mais la femme ne fut pas aussi timide que lui, & courant au bout de la tente, où étoit une vieille lance, dont elle se seroit sûrement servie d'une maniere funeste pour nous, si par bonheur, elle n'avoit pas été embar-

raſſée dans la toile. Iſmael qui vit le deſſein de cette femme, la renverſa d'un coup de croſſe de fuſil, & lui arracha la lance des mains. L'autre femme ſe mit alors à crier, comme ſi elle eût été en mal d'enfant « Attachez-les, dis-je, Iſmael; & conduiſez-les ſéparément auprès de notre bagage, pendant que je vais finir avec ce voleur de chameaux. Il faudra que nous faſſions tomber leurs trois têtes dans le lieu même, ou ils vouloient nous faire périr de faim. Mais je vous le répete, ſéparez ces deux femmes ».

Tandis que les deux Barbarins attachoient l'une de ces femmes, l'autre qui étoit la nourrice & la mere du petit enfant, dit en ſe tournant vers l'homme: « Ne vous avois-je pas bien dit que vous ſeriez puni, ſi vous cherchiez à faire du mal à cet honnête-homme? Ne vous avois-je pas dit que ceci vous arriveroit, ſi vous aſſaſſiniez l'Aga? »

Quelques-uns de nos gens étoient venus pour voir ce que nous faiſions. J'envoyai les deux femmes auprès de notre bagage, en recommandant encore de les tenir éloignées l'une de l'autre pour pouvoir les interroger ſéparément & juger ſi elles diroient la vérité. La nourrice demanda ſon enfant que je lui fis donner auſſi-tôt. La pauvre petite créature, au lieu d'avoir peur, montroit de la joie & tendoit ſes petits bras quand on la paſſa près de moi. Nous garrotâmes l'arabe avec les chaînes des chameaux. Tout alloit bien juſques-là: mais nous ne ſavions pourtant pas ſi les Bishareens étoient loin de nous, & ſi nos priſonniers ne les avoient pas envoyés avertir la nuit. Juſqu'à ce que nous fuſſions bien sûrs du contraire, notre poſition n'étoit guere meilleure. Dès que

nous amenâmes l'homme en présence de mes compagnons, ils déclarerent tous qu'il n'y avoit pas de tems à perdre & qu'il falloit lui donner la mort, ainsi qu'à ses deux femmes, aussi-tôt que nos chameaux seroient achevés de charger; & certes, il sembloit que notre propre conservation, cette premiere loi de la nature, exigeoit un tel acte de rigueur. Le Janissaire Hagi Ismael étoit si déterminé à cette exécution, qu'il cherchoit déja un coutelas, mieux affilé que le sien. — « Hagi Ismael, lui dis-je, il faut attendre un moment pour voir si ce voleur est aussi un menteur. S'il cherche à me tromper dans les réponses qu'il va me faire, vous lui trancherez soudain la tête, & nous enverrons avec le mensonge à la bouche, son corps & son ame, trouver en enfer le maître qu'il sert si bien ». — Ismael répondit : « Ce qui est vrai est vrai. Si ce perfide ment, il ne mérite pas un meilleur sort que celui qui l'attend ».

L'on sentira aisément la nécessité absolue qui m'obligeoit alors à tenir un langage qui n'étoit ni celui d'un chrétien, ni celui d'un homme qui connoît les droits de l'humanité. Mais si la dureté, la brutalité de ce discours peut choquer quelqu'une des personnes qui liront ceci, & sur-tout des personnes d'un sexe plus susceptible de délicatesse que le nôtre, je les prie de ne pas oublier que je ne parlois ainsi que par principe même d'humanité, pour inspirer de la crainte à des gens dont nous n'aurions pas pu autrement arracher la vérité, & pour épargner leur sang & assurer notre conservation. — « Vous le voyez, dis-je à l'arabe, en le faisant mettre à genoux, il ne vous reste que peu de momens à vivre; le sabre est déja tiré pour faire tomber votre tête. Pro-

fitez donc du tems que vous avez encore pour me répondre avec franchise; & songez que le premier mensonge qui vous échappera sera votre derniere parole. Votre femme & votre enfant auront aussi leur tour. Vous subirez tous le même sort, à moins que vous ne me disiez la vérité toute nue ». — « Ismael, ajoutai je en parlant au Janissaire, placez vous à côté de lui, & prenez mon sabre; c'est, je crois, le mieux affilé de tous ».

« A présent, j'exige que vous me disiez quel est l'honnête-homme que votre femme vous reprochoit d'avoir assassiné. En quel lieu, dans quel tems avez-vous commis ce meurtre? & quels étoient vos complices? » — Il me répondit en tremblant & pouvant à peine s'exprimer, tant il avoit peur: « — Que c'étoit un negre, un Aga, venant de Chendi ». — « Mahomet Towash! s'écria Ismael. Dieu est miséricordieux! (1) » — « Oui, lui-même, » repliqua le Bishareen. Il nous fit ensuite le détail de ce meurtre, comme je le rapporterai par la suite. — « Où sont les Bishareens? lui demandai-je. Où est Abou-Bertran? Combien faudroit-il de tems pour qu'un messager, monté sur un chameau léger, se rendît au camp de ce Sheik? » — « Moins de deux jours, répondit-il. Peut-être un jour & demi seulement, si le messager étoit diligent & que son chameau fût bien bon ». — « Prenez bien garde, lui dis-je, à ce que vous dites & au risque que vous courez. D'où sortez vous, vous & vos femmes? & quand est-ce que vous êtes venus ici? » — « Nous sortons du camp d'Abou-

(1) Ullah kerim!

Bertran, & nous sommes arrivés ici le 5[me]. (1) jour à midi. Mais nous montions des chameaux femelles, des chameaux favoris du Sheik Seïde. Nous les menâmes fort doucement. Les deux que vous avez vus près de nos tentes boitent. Il y en a encore d'autres qui ne sont pas en bon état. En outre, nous avions avec nous des femmes & des enfans ». — « Et où est allé ce parti d'Arabes avec ses chameaux, en sortant d'ici? & combien y avoit-il d'hommes en tout ? » — « Il y avoit environ trente hommes, tous domestiques, conduisant trois cens chameaux, tant bons que mauvais. Quelques-uns de ces hommes avoient une lance; d'autres en avoient deux: mais dans toute la troupe, il n'y avoit pas une seule arme d'une autre espece, pas même un bouclier ».

« Et que vouliez-vous faire de mes chameaux, la nuit derniere ? » — « Je voulois m'en servir pour aller avec mes femmes & mon enfant joindre mes compagnons sur les bords du Nil ». — « Et que serions-nous devenus alors, nous autres ? Il nous eût fallu mourir ici ». — L'Arabe ne répondit rien. — « Prenez garde à ce que vous allez dire; la chose est pressée, & vous êtes dans mes mains. Prenez-y donc bien garde ». — « Eh! oui, certainement, répondit-il, vous seriez morts; vous ne vous seriez pas sauvés, puisque vous n'auriez pu aller nulle part ». — « Si un autre parti de vos gens nous avoit trouvés ici, nous auroit-il égorgés ? » — L'Arabe hésita un peu, puis il répondit, comme s'il étoit revenu à lui-même: « Oui, ils ont massacré l'Aga; ils vous auroient mas-

(1) Il faut observer que l'arabe n'indiqua pas le jour par le cinquieme jour, mais par une époque qui répondoit au 5.

ſacré de même, parce qu'ils n'épargnent jamais quelqu'un, s'il n'eſt accompagné par un Bishareen ».

A ces mots, tous mes compagnons s'écrierent pour condamner l'Arabe à la mort. — « Ecoutez-moi bien, lui dis je encore; parce que votre vie dépend de la maniere dont vous répondrez aux queſtions que je vais vous faire. Savez-vous s'il doit bientôt paſſer ici quelque nouveau parti de Bishareens? ou s'il y en a aux puits qui ſont au nord du déſert? & quel nombre il peut y en avoir? Les avez-vous enfin fait avertir, depuis hier au ſoir que vous nous avez vus ici? » — Il me répondit plus vite qu'il n'avoit encore fait: « Nous n'avons envoyé perſonne nulle part. Nos chameaux boitent. Nous attendions qu'ils fuſſent en état de marcher pour aller joindre nos compagnons ſur les rives du Nil. Des partis de Bishareens paſſent toujours par ici, & ſont plus ou moins nombreux. Mais il n'en viendra pas juſqu'à ce qu'ils aient appris ſi les pâturages des bords du Nil ſont déjà en état de nourrir leurs troupeaux. Mes compagnons ont amené deux dromadaires, avec leſquels ils peuvent envoyer dans trois jours des nouvelles au bord de la mer Rouge. Il eſt poſſible auſſi que ſans attendre ces nouvelles il paſſe quelque parti comme le dernier; car il n'y a rien à craindre pour eux dans ces cantons. Les puits qui ſont au nord appartiennent aux Ababdés. Quand les Bishareens paſſoient de ce côté-là avec leurs troupeaux, ils étoient toujours en grand nombre & ils avoient un Sheik à leur tête. Mais à préſent, ces puits ont ſi peu d'eau, qu'ils ne peuvent pas abreuver de grands troupeaux, & les Bishareens ne peuvent prendre d'autre chemin que celui-ci ».

Je me levai & j'appellai Ismael. Le malheureux Arabe crut qu'il alloit mourir. La vie est encore douce pour le plus misérable des hommes. Celui-ci se tenoit à genoux, serrant de ses mains jointes le derriere de son cou, & croyant, j'en suis sûr, sentir déja le tranchant du coutelas d'Ismael. Il nous jura qu'il n'avoit pas prononcé une seule parole qui ne fût vraie, & que si on interrogeoit sa femme, elle ne pourroit pas dire autre chose.

J'allai donc du côté où étoit la femme, qui voyant Ismael armé de son coutelas, crut que son mari étoit déja expédié & s'abandonna au plus violent désespoir, en criant: « Que tous les hommes étoient des menteurs & des assassins: mais qu'elle m'auroit dit la vérité, si je l'avois interrogée la premiere ». — « Eh bien! dis-je, Hagi Ismael, allez-vous-en dire à nos gens de ne pas donner la mort à son mari, jusqu'à ce que je les avertisse. Maintenant, voici votre tour. Si vous ne me dites pas la vérité, je commencerai par écraser moi-même votre enfant à vos yeux, & j'ordonnerai ensuite qu'on vous fasse souffrir la mort la plus cruelle ». — Elle dit avec vivacité « qu'elle ne savoit pas précisément qui avoit tué Mahomet Towash, parce qu'elle n'y étoit pas présente & qu'elle n'avoit appris sa mort que lorsque son mari étoit revenu dans sa tente ». — Je lui fis alors les mêmes questions que j'avois faites à son mari, & elle y répondit précisément comme lui. La seule chose particuliere qu'elle me dit, c'est qu'elle croyoit qu'il passeroit bientôt à Chiggre un parti d'Ababdés. Dès qu'elle vit que je me levois pour m'en aller, elle se mit à pleurer amérement & à s'arracher les cheveux, en implorant ma miséricorde. Elle pressa contre son sein son

malheureux enfant, comme si elle lui avoit dit un dernier adieu; puis elle le posa devant moi & continua à verser des larmes & à pousser des cris de désespoir. « Si vous êtes un Turc, disoit-elle, rendez mon enfant esclave, mais ne le tuez pas; épargnez aussi mon époux! »

Quoique j'entendisse bien l'arabe, je n'avois pas cru jusqu'à ce jour qu'il y eût dans cette langue des expressions tout-à-la-fois si simples & si énergiques. Je me sentis tellement ému, & mes pleurs coulerent avec tant d'abondance qu'il me fut impossible de pousser plus loin une scène qui devenoit si tragique. — « Femme, dis-je à cette Arabe, je ne suis point un Turc; je ne fais point d'esclaves, ni je ne massacre d'enfans. Ce sont vos Arabes qui me forcent à ce que je fais ici. C'est vous qui m'avez attaqué la nuit derniere. C'est vous qui avez assassiné Mahomet Towash, homme de votre religion, & occupé alors à remplir ses devoirs. Je suis un étranger qui ne cherche que sa propre sûreté. Mais vous, vous êtes tous des voleurs & des assassins ». — « Cela est vrai, répondit-elle, ils sont tous des assassins & des menteurs, & mon époux peut, sans le savoir, mentir comme les autres. Mais répétez-moi ce qu'il vous a dit, & je vous dirai si cela est vrai ou non ».

Cependant la journée s'avançoit; nous n'avions encore pris aucune résolution, & nous n'étions pas trop en sûreté. Nous rassemblâmes nos trois prisonniers bien garrotés, que nous mîmes sous la garde de Georgis. Après moi, j'appelai à l'écart tous mes compagnons. Je leur dis combien il seroit horrible d'égorger deux femmes & un enfant à la mamelle,

ou même de les faire mourir de faim, en tuant les femelles de chameau qui les nourrissoient; car, ajoutai-je, quoiqu'alors nous ne souillions pas nos mains de leur sang, nous ne serons pas moins coupables de leur perte. Nous sommes étrangers; nous avons rencontré ces Arabes par hasard : mais ils sont dans un pays qui leur appartient. Mais supposons que nous donnions la mort au mari, une des femmes peut aussi-tôt monter sur un chameau & aller à toute course avertir les Bisharéens, qui enverront un parti pour nous surprendre au premier puits où nous passerons, & où nous ne pourrons leur échapper ». — Presque toute la troupe pencha pour qu'on épargnât les femmes & l'enfant : mais personne ne s'opposoit à la mort de l'homme, qui étoit convenu d'avoir voulu voler nos chameaux pour aller joindre ses camarades sur les bords du Nil, & nous exposer conséquemment à périr de faim, ou à être massacrés par les Arabes.

Cette seule idée transportoit tellement le vieux Janissaire Hagi Ismaël, qu'il vouloit absolument avoir le plaisir de trancher lui même la tête de l'Arabe. Les Barbarins étoient aussi très irrités de la perte de leurs amulettes. En un mot tout le monde souhaitoit que l'Arabe perdît la vie, sur-tout depuis qu'on savoit la maniere dont lui & ses compagnons avoient traité Mahomet Towash, que je me croyois moi-même, je l'avoue, obligé de venger.

» Puisque vous différez dans vos opinions, leur dis-je; laissez-moi vous faire part de la mienne; car nous n'avons pas un moment à perdre. Il me semble que depuis que nous nous sommes mis en route, nous avons été préservés de plusieurs

sieurs dangers, par une protection spéciale de la Providence; & certainement nous n'aurions pu manquer de périr si nous avions toujours suivi strictement ce que la seule raison sembloit nous prescrire. Nous sommes, il est vrai, de différente religion : mais nous adorons tous le même Dieu. Supposons que dans cette occasion le ciel veuille nous éprouver, & voir si nous compterons sur sa protection toute-puissante, ou sur notre prévoyance & notre courage. Si nous tuons aujourd'hui l'Arabe, demain nous pourrons rencontrer les Bisharéens, & alors nous connoîtrons tous la folie de nos précautions ».

« Pour moi je crois fermement que, tant dans le désert que dans ma maison, je suis sans cesse dans les mains de Dieu, & non dans celle des Bisharéens, ni d'aucun infâme voleur. J'ai la conscience pure. Je n'ai rien entrepris d'illégitime; je suis mon chemin tranquillement, mon chemin pour me retirer dans ma patrie, ne mangeant que du pain & ne buvant que de l'eau; & je n'ai fait aucun mal à personne, ni n'ai dessein d'en faire. Nous sommes neuf combattans, nous avons chacun deux fusils, dont plusieurs à deux coups, & d'autres d'un calibre inconnu aux Arabes, dont les armées ont été souvent vaincues avec moins d'armes à feu. Nous ne sommes couverts que de haillons, ainsi notre dépouille ne peut tenter personne; & je ne crois pas que des jeunes gens prennent la lance & le bouclier, & s'éloignent de leur campement pour venir nous attendre aux puits uniquement par plaisir, & sans espérer aucun profit. D'ailleurs je vous le déclare, si nous rencontrions jamais les Bisharéens, & que le terrein où nous serions ressemblât à celui

où nous avons été jufqu'à préfent, je les combattrois hardiment, & je ferai fûr que nous les vaincrions fans peine. Je n'oferai pourtant pas dire qu'il en fût de même, fi ma confcience étoit chargée du crime horrible & déteftable d'avoir de fang froid égorgé un homme. Je fuis donc réfolu à épargner cet Arabe, & à empêcher de tout mon pouvoir qu'aucun de nous lui donne la mort ».

Il étoit aifé de voir que, non la cruauté, mais la crainte de voir leur propre vie expofée, avoit déterminé mes compagnons à facrifier celle de l'Arabe. Ils me répondirent prefque tous à la fois que je penfois bien. « Mais dirent-ils enfuite, quel parti prendrons nous ? Nous ferons-nous maffacrer par les Bisharéens comme Mahomet Towash ? Si nous ne donnons pas la mort à l'Arabe, avons-nous quelqu'autre moyen d'échapper ? »

» Eh bien ! repris-je, puifque vous me demandez ce que nous avons à faire, je vais vous l'apprendre. Il faut accomplir un premier devoir, qui eft de fe défendre & de veiller à fa confervation autant qu'on le peut fans crime. Vous laifferez ici les femmes & l'enfant, avec les femelles de chameau qui les nourriffent de leur lait. Vous attacherez la main droite de l'homme à la main gauche d'un de vous, chacun s'en chargera alternativement, & nous le conduirons ainfi jufqu'en Egypte. Peut-être connoît-il le défert & les puits mieux qu'Idris : mais en tous cas au lieu d'un Hybeer, nous en aurons deux ; & qui peut affurer qu'Idris foit plus exempt d'accident qu'aucun de nous autres ? Cependant comme l'Arabe fait les endroits où fe tiennent fes compa-

gnons dans les différentes saisons de l'année, & qu'il pourroit chercher à nous mener vers eux, dès que nous les rencontrerons, celui d'entre vous qui le tiendra attaché dans ce moment, lui plongera un poignard dans le cœur, afin qu'il ne puisse pas jouir de sa perfidie. Si au contraire il se conduit bien, qu'il avertisse Idris des dangers dont nous serons menacés, & des moyens de les éviter; qu'il nous indique les puits où il y a peu d'eau, au lieu des puits abondans, je promets que le jour que nous arriverons en Egypte, je lui donnerai des vêtemens neufs pour lui & pour ses femmes, avec un bon chameau pour lui seul, & une charge de dora pour eux tous. Quant aux chameaux que nous laissons ici, ce sont des femelles dont ces femmes ont besoin pour vivre. Ces chameaux ne boitent point comme on l'a dit; mais nous pouvons les rendre boiteux, afin que si l'on veut s'en servir pour aller donner quelques avertis aux Bisharéens, la personne qui les montera s'expose à périr de soif avec eux.

Cette proposition fut généralement applaudie. Idris surtout déclara avec chaleur qu'il la trouvoit très-sage. Nous fîmes venir nos trois prisonniers, & nous leur répétâmes leur sentence. Ils parurent très-satisfaits; & la femme nous assura qu'elle aimeroit mieux voir mourir son enfant que de chercher à nous occasionner le moindre mal, & que s'il passoit un millier de Bisharéens, elle trouveroit bien le moyen de les empêcher de connoître notre route & de pouvoir nous suivre.

Je chargeai les deux Barbarins d'aller mettre les chameaux

dans le cas de boîter, & je leur recommandai pourtant de ne pas les bleſſer de maniere que ces pauvres animaux ne puſſent pas en guérir. Je donnai en même-tems à la femme qui étoit nourrice douze poignées de notre pain de dora, ſeule proviſion que nous euſſions; & quelque médiocre que fût ce préſent, nous éprouvâmes par la ſuite que nous avions preſqu'eu tort de le donner. Nous laiſſâmes à cette malheureuſe famille la conſolation de penſer, que pourvu qu'elle tînt ſa promeſſe nous lui ſerions bien plus favorables qu'elle ne l'avoit d'abord eſpéré.

Le 20, à onze heures du matin, nous partîmes de Terfowey, après avoir renouvellé nos injonctions aux deux femmes Arabes, & les avoir aſſurées que la vie de leur mari dépendoit de leur conduite & de la ſienne. Notre priſonnier eut la main droite enchaînée à la main gauche d'un des Barbarins. A peine fûmes-nous arrivés dans la plaine, que tout ſembla nous annoncer que nous ne tarderions pas à ſentir le Simoom. En effet un quart d'heure avant midi, l'Arabe priſonnier, puis Idris, s'écria : Le Simoom ! le Simoom !

Ma curioſité ne me permit pas de me jetter à terre ſans regarder auparavant derrière moi. Je vis dans le ſud, en tirant un peu vers l'eſt, un nuage rouge, comme celui que j'avois vu la premiere fois que le Simoom nous avoit frappé. Il étoit pourtant un peu moins épais, & avoit une teinte bleuâtre. Ses bords n'en étoient pas très-marqués, comme ceux du premier, mais ils ſembloient être d'une fumée légere, & le milieu, qui paroiſſoit de la largeur d'environ une braſſe, étoit

d'une couleur variée. Nous tombâmes tous le visage contre terre, & nous sentîmes le vent du Simoon passer par-dessus nous avec assez de force. Ce vent continua à souffler jusqu'à près de trois heures; de sorte que nous fûmes tous si malades cette nuit-là, qu'à peine pûmes-nous charger nos chameaux & arranger notre bagage. Pour comble de malheur, un de nos chameaux mourut de fatigue & de faim. Alors, quelqu'accablés que nous fussions, la crainte de périr dans le desert nous obligea à couper plusieurs tranches très-minces de la chair du chameau; nous les suspendîmes la nuit à des arbres; le lendemain nous en couvrîmes notre bagage, & le soleil les eut bientôt desséchées.

A huit heures & demie du soir, nous fîmes halte auprès d'un puits, situé dans une plaine sabloneuse, où il ne croît qu'un très-petit nombre d'acacias. Ce lieu se nomme *Naibey*. Nous avions trouvé ce jour-là de grands blocs de sel fossile. Tout ce terrein en est rempli, & c'est indubitablement cause que l'eau de Tersowey, & sur-tout celle de Naibey, a un goût amer. Nous trouvâmes près de ce dernier puits le corps d'un homme, & deux chameaux étendus à côté de lui. Il y avoit vraisemblablement long-tems qu'ils étoient là. Les chameaux étoient tellement desséchés, qu'ils sembloient ne devoir peser que quelques livres. Ils n'avoient été touchés par aucune espece de vermine; car dans la vaste étendue de ce desert il n'y a ni ver, ni mouche, ni rien qui ait le souffle de la vie.

Le 21, à six heures du matin, nous partîmes de Naibey, après avoir mis de l'eau dans nos girbas. Nous marchions au

nord, & nous comptions aller en droite ligne vers Syené. Nous trouvâmes, pendant une heure, un chemin hérissé de pointes de rochers; &, d'après cela, il étoit aisé de prévoir que nos chameaux seroient bientôt excédés. A huit heures, nous vîmes à l'orient un spectacle pareil à celui que nous avions déja contemplé plusieurs fois. Une immense quantité de colonnes de sable s'élevoit en tournoyant, & obscurcissoit la clarté des cieux. Nous commencions à nous appercevoir que toutes les fois que ce phénomène paroissoit de bonne heure, c'étoit un signe immanquable de chaleur & de vent du nord jusqu'à midi; que vers midi le vent du nord se calmoit, & que bientôt après on avoit pendant deux heures le Simoom empoisonné. Nous avions déja éprouvé des effets si funestes de ce terrible Simoom, que la crainte d'en sentir de nouveaux faisoit sur nous une impression cruelle, & nous ôtoit presqu'entiérement le peu de force qui nous restoit. Les colonnes de sable nous auroient sans doute engloutis, si nous nous étions trouvés sur leur passage: mais comme jusqu'alors elles ne nous avoient fait aucun mal réel, nous les redoutions bien moins que le Simoom.

Ces colonnes nous offrirent ce jour-là un spectacle bien plus magnifique que tout ce que nous avions encore vu. Elles étoient plus grosses que les jours précédens, & le soleil les frappoit de maniere que les plus rapprochées de nous sembloient être couvertes d'étoiles d'or. Nous les avions alors à environ deux milles de distance. Ce qu'il y avoit de plus remarquable, c'est que ces colonnes ne s'élevoient jamais que dans l'espace circulaire que nous laissions à notre gauche & qu'entoure le Nil, en allant par Chaigie vers Dongola. Il

eſt très-rare que l'on en voie à l'eſt du méridien, c'eſt-à-dire dans l'endroit où le Nil traverſe le Magiran avant de commencer ce grand détour. Obſervons auſſi que le Simoon nous venoit du côté oppoſé, c'eſt-à-dire du ſud-eſt.

Un peu avant midi le vent du nord ceſſa, & pendant une heure de tems il tomba ſur nous une eſpece de pluie de ſable très-fine. Je me rappellai alors la deſcription de ce phénomène telle que la fait Syphax, dans la Tragédie de Caton.

Tel le Numide voit dans ſes vaſtes deſerts,
Le fougueux ouragan fondre du haut des airs.
Il court en tournoyant ſur la mobile arène;
En des monts inégaux il transforme la plaine:
A ce terrible aſpect le triſte voyageur,
Eſt demeuré frappé de ſurpriſe & d'horreur;
Et le ſable en colonne élancé vers la nue,
L'engloutit ſous le poids de ſa maſſe rompue.

Addisson, Tragédie de Caton.

Ces vers ſont une fidele copie du tableau original que j'ai vu tracé par la main créatrice qui régit l'univers.

Quand le Simoom ſe faiſoit ſentir, le vent, qui étoit au nord, paſſoit incontinent au ſud-eſt, & nous tombions auſſitôt dans l'accablement qui ſuit ce terrible phénomène. Le météore bleuâtre, qui annonce toujours le Simoon, paſſoit ſur nous vers midi, & le vent duroit près de deux heures. Nous gardions alors un profond ſilence; nous nous ſentions fatigués d'exiſter. En contemplant l'état où étoient réduits nos chameaux, je commençai à craindre qu'ils ne fuſſent

destinés à périr dans le desert, & je me résignai tristement à supporter ce malheur. Nous fîmes halte à huit heures & demie du soir dans un endroit où l'on trouve, au milieu des sables, beaucoup de jonc & d'arbres verdoyans, chose très-heureuse pour nos pauvres chameaux. Nous résolûmes en conséquence d'y demeurer jusqu'à ce qu'ils eussent bien mangé.

Le 22, à six heures du matin, nous nous remîmes en route. Un de nos compagnons, Turcororis, eut un accès de frénésie. En voyant ses contorsions, je crus qu'il tomboit du haut-mal; mais nous fûmes bientôt sûrs que la chose étoit plus sérieuse. J'ignore s'il avoit déja eu quelqu'atteinte de la même maladie. Je lui proposai de le saigner; mais il ne voulut pas y consentir. Nous lui présentâmes de l'eau, & il ne voulut presque pas en boire. Il se rouloit à terre en poussant de longs gémissemens, & en répétant souvent deux ou trois mots, que je ne comprenois pas. Dès-lors il refusa de continuer son voyage, & nous fûmes obligés de l'abandonner à sa mauvaise fortune. Nous marchâmes assez bien ce jour-là, sans aller ni trop vîte, ni trop doucement: ce qui nous excitoit, c'est que nous pensions que nos chameaux s'étoient bien repus les deux nuits précédentes. Cependant un de ces animaux mourut vers les quatre heures, presqu'au moment que nous arrivions à Umharack.

Je commençai à me précautionner contre un plus grand malheur. Je voyois que nous perdrions tous nos chameaux, & que les hommes même, qui composoient notre caravane, s'épuisoient de jour en jour. Nous étions en outre menacés de

manquer de pain, quoique nous eussions eu beaucoup de viande de chameau à manger. Nous avions, il est vrai, espoir de trouver de l'eau plus fréquemment qu'au commencement de la route; mais cette eau étoit saumâtre, & ne nous désaltéroit presque pas. Enfin le redoutable Simoon nous avoit accablés, & nous nous sentions une foiblesse, une langueur que nous nous efforcions inutilement de vaincre. Toutes ces considérations m'engagerent à jetter toutes les choses pesantes dont je pouvois me passer, ou qui ne m'étoient pas absolument nécessaires, comme les coquillages, les fossiles, les minéraux, les pétrifications, les doubles étuis de mon quart de cercle, de mes télescopes, & de ma pendule, & plusieurs autres choses semblables.

Nous n'avions plus que cinq chameaux, qui ne sembloient guère capables d'achever le voyage. Si malheureusement ces animaux nous avoient manqué, il n'y auroit eu d'autre parti à prendre que de charrier chacun ses provisions & son eau. Un homme pouvoit bien porter l'eau dont il avoit besoin d'un puits à l'autre. Mais comme il y avoit tout à craindre qu'il n'y eût des puits à sec, & que conséquemment la distance ne fût souvent doublée, & qu'en outre il étoit bien difficile de porter des provisions quand on avoit de la peine à marcher même sans aucune charge, notre situation étoit vraiment affreuse.

Notre prisonnier Bisharéen sembloit seul conserver sa force & son courage. Il s'étoit singulierement attaché à moi. Avec un morceau d'un mauvais haillon qu'il portoit autour des reins, il m'avoit enveloppé les pieds d'une maniere très-

adroite, & comme les gens de sa tribu ont coutume de le pratiquer; de sorte que cela m'avoit beaucoup soulagé pendant le jour. Mais la fraîcheur de la nuit me faisoit souffrir des douleurs inexprimables. Je proposai à cet Arabe de lui ôter la chaîne, qui le retenoit attaché nuit & jour par la main droite à un de nos gens: mais il le refusa, en disant: « Otez-moi ma chaîne quand vous chargerez & déchargerez vos chameaux; je ne m'enfuirai pas, parce que quand bien même vous ne me tireriez pas un coup de fusil, je périrois de faim & de soif dans le désert. Mais gardez-moi avec vous jusqu'à la fin du voyage, comme vous avez commencé, parce que je ne puis pas me mal comporter, & perdre la récompense que vous m'avez promise ».

A trois heures quarante minutes, nous trouvâmes beaucoup de rochers de sel fossile. Le chemin sur lequel nous marchions en étoit rempli. A cinq heures, nous trouvâmes le cadavre de Mahomet de Towash, dans l'endroit même où il avoit été assassiné. Il étoit étendu sur le sable, & entierement nud. Le coup qu'on lui avoit donné sur le derriere du jarret étoit visible; & il avoit en outre eu le corps percé par derriere d'un coup de lance, & reçu deux coups de sabre sur la tête. Après avoir avancé quelques pas de plus dans le sable, nous vîmes à droite du chemin, trois autres cadavres, qu'Idris reconnut pour les principaux domestiques de Mahomet. Ceux-ci prirent les armes pour se défendre, dès qu'ils virent leur Aga blessé. Mais les lâches & perfides Bisharéens les engagerent à capituler, sous promesse de leur donner des chameaux & des provisions, pour se rendre en Egypte; après quoi ils les massacrerent derriere ces rochers.

A six heures nous fîmes halte à Umharack, lieu ainsi nommé à cause des Racks, qui y croissent; ces arbres semblent aimer beaucoup un sol imprégné de sel. A Raback, à Masuah, j'en ai vu beaucoup croître dans la mer. Quand j'ordonnai de faire halte à Umharack, tous mes compagnons demanderent à continuer de marcher le reste de la nuit, pour que nous pussions nous éloigner de ce lieu funeste. La vue des cadavres des malheureux qui avoient été assassinés, & la crainte d'éprouver un semblable destin, l'emportoient sur le désir de se reposer. En un mot, il étoit aisé de voir qu'ils étoient en proie à deux sortes de crainte, dont les effets étoient totalement différents. Le Simoom, les colonnes de sables, & l'appréhension de mourir de soif & de faim, les jettoient dans un engourdissement & une inactivité stupide. Mais la découverte des Arabes à Tersowey, la peur de rencontrer les Bisharéens aux puits, & le corps sanglant de l'Aga & de ses infortunés compagnons, leur donnerent un degré de vigueur, qui ressembloit presque au courage qu'inspire une nouvelle heureuse.

Je leur observai que de tous les lieux, où nous nous étions arrêtés dans le désert, il n'y en avoit aucun aussi sûr qu'Umharack; parce que les Bisharéens devoient s'en tenir écartés, dans la crainte de rencontrer les troupes de Syené, qui sûrement cherchoient les meurtriers de Mahomet Towash. Notre prisonnier nous dit, que le puits voisin appartenoit aux Abaddés, & non pas aux Bisharéens, & que ceux-ci étoient venus tuer l'Aga en cet endroit, pour faire croire que les Ababdés l'avoient assassiné. Idris contribua à nous rassurer, en nous disant que tous les puits que nous trouverions désormais

jusqu'en Egypte avoient si peu d'eau, qu'ils ne pouvoient jamais fournir à l'approvisionnement de plus de dix personnes à la fois; & aucun de nous ne pouvoit craindre pour notre caravane, quand il se présenteroit vingt brigands à la fois. La nuit nous parut excessivement froide à Umharack. Cependant le thermometre de Farenheit étoit au 49[e] degré, une heure avant le jour.

Le 23 à six heures du matin, nous nous éloignâmes d'Umharack. Nous marchâmes ce jour-là entre des montagnes d'une pierre bleue, d'une qualité supérieure, & dans le centre il y avoit de fortes veines de jaspe, dont les couches étoient tranchées perpendiculairement. Nous vîmes aussi d'autres montagnes de marbre de couleur Isabelle. Dans quelques endroits, le rocher sembloit composé de bois pétrifié, comme j'en avois déjà vu dans les montagnes de Cosséir. A onze heures un quart, marchant droit au nord, nous entrâmes dans une étroite vallée, où nous vîmes deux puits, à gauche de notre chemin. Nous suivîmes les sinuosités de la vallée, dont le fond n'est que de sable, & nous vînmes à un grand étang, dont l'eau étoit excellente. Ce lieu s'appelle Umgwat. L'étang est garanti des rayons du soleil, par la projection d'un grand rocher qui le recouvre, & qui est taillé, comme un coin à fendre du bois. Ce rocher est tout entier de marbre verd le plus pur.

Nous trouvâmes dans la vallée les corps des Turcororys, de la suite de Mahomet Towash. Ces malheureux dispersés par les Bisharéens, étoient morts de soif dans ces déserts. Il nous parut qu'aucun d'eux n'étoit venu jusques à l'étang.

Nous trouvâmes dans l'eau de cet étang une farcelle. Le Turc Ifmael s'apprêtoit à lui tirer un coup de fufil; mais je l'arrêtai, parce que je voulois effayer de juger par le vol de cet oifeau, fi le Nil étoit bien éloigné. Nous nous mîmes donc à crier pour lui faire prendre la volée, & abandonner un lieu, qui devoit lui être étranger. Il partit en effet, & vola droit à l'oueft, en s'élevant toujours, à mefure qu'il s'éloignoit, preuve certaine qu'il alloit très-loin. Enfin, nous le perdîmes de vue, fans nous être apperçus qu'il fe rapprochât de la terre. J'augurai de-là, que le Nil devoit être à une très-grande diftance d'Umgwat, ce qui étoit effectivement vrai, & cette idée me fit de la peine.

Nous jettâmes l'eau faumâtre, qui reftoit dans nos girbas, & nous les remplîmes de bonne eau d'Umgwat. Je ne pus m'empêcher de reprocher à Idris l'inexactitude de ce qu'il nous avoit dit la veille, fur le peu de gens que nous pouvions trouver aux puits, qu'il avoit prétendu n'avoir de l'eau que pour dix perfonnes tout au plus; tandis qu'à Umgwat il y avoit de quoi abreuver pendant un mois de fuite une tribu entiere d'Arabes. Il n'eut pas grand chofe à répondre. Il dit feulement, que le puits d'Haimer que nous rencontrerions le premier, avoit fort peu d'eau, & n'en avoit peut-être même pas du tout; & il ajouta, que fi nos gens vouloient prendre courage, nous n'avions plus à craindre les Arabes, ni aucun autre danger.

A quatre heures un quart, nous abandonnâmes l'étang, & nous continuâmes à faire route dans une vallée fabloneufe, appellée Waadi Umgwat. Cette nuit là, on vint m'avertir que

le Turc Ismael & le Grec Georgis étoient si malades qu'ils avoient résolu de renoncer à continuer le voyage, & de se soumettre à ce qu'ils appelloient leur destinée, c'est-à-dire, à mourir dans le désert. J'eus beaucoup de peine à leur faire perdre cette idée ; & je leur promis que le lendemain matin, ils monteroient sur un chameau, ce qu'aucun de nous n'avoit encore fait. Tous mes compagnons m'avoient pourtant prié souvent d'y monter moi-même : mais je m'en étois bien gardé, parce qu'indépendamment de ce que j'aurois écrasé nos chameaux, c'eût été un dangéreux exemple, pour des gens déjà trop découragés ; & j'en eus bientôt la preuve, par le mauvais effet que produisit ma condescendance pour nos deux pauvres malades.

Nous partîmes de Waady Umgwat le 24, à 6 heures ½ du matin, suivant toujours les sinuosités de la vallée sabloneuse. A neuf heures & demie, nous trouvâmes la carcasse du cheval de Mahomet Aga. Quoique sans guide, ce pauvre animal avoit suivi exactement la trace des puits & le chemin de l'Egypte, & il avoit dû survivre de quelques jours à son malheureux maître.

A onze heures, nous entrâmes dans une plaine de sable mouvant, & nous vîmes quelques colonnes de sable qui commençoient à s'élever, mais qui n'ayant pas assez de vent pour se soutenir, ne purent pas nous inquiéter beaucoup. Nous nous arrêtâmes à une heure, non loin du puits Mour qui étoit au nord-est de nous. A quatre heures, nous nous remîmes en route. Quarante minutes après, nous arrivâmes au puits Mour même. Il étoit à sec. A six heures un quart,

nous trouvâmes le corps d'un homme qui paroissoit être mort depuis très-long-tems. A sept heures, nous fimes halte à El-Haimer, où l'on trouve deux puits au milieu d'une grande plaine de sable. Nous avions encore un autre puits à l'ouest de nous : l'eau de ce dernier puits est amere & saumâtre : mais elle est aussi plus abondante que celle des deux premiers que nous mîmes plusieurs fois à sec, en remplissant nos girbas.

Nous partimes d'El-Haimer le 25, après sept heures & demie du matin ; & à dix heures, nous fîmes halte au milieu de quelques acacias, afin de laisser un peu repaître nos chameaux qui n'avoient rien mangé de toute la nuit, que quelques racines ameres de séné. Tandis que nous étions assis sur l'herbe, nous vîmes venir à nous une troupe d'Arabes, montés sur des chameaux, & portant chacun derriere lui, une petite charge ; ce qui leur donnoit l'air d'une caravane. Ils avoient deux montées à passer, avant de pouvoir arriver à l'endroit où nous étions. Le chemin étoit entre deux montagnes sabloneuses, derriere lesquelles nos chameaux paissoient dans le bois, & sur le bord du chemin étoient les puits d'El-Haimer, auprès desquels les girbas que nous avions remplies, restoient encore. Il étoit donc nécessaire d'entrer en pour-parler avec ces Arabes, avant de les laisser passer entre les montagnes sabloneuses. A la premiere vue de la caravane, tous mes gens prirent les armes & se rendirent auprès de moi. Tous nos fusils étoient bien chargés & bien amorcés.

La premiere chose que firent mes compagnons, fut de demander ce que nous ferions de notre Bisharéen ? Nous le dé-

tachâmes du Barbarin. Nous lui garrotâmes les deux mains & nous le donnâmes à tenir à un Turcorory que nous plaçâmes derriere nous, afin d'avoir l'air d'être en plus grand nombre. Je m'avançai alors jusques au bord de la montagne & je criai de toute ma force : « Arrêtez ! vous ne pouvez pas passer ici ». — Je ne sais pas s'ils m'entendirent ou non, mais ils continuerent à monter. Alors je leur criai encore en leur montrant mon fusil : « Si vous avancez un pas de plus, je fais feu ».

A ces mots, ils s'arrêterent ; bientôt après, ils mirent tous pied à terre ; & l'un d'eux s'étant avancé, la lance à la main, jusqu'à une vingtaine de pas de nous, fut reconnu par Idris, qui s'écria : « Ils sont Ababdés ». — « Ababdés ou non, répondis-je, ils sont dix-sept hommes & Arabes, & je ne suis pas dans l'intention de me mettre imprudemment dans leurs mains, comme Mahomet Towash. Je suis sûr du moins qu'ils seront en notre pouvoir, tant qu'ils demeureront là où ils sont ». — Idris me dit alors qu'il étoit marié à une Ababdé de Sheik Ammer ; qu'il alloit leur parler & obtenir d'eux une parole sûre. « Dites-leur aussi, lui dis-je, que je suis l'ami de leur Sheik Nimmer & de ses deux fils, & du Sheik Haman de Furshout ; que je vais en Egypte ; que j'ai été poursuivi par les Bisharéens ; que je ne me fie à personne ; que j'ai vingt hommes armés de fusils ; & que je ne veux leur faire aucun mal, pourvu qu'ils passent un à un, après m'avoir remis un de leurs gens pour ôtage ».

Idris alla joindre sans armes l'Ababdé qui s'étoit avancé, & ils allerent ensemble vers la troupe, où ils convinrent des conditions

conditions que je venois de ſpécifier. Deux des principaux de ces Arabes quitterent alors leurs lances & vinrent auprès de moi. La ſalutation de paix, Salam Alicum! & Alicum Salam! fut donnée & rendue de part & d'autre. Les deux Ababdés parurent un peu ſurpris de voir le Bisharéen avec les mains garrotées. Mais je leur dis que cela ne les regardoit point, & je priai Idris de donner ordre qu'on fît paſſer leurs chameaux. Un des Barbarins s'avança en même tems avec une calebaſſe d'eau & du pain; parce que l'uſage de manger enſemble dans ces contrées eſt garant de la foi qu'on vient de donner.

Les Ababdés n'avoient point encore entendu parler de la mort de Mahomet Towash, & ils en parurent très-fâchés. Ils dirent que le Sheik Abou-Bertran étoit un voleur & un aſſaſſin. Quand tous leurs chameaux eurent paſſé, je demandai à mes ôtages où ils alloient? Ils me répondirent qu'ils alloient à Atbiah, à l'occident de Terſowey, ramaſſer du ſéné pour le gouvernement du Caire. J'aurois beaucoup voulu pouvoir les engager à me vendre ou à me changer deux chameaux : mais ils me dirent que leurs chameaux n'étoient pas très-forts; qu'avant qu'ils fuſſent de retour, ils ſeroient dans le même état que les miens; qu'ils étoient obligés de les charger beaucoup; & en effet, les ſacs qu'ils avoient derriere eux, ſembloient indiquer que leur bénéfice n'étoit pas conſidérable; de ſorte que la perte d'un chameau devoit leur paroître très-ſérieuſe.

Je crus que l'humanité m'obligeoit de préſenter notre priſonnier Bisharéen aux deux ôtages Ababdés. Ils diſoient qu'ils

comptoient prendre de l'eau à Terfowey ; & je saisis cette occasion pour leur raconter en peu de mots l'accident qui m'avoit fait mener avec moi le Bisharéen. Ils nous avoient pris jusqu'alors pour un parti de soldats de Syené qui avoient pris l'Arabe. Ils commencerent à s'entretenir avec lui dans la langue du Béja, qui est celle de l'Habab, de Suakem, de Masuah. Je leur dis nettement que quoique j'entendisse cette langue, je voulois qu'ils ne parlassent que l'arabe qui étoit familier à tous mes compagnons. Ils y consentirent sans difficulté ; & ils interrogerent le Bisharéen sur la position d'Abou-Bertran & de sa tribu. Mais cela ne me convint pas non plus. Je défendis au Bisharéen de satisfaire à ces questions ; & je lui dis de charger seulement les Ababdés d'apprendre à ses femmes qu'il se portoit bien ; qu'il buvoit & mangeoit comme nous ; & qu'il n'étoit qu'à deux journées d'Assouan (1), d'où il reviendroit avec la récompense promise.

Je priai alors les Ababdés de tenir une lance de maniere que la pointe fût tournée vis-à-vis de Syené ; & avec une aiguille de 12 pouces de long, placée dans une boîte de cuivre, où étoit marqué un arc de quelques degrés, je pris avec la plus grande attention la direction d'El-Haimer à Syené, direction que je trouvai nord-nord-ouest, & même un tant soit peu plus nord. J'aurois bien voulu pouvoir aussi prendre la latitude : mais il étoit plus de midi. Je fus obligé de me contenter de conserver, le plus qu'il me fut possible, la direction de ma route jusques au soir.

(1) *Syené*

Nous partîmes d'El-Haimer à une heure quarante minutes; & nos amis les Ababdés continuerent leur chemin, après nous avoir beaucoup loués de notre civilité & du foin que nous avions de veiller comme des hommes, fuivant leur expreffion. A huit heures & demie, nous nous arrêtâmes à Abou-Ferege, lieu où nous ne trouvâmes que très-peu de verdure. Nous vîmes là, pour la premiere fois depuis que nous étions en route, un ciel nébuleux, qui m'empêcha de faire aucune obfervation. Mais tous les jours à midi & le foir, je traçois groffiérement la route que nous avions fuivie, d'après une bouffole, ayant une aiguille de cinq pouces, que je portois pendue à mon cou & qui étoit arrêtée dans ma poche. Je trouvai ce foir-là que nous avions marché droit vers le point où les Ababdés nous avoient dit qu'étoit Syené.

Le 26, à fix heures & demie du matin, nous quittâmes Abou-Ferege, continuant à marcher droit à Syené. A onze heures, nous fîmes halte à Abou-Hêregi. Nous n'y trouvâmes ni herbe, ni eau; mais je m'y arrêtai pour pouvoir prendre la hauteur du foleil. La moindre fatigue nous accabloit. Tous mes gens étoient fi foibles, fi abattus, qu'il me fut impoffible de les déterminer à tirer mon grand quart de cercle de fa caiffe. Je fus donc obligé de me fervir de l'inftrument d'Hadley; & avec un mélange que j'avois fait & qui me convenoit mieux que du vif-argent, je fis mon obfervation par réflexion, & je trouvai la latitude d'Abou-Heregi par les 23°., d'où je conclus que la longitude de Syené étoit mal déterminée fur les cartes françoifes; ce qui me caufa une forte de fatisfaction, parce que nous étions dans la vraie direction de Syené, que nous n'avions pas be-

ſoin de deſcendre vers l'oueſt & que nous devions être au bout de notre voyage dans très-peu de jours.

Nous nous remîmes en chemin à deux heures de l'après-midi, & à quatre heures, nous jouîmes d'un ſpectacle qui remplit nos cœurs d'une joie bientôt évanouie. Toute la plaine nous parut couverte d'une riante verdure, parſemée de marguerites jaunes. Nous avançâmes auſſi vîte que pouvoient le faire des gens tout éclopés; mais que nous fûmes cruellement détrompés, quand nous vîmes que cette verdure n'étoit que du ſéné & de la coloquinte, les plus ameres, les plus nauſeabondes de toutes les plantes & les moins faites pour ſervir de nourriture, & aux hommes & aux animaux! A neuf heures du ſoir, nous fîmes halte à Saffieha, au pied d'une chaîne de montagnes eſcarpées qui s'étendent du ſud-eſt au nord-oueſt.

Le vent ſouffloit de nord, la nuit étoit extrêmement froide. Nous étions près d'une criſe fâcheuſe. Il ne nous reſtoit plus de pain que pour un jour. Nous avions bien de la viande de chameau deſſéchée au ſoleil; mais l'habitude de ne vivre qu'avec du pain & de l'eau nous donnoit une répugnance invincible pour cette viande. La ſeule odeur nous en dégoûtoit. En outre, nos chameaux n'avoient plus que le ſouffle; de ſorte que n'ayant pas oſé prendre beaucoup d'eau, nous trouvâmes, quand nous voulûmes en diſtribuer, que nous n'en avions pas aſſez pour achever notre voyage, quand bien même Syené feroit auſſi près que nous l'eſpérions.

Le Grec Georgis avoit perdu entiérement un œil, & ne

voyoit presque pas de l'autre. D'ailleurs, il s'étoit tellement accoutumé, ainsi qu'Ismael, à monter sur les chameaux, que ni l'un, ni l'autre ne vouloient plus marcher. Pour moi, j'avois enduré jusqu'alors assez patiemment le mal que j'avois aux pieds ; mais mes blessures étoient devenues insupportables & je tremblois que la gangrene ne s'y mît. Le bandage que m'avoit mis le Bisharéen dans l'endroit où j'avois le pied fendu, étoit tout-à-fait recouvert par l'enflure. Enfin, j'avois trois ulceres au pied droit & deux au pied gauche; il en couloit continuellement une grande quantité de pus; & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que je pus arracher avec des ciseaux le bandage qu'y avoit mis le Bishareen.

Je sens bien que ceci est peut-être désagréable à lire : mais qu'on me le pardonne. Le Bisharéen prit les semelles de mes souliers dont l'empeigne avoit été mise en pieces dans les sables des environs de Gooz, & il m'en fit très-adroitement des sandales avec un morceau de toile de coton. Malgré cela, je sentois que je ne pouvois pas marcher davantage; & je me déterminai à jetter mon quart de cercle, mes télescopes & ma pendule, pour que moi & mes compagnons pussions monter sur les chameaux, chacun à son tour. Mais la Providence avoit déja décidé que nous ne devrions pas le bonheur de finir ce dangereux voyage à nos foibles efforts, à notre vaine prudence; mais bien à sa seule interposition & au secours qu'elle daigna nous accorder.

Le 27, à cinq heures & demie du matin, nous voulûmes faire lever nos chameaux; mais ce fut en vain. Nous ne pûmes réussir qu'à en faire mettre un seul sur ses jambes; encore

n'y avoit-il pas été deux minutes, qu'il retomba & ne put plus se relever. Les Arabes dirent tous que c'étoit l'effet du froid, & cependant le thermometre de Farenheit étoit une heure avant le jour à 42°. De quelque côté que nous pussions nous tourner, la mort étoit devant nous. Nous manquions de force, de tems & de provisions.

Nous prîmes alors nos petites outres & nous y mîmes la quantité d'eau qu'un homme étoit en état de charrier. Mais malgré cela, nous n'avions pas de quoi boire pour les trois jours qu'il nous falloit, suivant mon calcul, pour nous rendre à Syené; calcul qui étoit encore assez incertain. Voyant que nos chameaux ne pouvoient pas absolument se lever, nous en tuâmes deux, afin que leur viande pût nous servir à défaut de pain; & nous trouvâmes dans l'estomac de chacun de ces animaux environ seize pintes d'eau, que l'arabe Bisharéen en retira avec beaucoup d'adresse.

Toutes les personnes qui connoissent l'Histoire Naturelle savent que le chameau a deux réservoirs, dans lesquels il porte la quantité d'eau dont il a besoin pour tout le tems qu'il sait devoir en manquer dans les contrées où il est accoutumé à voyager. Dans les caravanes qui viennent des bords du Niger, à travers le grand désert de Selima, on dit que chaque chameau avale assez d'eau pour pouvoir rester ensuite sans boire pendant quarante jours. Je ne prétends pourtant pas garantir ce fait, qui semble être exagéré: mais on sait bien certainement qu'un chameau peut vivre quinze ou seize jours sans boire d'autre eau que celle qu'il porte dans son estomach. Quand il rumine ou qu'il mange, on le voit

ſans ceſſe tirer de ce réſervoir des gorgées d'eau dont il ſe ſert pour délayer ce qu'il a dans la bouche. La nature a diſpoſé cette poche de maniere que l'eau ne s'y corrompt jamais. Celle que nous trouvâmes dans les chameaux que nous venions de tuer, étoit, à la vérité, un peu changée, un peu bleuâtre; mais elle n'avoit ni mauvaiſe odeur, ni mauvais goût.

Les foibles reſtes de notre miſérable proviſion de pain noir & d'eau ſale qui nous avoient ſi long-tems ſoutenus au milieu des ſables brûlans, étoient preſqu'entiérement épuiſés, & notre courage défailloit par l'incertitude du terme de notre voyage. Nous reſtions toujours environnés de ces terribles phénomènes de la nature que la Providence a, par pitié pour le genre humain, caché dans le fond des déſerts, preſqu'inacceſſibles. La mort, la mort ſeule étoit par-tout devant moi; & dans ces affreux momens de douleur & de déſeſpoir, le ſentiment de l'honneur, loin de relever mon courage, me préſentoit tout ce qui pouvoit ajouter à mon malheur. J'étois le ſeul tourmenté par ces peines ſecrettes. Mes compagnons ne pouvoient ni les partager, ni les ſentir.

Les deſſins que j'avois tracés à Palmyre & à Balbec pour le cabinet du Roi d'Angleterre, & qui n'étoient encore qu'eſquiſſés, ſe trouvoient parmi mon bagage. Je les avois emportés, afin que ſi pendant mon voyage il me reſtoit quelqu'inſtant de loiſir, je puſſe y travailler & les mettre au point de recevoir, à mon retour par l'Italie, ce dernier degré de perfection que j'ai effectivement eu le bonheur de pouvoir leur donner. Mais je me préparai alors à laiſſer ces papiers &

beaucoup d'autres, ainſi que mon quart de cercle, ma pendule à ſecondes, mes téleſcopes. Tout cela fut deſtiné à être abandonné aux voleurs barbares de ces contrées, ou à reſter enſeveli dans le ſable. Toutes les notes, toutes les deſcriptions, les obſervations, les deſſins que j'avois faits depuis mon départ de Badjoura & mon paſſage à Coſſeïr par le déſert, juſques à l'inſtant de mon arrivée à Saſſieha, où j'étois en cet horrible moment, furent mis en tas pour demeurer avec les carcaſſes de nos chameaux; & au lieu de ces papiers ſi précieux pour moi, je me voyois réduit à n'emporter que la douloureuſe certitude de ne pouvoir plus ſoutenir l'authenticité de mes voyages que par ma ſeule atteſtation; de n'avoir plus aucune preuve à fournir contre ceux qui par envie ou par malice affecteroient de douter de ma véracité; & d'être enfin obligé de renoncer à l'honneur que j'avois mérité en exécutant avec tant de conſtance, de fatigue & de danger, une entrepriſe qu'on avoit cru impraticable depuis plus de deux mille ans.

Je ne veux pourtant pas donner à entendre que mon imagination fût en ce moment affectée des menſonges qu'on pourroit débiter contre moi dans tous ces petits cercles, dont chacun a une idée particuliere, & qui ſe raſſemblant, à ce qu'ils diſent, pour le progrès des Sciences, ne s'occupent qu'à ternir la réputation des perſonnes qui ſe ſont montrées ſupérieures à eux, par leur intrépidité, leur prévoyance & le ſuccès de leurs entrepriſes. La cenſure de ces critiques, ſi fiers en apparence & ſi lâches en effet, n'entroit alors pour rien dans l'accumulation de chagrins qui oppreſſoit mon cœur. Si je n'avois pas eu le courage de mépriſer ces gens-

là,

là, je n'aurois certainement pas été capable de surmonter le moindre des obstacles que j'ai rencontrés dans mes voyages. Ma douleur avoit un tout autre motif. J'étois affligé de perdre une grande partie du travail que je m'étois fait un devoir de présenter au Roi. J'étois affligé de ne pouvoir fournir aux personnes qui me connoissent & qui ont de l'estime pour moi, les détails & les preuves d'un voyage important pour l'Histoire & pour la Géographie, & qui mérite assurément d'être fondé sur des choses plus certaines que les simples récits que la mémoire peut fournir, sur-tout si l'on considere le laps de tems & le grand nombre d'événemens qu'il embrasse. Je dirai encore que j'étois vivement affligé pour ma patrie, que le hasard seul lui enlevât, dans ce siécle de découvertes, une couronne que toutes ses flottes, chargées de héros & de savans, ses flottes dominatrices des mers les plus lointaines, ne pouvoient replacer sur son front. Toutes ces tristes réflexions étoient renfermées au fond de mon cœur. Je me gardois bien d'en faire part à personne. Ceux qui composoient le reste de la caravane avoient déja plus de maux, qu'une éducation grossiere & le peu de force d'ame dont ils étoient doués, ne les rendoient capables d'en supporter.

Le 27, vers les trois heures de l'après midi, nous vîmes deux éperviers, oiseaux très-communs en Egypte, où on les connoît sous le nom d'Haddayas. Un quart d'heure après, nous en vîmes un troisieme. Probablement ces oiseaux cherchoient des carcasses de chameaux : mais je les regardai, comme d'un heureux augure, & je ne pus cacher ma joie. Nous marchâmes ce jour-là cinq heures & demie, & le soir nous nous arrêtâmes à Waadi el Arab, où étoient les pre-

miers arbres, que nous eussions vus depuis que nous avions passé el Haimer.

Nous nous mîmes en marche le 28 à sept heures & demie du matin; & bientôt nous entrâmes dans un défilé étroit, entre des montagnes très-escarpées, mais peu élevées. Vers midi, nous trouvâmes le lit d'un torrent, où il y avoit quelques arbres. Quoique malade & accablé de fatigue, je ne me fus pas plutôt un peu raffraîchi avec le reste de mon pain & de mon eau, que je tâchai de gagner une hauteur, afin de pouvoir jetter un coup d'œil sur la campagne, du côté de l'ouest; car les montagnes voisines étoient hautes & pierreuses, & ressembloient aux montagnes des Kennouss, près de Syené. J'eus beaucoup de peine à grimper sur le haut d'une colline, & je fus cruellement affecté, en regardant à l'ouest, de ne pas voir le Nil, quoiqu'il fût pourtant bien certain, qu'il ne pouvoit être éloigné, puisque nous reconnoissions les hautes montagnes, qui le contiennent, quand il sort de la Nubie. La soirée étoit fort tranquille, & en m'asseyant & fermant les yeux, afin que rien ne pût me distraire, j'entendis très-distinctement le bruit des eaux, que je jugeai être celles de la Cataracte. Mais ce bruit venoit du sud, & il sembloit conséquemment que nous avions dépassé la Cataracte. Néanmoins, je ne doutai nullement que ce ne fût le Nil.

Le soleil étoit déjà bas, & à l'instant que je descendois, je vis un grand nombre d'oiseaux, d'une espece fort commune en Syrie, où on leur a donné le nom de Vaches. Il y en a aussi beaucoup en Egypte sur les bords du Nil: mais j'ignore sous quel nom ils y sont connus. Ce sont des oiseaux de la

famille des hérons, & qui ont tout au plus la grosseur d'un héron ordinaire. Leur plumage est aussi blanc que du lait: mais ils ont sur la gorge une touffe, couleur de chair, dont les plumes sont plus courtes, plus dures que les autres, & ressemblent à des crins. La troupe que je vis, voloit fort bas, en ligne directe, & paroissoit chercher quelque proie le long du fleuve. Ce n'étoit point l'heure où des oiseaux s'écartent de leur séjour accoutumé; & d'ailleurs, ceux de cette espece ne vont jamais fort loin.

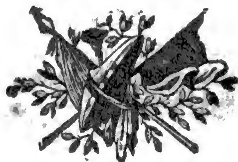
PERSUADÉ qu'en continuant notre route au nord-ouest, nous arrivions à Syené, & peut-être même un peu plus bas, je retournai vers mes compagnons. Il étoit dejà nuit; & je trouvai en revenant Idris & les deux Barbarins, qui étoient en peine de moi, & tâchoient de suivre la trace de mes pas.

JE leur fis part de ce que je venois de voir & d'entendre; & Idris me confirma dans mon opinion. Il ne connoissoit pourtant pas précisément la distance de Syené à Abou-Seïelat, où nous étions alors; parce qu'il étoit toujours allé par Daroo, & non par Syené, dont les voyageurs ne s'approchent que le moins qu'ils peuvent, à cause des vexations des Turcs. Un cri de joie suivit mon rapport. Chrétiens, Maures, Turcs, tous fondirent en larmes; tous s'embrasserent les uns les autres, rendant grace à Dieu de leur délivrance, m'exprimant en même tems leur gratitude des attentions continuelles que j'avois eues pour eux durant ce pénible voyage, & me saluant par le nom d'Abou Ferege (1), seule récompense qu'il étoit en leur pouvoir de me donner.

---

(1) C'est-à-dire Pere de la prévoyance.

Le 29 à sept heures du matin, nous partîmes d'Abou-Seïelat. Vers les neuf heures, nous découvrîmes les palmiers d'Assouam; & un quart d'heure après, nous arrivâmes dans un bosquet de ces arbres, au nord de la ville.



CHAPITRE XIII.

M. Bruce est favorablement accueilli a Syené. — Il arrive au Caire. — Entrevue avec le Bey. — Il arrive à Marseille.

SANS s'amuser, se féliciter les uns les autres de leur délivrance, comme ils avoient fait la veille à Abou-Seïelat, mes compagnons accoururent tous vers le Nil, pour étancher leur soif. Ils avoient cependant eu en route deux ou trois exemples terribles du danger qu'il y a de boire trop d'eau. Pour moi, je m'assis à l'ombre des palmiers pour me reposer un peu. Il faisoit fort chaud, & je tombai bientôt dans un profond sommeil.

CEPENDANT Hagi Ismael qui n'avoit envie ni de boire ni de dormir, mais qui avoit grand faim, entra dans la ville pour chercher quelqu'un qui voulut lui donner à manger. Il n'eut pas besoin d'aller loin. Son turban verd & ses haillons frapperent les regards de quelques Janissaires ; & l'un d'entre eux lui demanda ce qu'il faisoit dans cet état, & d'où il venoit ? Ismael répondit alors avec beaucoup de colere & en mauvais arabe, qu'il étoit Janissaire du Caire, qu'il arrivoit de l'enfer, où il n'y avoit pas un seul Diable, mais plusieurs milliers ; qu'il venoit d'un pays de Kafrs, se disant Musulmans; qu'il avoit traversé un désert où la terre étoit de

feu, & le vent une flamme, & où il avoit sans cesse couru risque de périr de faim & de soif.

Le soldat, qui l'entendoit parler d'une si étrange maniere, le pria de le suivre chez l'Aga. C'étoit précisément ce qu'Ismael vouloit. Il demanda seulement le tems d'avertir ses compagnons. « Vous avez des compagnons, dit le soldat, en venant du pays dont vous me parlez? » — « Des compagnons, s'écria Ismael. Eh! comment diable, pouvez-vous croire que j'aie fait un pareil voyage seul? » — » Si le voyage, répondit l'autre, est tel que vous le dites, je n'imagine pas que beaucoup de gens aient voulu aller avec vous. Mais, suivez mes camarades; & moi je vais parler aux vôtres. Dites-moi seulement où je pourrai les trouver. » — « Allez jusques sous les palmiers, dit Ismael. Vous y trouverez l'homme de la plus haute taille que vous ayez jamais vu de votre vie; plus dépénaillé & plus poudreux encore que moi. Appellez-le Yagoubé, & priez-le de venir avec vous chez l'Aga. »

Le Janissaire me trouva donc au pied d'un palmier. Tous mes gens avoient déjà étanché leur soif, & assis à une certaine distance de moi, ils commençoient à être en peine de ce que nous deviendrions. Accablés de fatigues, ils me laissoient reposer, parce qu'ils espéroient que cela me procureroit quelque soulagement. Pour moi, j'étois plongé dans une espece de stupeur, d'insensibilité, d'accablement, que je ne puis décrire, & qui m'ôtoit presque la faculté de penser. Dans cet état, je ne pouvois réfléchir à tout ce qui venoit de se passer. Je me trouvois, comme lorsqu'après un rêve,

& étant à demi éveillé, on doute si les choses dont on se souvient encore sont fausses ou réelles. Les dangers auquel je venois d'échapper ne faisoient aucune impression sur moi ; & ce qui me prouve de plus en plus que mes sens furent quelque tems égarés, c'est que j'avois une dureté de cœur, qui me rendoit insensible à ma délivrance.

CEPENDANT, je fus retiré de cet engourdissement par l'arrivée du soldat, qui cria du plus loin qu'il nous vit : « Rendez-vous au château, chez l'Aga, tous tant que vous-êtes, & le plus vîte que vous pourrez. Le Turc est allé devant. » — » Si nous pouvons nous y rendre, lui dis-je, ce ne sera pas très-vîte. Le Turc a monté pendant deux jours sur un chameau ; & moi j'ai toujours marché à pied, & je doute qu'à présent je puisse marcher du tout. » — » Je m'efforçai alors de me lever, & de me tenir debout, & je fus long-tems avant de pouvoir y réussir. Je vis que le soldat paroissoit extrêmement étonné en contemplant le délabrement de mon habit, & mon air de souffrance. — Nous avons dans la ville, me dit-il, des personnes qui vous assisteront ; & si vous ne pouvez pas marcher, l'Aga va vous envoyer une mule. »

LES Turcs & les Grecs s'habillent presque de la même maniere. Ismael & Michael portoient chacun un très-gros mousqueton. Tandis que nous marchions vers le château, tous les habitans de Syené accouroient sur notre passage, & ne pouvoient se lasser de contempler une troupe aussi étrange que la nôtre. L'Aga fut immobile d'étonnement, en nous voyant entrer chez lui, & il me dit depuis qu'il avoit d'a-

bord cru que j'avois au moins un pied de plus de hauteur qu'aucun autre homme qu'il eût jamais vu. Je remarquai qu'il ne favoit pas trop s'il devoit me dire de m'affeoir ou non; de forte que je le tirai de fon embarras, en lui difant moi-même dès que je l'eus falué : « Seigneur, excufez-moi, il faut que je m'affeye. « — Il me fit une révérence honnête, & il me demanda avec douceur : Êtes-vous Turc ? Êtes-vous Mufulman ? » — « Je ne fuis point Turc, répondis-je, je ne fuis point Mufulman. Je fuis Anglois. J'ai un firman du Grand Seigneur, adreffé à tous les fujets de l'Empire Ottoman ; & j'ai auffi pour vous particulierement des lettres de la Régence du Caire, & de la Porte des Janiffaires. » « — Caz Dangli, dit Ifmael, ce font des Turcs, ils fortent de l'Anatolie. J'ai été fur les lieux. »

Dès que je fis mention du Grand Seigneur, l'Aga fe leva, & fans écouter le difcours d'Ifmael, il me dit, très poliment : « Voulez-vous que vos domeftiques s'affeyent. » — Dans un auffi cruel voyage que celui que je viens de faire, Aga, nos domeftiques font nos compagnons. Ils ont en outre une terrible excufe pour s'affeoir ; c'eft qu'ils n'ont pas plus que moi, la force de fe tenir debout ».

« Où font vos lettres & votre firman, me dit l'Aga. » — » Hélas ! j'ignore où cela peut être à préfent. Je l'ai laiffé à Saffieha avec le refte de mon bagage. Nos chameaux font morts, nos provifions & notre eau épuifées ; & nous avons laiffé tout derriere nous, pour tenter un dernier effort, & faire enforte de fauver notre vie. Quand je me ferai repofé deux jours, la premiere grace que j'aurai à

vous

vous demander fera de me procurer des chameaux pour aller chercher mes lettres & mon bagage ». — « Dieu me préserve de vous laisser faire une chose aussi imprudente. Vous êtes arrivé ici par une suite de miracles ; & vous voulez encore tenter la Providence en retournant sur vos pas ? Je ne doute pas de tout ce que vos lettres contiennent ; & vous n'aurez pas besoin d'un firman pour vous rendre d'ici au Caire ». — « Eh bien, laissons cela pour le moment : permettez-moi seulement de vous observer que je suis au service du roi d'Angleterre ; que je voyage pour l'utilité de mes compatriotes, & pour la mienne propre ; & qu'enfin j'aimerois mieux risquer vingt fois ma vie, que de perdre les papiers que j'ai laissés dans le désert ». — « Allez en paix. Mangez & dormez. Qu'on le conduise dans la maison du Schourbatchie », ajouta-t-il en parlant à un de ses esclaves.

Ainsi finit ma premiere entrevue avec l'Aga, qui nous mit en possession d'une maison fort commode. Il se trouva par hasard que c'étoit chez le même homme à qui mes correspondans du Caire m'avoeint recommandé lors de mon premier voyage à Syéné. Cet homme m'avoit absolument oublié ; mais il ne tarda pas à me remettre. Quant à l'Aga que j'avois vu à mon premier voyage, il avoit changé de commandement & demeuroit au Caire.

Nous ne fûmes pas long-tems dans notre logement sans voir arriver cinquante pains d'excellent froment & plusieurs plats de viandes, que l'Aga nous envoyoit. Mais à la seule odeur de ces viandes, le cœur me défaillit, & je tombai

évanoui ſur le plancher. Revenu à moi, j'eſſayai pluſieurs fois de vaincre ma répugnance; mais inutilement, & je demeurai deux jours ſans pouvoir avaler autre choſe que du pain & du café. Pour mes gens ils ne ſe ſentoient point de pareils maux de cœur, & ils profiterent avec joie des bienfaits de l'Aga.

JE reſtai cinq ou ſix jours ſans correſpondre avec l'Aga autrement que par meſſages : mais il apprit bientôt toutes mes aventures par le domeſtique que j'envoyois en commiſſion chez lui. Je me rendis enfin au château, & je priai l'Aga de me faire fournir ſix ou huit chameaux pour monter mes gens, & charrier mes effets de Saffieha à Syené. Mais il commença par ſe révolter de ma propoſition, & ne voulut abſolument point y accéder. Il dit que c'étoit tenter Dieu, & il m'aſſura que je ſerois exterminé par les mêmes Arabes qui avoient maſſacré Mahomet Towash; qu'en voyant les choſes que j'avois jettées à Umharack, ces Arabes devoient avoir ſuivi mes traces juſqu'à Saffieha; que là ils s'étoient ſans doute emparés de tout mon bagage, & qu'ils étoient peut-être en ce moment aux portes d'Aſſouan. Tout cela pouvoit être probable, mais ne ſuffiſoit pas pour me convertir. J'avois déja inſinué à l'Aga que le genre humain étoit intéreſſé au recouvrement de mes papiers, & qu'il y avoit dans ces papiers des recettes qui, ſi elles ne ſuffiſoient prs pour prévenir la peſte & la petite-vérole, pouvoient au moins être d'un grand ſecours pour en diminuer le danger. Cet eſpoir & l'eſpoir plus ſéduiſant encore que je lui gliſſai, de ne point laiſſer ſans récompenſe tout ce qu'il voudroit bien faire pour moi, le déterminerent enfin à m'accorder ce que je demandois; & en

conséquence nous nous préparâmes à cette nouvelle expédition.

J'Avois oublié de dire que notre premier soin avoit été d'envoyer chercher Idris & l'Arabe de Daroo; car ni l'un ni l'autre n'avoient voulu entrer dans la ville, de peur qu'on ne cherchât à leur imputer le meurtre de Mahomet Towash; ce qui effectivement n'eût pas manqué d'arriver si nous n'avions pas été avec eux. Mais l'Aga, leur dépêchant un homme de confiance, ils se rendirent tout de suite, & ils logerent avec moi sous ma protection.

La nuit suivante nous profitâmes de l'obscurité, & nous partîmes du château tous montés sur des dromadaires. Les portes de la ville furent ouvertes & refermées incontinent; car l'Aga craignoit autant pour nous ses propres gens que les Bisharéens, & il répétoit souvent en forme de proverbe: « Tout homme est un ennemi dans le desert ». — L'Aga nous fit accompagner par quatre de ses palfreniers, tous actifs, forts & de bonne humeur. Mes gens étoient assez bien ranimés. Nous laissâmes, pour garder la maison, Ismael & l'aveugle Georgis.

Vers minuit nous entrâmes dans une vallée, où nous nous cachâmes dans l'endroit le plus enfoncé; car il faisoit extrêmement froid. Nous avions de l'eau-de-vie, & nous en bumes un peu. Nous fîmes paître nos animaux, puis nous nous remîmes en marche; & une demi-heure après nous nous arrêtâmes encore sous des arbres. Je tremblois que nous n'eussions passé auprès de mon bagage sans l'appercevoir; car il faisoit

fort obſcur, & aucun de nous ne ſe rappelloit préciſément de l'endroit où nous avions laiſſé nos effets. Cependant le jour parut bientôt, & nous retrouvâmes l'empreinte de nos pas auſſi bien marquée qu'à l'inſtant même où nous venions de la faire. Après avoir ſuivi cette trace pendant une demi-heure, j'eus l'inexprimable ſatisfaction de revoir mon quart de cercle, & tout le reſte de mes effets. Les malheureux chameaux que nous avions tués étoient à côté; les vautours avoient commencé à en attaquer un.

Nous réſolûmes de ne pas nous arrêter là, mais de charger nos effets & de repartir ſoudain. Tout cela fut fait dans un inſtant. Cinq chameaux ſuffirent pour charrier tout, quoiqu'ils portaſſent encore chacun un homme. Nous avions trois autres chameaux, que nous montâmes chacun à notre tour. Nous allâmes grand train en revenant de Saffieha à Syené; & quoiqu'il y ait environ quarante milles de chemin, nous rentrâmes dans la ville un peu après quatre heures & demie, ſans qu'il nous fût arrivé le moindre accident, ſans même avoir rencontré un ſeul homme dans tout le chemin.

Nous devions là terminer notre voyage dans le deſert, en acquittant les dettes que ce voyage nous avoit fait contracter. J'avois mes lettres de crédit, qui me mirent à même de ne point manquer d'argent. Je commençai par donner à Idris Welled Hamran, notre Hybeer, la juſte récompenſe que méritoient ſes ſervices & ſa fidélité. Enſuite je remplis la promeſſe que j'avois faite à mon priſonnier. Je chargeai Idris de lui choiſir un bon chameau, & je lui donnai des

vêtemens neufs pour lui & pour ses femmes, avec une charge de dora; puis je le fis partir sous les auspices de l'Aga, tout étonné encore de voir que, sans aucun détour, sans aucun subterfuge, nous tenions religieusement notre parole. Quoique riche maintenant au-delà de ses espérances, ce malheureux, naguere notre ennemi, me conjura, les larmes aux yeux, de souffrir qu'il revînt me retrouver à Syené après qu'il auroit remis à sa famille ce que je venois de lui donner, parce qu'il vouloit me servir & me suivre par-tout où je pourrois aller.

Quoique j'eusse de quoi avoir des habits pour moi & pour mes gens, je crus qu'il valoit mieux attendre que je fusse rendu au Caire. J'achetai seulement pour chacun de nous une grosse veste de barracan & une paire de culottes longues, parce que la propreté m'y obligeoit. Je donnai en outre à Ismael un turban verd tout neuf, afin qu'il en imposât à la populace des villages qui bordent le Nil.

J'allai alors trouver l'Aga, afin de me concerter avec lui sur les moyens de continuer ma route. Il témoigna la plus grande joie de me revoir. Ceux de ses gens qui nous avoient accompagnés, lui avoient rendu compte de notre expédition, & il nous loua beaucoup en présence de ses Officiers sur l'ardeur, le courage & la patience avec lesquels nous supportions les fatigues des voyages. Ismael lui avoit parlé des arbres & des plantes que j'avois peints; & il me pria instamment de les lui faire voir, quand je le pourrois, sans me déranger. Quiconque connoît le caractere de ces gens-là, sait que dès qu'ils souhaitent quelque chose, il faut le leur

accorder. Aussi je lui demandai s'il vouloit voir mes dessins tout de suite ? Il me répondit qu'oui assurément cela lui convenoit beaucoup. Aussi-tôt je chargeai Michael d'aller me chercher un livre d'arbres & un de poissons.

PENDANT que nous attendions ces livres, il entra un de ces Imans, espece de Prêtres qui sont regardés comme les plus instruits du Clegé mahométan. Les fanatiques, de quelque religion qu'ils soient, ont toujours un caractere de dureté & de hauteur. Turcs ou chrétiens, ils n'en sont pas plus tolérans pour ceux dont l'opinion est différente de la leur. Mais parmi les Turcs, la grande différence est le turban. Quoique l'Iman ne vînt chez l'Aga que par rapport à moi, il passa à mon côté avec l'air de l'indifférence la plus dédaigneuse. Ses yeux à demi fermés, étoient élevés vers le ciel, & pleins de cet orgueil exalté qu'éprouvoit le Prophete de la Mecque, quand il tomboit du séjour du bonheur. L'Iman, au lieu de s'adresser à moi, dit à l'Aga : « Je voudrois bien savoir si ce Kafr a eu quelques nouvelles de Mahomet Towash dans le désert ».

L'AGA me pria de répondre, & je vis bien qu'il rougissoit pour l'Iman. — « J'ai vu, dis-je, Mahomet Towash à Chendi, aussi richement vêtu que lorsqu'il étoit à la Mecque. Il avoit à sa suite douze ou quatorze hommes armés de fusils, & quarante Turcororys, portant chacun une lance ; & il s'étoit chargé de les nourrir en traversant le désert. Il avoit, en outre, trois Hybeers, tous Bisharéens, qui étoient venus de Suakem avec une caravane, & qui rapportoient du séné dans les environs de Syené. J'offris de me joindre à cette troupe. Mais quoiqu'un Hybeer lui eût suffi, Mahomet To-

wash les prit tous trois, afin de me mettre dans la peine, parce que j'étois un chrétien. En vain Sittina, sœur du Prince Wed-Ageeb & mere d'Idris, le pria de me laisser un Hybeer Bisharéen, ou plutôt de joindre sa troupe à la mienne, parce que les Bisharéens ne méritoient point qu'on eût confiance en eux; Mahomet n'eut point égard aux prieres des Princes Arabes, & il ne songea qu'à me faire tort. Mais ses trois Hybeers se sont trouvés trois assassins; & celui qu'il m'a laissé, parce qu'il ne l'a pas connu, est un homme juste. Dieu a puni la présomption & l'orgueil dont Towash étoit rempli, comme paroît l'être ce Moullah qui est assis devant vous ».

L'Aga me demanda si j'avois revu ensuite Mahomet Towash. — « Vous savez, je pense, son histoire. Un des trois Hybeers alla trouver Abou-Bertran, principal Sheik des Bisharéens, qui ordonna aussi-tôt à un parti de ses gens d'aller surprendre Mahomet Towash, à la station la plus proche, tandis que les deux autres Hybeers, qui étoient avec lui, avoient soin de l'abuser par leurs mensonges, & le conduisoient précisément au piége qui lui étoit préparé. Une vingtaine d'hommes, la lance à la main, & montés sur des chameaux, avec un pareil nombre de jeunes gens à pied & armés de sabres, vinrent à sa rencontre. Ceux qui étoient sur des chameaux, firent aussi-tôt agenouiller leurs montures & s'avancerent d'un air respectueux pour baiser la main du saint homme qui appartenoit au Caaba (1), à leur sanctuaire de la Mecque ».

(1) C'est le nom du Temple de la Mecque.

« Le vain & imprudent Eunuque mit alors pied à terre pour que les Bisharéens puſſent plus aiſément lui rendre hommage. Mais à l'inſtant que le premier l'eut pris par la main, un ſecond lui coupa le jarret d'un coup de ſabre, & un troiſieme le perça d'un coup de lance par-derriere. Mahomet voulut porter la main à ſes piſtolets : mais il étoit trop tard. Les Bishareens propoſerent enſuite une capitulation à ſes gens qui avoient des armes à feu, & qui, comme des imbécilles, ne ſurent pas s'en ſervir. Au contraire, ils ſe laiſſerent déſarmer, & leurs perfides ennemis les entraînerent plus loin & les maſſacrerent ; après quoi, ils emmenerent tous les chameaux, emporterent l'eau & laiſſerent les malheureux Turcororys périr de ſoif dans le déſert ».

« Vous me demandez ſi j'ai revu Mahomet Towash depuis mon départ de Chendi ? Il étoit à une des ſtations des Bisharéens, qu'on trouve deux heures avant d'arriver à Umharack. Son corps, étendu ſur le ſable, étoit deſſéché par le ſoleil & exempt de corruption. Il avoit le jarret droit & le tendon du talon gauche coupés à coups de ſabre. Toutes ſes autres bleſſures étoient également viſibles. La lance dont il avoit été percé, avoit ſans doute quelque crochet, comme preſque toutes celles de ces Arabes ; car en la retirant de ſon corps, on avoit fait ſortir une partie de ſes inteſtins. Il avoit de plus deux bleſſures à la tête ; & j'imagine qu'on les lui avoit faites quand il étoit déja mort, car elles lui partageoient le crâne, & il n'en eſt pas une ſeule qui n'eût dû le tuer ſur le champ. — Iſmael & le Barbarin jetterent du ſable ſur ſon corps. Pour moi, je ne rendis aucun honneur aux reſtes d'un homme, qui tandis qu'il vivoit avoit paru ſe ſoucier ſi peu de me voir périr.

périr. Nous fîmes quelques pas à droite du chemin où nous vîmes des traces dans le sable, & nous trouvâmes les cadavres de trois hommes très-gros. Ils étoient percés de coups de lances, & on leur avoit ensuite coupé la gorge. Un d'entr'eux avoit même la mâchoire cassée ».

« Nous trouvâmes ensuite en chemin les corps des malheureux Turcororys ; & le lendemain, à neuf heures du matin, nous vîmes le cheval de Mahomet Towash, mort dans le milieu du chemin. Tout le jour suivant, nous vîmes des cadavres étendus çà & là. Il sembloit qu'on avoit poursuivi dans ce désert des infortunés échappés d'une bataille. Des calebasses vuides étoient dans leurs mains, & quelques-uns les tenoient sur leurs levres & paroissoient être morts en les suçant. — Dieu, je le répete encore, Dieu a puni Mahomet Towash, en permettant que l'orgueil & la présomption l'aveuglassent; parce que si nos deux caravanes avoient été réunies, nous n'aurions pas pu trouver un endroit plus favorable pour combattre les Bisharéens, que celui où l'eunuque a été tué. Mais il est probable qu'alors les Bisharéens n'auroient pas osé nous attaquer. Mahomet Towash a été tué dans une vallée étroite, profonde, remplie de sable & bornée de chaque côté par des montagnes escarpées. Nous aurions pu mettre nos chameaux & notre eau en sûreté derriere nous, tandis que du haut du rocher nous aurions à notre premiere décharge tué les plus hardis de nos ennemis, & obligé le reste de se disperser dans le désert. Les Turcororys se seroient emparés de leurs chameaux & de leur eau qui étoient en petite quantité, ou nous aurions crevé leurs girbas à coups de fusils; & la cavalerie de l'Aga auroit arrêté

les fuyards. Dans tous les cas, comme les Bisharéens étoient à deux journées de marche du camp d'Abou-Bertran, la plupart d'entr'eux feroient morts de foif; & fi leurs compagnons avoient tenté de nous fuivre, ce qui ne feroit pas vraifemblablement arrivé, après la défaite des premiers, ils n'auroient pas pu nous joindre avant que nous fuffions déja hors de leur territoire & arrivés fur celui des Ababdés, où étrangers comme nous, ils n'auroient pas couru moins de rifque. Les puits des Ababdés n'auroient pu fuffire à remplir leurs girbas, & ils fe feroient trouvés dans la détreffe & dans le cas de fe quereller entr'eux. — Mais voilà tout ce que je fçais de Mahomet Towash ».

L'AGA dit alors : « Ullah akbar ! » & plufieurs autres perfonnes qui étoient là, firent entendre auffi quelqu'exclamation. L'Iman garda quelque tems le filence. Mais enfin il dit, en s'adreffant à l'Aga : « Oui, fans doute, Dieu eft grand & fait ce qu'il croit le mieux. Qui auroit jamais pu penfer qu'il abandonnât un ferviteur du Caaba, tandis qu'il protégeoit & faifoit arriver heureufement des Kafrs comme ceux-là, dont un millier n'eft rien auprès d'un feul cheveu de la tête de Mahomet Towash ? »

J'ÉTOIS indigné : mais je me fentois malade & chagrin, & d'ailleurs je méprifois profondément l'Iman ; ce qui me détermina à garder le filence. Alors il m'adreffa la parole pour la premiere fois. — « Je fuis bien étonné, dit-il, qu'un Kafr, comme vous, un homme qui ne vaut pas la pouffiere qui s'attache aux pieds d'un Mufulman, ofe porter un turban blanc, qui n'eft permis qu'aux vrais croyans & aux gens fa-

vans dans nos loix ! » — Je ne pus pas me contenir davantage. « Kafr ! m'écriai-je. Eh ! pourquoi m'appellez-vous ainsi ? Vous êtes un Kafr vous-même. J'adore Dieu tout comme vous, & j'adore Jésus-Christ, que Mahomet qualifie de Rouch Ullah (1). Les Kafrs rendent un culte aux pierres & aux arbres. Ils sont mal élevés, ils ont un caractere dur comme le vôtre ».

« SEIGNEUR, dis-je à l'Aga, je vous prie de me dire si le Grand-Seigneur, dont le firman est en vos mains, me traite de Kafr dans ce firman ? Si Ali-Bey & la Porte des Janissaires se sont servis, en parlant de moi, de ces expressions injurieuses ? S'ils ne l'ont pas fait, pourquoi souffrez-vous qu'on m'insulte en votre présence & dans la forteresse où vous commandez au nom du Grand-Seigneur ? Vous ne devez le permettre, ni comme Officier, ni comme Musulman ».

« CELA est vrai ! » dit un vieillard, qui, je crois, étoit le Secrétaire de l'Aga. — « Moullah, dit aussi-tôt l'Aga, je ne m'attendois pas à cela de vous. Je ne croyois pas que vous fussiez assez insensé pour demander à un homme qui vient d'un voyage aussi dangereux que celui-là, pourquoi il porte un turban de telle ou telle couleur ». — « Je n'ai pas besoin de son indulgence, repris-je. Voilà mon firman. J'exige qu'il soit lu dans votre Divan ; après quoi, je me coëfferai & je m'habillerai de la couleur que le firman me permet ; & comme

(1) L'Esprit de Dieu.

je sais qu'il me permet toutes sortes de couleurs (1), j'insiste encore pour qu'on le lise ».

Le Moullah essaya deux fois de prendre la parole. Mais on ne le lui permit pas ; & Hagi Ismael lui dit : « Moullah, vous me faites souvenir de ces perfides voleurs de Teawa. Ils ne portent que des turbans blancs ou verds. Ils se disent tous Musulmans, Sherifs, & gens savans comme vous. Mais je jure qu'il n'y eut jamais de plus grands Kafrs en enfer. Je souhaite que vous ne le soyez pas aussi ». — Hagi Ismael étoit derriere moi. Il étoit habillé de barracan comme moi & mes gens, & il avoit un bonnet rouge au lieu de son turban verd ; de sorte que le Moullah ne le prenoit point pour un Turc, encore moins pour un Sherif. J'imagine même qu'il croyoit que c'étoit un Grec, à la maniere dont il baragouinoit l'arabe. — « Ami, lui dit ce Prêtre, écoutez l'avis que je vous donne. Parlez avec plus de respect des gens au-dessus de vous, sans quoi, vous courrez risque de vous faire arracher la langue ».

Hagi Ismael ne fut jamais doué d'une grande patience. Il étoit bon & honnête ; mais quoiqu'âgé de soixante-dix ans, il s'emportoit comme un enfant, d'autant plus même qu'il n'entendoit presque pas la langue arabe. Il étoit Officier de la Porte des Janissaires, & de plus, Sherif. Ali-Bey l'avoit envoyé en Abyssinie, ainsi que je l'ai déja dit, pour escorter l'Abuna. Malheureusement il comprit bien toute la phrase du Moullah ; & courant vers lui avec colere, il lui dit : « Payen

(1) D'après un firman du Grand Seigneur, celui en faveur de qui il est écrit peut prendre la couleur, l'habillement & les armes qu'il veut.

maudit ! race de chien (1) ! vous osez me menacer, moi Sherif, moi dont la barbe est blanchie. Et qui est au-dessus de moi ici ? Ce ne seroit pas même l'Aga, fût-il Sherif, & il ne l'est point. Il est Officier des Janissaires comme moi. Il me commande aujourd'hui, & je le commanderai demain. Mais si ce n'étoit pas par égard pour lui, je ne vous quitterois pas que je ne vous eusse fait sauter la tête de dessus les épaules ».

TOUT étoit en ce moment dans la plus grande confusion. « Hâgi Ismael, m'écriai-je, pour l'amour de Dieu, restez tranquille ». Tout le monde parloit, & personne ne pouvoit se faire entendre. Le Moullah traversa la chambre & alla s'asseoir de l'autre côté de l'Aga qui lui dit d'un ton févere : « On ne vous a jamais chargé de veiller sur ce que Yagoubé devoit faire ou ne pas faire à Syené. C'est moi seul que cela regarde, & je n'ai pas besoin de prendre vos avis. Il est au service d'un Roi, & si vous osiez l'insulter à Constantinople, il vous en coûteroit la vie avant que le soleil se couchât, quand même vous seriez un homme bien plus considérable que vous n'êtes. Qui vous a appris à appeller Kafr un homme que vous n'avez jamais vu, & à insulter un Janissaire, un Sherif, un vieillard enfin, dont des gens qui valent mieux que vous, s'honorent de baiser la main ? Allez-vous-en chez vous, & apprenez à être sage ; car vous en avez besoin. Ne faites pas du moins de la forteresse du Grand-Seigneur le théâtre de vos folies ». — Le Moullah sortit aussitôt très-humilié de cette semonce.

MICHAEL avoit déja porté les livres où étoient mes dessins ;

(1) Kafr Meloun Ibn Kelb.

& je commençai par faire voir à l'Aga les arbres & les fleurs. Il en parut enchanté, & les porta en riant près de son nez, comme s'il avoit voulu les sentir. Ces dessins ne pouvoient l'offenser, parce qu'ils ne représentoient rien de ce qui avoit vie. Je lui montrai ensuite un poisson, & je l'avançai aussi vers un homme qui avoit une barbe vénérable & une figure très-prévenante, & qui regarda le poisson avec beaucoup d'étonnement. L'Aga avoit plusieurs fois donné le nom de *pere* à ce vieillard. « Ne soyez pas fâché, me dit cet homme, si je vous fais une question. Je ne ressemble point au Moullah qui vient de sortir ». — « Je satisferai avec plaisir à tout ce que vous me demanderez, lui repliquai-je. Mais à votre tour, ne vous offensez point de mes réponses ». — « Non, non, s'écrierent deux ou trois autres personnes. Hagi Soliman est trop sage pour cela ».

« Ne croyez-vous pas, me dit Soliman, que ce poisson s'élevera contre vous au jour du jugement? » — « Je l'ignore : mais je vous avoue que si cela étoit, je serois bien surpris ». — « Soyez certain que cela arrivera ». — « Eh! bien, cela m'est indifférent ». — « Ne savez-vous point ce que Dieu vous dira à l'occasion de ce poisson? Voulez-vous que je vous l'apprenne? » — « Vous m'obligerez beaucoup; car je n'en ai pas la moindre idée ». — « Dieu vous demandera : Avez-vous fait ce poisson? Que répondrez-vous? » — « Oui, je l'ai fait ». — « Il vous dira ensuite : Faites-lui une ame ». — « Je répondrai : Je ne le puis pas ». — « Eh bien! vous dira-t-il, pourquoi avez-vous fait le corps de ce poisson, puisque vous n'étiez pas capable de lui créer une ame? Que pourrez-vous répondre alors? » — « J'ai fait ce corps, parce que vous m'avez donné

le talent de le faire. Mais je ne lui ai point créé une ame, parce que je n'ai point un pouvoir que vous avez réfervé pour vous feul ». — « Penfez-vous que Dieu fe contente de cette réponfe? » — « Certainement, je le penfe. Cette réponfe eft vraie, exacte, & il eft impoffible d'en faire une plus jufte ». — « Ah! le Moullah vous foutiendroit que cela ne doit pas être ainfi; que peindre des objets vivans eft une idolâtrie, dont le feu de l'enfer eft la récompenfe ». — « Je fuis donc dans un cas défefpéré; car c'eft un péché dont je ne me repentirai jamais ».

Ainfi finit cette finguliere difcuffion; & nous nous féparâmes très-fatisfaits les uns des autres. Le foir plufieurs des principaux habitans de Syené vinrent prendre du café chez moi. L'Aga m'envoya deux moutons; & me fit préfent d'une paire de pantoufles de maroquin, parce qu'il avoit remarqué que mes pieds étoient très-enflammés, & que je fouffrois de ce qu'ils reftoient expofés à l'air.

Le 11 Décembre (1), nous partîmes de Syené. Nous ne pouvons pas dire que nous fîmes voile; parce que notre mât étoit abattu, & que nous allions avec le courant & les rames contre le vent. En defcendant le Nil nous eûmes un tems indifférent: il étoit affez beau pendant le jour; mais les nuits & les matinées étoient extrêmement froides. Cependant comme nous étions fur le tillac, & que nous étions mieux vêtus & mieux nourris que dans le défert, nous fupportions plus aifément la froidure. Le thermomêtre étoit à peu près

(1) 1772.

au même degré que dans le désert. Nous avions une assez bonne provision d'eau-de-vie, dont la moitié m'avoit été fournie par l'Aga, & l'autre moitié par mon hôte le Schourbatchie. Ils me l'avoient donnée à l'insçu l'un de l'autre; car chacun d'eux n'auroit pas voulu avouer qu'il buvoit des liqueurs fermentées, ni même qu'il en gardoit chez lui.

J'AVOIS donné à chacun de mes gens, ainsi qu'à Ismael & aux Grecs, une de ces couvertures communes, qu'on appelle des *barracans*, & dont l'étoffe est grossiere, mais très-chaude. Je leur avois aussi donné une veste & de grandes culottes de la même étoffe; & nous avions tous jetté dans le Nil les vêtemens avec lesquels nous avions traversé le desert. La maniere simple dont nous étions habillés ne pouvoit choquer; car dans ces contrées rien ne contribue plus que de tels vêtemens à la sûreté des voyageurs. Je passai, sans m'arrêter, chez le Sheik Nimmer, & j'en eus du regret: mais il étoit nuit, & je ne me portois pas bien.

LE 19, nous arrivâmes à How, où la fievre intermittente, qui m'avoit abandonné à Syené, me reprit avec fureur. Ce qu'il y avoit de plus malheureux pour moi, c'est que ma provision de quinquina étoit presqu'épuisée, & notre Rais eut besoin de s'arrêter là toute une journée. Comme nous n'étions qu'à une petite distance de Furshout, je fis monter un des Barbarins sur un chameau, & je l'envoyai avertir les Peres Capucins de mon arrivée, & de l'état de maladie où j'étois. Je leur fis dire en même tems que mon pain de froment étoit achevé, & que je les priois de m'envoyer un peu de riz, s'ils en avoient.

DÈS

Dès que le Barbarin se présenta chez ces Moines, ils le traiterent d'imposteur. L'un d'entr'eux déclara qu'il savoit bien certainement que j'avois péri dans la mer Rouge. Un autre contredit le premier, & soutint avec la même certitude, que des voleurs m'avoient assassiné en Abyssinie. Le Barbarin, qui ne manquoit pas d'esprit, pria ces bons Peres d'observer que si je m'étois noyé dans la mer, il étoit impossible que j'eusse été tué deux ans après à terre par des voleurs; qu'ainsi l'un de ces rapports étoit nécessairement faux; qu'ils pouvoient l'être tous deux, & qu'ils l'étoient effectivement, puisque je me trouvois en ce moment à How. Mais ils se moquerent de lui, & le menacerent de le conduire au Sheik Haman pour le faire punir.

Le pauvre Arabe leur dit avec beaucoup de bon sens : « Si je venois au nom d'Yagoubé vous demander de l'or ou de l'argent, vous pourriez vous méfier de moi : mais certes il ne vaudroit pas la peine que je louasse un chameau pour venir de How jusqu'ici vous escroquer deux misérables pains & une livre de riz, dont je n'ai jamais goûté que depuis que je suis avec Yagoubé; car il ne mange jamais un morceau sans le partager avec nous, comme il jeûne avec nous quand nos vivres sont finis ». —Les Moines lui demanderent alors où il m'avoit rencontré ? « — L'Arabe répondit que c'étoit au Ras el Feel; & comme il ne put pas leur expliquer quel étoit ce pays-là, il s'ensuivit une nouvelle altercation. Après quoi les deux Révérends Disputeurs conclurent qu'il y avoit trois ans que j'étois noyé dans la mer Rouge, & que l'histoire du Ras el Feel étoit un mensonge.

CEPENDANT il arriva une chose qui n'est pas très-rare; c'est que le domestique fut plus prévoyant que le Maître. Mon Grec Michael songea que les Moines pourroient bien ne rien donner, & il dit au Barbarin qu'il devoit dans ce cas-là s'adresser au Sheik Ismael à Badjoura, & lui demander pour moi un pain ou deux, avec un peu de riz. Le Barbarin, éconduit par les Moines, craignoit d'être également rebuté du Sheik Ismael; & il fut bien surpris de l'accueil favorable qu'il reçut chez lui. Le pain & le riz me furent soudain envoyés. Le Sheik avoit aussi entendu débiter que j'étoi smort: mais il se laissa aisément persuader que je vivois, parce qu'il en étoit bien aise.

LE lendemain, 20 Décembre, nous nous arrêtâmes à Furshout, quoique la dureté des Moines & l'invitation d'Ismael me donnassent grande envie d'aller loger à Badjoura, pour préserver le bon Sheik de ses pleurésies & des méprises où il pouvoit retomber sur le mois du Ramadan (1). Les Capucins, embarrassés, me firent quelques excuses de mauvaise grace; & si ces Peres, qui ne sont établis là que pour la conversion de l'Ethiopie & de la Nubie, s'étoient montrés jusqu'alors avec assez peu de zele pour remplir leur mission, j'avoue que ce zele ne parut pas s'accroître à l'ouie de quelques détails que je leur fis de mon voyage.

LE 27, nous continuâmes notre route vis-à-vis d'un petit

(1) Ceci est une allusion au premier voyage sur le Nil. Voyez le premier volume.

village qui eſt au-deſſus d'Achmim ; nous fûmes appellés par un homme qui, quoique mal vêtu, prit un ton d'autorité, & demanda paſſage pour le Caire, ce que je ne lui aurois pas accordé ſi j'en avois été le maître : mais le Rais s'empreſſa d'accéder à ſa demande. Cet homme me dit enſuite qu'il étoit un Chrétien Cophte, & qu'il levoit les impôts dans les villages chrétiens, où le Bey ne permettoit pas que les Turcs allaſſent. « — J'ai appris, me dit-il, que vous deſcendiez le Nil, & je vous ai attendu pour vous demander paſſage. Le Rais me connoît, & il ſait bien que je ne vous incommoderai pas : mais je porte beaucoup d'argent, & je ne me foucie pas qu'on le ſache. J'eſpere que vous voudrez bien m'accorder votre protection en faveur de mon Maître ». « — Certes, l'ami, lui répondis-je, moi je n'ai que ſept ſchillings au monde, & je doute que mes habits vaillent cette ſomme. Il n'y a que quelques jours encore que je me réjouiſſois beaucoup de ma pénurie, parce qu'elle garantiſſoit ma ſûreté : mais, puiſque, heureuſement pour vous la Providence vous a fait rencontrer ſur mon chemin avec votre argent, comptez qu'au beſoin je le défendrai de tout mon pouvoir, comme s'il étoit à moi ».

Le 10 Janvier 1773, nous arrivâmes au couvent de Saint-George, tous tant que nous étions, je crois, encore plus malades & plus découragés que le jour que nous ſortîmes du deſert. Perſonne ne nous reconnut dans le couvent ; on ne s'y rappelloit plus ni nos traits, ni le ſon de notre voix, & nous y entrâmes quaſiment par force. Iſmael & le Cophte qui nous avoit joints en route, ſe rendirent chez le Bey ; &

moi j'eus beaucoup de peine à trouver le moyen de faire parvenir un message au Patriarche & à mes correspondans du Caire, encore me fallut-il donner pour cela les deux seules piastres qui me restoient dans la poche. Les Capucins de Furshout nous avoient reçus avec froideur sans doute : mais les Caloyers de Saint-George nous reçurent bien plus froidement encore ; ils ne vouloient pas même nous laisser mettre le pied dans leur couvent. Cependant ces difficultés ne furent pas de longue durée. La matinée y mit un terme, & ramena nos amis au couvent ; nous fûmes tranquilles, & nous pûmes dormir tout à notre aise. Nous n'avions rien de mieux à faire, en effet, que de dormir ; car nous n'avions point porté de vivres, & les Caloyens ne nous donnerent rien à manger ; je ne sais pas même s'ils l'auroient pu, quand même ils en auroient eu l'intention.

MAIS nous pensions qu'ils ne l'avoient point cette intention ; & d'après le cours ordinaire des choses, nous nous croyions fondés à le penser. Nous oubliions que nous étions au Caire, lieu où l'on ne peut jamais calculer comme ailleurs, & où la volonté arbitraire & capricieuse des tyrans regle, ou plutôt confond tout. Je m'endormis profondément pendant une heure. Mais je fus réveillé par un bruit confus de voix ; & avant que je fusse bien revenu à moi, j'apperçus autour du tapis, sur lequel j'étois, dix ou douze soldats qui avoient l'air des plus grands bandits que j'eusse encore vus. Cependant je réfléchis tout-à-coup que ce n'étoit pas un lieu où l'on pût être volé & assassiné sans aucun motif ; & convaincu qu'on n'en avoit point de me faire du mal, je fus bientôt rassuré. Sans cela, il est certain que l'habillement, le

langage, la conduite des gens qui m'entouroient, auroient dû m'alarmer.

« Que ſouhaitez-vous, leur dis-je; & pourquoi prenez-vous la liberté d'entrer ici? » — Ils me répondirent en langue turque: « Allons, allons, levez-vous. Le Bey vous demande ». — « Certes, repliquai-je, le Bey choiſit une heure bien incommode ». — Leur réponſe fut: « Levez-vous, ou nous vous ferons marcher par force ». — « J'imagine, leur dis je, mes amis, que vous me prenez pour quelqu'autre; car il n'y a pas encore deux heures que je ſuis arrivé, & depuis, je n'ai pas mis le pied hors du couvent. Il eſt impoſſible que le Bey ait pu ſavoir que j'étois ici ». — L'un d'entr'eux me répondit alors en langue franque: « Et qu'eſt-ce que cela nous fait à nous qu'il ſache que vous êtes ici ou non? Il nous envoie pour vous chercher; ainſi, il faut que vous veniez. Allons, levez vous ». En même tems il s'avança pour me prendre par le bras. — « Tiens-toi loin de moi, m'écriai-je, inſolent. Songe que je ſuis Anglois; & prends garde à me toucher. Si le Bey me demande, il eſt le maître dans ſon pays, & je vais me rendre auprès de lui: mais encore une fois, ne me touche point. Quoiqu'il y ait trois ans que je n'aie point vu Mahomet Bey (1), je n'oublie point qu'il fait ce qu'il ſe doit à lui-même, & qu'il n'entend point qu'un vil eſclave oſe mettre la main ſur un homme tel que moi ». — « Non, non, mallem, dit un homme qui parloit italien, nous n'avons point intention de vous faire du mal. Iſmael que vous avez ramené de l'Habesh, a déja parlé au

(1) Mahomet Abou Dahab, vainqueur & ſucceſſeur d'Ali Bey.

Bey; & le Bey desire de vous voir : voilà tout ». — « Eh bien! sortez, répondis-je, jusqu'à ce que je sois prêt. J'irai bientôt vous joindre ».

AUSSI-TÔT ils sortirent. Je les entendis demander à boire aux Caloyers : mais certainement ils ne se trouverent jamais dans un endroit moins favorable pour avoir à boire ou à manger. D'ailleurs, ma toilette ne fut pas longue, & je ne leur donnai pas le tems de s'impatienter. Je n'avois point de chemise sur le corps, & il y avoit quatorze mois que je n'en avois pas eu. J'avois une veste & des culottes longues, de grosse étoffe de laine brune, & une couverture de la même étoffe, qui me servoit de manteau ou de capote, & dans laquelle je m'enveloppois pour me coucher. J'avois rasé à Furshout ma longue barbe : mais je portois encore de grandes moustaches. Ma coëffure étoit une mousseline blanche, roulée autour d'un bonnet rouge, à la turque, qui me servoit le jour & la nuit. Je portois en outre sur ma veste une grosse ceinture de laine qui me faisoit huit ou dix fois le tour du corps & qui remontoit jusqu'à l'estomach. J'étois pieds nuds. Deux pistolets anglois, montés en argent, étoient passés dans ma ceinture à gauche, & j'avois à droite un couteau accourbé à l'abyssinienne, dont le manche étoit de corne de rhinocéros. Ainsi accoutré, j'allai joindre les bandits qui m'attendoient à la porte du couvent. La nuit étoit très-obscure & le vent soufffoit avec force.

LE Sarach, ou Commandant du parti, montoit un mule; & par une marque de considération singuliere, il avoit fait mener un âne avec un panneau de jone sur le dos; car c'est

le ſeul animal, qu'à la honte de nos chrétiens il leur ſoit permis de monter au Caire. Ce pauvre âne avoit à porter un fardeau qui n'étoit pas léger : mais heureuſement qu'il avoit de la force. L'inconvénient étoit qu'il n'avoit ni ſelle, ni étriers, & que mes pieds auroient touché à terre, ſi je n'avois pas eu ſoin de les ſoulever tant que je pouvois ; ce qui n'étoit nullement aiſé, car ils ſe reſſentoient encore des ſables brûlans du déſert, & ils étoient dans un état d'inflammation qui me faiſoit beaucoup ſouffrir. Perſonne ne pourroit jamais s'imaginer la centieme partie de ce que je ſouffris cette nuit-là. Heureuſement encore que mes douleurs n'étoient que phyſiques. J'avois endurci mon cœur. Ce cœur, j'oſe le dire, ne manquoit point de force ; & ce qui ſoutenoit le plus mon courage, c'étoit l'eſpoir de quitter bientôt ces déteſtables contrées & d'être rendu à la ſociété des hommes.

La mule que montoit le Sarach alloit fort vîte. Mon âne marchoit auſſi d'un bon pas : mais il ne pouvoit pas ſuivre la mule. Chaque ſoldat portoit, indépendamment de ſes armes, un bâton de neuf ou dix pieds de long, comme les bâtons de nos Watchmans (1) anglois, & ils s'en ſervoient tour-à-tour pour frapper mon âne & le preſſer de maniere qu'il pût joindre la mule. J'avois toutes ſortes de raiſons pour compâtir aux ſouffrances de mon pauvre âne ; car ſoit exprès, ſoit par mégarde, de quatre coups de bâtons, il y en avoit au moins un qui m'attrappoit les hanches ou les épaules, & j'en portai les marques pendant plus de deux mois. Il étoit

(1) Ce ſont les gens qui veillent la nuit dans les rues.

inutile de me plaindre. Il auroit autant valu dire au vent de ne pas souffler.

L'on trouve ordinairement fort peu de personnes dans les rues du Caire. Cependant nous en rencontrâmes quelques-unes qui nous firent place en se disant les unes aux autres que j'étois sans doute quelque voleur que l'Aga des Janissaires avoit fait arrêter. J'avois fait près de trois milles avec tous ces désagrémens, quand nous nous arrêtâmes à la porte du Bey. Le palais étoit bien éclairé & il y avoit autant de mouvement que s'il n'eût été que midi. Je descendis difficilement de dessus mon malheureux âne : mais j'eus pourtant plus de plaisir en mettant pied à terre, que je n'en avois jamais eu en montant le plus beau cheval du monde. Les gens du palais ne sachant pas pourquoi je venois, crurent que j'étois quelque Arabe Bedouin. Cependant j'apperçus un Cophte que je reconnus pour avoir été au service d'Ali-Bey. Je lui dis qui j'étois & il me remit tout de suite : mais il ignoroit mon arrivée, & conséquemment il ne savoit pas qu'on m'eût envoyé chercher. Il passa dans le cabinet du Bey qui aussi-tôt donna ordre qu'on me fît entrer.

Dans le même tems, le Sarach & les soldats qui m'avoient accompagné si honnêtement, s'avancerent autour de moi pour me prier de leur donner le Bacfish, c'est-à-dire, de l'argent pour boire. « Attendez, amis, leur dis-je, votre maître me connoît très-bien, & nous allons voir le Bacfish qu'il vous donnera ». — Plusieurs Turcs qui étoient là, demanderent aussi-tôt : « Que vous ont-ils fait ? Avez-vous à vous plaindre d'eux ? Parlez au Bey, & il les fera punir ». — Mon Sarach

Sarach prévit qu'il alloit y avoir quelque chose de fâcheux pour lui, & quoique l'ordre du Bey fût venu pour me faire entrer, il appuya son dos contre la porte, & ne voulut pas me laisser passer que je ne lui eusse promis de ne pas me plaindre au Bey.

Enfin, je fus présenté à Mahomet Bey Abou-Dahab. Il étoit le gendre de mon ami Ali-Bey, qu'il avoit trahi & forcé de fuir en Syrie, où il se maintenoit encore avec une petite armée. Mahomet Abou-Dahab avoit été présent à la derniere audience que j'avois eue d'Ali-Bey, & il étoit alors en habit de guerre. Cette fois-ci, je le trouvai dans un vaste appartement où il y avoit deux grands sophas chargés de coussins d'étoffe de soie cramoisi & or. Il y en avoit pourtant un petit de brocard jaune, sur lequel le Bey étoit couché. Les deux sophas se joignoient, & il étoit dans le milieu, la tête appuyée sur sa main gauche. Quoiqu'il fût déja tard, Mahomet étoit encore tout habillé. Son turban, sa ceinture, le manche de son poignard étoient couverts de pierreries, & il avoit à son turban un croissant en diamants, bien plus beaux que ceux que j'avois vus autrefois à Ali-Bey.

L'appartement étoit éclairé par un grand nombre de bougies, & je me trouvai en quelque sorte humilié au milieu de tant de luxe & de magnificence. Je craignois de poser mes pied nuds & poudreux sur les riches tapis de Perse qui couvroient le parquet; & comme j'avois d'ailleurs beaucoup de peine à marcher, le Bey me trouva un air si extraordinaire, qu'il s'écria, du plus loin qu'il me vit: « Qui est-ce là? Qui est-ce? D'où vient cet homme? » Son Secrétaire lui dit qui

j'étois ; & je lui dis moi-même en langue arabe, en lui faisant une profonde révérence : « Mahomet Bey, je suis Yagoubé, Anglois, plus connu de votre beau-pere que de vous : mais bien peu propre à paroître devant vous dans l'état où je suis ; car vos gens m'ont arraché de mon lit, dans le moment où je jouissois du seul sommeil paisible que j'aie eu depuis bien des années ».

Le Bey parut très-fâché de ce que je lui disois, & il dit en langue turque à ceux qui étoient autour de lui : « Mes gens ! & qui est-ce donc qui ose faire cela ? c'est impossible ! » Ceux qui avoient été témoins de l'ordre qu'il avoit donné d'aller me chercher, le lui rappellerent ; car il paroissoit l'avoir oublié. Ils lui dirent ce qu'Ismael & le Cophte avoient raconté en ma faveur. Il se retourna alors sur son sopha avec violence en s'écriant : « Je me souviens très-bien de l'homme dont on veut parler : mais il ne ressemble pas à celui-ci. Il y a beaucoup de différence » — « Je vous ai demandé, dit-il, Yagoubé, qui est-ce qui vous a fait sortir de votre lit, dans l'état de souffrance où vous êtes ? & je vois que c'est moi-même : mais je vous donne ma foi de Musulman que je n'entendois point cela & que j'ignorois que vous fussiez malade ».

Pendant ce tems-là, mes pieds me faisoient tant de mal, que j'étois prêt à m'évanouir, & je ne pus pas répondre. Il y avoit deux coussins de velours ciselé sur une marche, & je me laissai tomber à genoux sur ces coussins, ne sachant pas s'il m'étoit permis de m'asseoir. Le Bey voyant que je m'agenouillois, s'écria aussi-tôt : « Eh ! quoi donc ! que faites-vous ? » — Je m'apperçus bien qu'il croyoit que je voulois

lui porter quelques plaintes ou lui demander quelques graces; je lui montrai l'état affreux dans lequel étoient mes pieds ; & je lui dis que cela me venoit d'avoir traversé le désert. Il me pria à l'instant de m'asseoir sur le coussin. « C'est la fraîcheur de la nuit, dis je, & la course que je viens de faire sur un âne qui m'occasionnent ces douleurs : mais elles seront bientôt passées ».

« Vous êtes bien malheureux, dit le Bey. Ce que je voulois faire pour votre bien tourne à votre désavantage ». -- J'espere que non, Bey, lui répondis-je. Je ne souffre déja plus, & je suis en état d'entendre ce que vous avez à me commander ». --- « J'ai plusieurs questions à vous faire, dit le Bey. Vous avez traité avec une extrême bonté le pauvre vieux Sherif Ismael, ainsi qu'un de mes domestiques chrétiens; & je voulois vous demander ce que je pouvois faire pour vous : mais ce n'est pas le moment. Retirez-vous à présent chez vous. Reposez-vous. Je vous renverrai chercher. Mangez & buvez tranquillement, sans rien craindre. Mon beau-pere n'est plus ici : mais Dieu merci, j'occupe sa place. Il suffit ». -- Je fis une révérence & je sortis.

TANDIS que j'étois chez le Bey, il parla souvent à ses gens en langue turque : mais ces interruptions sont trop fréquentes dans ces sortes d'audiences pour qu'on les remarque. Quand je quittai l'appartement du Bey, je fus accompagné par cinq ou six personnes. Je passai d'abord dans l'antichambre, puis dans une chambre qui communiquoit à la salle des gardes. Je fus joint là par un esclave magnifiquement vêtu, & tenant un panier d'oranges. Il paroissoit sortir

de l'appartement du Bey, & il me dit : « Yagoubé, voilà du fruit que je vous apporte ».

Dans ces contrées un présent n'est pas précieux par lui-même, mais bien par le rang & la qualité de la personne qui l'offre. Vingt mille hommes, qui dormoient en ce moment dans le Caire, auroient regardé comme le jour le plus heureux de leur vie celui où le Bey leur auroit donné la moindre des oranges qui étoient dans ce panier. D'ailleurs un don est, dans ces cas-là, la meilleure marque de protection & d'amitié. Accoutumé à ces cérémonies, je me contentai de prendre une seule orange, en faisant une profonde révérence à l'esclave qui tenoit le panier, & qui me dit alors à voix basse : « Mettez la main jusqu'au fond ». Il me fut aisé d'y appercevoir une bourse de soie cramoisi & or, & tricottée à maille aussi serrée que les bas que nous portons. Je la pris, & je vis qu'elle contenoit beaucoup de sequins. Alors, la portant à ma bouche, je la baisai par respect pour la personne qui me l'envoyoit, & je dis au jeune esclave : « Certes, voilà du fruit bien beau & bien peu commun ; mais c'est pour moi du fruit défendu. La protection & la bienveillance du Bey me sont plus agréables que ne peuvent l'être mille bourses comme celle-là.

L'esclave parut extrêmement étonné ; car rien ne semble plus étrange à un Turc que de voir un homme, quel qu'il puisse être, refuser de l'argent. Quoique je témoignasse la reconnoissance la plus vive & la plus respectueuse, l'esclave voyant qu'il étoit impossible de me faire accepter la bourse, trouva ce refus si extraordinaire de la part d'un homme

couvert d'un misérable barracan, & ayant l'air de ces gens qui charrient de l'eau & nettoyoient les marches du palais, qu'il ne voulut pas me laisser sortir, & me ramena dans la chambre où le Bey étoit encore assis. Abou Dahab examinoit en ce moment une piece de satin jaune, & il fit l'interrogation ordinaire : « Eh! bien, qu'est-ce? de quoi s'agit-il? » L'esclave lui parla long-tems en langue turque; & le Bey, posant la piece de satin, se tourna vers moi, & me dit : « Eh! pourquoi cela? vous devez sûrement manquer d'argent? vous n'êtes pas vêtu comme à votre ordinaire? Est-ce par orgueil que vous me refusez? »

« Bey, lui répondis-je, voulez-vous me permettre de vous expliquer mes sentimens en peu de mots? Peut-être n'y a-t-il jamais eu d'homme à qui vous ayez donné de l'argent, ou, du moins, à qui vous en ayez offert, qui fût plus reconnoissant de votre générosité que moi. Je ne me suis présenté chez vous vêtu de cette maniere, que parce qu'il n'y a que quelques heures que je suis débarqué. Mais je ne suis pas dans le besoin, je ne manque point d'argent. Vous êtes déja certain des vœux que vous mérite la charité que vous avez voulu exercer envers moi, & je ne veux point vous priver de celles de la veuve & de l'orphelin, à qui votre argent est sans doute utile. Julien & Rose, les principaux négocians du Caire, me fourniront tout ce qu'il me faudra. En outre, je suis au service d'un des plus puissans Rois de l'Europe, & il ne me laissera manquer de rien, puisque je voyage par ses ordres ».

Le Bey, me regardant alors avec un air extrêmement pré-

venant, me dit: « En ce cas-là que puis-je faire qui vous soit agréable? Vous êtes maintenant étranger où je commande; vous êtes également l'étranger de mon beau-pere, & c'est une double obligation pour moi. Que puis-je donc faire? » «—Des choses, répondis-je, qui ne dépendent que de vous seul; & je vous les dirai s'il n'y a pas trop de présomption à moi de les dire». « — Point du tout, repliqua-t-il. Si je puis faire ce que vous souhaitez je le ferai; si je ne le puis point, je vous le dirai avec franchise ».

A la maniere dont s'exprimoit le Bey, je vis bien qu'il avoit conçu une plus haute opinion de mon caractere depuis que j'avois refusé la bourse. « — Bey, lui dis-je, plusieurs de mes compatriotes, braves, riches, & pleins de mérite, font le commerce dans l'Inde, où mon Roi a de vastes possessions ». — Il dit en se parlant à lui-même: cela est vrai, je le sais. — « Plusieurs de ces Commerçans, repris-je, viennent trafiquer à Jidda. J'y ai laissé à mon passage onze de leurs vaisseaux, qui, conformément aux traités, paient de gros droits à la douane, & qui, en outre, par générosité & par noblesse, font de grands présens au Prince du pays, & à ses Ministres, pour en être protégés. Mais depuis quelque tems le Shérif de la Mecque a accumulé impôt sur impôt, extorsion sur extorsion, au point que les Anglois sont à la veille de renoncer à ce commerce ». « —Ibn Cahaba (1)! dit le Béy, il a payé cela quand je suis allé à la Mecque ». « —Le Bey a conquis la Mecque? me dit tout doucement un homme qui étoit derrière moi». « — Eh! quoi, poursuivit Mahomet, votre nation, qui est puissante & brave, ne fait pas ren-

(1) Fils de P......

verser Jidda de fond en comble? N'avez-vous pas des canons dans vos vaisseaux? » « — Bey, repris-je, ces vaisseaux sont tous très-gros & très-forts, armés en guerre, & remplis d'intrépides Officiers & d'habiles Matelots. Jidda & des places plus fortes que Jidda ne pourroient pas résister une heure à un seul de ces vaisseaux. Mais Jidda ne fait point partie de nos possessions; & dans tous les pays qui appartiennent à d'autres Rois que le nôtre, nous nous conduisons avec prudence, nous faisons le commerce en paix, & nous n'avons recours à la force que quand notre propre défense l'exige ».

« Que souhaitez-vous donc que je fasse? dit le Bey. «—Mes compatriotes, repris-je, se sont mis dans la tête une chose, qui, j'en suis persuadé, est très-bien bien vue. Ils disent que si vous vouliez leur permettre de conduire leurs vaisseaux, & de porter leurs marchandises à Suez, & non à Jidda, ils pourroient compter sur votre parole, s'ils ne manquoient point à leurs engagemens envers vous, & qu'ainsi ils seroient tranquilles ». -- « Non, jamais je ne manquerois à ma parole, dit le Bey. Tout cela d'ailleurs seroit à mon avantage. Mais vous ne me dites point ce que je puis faire pour vous? » -- « Patience, s'il vous plaît, lui dis-je, Bey; & soyez assuré que quand on saura dans ma patrie ce que vous avez fait pour elle, à ma sollicitation, ce sera pour moi le plus grand honneur qu'aucun Prince ait jamais pu m'accorder ». --- « Eh! bien, que cela soit ainsi, dit-il. Que l'on serve du café. Que cet Anglois soit introduit toutes les fois qu'il se présentera ici. Donnez un caftan (1) ». -- A l'instant le café fut servi,

(1) Un caftan est une espece de robe ou de domino, qui sert d'habit de cérémonie & de marque d'honneur.

& je fus revêtu de mon caftan. Je fortis de cette maniere, & ceux qui me virent paffer, me traiterent avec bien plus de refpect que lorfque j'étois entré. L'homme étoit pourtant le même : mais le caftan le rendoit très-différent à leurs yeux. Mon ami le Sarach & fes bandits m'attendoient à la porte avec une mule qui avoit des étriers dorés & étoit richement caparaçonnée.

Je m'en retournai au couvent de Saint George, auffi vite que j'étois venu; mais exempt des falutations du bâton qui m'avoient accompagné fur l'âne. Les chofes étoient changées à mon avantage; & pour me témoigner leur refpect, les foldats renverfoient tous ceux qui fe trouvoient dans les rues. Ils commençoient par leur donner un grand coup de bâton fur la tête; puis ils leur demandoient pourquoi ils ne fe rangeoient pas. Tous mes gens, à Saint George, m'avoient cru perdu, ou du moins ils avoient imaginé que j'étois allé chez mes correfpondans, & ils avoient déja pris mon lit.

Depuis, je revis deux fois Mahomet Abou Dahab, & je terminai l'accord en faveur des marchands anglois. Au lieu de 14 pour cent de droits fur les marchandifes & d'un préfent confidérable qu'il en coûtoit à Jidda, le Bey fe contenta de 8 pour cent, fans aucun préfent; & il envoya, à fes propres fraix, à Moka, un firman avec ma lettre, dont je joindrai ici une copie, ainfi que des inftructions que je fis paffer dans l'Inde.

Le Lieutenant du Capitaine Thornhill, ce même M. Greig, que j'avois vu à Jidda, fut le premier qui defcendit le golphe de

de Suez dans le vaiſſeau *la Minerve*, & qui vint enſuite par terre au Caire; & dans tout ce voyage il ſe conduiſit d'une maniere honorable pour ſon pays.

DANS les deux viſites ſuivantes que je fis à Mahomet, je reçus le firman, & j'eus une converſation en préſence de ce Bey avec l'homme qu'il choiſit pour aller à Moka; non que je cruſſe que mes recommandations fuſſent de grande conſéquence, après les ordres du Bey, mais je ſavois qu'on pouvoit s'aſſurer qu'il feroit beaucoup de diligence, en lui donnant en ſecret un léger préſent. Je donnai auſſi un préſent de peu de valeur à chacun des deux Secrétaires, qui contribuerent à me procurer le firman, dont je dépoſai l'original chez le Conſul de Veniſe. Je crus qu'il feroit indiſcret de montrer de la parcimonie dans une affaire qui ſembloit être d'un avantage particulier & général : mais je n'en ai jamais attendu la moindre marque de reconnoiſſance publique, ni particuliere, & je ne me ſuis point trompé.

L'ON dira peut-être que le commerce par l'Iſtme de Suez, loin d'être d'aucun avantage à la Compagnie des Indes angloiſe, peut lui être nuiſible. C'eſt du moins là ce que me dit Lord North, dans la premiere entrevue que j'eus avec lui à mon retour du Caire. Je ne prétends pas décider la queſtion : mais je demanderai ſi, quand un homme a par haſard une entrepriſe auſſi importante en ſon pouvoir, il ne doit pas, en bon citoyen, chercher à la faire réuſſir, & laiſſer au public, qui y eſt intéreſſé, à juger ſi la choſe lui eſt avantageuſe ou non.

J'AI lu dans l'Abbé Prevoſt, ou dans le Conſul Maillet; je ne ſais lequel, car je n'ai pas leurs ouvrages ſous mes yeux, j'ai lu, dis-je, qu'au commencement de ce ſiecle les François avoient offert beaucoup d'argent au Gouvernement du Caire, pour obtenir la permiſſion d'envoyer ſeulement un paquebot à Suez, pour y chercher les dépêches de leurs établiſſemens dans les Indes, & qu'ils avoient été conſtamment refuſés. Maintenant la Compagnie des Indes & le Gouvernement d'Angleterre ont ce droit, que j'ai eu l'avantage de leur procurer; & je ſais qu'on s'en eſt ſervi déja pour des dépêches publiques & particulieres.

J'OSERAI dire encore, qu'indépendamment de ce que je viens de dire, il ſemble bien étrange, quand on conſidere le vaſte Empire que la Grande-Bretagne poſſede dans l'Inde, que la Compagnie & ſes Employés, depuis le premier juſqu'au dernier, connoiſſent tous ſi peu la Mer Rouge & ſes ports, & ſoient ſi indifférens aux moyens de les mieux connoître. Cependant cette mer baigne le théâtre de leurs conquêtes, & elle n'eſt qu'à deux journées de chemin de la Méditerranée. C'eſt d'après tous mes efforts que pluſieurs Artiſtes habiles ont pu travailler à perfectionner la carte de cette mer, qui, j'eſpere, eſt à préſent très-avancée. Il eût été peut-être plus noble, plus généreux, de la part de la Compagnie des Indes, d'avoir honoré d'un mot d'approbation l'Auteur de la liberté & de la ſécurité dont ils jouiſſent. Les priſons, les fers, les rançons, peut-être la mort même,

ſont les maux auxquels ſes Employés échappent, parce que je leur ai ouvert la voie ; & à ces maux on peut encore joindre le deſavantage d'échouer dans leurs entrepriſes (1).

(1) Je ſais que depuis mon accord avec Mahomet Abou-Dahab, il n'eſt pas entré un ſeul vaiſſeau dans la mer Rouge, ſans qu'il eût une copie de ma lettre & du firman.





COPIE de la Lettre de M. BRUCE aux Anglois de Bombay & du Bengale, qui font le commerce dans la mer Rouge.

Au Caire, le premier Février 1773.

MESSIEURS,

« A LA follicitation de plufieurs Capitaines Anglois, qui étoient venus traiter à Jidda en 1769, j'ai parlé au Bey du Caire (Mahomet Bey) pour qu'il accordât la permiffion de conduire à Suez les vaiffeaux de la Compagnie fans s'arrêter à Jidda, où ils font continuellement gênés par le Shérif de la Mecque, & où ni leurs paiemens ne font exacts, ni leurs effets en sûreté. Mahomet Bey a témoigné le plus grand defir de voir cette entreprife promptement exécutée; & il fait partir en conféquence un Exprès, par lequel je vous envoie notre accord original en langue arabe, avec la traduction angloife. Vous verrez qu'il renonce à toute efpece de préfens; mais il fera toujours prudent de lui en faire. Il faudra feulement qu'ils foient peu confidérables, & que le Bey ne manque ni de fidéliré, ni de générofité, comme j'efpere qu'il n'en manquera pas. Il exige huit pour cent de droits fur nos cargaifons, & il vous laiffe l'option de payer ces droits en marchandife ou en argent. Il veut en outre que chaque vaiffeau paie cinquante patakas d'ancrage au Capitaine du port de Suez ».

« Dès que vous ferez à Suez, vous ferez bien de donner avis de votre arrivée aux Négocians du Caire, à qui vous voudrez vous adresser. Il y a trois principales maisons françoises, MM. Napollon & Compagnie, MM. Rose & Compagnie, MM. Langlade & Compagnie. Ces trois maisons sont riches, fort accréditées, & vous n'aurez aucun risque à courir avec elles. Il y a aussi une maison italienne aussi estimée que les trois françoises, mais moins riche. Elle est sous la raison de Pini & Compagnie. Si vous conduisez à Suez plus d'un vaisseau à la fois, il sera de votre intérêt de vous adresser à des maisons différentes, parce que vous serez plutôt expédiés, vous vous ferez plus d'amis, vous courrez moins de risques, & vous serez mieux instruits de l'état des affaires ».

« Comme je n'ai en vue que votre seul avantage, je ne prétends vous répondre d'aucune conséquence. Vous connoissez les Turcs. Je n'en ai jamais vu aucun en qui on put se fier en matiere d'intérêt. Veillez-y bien, & ne vendez qu'argent comptant. Cependant vous serez plus en sûreté, vous serez mieux traités, vous vendrez plus avantageusement & vous aurez une plus prompte expédition ; & s'il vous reste des cargaisons invendues, vous pourrez les laisser ici, parce qu'elles y seront en sûreté, qu'on s'en défaira indubitablement pendant l'hiver, & que le montant pourra en être remis directement en Angleterre, ou attendre votre retour ».

« Le Caire est par la latitude de 30 deg. 2 min. 4 sec. L'on peut s'y rendre aisément en deux jours & demi de Suez, qui est par les 29 deg. 57 min. 15 sec. Le Ras Mahomet, c'est-

à-dire, le cap qui forme la pointe orientale de l'entrée du golphe de Suez est par la latitude de 27 deg. 54 min. 10 sec. Vous pourrez doubler ce cap lorsqu'il portera au nord-est ou nord-est quart-d'est tout au plus; car plus avant dans l'est est l'entrée d'un golphe qui a été souvent pris pour celui de Suez. Enfin, Tor, le premier lieu habité après le cap, est par les 28 deg. 12 min. 4 sec. Vous trouverez à Tor des provisions, de l'eau & des pilotes ».

IL n'y a point de Négocians Anglois au Caire. Mais il y paroît de tems en tems quelques fripons qui se disent Négocians, qui viennent de Mahon, de Livourne ou de quelque isle de la Grece, & qui après un an de séjour, font banqueroute & disparoissent. Prenez bien garde à avoir affaire à ces gens-là. Ils vous voleroient ou ils vous vendroient au Gouverneur; peut-être même feroient-ils l'un & l'autre. Il n'y a d'autres affaires à avoir qu'avec les trois maisons Françoises & la maison Italienne que je vous ai citées. Quand vous aurez besoin de vous adresser au gouvernement pour affaire de tarif ou de firman, il faudra employer le Consul de Venise, & vous mettre sous sa protection dès le moment de votre arrivée. C'est un homme d'honneur, très-accrédité, & Colonel au service de sa République. Vous attendrez, avant de venir au Caire, & même avant d'avoir déchargé une once de marchandise, que ce Colonel vous ait envoyé le tarif du Bey, & vous le récompenserez de sa peine. Il ne fait point le commerce, mais il est très-attaché à la nation Angloise. Il n'y a d'ailleurs au Caire d'autre Consul que lui & le Consul de France ».

« ENFIN, Messieurs, j'ai vu votre commerce à Jidda. C'est

un commerce ruineux; & maintenant que le Sherif eſt pauvre & affamé, il vous volera chaque jour de plus en plus. Il met le ſcellé ſur la maiſon des Capitaines qui meurent à Jidda. Il s'approprie une partie de leurs effets. Quel parti vous reſte-t-il donc à prendre, ſinon d'aller à Moka ou à Suez ? »

Je ſuis, &c. *Signé* James Bruce.

Au Capitaine Thornhill, *commandant le vaiſſeau* le marchand du Bengale; *au Capitaine* Thomas Price, *commandant* le Lion, *& à tous les autres Capitaines des vaiſſeaux Anglois, faiſant le commerce à* Jidda.

P. S. Je vous envoie une copie du firman; ainſi que les lettres pour les Gouverneurs de Bombay & du Bengale, qui en renferment une autre copie. Prenez garde que le Traducteur ſoit un homme de confiance, qui n'ait point intérêt à vous tromper. Si je ne croyois pas que vous fuſſiez en ſûreté à Suez, je ne vous écrirois pas d'y aller. Il ne faut point que vous portiez du café, ni aucune production de l'Arabie, du moins au premier voyage. Il faut auparavant faire vos conditions.

Ci joint une lettre pour le chef de la Douane.

J. B.





COPIE des instructions données par les Négocians qui dirigerent la premiere expédition de Suez, à M. Jean Shaw & au Capitaine William Greig.

MESSIEURS,

« LES personnes intéressées dans l'expédition de Suez, ayant fait choix de vous pour conduire les vaisseaux dans le voyage qu'on leur fait entreprendre, il est de notre devoir, en qualité de Directeurs de l'entreprise, de vous donner les instructions nécessaires. Vous trouverez ci joint les notes de l'armement, ainsi que la facture de la cargaison du vaisseau *le Marchand du Bengale*. Vous pourrez disposer de toutes ces marchandises, soit dans le golphe de Moka, soit à Jidda ou à Suez, de la maniere que vous croirez la plus avantageuse, vous conformant cependant, autant qu'il sera possible, aux présentes instructions ».

« COMME il peut arriver une foule d'accidens qu'on ne peut ni prévenir, ni prévoir, & que les propriétaires de l'*Aventure* ont mis en nous toute leur confiance, nous vous déléguons, Messieurs, tout pouvoir & autorité pour exécuter & diriger cette nouvelle entreprise, au succès de laquelle vous êtes intéressés comme nous. Quoique nous espérions qu'il soit inutile de vous recommander comme un objet de la plus grande importance, & dont la réussite de toute entreprise dépend, l'intelligence & l'harmonie entre ceux qui l'exécutent,

cutent; nous sommes persuadés que votre zèle pour les intérêts des propriétaires, & votre propre réputation, l'emporteront sur toute autre considération, & que rien ne pourra détruire une union, absolument nécessaire pour assurer le succès d'une expédition nouvelle, & telle que celle-ci ».

« Vous aurez une commission de cinq pour cent sur les ventes. M. Shaw, comme chef supercargue, retirera trois pour cent, & le Capitaine Greig, deux pour cent; & vous prendrez sur tout le fret, dans la même proportion que sur la cargaison. Les passagers & les autres émolumens d'usage seront partagés entre vous, sans qu'il puisse y avoir aucun profit particulier. Comme il est d'usage que dans tous les vaisseaux expédiés de ce port, on jouisse du privilege d'avoir un sixieme de la cargaison, nous vous donnerons, au lieu de cela, 12000 roupies qui seront partagées entre vous & vos Officiers au retour du voyage ».

« M. Shaw, chef supercargue, disposera de la cargaison, & le Capitaine Greig dirigera la navigation des vaisseaux. Nous vous recommandons & nous vous prions en même tems de prendre conseil l'un de l'autre dans toutes les occasions où vous aurez besoin d'avis, & même de ne jamais entreprendre aucune démarche importante sans vous être préalablement concertés. Si dans ces cas vous différiez d'opinion, nous exigeons que vous écriviez chacun vos raisons, afin d'en présenter à votre retour la note aux propriétaires. Pour prévenir toute confusion & pouvoir vous expliquer plus clairement, nous allons séparer dans le reste de ces instructions la partie nautique de la partie mercantile ».

« Les vaiſſeaux employés dans ce voyage ſont *le Marchand du Bengale*, à bord duquel eſt la cargaiſon. Le Gouverneur (1) accorde en outre aux propriétaires le Schooner (2) *le Culladore*, Capitaine Wedderburn, pour les aider dans la découverte du paſſage à Suez, & les propriétaires paieront la moitié des frais de ce navire. M. Cunningham, Ingénieur, s'embarquera dans *le Culladore*, & cet Ingénieur & le Capitaine Wedderburn ſeront abſolument à vos ordres & ſe conformeront aux inſtructions que vous jugerez à propos de leur donner. Le paquebot *le Suez* eſt un petit bâtiment deſtiné à accompagner *le Marchand du Bengale* dans les endroits les plus difficiles de la navigation; & comme il ne pourra plus vous être utile quand vous ſerez de retour de Suez à Moka, nous vous prions de le vendre dans ce port, où les petits vaiſſeaux ſe vendent ſouvent avec avantage ».

« Quand vous aurez laiſſé le pilote qui vous mettra dehors, vous vous dépêcherez, avec les deux vaiſſeaux qui vous reſteront, de faire voile pour la côte de Malabar. Vous toucherez à Ajango & à Cochia pour y prendre des agrès; de l'eau & tout ce qui vous ſera néceſſaire; & ſans perdre un moment, vous vous rendrez à Móka, où vous vous informerez s'il y a des pilotes venus de Suez. S'il n'y en a point, partez tout de ſuite pour Yambo qui eſt au-deſſus de Jidda; pourvu que vous n'appreniez point quelque mauvaiſe nouvelle concernant Suez, comme une guerre ou quelqu'inſur-

(1) Le Gouverneur Haſtings.
(2) Un ſchooner eſt un petit vaiſſeau ſemblable à nos corvettes.

rection au Caire, que vous jugeriez pouvoir nuire au succès de votre voyage ».

« S'il se répandoit de tels bruits à Moka, assurez-vous bien s'ils sont fondés; & si vous avez lieu de croire à leur authenticité, & qu'on ne les débite point pour vous détourner de votre voyage, nous vous conseillons de vous rendre à Jidda, parce que c'est l'intérêt des propriétaires. A Jidda vous donnerez vos expéditions de la Douane au Basha & au Sherif; &, sans vous embarrasser d'autre chose, vendez votre cargaison, dont l'assortiment est très convenable pour le pays. Nous vous prions de faire vos recouvremens le plutôt possible; & si vous trouvez un chargement considérable pour Bombay, & que la saison vous permette de vous y rendre tout de suite de Moka, & d'arriver dans le Bengale vers le milieu d'Octobre, vous achetterez une cargaison de coton, & vous reviendrez ici directement. Quelqu'argent qu'il vous reste après l'achat de votre coton, vous le verserez dans le trésor de la Compagnie pour des billets de la présidence. Si vous ne pouvez pas vous procurer à Jidda un bon chargement pour Bombay, nous vous prions de vous rendre de Moka à la côte de Coromandel, & de toucher à Negapatam, où vous trouverez des lettres que nous vous y adresserons ».

« Si, quand vous arriverez à Moka, vous n'entendez point dire qu'il y ait ni guerre, ni troubles au Caire, vous vous rendrez à Yambo, où vous vous informerez s'il n'y a point de pilotes qui connoissent le golfe de Suez. Si vous en trou-

vez quelqu'un qui vous paroiffe mériter que vous puiffiez lui confier votre vaiffeau, nous vous recommandons de le prendre à votre bord; mais, malgré cela, veillez toujours fur lui avec la plus grande attention; ordonnez-lui de fuivre la route commune, & ne laîffez point écarter vos deux petits vaiffeaux jufqu'à ce que vous foyez bien sûr de l'habileté du Pilote. Quand vous en ferez sûrs, vous expédierez le *Cuddalore* pour examiner le golfe de Suez, & vous lui direz de vous attendre à Suez même. Mais fi vous aviez le malheur de ne point trouver des Pilotes, il n'y a point à balancer, rendez-vous jufqu'à l'entrée du golfe avec la plus grande précaution, & faites-vous précéder nuit & jour par vos deux petits vaiffeaux jufqu'à ce que vous foyez à Tor, où vous trouverez des Pilotes & de l'eau ».

« Nous avons tout lieu de croire qu'une fois rendus à Tor, vous n'aurez plus de rifque à courir: ainfi vous pourrez charger le Calladore de relever exactement la route jufqu'à Jidda, qui eft par les 21 deg. 3 min. de latitude. Comme on ne peut pas fuppofer que vous puiffiez vous-même infpecter le golfe, en remontant dans le milieu du canal, vous chargerez le Capitaine Wedderburn de fe conformer aux volontés de l'Ingénieur; mais néanmoins de faire lui-même, ainfi que fes Officiers, toutes les remarques néceffaires, & de finir l'infpection le plus promptement, afin d'aller vous rejoindre à Suez. Cependant s'il n'avoit pas le tems d'aller vous joindre là, il faut qu'il faffe fes efforts pour aller à Yambo attendre vos dépêches, s'il peut y être en sûreté. Dans le cas contraire, il doit revenir à Moka fe pourvoir de tout ce qui lui fera néceffaire, & fe tenir prêt à repartir pour le Bengale

dès qu'il aura reçu vos dépêches, & que la mouſſon lui permettra de faire voile ».

« A votre arrivée à Suez, vous vous informerez du Commandant s'il n'a point des lettres du Bey, ſon Maître, à votre occaſion. S'il n'en a point, vous le prierez de lui envoyer tout de ſuite la lettre que vous lui remettrez du Gouverneur du Bengale, & de l'informer de l'arrivée de votre vaiſſeau dans ſon port. Vous ne déchargerez pas une piece de marchandiſe, ni vous n'entrerez dans aucun arrangement juſqu'à ce que vous ayez reçu des nouvelles du Bey; &, d'après ces nouvelles, vous vous conſulterez ſur ce que vous aurez à faire. N'agiſſez qu'avec précaution juſqu'à ce que vous ſoyez certains des diſpoſitions du Bey; car nous avons lieu de penſer que ſa réponſe ſera favorable, & qu'il vous invitera à aller le voir au Caire. M. Shaw pourra alors s'y rendre avec l'Ecrivain, & tel autre Officier qu'il jugera convenable, en ſe faiſant accompagner par un petit nombre de Laſcars & de domeſtiques proprement vêtus, afin de rendre ſon cortége brillant & reſpectable ».

« Les lettres, les préſens, & les échantillons de la cargaiſon, partiront en même-tems pour le Caire; & nous recommandons à M. Shaw, qu'au moment qu'il ſortira de chez le Bey, il aille rendre viſite au Conſul de Veniſe, dont M. Bruce fait une mention particuliere dans ſa lettre. Si ce Conſul eſt tel qu'on le repréſente, M. Shaw recevra de lui toutes les informations néceſſaires pour les opérations ſubſéquentes; & il pourra ſe mettre ſous ſa protection, plutôt que ſous celle des Maiſons françoiſes. Mais M. Shaw

prendra bien garde à tout ce qu'il fera, jusqu'à ce qu'il voie que cette liaison n'est point désagréable au Bey, à qui il doit témoigner une extrême déférence dans toutes les occasions. Nous joignons à ces instructions une copie de la lettre de M. Bruce, à qui nous avons une grande obligation pour les avis qu'il nous a donnés. Ses lettres vous seront très-nécessaires pour la conduite de vos affaires dans ce pays-là, & nous vous prions d'y faire particuliérement attention ».

« Nous desirons que le Capitaine Greig ne quitte pas son bord jusqu'à ce que la cargaison soit toute mise à terre, afin qu'il puisse y veiller, & ensuite se rendre au Caire pour aider M. Shaw dans ses opérations. Dès que la cargaison sera vendue, & que M. Shaw aura fait ses observations sur l'accueil qu'on lui aura fait sur les marchandises d'une meilleure défaite, sur celles qui doivent le mieux réussir à l'avenir, & dans d'autres occurrences, nous vous recommandons expressément de nous faire passer ces observations par la premiere occasion que vous aurez d'écrire à Jidda. Vous adresserez vos lettres au Capitaine Anderson, commandant *le Succès*, & vous en enverrez le duplicata à Moka par le paquebot *le Suez*, en recommandant au Capitaine Wedderburn de faire route sans délai pour le Bengale. Nous vous prions d'adresser ces dépêches au Gouverneur, & d'y renfermer les cartes & les remarques sur le golfe ».

« Nous pensons qu'il est de la plus grande conséquence que vous vous expédiiez le plus promptement possible au Grand-Caire, afin de partir de Suez aussi-tôt que la saison

le permettra; & si le *Culladore* (1) est allé vous joindre, après avoir achevé son inspection, vous redescendrez par le canal, qu'il aura sondé; mais si au contraire il n'a pas pu vous joindre, & que vous ayez déja fait partir le paquebot *le Suez*, avec vos dépêches, vous vous procurerez de bons Pilotes, & même, s'il est possible, un petit vaisseau, en cas d'accident, & vous suivrez la route ordinaire, en faisant toutes les remarques nécessaires. Vous vous rendrez à Moka, & là vous vous conformerez à la premiere partie de mes instructions ».

« VOILA quelles sont nos instructions générales. Nous croyons maintenant qu'il est à propos de vous en donner de plus particulieres sur ce qui concerne chacun de nous ».

Signés, { CUDBERT THORNHILL. ROBERT HOLFORD. DAVID KILLICAN.

(1) Le *Culladore* périt pendant une tempête dans la baie du Bengale, & le Capitaine Wedderburn fut noyé. On remplaça ce bâtiment par un autre petit vaisseau, appellé un *Gallevat*, que commandoit le Capitaine Moffat.





AU CAPITAINE GREIG.

MONSIEUR,

Nous nous repoſons ſur votre intelligence, votre expérience, & votre ſageſſe pour la partie nautique du voyage qui vous eſt entiérement confié; & quoique nous vous ayons prié de conſulter M. Shaw ſur les difficultés qui ſe préſenteront, nous vous laiſſons le maître de ſuivre votre opinion, quand bien même celle de M. de Shaw vous feroit contraire : mais nous vous engageons l'un & l'autre à détailler vos raiſons. Si la choſe eſt même de grande conſéquence, nous vous exhortons à conſulter vos officiers, & à prendre note de leurs avis.

Nous vous prions de tenir un bon livre de log, ſigné par l'officier qui ſortira du quart à midi. Il faudra qu'on ait ſoin d'inférer dans ce livre tous les événemens, toutes les remarques qui auront rapport à la navigation, & qu'il n'y ait ni ratures, ni feuillet déchiré. Ci-joint eſt une lettre pour le capitaine Wedderburn, commandant le *Cuddalore*, à qui nous enjoignons de ſuivre tous les ordres que vous lui donnerez.

QUAND vous ferez à Ingerſée, vous donnerez un ordre écrit au capitaine Wedderburn, pour qu'il ne s'éloigne point de vous, & vous lui ferez parvenir en conſéquence les ſignaux

gnaux

gnaux que vous croirez néceſſaires pour le jour & pour la nuit. Comme la tempête ou quelqu'autre accident pourroit le forcer à s'écarter de vous, vous lui indiquerez d'avance un rendez-vous ſûr, ſoit à Ajango, ſoit à Cochin; & s'il y arrive le premier, il faudra qu'il vous y attende. Si au contraire vous arriviez avant lui dans le port du rendez-vous, lorſque vous y aurez pris votre eau & terminé vos affaires, vous l'attendrez deux ou trois jours. Puis s'il n'a pas encore paru, vous lui laiſſerez vos ordres, & vous vous rendrez à Moka. Si par quelqu'accident le *Cuddalore* ne vous joint pas à Moka, & que vous ayez des pilotes ſûrs, vous ne vous amuſerez pas à l'attendre : mais vous continuerez votre route, & vous lui laiſſerez ordre de s'occuper de l'inſpection du golfe. Toutefois ſi vous ne trouviez point de pilote, & que le *Cuddalore* ne fût point arrivé, nous vous recommandons de l'attendre auſſi long-temps que vous le croirez néceſſaire. Si vous avez avec vous le paquebot le *Suez*, vous pourrez faire route pour Suez, le plus promptement poſſible, & tâcher de reconnoître l'iſle qui eſt au ſud-oueſt du cap Ras Mahomet, afin de ne pas vous méprendre en entrant dans le golfe. Si pourtant il vous étoit abſolument impoſſible de faire ce que nous venons de vous indiquer, vous conſulterez M. Shaw & vos officiers, & vous vous rendrez à Jidda en vous conformant à ce qui eſt ſpécifié dans nos inſtructions générales ».

« L'ON a fait des dépenſes exceſſives pour équiper ces vaiſſeaux, & les munir des choſes qui, dans tout autre voyage, ſeroient ſuperflues. Nous vous prions donc, ſi vous vous arrêtez à Jidda, de faire vos efforts pour y vendre toutes

les choses qui ne vous seront pas nécessaires. Mais si vous allez à Suez, gardez-les jusqu'à votre retour à Moka; & là, si vous trouvez à vous en défaire avantageusement, nous vous invitons à ne pas y manquer».

« Si vous avez quelques officiers qui soient bons dessinateurs, engagez les à dessiner tout ce qui leur paroîtra remarquable dans la mer Rouge; & nous aurons soin de ne pas les laisser sans récompense. Nous vous recommandons expressément de rassembler toutes les remarques, les dessins, les cartes du golfe pour les présenter au Gouverneur (1); & nous espérons qu'à votre retour, vous aurez soin de faire ensorte que rien ne transpire, jusqu'à ce que les sentimens du Gouverneur soient connus. Si M. Shaw a besoin de rester avec la cargaison au Caire, vous lui laisserez un officier ainsi que le nombre de lescars dont il aura besoin ».

Signés, { CUDBERT THORNHILL.
ROBERT HOLFORD.
DAVID KILLICAN. }

MAHOMET Abou-Dahab se préparant à partir pour aller combattre Ali Bey, son beau-pere, je crus qu'il ne me convenoit pas de rester plus long-tems au Caire. Je fis donc ma derniere visite à ce Bey, qui me pressa beaucoup de faire la campagne avec lui. Mais j'étois trop bien guéri de l'envie de faire le Don-Quichotte, pour m'y livrer encore. Je m'ex-

---

(1) M. Hastings, qui est le Gouverneur indiqué, expédia pour la mer Rouge, avec toutes ces notes & ces remarques, le paquebot *le Swallow*.

cusai auprès de Mahomet en lui témoignant ma gratitude & mon attachement, & je n'oublierai de ma vie les dernieres paroles qu'il me dit, paroles prononcées du ton le plus poli, & les plus flatteuses qui m'aient jamais été adressées. « Vous ne voulez pas venir? Vous ne voulez pas faire la guerre? Que ferez vous dans votre patrie? Vous ne faites point le commerce des Indes »? — « Non », répondis-je. — « Avez-vous quelqu'autre genre d'occupation que celui de voyager »? — « C'est jusqu'à présent ma seule occupation ». — « Ali Bey, mon beau pere a souvent remarqué qu'il n'y avoit aucune nation semblable à la nation angloise; qu'aucune ne pouvoit lui être comparée, & ne comptoit autant d'hommes qui se fussent distingués sur la terre & sur les mers: mais je ne comprenois pas cela; ce n'est qu'à présent que je vois qu'Ali Bey avoit raison, puisque votre roi ne peut vous procurer un emploi qui vous convienne qu'en vous envoyant périr de faim & de soif dans les sables, ou vous faire égorger par les barbares sans loix du désert ».

VOYANT que la marche du Bey alloit mettre toute l'Egypte en combustion, je me hatai de partir pour Alexandrie, où j'arrivai sans accident. J'y trouvai un vaisseau tout prêt. Le lendemain, me promenant sur le quai, je fus accosté par un Turc de mes amis, qui me dit que le bruit se répandoit que les Beys en étoient déjà venus aux mains, & qu'Ali Bey avoit été totalement défait, blessé & pris. Nous sommes amis, ajouta-t-il; vous êtes chrétiens, & je vous préviens que les liaisons d'Ali Bey avec les Russes ont irrité la populace contre vous tous. Que vous font un jour ou deux de plus, maintenant que vous voulez vous en aller à quelque prix que ce

foit? Croyez-moi, rendez vous de bonne heure cet après-midi à bord de votre vaiffeau, & engagez votre capitaine à paffer au-delà du Diamant (1), parce qu'il y aura bientôt ici du danger «. — Le tems étoit si favorable, que, contre l'ordinaire, nous mîmes à la voile la nuit. Le trouble étoit déjà dans la ville; & nous en fûmes avertis par les feux que nous vîmes, & les coups de fufil que nous entendîmes.

Il fe déclara une voie d'eau dans notre navire, quand nous fûmes vis-à-vis de Derna, fur la côte où j'avois déjà fait naufrage. Le vent étant devenu contraire, nous virâmes de bord & gouvernâmes fur l'ifle de Chypre. Cependant le vaiffeau fe rempliffoit lentement, & nous allions le ceindre d'un cable, quand nous découvrîmes l'endroit où étoit la voie d'eau. La nuit fuivante nous fûmes affaillis par la tempête. Notre vaiffeau étoit vieux. Le capitaine paroiffoit fort allarmé : mais heureufement le jour nous ramena le câlme. Je fouffrois horriblement du ver guinée que j'avois à la jambe, quand le capitaine vint s'affeoir près de mon lit. « Maintenant, me dit-il, nous n'avons plus rien à craindre. Voulez-vous m'avouer une chofe. C'eft par curiofité que je vous le demande : mais foyez fûr que je n'en dirai rien à perfonne ». — « Avant que je vous la confie, certainement vous ne pouvez pas la divulguer. Mais de quoi s'agit-il »? — « Alors me faifant un clin d'œil, il me dit : combien avez-vous à

(1) Le Diamant eft un petit rocher à l'entrée du havre d'Alexandrie. Les vaiffeaux qui font là font cenfés hors du port, & ne peuvent y être moleftés par la Douane.

bord de ces chofes que vous favez » ? — « Je vous donne ma parole d'honnête homme que je n'entends pas ce que vous voulez me dire ». — « Combien avez-vous de corps morts dans ces caiffes ? Car la nuit derniere l'équipage vouloit abfolument les jetter à la mer ». — » Je puis vous affurer, capitaine, qu'il vaudroit mieux pour vous & pour votre équipage, trembler de la fievre que de commettre une violence auffi peu méritée. Vous favez que brutal comme un provençal eft un proverbe, même dans votre pays : mais je vous prie de ne pas me donner lieu de croire qu'il foit vrai. Tenez voilà mes clefs. Si la tempête revient, ouvrez celle de mes malles où vous vous imaginez qu'il y a quelque cadavre ; ouvrez-les même toutes les unes après les autres ; & la premiere où vous trouverez une momie, jettez-là par-deffus le bord ».

Je le forçai d'ouvrir deux caiffes, & cette précaution fut fage ; car en dehors de l'ifle de Malthe nous reçûmes un coup de vent, mais heureufement il ne nous fit pas de mal. Enfin, après une traverfée de trois femaines, nous débarquâmes à Marfeille.

Nullum numen abeft fi fit prudentia ; fed Te,
Nos facimus, fortuna, Deam, cœloque locamus.

Juven.

Fin du quatrieme Volume.



LIVRE HUITIEME.

Fin de la Table.





